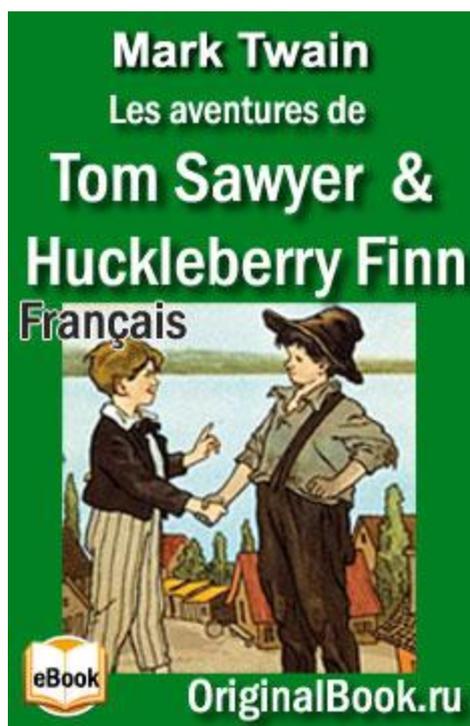


# Mark Twain

## Les aventures de Tom Sawyer

## Les aventures de Huckleberry Finn



### Avertissement

La plupart des aventures racontées dans ce livre ont réellement eu lieu. J'en ai vécu une ou deux ; je dois les autres à mes camarades d'école. Huck Finn est un personnage réel ; Tom Sawyer

également, mais lui est un mélange de trois garçons que j'ai bien connus. Il est, en quelque sorte, le résultat d'un travail d'architecte.

Les étranges superstitions que j'évoque étaient très répandues chez les enfants et les esclaves dans l'Ouest, à cette époque-là, c'est-à-dire il y a trente ou quarante ans.

Bien que mon livre soit surtout écrit pour distraire les garçons et les filles, je ne voudrais pas que, sous ce prétexte, les adultes s'en détournent. Je tiens, en effet, à leur rappeler ce qu'ils ont été, la façon qu'ils avaient de réagir, de penser et de parler, et les bizarres aventures dans lesquelles ils se lançaient.

L'auteur

*Hartford, 1876.*

## **Les aventures de Tom Sawyer. Mark Twain**

### **Chapitre premier**

– Tom !

Pas de réponse.

– Tom !

Pas de réponse.

– Je me demande où a bien pu passer ce garçon... Allons, Tom, viens ici !

La vieille dame abaissa ses lunettes sur son nez et lança un coup d'œil tout autour de la pièce, puis elle les remonta sur son front et regarda de nouveau. Il ne lui arrivait pratiquement jamais de se servir de ses lunettes pour chercher un objet aussi négligeable qu'un jeune garçon. D'ailleurs, elle ne portait ces lunettes-là que pour la parade et les verres en étaient si peu efficaces que deux ronds de fourneau les eussent avantageusement remplacés, mais elle en était très fière. La vieille dame demeura un instant fort perplexe et finit par reprendre d'une voix plus calme, mais assez haut cependant pour se faire entendre de tous les meubles :

– Si je mets la main sur toi, je te jure que...

Elle en resta là, car, courbée en deux, elle administrait maintenant de furieux coups de balai sous le lit et avait besoin de tout son souffle. Malgré ses efforts, elle ne réussit qu'à déloger le chat.

– Je n'ai jamais vu un garnement pareil !

La porte était ouverte. La vieille dame alla se poster sur le seuil et se mit à inspecter les rangs de tomates et les mauvaises herbes qui constituaient tout le jardin. Pas de Tom.

– Hé ! Tom, lança-t-elle, assez fort cette fois pour que sa voix portât au loin.

Elle entendit un léger bruit derrière elle et se retourna juste à temps pour attraper par le revers de sa veste un jeune garçon qu'elle arrêta net dans sa fuite.

– Je te tiens ! J'aurais bien dû penser à ce placard. Que faisais-tu là-dedans ?

– Rien.

– Rien ? Regarde-moi tes mains, regarde-moi ta bouche. Que signifie tout ce barbouillage ?

– Je ne sais pas, ma tante.

– Eh bien, moi je sais. C'est de la confiture. Je t'ai répété sur tous les tons que si tu ne laissais pas ces confitures tranquilles, tu recevrais une belle correction. Donne-moi cette badine ».

La badine tournoya dans l'air. L'instant était critique.

– Oh ! Mon Dieu ! Attention derrière toi, ma tante !

La vieille dame fit brusquement demi-tour en serrant ses jupes contre elle pour parer à tout danger. Le gaillard, en profitant, décampa, escalada la clôture en planches du jardin et disparut par le chemin. Dès qu'elle fut revenue de sa surprise, tante Polly éclata de rire.

– Maudit garçon ! Je me laisserai donc toujours prendre ! J'aurais pourtant dû me méfier. Il m'a joué assez de tours pendables comme cela. Mais plus on vieillit, plus on devient bête. Et l'on prétend que l'on n'apprend pas aux vieux singes à faire la grimace ! Seulement, voilà le malheur, il ne recommence pas deux fois le même tour et avec lui on ne sait jamais ce qui va arriver. Il sait pertinemment jusqu'où il peut aller avant que je me fâche, mais si je me fâche tout de même, il s'arrange si bien pour détourner mon attention ou me faire rire que ma colère tombe et que je n'ai plus aucune envie de lui taper dessus. Je manque à tous mes devoirs avec ce garçon-là. Qui aime bien, châtie bien, dit la Bible, et elle n'a pas tort. Je nous prépare à tous deux un avenir de souffrance et de péché : Tom a le diable au corps, mais c'est le fils de ma pauvre sœur et je n'ai pas le courage de le battre. Chaque fois que je lui pardonne, ma conscience m'adresse d'amers reproches et chaque fois que je lève la main sur lui, mon vieux cœur saigne. Enfin, l'homme né de la femme n'a que peu de jours à vivre et il doit les vivre dans la peine, c'est encore la Bible qui le dit. Rien n'est plus vrai. Il va de nouveau faire l'école buissonnière tantôt et je serai forcée de le faire travailler demain pour le punir. C'est pourtant rudement dur de le faire travailler le samedi lorsque tous ses camarades ont congé, lui qui a une telle horreur du travail ! Il n'y a pas à dire, il faut que je fasse mon devoir, sans quoi ce sera la perte de cet enfant.

Tom fit l'école buissonnière et s'amusa beaucoup. Il rentra juste à temps afin d'aider Jim, le négriillon, à scier la provision de bois pour le lendemain et à casser du petit bois en vue du dîner. Plus exactement, il rentra assez tôt pour raconter ses exploits à Jim tandis que celui-ci abattait les

trois quarts de la besogne. Sidney, le demi-frère de Tom, avait déjà, quant à lui, ramassé les copeaux : c'était un garçon calme qui n'avait point le goût des aventures.

Au dîner, pendant que Tom mangeait et profitait de la moindre occasion pour dérober du sucre, tante Polly posa à son neveu une série de questions aussi insidieuses que pénétrantes dans l'intention bien arrêtée de l'amener à se trahir. Pareille à tant d'autres âmes candides, elle croyait avoir le don de la diplomatie et considérait ses ruses les plus cousues de fil blanc comme des merveilles d'ingéniosité.

– Tom, dit-elle, il devait faire bien chaud à l'école aujourd'hui, n'est-ce pas ?

– Oui, ma tante.

– Il devait même faire une chaleur étouffante ?

– Oui, ma tante.

– Tu n'as pas eu envie d'aller nager ?

Un peu inquiet, Tom commençait à ne plus se sentir très à son aise. Il leva les yeux sur sa tante, dont le visage était impénétrable.

– Non, répondit-il... enfin, pas tellement.

La vieille dame allongea la main et tâta la chemise de Tom.

– En tout cas, tu n'as pas trop chaud, maintenant.

Et elle se flatta d'avoir découvert que la chemise était parfaitement sèche, sans que personne pût deviner où elle voulait en venir. Mais Tom savait désormais de quel côté soufflait le vent et il se mit en mesure de résister à une nouvelle attaque en prenant l'offensive.

– Il y a des camarades qui se sont amusés à nous faire gicler de l'eau sur la tête. J'ai encore les cheveux tout mouillés. Tu vois ?

Tante Polly fut vexée de s'être laissé battre sur son propre terrain. Alors, une autre idée lui vint.

– Tom, tu n'as pas eu à découper le col que j'avais cousu à ta chemise pour te faire asperger la tête, n'est-ce pas ? Déboutonne ta veste.

Les traits de Tom se détendirent. Le garçon ouvrit sa veste. Son col de chemise était solidement cousu.

– Allons, c'est bon. J'étais persuadée que tu avais fait l'école buissonnière et que tu t'étais baigné. Je te pardonne, Tom. Du reste, chat échaudé craint l'eau froide, comme on dit, et tu as dû te méfier, cette fois-ci.

Tante Polly était à moitié fâchée que sa sagacité eût été prise en défaut et à moitié satisfaite que l'on se fût montré obéissant, pour une fois.

Mais Sidney intervint.

– Tiens, fit-il, j'en aurai mis ma main au feu. Je croyais que ce matin tu avais cousu son col avec du fil blanc, or ce soir le fil est noir.

– Mais c'est évident, je l'ai cousu avec du fil blanc ! Tom !

Tom n'attendit pas son reste. Il fila comme une flèche et, avant de passer la porte, il cria :

– Sid, tu me paieras ça !

Une fois en lieu sûr, Tom examina deux longues aiguilles piquées dans le revers de sa veste et enfilées l'une avec du fil blanc, l'autre avec du fil noir.

– Sans ce maudit Sid, elle n'y aurait rien vu, pensa-t-il. Tantôt elle se sert de fil blanc, tantôt de fil noir. Je voudrais tout de même bien qu'elle se décide à employer soit l'un soit l'autre. Moi je m'y perds. En attendant Sid va recevoir une bonne raclée. Ça lui apprendra ».

Tom n'était pas le garçon modèle du village, d'ailleurs il connaissait fort bien le garçon modèle et l'avait en horreur.

Deux minutes à peine suffirent à Tom pour oublier ses soucis, non pas qu'ils fussent moins lourds à porter que ceux des autres hommes, mais ils pâlissaient devant de nouvelles préoccupations d'un intérêt puissant, tout comme les malheurs s'effacent de l'esprit sous l'influence de cette fièvre qu'engendre toujours une nouvelle forme d'activité. Un nègre venait de lui apprendre une manière inédite de siffler et il mourait d'envie de la mettre en pratique. Cela consistait à imiter les trilles des oiseaux, à reproduire une sorte de gazouillement liquide en appliquant à intervalles rapprochés la langue contre le palais. Si jamais le lecteur a été un petit garçon, il se rappellera comment il faut s'y prendre. À force de zèle et d'application, Tom ne tarda pas à mettre la méthode au point et, la bouche toute remplie d'harmonies, l'âme débordante de gratitude, il commença à déambuler dans les rues du village. Il se sentait dans un état voisin de celui qu'éprouve un astronome ayant découvert une nouvelle planète et, sans aucun doute, d'ailleurs, sa jubilation était encore plus grande.

Les soirées d'été étaient longues. Il ne faisait pas encore nuit. Bientôt, Tom s'arrêta de siffler. Un inconnu lui faisait face, un garçon guère plus grand que lui. Dans le pauvre petit village de Saint-Petersburg, tout visage nouveau excitait une profonde curiosité. De plus, ce garçon était bien habillé, très bien habillé même pour un jour de semaine.

C'était tout bonnement ahurissant. Sa casquette était des plus élégantes et sa veste bleue, bien boutonnée, était aussi neuve que distinguée. Il en allait de même pour son pantalon. L'inconnu portait des souliers et une cravate de teinte vive. Il était si bien mis, il avait tellement l'air d'un citadin que Tom en éprouva comme un coup au creux de l'estomac. Plus Tom considérait cette merveille de l'art, plus il regardait de haut un pareil étalage de luxe, plus il avait conscience d'être lui-même habillé comme un chiffonnier. Les deux garçons restaient muets. Si l'un faisait un

mouvement, l'autre l'imitait aussitôt, mais ils s'arrangeaient pour tourner l'un autour de l'autre sans cesser de se dévisager et de se regarder dans le blanc des yeux. Enfin Tom prit la parole.

– J'ai bonne envie de te flanquer une volée, dit-il.

– Essaie un peu.

– Ça ne serait pas difficile.

– Tu dis ça, mais tu n'en es pas capable.

– Pas capable ?

– Non, tu n'oseras pas.

– Si !

– Non !

Un moment de silence pénible, puis Tom reprit :

– Comment t'appelles-tu ?

– Ça ne te regarde pas.

– Si tu le prends sur ce ton, gare à toi.

– Viens-y donc.

– Encore un mot et tu vas voir.

– Un mot... un mot... tiens, ça en fait des tas tout ça. Eh bien, vas-y !

– Oh ! Tu te crois malin, hein ? Tu ne sais pas que je pourrais te flanquer par terre d'une seule main si je le voulais.

– Qu'est-ce que tu attends ?

– Ça ne va pas tarder si tu continues.

– Je connais la chanson. Il y a des gens qui sont restés comme ça pendant cent sept ans avant de se décider.

– Dégourdi, va ! Tu te prends pour quelqu'un, hein ? Oh ! En voilà un chapeau !

– Tu n'as qu'à pas le regarder, ce chapeau, s'il ne te plaît pas. Seulement, ne t'avise pas d'y toucher, le premier qui y touchera ira mordre la poussière.

– menteur !

– Toi-même !

– Tu crânes, mais tu n’as pas le courage d’aller jusqu’au bout !

– Va voir là-bas si j’y suis.

– Dis donc, tu vas te taire, sans ça je t’assomme.

– J’y compte bien.

– Attends un peu.

– Mais alors, décide-toi. Tu dis tout le temps que tu vas me sauter dessus, pourquoi ne le fais-tu pas ? C’est que tu as peur.

– Je n’ai pas peur.

– Si.

– Non.

– Si.

Nouveau silence, nouveaux regards furibonds et nouveau manège des deux garçons dont les épaules finirent par se toucher.

– Allez, file, déclara Tom.

– Débarrasse donc le plancher toi-même.

– Non.

– Eh bien, moi non plus.

Pied contre pied, les deux garçons arc-boutés cherchèrent chacun à faire reculer l’adversaire. L’œil allumé par la haine, ni l’un ni l’autre ne put prendre l’avantage. Après avoir lutté ainsi jusqu’à devenir cramois, ils relâchèrent leurs efforts tout en s’observant avec prudence.

– Tu es un lâche et un poseur, dit Tom. Je demanderai à mon grand frère de s’occuper de toi. Il t’écrasera d’une chiquenaude.

– Qu’est-ce que tu veux que ça me fasse ? Mon frère est encore plus grand que le tien. Tu verras, il ne sera pas long à l’envoyer valser par-dessus cette haie.

(Les deux frères étaient aussi imaginaires l’un que l’autre.)

– Tu mens.

– Pas tant que toi.

Tom traça une ligne dans la poussière avec son orteil et dit :

– Si tu dépasses cette ligne, je te tape dessus jusqu’à ce que tu ne puisses plus te relever.

L'inconnu franchit immédiatement la ligne.

– Maintenant, vas-y un peu.

– N'essaie pas de jouer au plus malin avec moi. Méfie-toi.

– Mais qu'est-ce que tu attends ?

– En voilà assez, pour deux sous, je te casse la figure !

Le garçon sortit deux pièces de cuivre de sa poche et les tendit à Tom d'un air narquois. Tom les jeta à terre. Alors, tous deux roulèrent dans la poussière, agrippés, l'un à l'autre comme des chats. Pendant une longue minute, ils se tirèrent par les cheveux et par les vêtements, se griffèrent et s'administrèrent force coups de poing sur le nez, se couvrant à la fois de poussière et de gloire. Bientôt, la masse confuse formée par les deux combattants émergea d'un nuage poudreux et Tom apparut à califourchon sur le jeune étranger dont il labourait énergiquement les côtes.

– Tu en as assez ? fit Tom.

Le garçon se débattit. Il pleurait, mais surtout de rage.

– Tu en as assez ?

Pas de réponse, et Tom recommença à taper sur l'autre.

Enfin, l'étranger demanda grâce : Tom le laissa se relever.

– J'espère que ça te servira de leçon, fit-il. La prochaine fois, tâche de savoir à qui tu te frottes.

Le garçon s'en alla en secouant la poussière de ses habits. Il haletait, reniflait, se détournait parfois en relevant le menton et criait à Tom ce qu'il lui réservait pour le jour où il le « repincerait », ce à quoi Tom répondait par des sarcasmes. Fier comme Artaban, il rebroussa chemin. À peine eut-il le dos tourné que son adversaire ramassa une pierre, la lança, l'atteignit entre les deux épaules et prit ses jambes à son cou.

Tom se précipita à la suite du traître et le poursuivit jusqu'à sa demeure, apprenant ainsi où il habitait. Il resta un moment à monter la garde devant la porte.

– Sors donc, si tu oses ! dit-il à son ennemi, mais l'ennemi, le nez collé à la vitre d'une fenêtre, se contenta de lui répondre par une série de grimaces jusqu'à ce que sa mère arrivât et traitât Tom d'enfant méchant et mal élevé, non sans le prier de prendre le large. Forcé d'abandonner la partie, Tom fit demi-tour en se jurant bien de régler son compte au garçon.

Il rentra chez lui fort tard et, au moment où il se faufilait par la fenêtre, il tomba dans une embuscade. Sa tante l'attendait. Lorsqu'elle vit dans quel état se trouvaient ses vêtements, elle prit la décision irrévocable d'empêcher son neveu de sortir le lendemain, bien que ce fût jour de congé.

## Chapitre II

Le samedi était venu. La nature entière resplendissait de fraîcheur et débordait de vie. Les cœurs étaient en fête et toute la jeunesse avait envie de chanter. Les visages s'épanouissaient, tout le monde marchait d'un pas léger. Les caroubiers en fleur embaumaient l'air. La colline de Cardiff verdoyait à l'extrémité du village et semblait inviter les gens à la promenade et à la rêverie.

Tom sortit de la maison armé d'un baquet de lait de chaux et d'un long pinceau. Il examina la palissade autour du jardin. Toute joie l'abandonna et son âme s'emplit de mélancolie. Trente mètres de planches à badigeonner sur plus d'un mètre et demi de haut ; la vie n'était plus qu'un lourd fardeau. Il poussa un soupir, trempa son pinceau dans le baquet, barbouilla la planche la plus élevée, répéta deux fois la même opération, compara l'insignifiant espace qu'il venait de blanchir à l'immense surface qu'il lui restait à couvrir, puis, découragé, il s'assit sur une souche. À ce moment, Jim s'avança en sautillant, un seau vide à la main et chantant à tue-tête *Les Filles de Buffalo*. Jusque-là, Tom avait toujours considéré comme une odieuse corvée d'aller chercher de l'eau à la pompe du village, mais maintenant, il n'était plus de cet avis. Il se rappelait qu'autour de la pompe, on rencontrait beaucoup de monde. En attendant leur tour, les Blancs, les mulâtres, les nègres, garçons et filles, flânaient, échangeaient des jouets, se querellaient, se battaient ou se faisaient des niches. Et il se rappelait également que la pompe avait beau n'être qu'à cent cinquante mètres de la maison, Jim mettait au moins une heure pour en revenir avec son seau.

– Hé ! Jim, fit Tom, je vais aller chercher de l'eau pour toi si tu veux donner un coup de pinceau à ma place.

Jim secoua la tête.

– J'peux pas, missié Tom. Ma maîtresse elle m'a dit d'y aller et de ne pas m'arrêter en route. Elle m'a dit que missié Tom il me demanderait de repeindre la clôture et qu'il fallait pas que je l'écoute. Elle a dit qu'elle surveillerait elle-même le travail.

– Ne t'occupe donc pas de ce qu'elle dit, Jim. Tu sais bien qu'elle parle toujours comme ça. Passe-moi le seau. J'en ai pour une minute. Elle ne saura même pas que je suis sorti.

– Oh ! Non, missié Tom, j'peux pas. Ma maîtresse elle m'arracherait la tête, c'est sûr et certain.

– Elle ! Elle ne donne jamais de correction à personne, à part un bon coup de dé à coudre sur la tête, ce n'est pas bien méchant, non ? Elle dit des choses terribles, mais les paroles, ça ne fait pas de mal, sauf si elle crie un peu trop fort. Je vais te faire un cadeau magnifique. Je vais te donner une bille toute blanche !

Jim commençait à se laisser fléchir.

– Oui, Jim, une bille toute blanche.

– Ça, missié Tom, c'est un beau cadeau, mais j'ai peur de ma maîtresse...

– D’ailleurs, si tu me passes ton seau, je te montrerai la blessure que j’ai au pied.

Après tout, Jim n’était qu’une créature humaine... La tentation était trop forte. Il posa son seau à terre et prit la bille. L’instant d’après, Jim déguerpissait à toute allure, le seau à la main et le derrière en feu ; Tom badigeonnait la palissade avec ardeur : tante Polly regagnait la maison, la pantoufle sous le bras et la mine triomphante.

L’énergie de Tom fut de courte durée. Il commença à songer aux distractions qu’il avait projetées pour ce jour-là et sa mauvaise humeur augmenta. Ses camarades n’allaient pas tarder à partir en expédition et ils se moqueraient bien de lui en apprenant qu’il était obligé de travailler un samedi. Cette pensée le mettait au supplice. Il tira de ses poches tous les biens qu’il possédait en ce bas monde : des débris de jouets, des billes, toutes sortes d’objets hétéroclites. Il y avait là de quoi se procurer une besogne moins rude en échange de la sienne, mais certes pas une demi-heure de liberté. Il remit en poche ses maigres richesses et renonça à l’idée d’acheter ses camarades. Soudain, au beau milieu de son désespoir, il eut un trait de génie.

Il reprit son pinceau et s’attaqua de nouveau à la palissade. Ben Rogers, celui dont il redoutait le plus les quolibets, apparaissait à l’horizon. Il grignotait une pomme et, de temps en temps, poussait un long ululement mélodieux, suivi d’un son grave destiné à reproduire le bruit d’une cloche, car Ben s’était transformé en bateau à vapeur. Arrivé non loin de Tom, il réduisit la vitesse, changea de cap et décrivit un cercle majestueux comme il convenait à un navire calant neuf pieds. Il était à la fois *Le Grand Missouri*, son capitaine, les machines et la cloche, et il s’imaginait debout sur sa propre passerelle, en train de donner des ordres et de les exécuter.

– Stop ! Ding, ding !

Le navire fila sur son erre et s’avança lentement vers Tom.

– Machine arrière ! Ding, ding !

Les bras de Ben se raidirent, collés contre ses flancs.

– Droite la barre ! Tribord un peu ! Ding, ding ! Touf... Touf... Touf...

Sa main droite se mit à décrire des cercles réguliers car elle représentait l’une des deux roues à aubes du bâtiment.

– En arrière toujours ! La barre à bâbord ! Ding, ding ! Touf... Touf...

La main gauche cette fois entra en mouvement.

– En avant ! Doucement ! Ding, ding ! Laisse courir ! Touf... Touf... En avant toute ! Ding, ding ! Lance l’amarre ! Embarque la bosse ! Accoste ! Fini pour la machine !

Tom continuait de badigeonner sa palissade sans prêter la moindre attention aux évolutions du navire. Ben le regarda bouche bée.

– Ah ! ah ! dit-il enfin, te voilà coincé, hein ?

Pas de réponse. Tom examina en artiste l'effet produit par son dernier coup de pinceau. Du coin de l'œil, il guignait la pomme de son camarade. L'eau lui en venait à la bouche, mais il demeurait impassible.

– Hé ! Bonjour, mon vieux, reprit Ben. Tu es en train de travailler ?

Tom se retourna brusquement et dit :

– Tiens, c'est toi, Ben !

– Eh... Je vais me baigner. T'as pas envie de venir ? Évidemment, tu aimes mieux travailler.

– Que veux-tu dire par travailler ?

– Mais je parle de ce que tu fais en ce moment.

– Oui, fit Tom en se remettant à badigeonner, on peut appeler ça du travail si l'on veut. En tout cas, je sais que ce truc-là me va tout à fait.

– Allons, allons, ne viens pas me raconter que tu aimes ça.

– Je ne vois vraiment pas pourquoi je n'aimerais pas ça. On n'a pas tous les jours l'occasion de passer une palissade au lait de chaux, à notre âge.

Cette explication présentait la chose sous un jour nouveau. Ben cessa de grignoter sa pomme. Tom, maniant son pinceau avec beaucoup de désinvolture, reculait parfois pour juger de l'effet, ajoutait une touche de blanc par-ci, une autre par-là. Ben, de plus en plus intéressé, suivait tous ses mouvements.

– Dis donc, Tom, fit-il bientôt, laisse-moi badigeonner un peu.

Tom réfléchit, parut accepter, puis se ravisa.

– Non, non, Ben, tu ne ferais pas l'affaire. Tu comprends, tante Polly tient beaucoup à ce que sa palissade soit blanchie proprement, surtout de ce côté qui donne sur la rue. Si c'était du côté du jardin, ça aurait moins d'importance. Il faut que ce soit fait très soigneusement. Je suis sûr qu'il n'y a pas un type sur mille, ou même sur deux mille, capable de mener à bien ce travail.

– Vraiment ? Oh ! Voyons, Tom, laisse-moi essayer un tout petit peu. Si c'était moi qui badigeonnais, je ne te refuserais pas ça.

– Je ne demanderais pas mieux, Ben, foi d'Indien, mais tante Polly... Jim voulait badigeonner mais elle n'a pas voulu. Elle n'a pas permis à Sid non plus de toucher à sa palissade. Maintenant, tu comprends dans quelle situation je me trouve ? Si jamais il arrivait quelque chose...

– Oh ! Sois tranquille. Je ferai attention. Laisse-moi essayer. Dis... je vais te donner la moitié de ma pomme.

– Allons... Eh bien, non, Ben. Je ne suis pas tranquille...

– Je te donnerai toute ma pomme !

Tom, la mine contrite mais le cœur ravi, céda son pinceau à Ben. Et tandis que l'ex-steamer, *Le Grand Missouri*, peinait et transpirait en plein soleil, l'ex-artiste, juché à l'ombre sur un tonneau, croquait la pomme à belles dents, balançait les jambes et projetait le massacre de nouveaux innocents. Les victimes ne manquaient point. Les garçons arrivaient les uns après les autres. Venus pour se moquer de Tom, ils restaient pour badigeonner. Avant que Ben s'arrêtât, mort de fatigue, Tom avait déjà réservé son tour à Billy Fisher contre un cerf-volant en excellent état.

Lorsque Billy abandonna la partie, Johnny Miller obtint de le remplacer moyennant paiement d'un rat mort et d'un bout de ficelle pour le balancer. Il en alla ainsi pendant des heures et des heures. Vers le milieu de l'après-midi, Tom qui, le matin encore, était un malheureux garçon sans ressources, roulait littéralement sur l'or. Outre les objets déjà mentionnés, il possédait douze billes, un fragment de verre bleu, une bobine vide, une clef qui n'ouvrait rien du tout, un morceau de craie, un bouchon de carafe, un soldat de plomb, deux têtards, six pétards, un chat borgne, un bouton de porte en cuivre, un collier de chien (mais pas de chien), un manche de canif, quatre pelures d'orange et un vieux châssis de fenêtre tout démantibulé. Il avait en outre passé un moment des plus agréables à ne rien faire, une nombreuse société lui avait tenu compagnie et la palissade était enduite d'une triple couche de chaux. Si Tom n'avait pas fini par manquer de lait de chaux, il aurait ruiné tous les garçons du village.

Tom se dit qu'après tout l'existence n'était pas si mauvaise. Il avait découvert à son insu l'une des grandes lois qui font agir les hommes, à savoir qu'il suffit de leur faire croire qu'une chose est difficile à obtenir pour allumer leur convoitise. Si Tom avait été un philosophe aussi grand et aussi profond que l'auteur de ce livre, il aurait compris une fois pour toutes que travailler c'est faire tout ce qui nous est imposé, et s'amuser exactement l'inverse. Que vous fabriquiez des fleurs artificielles ou que vous soyez rivé à la chaîne, on dira que vous travaillez. Mais jouez aux quilles ou escaladez le mont Blanc, on dira que vous vous amusez. Il y a en Angleterre des messieurs fort riches qui conduisent chaque jour des diligences attelées à quatre chevaux parce que ce privilège leur coûte les yeux de la tête, mais si jamais on leur offrait de les rétribuer, ils considéreraient qu'on veut les faire travailler et ils démissionneraient.

Tom réfléchit un instant aux changements substantiels qui venaient de s'opérer dans son existence, puis il se dirigea vers la maison dans l'intention de rendre compte de son travail à tante Polly.

### Chapitre III

Tom se présenta devant tante Polly, assise auprès de la fenêtre d'une pièce agréable, située sur le derrière de la maison et qui servait à la fois de chambre à coucher, de salle à manger et de bibliothèque. Les parfums de l'été, le calme reposant, le bourdonnement berceur des abeilles avaient accompli leur œuvre et la vieille dame dodelinait de la tête sur son tricot, car elle n'avait

pas d'autre compagnon que le chat endormi sur ses genoux. Par mesure de prudence, les branches de ses lunettes étaient piquées dans sa chevelure grise. Persuadée que Tom avait abandonné sa tâche depuis longtemps, elle s'étonna de son air intrépide et de son audace.

– Est-ce que je peux aller jouer maintenant, ma tante ?

– Quoi, déjà ? Où en es-tu de ton travail ?

– J'ai tout fini, ma tante.

– Tom, ne mens pas, j'ai horreur de cela.

– Je ne mens pas, ma tante. Tout est fini.

Tante Polly ne se fiait guère à des déclarations de ce genre. Elle sortit, afin d'en vérifier l'exactitude par elle-même. Elle se fût d'ailleurs estimée très heureuse de découvrir vingt pour cent de vérité dans les affirmations de Tom. Lorsqu'elle constata que la palissade, entièrement blanchie, avait reçu deux et même trois bonnes couches de badigeon à la chaux, lorsqu'elle s'aperçut qu'une bande blanche courait à même le sol, au pied de la clôture, sa stupeur fut indicible.

– Je n'aurais jamais cru cela ! s'exclama-t-elle. Il n'y a pas à dire, tu sais travailler quand tu veux bien t'y mettre, Tom. Malheureusement, je suis forcée de reconnaître que l'envie ne t'en prend pas souvent, ajouta-t-elle, atténuant du même coup la portée de son compliment. Allons, tu peux aller jouer, mais tâche de rentrer à l'heure, sinon gare à toi.

La vieille dame, émue par la perfection du travail de Tom, le ramena à la maison, ouvrit un placard, choisit l'une de ses meilleures pommes et la lui offrit en même temps qu'un sermon sur la valeur et la saveur particulières d'un cadeau de ce genre quand il est la récompense de vertueux efforts et non pas le fruit d'un péché. Et, tandis que tante Polly accompagnait la fin de son discours d'un geste impressionnant, Tom « rafla » un beignet à la confiture.

Comme il s'éloignait, il vit Sid s'engager dans l'escalier extérieur qui donnait accès aux chambres du second étage situées derrière la maison. Des mottes de terre se trouvaient à portée de la main de Tom et, en un clin d'œil, l'air en fut rempli. Elles s'abattirent furieusement autour de Sid comme une averse de grêle et, avant que tante Polly eût recouvré sa présence d'esprit et se fût précipitée à la rescousse, six ou sept mottes avaient atteint leur objectif et Tom avait disparu par-dessus la palissade du jardin. Le jardin, en fait, possédait une porte, mais Tom était toujours trop pressé pour s'en servir.

Désormais Tom avait l'âme en paix. Il avait réglé son compte à Sid, lui apprenant ainsi ce qu'il en coûtait d'attirer l'attention sur le fil noir de son col et de lui créer des ennuis.

Il gagna d'un pas allègre la place du village où les garçons du pays, répartis en deux groupes « militarisés », s'étaient donné rendez-vous pour se livrer bataille. Tom était général en chef d'une de ces armées, Joe Harper, son ami intime, commandait l'autre. Ces deux grands capitaines ne condescendaient jamais à payer de leur personne. Ils laissaient ce soin au menu fretin et, assis l'un

à côté de l'autre sur une éminence, ils dirigeaient les opérations par le truchement de leurs aides de camp. L'armée de Tom remporta une grande victoire après un combat acharné. Alors, on dénombra les morts, on échangea les prisonniers, on mit au point les conditions de la prochaine querelle et l'on fixa la date de l'indispensable rencontre. Ensuite les deux armées formèrent les rangs et s'éloignèrent, tandis que Tom s'en revenait tout seul chez lui.

En passant devant la demeure de Jeff Thatcher, il aperçut, dans le jardin, une petite qu'il n'avait jamais vue auparavant, une délicieuse petite créature aux yeux bleus. Deux longues nattes blondes lui encadraient le visage. Elle portait une robe d'été blanche et des pantalons brodés.

Le héros paré d'une gloire récente tomba sous le charme sans coup férir. Une certaine Amy Lawrence disparut de son cœur sans même laisser la trace d'un souvenir derrière elle. Il avait cru l'aimer à la folie. Il avait pris sa passion pour de l'adoration ; et voyez un peu : ce n'était qu'une pauvre petite inclination ! Il avait mis des mois à la conquérir. Elle lui avait avoué ses sentiments une semaine plus tôt, et pendant sept jours, il avait été le garçon le plus heureux et le plus fier qui soit au monde ; et voilà qu'en un instant Amy était partie, avait quitté son cœur comme un étranger venu nous rendre une petite visite de politesse !

Tom adora ce nouvel ange descendu du ciel jusqu'au moment où il se vit découvert. Alors, il feignit de ne pas s'apercevoir de la présence de la fille et, recourant à toutes sortes de gamineries ridicules, se mit à « faire le paon » pour forcer son admiration. Il conserva cette attitude grotesque pendant un certain temps encore, mais, au beau milieu d'un périlleux exercice d'acrobatie, il lança un regard de côté et s'aperçut que la fillette lui tournait le dos et se dirigeait vers la maison. Tom s'approcha de la clôture du jardin et se pencha par-dessus dans l'espoir qu'elle ne rentrerait pas tout de suite. Elle s'arrêta sur les marches du perron, puis se remit à monter ; elle allait franchir le seuil. Tom poussa un gros soupir et son visage s'illumina aussitôt car, avant de disparaître, la petite lui lança une pensée par-dessus la clôture.

Tom courut, s'arrêta à quelques centimètres de la fleur et, les mains en écran devant les yeux, parcourut la route du regard comme s'il avait remarqué quelque chose d'intéressant. Ensuite, il ramassa un long brin de paille, le posa en équilibre sur son nez et, tout en se livrant à ce difficile exercice, il se rapprocha insensiblement de la pensée. Enfin il couvrit la fleur de son pied nu, son orteil souple s'en empara, et Tom se sauva à cloche-pied avec son trésor. Dès qu'il eut échappé aux yeux indiscrets, il enfouit la pensée dans sa veste tout près du cœur à moins que ce ne fût près de son estomac : ses notions d'anatomie n'étaient pas très précises.

Il retourna se pavaner devant la clôture du jardin et s'y attarda jusqu'au crépuscule, mais la fille ne daigna pas se montrer. Pour se consoler, Tom se dit qu'elle était peut-être restée cachée derrière une fenêtre et qu'elle n'avait perdu aucun de ses mouvements. En désespoir de cause, il reprit le chemin du logis, la tête farcie de visions enchanteresses.

Au cours du dîner, il se montra si gai que sa tante se demanda ce qui avait bien pu lui arriver. Il se fit gronder pour avoir lancé des mottes de terre à Sid mais il n'y prit pas garde. Il essaya de voler du sucre sous les yeux mêmes de sa tante, ce qui lui valut une bonne tape sur les doigts.

– Tante, dit-il, tu ne bats pas Sid quand il prend du sucre.

– Sid n'est pas aussi empoisonnant que toi. Si je ne t'avais pas à l'œil, tu mangerais tout le sucre.

Quelques instants plus tard, la vieille dame se rendit à la cuisine. Fier de son impunité, Sid allongea la main pour prendre le sucrier non sans décocher à Tom un regard conquérant qui exaspéra ce dernier. Mais les doigts de Sid glissèrent. Le sucrier tomba à terre et se cassa en mille morceaux. Cet accident plongea Tom dans un tel ravissement qu'il réussit à tenir sa langue et observa un mutisme absolu. Il se jura de ne rien dire lorsque sa tante arriverait et de ne pas bouger jusqu'à ce qu'elle demandât qui était le coupable. Alors il lui apprendrait la vérité et rien ne serait plus doux que de voir le chouchou de tante Polly, le garçon modèle pris en flagrant délit. Il exultait à tel point qu'il eut bien du mal à se contenir lorsque la vieille dame revint et contempla le désastre, les yeux chargés d'éclairs menaçants. « Ça va y être ! », se dit-il, mais le moment venu il était déjà étalé de tout son long sur le plancher et la main puissante de sa tante se levait pour frapper un nouveau coup quand il s'écria :

– Arrête ! Qu'est-ce que j'ai fait, encore ? C'est Sid qui a cassé le sucrier !

Tante Polly demeura perplexe et Tom la regarda d'un air suppliant, mais elle se contenta de déclarer :

– Hum ! Ce sera pour les fois où tu n'as pas été puni quand tu le méritais.

Tante Polly s'en voulut ensuite de son attitude et elle faillit manifester son repentir par quelques mots affectueux. Cependant elle estima que ce serait du même coup reconnaître ses torts, chose que la discipline lui interdisait. Elle prit donc le parti de se taire et, le cœur rempli de doute, continua de vaquer aux soins du ménage. Tom s'en alla bouder dans un coin et donner libre cours à son amertume. Il savait qu'au fond d'elle-même, sa tante regrettait son geste, mais il était fermement décidé à repousser toutes ses avances. Il sentait sur lui de temps en temps un regard suppliant voilé de larmes, mais il restait de marbre. Il se représentait sur son lit de mort. Sa tante, penchée sur lui, implorait un mot de pardon, mais lui, inflexible, se tournait vers le mur et rendait l'âme sans prononcer une parole. Quel effet est-ce que ça lui ferait ?

Puis il imaginait un homme ramenant son cadavre à la maison. On l'avait repêché dans la rivière. Ses boucles étaient collées à son front et ses pauvres mains immobiles pour toujours. Son cœur si meurtri avait cessé de battre. Tante Polly se jetterait sur lui. Ses larmes ruisselleraient comme des gouttes de pluie. Elle demanderait au Seigneur de lui rendre son petit garçon et promettrait de ne plus jamais le punir à tort. Mais il resterait là, raide et froid devant elle... pauvre petit martyr dont les maux avaient pris fin. Son imagination s'échauffait, ses rêves revêtaient un caractère si dramatique, qu'il avait peine à avaler sa salive et qu'il menaçait d'étouffer. Ses yeux s'emplissaient de larmes qui débordaient chaque fois qu'il battait des paupières et coulaient le long de son nez. Il se complaisait dans sa douleur. Elle lui paraissait trop sacrée pour tolérer toute gaieté superficielle, toute joie intempestive. Et bientôt, lorsque sa cousine Mary arriva en dansant de joie à l'idée de se retrouver sous le toit maternel après huit jours d'absence, Tom se leva et, toujours enveloppé de

nuées sombres, sortit par une porte tandis que Mary entra par une autre, semblant apporter avec elle le soleil et les chansons.

Il évita les endroits fréquentés par les autres garçons et chercha des lieux désolés en harmonie avec son état d'âme. Un train de bois était amarré au bord de la rivière. Tom alla s'y installer et contempla la morne étendue liquide. Il eût aimé mourir, se noyer mais à condition que lui fussent épargnées les cérémonies auxquelles la nature se livre en pareil cas. Alors, il songea à sa pensée. Il sortit la fleur de sa veste. Elle était toute flétrie, ce qui augmenta considérablement le plaisir qu'il prenait à cette sombre rêverie. Il se demanda si *Elle* le plaindrait, si elle savait. Pleurerait-elle ? Oserait-elle mettre ses bras autour de son cou pour le reconforter ? Ou bien lui tournerait-elle le dos ? Lui témoignerait-elle autant de froideur que le reste du monde ? Ces réflexions lui causèrent tant de joie et tant de douleur qu'il les caressa et les retourna jusqu'à leur en faire perdre toute saveur. Finalement, il se leva, poussa un soupir et s'en alla dans l'obscurité.

Vers les dix heures, il s'engagea dans la rue déserte en bordure de laquelle s'élevait la demeure de la chère inconnue. Il s'arrêta un instant. Nul bruit ne venait frapper son oreille. Une bougie éclairait d'une lueur confuse le rideau d'une fenêtre du second étage. Était-ce là une manifestation de la présence sacrée ? Tom escalada la clôture du jardin, se glissa en tapinois au milieu des massifs et se posta juste au-dessous de la fenêtre éclairée. Le cœur battant d'émotion, il la contempla un long moment, puis il s'allongea sur le sol, les mains jointes sur la poitrine, sa pauvre fleur flétrie entre les doigts. C'est ainsi qu'il eût voulu mourir, sans toit au-dessus de sa tête, sans ami pour éponger sur son front les gouttes de sueur des agonisants, sans visage aimé pour s'incliner sur lui lorsque aurait commencé la grande épreuve. C'est ainsi qu'elle le verrait le lendemain matin lorsqu'elle se pencherait à la fenêtre pour se faire caresser par le soleil joyeux. Verserait-elle au moins une seule petite larme sur sa dépouille sans vie ? Pousserait-elle au moins un petit soupir en songeant à l'horreur d'une jeune et brillante existence si brutalement fauchée ?

La fenêtre s'ouvrit. La voix discordante d'une bonne profana le calme sacré de la nuit et un torrent d'eau s'abattit sur les restes du pauvre martyr. À demi noyé sous ce déluge, notre héros bondit en toussant et en renâclant. Un projectile siffla dans l'air en même temps que retentissait un juron. On entendit un bruit de verre brisé et une petite silhouette indistincte bondit par-dessus la palissade avant de s'effacer dans les ténèbres.

Peu de temps après, Tom, qui s'était déshabillé pour se coucher, examinait à la lueur d'une chandelle ses vêtements trempés. Sid se réveilla, mais si jamais l'idée lui vint de se livrer à quelques commentaires, il préféra les garder pour lui car dans les yeux de Tom brillait une flamme inquiétante.

Tom se mit au lit sans ajouter à cette journée le désagrément de la prière, et Sid ne manqua pas de noter cette omission.

## Chapitre IV

Le soleil se leva sur un monde paisible et étendit sa bénédiction au calme village. Après le petit déjeuner eut lieu la prière dominicale. Tante Polly commença par de solides citations bibliques assorties de commentaires personnels. Pour couronner le tout, elle débita, comme du haut du Sinaï, un chapitre rébarbatif de la loi de Moïse. Puis Tom s'arma de courage et se mit à « apprendre ses versets ». Sid, lui, savait sa leçon depuis plusieurs jours. Tom fit appel à toute son énergie pour s'enfoncer dans la tête les cinq versets qu'il avait choisis dans le Sermon sur la Montagne faute d'avoir pu en trouver de plus courts. Au bout d'une demi-heure, il avait une vague idée de sa leçon, sans plus, car sa pensée n'avait cessé de parcourir le domaine des préoccupations humaines et ses mains de jouer avec ceci ou avec cela. Sa cousine Mary lui prit son livre et lui demanda de réciter ce qu'il avait retenu. Il avait l'impression de marcher au milieu du brouillard.

– Bienheureux les... les... les...

– Les pauvres...

– Oui, les pauvres. Bienheureux les pauvres... en...

– En esprit...

– En esprit. Bienheureux les pauvres en esprit car le... le...

– Le...

– Bienheureux les pauvres en esprit car... le royaume des cioux est à eux. Bienheureux les affligés car ils... ils...

– Se...

– Car ils se... se...

– S.E. R...

– Car ils S.E. R... Oh ! Je ne sais plus !

– Seront !

– Ah ! C'est ça ! Car ils seront, ils seront... ils seront affligés... heu... heu... bienheureux ceux qui seront... ceux qui... qui... s'affligeront car ils seront... ils seront quoi ? Pourquoi ne me le dis-tu pas, Mary ? Pourquoi es-tu si méchante ?

– Oh ! Tom ! Espèce de tête de bois ! Ce n'est ni de la méchanceté ni de la taquinerie. Il faut que tu apprennes ta leçon. Allons, ne te décourage pas. Tu y arriveras. Et si tu y arrives, je te donnerai quelque chose de très joli. Allons, sois gentil.

– Si tu veux. Mais qu'est-ce que tu vas me donner, Mary ? Dis-le-moi.

– Ne t'occupe pas de cela pour le moment. Tu sais très bien que si je t'ai dit que ce serait joli c'est que c'est vrai.

– D'accord Mary. Je vais « repiocher » ma leçon.

Tom « repiocha » donc sa leçon et, doublement stimulé par la curiosité et l'appât du gain possible, il déploya tant de zèle qu'il obtint un résultat éblouissant. Mary lui donna un couteau « Barlow » tout neuf qui valait bien douze *cents*, et la joie qu'il en ressentit l'ébranla jusqu'au tréfonds de son être. Il est vrai que le couteau ne coupait pas, mais c'était un véritable Barlow et il n'en fallait pas plus pour assurer le prestige de son propriétaire. Où donc les gars de l'Ouest ont-ils pris l'idée que les contrefaçons pourraient nuire à la réputation d'une telle arme ? Cela reste, et restera peut-être toujours, un profond mystère. Tom parvint à égratigner le placard avec, et il s'apprêtait à en faire autant sur le secrétaire quand il reçut l'ordre de s'habiller pour se rendre à l'école du dimanche. Mary lui remit une cuvette remplie d'eau et un morceau de savon. Il sortit dans le jardin et posa la cuvette sur un petit banc. Puis il trempa le savon dans l'eau, retroussa ses manches, vida tranquillement le contenu de la cuvette sur le sol, retourna à la cuisine et commença à se frotter le visage avec énergie, à l'aide d'une serviette. Par malheur, Mary s'empara de la serviette.

– Voyons, tu n'as pas honte, Tom ? Il ne faut pas être comme ça. L'eau ne te fera pas de mal.

Tom se sentit un peu penaud. La cuvette fut remplie de nouveau et cette fois, prenant son courage à deux mains et poussant un gros soupir, Tom fit ses ablutions. Lorsqu'il rentra à la cuisine, il avait les deux yeux fermés ; l'eau et la mousse qui lui couvraient le visage témoignaient de ses efforts. Tâtonnant comme un aveugle, il chercha la serviette. Lorsqu'il se fut essuyé, on vit apparaître sur son visage une espèce de masque blanchâtre qui s'arrêtait à la hauteur des yeux et au niveau du menton. Au-dessus et au-dessous de la ligne ainsi tracée s'étendait tout un territoire sombre, toute une zone non irriguée qui couvrait le front et faisait le tour du cou. Mary se chargea de remédier à cet état de choses, et Tom sortit de ses mains semblables, sous le rapport de la couleur, à tous ses frères de race. Ses cheveux embroussaillés étaient bien peignés et ses mèches bouclées disposées sur son front avec autant de grâce que de symétrie. (En général, Tom se donnait un mal inouï pour aplatir ses ondulations qu'il jugeait trop efféminées et qui faisaient le désespoir de sa vie.)

Ensuite Mary sortit d'une armoire un complet dont il ne se servait que le dimanche depuis deux ans et que l'on appelait simplement « ses autres vêtements », ce qui nous permet de mesurer l'importance de sa garde-robe. Dès qu'il se fut habillé, sa cousine « vérifia » sa tenue, lui boutonna sa veste jusqu'au menton, lui rabattit son large col de chemise sur les épaules, le brossa et le coiffa d'un chapeau. Sa mise s'étant considérablement améliorée, il paraissait maintenant aussi mal à l'aise que possible, et il l'était vraiment car la propreté et les vêtements en bon état lui apparaissaient comme une contrainte exaspérante. Il escompta un moment que Mary oublierait ses souliers, mais ses espérances furent déçues. Elle les enduisit de suif, selon la coutume, et les lui apporta. Il se fâcha, disant qu'on l'obligeait toujours à faire ce qu'il ne voulait pas. Mais Mary prit un ton persuasif :

– S'il te plaît, Tom. C'est bien, tu es un gentil garçon !

Et il enfila ses souliers en grognant.

Mary fut bientôt prête et les trois enfants se rendirent à l'école du dimanche, endroit que Tom détestait du plus profond de son cœur alors que Sid et Mary s'y plaisaient beaucoup.

La classe durait de neuf heures à dix heures et demie et était suivie du service religieux. Deux des enfants restaient de leur plein gré pour écouter le sermon, l'autre y était toujours retenu par des raisons plus impératives. L'église, édifice de style très dépouillé, était surmontée d'un simple clocheton en bois de pin et pouvait contenir environ trois cents fidèles qui s'asseyaient sur des bancs sans coussins. À la porte, Tom accosta l'un de ses camarades endimanché comme lui.

– Hé ! Dis donc, Bill. Tu as un bon point jaune ?

– Oui.

– Que voudrais-tu en échange ?

– Qu'est-ce que tu as à me donner ?

– Un bout de réglisse et un hameçon.

– Fais voir.

Tom s'exécuta. Les deux objets, offrant entière satisfaction, changèrent de mains ainsi que le bon point. Ensuite, Tom troqua une paire de billes blanches contre trois bons points rouges et quelques autres bagatelles contre deux bons points bleus. Son manège dura en tout un bon quart d'heure. Lorsqu'il eut terminé, il entra à l'église en même temps qu'une nuée de garçons et de filles bien lavés et fort bruyants. Il gagna sa place et aussitôt commença à se chamailler avec son voisin. Le maître, un homme grave, d'âge respectable, s'interposa immédiatement, mais Tom s'empressa de tirer les cheveux d'un garçon assis sur le banc voisin dès qu'il lui eut tourné le dos. Quand il fit volte-face, Tom était plongé dans son livre de prières. Non content de cet exploit, il donna alors un coup d'épingle à un autre de ses condisciples pour le plaisir de l'entendre crier « aïe », et s'attira une nouvelle réprimande.

Tous les camarades de Tom, calqués sur le même modèle, étaient aussi remuants, bruyants et insupportables que lui. Lorsqu'on les interrogeait, aucun d'eux ne savait correctement sa leçon et il fallait à chaque instant leur tendre la perche. Néanmoins, ils en venaient à bout cahin-caha et obtenaient une récompense sous la forme d'un bon point bleu, au verso duquel était écrit un passage de la Bible. Chaque bon point bleu représentait deux versets récités par cœur. Dix bons points bleus équivalaient à un rouge et pouvaient être échangés contre lui. Dix bons points rouges donnaient droit à un bon point jaune et pour dix bons points de cette couleur, le directeur de l'école remettait à l'élève une bible qui en ces temps heureux valait quarante *cents*. Combien de mes lecteurs auraient le courage de retenir par cœur deux mille versets, même pour obtenir une bible illustrée par Gustave Doré ?

Pourtant, c'était grâce à ce procédé que Mary avait acquis deux bibles. Cela représentait l'effort de deux années, et l'on citait le cas d'un garçon, d'origine allemande, qui avait gagné ainsi quatre ou cinq livres saints. Un jour, il lui était arrivé de réciter trois mille versets d'affilée, mais un tel abus de ses facultés mentales l'avait rendu à peu près idiot – véritable désastre pour l'école, car dans les grandes occasions le directeur faisait toujours appel à ce garçon pour « parader », ainsi que le disait Tom dans son langage. Seuls les élèves les plus âgés conservaient leurs bons points et s'attelaient à leur besogne monotone assez longtemps pour obtenir une bible. La remise de l'un de ces prix devenait dans ces circonstances un événement rare et important. Le lauréat était si bien mis en vedette que le cœur de ses condisciples brûlait souvent pendant quinze jours d'une ardeur nouvelle. Il est possible que Tom n'ait jamais tenu à la récompense en soi, mais il est incontestable qu'il avait pendant des jours et des jours rêvé à la gloire qui s'attachait au héros de la cérémonie.

Bientôt le directeur vint se placer en face des élèves et réclama leur attention. Il tenait à la main un livre de cantiques entre les pages duquel il avait glissé son index. Lorsque le directeur d'une école du dimanche fait son petit discours rituel, un recueil de cantiques lui est aussi nécessaire que l'inévitable partition au chanteur qui s'avance sur une scène et s'apprête à chanter un solo dans un concert. Il y a là quelque chose de mystérieux car, dans l'un ou l'autre cas, le patient n'a réellement besoin ni du livre ni de la partition.

Le directeur était un homme mince de trente-cinq ans environ. Il portait un bouc blond filasse et ses cheveux coupés court étaient de la même couleur. Son col empesé lui remontait par-dessus les oreilles et se terminait sur le devant par deux pointes acérées qui atteignaient la hauteur de sa bouche. C'était en somme une sorte de carcan qui l'obligeait à regarder toujours droit devant lui ou bien à se retourner tout entier quand il désirait avoir une vue latérale des choses ou des gens. Son menton s'étayait sur une cravate large et longue comme un billet de banque et terminée par des franges. Ses souliers étaient à la mode, en ce sens qu'ils relevaient furieusement du bout, effet obtenu par les élégants en passant des heures les pieds arc-boutés contre un mur. M. Walters était très digne d'aspect et très loyal de caractère. Il avait un tel respect pour tout ce qui touchait à la religion, que le dimanche il prenait, à son insu, une voix qu'il n'avait pas les autres jours.

– Allons, mes enfants, commença-t-il de son ton dominical, je voudrais que vous vous leviez et que vous vous teniez tous bien droits, bien gentiment et que vous m'accordiez votre attention pendant une ou deux minutes. Parfait. Nous y voilà. C'est ainsi que doivent se conduire de bons petits garçons et de bonnes petites filles. Je vois une petite fille qui est en train de regarder par la fenêtre... Je crains qu'elle ne me croie de ce côté-là. Peut-être se figure-t-elle que je suis perché dans un arbre et que je tiens un discours aux petits oiseaux (*murmures approbateurs dans l'assistance*). Je veux vous dire combien ça me fait plaisir de voir réunis en ce lieu tant de petits visages propres et clairs, tant d'enfants venus ici pour apprendre à se bien conduire et à être gentil.

Etc... Inutile de reproduire le reste de l'homélie. Ce genre de discours nous étant familier, nous n'insisterons pas.

Le dernier tiers de la harangue fut gâché par la reprise des hostilités entre les fortes têtes, par des bruits de pieds et des chuchotements dont le murmure assourdi déferla comme une vague contre ces rocs de vertu qu'étaient Sid et Mary. Cependant, le tapage cessa dès que M. Walters eut fermé la bouche, et la fin de son discours fut accueillie par une explosion de muette reconnaissance.

L'agitation, d'ailleurs, avait tenu en partie à un événement assez rare : l'arrivée de visiteurs. Accompagné d'un petit vieillard grêle, d'un bel homme entre deux âges, d'une dame distinguée, sans aucun doute l'épouse de ce dernier, maître Thatcher avait fait son entrée à l'église. La dame tenait une petite fille par la main. Depuis le début de la classe, Tom n'avait cessé de se débattre contre sa conscience. La vue d'Amy Lawrence, dont il ne pouvait soutenir le regard affectueux, le mettait au supplice. Cependant, lorsqu'il aperçut la nouvelle venue, il se sentit inondé de bonheur des pieds à la tête. Aussitôt, il commença à « faire le paon », pinça ses camarades, leur tira les cheveux, fit des grimaces ; bref se livra à toutes les facéties susceptibles, selon lui, de séduire une jeune personne. Il n'y avait qu'une ombre au tableau de sa félicité : le souvenir de ce qui s'était passé la veille au soir dans le jardin de l'Inconnue.

Les visiteurs s'assirent aux places d'honneur et, dès que M. Walters eut terminé sa harangue, il les présenta à ses élèves. Le monsieur entre deux âges n'était rien de moins que l'un des juges du comté. Les enfants n'avaient jamais eu l'occasion de voir en chair et en os un personnage aussi considérable et ils le regardaient de tous leurs yeux avec un mélange d'admiration et d'effroi, se demandant de quoi il était fait. C'est tout juste si dans leur excitation, ils ne s'attendaient pas à l'entendre rugir. Il venait de Constantinople, petite ville distante d'une vingtaine de kilomètres, ce qui voulait dire combien il avait voyagé et vu de pays. Et que ses yeux avaient bel et bien contemplé le Tribunal du comté qui, disait-on, avait un toit de tôle ondulée. Il s'agissait du grand juge Thatcher en personne, le propre frère du notaire de l'endroit. Jeff Thatcher quitta les rangs et vint s'entretenir avec lui sous les yeux de ses camarades verts de jalousie.

– Regarde donc, Jim ! Mais regarde donc : il lui serre la main. Sapristi, il en a de la veine, ce Jeff !

Tout gonflé de son importance, M. Walters s'agita, donna des ordres à tort et à travers. Le bibliothécaire, les bras chargés de livres, ne voulut pas être en reste et courut de droite et de gauche comme un insecte affairé, en se donnant toute l'autorité dont se délectent les petits chefs. La contagion gagna les jeunes maîtresses. Elles se penchèrent de façon charmante sur des élèves qu'elles avaient giflés l'instant d'avant, et avec un joli geste de la main, rappelèrent à l'ordre les mauvais sujets et caressèrent les cheveux de ceux qui se tenaient bien. Les maîtres distribuèrent des réprimandes et s'efforcèrent de maintenir une stricte discipline. La plupart des professeurs des deux sexes eurent soudain besoin de recourir aux services de la bibliothèque près de l'estrade, et ceci, à maintes reprises, en affichant chaque fois une contrariété apparente. Les petites filles firent tout pour se faire remarquer ; quant aux garçons, ils déployèrent tant d'ardeur à ne point passer inaperçus que l'air s'emplit de boulettes de papier et de murmures divers.

Majestueux, rayonnant, le juge contemplait ce spectacle avec un sourire et se réchauffait au soleil de sa propre importance car lui aussi « paradait ». Une seule chose manquait à M. Walters pour que sa félicité fût complète : pouvoir remettre une bible d'honneur à un jeune prodige. Il eût donné

n'importe quoi pour que ce garçon, d'origine germanique, fût en possession de toutes ses facultés mentales et figurât en ce moment au nombre de ses élèves. Certains bambins avaient beau détenir plusieurs bons points jaunes, aucun n'en avait assez pour satisfaire aux conditions requises.

Alors que tout semblait irrémédiablement perdu, Tom Sawyer quitta les rangs, s'avança avec neuf bons points jaunes, neuf bons points rouges, dix bons points bleus et réclama une bible. Coup de tonnerre dans un ciel serein ! M. Walters n'en croyait pas ses yeux. Venant d'un tel sujet, il ne se serait pas attendu à semblable demande avant une dizaine d'années. Mais à quoi bon nier l'évidence ? Appuyées par le nombre réglementaire de bons points, les prétentions de Tom étaient des plus justifiées. En conséquence, Tom fut installé à côté du juge et des puissants du jour. Lorsque M. Walters annonça la nouvelle, ce fut une surprise comme on n'en avait pas connu au village depuis dix ans. Du même coup, Tom se hissa au niveau du juge Thatcher et les élèves abasourdis eurent deux héros à admirer au lieu d'un. Les garçons crevaient de jalousie, mais les plus furieux étaient ceux qui avaient contribué à la gloire de Tom en lui échangeant des bons points contre les richesses qu'il avait amassées la veille devant la palissade de sa tante. Ils s'en voulaient tous d'avoir été la dupe d'un escroc aussi retors, d'un serpent si plein de ruse.

La récompense fut remise à Tom avec toute l'effusion dont le directeur se sentit capable. Néanmoins, ses paroles manquèrent un peu de conviction car le malheureux pensait qu'il y avait là un mystère qu'il valait mieux ne pas approfondir. Que ce garçon-là, parmi tant d'autres, eût emmagasiné deux mille versets de la Bible, dépassait l'entendement car sa capacité normale d'absorption ne devait guère se monter à plus d'une douzaine de ces mêmes versets. Amy Lawrence, heureuse et fière, essayait d'attirer l'attention de Tom, qui évitait de regarder de son côté. Elle en fut d'abord surprise, puis un peu inquiète et finalement, s'étant rendu compte d'où provenait l'indifférence de son ami, elle fut mordue par le serpent de la jalousie. Son cœur se brisa, les larmes lui montèrent aux yeux et elle se mit à détester tout le monde en général et Tom en particulier.

Tom fut présenté au juge. Son cœur battait, sa langue était comme paralysée, il pouvait à peine respirer. Cela tenait en partie à l'importance du personnage, mais surtout au fait qu'il était le père de l'Adorée. Le juge caressa les cheveux de Tom, l'appela « mon brave petit » et lui demanda son nom. Le garçon bredouilla, bafouilla et finalement répondit d'une voix mal assurée :

– Tom.

– Oh ! Non, pas Tom, voyons...

– Non, Thomas.

– Ah ! C'est bien ce qui me semblait. Tom, c'est un peu court. Mais ce n'est pas tout. Tu as un autre nom.

– Allons, dis ton nom de famille au monsieur, Thomas, intervint M. Walters. Et n'oublie pas de dire « monsieur ». Il ne faut pas que l'émotion t'empêche d'avoir de bonnes manières.

– Thomas Sawyer, monsieur.

– Très bien. C'est un bon petit. Il est très gentil, ce garçon. Un vrai petit homme. Deux mille versets, ça compte... Et tu ne regretteras jamais le mal que tu t'es donné pour les apprendre. Le savoir est la plus belle chose au monde. C'est grâce à la science qu'il y eut et qu'il y a de grands hommes, des hommes dignes de ce nom. Un jour, mon petit Thomas, tu seras un grand homme. Tu te retourneras vers ton passé et tu diras que tu dois ta situation au précieux enseignement de l'école du dimanche, que tu la dois aux chers maîtres qui t'ont montré ce qu'était le savoir, à ton excellent directeur qui t'a encouragé, qui a veillé sur tout, qui t'a donné une belle bible, une bible magnifique, qui sera tienne pour toujours, bref, que tu dois tout à la bonne éducation que tu as reçue, voilà ce que tu diras, mon petit Thomas. D'ailleurs je suis sûr que jamais tu ne pourrais accepter d'argent pour ces deux mille versets. Et maintenant, tu ne refuseras pas de me répéter, ainsi qu'à cette dame, quelques-unes des choses que tu as apprises. Nous aimons beaucoup les jeunes garçons studieux. Voyons, tu sais évidemment les noms des douze apôtres. Veux-tu me dire quels furent les deux premiers ?

Tom ne cessait de tirer un bouton de sa veste. Il avait l'air désesparé. Il se mit à rougir et baissa les yeux. Le cœur de M. Walters se serra.

« Cet enfant est incapable de répondre à la moindre question, se dit le pauvre homme. Pourquoi le juge l'a-t-il interrogé ? ».

Cependant, il se crut obligé de tenter quelque chose.

– Allons, Thomas, fit-il, réponds donc à monsieur. N'aie pas peur.

– Vous ne refuserez pas de me répondre à moi, n'est-ce pas, mon petit ? déclara la dame. Les deux premiers disciples s'appelaient... ?

– DAVID ET GOLIATH ! »

La charité nous force à tirer le rideau sur le reste de cette scène.

## Chapitre V

Vers dix heures et demie, la cloche fêlée de la petite église se mit à sonner et les fidèles ne tardèrent pas à affluer. Les enfants qui avaient assisté à l'école du dimanche se dispersèrent et allèrent s'asseoir auprès de leurs parents afin de ne pas échapper à leur surveillance. Tante Polly arriva. Tom, Sid et Mary prirent place à ses côtés, Tom le plus près possible de l'allée centrale afin d'échapper aux séductions de la fenêtre ouverte sur le beau paysage d'été.

La nef était pleine à craquer. On y voyait le maître de poste qui, désormais vieux et besogneux, avait connu des jours meilleurs ; le maire et sa femme, car entre autres choses inutiles, le village possédait un maire ; le juge de paix ; la veuve Douglas, dont la quarantaine belle et élégante, l'âme généreuse et la fortune faisaient la plus hospitalière des hôtes dans son château à flanc de

coteau où les réceptions somptueuses éclipsaient tout ce qu'on pouvait voir de mieux dans ce domaine à Saint-Petersburg ; et aussi le vénérable commandant Ward, tout voûté, avec sa femme ; maître Riverson également, un nouveau venu ; sans oublier la belle du village suivie d'un essaim de bourreaux des cœurs sur leur trente et un ; ainsi que tous les commis de Saint-Petersburg, entrés en même temps car ils avaient attendu sous le porche, pommadés et guindés, en suçant le pommeau de leur canne, le passage de la dernière jeune fille ; et, pour finir, Will Mufferson, le garçon modèle du village qui prenait autant de soin de sa mère que si elle eût été en cristal. Il la conduisait toujours à l'église et faisait l'admiration de toutes les dames. Les garçons le détestaient. Il était si gentil et on leur avait tellement rebattu les oreilles de ses perfections ! Comme tous les dimanches, le coin d'un mouchoir blanc sortait négligemment de sa poche et Tom, qui ne possédait point de mouchoir, considérait cela comme de la pose.

Tous les fidèles paraissant assemblés, la cloche tinta une fois de plus à l'intention des retardataires et un profond silence s'abattit sur l'église, troublé seulement par les chuchotements des choristes réunis dans la tribune. Il y eut jadis des choristes qui se tenaient convenablement, mais voilà si longtemps que je ne sais plus très bien où cela se passait, en tout cas, ce ne devait pas être dans notre pays.

Le pasteur lut le cantique que l'assistance allait chanter. On admirait beaucoup sa diction dans la région. Sa voix partait sur une note moyenne, montait régulièrement pour s'enfler sur le mot clef et replonger ensuite vers la fin. Cela donnait à peu près ceci :

Serai-je emporté là haut sur de molles couches.  
|  
fleuries

Tandis que d'autres luttent contre les flots meurtriers.  
|  
pour obtenir le ciel ?

Il était de toutes les réunions de charité où son talent de lecteur faisait les délices de ces dames. À la fin du poème, leurs mains levées retombaient sans force sur leurs genoux, leurs yeux se fermaient, et elles hochaient la tête comme pour signifier : « Il n'y a pas de mots pour le dire ; c'est trop beau, trop beau pour cette terre ».

Après que l'hymne eut été chantée en chœur, le révérend Sprague fit fonction de « bulletin paroissial » en communiquant une liste interminable d'avis de toutes sortes. En Amérique, malgré le développement considérable de la presse, cette coutume se maintient envers et contre tout, ce qui ne laisse pas d'être assez bizarre et fastidieux. Il en est souvent ainsi des coutumes traditionnelles. Moins elles se justifient, plus il est difficile de s'en débarrasser.

Le bulletin terminé, le révérend Sprague s'attaqua à la prière du jour. Quelle belle et généreuse prière, et si détaillée, si complète ! Le pasteur intercédait en faveur de l'église et de ses petits enfants de la congrégation ; en faveur des autres églises du village ; en faveur du village lui-même, du comté, de l'État, des fonctionnaires, des États-Unis, des églises des États-Unis, du Congrès, du Président, des fonctionnaires du gouvernement, des pauvres marins ballottés par les flots courroucés, en faveur des millions d'êtres opprimés par les monarques européens et les despotes orientaux, de ceux qui avaient des yeux et ne voulaient pas voir, de ceux qui avaient des oreilles et ne voulaient pas entendre, en faveur des païens des îles lointaines. Il acheva sa prière en souhaitant que ses vœux fussent exaucés et que ses paroles tombassent comme des graines sur un sol fertile. Amen.

Aussitôt, les fidèles se rassirent dans un grand froufrou de robes. Le garçon dont nous racontons l'histoire ne goûtait nullement cette prière. Il ne faisait que la subir, si seulement il y parvenait ! Son humeur rétive ne l'empêchait pas d'en noter inconsciemment tous les détails. Car il connaissait depuis toujours le discours et la manière du révérend. Il réagissait à la moindre nouveauté. Toute addition lui paraissait parfaitement déloyale et scélérate. Le thème général lui en était si familier que, perdu dans une sorte de rêverie, il réagissait seulement si une parole ou une phrase nouvelle frappait son oreille. Au beau milieu de l'oraison, une mouche était venue se poser sur le dossier du banc, en face de Tom. Sans s'inquiéter de ce qui se passait autour de lui, l'insecte commença sa toilette, se frotta vigoureusement la tête avec ses pattes de devant et se fourbit consciencieusement les ailes avec celles de derrière. La tentation était forte, mais Tom n'osait pas bouger car il craignait la vengeance céleste. Cependant à peine le pasteur eut-il prononcé le mot *amen* que la pauvre mouche était prisonnière. Par malheur, tante Polly s'en aperçut et obligea son neveu à relâcher sa victime.

Après la prière, le pasteur lut son texte, puis s'engagea dans un commentaire si ennuyeux que bien des têtes, bercées par son bourdonnement, se mirent à dodeliner. Et pourtant, il y parlait de foudre, de feu éternel et d'un nombre si réduit de prédestinés que la nécessité du salut ne paraissait plus si évidente. Tom comptait les pages du sermon. En sortant de l'église, il savait toujours en dire le nombre. Mais il pouvait rarement parler du contenu. Néanmoins, cette fois-ci, il s'y intéressa réellement pendant un court instant. Le pasteur dressait un tableau grandiose et émouvant de l'assemblée des peuples à la fin des temps, quand le lion et l'agneau reposeraient ensemble, et qu'un petit enfant les conduirait par la main. Mais ni l'enseignement, ni la morale, ni le côté pathétique de ce spectacle impressionnant ne le touchaient. Il ne pensait qu'au rôle éclatant joué par le principal personnage devant le concert des nations. Son visage s'éclaira. Il se dit qu'il aimerait être cet enfant. S'il s'agissait d'un lion apprivoisé, bien sûr. Mais le sermon devenant de plus en plus obscur, son attention se lassa et il tira de sa poche l'un des trésors dont il était le plus fier.

C'était un gros scarabée noir, aux mandibules formidables, qu'il avait baptisé du nom de « hanneton à pinces ». Il ouvrit la petite boîte dans laquelle il l'avait enfermé. Le premier geste de l'animal fut de le pincer au doigt. Tom le lâcha ; le « hanneton » s'échappa et retomba sur le dos au milieu de la nef, tandis que le gamin suçait son doigt meurtri. Incapable de se retourner le gros

insecte battait désespérément l'air de ses pattes. Tom le surveillait du coin de l'œil et aurait bien voulu remettre la main dessus, mais il était trop loin. Certaines personnes, que le sermon n'intéressait pas, profitèrent de cette distraction et suivirent les ébats de l'insecte. Bientôt entra sans hâte un caniche errant. Alangui par la chaleur estivale et le silence, triste et las de sa captivité, il aspirait visiblement à quelque diversion. Il aperçut le scarabée ; sa queue pendante se releva et s'agita dans tous les sens. Il considéra sa trouvaille ; en fit le tour, la flaira de plus près, puis retroussant ses babines, fit une prudente plongée dans sa direction. Son coup de dents la manqua de peu. Un nouvel essai, puis un autre... Il commençait à prendre goût au jeu. Il se mit sur le ventre, la bête entre ses pattes, essayant à nouveau de l'atteindre. Mais il s'en lassa, l'indifférence le gagna, puis la somnolence. Sa tête retomba et, petit à petit, son menton descendit et toucha l'ennemi dont les pinces se refermèrent sur lui. Avec un bref jappement et une secousse de la tête, le caniche envoya promener à deux mètres le scarabée qui se retrouva une fois de plus sur le dos. Les spectateurs proches étouffèrent des rires, le nez dans leur mouchoir ou dans leur éventail. Tom était parfaitement heureux. Le chien avait l'air penaud, mais il était furieux et méditait sa vengeance. Il revint sur l'insecte en tournant autour avec des bonds calculés qui s'arrêtaient net à deux centimètres de lui, et des coups de dents toujours plus proches, la tête virevoltante et l'oreille au vent. Puis il se lassa à nouveau, voulut attraper une mouche qui passait à sa portée, la manqua, se lança le nez au sol à la poursuite d'une fourmi vagabonde, bâilla, soupira et alla s'asseoir juste sur le scarabée qu'il avait complètement oublié ! Aussitôt le malheureux poussa un hurlement de douleur et détala comme s'il avait eu tous les diables de l'enfer à ses trousses. Aboyant, gémissant, il remonta la nef, rasa l'autel, redescendit l'aile latérale, passa les portes sans les voir et, toujours hurlant, repartit en ligne droite. Son supplice allait croissant au rythme de sa course, et bientôt il ne fut plus qu'une comète chevelue se déplaçant sur son orbite à la vitesse de la lumière. À la fin, la malheureuse victime fit une embardée et acheva sa course frénétique sur les genoux de son maître qui s'en saisit et la lança par la fenêtre ouverte. Les jappements angoissés diminuèrent peu à peu d'intensité et s'éteignirent au loin.

Les fidèles cramoisis avaient toutes les peines du monde à garder leur sérieux. Le Pasteur s'était arrêté. Il tenta de reprendre le fil du discours, mais sans conviction, sentant fort bien qu'il n'arrivait plus à toucher son auditoire, car les paroles les plus graves suscitaient à chaque instant sur quelque prie-Dieu éloigné les éclats de rire mal contenus d'une joie sacrilège, à croire que le malheureux pasteur venait de tenir des propos du plus haut comique. Ce fut un soulagement général quand il prononça la bénédiction.

Tout joyeux, Tom s'en retourna chez lui. Il se disait qu'en somme un service religieux n'est pas une épreuve trop pénible, à condition qu'un élément imprévu vienne en rompre la monotonie. Une seule chose gâchait son plaisir. Il avait été enchanté que le caniche s'amusât avec son « Hanneton à pinces » mais il lui en voulait de s'être sauvé en l'emportant.

## Chapitre VI

Le lendemain, Tom Sawyer se sentit tout désemparé. Il en était toujours ainsi le lundi matin car ce jour-là marquait le prélude d'une semaine de lentes tortures scolaires. En ces occasions, Tom en arrivait à regretter sa journée de congé qui rendait encore plus pénible le retour à l'esclavage.

Tom se mit à réfléchir. Il ne tarda pas à se dire que s'il se trouvait une bonne petite maladie, ce serait un excellent moyen de ne pas aller à l'école. C'était une idée à approfondir. À force de se creuser la cervelle, il finit par se découvrir quelques symptômes de coliques qu'il chercha à encourager, mais les symptômes disparurent d'eux-mêmes et ce fut peine perdue. Au bout d'un certain temps, il s'aperçut qu'une de ses dents branlait. Quelle chance ! Il était sur le point d'entamer une série de gémissements bien étudiés quand il se ravisa. S'il se plaignait de sa dent, sa tante ne manquerait pas de vouloir l'arracher et ça lui ferait mal. Il préféra garder sa dent en réserve pour une autre occasion et continua de passer en revue toutes les maladies possibles.

Il se rappela soudain qu'un docteur avait parlé devant lui d'une affection étrange qui obligeait les gens à rester deux ou trois semaines couchés et se traduisait parfois par la perte d'un doigt ou d'un membre. Il souleva vivement son drap et examina l'écorchure qu'il s'était faite au gros orteil. Malheureusement, il ignorait complètement de quelle façon se manifestait cette maladie bizarre. Cela ne l'empêcha pas de pousser incontinent des gémissements à fendre l'âme. Sid dormait du sommeil du juste et ne se réveilla pas. Tom redoubla d'efforts et eut même l'impression que son orteil commençait à lui faire mal. Sid ne bronchait toujours pas.

Tom ne se tint pas pour battu. Il reprit son souffle et gémit de plus belle. Sid continuait à dormir. Tom était exaspéré.

– Sid ! Sid ! appela-t-il en secouant son frère.

Sid bâilla, s'étira, se souleva sur les coudes et regarda le malade.

– Tom, hé, Tom !

Pas de réponse.

– Tom ! Tom ! Que se passe-t-il, Tom ?

À son tour, Sid secoua son frère et jeta sur lui un regard anxieux.

– Oh ! Ne me touche pas, Sid, murmura Tom.

– Mais enfin, qu'as-tu ? Je vais appeler tante Polly.

– Non, ce n'est pas la peine. Ça va aller mieux. Ne dérange personne.

– Mais si, il le faut. Ne crie pas comme ça, Tom. C'est effrayant. Depuis combien de temps souffres-tu ?

– Depuis des heures. Aïe ! Oh ! Non, Sid, ne me touche pas. Tu vas me tuer.

– Pourquoi ne m'as-tu pas réveillé plus tôt ? Oh ! Tais-toi. Ça me donne la chair de poule de t'entendre. Mais que se passe-t-il ?

– Je te pardonne, Sid (*un gémissement*), je te pardonne tout ce que tu m'as fait. Quand je serai mort...

– Oh ! Tom, tu ne vas pas mourir. Voyons, Tom. Non, non. Peut-être...

– Je pardonne à tout le monde, Sid (*nouveau gémissement*). Sid, tu donneras mon châssis de fenêtre et mon chat borgne à la petite qui vient d'arriver au village et tu lui diras...

Mais Sid avait sauté dans ses vêtements et quitté la chambre au triple galop. L'imagination de Tom avait si bien travaillé, ses gémissements avaient été si bien imités que le gamin souffrait désormais pour de bon. Sid dégringola l'escalier.

– Tante Polly ! cria-t-il. Viens vite ! Tom se meurt !

– Il se meurt ?

– Oui. Il n'y a pas une minute à perdre. Viens !

– C'est une blague. Je n'en crois pas un mot.

Néanmoins, tante Polly grimpa l'escalier quatre à quatre, Sid et Mary sur ses talons. Elle était blême. Ses lèvres tremblaient. Haletante, elle se pencha sur le lit de Tom.

– Tom, Tom, qu'est-ce que tu as ?

– Oh ! Ma tante, je...

– Qu'est-ce qu'il se passe, mais voyons, qu'est-ce qu'il se passe, mon petit ?

– Oh ! Ma tante, mon gros orteil est tout enflé.

La vieille dame se laissa tomber sur une chaise, riant et pleurant à la fois.

– Ah ! Tom, fit-elle, tu m'en as donné des émotions. Maintenant, arrête de dire des sottises et sors de ton lit.

Les gémissements cessèrent comme par enchantement et Tom, qui ne ressentait plus la moindre douleur au pied, se trouva un peu penaud.

– Tante Polly, j'ai eu l'impression que mon orteil était un peu enflé et il me faisait si mal que j'en ai oublié ma dent.

– Ta dent ! Qu'est-ce que c'est que cette histoire-là ?

– J’ai une dent qui branle et ça me fait un mal de chien.

– Allons, allons, ne te remets pas à crier. Ouvre la bouche. C’est exact, ta dent remue, mais tu ne vas pas mourir pour ça. Mary, apporte-moi un fil de soie et va chercher un tison à la cuisine.

– Oh ! Non, tante ! Je t’en prie. Ne m’arrache pas la dent. Elle ne me fait plus mal. Ne l’arrache pas. Je ne veux pas manquer l’école.

– Tiens, tiens, c’était donc cela ! Tu n’avais pas envie d’aller en classe. Tom, mon petit Tom, moi qui t’aime tant, et tu essaies par tous les moyens de me faire de la peine !

Comme elle prononçait ces mots, Mary apporta les instruments de chirurgie dentaire. La vieille dame prit le fil de soie, en attacha solidement une des extrémités à la dent de Tom et l’autre au pied du lit, puis elle s’empara du tison et le brandit sous le nez du garçon. Une seconde plus tard, la dent se balançait au bout du fil. Cependant, à quelque chose malheur est bon. Après avoir pris son petit déjeuner, Tom se rendit à l’école et, en chemin, suscita l’envie de ses camarades en crachant d’une manière aussi nouvelle qu’admirable, grâce au trou laissé par sa dent si magistralement arrachée. Il eut bientôt autour de lui une petite cour de garçons intéressés par sa démonstration tandis qu’un autre, qui jusqu’alors avait suscité le respect et l’admiration de tous pour une coupure au doigt, se retrouvait seul et privé de sa gloire. Ulcéré, il prétendit avec dédain que cracher comme Tom Sawyer n’avait rien d’extraordinaire. Mais l’un des garçons lui lança : « Ils sont trop verts », et le héros déchu s’en alla.

En cours de route, Tom rencontra le jeune paria de Saint-Petersburg, Huckleberry Finn, le fils de l’ivrogne du village. Toutes les mères détestaient et redoutaient Huckleberry parce qu’il était méchant, paresseux et mal élevé, et parce que leurs enfants l’admiraient et ne pensaient qu’à jouer avec lui. Tom l’enviait et, bien qu’on le lui défendît, le fréquentait aussi souvent que possible.

Les vêtements de Huckleberry, trop grands pour lui, frémissaient de toutes leurs loques comme un printemps perpétuel rempli d’ailes d’oiseaux. Un large croissant manquait à la bordure de son chapeau qui n’était qu’une vaste ruine, sa veste, lorsqu’il en avait une, lui battait les talons et les boutons de sa martingale lui arrivaient très bas dans le dos. Une seule bretelle retenait son pantalon dont le fond pendait comme une poche basse et vide, et dont les jambes, tout effrangées, traînaient dans la poussière, quand elles n’étaient point roulées à mi-mollet. Huckleberry vivait à sa fantaisie. Quand il faisait beau, il couchait contre la porte de la première maison venue ; quand il pleuvait, il dormait dans une étable. Personne ne le forçait à aller à l’école ou à l’église. Il n’avait de comptes à rendre à personne. Il s’en allait pêcher ou nager quand bon lui semblait et aussi longtemps qu’il voulait. Personne ne l’empêchait de se battre et il veillait aussi tard que cela lui plaisait. Au printemps, il était toujours le premier à quitter ses chaussures, en automne, toujours le dernier à les remettre. Personne ne l’obligeait non plus à se laver ou à endosser des vêtements propres. Il possédait en outre une merveilleuse collection de jurons ; en un mot, ce garçon jouissait de tout ce qui rend la vie digne d’être vécue. C’était bien là l’opinion de tous les garçons respectables de Saint-Petersburg tyrannisés par leurs parents.

– Hé ! Bonjour, Huckleberry ! lança Tom au jeune vagabond.

- Bonjour. Tu le trouves joli ?
- Qu'est-ce que tu as là ?
- Un chat mort.
- Montre-le-moi, Huck. Oh ! Il est tout raide. Où l'as-tu déniché ?
- Je l'ai acheté à un gars.
- Qu'est-ce que tu lui as donné pour ça ?
- Un bon point bleu et une vessie que j'ai eue chez le boucher.
- Comment as-tu fait pour avoir un bon point bleu ?
- Je l'avais eu en échange, il y a une quinzaine de jours, contre un bâton de cerceau.
- Dis donc, à quoi est-ce que ça sert, les chats morts, Huck ?
- Ça sert à soigner les verrues.
- Non ! Sans blague ? En tout cas, moi je connais quelque chose de meilleur.
- Je parie bien que non. Qu'est-ce que c'est ?
- Eh bien, de l'eau de bois mort.
- De l'eau de bois mort ? Moi, ça ne m'inspirerait pas confiance.
- As-tu jamais essayé ?
- Non, mais Bob Tanner s'en est servi.
- Qui est-ce qui te l'a dit ?
- Il l'a dit à Jeff qui l'a dit à Johnny Baker. Alors Johnny l'a dit à Jim Hollis qui l'a dit à Ben Rogers qui l'a dit à un Nègre et c'est le Nègre qui me l'a dit. Voilà ! Tu y es ?
- Qu'est-ce que ça signifie ? Ils sont tous aussi menteurs les uns que les autres. Je ne parle pas de ton Nègre, je ne le connais pas, mais je n'ai jamais vu un Nègre qui ne soit pas menteur. Maintenant, je voudrais bien que tu me racontes comment Bob Tanner s'y est pris.
- Il a mis la main dans une vieille souche pourrie, toute détrempée.
- En plein jour ?
- Bien sûr.
- Il avait le visage tourné du côté de la souche ?
- Oui, je crois.

– Et il a dit quelque chose ?

– Je ne pense pas. Je n'en sais rien.

– Ah ! Ah ! On n'a pas idée de vouloir soigner des verrues en s'y prenant d'une manière aussi grotesque ! On n'obtient aucun résultat comme ça. Il faut aller tout seul dans le bois et se rendre là où il y a un vieux tronc d'arbre ou une souche avec un creux qui retient l'eau de pluie. Quand minuit sonne, on s'appuie le dos à la souche et l'on trempe sa main dedans en disant : « Eau de pluie, eau de bois mort, grâce à toi ma verrue sort ».

« Alors on fait onze pas très vite en fermant les yeux puis on tourne trois fois sur place et l'on rentre chez soi sans desserrer les dents. Si l'on a le malheur de parler à quelqu'un, le charme n'opère pas.

– Ça n'a pas l'air d'être une mauvaise méthode, mais ce n'est pas comme ça que Bob Tanner s'y est pris.

– Ça ne m'étonne pas. Il est couvert de verrues. Il n'y en a pas deux comme lui au village. Il n'en aurait pas s'il savait comment s'y prendre avec l'eau de bois mort. Moi, tu comprends, j'attrape tellement de grenouilles que j'ai toujours des verrues. Quelquefois, je les fais partir avec une fève.

– Oui, les fèves, ce n'est pas mauvais. Je m'en suis déjà servi.

– Vraiment ? Comment as-tu fait ?

– Tu coupes une fève en deux, tu fais saigner la verrue, tu enduis de sang une des parties de la fève, tu creuses un trou dans lequel tu l'enfonces à minuit quand la lune est cachée. Seulement, pour cela, il faut choisir le bon endroit. Un croisement de routes par exemple. L'autre moitié de la fève, tu la brûles. Tu comprends, le morceau de fève que tu as enterré cherche par tous les moyens à retrouver l'autre. Ça tire le sang qui tire la verrue et tu vois ta verrue disparaître.

– C'est bien ça, Huck. Pourtant, quand tu enterres le morceau de fève, il vaut mieux dire : « Enfonce-toi, fève, disparais, verrue, ne viens plus me tourmenter ». Je t'assure, c'est plus efficace. Mais, dis-moi, comment guéris-tu les verrues avec les chats morts ?

– Voilà. Tu prends ton chat et tu vas au cimetière vers minuit quand on vient d'enterrer quelqu'un qui a été méchant. Quand minuit sonne, un diable arrive, ou bien deux, ou bien trois. Tu ne peux pas les voir, mais tu entends quelque chose qui ressemble au bruit du vent. Quelquefois, tu peux les entendre parler. Quand ils emportent le type qu'on a enterré, tu lances ton chat mort à leurs trousses et tu dis : « Diable, suis le cadavre, chat, suis le diable, verrue, suis le chat, toi et moi, c'est fini ! » Ça réussit à tous les coups et pour toutes les verrues.

– Je le crois volontiers. As-tu jamais essayé, Huck ?

– Non, mais c'est la vieille mère Hopkins qui m'a appris ça.

– Je comprends tout, maintenant ! On dit que c'est une sorcière !

– On dit ! Eh bien, moi, Tom, je sais que c'en est une. Elle a ensorcelé papa. Il rentrait chez lui un jour et il l'a vue qui lui jetait un sort. Il a ramassé une pierre et il l'aurait touchée si elle n'avait pas paré le coup. Eh bien, ce soir-là, il s'est soûlé, et il est tombé et il s'est cassé le bras.

– C'est terrible ! Mais comment savait-il qu'elle était en train de l'ensorceler ?

– Ce n'est pas difficile ! Papa dit que quand ces bonnes femmes-là vous regardent droit dans les yeux, c'est qu'elles ont envie de vous jeter un sort, et surtout quand elles bredouillent quelque chose entre leurs dents, parce qu'à ce moment-là elles sont en train de réciter leur « Notre Père » à l'envers.

– Dis donc, Huck, quand vas-tu faire une expérience avec ton chat ?

– Cette nuit. Je pense que les diables vont venir chercher le vieux Hoss William aujourd'hui.

– Mais on l'a enterré samedi. Ils ne l'ont donc pas encore pris ?

– Impossible. Ils ne peuvent sortir de leur cachette qu'à minuit et, dame, ce jour-là à minuit, c'était dimanche ! Les diables n'aiment pas beaucoup se balader le dimanche, je suppose.

– Je n'avais jamais pensé à cela. Tu me laisses aller avec toi ?

– Bien sûr... si tu n'as pas peur.

– Peur, moi ? Il n'y a pas de danger ! Tu feras miaou ?

– Oui, et tu me répondras en faisant miaou toi aussi, si ça t'est possible. La dernière fois, tu m'as obligé à miauler jusqu'à ce que le père Hays me lance des pierres en criant : « Maudit chat ! ». Moi, j'ai riposté en lançant une brique dans ses vitres. Tu ne le diras à personne.

– C'est promis. Cette fois-là, je n'avais pas pu miauler parce que ma tante me guettait, mais ce soir je ferai miaou. Dis donc... qu'est-ce que tu as là ?

– Un grillon.

– Où l'as-tu trouvé ?

– Dans les champs.

– Qu'est-ce que tu accepterais en échange ?

– Je n'en sais rien. Je n'ai pas envie de le vendre.

– Comme tu voudras. Tu sais, il n'est pas très gros.

– On peut toujours se moquer de ce qu'on n'a pas. Moi, il me plaît.

– On en trouve des tas.

– Alors qu'est-ce que tu attends pour aller en chercher ? Tu ne bouges pas parce que tu sais très bien que tu n'en trouverais pas. C'est le premier que je vois cette année.

– Dis, Huck, je te donne ma dent en échange.

– Fais voir.

Tom sortit sa dent d'un papier où il l'avait soigneusement mise à l'abri. Huckleberry l'examina. La tentation était très forte.

– C'est une vraie dent ? fit-il enfin.

Tom retroussa sa lèvre et montra la place vide jadis occupée par la dent.

– Allons, marché conclu, déclara Huck.

Tom mit le grillon dans la petite boîte qui avait servi de prison au « hanneton à pinces » et les deux garçons se séparèrent, persuadés l'un et l'autre qu'ils s'étaient enrichis.

Lorsque Tom atteignit le petit bâtiment de l'école, il allongea le pas et entra de l'air d'un bon élève qui n'avait pas perdu une minute en route. Il accrocha son chapeau à une patère et se glissa à sa place. Le maître somnolait dans un grand fauteuil d'osier, bercé par le murmure studieux des enfants. L'arrivée de Tom le tira de sa torpeur.

– Thomas Sawyer !

Tom savait par expérience que les choses se gâtaient infailliblement quand on l'appelait par son nom entier.

– Monsieur ?

– Lève-toi. Viens ici. Maintenant veux-tu me dire pourquoi tu es en retard une fois de plus ?

Tom était sur le point de forger un mensonge rédempteur quand il reconnut deux nattes blondes et s'aperçut que la seule place libre du côté des filles se trouvait précisément près de l'enfant aux beaux cheveux.

– Je me suis arrêté pour causer avec Huckleberry Finn, répondit-il.

Le sang de l'instituteur ne fit qu'un tour. Le murmure cessa aussitôt. Les élèves se demandèrent si Tom n'était pas devenu subitement fou.

– Quoi... Qu'est-ce que tu as fait ?

– Je me suis arrêté pour causer avec Huckleberry Finn.

– Thomas Sawyer, c'est l'aveu le plus impudent que j'aie jamais entendu ! Mon garçon, tu n'en seras pas quitte pour un simple coup de férule. Retire ta veste !

Lorsqu'il eut tapé sur Tom jusqu'à en avoir le bras fatigué, le maître déclara :

– Maintenant, va t'asseoir avec les filles et que cela te serve de leçon.

Les ricanements qui accueillirent ces paroles parurent décontenancer le jeune Tom, mais en réalité son attitude tenait surtout à l'adoration respectueuse que lui inspirait son idole inconnue et au plaisir mêlé de crainte que lui causait sa chance inouïe. Il alla s'asseoir à l'extrémité du banc de bois et la fillette s'écarta de lui, avec un hochement de tête dédaigneux. Les élèves se poussèrent du coude, des clins d'œil, des murmures firent le tour de la salle mais Tom, imperturbable, feignit de se plonger dans la lecture de son livre. Bientôt, on cessa de s'occuper de lui et il commença à lancer des coups d'œil furtifs à sa voisine.

Elle remarqua son manège, lui fit une grimace et regarda de l'autre côté. Quand elle se retourna, une pêche était posée devant elle. Elle la repoussa. Tom la remit en place. Elle la repoussa de nouveau mais avec plus de douceur. Tom insista et la pêche resta finalement là où il l'avait d'abord mise. Ensuite, il gribouilla sur une ardoise : « Prends cette pêche. J'en ai d'autres ». La fillette lut ce qu'il avait écrit et ne broncha pas. Alors le garnement dessina quelque chose sur son ardoise en ayant bien soin de dissimuler ce qu'il faisait à l'aide de sa main gauche. Pendant un certain temps, sa voisine refusa de s'intéresser à son œuvre, mais sa curiosité féminine commença à prendre le dessus, ce qui était visible à de légers indices. Tom continuait de dessiner comme si de rien n'était. La petite s'enhardit et essaya de regarder par-dessus sa main. Tom ignore sa manœuvre. Forcée de s'avouer vaincue, elle murmura d'une voix hésitante :

– Laisse-moi voir.

Tom retira sa main gauche et découvrit un grossier dessin représentant une maison à pignons dont la cheminée crachait une fumée spiraloïde. La fillette en oublia tout le reste. Lorsque Tom eut mis la dernière touche à sa maison, elle lui glissa :

– C'est très joli. Maintenant, fais un bonhomme.

Le jeune artiste campa aussitôt un personnage qui ressemblait à une potence. Il était si grand qu'il aurait pu enjambrer la maison. Heureusement, la petite n'avait pas un sens critique très développé et, satisfaite de ce monstre, elle déclara :

– Il est très bien ton bonhomme... Maintenant, dessine mon portrait.

Tom dessina un sablier surmonté d'une pleine lune et compléta l'ensemble par quatre membres gros comme des brins de paille et un éventail impressionnant.

– C'est ravissant, déclara la fille. J'aimerais tant savoir dessiner !

– C'est facile, répondit Tom à voix basse. Je t'apprendrai.

– Oh ! Oui. Quand cela ?

– À midi. Est-ce que tu rentres déjeuner ?

– Je resterai si tu restes.

– Bon, entendu. Comment t'appelles-tu ?

– Becky Thatcher. Et toi ? Ah ! Oui, je me rappelle, Thomas Sawyer.

– C'est comme ça qu'on m'appelle quand on veut me gronder, mais c'est Tom, quand je suis sage. Tu m'appelleras Tom, n'est-ce pas ?

– Oui.

Tom se mit à griffonner quelques mots sur une ardoise en se cachant de sa voisine. Bien entendu, la petite demanda à voir.

– Oh ! Ce n'est rien du tout, affirma Tom.

– Mais si.

– Non, non.

– Si, je t'en prie. Montre-moi ce que tu as écrit.

– Tu le répéteras.

– Je te jure que je ne dirai rien.

– Tu ne le diras à personne ? Aussi longtemps que tu vivras ?

– Non, je ne le dirai jamais, à personne. Maintenant fais-moi voir.

– Mais non, ce n'est pas la peine...

– Puisque c'est ainsi, je verrai quand même, Tom, et...

Becky essaya d'écartier la main de Tom. Le garçon résista pour la forme et bientôt apparurent ces mots tracés sur l'ardoise :

– Je t'aime.

– Oh ! Le vilain ! fit la petite fille qui donna une tape sur les doigts de Tom, mais en même temps rougit et ne parut pas trop mécontente.

À ce moment précis, Tom sentit deux doigts implacables lui serrer lentement l'oreille et l'obliger à se lever. Emprisonné dans cet étau, il traversa toute la classe sous les quolibets de ses camarades et fut conduit à son banc. Pendant quelques instants, qui lui parurent atroces, le maître d'école resta campé devant lui. Finalement, son bourreau l'abandonna sans dire un mot et alla reprendre place sur son estrade. L'oreille de Tom lui faisait mal, mais son cœur jubilait.

Lorsque les élèves se furent calmés, Tom fit un effort méritoire pour étudier, mais toutes ses idées dansaient dans sa tête et, pendant la classe de géographie, il transforma les lacs en montagnes, les montagnes en fleuves, les fleuves en continents, faisant retourner le monde aux temps de la Genèse.

Le cours d'orthographe l'acheva, car il se vit « recalé » pour une suite de simples mots élémentaires. Il se retrouva en queue de classe, et dut rendre la médaille d'étain qu'il avait portée avec ostentation pendant des mois.

## Chapitre VII

Plus notre héros cherchait à s'appliquer, plus son esprit vagabondait. Finalement, il poussa un soupir accompagné d'un bâillement et renonça à poursuivre la lecture de son livre. Il lui semblait que la récréation de midi n'arriverait jamais. Il n'y avait pas un souffle d'air. Rarement la chaleur avait plus incité au sommeil. Le murmure des vingt-cinq élèves qui ânonnaient leur leçon engourdisait l'âme comme l'engourdit le bourdonnement des abeilles. Au loin, sous le soleil flamboyant, le coteau de Cardiff dressait ses pentes verdoyantes qu'estompait une buée tremblotante. Des oiseaux passaient en volant à coups d'ailes paresseux. Dans les champs, on n'apercevait aucun être vivant, excepté quelques vaches qui d'ailleurs somnolaient.

Tom eût donné n'importe quoi pour être libre ou pour trouver un passe-temps quelconque. Soudain, son visage s'illumina d'une gratitude qui, sans qu'il le sût, était une prière. Il mit la main à sa poche et en tira la petite boîte dans laquelle était enfermé le grillon. Il souleva le couvercle et posa l'insecte sur son pupitre. Le grillon rayonnait probablement de la même gratitude que Tom, mais il se réjouissait trop tôt, car le garçon, à l'aide d'une épingle, le fit changer de direction.

Joe le meilleur ami de Tom, était précisément assis à côté de lui et, comme il partageait les souffrances morales de son voisin, il prit aussitôt un vif plaisir à cette distraction inattendue. Tom et Joe Harper avaient beau être ennemis jurés le samedi, ils s'entendaient comme larrons en foire tout le reste de la semaine. Joe s'arma à son tour d'une épingle et entreprit lui aussi le dressage du prisonnier. Du même coup, le jeu devint palpitant. Alors Tom déclara que Joe et lui se gênaient et n'arrivaient pas à tirer du grillon tout le plaisir qu'ils étaient en droit d'espérer. Il posa donc l'ardoise de Joe sur le pupitre et y traça à la craie une ligne qui la divisait en deux.

– Maintenant, dit-il, tant que le grillon sera de ton côté tu en feras ce que tu voudras et moi je n'y toucherai pas. Mais si tu le laisses passer la ligne il sera dans mon camp et tu attendras qu'il revienne chez toi.

– Entendu. Commence...

Tom ne tarda pas à laisser se sauver le grillon qui franchit l'équateur. Joe le taquina pendant un certain temps et la bête finit par rallier son point de départ. Ce va-et-vient dura un bon moment. Tandis que l'un des garçons tyrannisait l'insecte avec son épingle, l'autre ne perdait pas un de ses gestes et attendait l'occasion propice pour intervenir. Penchés sur l'ardoise, tête contre tête, ils étaient si absorbés par leur jeu que le monde extérieur paraissait aboli pour eux. Petit à petit, la chance sourit à Joe et la victoire s'installa à demeure dans son camp. Le grillon essayait vainement de s'échapper et finissait par être aussi nerveux que les garçons eux-mêmes. Mais chaque fois qu'il

allait franchir la ligne fatidique, Joe le remettait adroitement dans le bon chemin d'un léger coup d'épingle. La tentation était trop forte. N'y tenant plus, Tom avança son épingle hors de la zone permise et voulu attirer la bestiole.

– Tom, laisse-le tranquille, fit Joe furieux.

– Je voulais simplement le chatouiller un peu.

– Non, ce n'est pas le jeu. Laisse-le.

– Mais je t'assure que je ne ferai que le chatouiller un peu.

– Je te dis de le laisser.

– Non.

– Si... D'ailleurs, il est dans mon camp...

– Dis donc, Joe, à qui appartient ce grillon ?

– Ça, ça m'est bien égal... Il est dans mon camp et tu n'y toucheras pas.

– Tu vas voir un peu si je n'y toucherai pas !

Un formidable coup de férule s'abattit sur l'épaule de Tom, puis un autre sur celle de Joe. Au grand divertissement de la classe, la poussière continua à s'élever de leurs deux vestes pendant quelques instants encore. Les champions avaient été trop accaparés par leur jeu pour remarquer le silence qui s'était abattu un instant plus tôt sur la classe lorsque le maître, avançant sur la pointe des pieds, était venu se poster derrière eux. Il avait assisté à une bonne partie de la compétition avant d'y apporter son grain de sel.

À midi, dès qu'il fut libre, Tom rejoignit Becky Thatcher et lui chuchota à l'oreille :

– Mets ton chapeau et fais croire que tu rentres chez toi. Quand tu seras arrivée au tournant, laisse partir tes amies et reviens sur tes pas. Moi, je couperai par le chemin creux et je te retrouverai devant l'école.

Ce qui fut dit fut fait et, un peu plus tard, lorsque Tom et Becky se furent retrouvés, ils eurent l'école tout entière à leur disposition. Ils s'assirent sur un banc, une ardoise devant eux. Tom donna son crayon à Becky, lui guida la main et créa une seconde maison d'un style surprenant. Après avoir épuisé les émotions artistiques, les deux amis recoururent aux joies de la conversation. Tom nageait dans le bonheur.

– Aimes-tu les rats ? demanda-t-il à Becky.

– Non, je les ai en horreur.

– Moi aussi... quand ils sont vivants. Mais je veux parler des rats morts, de ceux qu'on fait tourner autour de sa tête avec une ficelle.

– Non, morts ou vivants, je n’aime pas les rats. Moi, ce que j’aime, c’est le chewing-gum.

– Moi aussi ! Je voudrais bien en avoir en ce moment.

– C’est vrai ? Moi j’en ai. Je vais t’en donner mais il faudra me le rendre.

Comme c’était agréable ! Tom et Becky se mirent à mâcher alternativement le même morceau de gomme tout en se dandinant sur leur siège pour mieux manifester leur plaisir.

– Es-tu jamais allée au cirque ? fit Tom.

– Oui, et j’y retournerai avec papa si je suis bien sage.

– Moi, j’y suis allé trois ou quatre fois... des tas de fois. Au cirque, ce n’est pas comme à l’église, il y a toujours quelque chose à regarder. Quand je serai grand, je deviendrai clown.

– Oh ! Quelle bonne idée ! Les clowns sont si beaux avec leur costume !

– Je pense bien. Et puis ils gagnent de l’argent gros comme eux. Au moins un dollar par jour d’après ce que m’a raconté Ben Rogers. Dis-moi, Becky, as-tu jamais été fiancée ?

– Qu’est-ce que c’est que ça ?

– Eh bien, as-tu été fiancée pour te marier ?

– Non.

– Ça te plairait ?

– Je crois que oui. Je n’en sais rien. Comment fait-on ?

– Il suffit de dire à un garçon qu’on ne se mariera jamais, jamais qu’avec lui. Alors on s’embrasse et c’est tout. C’est à la portée de tout le monde.

– S’embrasser ? Pourquoi s’embrasser ?

– Parce que, tu sais, c’est pour... euh... tout le monde fait ça.

– Tout le monde ?

– Bien sûr ! Tous ceux qui s’aiment. Tu te rappelles ce que j’ai écrit sur ton ardoise ?

– Heu... oui.

– Qu’est-ce que c’était ?

– Je ne te le dirai pas.

– Faut-il que ce soit moi qui te le dise ?

– Heu... oui... mais une autre fois.

– Non, maintenant.

– Non, pas maintenant... demain.

– Oh ! Non, maintenant. Je t'en supplie, Becky. Je te le dirai tout bas.

Becky hésita. Tom prit son silence pour une acceptation. Il chuchota doucement à l'oreille de la petite fille ce qu'il voulait dire.

– Et maintenant, c'est à toi à dire la même chose.

Elle hésita un peu, puis déclara :

– Tourne la tête pour ne pas me voir et je le dirai. Mais il ne faudra en parler à personne. Promis, Tom ?

– Promis ! Alors, Becky ?

Il tourna la tête. Elle se pencha timidement, si près que son souffle agita un instant les boucles du garçon. Et elle murmura :

– Je t'aime !

Alors la petite se leva d'un bond et galopa autour des bancs et des pupitres. Tom se lança à sa poursuite. Finalement, elle alla se réfugier dans un coin et ramena son tablier blanc sur son visage. Tom la prit par les épaules.

– Maintenant, Becky, il ne manque plus que le baiser. N'aie pas peur, ce n'est rien du tout.

Tout en parlant, Tom lui lâcha les épaules et tira sur son tablier. Becky laissa retomber ses mains. Son visage apparut. La course lui avait donné des joues toutes rouges. Tom l'embrassa.

– Ça y est, Becky, dit-il. Après cela, tu sais, tu n'aimeras plus jamais que moi et tu n'épouseras jamais personne d'autre que moi. C'est promis ?

– Oui, Tom. Je n'aimerai jamais que toi et je n'épouserai jamais que toi, mais toi, tu n'aimeras jamais quelqu'un d'autre, non plus ?

– Évidemment. Évidemment. C'est toujours comme ça. Et quand tu rentreras chez toi ou que tu iras à l'école, tu marcheras toujours à côté de moi, à condition que personne ne puisse nous voir... Et puis dans les réunions, tu me choisiras comme cavalier et moi je te choisirai comme cavalière. C'est toujours comme ça que ça se passe quand on est fiancé.

– Oh ! C'est si gentil ! Je n'avais jamais entendu parler de cela.

– Je t'assure qu'on s'amuse bien. Quand moi et Amy Lawrence...

Les grands yeux de Becky apprirent à Tom qu'il venait de faire une gaffe. Il s'arrêta, tout confus.

– Oh ! Tom ! Alors je ne suis donc pas ta première fiancée ?

La petite se mit à pleurer.

– Ne pleure pas, Becky, lui dit Tom. Je n’aime plus Amy.

– Si, si, Tom... Tu sais bien que tu l’aimes...

Tom essaya de la calmer à l’aide de tendres paroles, mais elle l’envoya promener. Alors l’orgueil du garçon l’emporta. Tom s’éloigna et sortit dans la cour. Il resta là un moment, fort mal à son aise et regardant sans cesse vers la porte dans l’espoir que Becky viendrait à sa recherche. Comme elle n’en fit rien, notre héros commença à se demander s’il n’était pas dans son tort. Quoiqu’il lui en coûtât, il se décida enfin à retourner auprès de son amie. Becky était toujours dans son coin à sangloter, le visage contre le mur. Le cœur de Tom se serra.

Il resta planté là un moment, ne sachant comment s’y prendre. À la fin, il dit en hésitant :

– Becky, je... je n’aime que toi.

Mais il n’obtint pas d’autre réponse que de nouveaux sanglots.

– Becky, implora Tom, Becky, tu ne veux rien me dire ?

Il tira de sa poche son joyau le plus précieux, une boule de cuivre qui jadis ornait un chenet. Il avança le bras de façon que Becky puisse l’admirer.

– Tu n’en veux pas, Becky ? Prends-la. Elle est à toi.

Becky la prit, en effet, mais la jeta à terre. Alors Tom sortit de l’école et, bien décidé à ne plus retourner en classe ce jour-là, il se dirigea vers les coteaux lointains.

Au bout d’un certain temps, Becky s’ alarma de son absence. Elle se précipita à la porte. Pas de Tom. Elle fit le tour de la cour, pas de Tom !

– Tom ! Tom, reviens ! lança-t-elle à pleins poumons.

Elle eut beau écouter de toutes ses oreilles, aucune réponse ne lui parvint. Elle n’avait plus pour compagnon que le silence et la solitude. Alors, elle s’assit sur une marche et recommença à pleurer et à se faire des reproches. Bientôt elle dut cacher sa peine devant les écoliers qui rentraient, et accepter la perspective d’un long après-midi de souffrance et d’ennui, sans personne à qui pouvoir confier son chagrin.

## Chapitre VIII

Lorsqu’il fut certain de s’être écarté des sentiers ordinairement battus par les écoliers, Tom ralentit le pas et s’abandonna à une sombre rêverie. Il atteignit un ruisseau et le franchit à deux ou trois reprises pour satisfaire à cette superstition enfantine selon laquelle un fugitif dépiste ses

poursuivants s'il traverse un cours d'eau. Une demi-heure plus tard, il disparaissait derrière le château de Mme Douglas, situé au sommet du coteau de Cardiff, et là-bas, dans la vallée, l'école s'estompait au point de ne plus être reconnaissable. Tom pénétra à l'intérieur d'un bois touffu et, malgré l'absence de chemins, en gagna facilement le centre. Il s'assit sur la mousse, au pied d'un gros chêne.

Il n'y avait pas un souffle d'air. La chaleur étouffante de midi avait même imposé silence aux oiseaux. La nature entière paraissait frappée de mort. Seul un pivert faisait entendre, de temps en temps, son martèlement monotone. L'atmosphère du lieu était en harmonie avec les pensées de Tom. De plus en plus mélancolique, le garçon appuya ses deux coudes sur ses genoux et, le menton entre les mains, se laissa emporter par ses méditations. L'existence ne lui disait plus rien et il enviait Jimmy Hodges qui l'avait quittée depuis peu. Comme cela devait être reposant de mourir et de rêver pour l'éternité à l'abri des arbres du cimetière caressés par le vent, sous l'herbe et les fleurettes ! Sommeiller ainsi, ne plus jamais avoir de soucis ! Si seulement il avait pu laisser derrière lui le souvenir d'un bon élève, il serait parti sans regret.

Et cette fille ? Que lui avait-il donc fait ? Rien. Il avait eu les meilleures intentions du monde et elle l'avait traité comme un chien. Elle le regretterait un jour... peut-être lorsqu'il serait trop tard. Ah ! Si seulement il pouvait mourir, ne fût-ce que pour quelque temps !

Cependant, les cœurs juvéniles se refusent à supporter trop longtemps le poids du chagrin. Peu à peu, Tom revint à la vie et à des préoccupations plus terre à terre. Que se passerait-il s'il disparaissait mystérieusement ? Que se passerait-il s'il traversait l'Océan et gagnait des terres inconnues pour ne plus jamais revenir ? Qu'en penserait Becky ? Il se souvint alors d'avoir manifesté le désir d'être clown. Pouah ! Quelle horreur ! La vie frivole, les plaisanteries, les costumes pailletés ! Quelle injure pour un esprit qui se mouvait avec tant d'aisance dans l'auguste domaine de l'imagination romanesque. Non, il serait soldat et reviendrait au pays tout couvert de décorations, de cicatrices et de gloire. Non, mieux que cela. Il irait rejoindre les Indiens. Il chasserait le bison avec eux, il ferait la guerre dans les montagnes, il parcourrait les plaines désertes du Far West. Plus tard, il deviendrait un grand chef tout couvert de plumes et de tatouages hideux.

Un jour d'été, alors que tous les élèves somnoleraient, il ferait son entrée, en pleine classe du dimanche, et pousserait un cri de guerre qui glacerait tous les assistants d'épouvante et remplirait d'une folle jalousie les yeux de ses camarades. Mais non, il y avait encore bien mieux. Il serait pirate. C'est cela. Pirate. Maintenant son avenir lui apparaissait tout tracé, tout auréolé de hauts faits. Son nom serait connu dans le monde entier et inspirerait aux gens une sainte terreur. Son navire, *L'Esprit des Tempêtes*, labourerait les mers d'une étrave glorieuse tandis que son pavillon noir, cloué à la corne du mât, claquerait fièrement au vent. Alors, à l'apogée de sa gloire, il reviendrait brusquement respirer l'air du pays natal, il entrerait à l'église de sa démarche hardie, le visage basané, tanné par le souffle du large. Il porterait un costume de velours noir, de hautes bottes à revers, une ceinture cramoisie à laquelle seraient passés de longs pistolets. Son coutelas, rouillé à force de crimes, lui battrait la hanche, une plume ornerait son chapeau de feutre, et déjà il

entendait avec délices la foule murmurer à voix basse : « C'est Tom Sawyer, le pirate, le pirate noir de la mer des Antilles ».

Oui, c'était décidé. Sa carrière était toute tracée. Il quitterait la maison de sa tante le lendemain matin. Il fallait donc commencer tout de suite ses préparatifs. Il fallait réunir toutes ses ressources. Tom tira de sa poche le couteau offert par Mary et se mit à creuser la terre. Il exhuma bientôt un joli petit coffret de bois et, avant de l'ouvrir, murmura solennellement l'incantation suivante :

– Que ce qui n'est pas venu, vienne ! Que ce qui n'est pas parti, reste ! »

Alors Tom souleva le couvercle. La boîte contenait une seule bille. La surprise de Tom était à son comble. Il se gratta la tête et dit :

– Ça, ça dépasse tout !

Furieux, il prit la bille, la lança au loin et se plongea dans de sombres réflexions. Il y avait de quoi. Pour la première fois, une formule magique, jugée infaillible par ses camarades et par lui-même, manquait de produire son effet. Pourtant, lorsqu'on enfouissait une bille dans le sol, après avoir eu soin de prononcer les incantations nécessaires, on était sûr, quinze jours plus tard, de retrouver à côté de cette bille toutes celles que l'on avait perdues au jeu ou en d'autres occasions. Toute la foi de Tom vacillait sur ses bases. Il avait toujours entendu dire que la formule était infaillible. Il oubliait évidemment qu'il s'en était servi plusieurs fois sans résultat. Il est vrai qu'il n'avait pas retrouvé l'endroit où il avait enterré sa bille. À force de chercher une explication à ce phénomène, il finit par décréter qu'une sorcière avait dû lui jouer un tour à sa façon. Il voulut en avoir le cœur net. Il regarda autour de lui et aperçut un petit trou creusé dans le sable. Il s'agenouilla, approcha la bouche de l'orifice et dit tout haut :

– Scarabée, scarabée, dis-moi ce que je veux savoir ! Scarabée, scarabée, dis-moi ce que je veux savoir !

Le sable remua. Un scarabée tout noir montra le bout de son nez et, pris de peur, disparut aussitôt au fond de son trou.

– Il ne m'a rien dit ! C'est donc bien une sorcière qui m'a joué ce tour-là. J'en étais sûr !

Sachant qu'il était inutile de lutter contre les sorcières, Tom renonça à retrouver ses billes perdues, mais il songea à récupérer celle qu'il avait jetée dans un moment d'humeur. Il eut beau fureter partout, ses recherches demeurèrent vaines.

Alors il retourna auprès de son coffret, tira une bille de sa poche et la lança dans la direction de la première en disant :

– Petite sœur, va retrouver ta sœur !

Il se précipita vers l'endroit où était tombée la bille, mais celle-ci avait dû aller trop loin ou pas assez. Sans se décourager, Tom répéta deux fois l'opération et finit par remettre la main sur la première bille. L'autre était à trente centimètres de là.

Au même instant, le son aigrelet d'une petite trompette d'enfant résonna dans les vertes allées de la forêt.

Aussitôt, Tom se débarrassa de sa veste et de son pantalon, déboutonna ses bretelles et s'en fit une ceinture, écarta des broussailles entassées à côté de la souche pourrie, en sortit un arc et une flèche, un sabre de bois et une trompette en fer-blanc et, pieds nus, la chemise au vent, détala comme un lièvre. Il s'arrêta bientôt sous un grand orme, souffla dans sa trompette et, dressé sur la pointe des pieds, regarda à droite et à gauche, avec précaution.

– Ne bougez pas, mes braves guerriers ! dit-il à une troupe imaginaire. Restez cachés jusqu'à ce que j'embouche ma trompette.

Alors, Joe Harper fit son apparition. Il était aussi légèrement vêtu et aussi puissamment armé que Tom.

– Arrêtez ! s'écria notre héros. Qui ose pénétrer ainsi dans la forêt de Sherwood sans mon autorisation ?

– Guy de Guisborne n'a pas besoin d'autorisation ! Qui es-tu donc toi qui... qui...

– Qui oses tenir pareil langage, acheva Tom, car les deux garçons s'assenaient les phrases d'un livre qu'ils connaissaient par cœur.

– Oui, toi qui oses tenir pareil langage ?

– Qui je suis ? Eh bien, je suis Robin des Bois ainsi que ta carcasse branlante ne tardera pas à s'en apercevoir.

– Tu es donc ce fameux hors-la-loi ? Me voici enchanté de te disputer le droit de passer dans cette belle forêt. En garde !

Tom et Joe saisirent leurs sabres, posèrent leurs autres armes sur le sol, se mirent en garde et, gravement, commencèrent le combat. Après quelques passes prudentes « deux pas en avant, deux pas en arrière », Tom s'écria :

– Bon, si tu as saisi le truc, on y va !

Et ils y allèrent ; haletants, inondés de sueur, ils se livrèrent un assaut acharné.

– Tombe ! Mais tombe donc ! s'écria Tom au bout d'un moment. Pourquoi ne tombes-tu pas ?

– Non, je ne tomberai pas. C'est à toi de tomber. Tu as reçu plus de coups que moi.

– Ça n'a pas d'importance. Moi, je ne peux pas tomber. Ce n'est pas dans le livre. Le livre dit : « Alors, d'un revers de son arme, il porte au pauvre de Guy de Guisborne un coup mortel ». Tu dois te tourner et me laisser porter un « revers ».

Forcé de s'incliner devant l'autorité du livre, Joe se tourna, reçut la botte de son ami et tomba par terre.

– Maintenant, déclara Joe en se relevant, laisse-moi te tuer, comme ça, on sera quittes.

– Mais ce n'est pas dans le livre, protesta Tom.

– Eh bien, tu n'as qu'à être le frère Tuck ou Much, le fils du meunier. Après, tu seras de nouveau Robin des Bois et moi je ferai le shérif de Nottingham. Alors, tu pourras me tuer.

Cette solution étant des plus satisfaisantes, les deux garçons continuèrent à mimer les aventures de Robin des Bois. Redevenu proscrit, Tom se confia à la nonne qui, par trahison, ne soigna pas sa blessure et laissa tout son sang s'échapper. Finalement, Joe, représentant à lui seul toute une tribu de hors-la-loi, s'approcha de Robin des Bois et remit un arc entre ses faibles mains. Alors Tom murmura :

– Là où cette flèche tombera, vous enterrerez le pauvre Robin des Bois.

Sur ce, il tira la flèche et tomba à la renverse. Il serait mort si dans sa chute il n'avait posé la main sur une touffe d'orties et ne s'était redressé un peu trop vite pour un cadavre.

Les deux garçons se rhabillèrent, dissimulèrent leurs armes sous les broussailles et s'éloignèrent en regrettant amèrement de ne plus être des hors-la-loi et en se demandant ce que la civilisation moderne pourrait bien leur apporter quant à elle. Ils déclarèrent d'un commun accord qu'ils aimeraient mieux être proscrits pendant un an dans la forêt de Sherwood que président des États-Unis pour le restant de leur vie.

## Chapitre IX

Ce soir-là, comme tous les soirs, tante Polly envoya Tom et Sid se coucher à neuf heures et demie. Les deux frères récitèrent leurs prières et Sid ne tarda pas à s'endormir. Tom n'avait nulle envie de l'imiter. Il bouillait d'impatience. À un moment, il eut l'impression que le jour allait se lever. La pendule le détrompa en sonnant dix coups. Il en fut désespéré. Il aurait aimé faire quelque chose, remuer, mais il avait peur de réveiller Sid et il dut rester immobile sur son lit environné de ténèbres.

Peu à peu, le silence se peupla de faibles bruits. Le tic-tac de la pendule se fit entendre distinctement. Des meubles se mirent à craquer mystérieusement, bientôt imités par les marches de l'escalier. Des esprits rôdaient sûrement dans la maison. Un ronflement étouffé montait de la chambre de tante Polly. Un grillon commença à grincer sans qu'il fût possible de dire où il se trouvait. Ça devenait agaçant, à la fin. Une bête qu'on appelle « horloge-de-la-mort » gratta le mur tout près du lit de Tom qui ne put réprimer un frisson d'angoisse, car cela signifie que vos jours sont comptés. Au loin, un chien aboya, un autre lui répondit faiblement de plus loin encore. Tom était dans les transes. Néanmoins, le sommeil le gagna et il s'assoupit. La pendule sonna onze heures sans le réveiller. Un miaulement mélancolique vint d'abord se mêler à son rêve. Puis une fenêtre qui s'ouvrait troubla son sommeil. Enfin, une voix cria : « Fiche-moi le camp, sale chat », et une bouteille s'écrasa sur le bûcher de sa tante : cette fois il avait les yeux bien ouverts.

Une minute plus tard, habillé de pied en cap, il enjambait l'appui de la fenêtre et se glissait sur le toit d'un appentis. Il miaula avec précaution à deux ou trois reprises et sauta sur le sol. Huckleberry Finn était là, son chat mort à la main. Les deux garçons s'enfoncèrent dans l'obscurité. À onze heures et demie, ils foulaient l'herbe épaisse du cimetière.

C'était un vieux cimetière comme on en rencontre tant en Europe. Il était accroché au flanc d'un coteau à environ deux kilomètres du village. La palissade folle qui l'entourait penchait tantôt en avant, tantôt en arrière, mais n'était jamais droite. Les mauvaises herbes y régnaient en maîtresses incontestées. Les sépultures anciennes étaient toutes effondrées. Il n'y avait pas une seule pierre tombale, mais des stèles de bois arrondies au sommet et dont les planches mangées des vers oscillaient en équilibre instable sur les tombes. « À la chère mémoire de Untel », y lisait-on jadis. Les lettres effacées étaient maintenant presque toutes illisibles, même en plein jour.

Le vent gémissait dans les arbres, et Tom, effrayé, pensa que c'était peut-être l'âme des morts qui protestait contre cette intrusion nocturne. Les deux garçons n'échangeaient que quelques mots à voix basse, car l'heure et le lieu les impressionnaient fortement. Ils découvrirent le tertre tout neuf qu'ils cherchaient et se tapirent derrière les troncs de trois grands ormes, à quelques centimètres de la tombe de Hoss Williams.

Alors, ils attendirent en silence. Les minutes étaient longues comme des siècles. Le ululement d'un hibou troublait seul le calme angoissant de la nuit. Tom n'en pouvait plus. Il avait besoin de parler pour se changer les idées.

– Dis donc, Hucky, dit-il d'une voix sourde, crois-tu que ça fait plaisir aux morts de nous voir ici ?

– Je n'en sais rien. C'est lugubre ce cimetière...

– Oui, plutôt.

Les deux garçons retournèrent cette pensée dans leur tête pendant un long moment, puis Tom murmura :

– Dis donc, Hucky, crois-tu que Hoss Williams nous entend parler ?

– Bien sûr. Enfin... c'est son âme qui nous entend.

– J'aurais dû l'appeler Monsieur Williams, alors, déclara Tom. Mais ce n'est pas ma faute, tout le monde l'appelait Hoss.

– Oh ! Les morts ne doivent pas faire attention à ces détails.

La conversation en resta là. Bientôt, Tom serra le bras de son camarade.

– Hé !...

– Qu'est-ce qu'il y a, Tom ?

Le cœur battant, les deux garçons se blottirent l'un contre l'autre.

– Hé !... Ça recommence. Tu n’as pas entendu ?

– Je...

– Tiens ! Tu l’entends maintenant !

– Oh ! Mon Dieu, Tom ! Les voilà qui viennent ! C’est sûr ! Qu’est-ce que nous allons faire ?

– Je ne sais pas. Tu crois qu’ils vont nous voir ?

– Oh ! Tom. Ils voient dans le noir tout comme les chats. Je regrette bien d’être venu.

– N’aie pas peur. Ils ne nous diront rien. Nous ne faisons rien de mal. Si nous restons tranquilles ils ne nous remarqueront peut-être même pas.

– Je vais essayer de ne pas bouger. Mais tu sais, Tom, je tremble de la tête aux pieds.

– Écoute !

Les deux garçons baissèrent la tête et retinrent leur souffle. De l’autre extrémité du cimetière leur parvenaient des murmures assourdis.

– Regarde ! Regarde par là ! chuchota Tom. Qu’est-ce que c’est ?

– Un feu follet. Ça vient de l’enfer. Oh ! Tom, c’est affreux !

Des silhouettes confuses s’approchèrent. L’une d’elles tenait à la main une vieille lanterne qui criblait le sol de petites taches lumineuses.

– Pour sûr, ce sont les diables, glissa Huckleberry à l’oreille de son compagnon. Il y en a trois. Seigneur, notre compte est bon. Tu sais tes prières ?

– Je vais essayer de les réciter, mais n’aie pas peur, ils ne nous feront pas de mal. Maintenant, je vais faire semblant de dormir. Je...

– Hé !...

– Qu’y a-t-il, Huck ?

– Hé ! Ce sont des êtres humains ! En tout cas, l’un des trois est sûrement un homme. Je reconnais sa voix. C’est le vieux Muff Potter.

– Ce n’est pas possible.

– Si, si, je te jure. Ne bouge pas. Il ne nous verra pas. Il ne nous verra pas si nous restons tranquilles. Il est soûl, comme par hasard... Ah ! L’animal !

– Entendu, je me tiens tranquille. Tiens, les voilà qui s’arrêtent... Non, ils repartent. Ça y est ! Ils s’arrêtent à nouveau. Ils doivent chercher quelque chose. Ils chauffent. Ils gèlent. Ils chauffent encore. Ils brûlent ! Cette fois, je crois qu’ils y sont. Dis donc, Huck ? J’en reconnais un autre. C’est Joe l’Indien.

– Il n’y a pas de doute... C’est bien ce satané métis. J’aimerais encore mieux avoir affaire à un vrai diable. Mais qu’est-ce qu’ils fabriquent ici ?

Les deux garçons se turent car les étranges visiteurs du cimetière avaient atteint la tombe de Hoss et s’étaient arrêtés près des ormes.

– C’est ici », fit la troisième silhouette en soulevant sa lanterne, si bien que Tom et Huck reconnurent le visage du jeune docteur Robinson.

Potter et Joe l’Indien avaient apporté une sorte de brouette sans roue et deux pelles. Ils s’emparèrent de celles-ci et se mirent à creuser le terte.

Le docteur posa la lanterne à la tête de la tombe et revint s’asseoir, le dos contre l’un des ormes. Il était si près que les garçons auraient pu le toucher.

– Pressez-vous ! ordonna le docteur à voix basse. La lune peut se montrer d’un moment à l’autre.

Ils grognèrent une vague réponse puis se remirent à leur long travail monotone. On n’entendit plus que le raclement des pelles qui déversaient leur charge de glaise et de gravier. Finalement, l’une des bêches heurta le cercueil avec un bruit sourd. Quelques minutes plus tard, les deux hommes le hissaient à la surface. Ils forcèrent le couvercle avec leurs pelles, sortirent le corps et le laissèrent tomber lourdement sur le sol. Le visage blafard du mort sortit de son linceul sous le regard de la lune qui venait de se débarrasser d’un nuage. Potter chargea le cadavre sur la brouette, le recouvrit d’une couverture, le ficela et coupa un bout de corde qui pendait à l’aide de son couteau à cran d’arrêt.

– Allons, ça y est, déclara-t-il. Seulement vous allez nous refiler un autre billet de cinq dollars, sans ça votre cadavre reste en panne.

– C’est comme ça, renchérit Joe l’Indien.

– Mais dites donc, qu’est-ce que ça signifie ? interrogea le docteur à qui ce discours s’adressait. Vous m’aviez demandé de payer d’avance et je l’ai fait. Je ne vous dois plus rien.

– Vous ne me devez rien, reprit Joe en s’approchant du docteur, ça se peut, mais il y a des choses qu’on n’oublie pas. Il y a cinq ans, vous m’avez chassé de la cuisine de votre père parce que j’étais venu demander un bout de pain. Et, quand j’ai juré que je me vengerais, votre père m’a fait arrêter pour vagabondage. Vous croyez que j’ai oublié, hein ? Ce n’est pas pour rien que j’ai du sang indien dans les veines. Maintenant je vous tiens et vous allez me payer ça.

Il brandissait son poing sous le nez du docteur. Celui-ci recula et, d’un crochet magistral, envoya le métis rouler sur le sol. Potter, lâchant son couteau, s’écria :

– Hé ! Dites, ne touchez pas à mon copain !

Il s’avança et saisit le docteur à bras-le-corps. Les deux hommes basculèrent et engagèrent une lutte farouche. Les yeux brillants, Joe l’Indien se releva, s’empara du couteau de Potter et, tel un

chat aux aguets, se mit à tourner autour des combattants, attendant le moment favorable pour frapper son ennemi. Le docteur ne tarda pas à avoir le dessus. Il se dégagea, empoigna la lourde stèle de bois de Williams et s'en servit pour assommer Potter qui s'abattit sur le sol. Joe profita de l'occasion et planta son couteau dans la poitrine du jeune homme. Le docteur tomba en avant et inonda Potter de son sang. À ce moment, un gros nuage masqua la lune et l'obscurité enveloppa cet atroce spectacle, tandis que les deux garçons épouvantés s'enfuyaient à toutes jambes.

Lorsque la lune réapparut, Joe l'Indien contemplait les deux corps allongés devant lui. Le docteur bredouilla quelques mots, poussa un profond soupir et se tut.

– Notre compte est réglé maintenant, fit le métis entre ses dents.

Il se pencha sur le cadavre, vida le contenu de ses poches, mit l'arme du crime dans la main de Potter et s'assit sur le cercueil de Hoss Williams. Trois, quatre, cinq minutes passèrent. Potter s'agita et laissa échapper une sorte de grognement. Sa main se referma sur le couteau. Il en examina la lame et laissa échapper son arme avec un frisson. Alors, repoussant le corps du docteur, il se dressa sur son séant, regarda autour de lui et aperçut Joe.

– Seigneur ! Qu'est-ce qu'il s'est passé, Joe ? demanda-t-il.

– C'est une vilaine histoire, répondit le métis. Pourquoi as-tu fait ça ?

– Moi ? Mais je n'ai rien fait !

– Écoute, ce n'est pas en disant que tu es innocent que ça arrangera les choses.

Potter se mit à trembler et pâlit affreusement.

– Et moi qui me croyais devenu un homme sobre ! Je n'aurais pas dû boire ce soir... Me voilà dans de beaux draps ! Et je ne peux rien me rappeler. Dis-moi, Joe... sois sérieux... Dis-moi, mon vieux... C'est vrai que j'ai fait le coup ? Je te jure que je n'en avais pas l'intention. C'est épouvantable... Un type si jeune, si plein d'avenir.

– Tu lui as sauté dessus. Vous êtes tombés dans l'herbe et vous vous êtes battus. Il s'est dégagé le premier, il a pris la stèle et il t'en a donné un grand coup sur le crâne. Alors, tu t'es relevé en titubant, tu as ramassé ton couteau et tu lui as planté la lame dans la poitrine au moment où il allait te porter un nouveau coup. Maintenant, le voilà raide mort.

– Oh ! Je ne savais pas ce que je faisais. Si c'est moi qui ai fait ça, j'aimerais mieux mourir. C'est à cause du whisky et de l'excitation, tout ça. Jamais je ne m'étais servi d'une arme auparavant. Tu sais, Joe, je me suis souvent battu, mais toujours avec mes poings. Tout le monde te le dira. Sois un chic type, Joe, garde cette histoire-là pour toi. Dis, mon vieux, tu n'iras raconter cela à personne. On s'est toujours bien entendu, nous deux, hein ? Dis, Joe, tu ne parleras pas.

Le malheureux tomba à genoux devant le meurtrier impassible et joignit les mains, implorant.

– Non, je ne dirai rien, Muff Potter. Tu as toujours été très chic avec moi et je ne veux pas te dénoncer. Tu es tranquille, maintenant ?

– Oh ! Joe, tu es un ange !

Et Potter se mit à pleurer.

– Allons, allons, fit Joe. En voilà assez. Ce n'est pas le moment de pleurnicher. Tu files par ici, et moi par là. Maintenant, pars et ne laisse pas de traces derrière toi.

Potter s'éloigna et, une fois sorti du cimetière, se mit à courir.

– S'il est aussi ivre qu'il en a l'air et s'il est aussi abruti par le coup qu'il a reçu, il ne pensera plus à son couteau ou bien, s'il y pense, il n'osera jamais revenir le chercher murmura Joe. Quelle poule mouillée !

Quelques instants plus tard, le corps de la victime, le cadavre de Hoss, le cercueil grand ouvert et la tombe béante n'avaient plus pour témoin que la lune. Le calme régnait de nouveau sur le petit cimetière.

## Chapitre X

Muets d'horreur, Tom et son ami Huck prirent la fuite vers le village au pas de course. De temps en temps, ils regardaient par-dessus leur épaule pour voir si personne ne les suivait. La moindre souche rencontrée prenait pour eux figure humaine et menaçante, aussi retenaient-ils leur souffle. Comme ils atteignaient les quelques maisons isolées aux abords de Saint-Petersburg, les aboiements des chiens de garde arrachés à leur sommeil leur donnèrent des ailes.

– Si seulement nous pouvions arriver à l'ancienne tannerie avant d'être à bout de forces ! Je n'en peux plus, murmura Tom d'une voix entrecoupée.

Seule lui répondit la respiration haletante de Huck, et les deux garçons poursuivirent leur effort les yeux fixés sur leur but. Ils gagnaient régulièrement du terrain et franchirent en même temps la porte de l'usine abandonnée. Soulagés mais épuisés, ils s'allongèrent par terre dans l'obscurité protectrice.

– Dis donc, Huckleberry, fit Tom à voix basse. Comment tout cela va-t-il se terminer ?

– Par une bonne petite pendaison si jamais le docteur n'en réchappe pas.

– Tu crois ?

– J'en suis sûr.

– Oui, mais qui est-ce qui va prévenir la police ? demanda Tom après avoir réfléchi. Nous ?

– Tu n’es pas fou ! s’exclama Huck. Suppose que Joe l’Indien ne soit pas pendu pour une raison ou pour une autre, il finira toujours par nous tuer, aussi sûr que nous sommes couchés là !

– C’est justement ce que je me disais, Huck.

– Si quelqu’un doit parler, il vaut mieux que ce soit Muff Potter. Il est assez ivrogne pour ne pas savoir tenir sa langue.

Tom se tut et continua de réfléchir.

– Dis donc, Huck, fit-il au bout d’un moment. Muff Potter ne sait rien. Il ne pourra rien dire.

– Pourquoi ne sait-il rien ?

– Parce qu’il avait perdu connaissance quand Joe a fait le coup.

– Sapristi ! C’est pourtant vrai !

– Et puis, il y a autre chose : le docteur l’a peut-être tué avec la stèle...

– Non, je ne pense pas, Tom. Il avait trop bu. C’est plutôt ça. Il boit comme un trou. Tu sais, moi je m’y connais. Quand papa a pris un coup de trop, on pourrait l’assommer avec une cathédrale, ça ne le tuerait pas. C’est lui-même qui le dit. Forcément, c’est la même chose pour Muff Potter. En tout cas, j’avoue que s’il avait été à jeun, un coup pareil de stèle l’aurait tué net.

– Huck, es-tu vraiment sûr de pouvoir tenir ta langue, toi ?

– Nous sommes bien forcés de ne rien dire, Tom. Si jamais la police ne pend pas ce diable de métis et si nous ne gardons pas pour nous ce que nous savons, il nous fichera à l’eau et nous noiera comme deux chats. Maintenant, écoute-moi, Tom. Ce que nous avons de mieux à faire c’est de jurer de nous taire quoi qu’il arrive.

– D’accord. Je crois aussi que c’est ce que nous avons de mieux à faire. Lève la main et dis : je le jure !...

– Non, non. Pour une chose comme celle-là, ça ne suffit pas. C’est bon pour les filles de jurer de cette façon : elles, elles finissent toujours par vous laisser tomber, et dès qu’elles sont en colère contre vous, elles disent tout. Non, non, c’est trop important ! Il faut signer un papier. Signer avec du sang !

Tom trouva l’idée sublime. Elle s’accordait à merveille avec l’heure, le lieu et les circonstances. Il vit par terre, grâce au clair de lune, un éclat de pin assez propre, sortit de sa poche un fragment d’ocre rouge et, coinçant la langue entre ses dents à chaque plein, puis relâchant son effort à chaque délié, il profita d’un rayon de lune pour tracer ces mots :

Huck Finn  
 et Tom Sawyer  
 jure de tenir leurs  
 langues et souhaitent  
 de tomber et souhaitent  
 si jamais ils souhaitent  
 parler raides morts  
 de cette  
 affaire.

Huckleberry était rempli d'admiration pour la facilité avec laquelle Tom maniait sa plume improvisée et par l'élégance de son langage. Il prit une épingle, fichée dans le revers de sa veste, et allait se piquer le pouce quand Tom l'arrêta.

- Ne fais pas ça ! C'est une épingle en laiton. Elle est peut-être couverte de vert-de-gris.
- Qu'est-ce que c'est que ça, le vert-de-gris ?
- C'est du poison, voyons. Amuse-toi à en avaler un jour et tu verras.

Tom prit l'une des aiguilles qui lui servaient à recoudre son col, et les deux garçons, après s'être piqué le pouce, en firent jaillir une goutte de sang. Tom se pressa le doigt à plusieurs reprises et réussit à tracer tant bien que mal ses initiales. Ensuite, il montra à Huck comment former un H et un F, et le document fut achevé. À grand renfort d'incantations, les deux amis enterrèrent le morceau de bois tout près du mur.

Cette cérémonie scellait pour eux, désormais, de manière inviolable, les chaînes qui leur liaient la langue.

À l'autre extrémité du bâtiment, une silhouette furtive se glissait dans l'ombre sans éveiller leur attention.

- Tom, murmura Huckleberry, est-ce que cela nous empêchera vraiment de le dire à tout jamais ?
- Bien sûr. Quoi qu'il arrive, nous devons nous taire, tu le sais !
- Oui, je crois qu'il le faut.

Ils continuèrent de parler à voix basse pendant un certain temps, puis, à un moment donné, un chien poussa un aboiement lugubre à trois mètres d'eux.

Les deux garçons se serrèrent l'un contre l'autre comme ils l'avaient fait au cimetière.

– C'est pour lequel d'entre nous ? souffla Huckleberry.

– Je ne sais pas, regarde par le trou. Vite !

– Non, vas-y, Huck.

– Je t'en prie, Tom. Oh ! Il recommence !

– Dieu merci ! soupira Tom. J'ai reconnu sa voix, c'est Bull Harbison.

– J'aime mieux cela. Je croyais que c'était un chien errant.

Le chien se remit à hurler. L'espoir des enfants retomba.

– Oh ! Mon Dieu, ce n'est pas le chien de Harbison, murmura Huckleberry. Je t'en prie, Tom, va voir !

Tremblant de peur, Tom céda et regarda par le trou. Quand il parla, sa voix était à peine audible.

– Oh ! Huck, c'est un *chien errant* !

– Vite, Tom, vite ! C'est pour qui ?

– Ça doit être pour nous deux, Huck, puisqu'on est ensemble.

– Oh ! Tom, je crois qu'on est fichus. Aucun doute en ce qui me concerne. Je sais où je finirai. J'ai été trop mauvais.

– Et moi, donc ! Voilà ce que c'est de faire l'école buissonnière, et de désobéir tout le temps. J'aurais pu être sage, comme Sid, si j'avais essayé – mais bien sûr, je ne voulais pas... Si jamais j'en réchappe cette fois, je jure que je serai toujours fourré à l'école du dimanche.

Et Tom se mit à renifler.

– Toi, mauvais ! fit Huck en reniflant lui aussi, voyons, Tom Sawyer, tu es un ange à côté de moi. Oh ! Seigneur ! Seigneur ! Seigneur ! Je voudrais tellement être à ta place !

Soudain, Tom manqua s'étouffer :

– Regarde, Hucky, regarde ! Il nous tourne le dos !

Hucky, fou de joie, regarda à son tour.

– Mais, bon sang, c'est vrai ! Et la première fois ?

– La première fois aussi. Mais moi, comme un imbécile, je n'y avais pas pensé. C'est merveilleux, non ? Mais alors, pour qui est-il donc venu ?

L'aboiement s'interrompit. Tom dressa l'oreille.

– Chut ! Tu entends ?

– On dirait... on dirait des cochons qui grognent. Non, c'est quelqu'un qui ronfle, Tom.

– Oui, c'est ça. D'où est-ce que ça vient, Huck ?

– Il me semble que c'est à l'autre bout. Tu sais, papa venait dormir ici quelquefois, avec les cochons. Mais lui quand il ronfle, il soulèverait les montagnes ! Et puis, je crois qu'il est parti pour de bon et qu'il ne reviendra plus jamais au village.

L'esprit d'aventure reprenait peu à peu ses droits chez les deux garçons.

– Hucky, tu me suis, si je passe le premier ?

– Je n'en ai pas très envie, Tom. Si c'était Joe l'Indien ?

Tom frissonna. Mais la tentation d'aller voir fut la plus forte. Les garçons commencèrent par s'entendre : ils iraient, mais se sauveraient dare-dare si le ronflement s'arrêtait. Ils se mirent en marche à pas de loup, l'un derrière l'autre. Quand ils furent à cinq pas du dormeur, Tom marcha sur un bâton qui se cassa avec un bruit sec. L'homme gémit, s'agita. Un rayon de lune lui effleura le visage : c'était Muff Potter. Dès qu'il avait bougé, les garçons s'étaient figés. Ils n'en reprenaient pas moins courage. Ils repartirent sur la pointe des pieds, passèrent sous l'auvent brisé, et s'arrêtèrent un peu plus loin pour se dire au revoir. Le lugubre aboiement reprit. Ils se tournèrent et virent le chien inconnu dressé à quelques pas de Potter, le regard fixé sur lui.

– Mon Dieu, c'est pour lui ! s'exclamèrent les deux garçons dans un souffle.

– Dis donc, Tom, on dit qu'un chien errant est venu hurler sous les fenêtres de Johnny Miller vers minuit, il y a déjà deux semaines, et qu'un engoulevent s'est posé le même soir sur l'appui de sa fenêtre, et qu'il a chanté. Malgré ça, personne n'est mort dans la famille...

– Je sais. Mais Gracie Miller est quand même tombée dans l'âtre et s'est terriblement brûlée le samedi suivant !

– Elle n'est pas morte ; elle va même plutôt mieux.

– Très bien ; mais attends de voir ce qui va se passer. Elle est fichue, aussi sûr que Muff Potter est fichu. C'est ce que disent les nègres, et ils s'y connaissent, Huck, crois-moi.

Puis ils se séparèrent, absorbés dans de profondes réflexions.

Lorsque Tom regagna sa chambre par la fenêtre, la nuit tirait à sa fin. Notre héros se déshabilla avec d'infinies précautions et s'endormit tout en se félicitant que personne ne se fût aperçu de son escapade. Sid ronflait doucement et son frère ne pouvait pas se douter qu'il était déjà réveillé depuis une heure.

Lorsque Tom s'arracha au sommeil, Sid était parti. Tom eut l'impression qu'il était plus tard qu'il ne pensait et se demanda pourquoi on n'était pas venu, comme tous les matins, le tarabuster pour le sortir du lit. Il s'habilla en un tournemain. L'âme inquiète, il descendit l'escalier et pénétra dans la salle à manger, encore tout engourdi et endolori. Le petit déjeuner était terminé, mais tout le monde était resté à table. Il régnait dans la pièce une atmosphère solennelle impressionnante : aucun reproche, mais tous les regards se détournaient de lui. Il s'assit, essaya de paraître gai, mais c'était aller à contre-courant. Il n'obtint ni sourire ni réponse d'aucune sorte. Il essaya de faire de l'esprit, mais le cœur n'y était pas et ses plaisanteries n'éveillèrent aucun écho. Alors il se tut.

Après le repas, sa tante le prit à part. Tom se réjouit presque à l'idée de recevoir une correction, mais il n'en fut rien. Tante Polly fondit en larmes et lui dit entre deux sanglots que s'il continuait ainsi, elle ne tarderait pas à mourir de chagrin, car tous ses efforts étaient inutiles. C'était pire qu'un millier de coups de fouet. Tom pleura lui aussi, demanda pardon, promit de se corriger, mais ne parvint ni à obtenir rémission complète de ses péchés ni à inspirer confiance en ses promesses.

Trop abattu pour songer à se venger de Sid, il prit tristement le chemin de l'école. En classe, il reçut un certain nombre de coups de férule pour avoir fait, la veille, l'école buissonnière avec Joe Harper. Le châtiment le laissa indifférent et il le supporta de l'air de quelqu'un qui a trop de soucis pour s'arrêter à de pareilles bagatelles. Ensuite, il alla s'asseoir à son banc et là, les coudes à son pupitre, le menton entre les mains, il pensa qu'il avait atteint les limites de la douleur humaine.

Au bout de quelque temps, il sentit contre son coude le contact d'un objet dur. Il changea de position, prit cet objet, qui était enveloppé dans un papier, et défit le paquet. Il poussa un soupir à fendre l'âme. Son cœur se brisa : le papier enveloppait sa boule de cuivre. Ce fut la goutte qui fit déborder la coupe de son amertume.

## Chapitre XI

Sur le coup de midi, l'horrible nouvelle se répandit dans le village comme une traînée de poudre. Point besoin de télégraphe, auquel d'ailleurs on ne songeait pas à l'époque où se passe ce récit. Bien entendu, le maître d'école donna congé à ses élèves pour l'après-midi. S'il ne l'avait pas fait, tout le monde l'eût regardé d'un mauvais œil.

On avait retrouvé un couteau ensanglanté auprès du cadavre du docteur, et ce couteau avait été identifié : il appartenait à Muff Potter, disait-on. Circonstance aggravante pour ce dernier, un villageois attardé l'avait surpris vers les deux heures du matin en train de faire ses ablutions au bord d'un ruisseau, chose vraiment extraordinaire pour un gaillard aussi sale, et qui d'ailleurs s'était aussitôt éclipsé. On avait déjà fouillé tout le village, mais sans succès, pour mettre la main sur le « meurtrier » (le public a vite fait, comme on le voit, de faire son choix parmi les témoignages, et d'en tirer ses propres conclusions). Des cavaliers étaient partis à sa recherche dans toutes les directions et le shérif se faisait fort de l'arrêter avant le soir.

Tous les habitants de Saint-Petersburg se dirigèrent vers le cimetière. Oubliant ses peines, Tom se joignit à eux. Une sorte d'horrible curiosité le poussait. Il se faufila au milieu de la foule et aperçut l'effroyable spectacle. Il lui sembla qu'il s'était écoulé un siècle depuis qu'il avait visité ces lieux. Quelqu'un lui pinça le bras. Il se retourna et vit Huckleberry. Les deux garçons échangèrent un long regard. Puis ils eurent peur qu'on ne lût leurs pensées dans leurs yeux et ils se séparèrent. Mais chacun était bien trop occupé à échanger ses réflexions avec son voisin pour leur prêter attention.

– Pauvre garçon ! Pauvre jeune homme ! Ça servira de leçon à ceux qui profanent les tombes !

– Muff Potter n'y coupera pas. Il sera pendu.

– C'est un châtiment envoyé par le Ciel ! déclara le pasteur.

Tom frissonna de la tête aux pieds. Son regard venait de se poser sur Joe l'Indien.

À ce moment, un murmure courut dans la foule.

– Le voilà ! Le voilà ! C'est lui !

– Qui ? Qui ? firent plus de vingt voix.

– Muff Potter.

– Attention, il va s'échapper ! Ne le laissez pas partir !

– Quelle audace diabolique ! remarqua un badaud. Il vient contempler son œuvre. Il ne devait pas s'attendre à trouver tant de monde.

Les gens s'écartèrent et le shérif apparut poussant devant lui le pauvre Potter. Des quidams juchés dans les arbres au-dessus de Tom firent remarquer qu'il ne cherchait pas à se sauver. Il était seulement indécis et perplexe. Il avait le visage décomposé et ses yeux exprimaient l'épouvante. Lorsqu'il se trouva en présence du cadavre, il se mit à trembler et, se prenant la tête à deux mains, éclata en sanglots.

– Ce n'est pas moi qui ai fait cela, mes amis, dit-il entre deux hoquets. Je vous le jure sur ce que j'ai de plus cher, ce n'est pas moi.

– Qui vous accuse ? lança une voix.

Le coup parut porter. Potter releva la tête et jeta autour de lui un regard éperdu. Il aperçut Joe l'Indien et s'exclama :

– Oh ! Joe, tu m'avais promis de ne rien...

– C'est bien ton couteau ? lui demanda le shérif en lui présentant l'arme du crime.

Potter serait tombé si on ne l'avait pas retenu.

– Quelque chose me disait bien que si je ne revenais pas le chercher... balbutia-t-il.

Alors il fit un geste de la main et se tourna vers le métis.

– Raconte-leur ce qui s'est passé, Joe... Raconte... Maintenant ça ne sert plus à rien de se taire.

Muets de stupeur, Tom et Huckleberry écoutèrent le triste personnage raconter à sa manière ce qui s'était passé au cimetière. Ils s'attendaient d'une minute à l'autre à ce que la foudre lui tombât sur la tête pour le punir, mais, voyant qu'il n'en était rien, ils en conclurent que le misérable avait vendu son âme au diable et que en rompant leur serment ils ne pourraient rien contre lui. Du même coup, Joe devint pour eux l'objet le plus intéressant qu'ils eussent jamais contemplé, et ils se proposèrent intérieurement de suivre tous ses faits et gestes, dans la mesure du possible, afin de surprendre le secret de son commerce avec le maître des enfers.

– Pourquoi n'es-tu pas parti ? demanda-t-on à Potter.

– Je ne pouvais pas faire autrement, gémit celui-ci. Je voulais me sauver, mais tout me ramenait ici.

Et il se remit à sangloter...

Joe l'Indien répéta sous serment sa déclaration précédente, puis il aida à poser le corps de sa victime sur une charrette. On chuchota dans la foule que la blessure s'était rouverte et avait saigné un peu. Les deux garçons espérèrent que cet indice allait aiguiller les soupçons dans la bonne direction mais, encore une fois, il n'en fut rien et quelqu'un remarqua même :

– C'est en passant devant Potter que le cadavre a saigné.

Pendant une semaine, Tom fut tellement rongé par le remords que son sommeil s'en ressentit et que Sid déclara un matin au petit déjeuner :

– Tom, tu as le sommeil si agité que tu m'empêches de dormir.

Tom baissa les yeux.

– C'est mauvais signe, remarqua tante Polly. Qu'est-ce que tu peux bien avoir derrière la tête, Tom ?

– Rien, rien du tout, ma tante.

Pourtant, les mains de Tom tremblaient tellement qu'il renversa son café.

– Et tu rêves tout haut, ajouta Sid. Tu en racontes des choses ! L'autre nuit, tu as dit : « C'est du sang, du sang. Voilà ce que c'est ! ». Tu as dit aussi : « Ne me torturez pas comme ça... Je dirai tout ». Qu'est-ce que tu as donc à dire, hein ?

Tom se crut perdu, mais tante Polly vint inopinément à son secours.

– Je sais bien ce que c'est, moi, dit-elle. C'est cet horrible crime. J'en rêve toutes les nuits, je rêve même quelquefois que c'est moi qui l'ai commis.

Mary déclara qu'elle aussi en avait des cauchemars, et Sid parut satisfait.

À la suite de cet incident, Tom se plaignit, pendant une huitaine, de violents maux de dents, et, la nuit, se banda la mâchoire pour ne pas parler. Il ne sut jamais que Sid épiait souvent son sommeil et déplaçait le bandage. Petit à petit, le chagrin de Tom s'estompa. Il abandonna même l'alibi du mal de dents qui devenait gênant. En tout cas, si son frère apprit quelque chose, il le garda soigneusement pour lui. Après l'assassinat du docteur, ce fut la grande mode à l'école de se livrer à une enquête en règle lorsqu'on découvrait un chat mort. Sid remarqua que Tom refusait toujours d'y participer malgré son goût pour les jeux nouveaux. Enfin, les garçons se fatiguèrent de ce genre de distractions et Tom commença à respirer.

Tous les jours, ou tous les deux jours, Tom saisissait une occasion favorable pour se rendre devant la fenêtre grillagée de la prison locale et passer en fraude à l'« assassin » tout ce qu'il pouvait. La prison était une espèce de cahute en briques construite en bordure d'un marais, à l'extrémité du village, et il n'y avait personne pour la garder. En fait, il était rare d'y rencontrer un prisonnier. Ces offrandes soulageaient la conscience de Tom.

Les gens du village avaient bonne envie de faire un mauvais parti à Joe l'Indien pour avoir déterré le cadavre de Hoss Williams, mais il effrayait tout le monde et personne n'osait prendre une initiative quelconque à son égard. D'ailleurs, il avait pris soin de commencer ses deux dépositions par le récit du combat, sans parler du vol de cadavre qui l'avait précédé. On trouva plus sage d'attendre avant de porter le procès devant les tribunaux.

## Chapitre XII

Becky Thatcher était malade. Elle ne venait plus à l'école et Tom en eut tant de regrets que ses préoccupations secrètes passèrent au second plan. Après avoir lutté contre son orgueil pendant quelques jours et essayé vainement d'oublier la fillette, il commença à rôder le soir autour de sa maison pour chercher à la voir. Il ne pensait plus qu'à Becky. Et si elle mourait ! La guerre, la piraterie n'avaient plus d'intérêt pour lui. La vie lui paraissait insipide. Il ne touchait plus ni à son cerceau, ni à son cerf-volant.

Tante Polly s'en inquiéta. Elle entreprit de lui faire absorber toutes sortes de médicaments. Elle était de ces gens qui s'entichent de spécialités pharmaceutiques et des dernières méthodes propres à vous faire retrouver votre bonne santé ou à vous y maintenir. C'était une expérimentatrice invétérée en ce domaine. Elle était à l'affût de toutes les nouveautés et il lui fallait les mettre tout de suite à l'épreuve. Pas sur elle-même car elle n'était jamais malade, mais sur tous ceux qu'elle avait sous la main. Elle souscrivait à tous les périodiques médicaux, aidait les charlatans de la phrénologie, et la solennelle ignorance dont ils étaient gonflés était pour elle souffle de vie. Toutes les sottises que ces journaux contenaient sur la vie au grand air, la manière de se coucher, de se lever, sur ce qu'il fallait manger, ce qu'il fallait boire, l'exercice qu'il fallait prendre, les vêtements qu'il fallait porter, tout cela était à ses yeux parole d'évangile et elle ne remarquait jamais que chaque mois, les nouvelles brochures démolissaient tout ce qu'elles avaient recommandé le mois

précédent. C'était un cœur simple et honnête, donc une victime facile. Elle rassemblait ses journaux et ses remèdes de charlatan et partait comme l'ange de la mort sur son cheval blanc avec, métaphoriquement parlant, « l'enfer sur les talons ». Mais jamais elle ne soupçonna qu'elle n'avait rien d'un ange guérisseur ni du baume de Galaad personnifié, pour ses voisins.

L'hydrothérapie était fort en vogue à cette époque et l'abattement de Tom fut une aubaine pour tante Polly. Elle le faisait se lever tous les matins de très bonne heure, l'emmenait sous l'appentis, et là, armée d'un seau, le noyait sous des torrents d'eau glacée. Ensuite, elle le frottait jusqu'au sang pour le ranimer, avec une serviette qui râpait comme une lime, l'enveloppait dans un drap mouillé, l'allongeait sous des couvertures et le faisait transpirer jusqu'à l'âme, « pour en faire sortir les taches jaunes », disait Tom.

Le garçon restait triste comme un corbillard. Elle compléta l'hydrothérapie par un frugal régime de bouillie d'avoine et des emplâtres. Elle évaluait la contenance de son malade comme elle l'aurait fait d'un bocal, et le bourrait chaque jour des pires panacées.

Malgré ce traitement, le garçon devint de plus en plus mélancolique, pâle et déprimé. Cette fois, tante Polly eut recours aux bains chauds, aux bains de siège, aux douches brûlantes et aux plongeurs glacés.

Tom subissait son martyre avec une indifférence qui finit par alarmer l'excellente dame. Il fallait à tout prix découvrir quelque chose qui tirât le garçon de son apathie. À ce moment, tante Polly entendit parler pour la première fois du Doloricide. Elle en commanda aussitôt une ample provision, y goûta, et son cœur s'emplit de gratitude. Ce n'était ni plus ni moins que du feu sous une forme liquide. Tante Polly renonça à l'hydrothérapie et à tout le reste, et plaça toutes ses espérances dans le Doloricide. Elle en donna une cuillerée à Tom et guetta avec anxiété l'effet produit. Ses appréhensions s'évanouirent : l'indifférence de Tom était vaincue. L'enfant n'aurait pas manifesté plus de vitalité si elle avait allumé un brasier sous lui.

Tom estima que le moment était venu de se secouer. Ce genre d'existence commençait à ne plus devenir drôle du tout. Pour commencer, il prétendit raffoler du Doloricide et en demanda si souvent que sa tante, lassée de s'occuper de lui, le pria de se servir lui-même et de ne plus la déranger. Par mesure de précaution, et comme il s'agissait de Tom, elle surveilla la bouteille en cachette et, à sa grande satisfaction, s'aperçut que le contenu en diminuait régulièrement. Il ne lui vint pas une minute à l'idée que le garnement s'en servait pour soigner une latte malade du plancher du salon. Un jour, Tom était précisément en train d'administrer au plancher la dose prescrite quand le chat jaune de sa tante s'approcha de lui et jeta un regard gourmand sur la cuiller de potion.

– N'en demande pas, si tu n'en veux pas, Peter, fit Tom.

Peter fit comprendre qu'il avait bel et bien envie de goûter au breuvage.

– Tu es bien sûr que ça te plaira ?

Peter dut répondre par l'affirmative.

– Bon, déclara Tom. Je vais t'en donner puisque tu y tiens. Mais, si tu n'aimes pas ça, tu ne t'en prendras qu'à toi-même.

Peter avait l'air ravi. Tom lui ouvrit la gueule et y versa le *Doloricide*. Immédiatement le chat fit un bond d'un mètre cinquante, poussa un hurlement sauvage, fila comme une flèche, tourna autour de la pièce, se heurta à tous les meubles, renversa quelques pots de fleurs, bref, causa une véritable catastrophe. Non content de cela, il se dressa sur ses pattes de derrière, caracola autour de la pièce dans un joyeux délire, la tête sur l'épaule et proclamant dans un miaulement triomphant son incomparable bonheur. Puis il repartit comme un fou dans toute la maison, semant le chaos et la désolation sur son chemin. Tante Polly entra juste à temps pour le voir exécuter quelques doubles sauts périlleux, pousser un dernier et puissant hurra, et s'élancer par la fenêtre en emportant avec lui le reste des pots de fleurs. La vieille femme resta pétrifiée, regardant la scène par-dessus ses lunettes.

Tom était allongé sur le plancher, pouffant de rire.

– Tom, vas-tu me dire ce qui est arrivé à ce chat ?

– Je n'en sais rien, ma tante ! haleta le jeune garçon.

– Je ne l'ai jamais vu ainsi. Il est fou. Qu'est-ce qui l'a mis dans cet état ?

– Je ne sais pas. Les chats sont toujours comme ça quand ils s'amuse.

– Ah ! Vraiment ?

Le ton employé par sa tante rendit Tom plus prudent.

– Oui, ma tante. Je crois bien que...

– Ah ! Tu crois ?

– Oui, ma...

Tante Polly se pencha. Tom l'observait avec un intérêt qu'augmentait l'anxiété. Il devina trop tard la signification de son geste. Le manche de la cuillère indiscrete dépassait de dessous le lit. Tante Polly s'en saisit et l'éleva au jour.

Le visage de Tom se crispa, il baissa les yeux. Tante Polly souleva son neveu par la « poignée » prévue à cet effet : son oreille.

– Et maintenant, Monsieur, fit-elle en administrant à Tom un coup de dé sur la tête, allez-vous me dire pourquoi vous avez fait prendre cette potion au chat ?

– Parce que j'ai eu pitié de lui, il n'avait pas de tante.

– Pas de tante ! Espèce de nigaud. Qu'est-ce que cela veut dire ?

– Des tas de choses ! Parce que s’il avait eu une tante, elle l’aurait brûlé elle-même. Elle lui aurait rôti les boyaux sans plus de pitié que s’il avait été un garçon.

Tante Polly se sentit brusquement mordue par le remords. Ce qui était cruel pour un chat l’était peut-être aussi pour un enfant. Elle se radoucit, regrettant son geste. Ses yeux s’embuèrent de larmes. Elle caressa les cheveux de Tom.

– Je voulais te faire du bien, te guérir, mon petit Tom. Et tu sais que cette médecine t’a vraiment réussi.

– Je sais que tu étais remplie de bonnes intentions, répondit Tom avec un regard malicieux. C’est comme moi avec Peter. Je lui ai fait du bien, moi aussi. Je ne l’ai jamais vu aussi gai depuis...

– Allez, décampe, Tom, avant que je ne me remette en colère. Si tu deviens un bon garçon, je ne te ferai plus prendre de remèdes.

Tom arriva en avance à l’école. Ce phénomène étrange se produisait d’ailleurs fort régulièrement depuis quelques jours. Selon sa nouvelle habitude, il alla se poster près de l’entrée de la cour et refusa de jouer avec ses camarades. Il déclara qu’il était malade, et il en avait l’air. Il essaya de prendre une attitude dégagée, mais ses yeux fixaient obstinément la route. Jeff Thatcher s’approcha et le visage de Tom s’éclaira. Il s’arrangea pour lui demander d’une manière détournée des nouvelles de la cousine Becky, mais l’étourdi ne mordit pas à l’hameçon. Chaque fois qu’une robe apparaissait au loin, le cœur de Tom se mettait à battre. Hélas ! Chaque fois, il lui fallait déchanter.

Bientôt, plus aucune robe ne se montra et, de guerre lasse, Tom alla s’asseoir dans la classe vide pour y remâcher sa douleur. Alors une autre robe encore franchit la porte de la cour. Tom se sentit inondé de joie. Il se rua dehors. Riant, criant, glapissant comme un Indien, il se précipita sur ses camarades, les bouscula, sauta par-dessus une barrière au risque de se rompre les os, se tint sur les mains, sur la tête, se livra aux fantaisies les plus périlleuses qu’il pût imaginer et ne cessa de regarder du côté de Becky Thatcher pour s’assurer qu’elle le voyait bien. Par malheur, elle semblait ne s’apercevoir de rien. Elle ne lui adressa pas le moindre regard.

Était-il possible qu’elle n’eût point remarqué sa présence ? Il s’approcha sans cesser de gambader, tournoya autour de la petite en lançant un cri de guerre, s’empara du chapeau d’un élève, le lança sur le toit de l’école, fondit sur un groupe de garçons qu’il envoya promener dans toutes les directions et vint s’étaler de tout son long aux pieds de Becky qu’il faillit même renverser. La petite leva le nez vers le ciel et Tom l’entendit murmurer :

– Peuh ! Il y en a qui se croient très malins... Ils sont toujours en train de faire les imbéciles !

Les joues en feu, Tom se releva et s’éloigna, anéanti.

### Chapitre XIII

La décision de Tom était irrévocable. Rongé par le désespoir, il considérait qu'il n'avait plus d'amis et que personne ne l'aimait. Un jour, les gens regretteraient peut-être de l'avoir poussé sur une voie fatale. Tant pis pour eux ! Tant pis pour lui ! Il n'avait plus le choix : il allait désormais mener une vie de criminel.

Il en était là de ses réflexions quand il entendit tinter au loin la cloche appelant les élèves. Il étouffa un sanglot. Jamais, jamais plus il n'entendrait ce bruit familier. C'était dur, mais il n'y avait pas moyen de faire autrement. Puisque la société le rejetait, il devait se soumettre. Mais il leur pardonnait à tous. Ses sanglots redoublèrent. Au même moment, Joe Harper, son meilleur ami, déboucha d'un chemin creux, le regard dur et le cœur plein d'un sombre et vaste dessein. Tom s'essuya les yeux sur sa manche et, toujours pleurant à chaudes larmes, lui annonça sa résolution de fuir les mauvais traitements et l'absence de compréhension des siens pour gagner le vaste monde et ne jamais revenir. Il termina en espérant que Joe ne l'oublierait pas. Or, ce dernier était précisément à la recherche de Tom afin de prendre congé de lui avant de s'en aller tenter l'aventure. Sa mère l'avait fouetté pour le punir d'avoir volé de la crème à laquelle il n'avait pas touché. Il était clair qu'elle en avait assez de son fils et qu'elle ne demandait qu'à le voir partir. Eh bien, puisqu'il en était ainsi, il n'avait qu'à s'incliner devant son désir, en lui souhaitant d'être heureuse et de ne jamais se reprocher d'avoir abandonné son enfant dans cette vallée de larmes.

Tout en marchant, les deux garçons renouvelèrent leur serment d'amitié, jurèrent de se considérer désormais comme des frères et de ne jamais se quitter jusqu'au jour où la mort les délivrerait de leurs tourments. Alors, ils se mirent à étudier des projets d'avenir. Joe songeait à se faire ermite, à vivre de racines d'arbre et d'eau claire au fond d'une grotte et à mourir sous l'effet conjugué du froid, des privations et du chagrin. Cependant, après avoir entendu les arguments de Tom, il reconnut qu'une vie de crimes avait ses avantages, et il accepta de devenir un pirate.

À cinq kilomètres en aval de Saint-Petersburg, à un endroit où le Mississippi a plus d'un kilomètre et demi de large, s'étendait une île longue et étroite, couverte d'arbres. Un banc de sable en rendait l'accès facile et, comme elle était inhabitée, elle constituait un repaire idéal. C'est ainsi que l'île Jackson fut acceptée d'enthousiasme.

Aussitôt, les deux compères se mirent en quête de Huckleberry Finn qui se joignit instantanément à eux, toutes carrières lui paraissant égales : il était indifférent. Tom, Joe et Huck se séparèrent bientôt après s'être donné rendez-vous au bord du fleuve à minuit sonnant. Ils avaient choisi un endroit solitaire où était amarré un petit radeau dont ils avaient l'intention de s'emparer. Chacun devait se munir de lignes et d'hameçons et apporter autant de provisions qu'il pourrait.

Ils ignoraient les uns et les autres sur qui s'exerceraient leurs criminelles entreprises, mais cela leur était bien égal pour le moment, et ils passèrent leur après-midi à raconter à qui voulait l'entendre

qu'il se produirait bientôt quelque chose de sensationnel au village. La consigne jusque-là était de « se taire et d'attendre ».

Vers minuit, Tom arriva au lieu du rendez-vous avec un jambon fumé et autres menus objets. Il s'allongea sur l'herbe dure qui recouvrait un petit tertre. Il faisait nuit claire. Les étoiles brillaient. Tout était calme et silencieux. Le fleuve puissant ressemblait à un océan au repos. Tom prêta l'oreille : aucun bruit. Il siffla doucement. Un sifflement lui répondit, puis un autre. Une voix s'éleva : « Qui va là ?

– Tom Sawyer, le Pirate noir de la mer des Antilles. Et vous, qui êtes-vous ?

– Huck Finn, les Mains Rouges, et Joe Harper, la Terreur des mers.

C'était Tom qui avait trouvé ces noms-là en s'inspirant de sa littérature favorite.

– Parfait, donnez-moi le mot de passe.

Deux ombres lancèrent en chœur dans la nuit complice le mot sinistre : SANG !

Alors Tom fit dévaler son jambon et le suivit, non sans déchirer ses vêtements et s'écorcher la peau. Il existait un chemin facile et confortable le long de la rive, sous la butte, mais il n'offrait pas la difficulté et le danger chers aux pirates.

La Terreur des mers avait apporté un gros quartier de lard. Finn les Mains Rouges avait volé une poêle, des feuilles de tabac et des épis de maïs pour en faire des pipes. Mais aucun des pirates ne fumait ni ne « chiquait » à part lui. Le pirate noir de la mer des Antilles dit qu'il était impossible de partir sans feu. Il valait mieux s'en aviser car les allumettes n'existaient pas à l'époque. Ils regardèrent autour d'eux et aperçurent, à quelque distance, le reflet d'un bûcher qui achevait de se consumer au bord de l'eau. Ils s'en approchèrent prudemment et se munirent de tisons bien rouges. Ensuite, ils partirent à la recherche du radeau sur lequel ils avaient jeté leur dévolu. Ils avançaient à pas feutrés, la main sur le manche d'un poignard imaginaire et se transmettaient leurs instructions à voix basse : « Si l'ennemi se montre, enfoncez-lui votre lame dans le ventre jusqu'à la garde. Les morts ne parlent pas ». Ils savaient parfaitement que les hommes du radeau étaient allés boire au village et qu'ils n'avaient rien à craindre. Mais ce n'était pas une raison pour oublier qu'il fallait agir en vrais pirates. Lorsqu'ils eurent trouvé leur embarcation, ils montèrent à bord.

Huck s'empara d'un aviron. Joe en fit autant. Le premier se mit à l'avant, le second à l'arrière et Tom, les bras croisés, les sourcils froncés, s'installa au milieu du navire et prit le commandement.

– Lofez ! Amenez au vent.

– On lofe, commandant.

– Droit comme ça.

– Droit comme ça, répéta l'équipage.

Tous ces ordres n'étaient donnés que pour la forme, mais chacun prenait son rôle au sérieux et le radeau avançait sans encombre.

- Toutes les voiles sont larguées ?
- On a largué les focs, les trinquettes et les bonnettes.
- Bon. Larguez aussi les huniers.
- Oh ! Hisse ! Oh ! Hisse !
- Allez, mes braves, du courage !
- Bâbord un peu !
- Bâbord un peu !
- Droite la barre !
- Droite la barre !

Le radeau dérivait au milieu du fleuve. Les garçons redressèrent, puis reposèrent les avirons. Le fleuve n'était pas haut, il n'y avait donc de courant que sur cinq ou six kilomètres. Pas un mot ne fut prononcé pendant trois quarts d'heure. Au loin, une ou deux lumières signalaient le village qui dormait paisiblement au-delà de la vaste et vague étendue d'eau semée d'étoiles.

Le Pirate noir adressa un « dernier regard au pays » où il s'était amusé et surtout où il avait souffert. Il aurait bien voulu que Becky pût le voir cinglant vers le large, vers le danger et peut-être vers la mort, filant plein vent arrière, un sourire désabusé au coin des lèvres. Les deux autres pirates adressaient, eux aussi, un « dernier regard au pays ». Ils avaient tous assez d'imagination pour allonger dans des proportions considérables la distance qui séparait l'île Jackson de Saint-Petersburg.

Leurs rêves d'aventure les accaparaient à tel point qu'ils faillirent dépasser leur but. Ils s'en aperçurent à temps, rectifièrent la position et, vers deux heures du matin, s'échouèrent sur le banc de sable à la pointe de l'île. Ils débarquèrent aussitôt les divers articles qu'ils avaient emportés. Ils avaient trouvé une vieille toile à voile sur le radeau. Ils s'en servirent pour abriter leurs provisions. Eux-mêmes décidèrent de coucher à la belle étoile, comme il convenait à des hors-la-loi.

Grâce à leurs tisons, ils allumèrent un feu à la lisière de la forêt et firent frire du lard dans la poêle. C'était beau de faire ripaille à l'orée d'une forêt vierge, sur une île déserte, loin des hommes. Ils déclarèrent d'un commun accord qu'ils rompaient à jamais avec la civilisation. Les hautes flammes illuminaient leurs visages, jetaient leurs vives lueurs sur les grands troncs qui les entouraient comme les piliers d'un temple, et faisaient luire les feuillages vernissés et leurs festons de lianes. Après avoir englouti le dernier morceau de lard et leur dernière tranche de pain de maïs, les garçons s'allongèrent sur l'herbe. Ils étaient enchantés de la tournure que prenaient les

événements. Ils auraient pu trouver un endroit plus frais, mais pour rien au monde ils n'auraient voulu se priver de l'attrait romantique d'un beau feu de camp.

– On s'amuse drôlement, hein ? dit Joe.

– C'est génial ! s'exclama Tom. Que diraient les copains s'ils nous voyaient ?

– Tu parles ! Ils mourraient d'envie d'être ici, tu ne crois pas Hucky ?

– Si, dit Huckleberry, de toute façon ça me va cette vie-là. En général, je ne mange jamais à ma faim, et puis, ici, personne ne viendra m'embêter.

– Ce que j'apprécie, fit Tom, c'est que je ne serai pas obligé de me lever de bonne heure le matin pour aller en classe. C'est rudement chouette. Je ne me laverai pas si je n'en ai pas envie et je n'aurai pas à faire un tas d'imbécillités comme à la maison. Tu comprends, Joe, un pirate n'a rien à faire quand il est à terre, tandis qu'un ermite doit prier tout le temps. Ce n'est pas drôle.

– Oui, je n'avais pas pensé à cela, avoua Joe. En tout cas, maintenant que j'y ai goûté, le métier de pirate me tente beaucoup plus.

– Tu comprends, reprit Tom, ce n'est plus comme autrefois. Les gens se moquent des ermites aujourd'hui. Les pirates, c'est différent. On les respecte toujours. Et puis les ermites doivent dormir dans des endroits impossibles, se mettre un sac de cendres sur la tête, rester sous la pluie, et...

– Tu peux être sûr que je ne ferais pas ça ! fit Huck.

– Alors qu'est-ce que tu ferais ?

– Je ne sais pas, mais pas ça.

– Tu serais pourtant bien obligé. Tu ne pourrais pas faire autrement.

– Je ne pourrais pas le supporter et je me sauverais.

– Tu te sauverais ! Eh bien, tu ferais un bel ermite. Ce serait la honte !

– Pourquoi se mettent-ils des cendres sur la tête ? demanda Huck.

– Je n'en sais rien, mais ils sont obligés. Ils le font tous. Toi comme les autres, si tu étais ermite.

Mains Rouges ne répondit rien. Il avait mieux à faire. Après avoir évidé un épi de maïs, il y ajustait maintenant une tige d'herbe folle et le bourrait de tabac. Il approcha un tison du fourneau de son brûle-gueule, aspira et renvoya une bouffée de fumée odorante. Les deux autres pirates l'admirèrent en silence, bien résolus de se livrer eux aussi bientôt au même vice. Tout en continuant de fumer, Huck demanda à Tom :

– Dis donc, qu'est-ce que les pirates ont à faire ?

– Ils n'ont pas le temps de s'ennuyer, je t'assure. Ils prennent des bateaux à l'abordage, ils les brûlent, ils font main basse sur l'argent qu'ils trouvent à bord, ils l'emmènent dans leur île et

l'enfouissent dans des cachettes gardées par des fantômes, ils massacrent tous les membres de l'équipage, ils... oui, c'est ça, ils les font marcher sur une planche et les précipitent dans l'eau.

– Et ils emportent les femmes sur l'île, dit Joe. Ils ne tuent pas les femmes.

– Non, approuva Tom, ils ne tuent pas les femmes. Ils sont trop nobles ! Et puis les femmes sont toujours belles.

– Et ils ne portent que des habits magnifiques, tout couverts d'or et de diamants ! s'écria Joe avec enthousiasme.

– J'ai bien peur de ne pas être habillé comme il faut pour un pirate, murmura Huck d'une voix attristée. Mais je n'ai que ces habits-là à me mettre.

Ses compagnons le rassurèrent en lui disant qu'il ne serait pas long à être vêtu comme un prince dès qu'ils se seraient mis en campagne. Et ils lui firent comprendre que ses haillons suffiraient au départ, bien qu'il soit de règle pour les pirates de débiter avec une garde-robe appropriée.

Peu à peu la conversation tomba et le sommeil commença à peser sur les paupières des jeunes aventuriers. Mains Rouges laissa échapper sa pipe et ne tarda pas à s'endormir du sommeil du juste. La Terreur des mers et le Pirate noir de la mer des Antilles eurent plus de mal à trouver le repos. Comme personne n'était là pour les y contraindre, ils négligèrent de s'agenouiller afin de réciter leurs prières, mais n'oublièrent pas d'invoquer mentalement le Seigneur, de peur que celui-ci ne les punît d'une manière ou d'une autre de leur omission.

Ils auraient bien voulu s'assoupir mais leur conscience était là pour les tenir éveillés malgré eux. Petit à petit, ils en arrivèrent à penser qu'ils avaient eu tort de s'enfuir. Et puis, ils n'avaient pas que cela à se reprocher. Ils s'étaient bel et bien rendus coupables en emportant qui un jambon, qui un quartier de lard. Ils eurent beau se dire qu'ils avaient maintes et maintes fois dérobé des pommes ou des gâteaux, ils furent forcés de reconnaître que ce n'était là que du « chapardage » et non pas du vol qualifié. D'ailleurs, il y avait un commandement là-dessus dans la Bible.

Afin d'apaiser leurs remords, ils décidèrent en eux-mêmes de ne jamais souiller leurs exploits de pirates par des vols de ce genre. Leur conscience leur accorda une trêve et, plus tranquilles, ils finirent par s'endormir.

## Chapitre XIV

Lorsque Tom se réveilla, il se demanda où il était. Il s'assit, se frotta les yeux, regarda tout autour de lui et comprit aussitôt. Le jour pointait. Il faisait frais et bon. Un calme délicieux enveloppait les bois. Pas une seule feuille ne remuait, pas un bruit ne troublait la grave méditation de la nature. L'herbe était couverte de gouttes de rosée. Le feu, allumé la veille, n'était plus qu'une épaisse couche de cendres blanchâtres d'où s'échappait un mince filet de fumée bleue. Joe et Huck

dormaient encore. Dans les bois, un oiseau se mit à chanter. Un autre lui répondit et les piverts commencèrent à marteler l'écorce de leur bec.

La buée grise du matin devenait de plus en plus ténue et, à mesure qu'elle se dissipait, les sons se multipliaient et la vie prenait possession de l'île. La nature qui sortait du sommeil proposa ses merveilles à la rêverie du garçon. Un petit ver couleur de mousse vint ramper sur une feuille voisine couverte de rosée. Il projetait en l'air, de temps à autre, les deux tiers de son corps, « reniflait alentour », puis repartait. « Il arpente », se dit Tom. Quand le ver s'approcha de lui, il resta d'une immobilité de pierre. L'espoir en lui allait et venait, au gré des hésitations de la minuscule créature. Après un pénible moment d'attente, où son corps flexible resta en suspens, elle se décida enfin à entamer un voyage sur la jambe de Tom. Il en fut ravi : cela signifiait qu'il aurait bientôt un rutilant uniforme de pirate ! Survint alors une procession de fourmis qui allaient à leurs affaires. L'une d'elles attaqua vaillamment une araignée morte, cinq fois grosse comme elle, et parvint à la hisser tout en haut d'un tronc. Une coccinelle mouchetée de brun se lança dans l'ascension vertigineuse d'un brin d'herbe. Tom se pencha vers elle et murmura :

*« Coccinelle, coccinelle, rentre vite chez toi*

*Ta maison brûle et tes enfants sont seuls... »*

Aussitôt, elle s'envola à tire-d'aile pour aller vérifier la chose. Tom n'en fut pas autrement surpris car il connaissait depuis longtemps la crédulité de ces insectes quand on leur parle d'incendie. Il en avait souvent abusé. Un bousier passa, arc-bouté sur sa boule. Tom le toucha pour le voir rentrer ses pattes et faire le mort. Les oiseaux menaient déjà un tapage infernal. Un merle alla se jucher sur une branche, juste au-dessus de Tom, et sembla prendre un vif plaisir à imiter les autres habitants de la forêt. Un geai au cri strident zébra l'air de sa flamme bleue, s'arrêta sur un rameau, presque à portée de main du garçon, et, la tête penchée sur l'épaule, dévisagea les étrangers avec une intense curiosité. Une galopade annonça un écureuil gris et une grosse bête du genre renard, qui s'arrêtèrent à plusieurs reprises pour examiner les garçons et leur parler dans leur jargon, car ces petits animaux sauvages n'avaient probablement jamais vu d'êtres humains et ne savaient pas trop s'il fallait avoir peur ou non. Tout ce qui vivait était maintenant parfaitement réveillé. Les rayons obliques du soleil levant traversaient le feuillage touffu des arbres et quelques papillons se mirent à voleter de droite et de gauche.

Tom secoua ses deux camarades. Ils furent vite sur pied. Un instant plus tard, les pirates, débarrassés de leurs vêtements, gambadaient et folâtraient dans l'eau limpide d'une lagune formée par le banc de sable. Sur la rive opposée, on apercevait les maisons de Saint-Petersburg, mais les garçons n'éprouvèrent nul regret d'avoir quitté ce lieu. Pendant la nuit, le niveau du fleuve avait monté et un remous avait entraîné à la dérive le radeau sur lequel nos aventuriers avaient effectué leur première traversée. Ils se réjouirent fort de cet incident. C'était comme si l'on avait définitivement coupé le pont qui les reliait encore à la civilisation.

Rafrâchis, débordant de joie et mourant de faim, ils retournèrent au campement et ranimèrent le feu. Huck découvrit non loin de là une source d'eau claire. Les garçons ramassèrent de larges

feuilles de chêne et d'hickory dont ils se firent des tasses. Après s'être désaltérés, ils déclarèrent que l'eau de source remplaçait avantageusement le café. Joe se mit en devoir de couper quelques tranches de lard. Tom et Huck le prièrent d'attendre un peu avant de continuer sa besogne, puis, armés de lignes, ils se rendirent au bord de l'eau. Ils furent presque aussitôt récompensés de leur idée. Quand ils rejoignirent Joe, ils étaient en possession de quelques belles perches et d'un poisson-chat – de quoi nourrir une famille tout entière. Ils firent frire les poissons avec un morceau de lard et furent stupéfaits du résultat, car jamais plat ne leur avait semblé meilleur. Ils ne savaient pas que rien ne vaut un poisson d'eau douce fraîchement pêché quand il est cuit instantanément, et ils réfléchirent peu à la merveilleuse combinaison culinaire que composent un peu de vie en plein air, un soupçon d'exercice... et l'appétit de la jeunesse !

Après le petit déjeuner, Tom et Joe se reposèrent quelque temps tandis que Huck fumait une pipe, puis ils décidèrent de partir en exploration dans le bois. Ils marchaient d'un pas allègre, enjambant les troncs d'arbres, écartant les broussailles, se faufilant entre les seigneurs de la forêt enrubannés de lianes. De temps en temps, ils rencontraient une minuscule clairière tapissée de mousse et fleurie à profusion.

Au cours de leur expédition, beaucoup de choses les amusèrent, mais rien ne les étonna vraiment. Ils découvrirent que l'île avait cinq kilomètres de long sur huit ou neuf cents mètres de large et qu'à l'une de ses extrémités, elle n'était séparée de la rive que par un étroit chenal d'à peine deux cents mètres. Comme ils se baignèrent environ toutes les heures, ils ne revinrent au camp que vers le milieu de l'après-midi. Ils avaient trop faim pour se donner la peine de prendre du poisson. Ils se coupèrent donc de somptueuses tranches dans le jambon de Tom, après quoi ils s'installèrent à l'ombre pour bavarder. Cependant, la conversation ne tarda pas à tomber. Le calme, la solennité des grands bois, la solitude commençaient à peser sur leurs jeunes esprits. Ils se mirent à réfléchir, puis se laissèrent emporter par une rêverie empreinte de mélancolie qui ressemblait fort au mal du pays. Finn les Mains Rouges, lui-même, songeait aux murs et aux portes bien closes qui jadis, dans son autre vie, lui servaient d'abri pendant la nuit. Néanmoins, tous avaient honte de leur faiblesse et aucun ne fut assez courageux pour exprimer tout haut ce qu'il pensait.

Depuis un moment, les garçons avaient distingué au loin un bruit indistinct auquel, tout d'abord, ils n'avaient pas prêté attention. Mais maintenant, le bruit se rapprochait et les aventuriers échangèrent des regards inquiets. Il y eut un long silence, rompu soudain par une sorte de détonation sourde.

– Qu'est-ce que c'est ? s'exclama Joe d'une voix étranglée.

– Je me le demande, murmura Tom.

– Ce n'est sûrement pas le tonnerre, déclara Huck d'un ton mal assuré, parce que le tonnerre...

– Écoutez ! dit Tom. Écoutez donc, au lieu de parler.

Ils attendirent en retenant leur souffle et de nouveau la même détonation assourdie se fit entendre.

– Allons voir.

Ils se levèrent tous trois et se précipitèrent vers la rive qui faisait face au village. Ils écartèrent les broussailles et parcoururent le fleuve du regard. À deux kilomètres de Saint-Petersburg, le petit bac à vapeur dérivait avec le courant. Le pont était noir de monde. De nombreux petits canots l'entouraient, mais les garçons ne purent se rendre compte de ce qui s'y passait. Bientôt, un jet de fumée blanche fusa par-dessus le bordage du navire et monta nonchalamment vers le ciel tandis qu'une nouvelle détonation ébranlait l'air.

– Je sais ce que c'est maintenant ! s'écria Tom. Quelqu'un s'est noyé !

– C'est ça, approuva Huck. On a fait la même chose l'été dernier quand Bill Turner s'est noyé. On tire un coup de canon au ras de l'eau et ça fait remonter le cadavre. On prend aussi une miche de pain dans laquelle on met une goutte de mercure. On la lance à l'eau, elle flotte et elle s'arrête là où la personne s'est noyée.

– Oui, j'ai entendu parler de cela, dit Joe. Je me demande comment le pain peut donner ce résultat.

– Oh ! Ce n'est pas tellement le pain, expliqua Tom. Je crois que c'est surtout ce qu'on dit avant de le jeter à l'eau.

– Mais on ne dit rien du tout, protesta Huck. Moi, j'ai assisté...

– C'est bizarre, coupa Tom. Ceux qui lancent le pain doivent sûrement dire quelque chose tout bas. C'est forcé. Tout le monde sait cela.

Les deux autres garçons finirent par se laisser convaincre car il était difficile d'admettre qu'un morceau de pain fût capable, sans formule magique, de retrouver un noyé.

– Sapristi ! dit Joe, je voudrais bien être de l'autre côté de l'eau.

– Moi aussi, fit Huck, je donnerais n'importe quoi pour savoir qui l'on recherche.

Les garçons se turent et suivirent les évolutions du vapeur. Soudain, une idée lumineuse traversa l'esprit de Tom.

– Hé ! Les amis ! lança-t-il. Je sais qui s'est noyé. C'est nous !

Au même instant, les trois garnements se sentirent devenir des héros. Quel triomphe pour eux ! Ils avaient disparu, on les pleurait ! Des cœurs se brisaient, des larmes ruisselaient ! Des gens se reprochaient d'avoir été trop durs avec eux ! Enfin tout le village devait parler d'eux ! Ils étaient célèbres. En somme, ce n'était pas si désagréable d'être pirates.

Au crépuscule, le bac reprit son service et les embarcations qui lui avaient fait escorte disparurent. Les pirates retournèrent à leur camp. Ils étaient fous d'orgueil et de plaisir. Ils prirent du poisson, le mangèrent pour leur dîner et se demandèrent ce qu'on pouvait bien penser de leur disparition au village. La détresse de leurs parents et de leurs amis leur fut un spectacle bien doux à imaginer, mais, lorsque la nuit tomba tout à fait, leur entrain tomba lui aussi. Tom et Joe ne pouvaient

s'empêcher de penser à certaines personnes qui ne devaient sûrement pas prendre leur équipée avec autant de légèreté. Le doute les saisit, puis l'inquiétude ; ils se sentirent un peu malheureux et soupirèrent malgré eux. Au bout d'un certain temps, Joe tâta le terrain et demanda à ses amis ce qu'ils penseraient d'un retour à la civilisation, pas tout de suite, bien sûr, mais...

Tom repoussa cette idée d'un ton sarcastique et Huck, qui ne partageait pas les soucis de ses camarades, traita Joe de poule mouillée. La mutinerie en resta à ce début.

Il faisait nuit. Huck ronflait et Joe l'imitait. Tom se leva sans bruit et s'approcha du feu. Il ramassa un morceau d'écorce de sycomore, le cassa en deux, sortit de sa poche son petit fragment d'ocre rouge et se mit à gribouiller quelque chose. Ensuite, il roula l'un des deux morceaux d'écorce, l'enfouit dans sa poche et alla déposer l'autre dans le chapeau de Joe. Dans ce même chapeau, il plaça certain trésors d'écolier, d'une valeur pratiquement inestimable : un morceau de craie, une balle en caoutchouc, trois hameçons et une bille d'agate. Alors, il s'éloigna sur la pointe des pieds. Quand il fut bien sûr qu'on ne pouvait plus l'entendre, il prit sa course dans la direction du banc de sable.

## Chapitre XV

Quelques minutes plus tard, Tom pataugeait dans les eaux basses du chenal en direction de la rive de l'Illinois. Il avança tant bien que mal jusqu'au milieu de la passe. Il lui restait cent mètres à couvrir en eau profonde. Il se mit à nager de biais pour lutter contre la force du courant, mais il fut quand même déporté, beaucoup plus vite qu'il ne l'aurait cru. Il atteignit la rive, chercha une plage accessible, et sortit de l'eau. Il mit la main à sa poche, constata que le morceau d'écorce y était toujours et, les vêtements ruisselants, commença à suivre la berge. Un peu avant dix heures, il arriva en face du village, à un endroit découvert auprès duquel le bac était amarré. Les étoiles brillaient. Tout était silencieux. Tom se glissa jusqu'au niveau du fleuve, entra de nouveau dans l'eau, fit quelques brasses et, à la force des poignets, grimpa dans le canot de service attaché à la proue du vapeur. Là, il se cacha sous la banquette et attendit.

Bientôt, une cloche sonna et une voix cria : « Larguez ! » Une minute après, le canot relevait le nez et se mettait à danser sur le sillage laissé par le bac. Le voyage commençait. Tom était enchanté de son succès car il savait que c'était la dernière traversée du bac pour la journée. Au bout d'un quart d'heure, les aubes des roues cessèrent de battre l'eau. Tom enjamba le bordage du canot et gagna la berge à la nage. Il aborda cinquante mètres plus bas pour éviter les promeneurs tardifs, puis, empruntant les chemins déserts, il ne tarda pas à arriver derrière la maison de sa tante. Il escalada la palissade, s'approcha à pas de loup de la fenêtre du salon derrière laquelle brûlait une lampe. Dans la pièce, tante Polly, Sid, Mary et la mère de Joe Harper étaient réunis et bavardaient. Entre leur petit groupe et la porte se dressait un lit. Tom s'approcha, souleva le loquet, poussa légèrement, recula en entendant un craquement, s'agenouilla et pénétra au salon sans être vu.

– Tiens, pourquoi la lampe vacille-t-elle comme cela ? demanda tante Polly. La mèche est pourtant bonne. Et cette porte qui s'ouvre ! Nous n'avons pas fini de voir des choses étranges. Sid, va donc fermer la porte.

Tom disparut juste à temps sous le lit. Il reprit son souffle et, en rampant, alla se placer presque sous le fauteuil de tante Polly.

– Je disais donc qu'il n'était pas méchant, fit la vieille dame. Il était seulement turbulent. Voilà. Un jeune poulain, un cheval échappé. Il n'avait jamais de mauvaises intentions. C'était un petit cœur en or...

Et la pauvre femme se mit à pleurer.

– C'était la même chose avec mon Joe, déclara Mme Harper. Toujours prêt à faire une bêtise mais si gentil, si peu égoïste... Quand je pense que je l'ai fouetté pour avoir volé cette crème que j'avais jetée moi-même parce qu'elle était tournée ! Dire que je ne le reverrai plus jamais, jamais, à cause de cela ! Pauvre petit !

Et Mme Harper se mit à sangloter comme si son cœur allait éclater.

– J'espère que Tom n'est pas trop mal là où il est, fit Sid. En tout cas, s'il avait été plus gentil...

– Sid !

Tom sentit le regard de la vieille dame se poser sur son frère, bien qu'il fût incapable de le voir.

– Sid ! Pas un mot contre mon Tom maintenant qu'il n'est plus. Dieu aura soin de lui, ne t'inquiète pas. Oh ! Madame Harper, je ne pourrai jamais m'en remettre. Ce garçon était un tel réconfort pour moi. Il avait beau me faire enrager...

– Le Seigneur te l'a donné, le Seigneur te l'a repris. Que le nom du Seigneur soit béni ! Mais c'est dur... Je le sais... Tenez, dimanche dernier, mon Joe m'a fait partir un pétard sous le nez et je l'ai battu... Si j'avais su... je l'aurais embrassé.

– Ah ! Oui, madame Harper, je vous comprends, allez ! Hier après-midi, mon Tom a fait boire du Doloricide au chat, qui a failli tout casser dans la maison. Alors, Dieu me pardonne, j'ai donné un coup de dé à Tom. Pauvre, pauvre petit ! Mais il est mort, maintenant, il ne souffre plus. Les derniers mots que je lui ai entendu prononcer, c'était pour me reprocher...

La vieille dame était à bout. Elle éclata en sanglots. Tom était si apitoyé sur son propre sort qu'il en avait les larmes aux yeux. Il entendait Mary pleurer et dire de temps en temps quelque chose de très gentil sur son compte. Il commença même à avoir une plus haute opinion de lui-même qu'auparavant. Soudain, il éprouva une envie irrésistible de sortir de sa cachette et de sauter au cou de sa tante. Sûr de l'effet extraordinaire qu'il produirait sur l'assemblée, il fut sur le point de céder à ce geste théâtral bien dans sa nature, mais il résista à la tentation qui, au fond, partait d'un bon cœur. Il continua donc à suivre la conversation et finit par reconstituer ce qui s'était passé depuis son départ.

On avait d'abord pensé que les garçons s'étaient noyés en se baignant, puis on s'était aperçu de la disparition du petit radeau, et certains écoliers racontèrent que Tom et ses amis leur avaient confié qu'il allait y avoir quelque chose de « sensationnel ». Les gens sages recueillirent tous ces renseignements et en conclurent que le trio avait fait une fugue en radeau et qu'on les retrouverait au prochain village. Cependant, vers midi, on avait découvert le radeau tout seul échoué à une dizaine de kilomètres en aval, sur la rive du Missouri, et l'on avait tout de suite pensé que les fugitifs s'étaient noyés, sans quoi la faim les aurait ramenés depuis longtemps chez eux. Les recherches que l'on avait entreprises dans l'après-midi étaient demeurées vaines, parce que les garçons avaient dû disparaître au beau milieu du fleuve. S'ils étaient tombés à l'eau non loin de la rive, ils étaient tous trois assez bons nageurs pour se sauver. On était mercredi soir. Si l'on ne retrouvait rien d'ici dimanche, il fallait renoncer à tout espoir et célébrer l'office des morts. Tom en frissonna.

Après un dernier sanglot. Mme Harper se retira. Tante Polly embrassa Sid et Mary plus tendrement que de coutume. Sid renifla un peu, et Mary pleura de tout son cœur. Tante Polly s'agenouilla auprès du lit et récita ses prières avec de tels accents que Tom ruissela de pleurs avant qu'elle eût fini.

Tante Polly couchait dans son salon et Tom dut attendre fort longtemps avant de pouvoir sortir de son repaire car elle se retournait sans cesse, poussant de temps à autre des exclamations désolées. Mais elle finit par s'endormir d'un sommeil entrecoupé de soupirs. Une chandelle brûlait sur sa table de nuit. Tom s'approcha et, le cœur gros d'émotion, regarda la vieille dame. Il tira le morceau d'écorce de sa poche et le posa contre le bougeoir, mais il se ravisa, le reprit, se pencha, baisa les lèvres fanées de sa tante, sortit de la pièce et referma la porte sans bruit.

Il regagna d'un pas léger l'embarcadère où le bac était amarré pour la nuit et monta hardiment dans le bateau, sachant qu'il n'y avait là personne d'autre que l'homme de garde, qui se couchait toujours et dormait comme une image. Il détacha le canot à l'arrière, s'y glissa, et à coups de rames prudents, remonta le fleuve. Quand il eut dépassé le village de deux kilomètres environ, il commença la traversée en luttant avec force contre la dérive. Il la mena à bien sans encombre, car il connaissait son affaire. Il fut tenté de s'emparer du canot. Après tout c'était un bateau, et une bonne prise de guerre pour un pirate ! Mais il savait qu'on ferait une recherche en règle et que des révélations seraient à craindre. Il mit le pied sur la berge et entra dans le bois. Il s'assit, prit un long repos, tout en se torturant pour rester éveillé. Puis il repartit en ligne droite d'un pas lourd de fatigue. La nuit était presque finie. Il faisait grand jour quand il se retrouva devant le banc de sable de l'île. Il s'accorda à nouveau un instant de repos avant de voir le soleil monter dans le ciel et illuminer le grand fleuve de sa splendeur dorée. Puis il plongea. Un instant plus tard, il se tenait debout, tout ruisselant, au seuil du camp. Il entendit la voix de Joe dire à Huck :

– Non, tu sais, on peut se fier à Tom. Il a dit qu'il reviendrait. Il ne nous abandonnera pas. Ce serait déshonorant pour un pirate et il est trop fier pour faire une chose comme celle-là. Quand il nous a quittés, il avait sûrement un plan en tête, mais je me demande ce que ça pouvait bien être.

– En tout cas, fit Huck, les affaires qu'il a laissées dans ton chapeau nous appartiennent.

– Pas tout à fait encore, Huck. Il a écrit sur son message qu’elles seraient à nous s’il n’était pas revenu pour le petit déjeuner.

– Et me voilà ! s’exclama Tom avec un effet des plus dramatiques.

Un somptueux petit déjeuner composé de jambon et de poisson fut bientôt préparé et, tout en y faisant honneur, Tom narra ses aventures en les embellissant. Avec un peu de vanité et beaucoup de vantardise, nos trois amis se retrouvèrent à la fin du conte transformés en héros.

Ensuite, Tom alla s’étendre à l’ombre et dormit jusqu’à midi tandis que les deux autres pirates pêchaient à la ligne.

## Chapitre XVI

Après le déjeuner, les trois camarades s’amusèrent à chercher des œufs de tortue sur le rivage. Armés de bâtons, ils tâtaient le sable et, quand ils découvraient un endroit mou, ils s’agenouillaient et creusaient avec leurs mains. Parfois, ils exhumaient cinquante ou soixante œufs d’un seul coup. C’étaient de petites boules bien rondes et bien blanches, à peine moins grosses qu’une noix. Ce soir-là, ils se régalerent d’œufs frits et firent de même au petit déjeuner du lendemain, c’est-à-dire celui du vendredi matin. Leur repas terminé, ils s’en allèrent jouer sur la plage formée par le banc de sable. Gambadant et poussant des cris de joie, ils se poursuivirent sans fin, abandonnant leurs vêtements l’un après l’autre jusqu’à se retrouver tout nus. De là, ils passèrent dans l’eau peu profonde du chenal où le courant très fort leur faisait brusquement lâcher pied, ce qui augmentait les rires. Puis ils s’aspergèrent en détournant la tête afin d’éviter les éclaboussures, et finalement s’empoignèrent, luttant tour à tour pour faire toucher terre à l’autre. Tous trois furent bientôt confondus en une seule mêlée, et l’on ne vit plus que des bras et des jambes tout blancs. Ils ressortirent de l’eau, crachant et riant en même temps.

Épuisés, ils coururent alors se jeter sur le sable pour s’y vautrer à loisir, s’en recouvrir, et repartir de plus belle vers l’eau où tout recommença. Il leur apparut soudain que leur peau nue rappelait assez bien les collants des gens du cirque. Ils firent une piste illico, en traçant un cercle sur le sable. Naturellement, il y eut trois clowns, car aucun d’eux ne voulait laisser ce privilège à un autre.

Ensuite, ils sortirent leurs billes et y jouèrent jusqu’à satiété. Joe et Huck prirent un troisième bain. Tom refusa de les suivre : en quittant son pantalon, il avait perdu la peau de serpent à sonnettes qui lui entourait la cheville, et il se demandait comment il avait pu échapper aux crampes sans la protection de ce talisman. Quand il l’eut retrouvée, ses camarades étaient si fatigués qu’ils s’étendirent sur le sable, chacun de son côté, et le laissèrent tout seul.

Mélancolique, notre héros se mit à rêvasser et s’aperçut bientôt qu’il traçait le nom de Becky sur le sable à l’aide de son gros orteil. Il l’effaça, furieux de sa faiblesse. Mais il l’écrivit malgré lui, encore et encore. Il finit par aller rejoindre ses camarades pour échapper à la tentation. Les trois pirates se

seraient fait hacher plutôt que d'en convenir, mais leurs yeux se portaient sans cesse vers les maisons de Saint-Petersburg que l'on distinguait au loin. Joe était si abattu, il avait tellement le mal du pays, que pour un rien il se fut mis à pleurer. Huck n'était pas très gai, lui non plus. Tom broyait du noir, cependant il s'efforçait de n'en rien laisser paraître. Il avait un secret qu'il ne tenait pas à révéler tout de suite, à moins, bien entendu, qu'il n'y eût pas d'autre solution pour dissiper l'atmosphère de plus en plus lourde.

– Je parie qu'il y a déjà des pirates sur cette île, déclara-t-il en feignant un entrain qu'il était loin d'avoir. Nous devrions l'explorer encore. Il y a certainement un trésor caché quelque part. Que diriez-vous, les amis, d'un vieux coffre rempli d'or et d'argent ?

Ses paroles ne soulevèrent qu'un faible enthousiasme. Il fit une ou deux autres tentatives aussi malheureuses. Joe ne cessait de gratter le sable avec un bâton. Il avait l'air lugubre. À la fin, n'y tenant plus, il murmura :

– Dites donc, les amis, si on abandonnait la partie ? Moi, je veux rentrer à la maison. On se sent trop seuls ici.

– Mais non, Joe, fit Tom. Tu vas t'y habituer. Songe à tout le poisson qu'on peut pêcher.

– Je me moque pas mal du poisson et de la pêche. Je veux retourner à la maison.

– Mais, Joe, il n'y a pas un endroit pareil pour se baigner.

– Ça aussi, ça m'est égal, j'ai l'impression que ça ne me dit plus rien quand personne ne m'interdit de le faire. Je veux rentrer chez moi.

– Oh ! Espèce de bébé, va ! Je suis sûr que tu veux revoir ta mère.

– Oui, je veux la revoir, et tu voudrais revoir la tienne si tu en avais une. Je ne suis pas plus un bébé que toi.

Sur ce, le pauvre Joe commença à pleurnicher.

– C'est ça, c'est ça, pleure, mon bébé, ricana Tom. Va retrouver ta mère. On le laisse partir, n'es-t-ce pas, Huck ? Pauvre petit, pauvre mignon, tu veux revoir ta maman ? Alors, vas-y. Toi, Huck, tu te plais ici, hein ? Eh bien, nous resterons tous les deux.

– Ou... ou... i, répondit Huck sans grande conviction.

– Je ne t'adresserai plus jamais la parole, voilà ! déclara Joe en se levant pour se rhabiller.

– Je m'en fiche ! répliqua Tom. Allez, file, rentre chez toi. On rira bien en te voyant. Tu en fais un joli pirate ! Nous au moins, nous allons persévérer et nous n'aurons pas besoin de toi pour nous débrouiller.

Malgré sa faconde, Tom ne se sentait pas très bien à l'aise. Il surveillait du coin de l'œil Joe qui se rhabillait et Huck, qui suivait ses mouvements, pensif et silencieux. Bientôt, Joe s'éloigna sans un

mot et entra dans l'eau du chenal. Le cœur de Tom se serra. Il regarda Huck. Huck ne put supporter son regard et baissa les yeux.

– Moi aussi, je veux m'en aller, Tom, dit-il. On se trouvait déjà bien seuls, mais maintenant, qu'est-ce que ça va être ? Allons-nous-en, Tom.

– Moi, je ne partirai pas. Tu peux t'en aller si tu veux, moi, je reste.

– Tom, il vaut mieux que je parte.

– Eh bien, pars ! Qu'est-ce qui te retient ?

Huck ramassa ses hardes.

– Tom, je voudrais bien que tu viennes aussi. Allons, réfléchis. Nous t'attendrons au bord de l'eau.

– Dans ce cas, vous pourrez attendre longtemps, riposta le chef des pirates.

Huck s'éloigna à son tour, le cœur lourd, et Tom le suivit du regard, partagé entre sa fierté et le désir de rejoindre ses camarades. Il espéra un moment que Joe et Huck s'arrêteraient, mais ils continuèrent d'avancer dans l'eau à pas lents. Alors, Tom se sentit soudain très seul et, mettant tout son orgueil de côté, il s'élança sur les traces des fuyards en criant :

– Attendez ! Attendez ! J'ai quelque chose à vous dire !

Joe et Huck s'arrêtèrent, puis firent demi-tour. Lorsque Tom les eut rejoints, il leur exposa son secret. D'abord très réticents, ils poussèrent des cris de joie quand ils eurent compris quel était le projet de leur ami, et lui affirmèrent que, s'il leur avait parlé plus tôt, ils n'auraient jamais songé à l'abandonner. Il leur donna une excuse valable. Ce n'était pas la bonne. Il avait toujours craint que ce secret lui-même ne suffise pas à les retenir près de lui, et il l'avait gardé en réserve comme dernier recours.

Les trois garçons reprirent leurs ébats avec plus d'ardeur que jamais, tout en parlant sans cesse du plan génial de Tom. Ils engloutirent au déjeuner un certain nombre d'œufs de tortue, suivis de poissons frais.

Après le repas, Tom manifesta le désir d'apprendre à fumer et, Joe ayant approuvé cette nouvelle idée, Huck leur confectionna deux pipes qu'ils bourrèrent de feuilles de tabac. Jusque-là, ils n'avaient fumé que des cigares taillés dans des sarments de vigne qui piquaient la langue et n'avaient rien de viril.

Ils s'allongèrent, appuyés sur les coudes et, quelque peu circonspects, commencèrent à tirer sur leurs pipes. Les premières bouffées avaient un goût désagréable et leur donnaient un peu mal au cœur, mais Tom déclara :

– C'est tout ? Mais c'est très facile. Si j'avais su, j'aurais commencé plus tôt.

– Moi aussi, dit Joe. Ce n'est vraiment rien.

Tom reprit :

– J’ai souvent regardé fumer des gens en me disant que j’aimerais bien en faire autant, mais je ne pensais pas y arriver. N’est-ce pas, Huck ? Huck peut le dire, Joe. Demande-lui.

– Oui, des tas de fois !

– Moi aussi, sans mentir, des centaines de fois ! Souviens-toi, près de l’abattoir. Il y avait Bob Tanner, Johnny Miller et Jeff Thatcher quand je l’ai dit. Tu te rappelles, Huck ?

– Oui, c’est vrai. C’est le jour où j’ai perdu une agate blanche. Non, celui d’avant.

– Tu vois bien, je te le disais, Huck s’en souvient.

– J’ai l’impression que je pourrais fumer toute la journée. Mais je te parie que Jeff Thatcher en serait incapable.

– Jeff Thatcher ! Après deux bouffées, il tomberait raide. Qu’il essaie une fois et il verra.

– C’est sûr ! Et Johnny Miller ? J’aimerais bien l’y voir !

– Bah ! Je te parie que Johnny Miller ne pourrait absolument pas y arriver. Juste un petit coup, et hop !...

– Aucun doute, Joe. Si seulement les copains nous voyaient !

– Si seulement !

– Dites donc, les gars. On tient notre langue et puis, un jour où les autres sont tous là, j’arrive et je demande : « Joe, tu as ta pipe ? Je veux fumer ». Et mine de rien, tu répons : « Oui, j’ai ma vieille pipe, j’en ai même deux, mais mon tabac n’est pas fameux ». Et j’ajoute : « Oh ! Ça va, il est assez fort ! » Alors tu sors tes pipes, et on les allume sans se presser. On verra leurs têtes !

– Mince, ça serait drôle, Tom. J’aimerais bien que ça soit maintenant !

– Moi aussi. On leur dirait qu’on a appris quand on était pirates. Ils regretteraient rudement de ne pas avoir été là. Tu ne crois pas ?

– Je ne crois pas, j’en suis sûr !

Ainsi allait la conversation. Mais bientôt, elle se ralentit, les silences s’allongèrent. On cracha de plus en plus. La bouche des garçons se remplit peu à peu d’un liquide âcre qui arrivait parfois jusqu’à la gorge et les forçait à des renvois soudains. Ils étaient blêmes et fort mal à l’aise. Joe laissa échapper sa pipe. Tom en fit autant. Joe murmura enfin d’une voix faible :

– J’ai perdu mon couteau, je crois que je vais aller le chercher.

– Je t’accompagne, dit Tom dont les lèvres tremblaient. Va par là. Moi, je fais le tour derrière la source. Non, non, Huck, ne viens pas. Nous le trouverons bien tout seuls.

Huck s'assit et attendit une bonne heure. À la fin, comme il s'ennuyait, il partit à la recherche de ses camarades. Il les trouva étendus dans l'herbe à bonne distance l'un de l'autre. Ils dormaient profondément et, à certains indices, Huck devina qu'ils devaient aller beaucoup mieux.

Le dîner fut silencieux, et quand Huck alluma sa pipe et proposa de bourrer celles des deux autres pirates, ceux-ci refusèrent en disant qu'ils ne se sentaient pas bien et qu'ils avaient dû manger quelque chose de trop lourd.

## Chapitre XVII

Vers minuit, Joe se réveilla et appela ses camarades. L'air était lourd, l'atmosphère oppressante. Malgré la chaleur, les trois garçons s'assirent auprès du feu dont les reflets dansants exerçaient sur eux un pouvoir apaisant. Un silence tendu s'installa. Au-delà des flammes, tout n'était que ténèbres. Bientôt, une lueur fugace éclaira faiblement le sommet des grands arbres. Une deuxième plus vive lui succéda, puis une autre. Alors un faible gémissement parcourut le bois et les garçons sentirent passer sur leurs joues un souffle qui les fit frissonner car ils s'imaginèrent que c'était peut-être là l'Esprit de la Nuit. Soudain, une flamme aveuglante creva les ténèbres, éclairant chaque brin d'herbe, découvrant comme en plein jour le visage blafard des trois enfants. Le tonnerre gronda dans le lointain. Un courant d'air agita les feuilles et fit neiger autour d'eux les cendres du foyer. Un nouvel éclair brilla, immédiatement suivi d'un fracas épouvantable, comme si le bois venait de s'ouvrir en deux. Épouvantés, ils se serrèrent les uns contre les autres. De grosses gouttes de pluie se mirent à tomber.

– Vite, les gars ! Tous à la tente ! s'exclama Tom.

Ils s'élançèrent dans l'obscurité, trébuchant contre les racines, se prenant les pieds dans les lianes. Un vent furieux ébranla le bois tout entier, faisant tout vibrer sur son passage. Les éclairs succédaient aux éclairs, accompagnés d'incessants roulements de tonnerre. Une pluie diluvienne cinglait les branches et les feuilles. La bourrasque faisait rage. Les garçons s'interpellaient, mais la tourmente et le tonnerre se chargeaient vite d'étouffer leurs voix. Cependant, ils réussirent à atteindre l'endroit où ils avaient tendu la vieille toile à voile pour abriter leurs provisions. Transis, épouvantés, trempés jusqu'à la moelle, ils se blottirent les uns contre les autres, heureux dans leur malheur de ne pas être seuls. Ils ne pouvaient pas parler, car les claquements de la toile les en eussent empêchés, même si le bruit du tonnerre s'était apaisé. Le vent redoublait de violence et bientôt la toile se déchira et s'envola comme un fétu. Les trois garçons se prirent par la main et allèrent chercher un nouveau refuge sous un grand chêne qui se dressait au bord du fleuve.

L'ouragan était à son paroxysme. À la lueur constante des éclairs, on y voyait comme en plein jour. Le vent courbait les arbres. Le fleuve bouillonnait, blanc d'écume. À travers le rideau de la pluie, on distinguait les contours escarpés de la rive opposée. De temps en temps, l'un des géants de la forêt renonçait au combat et s'abattait dans un fracas sinistre. Le tonnerre emplissait l'air de vibrations

assourdissantes, si violentes qu'elles éveillaient irrésistiblement la terreur. À ce moment, la tempête parut redoubler d'efforts et les trois malheureux garçons eurent l'impression que l'île éclatait, se disloquait, les emportait avec elle dans un enfer aveuglant. Triste nuit pour des enfants sans foyer.

Cependant, la bataille s'acheva et les forces de la nature se retirèrent dans un roulement de tonnerre de plus en plus faible. Le calme se rétablit. Encore tremblants de peur, les garçons retournèrent au camp et s'aperçurent qu'ils l'avaient échappé belle. Le grand sycomore, au pied duquel ils dormaient d'habitude, avait été atteint par la foudre et gisait de tout son long dans l'herbe.

La terre était gorgée d'eau. Le camp n'était plus qu'un marécage et le feu, bien entendu, était éteint car les garçons, imprévoyants, comme on l'est à cet âge, n'avaient pas pris leurs précautions contre la pluie. C'était grave car ils grelottaient de froid. Ils se répandirent en lamentations sur leur triste sort, mais ils finirent par découvrir sous les cendres mouillées un morceau de bûche qui rougeoyait encore. Ils s'en allèrent vite chercher des bouts d'écorce sèche sous de vieilles souches à demi enfouies en terre et, soufflant à qui mieux mieux, ils parvinrent à ranimer le feu. Lorsque les flammes pétillèrent, ils ramassèrent des brassées de bois mort et eurent un véritable brasier pour se réchauffer l'âme et le corps. Ils en avaient besoin. Ils se découpèrent, après l'avoir fait sécher, de solides tranches de jambon, et festoyèrent en devisant jusqu'à l'aube, car il n'était pas question de s'allonger et de dormir sur le sol détremé.

Dès que le soleil se fut levé, les enfants, engourdis par le manque de sommeil, allèrent s'allonger sur le banc de sable et s'endormirent. La chaleur cuisante les réveilla. Ils se firent à manger, mais, après le repas, ils furent repris par la nostalgie du pays natal. Tom essaya de réagir contre cette nouvelle attaque de mélancolie. Mais les pirates n'avaient envie ni de jouer aux billes ni de nager. Il rappela à ses deux compagnons le secret qu'il leur avait confié et réussit à les dérider. Profitant de l'occasion, il leur suggéra de renoncer à la piraterie pendant un certain temps et de se transformer en Indiens. L'idée leur plut énormément. Nus comme des vers, ils se barbouillèrent de vase bien noire et ne tardèrent pas à ressembler à des zèbres, car ils avaient eu soin de se tracer sur le corps une série de rayures du plus bel effet. Ainsi promus au rang de chefs sioux, ils s'enfoncèrent dans le bois pour aller attaquer un campement d'Anglais.

Peu à peu, le jeu se modifia. Représentant chacun une tribu ennemie, ils se dressèrent des embuscades, fondirent les uns sur les autres, se massacrèrent et se scalpèrent impitoyablement plus d'un millier de fois. Ce fut une journée sanglante et, partant, une journée magnifique.

Ravis et affamés, ils regagnèrent le camp au moment du dîner. Une difficulté imprévue se présenta alors. Trois Indiens ennemis ne pouvaient rompre ensemble le pain de l'hospitalité sans faire la paix au préalable et, pour faire la paix, il était indispensable de fumer un calumet. Pas d'autre solution : il fallait en passer par là, coûte que coûte. Deux des nouveaux sauvages regrettèrent amèrement de ne pas être restés pirates. Néanmoins, dans l'impossibilité de se soustraire à cette obligation, ils prirent leurs pipes et se mirent à tirer vaillamment dessus.

À leur grande satisfaction, ils s'aperçurent que la vie sauvage leur avait procuré quelque chose. Maintenant, il leur était possible de fumer sans trop de déplaisir et sans avoir à partir brusquement à la recherche d'un couteau perdu. Plus fiers de cette découverte que s'ils avaient scalpé et dépouillé les Six Nations, ils fumèrent leurs pipes à petites bouffées et passèrent une soirée excellente.

## Chapitre XVIII

Cependant, en ce calme après-midi du samedi, la joie était loin de régner au village de Saint-Petersburg. La famille Harper et celle de tante Polly préparaient leurs vêtements de deuil à grand renfort de larmes et de sanglots. Un silence inhabituel pesait sur toutes les maisons. Les enfants redoutaient le congé du dimanche et n'avaient aucun goût à jouer, aucun entrain.

Au cours de la journée, Becky Thatcher se surprit à errer dans la cour déserte de l'école, mais ne trouva rien pour dissiper sa mélancolie.

– Oh ! Si seulement j'avais gardé sa boule de cuivre ! soupira-t-elle. Mais je n'ai rien pour me souvenir de lui !

Elle s'arrêta et considéra l'un des angles de la classe.

– C'était ici, fit-elle, poursuivant son monologue intérieur. Si c'était à recommencer, je ne dirai jamais ce que j'ai dit... Non, pour rien au monde. Mais, maintenant, c'est fini. Il est parti. Je ne le reverrai plus jamais, jamais, jamais...

Cette pensée lui fendit le cœur et les larmes lui inondèrent le visage. Garçons et filles, profitant de leur journée de congé, vinrent à l'école comme on va faire un pieux pèlerinage. Ils se mirent à parler de Tom et de Joe, et chacun désigna l'endroit où il avait vu ses deux camarades pour la dernière fois.

– J'étais là, juste comme je suis maintenant. Il se tenait ici, à ta place. J'étais aussi près que ça, et il souriait ainsi. Et puis quelque chose de terrible m'a traversé. Je n'ai pas compris à ce moment-là. Si j'avais su !

Puis on se querella pour savoir qui les avait vus le dernier, chacun se disputant ce triste privilège. Quand les témoins eurent tranché, les heureux élus prirent un air d'importance, éveillant autour d'eux l'admiration et l'envie. Un pauvre garçon qui n'avait rien d'autre à proposer alla jusqu'à dire, avec une fierté manifeste à ce souvenir :

– Eh bien, moi, une fois, Tom Sawyer m'a battu !

Mais cette tentative pour mériter la gloire fut un échec : la plupart des garçons pouvaient en dire autant, et cela ôtait tout son prix à l'exploit. Le groupe s'éloigna enfin en évoquant à voix sourde le souvenir des héros disparus.

Le lendemain, après l'école du dimanche, le glas se mit à sonner au lieu du carillon qui convenait d'habitude les fidèles au service. L'air était calme et le son triste de la cloche s'harmonisait parfaitement avec le silence de la nature. Les villageois arrivèrent un à un. Ils s'arrêtaient un instant sous le porche pour échanger à voix basse leurs impressions sur le triste événement. À l'intérieur de l'église, pas un murmure, pas un chuchotement, rien que le frou-frou discret des robes de deuil. Jamais la petite chapelle n'avait contenu tant de monde. Lorsque tante Polly fit son entrée, suivie de Sid, de Mary et de toute la famille Harper, l'assistance entière se leva et attendit debout que les parents éplorés des petits disparus se fussent assis au premier rang. Alors, au milieu du silence recueilli, ponctué de brefs sanglots, le pasteur étendit les deux mains et commença tout haut à prier. Puis l'assemblée chanta une hymne émouvante, suivie du texte : « Je suis la Résurrection et la Vie ».

Le pasteur fit alors un tableau des vertus, de la gentillesse des jeunes disparus, et des promesses exceptionnelles qu'ils laissaient entrevoir. Au point que chaque fidèle présent, conscient de la justesse de ces paroles, se reprocha son aveuglement devant ce qu'il avait pris pour des défauts et des lacunes graves chez ces pauvres garçons. Le révérend rappela mille traits qui prouvaient la bonté et la générosité de leur nature. Et tous, en pensant à ces épisodes, regrettaient d'avoir songé à l'époque que tout cela ne méritait que le fouet. Plus le révérend parlait, plus il devenait lyrique. À la fin, l'assistance émue jusqu'au tréfonds de l'âme se joignit au chœur larmoyant des parents éplorés et laissa libre cours à ses larmes et à ses sanglots. Le pasteur lui-même, gagné par la contagion, mouilla de ses pleurs le rebord de la chaire.

Si les gens avaient été moins accaparés par leur chagrin, ils eussent distingué comme une sorte de grincement au fond de l'église. Le pasteur releva la tête et regarda à travers ses larmes du côté de la porte. Il parut soudain pétrifié. Quelqu'un se retourna pour voir ce qui le troublait tant. Une autre personne fit de même, et bientôt tous les fidèles, debout et médusés, purent voir Tom qui s'avavançait au milieu de la nef, escorté de Joe et de Huck aussi déguenillés que lui. Les trois morts s'étaient cachés dans un recoin et avaient écouté d'un bout à l'autre leur oraison funèbre.

Tante Polly, Mary et les Harper se jetèrent sur leurs enfants retrouvés, les étouffèrent de baisers et se répandirent en actions de grâce tandis que le pauvre Huck, ne sachant que faire, songeait déjà à rebrousser chemin devant les regards peu accueillants.

– Tante Polly, murmura Tom. Ce n'est pas juste. Il faut que quelqu'un se réjouisse aussi de revoir Huck.

– Mais, voyons, Tom, je suis très heureuse de le revoir, le pauvre petit. Viens, Huck, que je t'embrasse.

Les démonstrations de la vieille dame ne firent qu'augmenter la gêne du garçon.

Tout à coup, le pasteur lança à pleins poumons :

– Béni soit le Seigneur de qui nous viennent tous nos bienfaits... Chantez, mes amis !... mettez-y toute votre âme !

Aussitôt, l'hymne *Old Hundred* jaillit de toutes les bouches et, tandis que les solives du plafond en tremblaient, Tom le pirate regarda ses camarades béats d'admiration et reconnut que c'était le plus beau jour de sa vie.

À la sortie de l'église, les villageois bernés tombèrent d'accord : ils étaient prêts à se laisser couvrir de ridicule une fois de plus, rien que pour entendre encore chanter l'*Old Hundred* de cette façon-là.

En fait, ce jour là, Tom, selon les sautes d'humeur de tante Polly, reçut plus de tapes et de baisers qu'en une année. Et il fut incapable de dire lesquels, des tapes ou des baisers, traduisaient le mieux la reconnaissance de sa tante envers le Ciel, et sa tendresse pour son garnement de neveu.

## Chapitre XIX

Tel était le grand secret de Tom. C'était cette idée d'assister à leurs propres funérailles qui avait tant plu à ses frères pirates. Le samedi soir, au crépuscule, ils avaient traversé le Missouri sur un gros tronc d'arbre, avaient abordé à une dizaine de kilomètres en amont du village et, après avoir dormi dans les bois jusqu'à l'aube, ils s'étaient faufiletés entre les maisons, sans se faire voir, et ils étaient allés se cacher à l'église derrière un amoncellement de bancs détériorés.

Le lundi matin, au petit déjeuner, tante Polly et Mary parurent redoubler de prévenances à l'égard de Tom. La conversation allait bon train.

– Allons, Tom, fit la vieille dame, je reconnais que c'est une fameuse plaisanterie de laisser les gens se morfondre pendant une semaine pour pouvoir s'amuser à sa guise, mais c'est tout de même dommage que tu aies le cœur si dur et que tu aies pu me faire souffrir à ce point. Puisque tu es capable de traverser le fleuve sur un tronc d'arbre pour assister à ton enterrement, tu aurais bien pu t'arranger pour me faire savoir que tu n'étais pas mort. Je n'aurais pas couru après toi, va.

– Oui, tu aurais pu faire cela, déclara Mary. D'ailleurs, je suis persuadée que tu l'aurais fait si tu en avais eu l'idée.

– N'est-ce pas, Tom, tu l'aurais fait ?

– Je... Je n'en sais rien. Ça aurait tout gâché.

– J'espérais que tu m'aimais assez pour cela, dit la vieille dame d'un ton grave, qui impressionna le garnement. Cela m'aurait fait plaisir, même si tu n'avais fait qu'y penser.

– Écoute, ma tante, ce n'est pas dramatique, expliqua Mary. C'est seulement l'étourderie de Tom. Il est toujours tellement pressé !...

– C'est d'autant plus regrettable. Sid y aurait pensé, lui. Et il serait venu. Un jour, Tom, quand il sera trop tard, tu y réfléchiras, et tu regretteras de ne pas l'avoir fait, alors que cela te coûtait si peu.

- Mais enfin, petite tante, tu sais que je t'aime.
- Je le saurais mieux si tu me le montrais.
- Eh bien, je regrette de ne pas y avoir pensé, fit Tom, repentant. Et pourtant j'ai rêvé de toi. C'est quelque chose ça, non ?
- C'est peu, un chat en ferait tout autant ! Mais c'est mieux que rien. Qu'as-tu rêvé ?
- Eh bien, mercredi soir, j'ai rêvé que tu étais assise auprès de ton lit avec Sid et Mary à côté de toi.
- Ça n'a rien d'extraordinaire. Tu sais que nous nous tenons très souvent au salon le soir.
- Oui, mais j'ai rêvé qu'il y avait aussi Mme Harper.
- Tiens, ça c'est curieux ! C'est exact. Elle était avec nous mercredi. As-tu rêvé autre chose ?
- Oh ! Des tas d'autres choses ! Mais c'est bien vague, tout cela maintenant.
- Essaie de te rappeler.
- J'ai l'impression que le vent a soufflé et que la lampe...
- Continue, Tom, continue.
- Tom se prit le front à deux mains et parut faire un violent effort.
- Ça y est ! Le vent a failli éteindre la lampe !
- Grands dieux ! Continue, Tom !
- Il me semble aussi que tu as fait une réflexion sur la porte qui venait de s'ouvrir.
- Oh ! Tom, continue, continue...
- Alors... je ne suis pas certain... mais tu as dû dire à Sid d'aller la fermer.
- Oh ! Tom, c'est invraisemblable ! Tout s'est bien passé ainsi ! Je n'ai jamais rien entendu de pareil. Dire qu'il y a des gens qui se figurent que les rêves ne signifient rien ! Je voudrais bien être plus vieille d'une heure pour aller raconter cela à Sereny Harper. Continue, Tom.
- Tout devient clair maintenant. Je me rappelle très bien. Tu as dit que je n'étais pas méchant mais seulement turbulent. Tu as parlé de chevaux échappés, je crois...
- Mais c'est vrai ! Vas-y, Tom, je t'en supplie.
- Alors tu t'es mise à pleurer.
- C'est vrai. Je t'assure que ce n'était d'ailleurs pas la première fois depuis ton départ. Et alors...
- Alors Mme Harper s'est mise à pleurer elle aussi en disant que c'était la même chose pour Joe et qu'elle regrettait de l'avoir fouetté parce que ce n'était pas lui qui avait volé la crème.

- Tom ! Mais c'est un miracle ! Tu as un don ! Continue...
- Alors Sid a dit... ?
- Je n'ai sûrement rien dit, coupa Sid.
- Si, si, tu as dit quelque chose, rectifia Mary.
- Il a dit qu'il espérait que je n'étais pas trop mal là où j'étais, mais que si j'avais été plus gentil...
- Écoutez-moi ça ! s'exclama tante Polly ! Ce sont les propres paroles de Sid.
- Et tu lui as imposé silence, ma tante.
- Ce n'est pas possible, il devait y avoir un ange dans le salon ce soir-là.
- Et puis, Mme Harper a dit que Joe lui avait fait éclater un pétard sous le nez et tu lui as raconté l'histoire du Doloricide et du chat...
- C'est la pure vérité.
- Alors, vous avez parlé des recherches entreprises pour nous retrouver et du service funèbre prévu pour le dimanche. Ensuite Mme Harper t'a embrassée et elle est partie en pleurant.
- Et alors, Tom ?
- Alors, tu as prié pour moi et tu t'es couchée. J'avais tellement de chagrin que j'ai pris un morceau d'écorce de sycomore et que j'ai écrit dessus : « Nous ne sommes pas morts, nous sommes seulement devenus des pirates ». J'ai posé le morceau d'écorce sur la table près de la bougie, et tu avais l'air si gentille pendant que tu dormais que je me suis penché et que je t'ai embrassée sur les lèvres.
- C'est vrai, Tom, c'est vrai ? Eh bien, je te pardonne tout pour cela !
- Et la vieille dame se leva et embrassa son neveu à l'étouffer. Tom eut l'impression d'être le plus affreux coquin que la terre ait jamais porté.
- C'est touchant... même si ça ne s'est passé qu'en rêve, murmura Sid en appuyant sur le dernier mot.
- Tais-toi, Sid. On agit dans les rêves comme dans la réalité. Tiens, Tom, voilà une belle pomme que je gardais pour te la donner quand on te retrouverait. Maintenant, va à l'école. Je remercie le Seigneur, notre Père à tous, de t'avoir retrouvé. Il est patient et miséricordieux pour ceux qui croient en lui et gardent sa parole. Dieu sait si je n'en suis pas digne, mais s'il n'accordait secours qu'à ceux qui le sont, il n'y aurait pas beaucoup à se réjouir ici-bas, et encore moins à entrer dans sa paix quand arrivera l'heure du repos éternel. Allez, partez tous les trois. Vous m'avez retardée assez longtemps.

Les enfants prirent le chemin de l'école, et la vieille dame se dirigea vers la maison de Mme Harper dont elle comptait bien vaincre le scepticisme en lui racontant le merveilleux rêve de Tom. Sid comprit qu'il valait mieux garder pour lui cette pensée qui lui trottait par la tête : « Bizarre, cette histoire : un rêve aussi long sans aucune erreur ! »...

Tom était devenu le héros du jour. Prenant son air le plus digne, il refusa de se mêler aux jeux ordinaires de ses camarades si peu en rapport avec la personnalité d'un pirate authentique. Il essaya de ne point voir les regards braqués sur lui et de ne point entendre les voix qui chuchotaient son nom, mais cela ne l'empêchait pas de boire comme du petit-lait toutes les remarques qu'il pouvait surprendre. Les plus petits s'attachaient à ses pas, fiers d'être tolérés à ses côtés. Ceux de son âge feignaient de ne pas s'être aperçus de son absence, mais intérieurement crevaient de jalousie. Ils auraient donné tout ce qu'ils avaient au monde pour avoir cette peau tannée et cette célébrité désormais attachée à son nom.

En fin de compte, les élèves cachèrent si peu leur admiration pour lui et pour Joe que les deux héros de l'aventure devinrent vite « puants » d'orgueil. Ils n'arrêtaient pas de narrer leurs exploits et, avec des imaginations comme celles dont ils étaient dotés, ils ne risquaient guère d'être à court. Quand ils sortirent leur pipe de leur poche et se mirent à fumer, ce fut du délire. Tom décida que désormais il pouvait se passer de Becky Thatcher. Il ne vivrait plus que pour la gloire, elle lui suffirait. Maintenant qu'il était un héros, Becky chercherait peut-être à se réconcilier. Eh bien, qu'elle essaie ! Elle verrait qu'il pouvait jouer les indifférents tout comme n'importe qui. Du reste, elle ne tarda pas à faire son entrée dans la cour de l'école. Tom fit mine de ne pas la voir, rejoignit un groupe de garçons et de filles et se mit à parler avec eux. La petite avait l'air très gai. Les joues roses et l'œil vif, elle courait après ses camarades et s'esclaffait quand elle en avait attrapé une. Mais il remarqua qu'elle venait toujours les chercher dans son voisinage et qu'elle en profitait pour regarder de son côté. Cela flatta sa vanité et acheva de le convaincre de l'ignorer. Elle cessa alors son jeu et erra sans but, soupirant et jetant des regards furtifs dans sa direction. La vue de Tom en grande conversation avec Amy Lawrence lui serra le cœur. Elle changea de visage et de comportement. Elle essaya de s'éloigner mais ses pas la ramenaient malgré elle vers le petit groupe. Elle s'adressa à une fille voisine de Tom :

– Tiens ! Mary Austin, pourquoi n'es-tu pas venue à l'école du dimanche ?

– Mais j'y étais !

– C'est drôle, je ne t'ai pas vue ! Je voulais te parler du pique-nique.

– Oh ! Ça c'est chic ! Qui est-ce qui l'offre ?

– C'est ma mère.

– Oh ! J'espère bien être de la fête.

– Bien sûr. C'est pour me faire plaisir qu'elle donne ce pique-nique. Je peux inviter qui je veux.

– Quand est-ce ?

– Probablement au moment des grandes vacances.

– On va bien s’amuser ! Tu vas inviter tous nos camarades ?

– Oui, tous ceux que je considère comme des amis, répondit Becky en se tournant vers Tom, mais Tom ne voulait rien entendre.

Il était en train d’expliquer à Amy Lawrence comment il avait échappé par miracle à la mort, la nuit de l’orage, lorsque le sycomore géant s’était abattu à quelques centimètres de lui.

– Oh ! Est-ce que je pourrai venir ? demanda Gracie Miller.

– Oui.

– Et moi ? fit Sally Rogers.

– Oui.

– Et moi aussi ? dit Susy Harper. Et je pourrai amener Joe ?

– Oui, oui.

Et ainsi de suite jusqu’à ce que chacun des membres du groupe eût demandé une invitation, sauf Tom et Amy. Alors Tom fit demi-tour et emmena Amy avec lui. Les lèvres de Becky tremblèrent, ses yeux s’embuèrent. Elle essaya de donner le change en se montrant particulièrement gaie, mais l’idée de son pique-nique ne présentait plus aucun charme pour elle. Elle alla se réfugier dans un coin et « pleura un bon coup » comme disent les personnes de son sexe. Elle resta là, seule, avec sa fierté blessée et son humeur morose. Quand la cloche sonna, elle s’arracha à son banc, secoua ses tresses et partit, bien décidée à se venger.

Pendant la récréation, Tom continua à se mettre en frais pour Amy Lawrence. Au bout d’un moment, il s’étonna de l’absence de Becky et la chercha partout pour l’humilier encore en lui infligeant le spectacle de son entente parfaite avec Amy. Il finit par la trouver sur un banc derrière l’école. Son sang ne fit qu’un tour. La rage l’étouffa. Elle était fort occupée à feuilleter un livre d’images avec Alfred Temple. Ils étaient si absorbés, leurs têtes étaient si rapprochées au-dessus du livre, qu’ils ne voyaient plus rien autour d’eux. La jalousie envahit Tom. Il s’en voulut d’avoir rejeté la chance de réconciliation offerte par Becky. Il se traita de tous les noms. Il aurait pleuré de rage. Tout en marchant près de lui, Amy bavardait joyeusement. Mais Tom avait perdu sa langue. Il ne l’entendait pas et répondait à côté de toutes ses questions. Il retournait sans cesse derrière l’école pour mieux se déchirer à ce spectacle ; il ne pouvait s’en empêcher. Cela le rendait fou que Becky Thatcher semblât ignorer tout de son existence. Mais elle n’était pas aveugle ; elle savait pertinemment qu’elle était en train de gagner la bataille et n’était pas mécontente de le voir souffrir ce qu’elle avait souffert.

Le gentil babillage d’Amy devenait intolérable. Tom eut beau faire allusion à des occupations urgentes et dire que le temps passait, rien n’y fit. Elle continuait à pépier. Tom pensa : « Qu’elle aille au diable ! Est-ce que je ne vais pas arriver à m’en débarrasser ? » Il fallait bien qu’il parte

enfin. Elle promit ingénument d'être « dans les parages » à la sortie de l'école. Et il la quitta en hâte, plein de ressentiment contre elle.

– N'importe qui, grinça Tom entre ses dents, n'importe qui, mais pas ce gandin de la ville qui se prend pour un aristocrate parce qu'il est bien habillé. Oh ! Attends un peu ! Je t'ai rossé le premier jour où je t'ai rencontré et te rosserai encore. Tu ne perds rien pour attendre !

Il étrilla un garçon imaginaire, frappant l'air de ses bras, de ses pieds, visant les yeux.

– Ah ! Oui, vraiment ! Tu cries trop fort, mon vieux ! Tiens, attrape ça !

Et la correction fictive se termina à sa plus grande satisfaction.

À midi, Tom s'enfuit chez lui. Il était partagé entre sa jalousie et sa conscience qui ne lui permettait plus de supporter la gratitude évidente et le bonheur d'Amy. Becky, de son côté, profita de la seconde récréation pour reprendre le manège avec Alfred, mais comme Tom refusait obstinément de venir étaler sa douleur devant elle, le jeu ne tarda pas à perdre de son charme. Son attitude se fit sérieuse, puis distraite, enfin franchement mélancolique. Elle crut reconnaître un pas à deux ou trois reprises. Espérance vite déçue. Ce n'était pas Tom. Elle commença à se sentir très malheureuse et regretta d'être allée si loin.

Comprenant qu'il la perdait sans saisir pourquoi, le pauvre Alfred ne savait plus à quel moyen recourir.

– Oh ! La belle image ! s'exclama-t-il. Regarde ça !

– Cesse de m'ennuyer avec cela, je m'en moque ! répondit Becky. Je m'en moque pas mal.

Et là-dessus, elle fondit en larmes.

Alfred se pencha vers elle pour la consoler. Elle le repoussa.

– Laisse-moi tranquille ! Je te déteste !

Le garçon se demanda ce qu'il avait bien pu faire. C'était elle qui avait proposé de regarder des images et la voilà qui partait tout en pleurs. Furieux, humilié, Alfred s'en fut méditer dans l'école déserte. La vérité lui apparut très vite : Becky s'était servie de lui pour se venger de Tom Sawyer. Comme il était loin de nourrir une sympathie exagérée pour ce dernier, il décida de lui jouer un bon tour sans courir lui-même trop de risques. Il se leva et pénétra dans la classe. Il s'approcha du banc de Tom. Sur le pupitre était posé son livre de lecture. Alfred l'ouvrit, chercha la page qui correspondait à la leçon du soir et versa dessus le reste d'un encrier. Embusquée derrière la fenêtre, Becky l'avait observé sans se faire remarquer. Dès qu'il eut terminé, elle se mit en route pour aller prévenir Tom. Il lui en saurait gré et ce serait la fin de leur brouille.

À mi-chemin, cependant, elle s'était ravisée. La façon dont Tom l'avait traitée pendant qu'elle lançait des invitations à son pique-nique ne pouvait pas se pardonner aussi facilement. Tant pis pour lui. Elle décida de le laisser punir, et de le détester à tout jamais par-dessus le marché !

## Chapitre XX

Tom rentra chez lui de fort méchante humeur. Il se sentait tout triste et les premières paroles de sa tante lui montrèrent qu'il n'était pas encore au bout de ses tourments.

– Tom, j'ai bonne envie de t'écorcher vif !

– Qu'est-ce que j'ai fait, tante Polly ?

– Ah ! Tu trouves que tu n'as rien fait ! Voilà que je m'en vais comme une vieille imbécile chez Sereny Harper pour lui raconter ton rêve et, pas plus tôt chez elle, j'apprends que Joe lui a dit que tu étais venu ici en cachette et que tu avais écouté toute notre conversation. Mais enfin, Tom, je me demande ce qu'un garçon capable de faire des choses pareilles pourra bien devenir dans la vie ? Je ne sais pas ce que ça me fait de penser que tu m'as laissée aller chez Sereny sans dire un mot. Tu ne t'es donc pas dit que j'allais me couvrir de ridicule ?

Tom, qui s'était trouvé très malin le matin au petit déjeuner, retomba de son haut.

– Je regrette, tante, mais je... je n'avais pas pensé à cela.

– Ah ! Mon enfant ! Tu ne penses jamais à rien ! Tu ne penses qu'à ce qui te fera plaisir. Tu as bien pensé à venir en pleine nuit de l'île Jackson pour te moquer de nos tourments et tu as bien pensé à me jouer un bon tour en me racontant ton prétendu rêve, mais tu n'as pas pensé une minute à nous plaindre et à nous épargner toutes ces souffrances.

– Tante Polly, je me rends compte maintenant que je vous ai fait beaucoup de chagrin, mais je n'en avais pas l'intention. Tu peux me croire. Et puis, ce n'est pas par méchanceté et pour me moquer de vous tous que je suis venu ici l'autre nuit.

– Alors, pourquoi es-tu venu ?

– Pour vous dire de ne pas vous inquiéter parce que nous n'étions pas noyés.

– Tom, Tom, je serais bien trop contente de pouvoir te croire, seulement tu sais bien toi-même que ce n'est pas vrai, ce que tu me dis là.

– Mais si, ma tante, je te le jure. Que je meure, si ce n'est pas vrai !

– Voyons, Tom, ne mens pas. Ça ne fait qu'aggraver ton cas.

– Ce n'est pas un mensonge, tante, c'est la vérité. Je voulais t'empêcher de te tourmenter, c'est uniquement pour ça que je suis venu.

– Je paierais cher pour que ce soit vrai, ça me ferait oublier bien des choses, mais ça ne tient pas debout. Pourquoi serais-tu venu et ne m'aurais-tu rien dit ?

– Tu comprends, tante Polly, j’avais l’intention de te laisser un message, mais quand tu as parlé de service funèbre, j’ai eu tout de suite l’idée d’assister à notre propre enterrement en nous cachant dans l’église et, forcément, ça aurait raté si je t’avais prévenue d’une manière ou d’une autre. Alors, j’ai remis mon morceau d’écorce dans ma poche et je suis reparti.

– Quel morceau d’écorce ?

– Celui sur lequel j’avais écrit que nous étions partis pour devenir pirates. Je regrette bien maintenant que tu ne te sois pas réveillée quand je t’ai embrassée, je t’assure.

Les traits de la vieille dame se détendirent et ses yeux s’emplirent d’une soudaine tendresse.

– C’est vrai, Tom, tu m’as bien embrassée, Tom ?

– Absolument vrai.

– Pourquoi m’as-tu embrassée, Tom ?

– Parce que je t’aime beaucoup et que tu avais tant de chagrin.

Les mots sonnaient si vrais que la vieille dame ne put s’empêcher de dire avec un tremblement dans la voix :

– Allons, Tom, viens m’embrasser et sauve-toi à l’école, et surtout tâche de ne plus me causer de tracas.

Dès qu’il fut parti, tante Polly se dirigea vers un placard et en sortit la malheureuse veste dans laquelle Tom avait exercé ses talents de pirate.

– Non, dit la vieille dame à haute voix. Je vais la remettre en place. Je sais que Tom a menti, mais il a menti pour me faire plaisir. Dieu lui pardonnera. Alors, ce n’est pas la peine de regarder dans ses poches.

Elle posa la veste sur une chaise et s’éloigna. Mais la tentation était trop forte. Elle revint sur ses pas et enfouit sa main dans la poche de Tom. Un moment plus tard, les joues ruisselantes de larmes, elle lisait le message écrit sur un morceau d’écorce.

– Maudit polisson, murmura-t-elle. Je lui pardonnerais encore, même s’il avait commis un million de péchés !

## Chapitre XXI

Le baiser affectueux que tante Polly lui avait donné avant son départ pour l’école avait chassé toutes les idées noires de Tom et il s’en alla le cœur léger. Au détour d’un chemin creux, il eut la

chance d'apercevoir Becky Thatcher. Comme toujours, son humeur lui dicta son attitude. Sans l'ombre d'une hésitation, il courut vers elle et lui dit :

– J'ai été très méchant aujourd'hui, Becky. Je suis désolé. Je ne recommencerai plus jamais, jamais... Veux-tu que nous redevenions amis ?

La petite le toisa du regard et lui répondit :

– Je vous serais reconnaissante de vous mêler de vos affaires, Monsieur Thomas Sawyer. Dorénavant, je ne vous adresserai plus jamais la parole.

Elle releva le menton et passa son chemin. Tom était si abasourdi qu'il n'eut pas la présence d'esprit de lui crier : « Ça m'est bien égal, espèce de pimbêche ! » Quand il lança cette phrase, Becky était déjà trop loin.

À son arrivée à l'école, Tom était dans une belle colère. Broyant du noir, il déambula dans la cour. Avec quel plaisir il l'aurait rossée si elle avait été un garçon ! Bientôt, il se trouva nez à nez avec elle et lui fit une remarque cruelle. La fillette riposta. Elle était si furieuse qu'elle ne se tenait plus d'impatience à l'idée que la classe allait commencer et que Tom se ferait punir pour avoir renversé de l'encre sur son livre de lecture. Elle ne songeait plus maintenant à dénoncer Alfred Temple. Ah ! Ça, non !

La malheureuse ne savait pas qu'elle était sur le point de s'attirer elle-même de graves ennuis.

M. Dobbins, le maître d'école, était arrivé à un certain âge, et faute d'argent, avait dû renoncer à jamais à satisfaire ses ambitions les plus chères. Il aurait voulu être médecin, mais il lui fallait se contenter de son poste d'instituteur dans un modeste village. Chaque jour, lorsque les élèves ne récitaient pas leurs leçons, il se plongeait dans la lecture d'un énorme livre qu'en temps ordinaire il gardait précieusement sous clef dans le tiroir de sa chaire. Les enfants se perdaient tous en conjectures sur la nature du mystérieux volume et eussent donné n'importe quoi pour satisfaire leur curiosité.

Becky entra dans la classe. La pièce était déserte. Elle passa auprès de la chaire et s'aperçut que la clef du tiroir était dans la serrure. Quelle aubaine ! La petite regarda autour d'elle. Elle était seule. D'un geste prompt, elle ouvrit le tiroir, en sortit le livre. Le titre, *Traité d'anatomie* du professeur X..., ne lui dit rien et elle se mit à en feuilleter les pages. Elle s'arrêta devant une superbe gravure représentant un corps humain avec toutes ses veines et ses artères en bleu et en rouge. À ce moment, une ombre se dessina sur la page. Tom Sawyer qui venait d'entrer avait aperçu le livre et s'approchait. Becky voulut le refermer, mais, dans sa précipitation, elle s'y prit si mal qu'elle déchira la moitié de la page qui l'avait tant intéressée. Elle enfouit le livre dans le tiroir, referma celui-ci à clef et se mit à pleurer de honte.

– Tom Sawyer, bredouilla-t-elle, ce n'est pas très joli ce que tu fais là ! C'est bien ton genre de venir espionner les gens pendant qu'ils sont en train de regarder quelque chose.

– Comment aurais-je pu savoir que tu étais en train de regarder quelque chose ?

– Tu devrais rougir, Tom Sawyer. Tu sais très bien que tu iras me dénoncer. Et alors qu'est-ce que je vais devenir ? Le maître me battra. Je n'ai jamais été battue en classe.

Alors, Becky frappa le sol de son petit pied.

– Eh bien, tant pis ! s'écria-t-elle. Fais ce que tu voudras. Je m'en moque. Je sais ce qui va se passer tout à l'heure. Attends un peu, tu verras ! Tu es un être odieux, odieux, odieux !

Et elle se précipita dehors, dans un nouvel accès de larmes.

Tom resta un peu décontenancé par cette brusque explosion de rage.

– Ah ! Là ! Là ! se dit-il, ce que c'est que les filles ! Jamais reçu de corrections en classe ! Peuh ! En voilà une affaire d'être battu ! Ce sont toutes des poules mouillées. Bien sûr, je n'irai pas la dénoncer au vieux Dobbins. Il y a des façons moins méprisables de régler ses comptes. D'ailleurs ce n'est pas la peine, le vieux saura toujours qui a déchiré son bouquin. Ça se passera comme d'habitude. Il interrogera d'abord les garçons. Personne ne répondra. Ensuite, il interrogera les filles une par une. Quand il arrivera à la coupable, il sera tout de suite fixé. Le visage des filles les trahit toujours. Elles n'ont pas de cran. En tout cas, voilà Becky Thatcher dans de beaux draps ; elle sera battue parce qu'elle n'a aucun moyen de s'en tirer. Enfin, ça la dressera...

Tom sortit rejoindre le groupe des écoliers qui s'amusaient dans la cour. Au bout d'un moment, le maître arriva et la classe commença. Tom ne s'intéressa guère aux sujets traités. De temps en temps, il regardait du côté des filles et ne pouvait se défendre d'un sentiment de pitié en apercevant le visage bouleversé de Becky. Bientôt, cependant, il découvrit la tache d'encre sur son livre de lecture et ne pensa plus à autre chose. Becky le surveillait du coin de l'œil et fit effort sur elle-même pour mieux voir ce qui allait se passer.

M. Dobbins avait l'œil exercé. De loin, il remarqua la tache qui s'étalait sur le livre de Tom et s'approcha en tapinois.

– Qui a fait cela ?

– Ce n'est pas moi, monsieur.

Bien entendu le maître n'accorda aucune créance aux dénégations de Tom qui aggravait singulièrement son cas en protestant de son innocence. Becky fut sur le point de se lever pour dénoncer le véritable coupable, mais, à la pensée que Tom ne manquerait pas de la trahir un peu plus tard, elle se retint.

Tom accepta avec résignation la correction que lui infligea l'instituteur et regagna sa place en se disant qu'après tout c'était peut-être bien lui qui avait renversé de l'encre sur son livre par mégarde.

Une bonne heure passa ainsi. L'air était lourd du bourdonnement de l'étude et le maître somnolait derrière sa chaire. Peu à peu, M. Dobbins sortit de sa torpeur, s'installa confortablement sur sa chaise et ouvrit le traité d'anatomie. Les élèves ne perdaient pas un seul de ses gestes. Tom jeta un

regard furtif à Becky et surprit dans les yeux de la petite l'expression navrante du jeune lapin qui se savait condamné. Du même coup, il en oublia son ressentiment contre elle. Vite, il fallait agir sans perdre une seconde ! Mais l'imminence du péril lui paralysait l'esprit ! Vite, voyons ! Ah ! C'est cela, il allait sauter sur le livre et s'enfuir avec ! Hélas ! Trop tard, M. Dobbins feuilletait déjà son gros bouquin. Becky était perdue. Le maître releva la tête et regarda sa classe d'un air si terrible que les meilleurs élèves se sentirent pris de panique. Un silence absolu régnait dans la salle.

– Qui a déchiré ce livre ? demanda M. Dobbins dont la colère montait à vue d'œil.

Personne ne répondit. On aurait pu entendre voler une mouche. Le maître scruta chaque visage dans l'espoir que le coupable se trahirait.

– Benjamin Rogers, avez-vous déchiré ce livre ?

– Non, monsieur.

Nouveau silence.

– Joseph Harper, est-ce vous ?

– Non, monsieur.

Tom devenait de plus en plus nerveux, et plaignait Becky de tout son cœur d'avoir à endurer ce lent martyre. Le maître examina les autres garçons d'un air soupçonneux et se tourna vers les filles.

– Amy Lawrence ?

L'enfant fit non de la tête.

– Gracie Miller ?

Même réponse.

– Susan Harper, est-ce vous ?

– Non, monsieur.

Maintenant c'était au tour de Becky Thatcher. Tom tremblait de la tête aux pieds. La situation était sans espoir.

– Rebecca Thatcher...

Tom la regarda. Elle était blanche comme un linge.

– Avez-vous déchiré... Non, regardez-moi en face...

Les mains de la petite se levèrent en un geste suppliant.

– Avez-vous déchiré ce livre ?

Un éclair traversa l'esprit de Tom qui se leva d'un bond.

– Monsieur, s'écria-t-il, c'est moi qui ai fait ça !

Les élèves médusés se tournèrent vers lui. Il resta un moment avant de reprendre ses esprits. Quand il s'avança pour recevoir son châtement, la surprise, la gratitude, l'adoration qui se peignaient sur le visage de Becky le dédommagèrent des cent coups de férule dont il était menacé. Galvanisé par la beauté de son acte, il reçut sans un cri la plus cinglante volée que M. Dobbins eût jamais administrée de sa vie. Il accepta avec la même indifférence l'ordre de rester à l'école deux heures après la fin de la classe, car il savait bien qu'une certaine personne, peu soucieuse de ces deux heures perdues à l'attendre, serait là, à sa sortie de prison.

Ce soir-là, Tom alla se coucher en méditant des projets de vengeance contre Alfred Temple. Honteuse et repentante, Becky lui avait tout raconté sans oublier sa propre trahison. Mais ses noirs desseins cédèrent la place à des pensées plus douces et Tom s'endormit bercé par la musique des derniers mots que Becky avait prononcés à son oreille.

– Tom, comme tu as été noble !

## Chapitre XXII

Les vacances approchaient. Le maître se fit encore plus sévère et plus exigeant car il voulait voir briller ses élèves au tournoi de fin d'année. Sa baguette et sa férule ne chômaient pas, du moins avec les jeunes écoliers. Seuls y échappaient les aînés, garçons et filles de dix-huit à vingt ans. Les coups de fouet de M. Dobbins étaient particulièrement vigoureux, car malgré la calvitie précoce qu'il cachait sous une perruque, son bras ne donnait aucun signe de faiblesse, comme il sied à un homme dans la force de l'âge. À mesure qu'approchait le grand jour, sa tyrannie latente s'exprimait de plus en plus ouvertement. Il semblait prendre un malin plaisir à punir les moindres peccadilles. Si bien que les petits écoliers passaient le jour dans la terreur, et la nuit à ruminer des projets de vengeance. Ils ne manquaient aucune occasion de jouer un mauvais tour au maître. Mais dans ce combat inégal, le maître avait toujours une bonne longueur d'avance. À chaque victoire de l'adversaire, il répondait par un châtement d'une telle sévérité que les garçons quittaient inmanquablement le champ de bataille en piteux état. Ils finirent, en une véritable conspiration, par mettre au point un plan qui promettait une réussite éblouissante. Ils entraînaient dans leurs rangs le fils du peintre d'enseignes et lui firent jurer le silence. Le maître, qui logeait dans la maison de ses parents, lui avait donné de bonnes raisons de le détester ; aussi se réjouissait-il de ce projet. La femme du vieil instituteur devait partir pour quelques jours à la campagne. Rien ne s'opposerait donc à la bonne marche du complot.

Le maître d'école se préparait toujours aux grandes occasions en buvant passablement la veille. Le fils du peintre profiterait du petit somme où l'auraient plongé ses libations, pour « faire ce qu'il avait à faire ». Il n'aurait plus qu'à le réveiller à l'heure dite pour l'accompagner en hâte à l'école. Le temps passa et le grand soir arriva.

À huit heures, l'école ouvrit ses portes. Elle était brillamment illuminée et décorée de couronnes, de feuillages et de fleurs. Le maître présidait devant son tableau noir. Sa chaire trônait sur une estrade surélevée qui dominait toute l'assemblée. Il était visiblement éméché. Les notables et les parents d'élèves avaient pris place sur des bancs en face de lui. À sa gauche, sur une plate-forme de circonstance, se tenaient, assis en rangs serrés, les élèves qui devaient prendre part aux exercices de la soirée : petits garçons horriblement gênés dans leur peau et leurs vêtements trop propres, adolescents gauches, fillettes et jeunes filles noyées sous une neige de batiste et de mousseline, toutes visiblement conscientes de leurs bras nus, des petits bijoux de la grand-mère, de leurs bouts de rubans roses et bleus, et de leurs cheveux piqués de fleurs.

Les exercices commencèrent. Un bambin vint gauchement réciter : « Qui s'attendrait à voir sur scène un enfant de mon âge... ». Ses gestes mécaniques et saccadés rappelaient ceux d'une machine quelque peu dérégulée. Mais il réussit à aller jusqu'au bout malgré sa peur et se retira sous les applaudissements après avoir salué d'un geste artificiel.

Une fillette toute honteuse récita en zézayant : « Marie avait un petit mouton », fit une révérence pitoyable, eut sa bonne mesure d'applaudissements et se rassit, rouge d'émotion, ravie.

Tom Sawyer s'avança, la mine assurée, et se lança avec une belle fureur et des gestes frénétiques dans l'immortelle et intarissable tirade : « Donnez-moi la liberté ou la mort ». Hélas ! Saisi par un horrible trac, il dut s'arrêter au beau milieu, les jambes tremblantes et la voix étranglée. Il est vrai que la sympathie de la salle lui était manifestement acquise. Son trou de mémoire aussi, ce qui était pire. Le maître fronça les sourcils et cela l'acheva. Il ne put reprendre pied et se retira dans une totale déconfiture. Une brève tentative d'applaudissements mourut d'elle-même.

Après « Le garçon se tenait sur le pont du navire en flammes », « L'Assyrien descendit » et autres chefs-d'œuvre déclamatoires, les auditeurs eurent droit à des exercices de lecture et à un concours d'orthographe. La maigre classe de latin s'en tira avec honneur. Enfin ce fut le grand moment de la soirée : celui des « compositions originales » des jeunes filles. Chacune à son tour s'avança jusqu'au bord de l'estrade, s'éclaircit la voix, brandit son manuscrit orné d'un beau ruban, et entreprit une lecture laborieuse où l'« expression » et la ponctuation faisaient l'objet d'un soin extrême. Les thèmes étaient ceux qui avaient déjà servi à leurs mères, leurs grand-mères, et sans doute à leurs ancêtres, du même sexe en ligne directe depuis les Croisades : « L'Amitié », « Les Souvenirs des jours passés », « La Religion dans l'Histoire », « Le Pays du rêve », « Les Avantages de la culture », « Les Formes du gouvernement politiques comparées et opposées », « La Mélancolie », « L'Amour filial », « Les Aspirations du cœur ».

On retrouvait chez tous ces « auteurs » la même mélancolie jalousement cultivée, l'amour immodéré du « beau langage » inutile et pompeux, enfin l'abus de mots si recherchés qu'ils en devenaient vides de sens.

Mais ce qui faisait la particularité unique de ces travaux, ce qui les marquait et les défigurait irrémédiablement, c'était l'inévitable, l'intolérable sermon qui terminait chacun d'eux à la façon d'un appendice monstrueux. Peu importait le sujet. On était tenu de se livrer à une gymnastique

intellectuelle inouïe pour le faire entrer coûte que coûte dans le petit couplet d'usage où tout esprit moral et religieux pouvait trouver matière à édification personnelle. L'hypocrisie flagrante de ces sermons n'a jamais suffi à faire bannir cet usage des écoles. Aujourd'hui encore, il n'y en a pas une seule dans tout notre pays, où l'on n'oblige les jeunes filles à terminer ainsi leurs compositions. Et vous découvrirez que le sermon de la jeune fille la plus frivole et la moins pieuse de l'école est toujours le plus long et le plus impitoyablement dévot. Mais assez disserté. Nul n'est prophète en son pays. Revenons au Tournoi.

La première composition s'intitulait « Est-ce donc là la vie ? ». Peut-être le lecteur pourra-t-il supporter d'en lire un extrait :

*« Dans les sentiers habituels de la vie, avec quelle délicieuse émotion le jeune esprit ne regarde-t-il pas vers quelque scène anticipée de réjouissances ? La folle du logis s'évertue à peindre de douces couleurs ces images de joie. La voluptueuse adoratrice de la mode s'imagine, au sein de la foule en fête, la plus regardée de ceux qui regardent. Sa silhouette gracieuse parée de robes de neige tourbillonne entre les groupes de joyeux danseurs. Ses yeux sont les plus brillants, son pas est le plus rapide de toute l'allègre assemblée. À de si douces fantaisies, le temps passe bien vite et l'heure tant attendue arrive enfin de son entrée dans ces champs élyséens dont elle a tant rêvé. Combien féérique apparaît tout ce qui touche son regard.*

*Chaque scène est plus charmante que la précédente. Mais vient le temps où elle découvre sous ces belles apparences que tout est vanité.*

*La flatterie qui jadis a charmé son âme grince alors rudement à son oreille. La salle de bal a perdu de ses attraits. La santé ruinée et le cœur rempli d'amertume, elle se détourne avec la conviction que les plaisirs terrestres ne peuvent satisfaire les aspirations de l'âme ».*

Etc., etc.

Des murmures d'approbation, ponctués d'exclamations à voix basse, accompagnaient de façon intermittente cette lecture : « Comme c'est charmant ! » « Quelle éloquence ! » « Comme c'est vrai ! »

Cela se termina par un sermon particulièrement affligeant, et les applaudissements furent enthousiastes.

Alors se leva une mince jeune fille mélancolique dont le visage avait cette « pâleur intéressante » due aux pilules et à une mauvaise digestion. Elle lut un poème. Deux strophes suffiront :

### **L'ADIEU D'UNE JEUNE FILLE**

#### **DU MISSOURI À L'ALABAMA**

*Alabama, adieu ! Je t'aime !*

*Mais je dois te quitter pour un temps !*

*De tristes, tristes pensées de toi, s'enfle mon cœur,  
Et les souvenirs brûlants se pressent sur mon front.  
Car j'ai souvent marché dans tes forêts fleuries  
Et lu, et rêvé près du ruisseau de la Tallapoosa,  
Écouté les flots furieux de la Tallassee  
Et courtsié, près de Coosa, le rayon d'Aurore.  
Je n'ai point de honte à porter ce cœur trop plein,  
Et je ne rougis pas de me cacher derrière ces yeux remplis de larmes.  
Ce n'est pas un pays étranger que je dois maintenant quitter.  
Ce ne sont pas des étrangers à qui vont ces soupirs.  
Foyer et bon accueil étaient miens partout en cet État  
Dont je dois abandonner les vallées, dont les clochers s'éloignent si vite de moi.  
Et bien froids seront alors mes yeux, et mon cœur, et ma tête  
S'ils viennent un jour à être froids pour toi, cher Alabama.*

Rares étaient ceux qui connaissaient le sens de *tête*, mais le poème reçut néanmoins l'approbation de tous.

Enfin apparut une fille noire de cheveux, d'yeux et de teint. Elle attendit un temps infini, prit une expression tragique et commença à lire d'une voix mesurée :

### **UNE VISION**

*Sombre et tempétueuse était la nuit. Autour du trône céleste ne frémissait pas une seule étoile. Mais les accents profonds du puissant tonnerre vibraient constamment à l'oreille, tandis que l'éclair terrifiant s'enivrait de sa colère dans les appartements célestes et semblait mépriser le frein mis par l'illustre Franklin à la terreur qu'il exerce. Les vents exubérants eux-mêmes sortaient tous de leur asile mystique et se déchaînaient comme pour rehausser de leur aide la sauvagerie de la scène. En un tel moment si morne, si sombre, vers l'humaine compassion mon cœur se tourna. Mais au lieu de cela, mon amie la plus chère, ma conseillère, mon soutien et mon guide, ma joie dans la peine, ma félicité dans la joie, vint à mon côté. Elle avançait comme l'un de ces êtres merveilleux marchant dans les sentiers ensoleillés du Paradis imaginaire des jeunes romantiques. Une reine de splendeur, sans ornement que celui de sa beauté transcendante. Si léger était son pas qu'il ne faisait aucun bruit, et sans le magique frisson de son doux contact, sa présence serait passée inaperçue, ignorée. Une étrange tristesse pesait sur ses traits, comme les larmes de glace sur le manteau de décembre,*

*tandis qu'elle me montrait les éléments furieux au-dehors, et me priait de contempler les deux êtres qui m'étaient présentés.*

Ce cauchemar occupait dix bonnes pages de manuscrit et se terminait par un sermon si destructeur de toute espérance pour des non-presbytériens qu'il remporta le premier prix. Cette composition fut considérée comme le plus bel effort de la soirée. En remettant la récompense à son auteur, le maire du village fit une chaleureuse allocution où il disait que c'était de loin la « chose la plus éloquente qu'il ait jamais entendue, et que Daniel Webster lui-même pourrait en être fier ».

Le nombre de compositions où revenaient sans cesse les mots « beauté sublime », et « pages de vie » pour désigner l'expérience humaine, fut égal à la moyenne habituelle.

Attendri par l'alcool jusqu'à la bienveillance, le maître repoussa sa chaise, tourna le dos à l'assistance et se mit à dessiner sur le tableau une carte d'Amérique pour les exercices de géographie. Mais le résultat fut lamentable tant sa main tremblait. Des ricanements étouffés fusèrent dans la salle. Il en connaissait la raison et voulut y remédier. Il effaça et recommença, mais ne fit qu'aggraver les choses. Les ricanements augmentèrent. Il concentra alors toute son attention sur sa tâche, bien déterminé à ne pas se laisser atteindre par les rires. Il sentait tous les yeux fixés sur lui. Il crut en venir enfin à bout, mais les ricanements continuèrent et augmentèrent manifestement.

Rien d'étonnant à cela : de la trappe du grenier située juste au-dessus de l'estrade, descendait un chat soutenu par une corde liée aux hanches. Un foulard lui nouait la tête et les mâchoires, pour l'empêcher de miauler. Pendant cette lente descente il se débattit, tantôt vers le haut afin d'attraper la corde, tantôt vers le bas sans autre résultat que de battre l'air de ses pattes. Cette fois, les rires emplissaient la salle. Le chat était maintenant à quinze centimètres de la tête du maître totalement absorbé dans sa tâche. Plus bas, plus bas, encore plus bas ; enfin le chat put en désespoir de cause s'agripper à la perruque, s'y cramponna, et fut alors remonté en un tournemain avec son trophée.

Comme il brillait, ce crâne chauve sous les lumières ! Il brillait d'autant plus que le fils du peintre d'enseignes l'avait bel et bien enduit de peinture dorée.

Cela mit fin à la séance. Les garçons étaient vengés. Les vacances commençaient.

## Chapitre XXIII

L'Ordre des Cadets de la Tempérance avait un uniforme et des insignes si magnifiques que Tom résolut d'y entrer. Il dut promettre de s'abstenir de fumer, de boire, de mâcher de la gomme et de jurer. Il fit alors cette découverte : que promettre de ne pas faire une chose est le plus sûr moyen au monde pour avoir envie de la faire. Tom se trouva vite en proie au désir de boire et de jurer ; ce désir devint si intense que seule la perspective de s'exhiber avec sa belle ceinture rouge l'empêcha

de se retirer de l'Ordre. Cependant, pour justifier pareille démonstration, il fallait une occasion valable. Le 4 juillet approchait, certes, mais Tom, renonçant à attendre jusque-là, misa entièrement sur le vieux juge Frazer qui, selon toute vraisemblance, était sur son lit de mort et ne manquerait pas d'avoir, en tant que juge de paix et grand notable, des funérailles officielles.

Pendant trois jours, Tom s'inquiéta fortement de l'état de santé du juge et se montra avide de nouvelles. Son espoir fut bientôt tel qu'il sortit son uniforme et s'exerça devant la glace. Mais l'état du juge était d'une instabilité décourageante. On annonça finalement un mieux, puis une convalescence. Tom fut écoeuré et se sentit même atteint personnellement. Il remit sa démission immédiatement. Cette nuit-là, le juge fit une rechute et mourut. Tom jura de ne plus jamais accorder sa confiance à un grand homme de son espèce. La cérémonie fut remarquable, et les cadets paradèrent avec tant d'allure que l'ex-membre crut en mourir... de dépit !

Tom avait toutefois gagné quelque chose : il était à nouveau un garçon libre. Il pouvait boire et fumer, mais découvrit avec surprise qu'il n'en avait plus envie. Le simple fait de pouvoir le réaliser tuait tout désir, et ôtait tout son charme à la chose.

Tom s'étonna bientôt de constater que les vacances tant désirées lui pesaient.

Il essaya de rédiger son journal, mais étant dans une période creuse, il abandonna au bout de trois jours.

Les premiers groupes de chanteurs noirs arrivèrent en ville et firent sensation. Tom et Joe Harper montèrent un orchestre, ce qui fit leur bonheur pendant deux jours.

La fameuse fête du 4 elle-même fut en un sens un échec car il plut à verse : il n'y eut pas de défilé. De plus, au grand désappointement de Tom, l'« homme le plus grand du monde », un certain M. Benton – sénateur des U.S.A. de son état –, était loin de mesurer huit mètres comme il l'avait cru !

Un cirque passa. Les garçons jouèrent au cirque pendant trois jours sous un chapiteau fait de morceaux de tapis. Trois jetons pour les garçons, deux pour les filles ! Puis on abandonna la vie du cirque.

Un phrénologue et un magnétiseur firent leur apparition, puis s'en retournèrent, laissant le village plus triste et plus morne que jamais.

Il y eut quelques soirées entre garçons et filles. Hélas ! Elles eurent beau se révéler fort agréables, elles furent si peu nombreuses qu'entre-temps la vie sembla encore plus vide.

Becky Thatcher était partie dans sa maison de Constantinople pour y rester avec ses parents pendant toute la durée des vacances. Il n'y avait donc aucune perspective réjouissante, où qu'on se tournât.

Ajoutez à cela le terrible secret du meurtre : c'était pour Tom un supplice permanent, un véritable cancer qui le rongait. Ensuite vint la rougeole.

Pendant deux longues semaines, Tom resta prisonnier, absent au monde et aux événements extérieurs. Très atteint, il ne s'intéressait à rien. Quand il put se lever et faire péniblement une première sortie, il dut constater que le village et les gens étaient tombés encore plus bas.

Il y avait eu un « réveil religieux » et tout le monde s'était « converti » ; pas seulement les adultes, mais les garçons et les filles. Tom fit le tour du pays, espérant en dépit de tout rencontrer au moins un visage de pécheur heureux, mais, où qu'il allât, ce ne fut qu'amère déception. Il découvrit Joe Harper absorbé dans l'étude d'un Évangile : il s'éloigna tristement de ce déprimant spectacle. Il chercha Ben Rogers, et le trouva en train de distribuer des tracts religieux. Il alla relancer Jim Hollis... et celui-ci attira son attention sur la précieuse bénédiction que constituait l'avertissement donné par sa rougeole. Chaque garçon qu'il rencontrait ajoutait un peu plus à son découragement. Quand, en désespoir de cause, ayant voulu chercher refuge dans le sein de Huckleberry Finn, il fut reçu avec une citation biblique, il n'y tint plus : vaincu, il rentra à la maison se mettre au lit. Il comprenait qu'il était désormais le seul dans ce village à être irrémédiablement damné, damné à jamais.

Il y eut cette nuit-là un orage épouvantable : une pluie torrentielle, des coups de tonnerre effroyables et des éclairs aveuglants qui illuminaient le ciel entier. Il enfouit sa tête sous les couvertures, croyant sa dernière heure venue. Pas de doute : ce déchaînement général lui était destiné ; il avait poussé à bout la patience des puissances célestes.

Il aurait toutefois pu penser que c'était beaucoup d'honneur et de munitions pour un moucheron comme lui, que de mettre toute une batterie d'artillerie en branle afin de l'anéantir. Pourtant, il ne trouva pas autrement incongru qu'on déclenchât un orage aussi impressionnant dans le seul but de faire sauter la terre sous les pattes du malheureux insecte qu'il était.

Néanmoins, la tempête s'apaisa peu à peu. Elle s'éteignit finalement sans avoir accompli son œuvre. La première réaction du garçon fut de se convertir instantanément en signe de gratitude. La seconde fut d'attendre quelque peu pour ce faire... Sait-on jamais : peut-être n'y aurait-il plus de tempêtes comme celle-ci !

Le lendemain, le docteur était de retour. Tom avait rechuté. Les trois semaines qu'il passa au lit lui parurent un siècle entier. Quand il mit enfin le pied dehors, considérant son état de solitude et d'abandon, il n'avait plus guère de reconnaissance envers le Ciel qui l'avait épargné. Il erra sans but au long des rues. Il trouva Jim Hollis qui tenait le rôle du juge dans un tribunal d'enfants prétendant juger un chat pour meurtre, en présence de la victime : un oiseau. Il surprit peu après Joe Harper et Huck Finn en train de manger un melon dérobé dans une ruelle. Pauvres types ! Eux aussi, tout comme lui, avaient lamentablement rechuté !

## Chapitre XXIV

Un événement impatientement attendu vint enfin secouer pour de bon la torpeur de Saint-Petersburg. Muff Potter allait être jugé devant le tribunal du pays. Aussitôt, il ne fut plus question que de cela. Tom ne pouvait s'en abstraire. Chaque fois qu'on parlait du crime devant lui, le garçon sentait son cœur se serrer. Sa conscience le mettait au supplice et il était persuadé que des gens abordaient ce sujet avec lui, uniquement pour tâter le terrain. Il avait beau se dire qu'on ne pouvait rien savoir, il n'était pas tranquille. Il emmena Huck dans un endroit désert afin d'avoir en sa compagnie une sérieuse conversation sur ce point. Cela le soulagerait un peu de délier sa langue pendant un court moment et de partager son fardeau avec un autre.

– Huck, tu n'as rien dit à personne ?

– À propos de quoi ?

– Tu sais très bien.

– Ah ! Oui... Mais non, bien sûr, je n'ai rien dit.

– Pas un mot ? Jamais ?

– Non, pas un mot. Pourquoi me demandes-tu ça ?

– Je craignais que tu n'aies parlé.

– Mais voyons, Tom Sawyer, nous n'en aurions pas pour deux jours à vivre si nous ne tenions pas notre langue. Tu le sais bien.

Tom se sentit rassuré.

– Huck, fit-il après une pause, on ne peut pas nous forcer à parler ?

– Me forcer à parler, moi ! Qu'on essaie ! Je n'ai aucune envie de me faire assassiner.

– Allons, je crois que nous n'aurons rien à craindre tant que nous nous tairons. Mais nous ferions tout de même mieux de renouveler notre serment. C'est plus sûr.

– Si tu veux.

Les deux garçons jurèrent donc de nouveau de ne jamais parler de ce qu'ils avaient vu la nuit, dans le cimetière.

– Dis donc, demanda Tom, ça ne te fait pas de la peine pour Muff Potter ?

– Si, forcément. Il ne vaut pas grand-chose mais ce n'est pas un mauvais type. Et puis, il n'a jamais rien fait de mal. Il pêche un peu pour avoir de quoi boire, il ne fiche rien d'un bout à l'autre de la

journée, mais quoi ! Nous en sommes tous plus ou moins là ! Non, je t'assure que c'est un brave type. Une fois, il m'a donné la moitié de son poisson parce qu'il n'en avait pas d'autre. Il m'a souvent aidé dans les moments difficiles.

– Et moi, il m'a réparé mon cerf-volant et il a fixé des hameçons à ma ligne. Je voudrais bien lui permettre de s'évader.

– C'est impossible, mon pauvre Tom ! Et puis on ne serait pas long à le repincer, va.

– Oui, mais ça me dégoûte de les entendre parler de lui comme ils le font, alors qu'il est innocent.

– Moi aussi, je te prie de croire. Tout le monde dans le pays dit que c'est un monstre et qu'il aurait dû être pendu depuis longtemps.

– J'ai entendu dire que si jamais on ne le condamnait pas, il serait certainement lynché.

– Et ils le feraient, c'est sûr !

Les deux garçons continuèrent longtemps à bavarder sur ce thème, bien que cela ne leur apportât guère de réconfort. Au moment du crépuscule, ils se retrouvèrent en train de rôder autour de la petite prison isolée comme s'ils attendaient que quelque chose ou quelqu'un vînt résoudre leur dilemme. Mais rien ne se produisit. On eût dit que ni les anges ni les fées ne s'intéressaient au sort de l'infortuné prisonnier.

Tom et Huck firent ce qu'ils avaient déjà fait maintes fois auparavant : ils se hissèrent jusqu'à l'appui extérieur de la petite fenêtre grillagée et passèrent du tabac et des allumettes à Potter. Il était seul dans sa cellule. Il n'y avait pas de gardien pour le surveiller.

Ses remerciements avaient toujours éveillé les remords des deux camarades, mais ce soir-là, ils les bouleversèrent. Ils se sentirent particulièrement ignobles et lâches, lorsque Potter leur dit :

– Vous avez été rudement bons pour moi, les gars, meilleurs que n'importe qui dans le pays. Je n'oublierai jamais ce que vous avez fait, jamais. Je me dis souvent : « Autrefois, je rafistolais les cerfs-volants des garçons, je leur apprenais un tas de trucs, je leur montrais les bons endroits pour pêcher, j'essayais d'être gentil avec eux, mais maintenant, ils m'ont tous oublié, ils ont tous oublié le vieux Muff parce qu'il est dans le pétrin. Oui, tous, sauf Tom et Huck. Et moi non plus, je ne les oublie pas... » Vous savez, les gars, j'ai fait une chose épouvantable. J'étais soûl, j'étais fou, je ne m'explique pas ça autrement, et maintenant je vais aller me balancer au bout d'une corde : c'est juste ! Et puis, je crois qu'il vaut mieux en finir. Allons, je n'en dirai pas plus pour ne pas vous faire de peine, mais je veux quand même vous dire de ne jamais vous enivrer, comme ça, vous n'irez pas en prison. Maintenant, montrez vos frimousses. Faites-vous la courte échelle. Ça fait du bien de voir les amis. Là, c'est ça. Laissez-moi vous caresser les joues. C'est ça. Serrons-nous la main. La vôtre passera à travers les barreaux, mais la mienne est trop grosse. Braves petites mains. Ça ne tient pas beaucoup de place, mais elles ont bien aidé le pauvre Muff et elles l'aideraient encore bien plus si elles le pouvaient.

Tom rentra chez lui la mort dans l'âme. Cette nuit-là, il eut d'effroyables cauchemars. Le lendemain et le jour suivant, il erra aux abords du tribunal. Il était attiré là par une force irrésistible, mais il lui restait encore assez de volonté pour ne pas entrer. Il en allait de même pour Huck et les deux camarades étaient si troublés qu'ils s'évitaient avec soin.

Chaque fois que quelqu'un sortait du tribunal, Tom s'approchait et essayait d'obtenir des renseignements sur la marche du procès. À la fin du second jour, le verdict ne faisait plus de doute pour personne. Joe l'Indien n'avait pas varié d'une ligne au cours de sa déposition et le sort de Potter était réglé comme du papier à musique.

Tom resta dehors fort tard ce soir-là et rentra dans sa chambre par la fenêtre. Il était dans un état d'énervement indescriptible. Il lui fallut des heures pour s'endormir.

Le lendemain matin, la salle d'audience était pleine à craquer. Tout le village était là, car c'était le jour où devait se décider le sort de l'accusé. Les hommes et les femmes se pressaient en nombre égal sur les bancs étroits. Après une longue attente, les jurés vinrent s'asseoir aux places qui leur étaient réservées. Puis, Potter entra à son tour avec ses chaînes. Il était pâle. Il avait les yeux hagards d'un homme qui se sait perdu. On l'installa sur un banc exposé à tous les regards ; Joe l'Indien, toujours impassible, attirait lui aussi l'attention de tous. Après quelque temps, le juge arriva, suivi du shérif qui déclara que l'audience était ouverte.

Comme toujours dans le procès, on entendit les avocats se parler à voix basse et remuer des papiers. Aucun de ces petits détails n'échappa au public, et tous contribuèrent à créer une atmosphère angoissante.

Bientôt, on appela le premier témoin. Celui-ci confirma qu'il avait surpris Potter en train de se laver au bord d'un ruisseau pendant la nuit du crime, et que l'accusé s'était enfui en l'apercevant.

– Vous n'avez rien à demander au témoin ? demanda le juge à l'avocat de Potter.

– Non, rien.

Le témoin suivant raconta comment il avait trouvé le couteau auprès du cadavre du docteur.

– Vous n'avez rien à demander au témoin ? fit de nouveau le juge.

– Non, rien, répondit le défenseur de Muff Potter malgré le regard suppliant de son client.

Un troisième témoin jura qu'il avait vu souvent l'arme du crime entre les mains de Potter. Plusieurs autres insistèrent sur son air coupable quand il était revenu sur les lieux du crime. Les détails des tristes événements qui s'étaient passés ce matin-là dans le cimetière, et qui étaient présents à l'esprit de tous, furent ainsi rapportés par des témoins dignes de foi, mais tous défilèrent à la barre sans que l'avocat voulût poser la moindre question.

L'assistance commençait à trouver bizarre l'attitude du défenseur.

« Allait-il donc laisser condamner son client à mort sans ouvrir la bouche ? ».

Telle était la question que tout le monde se posait. On était déçu et on le fit bien voir en manifestant sa désapprobation par des murmures qui valurent au public une remontrance du juge.

Le procureur se leva d'un air solennel.

– Messieurs les jurés, les dépositions de ces honorables citoyens, dont nous ne saurions mettre en doute la parole, nous renforcent dans notre idée qu'il ne peut y avoir d'autre coupable que l'accusé ici présent. Nous n'avons rien à ajouter et nous nous en rapportons à vous.

Le malheureux Potter laissa échapper un gémissement et se prit la tête à deux mains tandis que des sanglots agitaient ses épaules. Les hommes étaient émus et les femmes laissaient couler leurs larmes sans vergogne.

L'avocat de la défense se leva à son tour et dit :

– Monsieur le juge, nos remarques au cours des débats ont dû vous faire deviner que nous comptons présenter la défense de notre client en invoquant l'irresponsabilité entraînée par état d'ivresse. Nous avons changé d'avis et nous renonçons à ce moyen.

Il se tourna vers le greffier.

– Faites appeler Thomas Sawyer, je vous prie.

La stupeur se peignit sur tous les visages, y compris celui de Potter. Tout le monde eut les yeux braqués sur Tom lorsqu'il traversa la salle pour se rendre à la barre des témoins. Le jeune garçon avait l'air un peu affolé car il avait très peur. Il prêta serment.

– Thomas Sawyer, où étiez-vous le 17 juin vers minuit ?

Tom jeta un coup d'œil à Joe l'Indien dont le visage immobile avait l'air sculpté dans la pierre. Aucun mot ne sortait de sa bouche. Finalement, Tom rassembla assez de courage pour répondre d'une voix étranglée :

– Au cimetière.

– Un peu plus haut, s'il vous plaît. N'ayez pas peur. Où étiez-vous ?

– Au cimetière.

Un sourire méprisant erra sur les lèvres de Joe l'Indien.

– Vous étiez près de la tombe de Hoss Williams ?

– Oui, monsieur.

– Allons, un tout petit peu plus haut. À quelle distance en étiez-vous ?

– Aussi près que je le suis de vous.

– Étiez-vous caché ?

– Oui.

– Où cela ?

– Derrière un orme, tout à côté de la tombe.

Joe l'Indien réprima un mouvement imperceptible.

– Y avait-il quelqu'un avec vous ?

– Oui. J'étais là avec...

– Attendez... Attendez. Inutile de citer le nom de votre compagnon. Nous le ferons comparaître quand le moment sera venu. Aviez-vous quelque chose avec vous ?

Tom hésita et parut tout penaud.

– Allons, parlez, mon garçon. N'ayez pas peur. La vérité est toujours digne de respect. Vous n'aviez pas les mains vides, n'est-ce pas ?

– Non... nous avons emporté... un chat mort.

Un murmure joyeux courut dans la salle, vite étouffé par le juge.

– Nous montrerons le squelette du chat. Maintenant, mon garçon, racontez-nous tout ce qui s'est passé. N'oubliez rien. N'ayez pas peur. Allez-y carrément.

Tom commença son récit. Au début, il s'embrouilla, mais, à mesure qu'il s'échauffait, les mots lui venaient plus facilement. Au bout d'un moment, on n'entendit plus dans la salle que le son de sa voix. Tous les yeux étaient fixés sur lui. Chacun retenait son souffle pour mieux écouter la sinistre et passionnante histoire. L'émotion fut à son comble lorsque Tom déclara : « Le docteur venait d'assommer Muff Potter avec une planche, quand Joe l'Indien sauta sur lui avec son couteau et... ». ».

On entendit une sorte de craquement. Prompt comme l'éclair, le métis, bousculant tous ceux qui lui barraient le passage, avait sauté par la fenêtre et pris la poudre d'escampette !

## Chapitre XXV

Tom était de nouveau le héros du jour. Les vieux ne juraient que par lui, les jeunes crevaient de jalousie. Son nom passa même à la postérité car il figura en bonne place dans les colonnes du journal local. D'aucuns prédirent qu'il serait un jour président des États-Unis, à moins qu'il ne fût pendu d'ici là.

Comme toujours, l'humanité légère et versatile rouvrit tout grand son sein au pauvre Muff Potter et chacun le choya tant et plus, après l'avoir traîné dans la boue. En fait, cela est tout à l'honneur de notre bas monde et, par conséquent, nous n'y trouvons rien à redire.

Dans la journée, Tom exultait et se réchauffait au soleil de sa gloire, mais la nuit, Joe l'Indien empoisonnait ses rêves et le regardait de ses yeux effrayants où se lisait une sentence de mort. Pour rien au monde, Tom n'eût voulu mettre le nez dehors, une fois la nuit tombée. Le pauvre Huck était dans les mêmes transes, car, la veille du verdict, Tom était allé trouver l'avocat de Potter et lui avait tout raconté. Huck mourait de peur qu'on n'arrivât à connaître son rôle dans l'affaire, bien que la fuite précipitée de Joe l'Indien lui eût épargné le supplice d'une déposition devant le tribunal. Tom avait obtenu de l'avocat la promesse de garder le secret, mais jusqu'à quel point pouvait-on se fier à lui ? Cela restait à voir. D'ailleurs, la confiance de Huckleberry dans le genre humain était sérieusement ébranlée depuis que Tom, poussé par sa conscience, avait rompu un serment solennel, scellé dans le sang.

Chaque jour, les témoignages de gratitude de Muff Potter mettaient du baume au cœur de Tom qui se félicitait d'avoir parlé. Mais la nuit, comme il regrettait de ne pas avoir tenu sa langue ! Tantôt il aurait tout donné pour apprendre l'arrestation de Joe l'Indien, tantôt il redoutait que le coupable ne fût pris. Il savait qu'il ne serait jamais tranquille tant que cet homme ne serait pas mort et qu'il n'aurait pas vu son cadavre.

On eut beau promettre une récompense à celui qui le trouverait, des battues eurent beau être organisées, Joe l'Indien échappa à toutes les recherches. L'une de ces merveilles ambulantes, de ces sages omniscients, un détective, vint exprès de Saint-Louis. Il fourra son nez partout, hocha la tête et, comme tous ses semblables, finit par découvrir une « piste ». Par malheur, en cas de crime, ce n'est pas la piste que l'on conduit à la potence ; si bien que, une fois sa trouvaille faite, notre détective regagna ses pénates, laissant Tom aussi inquiet qu'auparavant.

Néanmoins, les jours s'écoulaient et, avec eux, diminuaient peu à peu les appréhensions de notre héros.

## Chapitre XXVI

À un moment donné de son existence, tout garçon digne de ce nom éprouve un besoin irrésistible de s'en aller à la chasse au trésor. Un beau jour, ce désir s'empara donc de Tom Sawyer. Il essaya de joindre Joe Harper mais ne le trouva pas. Il se rabattit sur Ben Rogers, mais celui-ci était à la pêche. Enfin il songea à Huck Finn, dit les Mains Rouges. Tom l'emmena dans un endroit désert et lui exposa son projet loin des oreilles indiscrètes. Huck accepta d'enthousiasme. Huck acceptait toujours de participer aux entreprises qui promettaient de l'amusement et n'exigeaient point de capitaux, car il possédait en surabondance cette sorte de temps qui n'est pas de l'argent.

– Où allons-nous chercher ? demanda Huck.

– Oh ! N'importe où.

– Quoi ! Il y a des trésors cachés dans tous les coins ?

– Non, évidemment. Les trésors ont des cachettes toujours très bien choisies : quelquefois dans une île déserte, d'autres fois dans un coffre pourri, enfoui au pied d'un vieil arbre, juste à l'endroit où l'ombre tombe à minuit, mais le plus souvent sous le plancher d'une maison hantée.

– Qui est-ce qui les met là ?

– Des voleurs, voyons ! En voilà une question ! Tu te figures peut-être que ce sont les professeurs de l'école du dimanche qui ont des trésors à cacher ?

– Je n'en sais rien. En tout cas, si j'avais un trésor, je ne le cacherais pas. Je le dépenserais et je m'offrirais du bon temps.

– Moi aussi, mais les voleurs ne font pas comme ça. Ils enfouissent toujours leurs trésors dans le sol et les y laissent.

– Ils ne viennent jamais les rechercher ?

– Non. Ils en ont bien l'intention, mais en général ils oublient l'endroit exact où ils ont laissé leur butin, ou bien encore ils meurent trop tôt. De toute manière, le trésor reste enfoui pendant un certain temps. Un beau jour, quelqu'un découvre un vieux papier jauni sur lequel toutes les indications nécessaires sont portées. Il faut te dire qu'on met une semaine entière à déchiffrer le papier parce qu'il est couvert de signes mystérieux et d'hiéroglyphes.

– D'hiéro... quoi ?

– D'hiéroglyphes. Tu sais, ce sont des dessins, des espèces de trucs qui n'ont pas l'air de signifier grand-chose.

– Tu as trouvé un de ces papiers-là, Tom ?

– Non.

– Eh bien, alors, comment veux-tu dénicher ton trésor ?

– Je n'ai pas besoin de documents pour ça. Les trésors sont toujours enterrés quelque part dans une île ou sous une maison hantée ou au pied d'un arbre mort. Ce n'est pas sorcier ! Nous avons déjà exploré un peu l'île Jackson. Nous pourrions recommencer, à la rigueur. Il y a aussi la maison hantée auprès de la rivière de la Maison Morte, comme on l'appelle. Quant aux arbres morts, il y en a des tas dans le pays.

– On peut trouver un trésor sous chacun de ces arbres ?

– Tu n'es pas fou ?

– Comment vas-tu savoir sous lequel il faut creuser ?

– Nous les essaierons tous.

– Ça va prendre tout l'été.

– Et après ? Suppose que nous trouvions une cassette avec une centaine de beaux dollars rouillés ou bien un coffre rempli de diamants, qu'est-ce que tu dirais de ça ?

Les yeux de Huck se mirent à briller.

– Ce sera épatant ! Moi je prendrai les cent dollars et toi tu garderas les diamants. Ça ne m'intéresse pas.

– Si tu veux, mais je te parie que tu ne cracheras pas sur les diamants. Il y en a qui valent au moins vingt dollars pièce.

– Non ! Sans blague ?

– Bien sûr, tout le monde te le dira ! Tu n'en as jamais vu ?

– Je ne crois pas.

– Pourtant les rois les ramassent à la pelle !

– Tu sais, Tom, je ne connais pas de rois.

– Je m'en doute. Mais si tu allais en Europe, tu en verrais à foison, il en sort de partout.

– D'où sortent-ils ?

– Et ta sœur ! Ils sortent de nulle part.

– Alors pourquoi as-tu dit ça ?

– Zut ! C'est simplement pour dire que tu en verrais beaucoup. Comme ce vieux bossu de Richard.

– Richard qui ?

– Il n'avait pas d'autre nom. Les rois n'ont qu'un nom de baptême.

– Sans blague ?

– Je t'assure !

– Remarque ! Si ça leur plaît, Tom, tant mieux, mais moi je n'ai pas du tout envie d'être roi et de n'avoir qu'un nom de baptême, comme un nègre ! Mais dis donc, où vas-tu commencer à creuser ?

– Je n'en sais rien. Qu'en dirais-tu si nous attaquions d'abord le vieil arbre de l'autre côté de la rivière de la Main Morte ?

– Ça me va.

Après s'être armés d'une pelle et d'une pioche, nos deux gaillards se mirent en route. Le vieil arbre était bien à cinq ou six kilomètres de là. Ils y arrivèrent suants et haletants, et se couchèrent aussitôt dans l'herbe pour se reposer et fumer une pipe.

– Moi, ça me plaît beaucoup, cette expédition-là, déclara Tom.

– Moi aussi.

– Dis donc, Huck, si nous dénichions un trésor ici, qu'est-ce que tu ferais de ta part ?

– Eh bien, je m'offrirais une bouteille de limonade et un gâteau tous les jours, et j'irais à tous les cirques qui passent dans le pays. Je te prie de croire que je ne m'ennuierais pas.

– Mettrais-tu un peu d'argent de côté ?

– Pour quoi faire ?

– Pour avoir de quoi vivre plus tard, tiens !

– Oh ! Ça ne sert à rien les économies. Moi, si j'en faisais, papa débarquerait ici un de ces jours et me les raflerait. Je t'assure qu'elles ne seraient pas longues à fondre. Et toi, Tom, qu'est-ce que tu ferais de ta part ?

– Eh bien, j'achèterais un nouveau tambour, une vraie épée, une cravate rouge, un petit bouledogue, et je me marierais.

– Te marier !

– Pourquoi pas ?

– Tom... Tu n'as pas reçu un coup sur la tête, par hasard ?

– Attends un peu et tu verras si je suis fêlé.

– Mais enfin, c'est la plus grande bêtise que tu puisses faire. Regarde maman et papa. Ils passaient leur temps à se battre. Je m'en souviens, tu sais.

– Ce n'est pas la même chose. La femme que j'épouserai ne se battra pas avec moi.

– Tom, moi j'ai l'impression que les femmes sont toutes les mêmes. Tu ferais bien de réfléchir un peu. Comment s'appelle la fille que tu veux épouser ?

– Ce n'est pas une fille, c'est une demoiselle.

– Je ne vois pas la différence. Alors, comment s'appelle-t-elle ?

– Je te le dirai un de ces jours. Pas maintenant.

– Tant pis... Seulement, si tu te maries, je me sentirai bien seul.

– Mais non, voyons. Tu viendras habiter chez moi. Allez, ne parlons plus de cela. Au travail !

Ils peinèrent et transpirèrent pendant plus d'une heure, sans aucun résultat. Une demi-heure d'efforts supplémentaires ne les avança pas davantage.

– C'est toujours enfoui aussi profond que ça ? demanda Huck.

– Quelquefois... Ça dépend. J'ai l'impression que nous n'avons pas trouvé le bon endroit.

Ils en choisirent donc un autre et recommencèrent. Le travail avançait lentement, mais sûrement. Au bout d'un moment, Huck s'appuya sur sa bêche et s'essuya le front du revers de sa manche.

– Où creuserons-nous après cet arbre-là ?

– Nous essaierons celui qui se trouve derrière le coteau de Cardiff. Tu sais bien, auprès de chez la veuve.

– Ça ne m'a pas l'air d'une mauvaise idée. Mais est-ce que la veuve ne nous prendra pas notre trésor, Tom ? Nous creuserons dans son champ.

– Elle ! Nous prendre notre trésor ! Qu'elle y vienne ! Le trésor appartient à celui qui le découvre.

Sur cette déclaration réconfortante, le travail reprit pendant un certain temps. Au bout d'un moment, Huck s'écria :

– Ah ! Zut ! Nous ne devons pas être encore au bon endroit. Qu'en penses-tu, Tom ?

– C'est curieux, tu sais, Huck. Quelquefois, c'est la faute des sorcières. Ça doit être pour ça que nous ne trouvons rien.

– Penses-tu ! Les sorcières ne peuvent rien faire en plein jour.

– Tiens, c'est vrai. Je n'avais pas réfléchi à cela. Oh ! Je sais ce qui ne va pas. Quels imbéciles nous sommes ! Avant de commencer, il aurait fallu savoir où se projette l'ombre de l'arbre quand minuit sonne. C'est là qu'il faut creuser.

– Alors, on a fait tout ce travail pour rien ? C'est charmant ! Et puis, il va falloir revenir ici cette nuit. Ce n'est pas tout près ! Tu pourras sortir de chez toi ?

– Certainement. Il faut absolument venir cette nuit parce que si quelqu'un remarque les trous que nous avons creusés, il saura tout de suite de quoi il s'agit, et le trésor nous filera sous le nez.

– Bon, je ferai miaou sous ta fenêtre comme d'habitude.

– Entendu. Cachons nos outils dans un fourré.

Cette nuit-là, à l'heure dite, les deux garçons se retrouvèrent au pied de l'arbre. Ils attendirent dans l'ombre. L'endroit était désert, et l'heure revêtait une solennité conforme à la tradition. Des esprits bruissaient dans les feuilles, des fantômes se glissaient au ras des herbes, un chien aboyait au loin, un hibou lui répondait de sa voix sépulcrale. Impressionnés, les garçons ne parlaient guère. À un moment, ils estimèrent qu'il devait être minuit, marquèrent l'endroit où se projetait l'ombre de l'arbre et se mirent à creuser. Le trou s'approfondissait de minute en minute et les aventuriers, le cœur battant, guettaient l'instant où le fer de leurs outils heurterait le bois d'un coffre ou le métal d'une cassette. Quand une pierre faisait vibrer la bêche ou la pioche, leur émotion était à son comble et la désillusion qui suivait d'autant plus vive.

– Ce n'est pas la peine d'aller plus loin, Huck, finit par dire Tom. Nous nous sommes encore trompés.

– C'est impossible, voyons. Nous avons repéré l'endroit exact où l'ombre se projetait.

– Je sais bien, mais il s'agit d'autre chose.

– Quoi ?

– Nous nous sommes contentés de deviner l'heure. Comment être sûr qu'il était vraiment minuit ?

Huck laissa tomber sa pelle.

– Ça doit être cela, fit-il. Il vaut mieux abandonner. Nous ne saurons jamais l'heure exacte. Et puis, moi je n'aime pas être dehors de ce côté-ci en pleine nuit. Avec toutes ces sorcières, tous ces fantômes et ces esprits qui rôdent, on ne sait jamais. J'ai continuellement l'impression d'avoir quelqu'un derrière moi et je n'ose pas me retourner pour voir. J'en ai la chair de poule.

– C'est à peu près la même chose pour moi, avoua Tom. Et puis, tu sais, les voleurs enterrent presque toujours un cadavre à côté de leur trésor, pour le garder.

– Oh ! Mon Dieu !

– Oui, je t'assure. Je l'ai souvent entendu dire.

– Tom, je n'aime pas beaucoup me trouver là où il y a un cadavre. Ça risque toujours de mal finir.

– Je n'aime pas ça non plus, Huck. Suppose qu'il y en ait un au fond du trou et qu'il pointe son crâne pour nous parler !

– Tais-toi, Tom. C'est effrayant !

– Ce n'est pas impossible. Moi, je ne me sens pas plus tranquille que ça.

– Dis donc, Tom, si on allait essayer ailleurs ?

– D'accord. Je crois que ça vaut mieux.

Tom réfléchit un instant.

– Si on tentait le coup dans la maison hantée, dit-il.

– Ah ! Zut. Je n'aime pas du tout les maisons hantées, moi. C'est encore pire que les cadavres. Un mort viendra peut-être te parler, mais il ne se glissera pas auprès de toi enveloppé dans un linceul. Ce n'est pas lui qui passera la tête par-dessus ton épaule et se mettra à grincer des dents comme font tous les fantômes. Moi, je n'y résisterais pas. D'ailleurs, personne ne peut supporter la vue d'un fantôme.

– C'est vrai, Huck, mais les fantômes ne se promènent que la nuit. En plein jour, ils ne pourront pas nous empêcher de creuser.

– Tu oublies que personne n’approche de la maison hantée, pas plus en plein jour qu’en pleine nuit.

– C’est parce que les gens ont peur d’entrer dans une maison où un homme a été assassiné. Mais il n’y a que la nuit qu’on a remarqué quelque chose d’anormal dans cette maison. Et encore, on n’y a jamais vu rien d’autre qu’une lumière bleue qui brillait, jamais de vrais fantômes.

– Écoute, Tom, là où on voit briller une lumière bleue, on peut être sûr qu’un fantôme est dans les parages. Ça tombe sous le sens. Tu sais bien qu’il n’y a qu’eux qui se servent d’une lumière bleue.

– Oui, je sais ; n’empêche qu’ils ne se baladent pas en plein jour et que nous serions ridicules d’avoir peur.

– Eh bien, entendu. Nous essaierons la maison hantée, seulement je t’avoue que c’est risqué.

Tout en bavardant, les deux garçons avaient abandonné leurs fouilles et s’étaient mis à descendre le coteau. À leurs pieds, au beau milieu de la vallée éclairée par la lune, se dressait la maison « hantée ».

Elle était complètement isolée de toute habitation. La clôture qui l’entourait jadis n’existait plus depuis longtemps. Les mauvaises herbes poussaient jusque sur le seuil. Il n’y avait plus un carreau aux fenêtres. La cheminée s’était effondrée sur le toit, dont l’une des extrémités s’incurvait dangereusement.

Les deux garçons s’arrêtèrent pour regarder, s’attendant presque à surprendre le reflet d’une lumière bleue derrière une fenêtre ; puis, parlant à voix basse comme il convenait au lieu et aux circonstances, ils prirent assez loin sur la droite pour passer au large de la maison et, reprenant leur chemin, coupèrent à travers les bois de Cardiff, avant de rentrer au village.

## Chapitre XXVII

Vers midi, le lendemain, Tom et Huck retournèrent à l’arbre mort pour chercher leurs outils. Tom avait hâte d’arriver à la maison hantée. Huck était moins pressé.

Soudain, ce dernier s’écria :

« Hé ! Tom ! Sais-tu quel jour nous sommes aujourd’hui ? »

Tom se livra à une récapitulation rapide des jours de la semaine et fit les yeux ronds.

« Sapristi ! Je n’avais pas pensé à cela, Huck.

– Moi non plus, mais je me suis rappelé tout à coup que c’était vendredi.

– Ça, c’est embêtant, Huck. Il va falloir faire très attention. Ça pourrait nous porter malheur de nous mettre au travail un vendredi.

- Tu veux dire que *ça va* nous porter malheur. Le vendredi, c'est toujours un jour de guigne.
- Tu n'es pas le premier à faire cette découverte, mon vieux.
- Je n'ai pas cette prétention, seulement ça ne change rien. C'est connu. Et puis, Tom, j'ai eu un cauchemar cette nuit. J'ai rêvé de rats.
- C'est vrai ? Oh ! Oh ! C'est mauvais signe, ça. Est-ce qu'ils se battaient ?
- Non.
- Ça vaut mieux. Quand les rats ne se battent pas, ça veut seulement dire qu'il y a du grabuge dans l'air. En tout cas, il va falloir être joliment prudent. Réflexion faite, il vaut même mieux rester tranquille aujourd'hui et nous amuser. Connais-tu Robin des Bois, Huck ?
- Non. Qui est Robin des Bois ?
- Il a été l'un des plus grands hommes d'Angleterre. C'était un voleur.
- Oh ! Alors, je voudrais bien en être un. Qui a-t-il volé ?
- Rien que des shérifs, des évêques, des richards, des rois et des gens de cet acabit-là. Mais il ne s'est jamais attaqué aux pauvres. Il les aimait et il a toujours partagé avec eux ce qu'il avait.
- Ça devait être un chic type.
- Je crois bien ! C'était l'homme le plus noble qui ait jamais existé. Il n'y a plus de types comme ça de nos jours, tu peux me croire. Il pouvait tuer n'importe qui d'une seule main. Il prenait son arc en bois d'if et faisait mouche sur une pièce de deux sous qu'on avait placée deux kilomètres plus loin.
- Qu'est-ce que c'est qu'un arc en bois d'if ?
- Je ne sais pas. C'est une espèce d'arc... et s'il ne faisait qu'effleurer sa pièce, il se mettait à pleurer et à jurer. Tiens, nous allons jouer à Robin des Bois. C'est un jeu magnifique. Je t'apprendrai.
- Si tu veux ».

Ainsi les deux compères passèrent leur journée à s'amuser, mais sans cesser de jeter en direction de la maison hantée des regards impatients et d'évaluer leurs chances pour le lendemain.

Quand le soleil descendit à l'horizon, ils prirent le chemin du retour à travers les grandes ombres qui s'allongeaient sous leurs pas, et furent vite dérobés aux regards par la forêt de la colline de Cardiff.

Le samedi, un peu après midi, Tom et Huck arrivèrent au pied de l'arbre mort. Ils fumèrent une pipe en devisant et, sans grande conviction, allèrent creuser un peu le trou qu'ils avaient abandonné la nuit précédente, uniquement parce que Tom avait déclaré que souvent les gens renonçaient à tout espoir à quelques centimètres du but et que le premier venu déterrerait d'un seul coup de pelle le

trésor qu'ils avaient eux-mêmes négligé. Ce ne fut pas le cas cette fois-là et nos deux gaillards, leurs outils sur l'épaule, partirent bientôt chercher fortune ailleurs.

Lorsqu'ils atteignirent la maison hantée, chauffée à blanc par le soleil, ils furent saisis par l'atmosphère étrange et le silence de mort qui l'entouraient. La sinistre désolation du lieu les impressionna à tel point qu'ils hésitèrent d'abord à entrer. Puis ils s'aventurèrent jusqu'à la porte et se risquèrent, en tremblant, à jeter un coup d'œil à l'intérieur. Ils virent une pièce au sol de terre battue, aux murs de pierre nue, envahie par les mauvaises herbes, une cheminée délabrée, des fenêtres sans carreaux, un escalier en ruine et, partout, des toiles d'araignée qui s'effiloçaient. L'oreille tendue, le souffle court, prêt à battre en retraite à la moindre alerte, ils entrèrent à pas prudents.

Au bout d'un moment, ils s'habituaient, leur crainte s'atténuait, ils commencèrent à examiner la pièce en détail, non sans admirer beaucoup la hardiesse dont ils faisaient preuve. Ensuite, l'idée leur vint de monter voir ce qui se trouvait dans les pièces du haut. C'était assez téméraire, car, en cas de danger, toute retraite leur serait coupée, mais ils se mirent mutuellement au défi de le faire. Le résultat était prévisible : ils posèrent leurs outils dans un coin et commencèrent la périlleuse ascension.

En haut, tout n'était également que décombres. Ils découvrirent dans un coin un placard qui leur parut mystérieux. Déception : il était vide. Ayant recouvré tout leur courage, ils allaient redescendre et se mettre au travail, quand...

« Chut ! fit Tom.

– Qu'y a-t-il ? murmura Huck, blême de frayeur.

– Là. Tu entends ?

– Oui ! Oh ! Mon Dieu, fichons le camp !

– Tiens-toi tranquille ! Ne bouge pas. Les voilà qui arrivent ! »

Les garçons s'allongèrent à plat ventre sur le plancher, l'œil collé à une fissure. Ils grelotaient de peur.

« Ils se sont arrêtés... Non... Ils approchent... Les voilà ! Pas un mot, Huck. Oh ! Mon Dieu ! Je voudrais bien être ailleurs ».

Deux hommes entrèrent. Chacun des garçons se dit en lui-même : « Tiens, je reconnais le vieux sourd-muet espagnol qui est venu au village une ou deux fois ces derniers temps. L'autre, je ne sais pas qui c'est ».

« L'autre », qui parlait à voix basse, était un individu malpropre et couvert de haillons dont la mine ne disait rien de bon. L'Espagnol était drapé dans un *serape*. Il avait d'épais favoris tout blancs, de longs cheveux qui s'échappaient de dessous son sombrero et il portait des lunettes vertes. Les deux

hommes allèrent s'asseoir contre le mur, face à la porte. « L'autre » parlait toujours, mais avec moins de précautions, et ses mots se firent plus distincts.

« Tu sais, finit-il par dire, j'ai bien réfléchi. Ça ne me plaît pas. C'est trop dangereux.

– Dangereux ! bougonna le sourd-muet espagnol, à la grande stupeur des deux garçons. Froussard, va ! »

Tom et Huck se regardèrent, pâles d'effroi. Ils venaient de reconnaître la voix de Joe l'Indien.

Celui-ci se remit à parler, après une courte pause.

« Voyons, ce ne sera pas plus dangereux que notre dernier coup et, ma foi, nous ne nous en sommes pas si mal tirés.

– Il n'y a aucun rapport. Ça se passait tout en haut de la rivière à un endroit complètement isolé. De toute façon, personne ne saura qu'on a essayé, puisqu'on n'a pas réussi.

– En tout cas, ce ne sera pas plus risqué que de venir ici en plein jour. N'importe qui pourrait se douter de quelque chose en nous voyant, déclara « l'autre » d'un ton désagréable.

– Je le sais bien. Que veux-tu ? Je n'ai aucune envie, moi non plus, de m'éterniser dans cette bicoque, mais je n'ai rien trouvé de plus commode après ce coup raté. Je serais bien parti hier, s'il n'y avait pas eu ces maudits gamins qui s'amusaient sur la colline, juste en face de nous ».

Les « maudits gamins » tremblèrent à cette remarque lourde de sous-entendus et se réjouirent intérieurement de ne pas avoir mis leur projet à exécution la veille. Si seulement ils avaient attendu encore un an !

Les deux hommes tirèrent quelques provisions d'une besace et cassèrent la croûte en silence.

« Dis donc, mon vieux, fit Joe au bout d'un certain temps, tu iras m'attendre chez toi au bord de la rivière. Moi, je tâcherai d'aller voir ce qui se passe au village. Si tout se présente bien, nous liquiderons ce travail « dangereux ». Puis en route pour le Texas. Nous ficherons le camp tous les deux !

– Entendu ».

Les deux hommes bâillèrent.

« Je tombe de sommeil, dit Joe. Je vais dormir un peu. Toi, tu monteras la garde. C'est ton tour ».

Il se coucha en chien de fusil sur les herbes folles et ne tarda pas à s'endormir. Son compagnon s'étira, bâilla de nouveau, ferma les yeux et, quelques instants plus tard, les deux hommes ronflaient comme des bienheureux.

En haut, les deux garçons poussèrent un soupir de soulagement.

« C'est le moment de filer, glissa Tom à l'oreille de Huck. Viens.

– Non, je ne peux pas. J’ai trop peur. Pense un peu. Si jamais ils se réveillaient ! »

Tom insista. Huck résistait. Tom se leva et se mit en marche, lentement, précautionneusement. Dès le premier pas, le plancher vermoulu rendit un son épouvantable. Notre héros crut mourir de peur. Il n’essaya pas une seconde fois.

Les deux amis restèrent là immobiles, comptant les secondes qui se traînaient comme si le temps s’était arrêté, cédant la place à une insupportable éternité. À un moment, ils s’aperçurent avec joie que la nuit tombait.

En bas, Joe l’Indien s’agita et cessa de ronfler. Il se dressa sur son séant, regarda son camarade d’un air méprisant et lui décocha un coup de pied.

« Tu parles d’un veilleur !

– Quoi ! fit l’autre en se réveillant en sursaut. J’ai dormi ?

– On dirait. Dieu merci, il ne s’est rien passé. Allons, il est temps de partir. Qu’est-ce qu’on fait de notre magot ?

– Je n’en sais rien... Je crois qu’il vaut mieux le laisser ici. Nous l’emporterons quand nous partirons pour le Texas. Six cent cinquante dollars en argent, c’est lourd à transporter.

– Tu as raison... On sera obligés de remettre les pieds dans cette baraque. Tant pis.

– À condition de revenir la nuit. Pas de bêtises, hein !

– Écoute-moi. Je ne réussirai peut-être pas tout de suite mon coup. On ne sait jamais ce qui peut se passer. Ce serait peut-être plus prudent d’enterrer nos dollars à cet endroit.

– Bonne idée », fit le camarade du pseudo-sourd-muet qui traversa la pièce et s’agenouilla devant la cheminée, souleva une dalle et brandit un sac dont le contenu tinta agréablement. Il l’ouvrit, en sortit pour son propre usage vingt ou trente dollars et en donna autant à Joe, fort occupé à creuser le sol, à l’aide de son couteau.

En un clin d’œil, Tom et Huck oublièrent toutes leurs craintes. Le regard brûlant de convoitise, ils suivaient les moindres gestes des deux complices. Quelle chance ! Ça dépassait tout ce qu’il était possible d’imaginer. Six cent cinquante dollars ! Une fortune, de quoi rendre riche une bonne douzaine de leurs camarades. Plus la peine de se fatiguer à chercher. Le trésor était là, à portée de leurs mains. Ils échangèrent une série de coups de coude éloquents, comme pour se dire : « Hein, tu n’es pas content d’être ici ? »

Le couteau de Joe heurta quelque chose de dur.

« Hé ! Dis donc ! fit-il.

– Qu’est-ce qu’il y a ? demanda son camarade.

– Une planche pourrie... Non, c’est un coffre, aide-moi. On va voir ce que c’est ».

Il plongea la main dans l'orifice qu'il avait pratiqué avec son couteau.

« Oh ! Ça, par exemple ! De l'argent ! »

Les deux hommes examinèrent la poignée de pièces que Joe avait sorties du coffre. C'était de l'or. Tom et Huck étaient aussi émus que les deux bandits.

« Attends, fit « l'autre ». Ça ne va pas être long. Il y a une vieille pioche toute rouillée auprès de la cheminée. Je l'ai vue il y a une minute ».

Il courut à la cheminée et rapporta la pelle et la pioche abandonnées par Tom et Huck. Joe prit la pioche, l'examina en fronçant les sourcils, murmura quelque chose entre ses dents et se mit au travail.

Le coffre sortit bientôt de terre. Il n'était pas bien gros. Il était cerclé de fer et avait dû être très solide avant d'être rongé par l'humidité. Les deux hommes contemplèrent le trésor en silence.

« Eh bien, mon vieux, finit par dire Joe, il y a des milliers de dollars là-dedans.

– J'ai toujours entendu dire que Murrel et sa bande avaient rôdé tout un été de ce côté-ci, remarqua son complice.

– Je le sais. C'est sûrement lui qui a enterré le coffre.

– Maintenant, Joe, tu peux renoncer au coup que tu as projeté ».

Le métis fronça les sourcils.

« Tu ne me connais pas. Ou alors tu ne sais pas la suite. Eh bien, mon vieux, il ne s'agit pas d'un vol mais d'une vengeance. D'ailleurs, j'aurai besoin de toi. Après... le Texas. Va retrouver ta femme et tes gosses, et attends que je te fasse signe.

– Comme tu voudras. Que va-t-on faire du coffre ? On le remet en place ?

– Oui. (*Joie délirante à l'étage supérieur.*) Non... Non ! (*Profonde déception à l'étage supérieur.*) J'allais oublier cette pioche. Il y a encore de la terre toute fraîche au bout. (*Les deux garçons devinrent d'une pâleur de cendre.*) Pourquoi y a-t-il une pioche ici, hein ? Pourquoi y a-t-il une pelle à laquelle sont encore attachées des mottes de terre ? Qui les a apportées ? As-tu entendu quelque chose ? As-tu vu quelqu'un ? Non ! Eh bien, ceux qui ont apporté la pelle et la pioche sont partis, mais ils vont revenir et, s'ils voient qu'on a remué la terre, ils creuseront et trouveront le coffre. Alors, moi je vais l'emporter dans ma cachette.

– Bien sûr. On aurait dû penser à cela plus tôt. Tu le cacheras au numéro 1 ?

– Non, non. Pas au numéro 1. Au numéro 2, sous la croix. L'autre, c'est trop facile à découvrir.

– Ça va. Il fait presque assez noir pour s'en aller ».

Joe l'Indien alla d'une fenêtre à l'autre pour regarder ce qui se passait autour de la maison.

« Il n'y a personne en vue, dit-il. Mais je me demande qui a bien pu apporter ces outils ici. Dis donc, ils sont peut-être en haut, qu'est-ce que tu en penses ? »

Tom et Huck en eurent le souffle coupé. Joe caressa le manche de son couteau, hésita un instant, puis se dirigea vers l'escalier. Les deux garçons pensèrent à aller se cacher dans le placard, mais ils n'en eurent pas la force. Les premières marches de l'escalier gémirent. L'imminence du péril redonna du courage aux deux amis et ils allaient se précipiter vers le placard quand ils entendirent un craquement sinistre. Joe poussa un juron et dégringola au milieu des débris de l'escalier pourri.

Son complice l'aida à se relever.

« Ne t'en fais pas, dit-il. S'il y a des gens là-haut, qu'ils y restent. Ils ne pourront plus descendre, à moins de se rompre le cou. Il va faire nuit dans un quart d'heure. Ils peuvent toujours essayer de nous suivre. Et puis, même si on nous a vus, on nous aura pris pour des fantômes ou des diables. Ça ne m'étonnerait pas que les propriétaires de la pelle et de la pioche aient déjà décampé avec une bonne frousse ! »

Joe bougonna puis tomba d'accord avec son ami : il valait mieux utiliser le reste du jour à tout préparer pour partir. Quelques instants plus tard, son compagnon et lui se dirigeaient vers la rivière, emmenant leur précieux fardeau avec eux.

Tom et Huck, soulagés d'un poids immense, les regardèrent s'éloigner. Les suivre ? Il n'en était pas question. Ils s'estimèrent satisfaits de se retrouver dans la pièce du bas sans s'être rompu les os comme l'avait prédit l'inconnu. Ils quittèrent la maison hantée et reprirent le chemin du village, rongant leur frein en silence. Ils étaient furieux d'avoir laissé derrière eux la pelle et la pioche. Sans ces maudits outils, Joe n'aurait jamais soupçonné leur présence. Il aurait enterré son or et son argent dans un coin de la pièce en attendant de pouvoir satisfaire sa « vengeance », ensuite de quoi il aurait eu la désagréable surprise de voir que le trésor avait disparu. Quelle malchance ! Ils résolurent d'épier l'Espagnol quand il viendrait au village et de le suivre jusqu'au numéro 2. Alors, une pensée sinistre germa dans l'esprit de Tom.

« Dis donc, Huck, fit-il, tu ne crois pas que Joe pensait à nous en parlant de vengeance ?

– Oh ! Tais-toi », murmura Huck qui manqua de défaillir.

Ils débattirent longuement de la question. En entrant au village, ils en étaient arrivés à la conclusion que Joe avait peut-être quelqu'un d'autre en tête, ou du moins que seul Tom était visé, puisqu'il avait été le seul à témoigner. Ce fut un mince réconfort pour Tom que de se retrouver sans son ami face au danger. Un peu de compagnie ne lui aurait pas déplu !

## Chapitre XXVIII

Les aventures de la journée troublèrent le sommeil de Tom. Quatre fois, il rêva qu'il mettait la main sur le fabuleux trésor et quatre fois, celui-ci lui échappait au dernier moment, en même temps que le sommeil. Il dut revenir à la dure réalité. Au matin, alors que, les yeux grands ouverts, il récapitulait les événements de la veille, il eut l'impression que tout cela s'était passé dans un autre monde et il se demanda si, après tout, la grande aventure n'était pas elle-même un rêve.

Il y avait un argument très fort en faveur de cette théorie : la quantité de pièces qu'il avait aperçue quand Joe avait ouvert le coffre était trop fantastique pour être vraie. Il n'avait jamais vu auparavant plus de cinquante dollars à la fois et, comme tous les garçons de son âge, il se figurait que quand on les comptait par milliers ou centaines, ce n'était qu'une façon de parler. Il ne lui serait pas venu un instant à l'esprit qu'une personne pût posséder à elle seule la somme considérable représentée par cent dollars. Si on avait essayé d'approfondir l'idée qu'il se faisait d'un trésor caché, on aurait constaté que cela revenait à une poignée de menue monnaie bien réelle et à un boisseau de pièces d'or imaginaires.

Cependant, à force de réfléchir, il en arriva à conclure qu'il n'avait peut-être pas rêvé du tout et que le trésor existait bel et bien. Il fallait tirer cela au clair, sans tarder. Il se leva donc, avala son petit déjeuner au triple galop et courut retrouver Huck.

Huck était assis sur le rebord d'une « plate » et laissait ses pieds pendre dans l'eau. Il avait l'air fort mélancolique. Tom décida de le laisser aborder le premier le sujet qui lui tenait tant au cœur. Si Huck lui en parlait, ce serait la preuve qu'il n'avait pas rêvé.

« Bonjour, Huck !

– Bonjour, toi ! »

Silence.

« Tom, si nous avons laissé nos maudits outils auprès de l'arbre mort, nous serions en possession du trésor à l'heure qu'il est. C'est terrible, avoue.

– Alors, ce n'était pas un rêve ! Et pourtant, je préférerais presque, d'une certaine manière.

– Comment, un rêve ?

– Eh bien, je parle de ce qui nous est arrivé hier.

– Tu en as de bonnes avec tes rêves, toi ! Si l'escalier ne s'était pas effondré, tu aurais vu le drôle de rêve que nous aurions fait. J'ai rêvé toute la nuit de Joe et de son complice. Que le diable les emporte !

- Non, non. Je ne veux pas qu'il les emporte. Je veux retrouver Joe, et l'argent avec.
- Tom, nous ne le retrouverons jamais. Tu sais, on n'a pas tous les jours l'occasion de mettre la main sur un magot pareil. Nous autres, nous avons laissé passer notre chance. C'est raté maintenant. Je suis à peu près sûr qu'on ne reverra plus l'Espagnol.
- Je suis de ton avis. Je paierais pourtant cher pour le suivre jusqu'au numéro 2.
- Le numéro 2. Oui, c'est la clef du mystère. J'y ai réfléchi, mais je nage complètement. Et toi, Tom ?
- Moi aussi, mon vieux. C'est trop calé pour moi. Dis donc, Huck C'est peut-être le numéro d'une maison !
- Penses-tu ! En tout cas, si jamais c'est le numéro d'une maison, ce n'est pas ici. Il n'y a pas de numéros aux maisons dans notre patelin. C'est trop petit.
- Attends que je réfléchisse. C'est peut-être le numéro d'une chambre dans une taverne ou dans un hôtel.
- Eh ! Mais, c'est une idée ! Il n'y a que deux tavernes dans le pays. Nous saurons vite à quoi nous en tenir.
- Reste ici, Huck, et attends-moi ».

Tom partit sur-le-champ. Il n'avait aucune envie de s'afficher en public en compagnie de Huck. Il resta absent une demi-heure.

À la première taverne, la meilleure de Saint-Petersburg, il apprit que le numéro 2 était occupé par un jeune clerc de notaire. À l'autre hôtel, un endroit plus ou moins louche, le fils du propriétaire lui déclara que le numéro 2 était un pur mystère. La chambre était fermée à clef toute la journée et la porte ne s'en ouvrait que la nuit pour livrer passage à des gens qu'il ne connaissait pas. Il ne savait pas à quoi attribuer cet état de choses. Pour lui, cette chambre était hantée. Il ne voyait pas d'autre explication. La nuit précédente, il y avait aperçu une lumière.

« Voilà ce que j'ai trouvé, Huck. Je crois que nous sommes sur la bonne voie.

– Moi aussi, Tom. Et maintenant, qu'allons-nous faire ?

– Laisse-moi réfléchir ».

Les réflexions de Tom l'absorbèrent un long moment.

« Écoute-moi, finit-il par dire. Ce numéro 2 a deux entrées. L'une d'elles donne sur une impasse entre la taverne et la briqueterie. Toi, tu vas rafler toutes les clefs que tu pourras. Moi, je chiperai celles de ma tante et, à la prochaine nuit noire, nous tâcherons d'entrer dans cette pièce. Et puis, ouvre l'œil. Joe l'Indien a dit qu'il viendrait faire un tour par ici pour essayer de se venger. Si tu le vois, tu le suivras. S'il ne va pas à la taverne, ce sera que nous nous sommes trompés.

– Tu vas fort ! Je n'ai pas du tout envie de le suivre !

– Ne t'inquiète pas. S'il revient, ce sera sûrement la nuit. Il ne te verra pas et, même s'il te voit, il ne se doutera de rien.

– Allons, s'il fait très noir, je crois que je le suivrai. Mais je ne garantis rien...

– Du courage, Huck. Il ne faut pas le laisser filer comme ça avec son trésor. Tu veux que ce soit moi qui le suive ?

– Non, Tom. Compte sur moi.

– Ça, c'est parler ! Ne faiblis pas, Huck. Et tu peux compter sur moi ! »

## Chapitre XXIX

Cette nuit-là, Tom et Huck s'apprêtèrent à tenter l'aventure. Jusqu'à neuf heures passées, ils rôdèrent aux abords de la taverne, l'un surveillant l'impasse, l'autre l'entrée de l'auberge. Personne n'emprunta l'allée. Personne qui ressemblât à l'Espagnol ne franchit le seuil de la taverne. La nuit s'annonçait belle. Néanmoins, Tom rentra chez lui assuré que s'il faisait suffisamment noir, Huck viendrait miauler sous sa fenêtre. Mais la nuit resta claire et vers minuit, Huck se retira dans l'étable qui lui servait d'abri.

Il en alla de même le mardi, puis le mercredi. Le jeudi, la nuit s'annonça plus propice. Tom sortit de sa chambre muni de la lanterne de sa tante et d'une large serviette pour en dissimuler la lueur. Il cacha la lanterne dans l'étable de Huck et les deux amis commencèrent à monter la garde. À onze heures, la taverne ferma et ses lumières s'éteignirent. Personne ne s'était engagé dans l'impasse. Aucune trace de l'Espagnol. Une obscurité complète régnait sur le village. En dehors de quelques roulements de tonnerre dans le lointain, tout était parfaitement silencieux. Les auspices étaient en somme des plus favorables.

Tom alluma sa lanterne dans l'étable, l'entoura soigneusement de la serviette, et les deux coureurs d'aventures se glissèrent dans l'ombre vers la taverne. Huck resta à faire le guet à l'entrée de l'impasse et Tom disparut.

L'angoisse s'empara de Huck. Le malheureux perdit toute notion du temps. Il lui sembla qu'il attendait là depuis des siècles. Pourquoi Tom ne revenait-il pas ? Ce n'était pas possible, il s'était évanoui, ou bien il était mort. Petit à petit, Huck s'avança dans l'impasse. Il s'attendait d'un moment à l'autre à une catastrophe épouvantable qui le priverait de ses derniers moyens. Déjà, le souffle lui manquait et son cœur battait à se rompre. Soudain, il aperçut une lueur et Tom passa en trombe à côté de lui.

« Sauve-toi, au nom du Ciel, sauve-toi ! » cria-t-il à Huck.

Un seul avertissement aurait suffi car au second « sauve-toi ! » Huck faisait déjà du quarante ou du cinquante à l'heure. Les deux amis ne s'arrêtèrent que lorsqu'ils eurent atteint un abattoir

désaffecté, à l'extrémité du village. À peine y eurent-ils pénétré que l'orage éclata. La pluie se mit à tomber à torrents. Dès qu'il eut repris son haleine, Tom murmura :

« Oh ! Huck, c'est effroyable ! J'ai essayé deux des clefs que j'avais prises, mais elles faisaient un tel bruit dans la serrure que je ne pouvais plus bouger. Et puis, elles ne voulaient pas tourner. Alors, sans savoir ce que je faisais, j'ai pris le bouton de la porte à pleines mains et la porte s'est ouverte. Elle n'était pas fermée à clef ! Je suis entré, j'ai découvert ma lanterne, et qu'est-ce que j'ai vu ?

– Allons, parle.

– Huck, j'ai failli écraser la main de Joe l'Indien.

– Non !

– Si. Il était étendu de tout son long sur le plancher.

– Sapristi ! Alors, qu'est-ce que tu as fait ? Il s'est réveillé ?

– Non, il n'a pas bronché. Je crois qu'il était ivre. J'ai juste ramassé ma serviette et j'ai décampé.

– Moi, je suis sûr que je n'aurais jamais pensé à ma serviette dans un moment pareil.

– J'étais bien forcé. Ma tante aurait fait une histoire de tous les diables si je l'avais perdue.

– Dis donc, Tom, tu as vu le coffre ?

– Je ne suis pas resté à inspecter les lieux. Je n'ai vu ni le coffre ni la croix. Je n'ai vu, en fait, qu'une bouteille vide et un gobelet posés auprès de Joe. Oui, et j'ai vu aussi deux barriques et un tas d'autres bouteilles dans la pièce. Comprends-tu maintenant pourquoi on peut dire que cette chambre est hantée ?

– Non, je ne saisis pas.

– Mais voyons, elle est hantée par le whisky ! Il y a bien des chances pour que toutes les tavernes qui ne paient pas patente pour vendre de l'alcool aient une chambre hantée, mon vieux.

– Comme tu dis ! Qui aurait cru une chose pareille, hein ? Seulement, Tom, voilà le moment où jamais de rafler le coffre si Joe est ivre.

– Tu crois ? Eh bien, essaie un peu ! »

Huck frissonna.

« Je pense que... Après tout, j'aime mieux pas.

– Moi non plus, Huck. Une seule bouteille auprès de Joe, ce n'est pas assez. S'il y en avait eu trois, je ne dis pas. J'aurais tenté le coup.

– Écoute-moi, Huck, reprit Tom après un instant de réflexion. Attendons d'être certains que Joe n'est pas au numéro 2 pour fouiller la chambre. En montant la garde toutes les nuits, nous finirons

bien par le voir sortir. Alors, nous nous précipiterons et nous lui chiperons son coffre en cinq sec. Autrement, c'est trop dangereux.

– Bon, j'accepte. Je veux bien monter la garde toute la nuit et tu te charges de la monter dans la journée.

– Ça va. Si tu vois quelque chose, tu viendras faire miaou sous ma fenêtre. Si je dors trop dur, tu lanceras du sable. Ça me réveillera.

– Tope là, mon vieux.

– Maintenant, Huck, l'orage est fini. Je vais rentrer chez moi. Il va faire jour dans deux heures. Tu monteras la garde jusque-là ?

– Puisque je te le dis. Je surveillerai cette taverne pendant un an s'il le faut. Je veillerai la nuit et dormirai le jour.

– Entendu, mais où dormiras-tu ?

– Dans la grange de Ben Rogers. Il m'en a donné la permission et son vieux nègre aussi. Tu sais, l'oncle Jake. Je tire souvent de l'eau pour l'oncle Jake et il me donne quelquefois un morceau à manger. C'est un brave nègre, Tom. Il m'aime bien parce que je ne le traite pas de haut. Seulement, il ne faudra pas le répéter. Quand on a le ventre creux, on fait quelquefois ce qu'on ne ferait pas si l'on avait mangé à sa faim.

– Allons, si je n'ai pas besoin de toi dans la journée, je te laisserai dormir. En tout cas, c'est promis, hein ? Si tu vois quelque chose d'anormal pendant la nuit, tu viens miauler sous ma fenêtre ».

## Chapitre XXX

Le vendredi matin, Tom apprit une bonne nouvelle : la famille du juge Thatcher était rentrée à Saint-Petersburg la veille au soir. Pour le moment, Joe l'Indien et son trésor furent relégués à l'arrière-plan et le garçon ne pensa plus qu'à Becky. Il ne tarda pas à revoir la petite et tous deux s'amusèrent follement avec leurs camarades d'école.

La journée s'acheva encore mieux qu'elle n'avait commencé. À force de harceler sa mère, Becky finit par obtenir que son fameux pique-nique fût fixé au lendemain. La petite éprouva une joie délirante qui n'eut d'égal que le bonheur de Tom. Les invitations furent lancées aussitôt et toute la jeunesse du village entra dans la fièvre des préparatifs. Tom était si énervé qu'il ne put s'endormir. L'oreille aux aguets, il attendait le miaou de Huck et espérait bien mettre la main sur le trésor sans plus tarder, ce qui lui permettrait d'éblouir Becky et ses amis au pique-nique. Mais la nuit se passa sans incident et il lui fallut déchanter.

Le lendemain matin vers onze heures, une foule aussi joyeuse que bruyante était rassemblée chez le juge Thatcher et n'attendait plus que le signal du départ. Les grandes personnes n'avaient point coutume de gâcher la joie des enfants par leur présence. Elles estimaient que leur sauvegarde était suffisamment assurée par quelques jouvencelles de dix-huit printemps et leurs cavaliers de trois ou quatre années plus âgés. Le vieux bac à vapeur fut affrété pour l'occasion. Bientôt la cohorte enfantine se répandit dans la rue principale du village. Presque tout le monde portait un panier à provisions sous le bras. Sid, malade, ne pouvait participer aux réjouissances, et Mary était restée auprès de lui.

Avant le départ, Mme Thatcher fit ses recommandations à sa fille.

« Vous rentrerez certainement très tard, lui dit-elle. Tu ferais peut-être mieux de passer la nuit chez une de tes petites amies qui habitent à côté du débarcadère.

– Alors, j'irai coucher chez Susy Harper, maman.

– Très bien. Et tâche d'être sage et de ne gêner personne ».

En chemin, Tom dit à Becky :

« Voilà ce que nous allons faire. Au lieu d'aller chez Joe Harper, nous monterons le coteau et nous irons coucher chez la veuve Douglas. Elle aura des glaces. Elle en a toujours plein sa cuisine. Elle sera ravie de nous héberger.

– Oh ! Comme ce sera amusant !

Mais les sourcils de Becky se froncèrent.

« Que va dire maman ? demanda-t-elle.

– Elle n'en saura rien.

– Oui, mais... ce n'est pas bien de...

– Et alors ? Du moment qu'elle n'est pas au courant ! D'ailleurs, nous ne ferons rien de mal. Tout ce qu'elle désire c'est que tu passes une bonne nuit tranquille. Et puis, je suis sûr que si tu lui avais parlé de la veuve Douglas, elle t'aurait conseillé elle-même d'aller chez elle ».

L'hospitalité royale de la veuve Douglas était évidemment bien tentante, et Tom réussit à lever les derniers scrupules de Becky. Les deux enfants décidèrent d'un commun accord de ne pas souffler mot de leur projet.

Tout à coup, Tom songea que cette nuit même Huck était fort capable de venir miauler sous sa fenêtre. Que faire ? Il ne pouvait pourtant pas renoncer à aller chez la veuve Douglas. Du reste, tout bien réfléchi, il n'y avait aucune raison pour que Huck l'appelât cette nuit plutôt que les autres. Le plaisir certain de la soirée à venir l'emporta sur l'attrait du trésor hypothétique. Et, avec la légèreté de son âge, Tom n'y pensa plus de toute la journée.

À six kilomètres en aval du village, le bac s'arrêta devant une crique entourée de bois. Aussitôt l'ancre jetée, la jeunesse se rua sur la berge et ne tarda pas à remplir la forêt de cris et de rires sonores. Tous les moyens d'attraper des courbatures et de se mettre en nage furent essayés. Peu à peu, les membres de la troupe regagnèrent leur base. Ils avaient tous l'estomac dans les talons et la dévastation des victuailles commença. Après le festin, on se reposa et l'on bavarda à l'ombre de grands chênes. Soudain, quelqu'un lança :

« Y a-t-il des volontaires pour la grotte ? »

Tout le monde en fut. On se jeta sur les paquets de chandelles, et une caravane improvisée se mit en devoir d'escalader la falaise. Au sommet se trouvait la grotte MacDougal, dont l'entrée, en forme de A, était défendue par une porte de chêne massif. La porte était justement ouverte et les explorateurs pénétrèrent dans une sorte de chambre glaciale. Il faisait sombre. La pierre des murs suintait. Quand on se retournait, on voyait se dessiner dans l'encadrement de l'entrée la vallée inondée de soleil. L'endroit était romantique à souhait. D'abord les visiteurs se turent, mais leur exubérance naturelle reprit le dessus et le charivari recommença. Un garçon alluma une chandelle. Toute la troupe se rua sur lui. Il défendit vaillamment son bien jusqu'au moment où il succomba sous le nombre. Une autre chandelle s'alluma et fut éteinte au milieu des cris et des rires.

Cependant, tout a une fin et une sage procession de garçons et de filles, munis de chandelles dont le reflet tremblait sur les voûtes vingt mètres au-dessus de leurs têtes, se mit à descendre la pente rapide du couloir principal. Ce couloir n'avait guère plus de trois mètres de large. Sur chacune de ses parois s'ouvraient des galeries latérales très rapprochées. La grotte MacDougal était un véritable labyrinthe et l'on disait qu'on aurait pu errer pendant des jours et des nuits, descendant toujours plus bas dans le méli-mélo de ses couloirs, ses crevasses et ses gouffres, sans jamais en atteindre le fond, fût-ce dans les entrailles même de la terre. Si bien que personne ne pouvait se vanter de « connaître » la grotte. La plupart des jeunes hommes en avaient exploré une partie et Tom, pour sa part, en connaissait au moins autant qu'eux.

La procession s'étira le long du couloir central et bientôt de petits groupes l'abandonnèrent pour se livrer à une poursuite en règle dans les allées latérales. On s'évitait, on se guettait aux carrefours, on s'attaquait par surprise et l'on parvenait même à échapper à l'ennemi pendant une bonne demi-heure, sans s'écarter des endroits « repérés ».

Groupe après groupe, les explorateurs, haletants, couverts de glaise et de coulées de chandelle se retrouvèrent à l'entrée de la grotte, ravis de leur journée. Alors, ils s'aperçurent avec stupeur qu'ils ne s'étaient pas inquiétés de l'heure et que la nuit était sur le point de tomber. La cloche du bac sonnait depuis un certain temps, et cette fin romantique à la belle aventure lui conférait, de l'avis de tous, un charme supplémentaire. On redescendit au galop et, lorsque le vieux bateau eut quitté la rive, personne, hormis le capitaine, ne regretta ce retard.

Huck était déjà à son poste quand le bac, tout éclairé, longea l'appontement. Le jeune garçon n'entendit aucun bruit à bord car tous les passagers, brisés de fatigue, s'étaient endormis. Il se demanda quel pouvait bien être ce vapeur et pourquoi il ne s'arrêtait pas, mais, comme il avait

d'autres chats à fouetter, il n'y pensa plus. La nuit devenait très sombre. Les nuages s'amoncelaient. Dix heures sonnèrent. Les bruits s'apaisèrent, les lumières s'éteignirent, les derniers passants rentrèrent chez eux, le village s'endormit et le petit guetteur resta seul avec le silence et les fantômes.

À onze heures, les lumières de la taverne s'éteignirent. Il fit noir comme dans un four. Huck était toujours aux aguets mais rien ne se produisit. L'inutilité de sa mission commença à lui apparaître et il songea à aller se coucher.

Soudain, il perçut un bruit. Tous les sens en éveil, il fouilla l'obscurité. La porte de l'auberge qui donnait sur l'impasse se referma doucement. Huck se tapit dans un coin. Deux hommes passèrent tout près de lui. L'un semblait porter quelque chose sous son bras. Ça devait être le coffre ! Ainsi, ils emportaient leur trésor ! Fallait-il prévenir Tom ? Mais non, c'était absurde. Les deux hommes se perdraient dans la nuit et il serait impossible de retrouver leurs traces. Il n'y avait qu'à les suivre sans se faire voir. C'était une chose faisable, grâce à l'obscurité.

Huck se glissa hors de sa cachette et, pieds nus, léger comme un chat, il emboîta le pas aux voleurs de trésor, ayant soin de conserver entre eux et lui une distance suffisamment réduite pour ne pas les perdre de vue.

Ils suivirent le fleuve pendant un certain temps, puis tournèrent à gauche. Ensuite, ils s'engagèrent dans le chemin qui menait en haut de la colline de Cardiff. Passée la maison du vieux Gallois à flanc de coteau, ils continuèrent leur ascension. « Bon, pensa Huck, ils vont aller enfouir le coffre dans la vieille carrière ». Mais ils ne s'arrêtèrent pas à la carrière. Une fois au sommet, ils commencèrent à redescendre par un étroit sentier qui plongeait entre de hauts buissons de sumac. L'obscurité se referma sur eux.

Huck hâta le pas pour raccourcir la distance qui les séparait, sûr maintenant de ne pas être repéré. Il marcha ainsi un temps ; puis craignant d'aller trop vite, il ralentit un peu, fit encore quelques mètres, puis s'arrêta. Il écouta : aucun autre bruit que le battement de son cœur. Une chouette ulula dans le lointain. Sinistre présage ! Où se trouvaient donc les deux hommes. La partie était-elle perdue ? Huck était sur le point de s'élancer quand quelqu'un toussota à un mètre de lui ! La gorge du jeune garçon se serra, ses membres tremblèrent comme s'il avait été en proie à un violent accès de fièvre. Soudain, Huck se rendit compte de l'endroit où il était arrivé : à quelques mètres de l'allée qui donnait accès à la propriété de la veuve Douglas. « C'est parfait, se dit Huck, qu'ils enfouissent leur trésor ici. Il ne sera pas difficile à trouver ! »

Une voix sourde s'éleva alors, la voix de Joe l'Indien.

« Que le diable emporte cette bonne femme, fit-il. Il y a du monde chez elle. Je vois de la lumière.

– Moi je ne vois rien », répondit une autre voix, celle de l'inconnu de la maison hantée.

Le sang du pauvre Huck se glaça dans ses veines. Joe avait dû entraîner son complice jusque-là pour l'aider à satisfaire sa vengeance. La première pensée du gamin fut de s'enfuir, mais il se rappela que la veuve Douglas avait souvent été très bonne pour lui et il se dit que les deux hommes avaient

peut-être l'intention de l'assassiner. Il aurait bien voulu l'avertir du danger qu'elle courait, mais il n'osait pas bouger, de peur de révéler sa présence.

« Tu ne vois pas la lumière parce qu'il y a un arbuste devant toi, reprit Joe. Tiens, approche-toi. Tu vois, maintenant ?

– Oui. En effet, il doit y avoir du monde chez elle. Nous ferions mieux de renoncer à notre projet.

– Y renoncer au moment où je vais quitter le pays pour toujours ! Mais, voyons, l'occasion ne se représentera peut-être jamais. Je t'ai répété sur tous les tons que ce n'est pas son magot qui m'intéresse. Tu peux le prendre si ça te chante. Le fait est que son mari m'a toujours traité comme un chien et m'a fait condamner pour vagabondage quand il était juge de paix. Et ce n'est pas tout. Il m'a fait fouetter devant la porte de la prison. Fouetter comme un vulgaire nègre ! Comprends-tu ? Il est mort avant que je puisse me venger, mais c'est sur sa femme que je me vengerai aujourd'hui.

– Oh ! Ne la tue pas ! Ne fait pas une chose pareille !

– La tuer ! Qui a parlé de la tuer ? Quand on veut se venger d'une femme, on ne la tue pas, on la défigure. On lui fend les narines, on lui coupe les oreilles.

– Mon Dieu ! Mais c'est du...

– Garde tes réflexions pour toi ! C'est plus prudent ! Je l'attacherai à son lit. Si elle saigne trop et qu'elle en meurt, tant pis pour elle. Je ne verserai pas une larme sur son cadavre. Mon vieux, tu es ici pour m'aider dans ma besogne. Seul, je n'y arriverai pas. Fourre-toi bien ça dans la tête. Si tu bronches, je te tue ! Tu m'entends ? Et si je suis obligé de te tuer, je la tuerais elle aussi. Comme ça, personne ne saura ce qui s'est passé.

– Eh bien, puisqu'il le faut, allons-y tout de suite. Plus vite ce sera fait, mieux ça vaudra... Mais j'en suis malade.

– Y aller tout de suite ! Avec le monde qu'il y a chez elle ! Dis donc, tu me ferais presque douter de toi. Nous pouvons attendre. Nous ne sommes pas pressés ».

Huck devina que les deux hommes n'avaient plus rien à se dire pour le moment. Mais le silence l'effrayait encore davantage que cette horrible conversation. Retenant son souffle, il tenta de faire un pas en arrière, se balança en équilibre précaire sur une jambe, faillit basculer d'un côté puis de l'autre, se rattrapa, et se stabilisa enfin avec d'innombrables précautions. Encore un pas, puis un autre. Une branche craqua sous son pied. Il s'arrêta de respirer, écouta. Aucun bruit, le silence était total. Sa gratitude envers le Ciel fut sans bornes. Bientôt, il retrouva le sentier enfoui dans les sumacs, lentement il vira de bord avec la souplesse d'un bateau sur l'eau, puis repartit d'un pas rapide et prudent. Il ne prit finalement sa course qu'une fois arrivé à la carrière, et hors d'atteinte. Il courut d'une seule traite jusqu'à la maison du Gallois. Il tambourina à la porte de la ferme. Une fenêtre s'ouvrit et le vieil homme apparut encadré de ses deux fils, deux superbes gaillards.

« Qui est-ce qui fait tout ce tapage ? cria-t-il. Qui frappe à ma porte ? Que me voulez-vous ?

– Laissez-moi entrer... Vite... J'ai quelque chose à vous dire.

– Qui êtes-vous ?

– Huckleberry Finn... Vite, laissez-moi entrer !

– Ah ! C'est toi, Huckleberry ! Je n'ai guère envie de t'ouvrir ma porte. Ouvrez-lui quand même, mes gars, et voyons ce qu'il nous veut ».

« Je vous en supplie, ne dites jamais que je suis venu vous trouver ». Telles furent les premières paroles de Huck lorsque les fils du Gallois l'eurent fait entrer. « Je vous en supplie... autrement on me tuera... mais la veuve a souvent été très gentille pour moi et je veux vous dire... Je vous dirai tout si vous me jurez de ne jamais raconter que je suis venu.

– Sacrebleu ! s'exclama le Gallois. Ça doit être joliment important, sans quoi il ne serait pas dans cet état. Allons, parle, petit. Nous te promettons de ne rien dire ».

Trois minutes plus tard, le vieillard et ses fils gravissaient la colline et se dirigeaient vers la propriété de la veuve. Chacun d'eux tenait son fusil à la main. Huck les laissa à mi-chemin et se blottit derrière un arbre.

Après un long silence, il entendit une détonation suivie d'un cri. Le jeune garçon n'attendit pas la suite et dévala la pente aussi vite que s'il avait eu tous les diables de l'enfer à ses trousses.

## Chapitre XXXI

Dès les premières lueurs de l'aube, Huck gravit à tâtons la colline et vint frapper doucement à la porte du Gallois. Les occupants de la ferme, émus par les événements de la nuit, ne dormaient que d'un œil.

– Qui est là ? cria-t-on d'une fenêtre.

– Ouvrez-moi, répondit le gamin d'une voix tremblante. Ce n'est que moi, Huck Finn.

– Sois le bienvenu, mon garçon ! Cette porte te sera désormais ouverte jour et nuit ».

C'était bien la première fois que le petit vagabond recevait un tel accueil. Il se sentit tout réconforté.

Une clef tourna dans la serrure, la porte s'ouvrit, et il entra. On le fit asseoir ; le Gallois et ses fils s'habillèrent en un tournemain.

« J'espère que tu as faim, mon garçon, dit le vieil homme. Le petit déjeuner sera prêt dès que le soleil sera levé. Tu tâcheras d'y faire honneur. Mes fils et moi, nous espérions que tu aurais couché ici cette nuit, mais nous ne t'avons pas retrouvé.

– J'étais mort de peur, avoua Huck, et je me suis sauvé quand j'ai entendu le coup de feu. J'ai couru pendant près de cinq kilomètres sans m'arrêter. Je suis revenu parce que je voudrais bien savoir ce qui est arrivé. Et si vous me voyez au petit jour c'est parce que je ne tiens pas du tout à rencontrer les deux démons, même s'ils sont morts.

– Mon pauvre gosse, tu m'as tout l'air d'avoir passé une bien mauvaise nuit. Mais j'ai un lit pour toi. Tu iras te coucher dès que tu auras mangé. Hélas ! Non. Les diables ne sont pas morts. Nous le regrettons joliment, je t'assure. Grâce à ta description, nous savions pourtant bien où les dénicher. Nous nous sommes avancés sur la pointe des pieds. Nous étions à dix mètres d'eux. Il faisait noir comme dans un four. Personne ne pouvait nous voir. Tout à coup, j'ai été pris d'une terrible envie d'éternuer, quelle malchance ! J'ai voulu me retenir, mais rien à faire. Il a fallu que ça sorte. J'ai entendu les branches remuer. Les deux lascars fichaient le camp. Comme j'étais en tête avec mon fusil, j'ai dit à mes fils de faire comme moi et j'ai tiré dans la direction du bruit. On les entendait courir. On a couru après eux à travers bois en tirant quelques cartouches au jugé, mais je suis bien sûr que nous ne les avons pas touchés. Ils ont tiré deux balles sur nous en s'enfuyant. Dieu merci ! Ils nous ont ratés. Dès que nous ne les avons plus entendus, nous avons cessé de les poursuivre et nous sommes allés tout de suite prévenir les policiers. Ils sont partis monter la garde au bord de la rivière et, sitôt qu'il fera grand jour, le shérif rassemblera des volontaires et organisera une battue. Mes fils y prendront part. Je voudrais bien savoir comment sont faits ces animaux-là... ça faciliterait rudement les recherches. Mais tu ne peux pas nous donner leur signalement, je suppose ? Il faisait trop noir, cette nuit.

– Si, si, je peux vous les décrire. Je les ai vus au village et je les ai suivis jusque par ici.

– C'est merveilleux ! Vas-y, mon petit : à quoi est-ce qu'ils ressemblent ?

– L'un d'eux, c'est le vieux sourd-muet espagnol qui est venu rôder deux ou trois fois dans le pays. L'autre, c'est un type mal rasé, déguenillé et...

– Ça suffit, mon garçon. Nous les connaissons ! Nous les avons surpris un jour dans les bois derrière la maison de la veuve ; ils ont décampé en nous voyant. Allez vite, mes gars. Courez prévenir le shérif... Vous prendrez votre petit déjeuner demain ! »

Les fils du Gallois partirent aussitôt. Comme ils franchissaient le seuil, Huck se dressa d'un bond et s'écria :

« Surtout ne dites à personne que c'est moi qui ai découvert leur piste ! Je vous en supplie !

– Nous ne dirons rien, Huck, puisque tu le demandes, mais c'est dommage de ne pas pouvoir raconter tes exploits.

– Non, non, je vous en prie, ne dites rien ».

Lorsque les jeunes hommes se furent éloignés, le vieil homme déclara :

« Ils ne diront rien... moi non plus. Mais pourquoi ne veux-tu pas qu'on sache ce que tu as fait ? »

Huck se contenta d'expliquer que l'un des deux hommes le tuerait certainement s'il apprenait qui avait lancé les Gallois et les policiers à sa poursuite.

« Mais enfin, mon garçon, comment as-tu eu l'idée de suivre ces individus-là ? » demanda le vieillard.

La question était gênante et Huck réfléchit avant de répondre.

« Voilà, dit-il. Je ne mène pas une vie bien gaie et, à force d'y penser et de chercher un moyen de m'en tirer, ça m'empêche quelquefois de dormir. Hier soir, je n'arrivais pas à fermer l'œil. Alors, je suis allé faire un tour. En passant devant la vieille briqueterie, à côté de la taverne, je me suis arrêté et je me suis adossé au mur pour penser plus à mon aise. À ce moment, les deux types sont passés tout près de moi. L'un d'eux portait une espèce de caisse sous le bras et je me suis tout de suite dit qu'il avait dû la voler. Il fumait un cigare. Son camarade lui a demandé du feu. La braise de leurs cigares leur a éclairé le visage et j'ai reconnu le sourd-muet espagnol à ses favoris blancs. J'ai vu que l'autre était, tout couvert de guenilles.

– Quoi ! Tu as pu voir ses guenilles à la lueur de son cigare ? »

Huck parut déconcerté.

« Je... je ne sais pas... Enfin, j'ai eu cette impression.

– Alors, ils ont continué leur chemin ; et toi... ?

– Moi, je les ai suivis, oui... C'est ça. Je voulais voir ce qu'ils allaient faire. Je les ai suivis jusqu'à l'entrée de la propriété de la veuve. Ils... Ils se sont arrêtés dans le noir et j'ai entendu l'Espagnol dire à son camarade qu'il voulait défigurer la veuve et que...

– Hein ! C'est le sourd-muet qui a dit tout cela ? »

Huck venait de commettre une énorme bêtise ! Il faisait tout pour que le vieux Gallois ne sache pas qui était l'Espagnol et, plus il parlait, plus il s'enfermait et accumulait les bourdes.

« N'aie pas peur, mon garçon, lui dit le vieillard. Avec moi, tu ne crains rien. Je m'en voudrais de toucher à un seul de tes cheveux. Je te protégerai... Compte sur moi. Cet Espagnol n'est donc ni muet ni sourd. Tu l'as dit malgré toi. Tu ne peux pas revenir là-dessus maintenant. Bon, tu en sais davantage sur cet Espagnol que tu n'en as l'air. Allons, aie confiance en moi... Parle. Je ne te trahirai pas ».

Huck regarda le Gallois. Son visage respirait l'honnêteté. Il s'approcha de lui et lui glissa dans l'oreille.

« Ce n'est pas un Espagnol... c'est Joe l'Indien ! »

Le vieillard se leva comme s'il avait été mordu par un serpent.

« Ça explique tout, fit-il. Quand tu m'as parlé de narines fendues et d'oreilles coupées, j'ai cru que tu inventais, parce que les Blancs ne pensent pas à des vengeances de ce genre. Mais un Indien ! C'est différent ! »

La conversation se poursuivit pendant le petit déjeuner et le Gallois raconta qu'avant d'aller se coucher, ses fils et lui avaient pris une lanterne et étaient allés examiner le sol auprès de l'allée pour voir s'il n'y avait pas de traces de sang. Ils n'en avaient pas trouvé, mais ils avaient découvert un gros sac contenant des...

« Des *quoi* ? » s'exclama Huck, les lèvres tremblantes.

Le souffle coupé, les yeux écarquillés, il attendit la réponse. Le Gallois, stupéfait, le regarda à son tour. Une, puis trois, puis cinq secondes passèrent. Enfin le vieillard répondit :

« Un sac contenant des outils de cambrioleur ».

Huck poussa un soupir de soulagement.

« Oui, un attirail de cambrioleur, répéta le Gallois sans quitter Huck des yeux. Ça m'a l'air de te faire plaisir, ce que je te dis là. Pourquoi as-tu fait une tête pareille tout à l'heure ? Que croyais-tu que nous avions trouvé dans ce sac ? »

Huck était au pied du mur. Il eût donné n'importe quoi pour pouvoir inventer une explication plausible. Mais rien ne lui venait à l'esprit et le Gallois le regardait toujours dans le blanc des yeux. Alors, le pauvre garçon aux abois sauta sur la première idée venue.

« Des livres de prières, peut-être », risqua-t-il d'une voix blanche.

Le pauvre Huck était trop désespéré pour vouloir plaisanter, mais le vieil homme donna libre cours à son hilarité et déclara qu'une pareille rigolade valait tous les médicaments du monde.

« Mon pauvre enfant, ajouta-t-il, te voilà tout pâle et épuisé. Tu ne dois pas être dans ton assiette. Il y a de quoi d'ailleurs. Allons, après un bon somme, il n'y paraîtra plus ».

Huck était furieux contre lui-même de s'être trahi aussi bêtement ; d'un autre côté, il était ravi de penser que le paquet emporté par Joe l'Indien et son complice n'était pas le trésor, comme il l'avait cru tout d'abord, mais un vulgaire sac contenant un attirail de cambrioleur. Le coffre aux dollars devait donc être resté au numéro 2, et ce serait l'enfance de l'art de s'en emparer le soir même car, à cette heure-là, Joe et son compagnon auraient été arrêtés par les gendarmes et jetés en prison.

À peine le petit déjeuner terminé, on entendit frapper à la porte. Huck alla se cacher dans un coin. Il n'avait aucune envie d'être mêlé de près ou de loin aux événements de la nuit. Le Gallois ouvrit et fit entrer plusieurs messieurs et plusieurs dames, parmi lesquelles la veuve Douglas. Du pas de sa porte, il aperçut des groupes de villageois qui prenaient le chemin de la colline pour aller se rendre compte sur place de ce qui s'était passé. Bien entendu, la nouvelle s'était répandue dans tout le pays.

Le Gallois fut obligé de retracer à ses visiteurs les péripéties de la nuit. La veuve Douglas lui exprima très spontanément sa gratitude.

« N'en parlons plus, madame, fit le vieux. Il y a quelqu'un à qui vous devez beaucoup plus de reconnaissance qu'à mes fils ou à moi. Malheureusement, cette personne ne m'a pas permis de révéler son nom. Sans elle, nous ne serions pas arrivés à temps ».

Comme il fallait s'y attendre, cette déclaration excita une telle curiosité qu'on finit par en oublier le drame lui-même. Cependant, le vieil homme tint bon et refusa de livrer son secret.

Voyant qu'il n'y avait rien à faire pour obtenir d'autres précisions du Gallois, la veuve Douglas changea de sujet de conversation.

« Pourquoi ne m'avez-vous pas réveillée ? demanda-t-elle. Je m'étais endormie sur mon livre, sans éteindre la lumière, et je n'ai rien entendu, malgré le bruit que vous avez dû faire.

– Nous avons pensé que ce n'était pas la peine. À quoi bon vous effrayer ? Les deux bandits étaient partis et ils n'avaient sans doute pas l'intention de revenir. Mes trois nègres ont monté la garde autour de votre maison tout le restant de la nuit. Ils sont rentrés il y a un instant ».

De nouveaux visiteurs vinrent à la ferme et le Gallois fut obligé de répéter son histoire un certain nombre de fois.

C'était dimanche. Pendant les vacances, il n'y avait pas d'école avant le service religieux, mais tout le monde se rendit de bonne heure à l'église. On ne parlait que de l'événement et l'on s'étonnait que les deux bandits n'eussent pas encore été arrêtés.

Après le sermon, comme la foule se dispersait, Mme Thatcher s'approcha de Mme Harper.

« Est-ce que ma petite Becky va passer sa journée au lit ? lui demanda-t-elle. Elle doit être morte de fatigue.

– Votre petite Becky ?

– Mais oui. N'a-t-elle donc pas passé la nuit chez vous ?

– Non ».

Mme Thatcher pâlit et s'assit sur un banc, juste au moment où passait tante Polly.

« Bonjour, madame Thatcher, bonjour madame Harper, dit la vieille dame. Figurez-vous que mon garçon n'est pas rentré. Je pense qu'il a couché chez l'une d'entre vous cette nuit ».

Mme Thatcher fit non de la tête et pâlit davantage.

« Il n'a pas couché à la maison », déclara Mme Harper qui commençait à se sentir mal à l'aise.

L'anxiété se peignit sur les traits de tante Polly.

« Joe Harper, fit-elle, as-tu vu Tom, ce matin ?

– Non, madame.

– Quand l’as-tu aperçu pour la dernière fois ? »

Joe essaya de se rappeler mais il n’y parvint pas.

Maintenant, les gens s’arrêtaient et entouraient le banc où Mme Thatcher s’était assise. D’autres personnes revenaient sur leurs pas pour voir ce qui se passait. Des murmures couraient dans l’assistance. On interrogeait les enfants, on posait des questions aux jeunes professeurs qui avaient pris part à l’expédition de la veille. Tous reconnurent qu’ils n’avaient vu ni Becky ni Tom sur le bac. D’ailleurs, personne n’avait songé à demander s’il y avait des manquants. Un jeune homme émit l’idée que Tom et Becky étaient peut-être restés dans la grotte. Mme Thatcher s’évanouit. Tante Polly fondit en larmes et se tordit les mains.

L’alarme donnée, la nouvelle courut de bouche en bouche, de groupe en groupe, de maison en maison. Au bout de cinq minutes, le tocsin sonnait et le village entier était sens dessus dessous. Oublié l’incident nocturne de la colline de Cardiff ! Oubliés les voleurs ! On sella les chevaux, on sauta dans les barques, on prévint le capitaine du bac d’avoir à appareiller séance tenante. Au bout d’une demi-heure, deux cents hommes se ruaient, par des moyens divers, du côté de la grotte MacDougal. Pendant tout l’après-midi, le village sembla vide et mort. De nombreuses femmes rendirent visite à tante Polly et à Madame Thatcher, et tentèrent de les reconforter. Elles pleurèrent avec elles, ce qui valait mieux que des paroles.

Toute la nuit, le village attendit des nouvelles. À l’aube, la consigne circula de rue en rue : « Envoyez d’autres chandelles. Envoyez d’autres provisions ». Mme Thatcher et tante Polly étaient à moitié folles de douleur. Le juge Thatcher eut beau leur envoyer des messages optimistes de la grotte, il ne réussit pas à les rassurer.

Le vieux Gallois rentra chez lui au petit matin, couvert de taches de suif et d’argile. Il trouva Huck couché dans le lit qu’il avait mis à sa disposition. Le gamin avait la fièvre et délirait. Comme tous les médecins étaient à la grotte, la veuve Douglas vint soigner le malade. Elle déclara que Huck pouvait être ce qu’il voulait mais qu’il n’en restait pas moins une créature du Bon Dieu et qu’elle se dévouerait à lui de toute son âme, qu’il fût bon ou méchant. Le Gallois lui dit que Huck avait ses bons côtés. La veuve abonda dans son sens :

« Vous pouvez en être sûr. C’est la marque du Seigneur. Il ne l’oublie jamais et la met sur toute créature qui sort de ses mains ».

Tôt le matin, des hommes exténués commencèrent à revenir au village. Les plus robustes étaient restés à la grotte. Ceux qui rentraient chez eux n’avaient pas grand-chose à raconter. Toute la partie connue de la grotte avait été fouillée de fond en comble et les recherches continuaient. Dans toutes les galeries, au bord de chaque crevasse, on apercevait la chandelle d’un sauveteur. À chaque instant, on entendait lancer un appel ou tirer un coup de pistolet. Dans un couloir, souvent fréquenté par les touristes, on avait trouvé sur la paroi les mots « Becky et Tom » tracés avec la fumée d’une chandelle et, tout près, sur le sol, un bout de ruban. Mme Thatcher reconnut ce ruban

et éclata en sanglots. Elle dit que ce serait la dernière relique qu'elle aurait de son enfant. Trois journées effroyables passèrent ainsi et le village peu à peu sombra dans le désespoir. Les gens n'avaient plus aucun goût à l'existence. Malgré l'importance du fait, on ne s'occupa guère de la découverte d'un débit clandestin à la taverne où Tom avait vu Joe vautre sur le sol. Dans un intervalle de lucidité, Huck demanda à la veuve Douglas si par hasard on n'avait rien découvert là-bas. Le cœur battant, il attendit la réponse.

« Si », fit l'excellente dame.

Huck se dressa sur son séant, une expression de terreur dans le regard.

« Qu'est-ce qu'on a trouvé ? »

– De l'alcool, et l'on a fermé l'auberge. Recouche-toi, mon enfant. Tu m'en donnes, des émotions !

– Dites-moi encore une chose... rien qu'une seule, murmura Huck. Est-ce Tom Sawyer qui a découvert cela ? »

La veuve Douglas éclata en sanglots.

« Tais-toi, mon enfant, tais-toi. Je t'ai déjà dit qu'il ne faut pas parler. Tu es très, très malade ».

Alors, on n'avait trouvé que de l'alcool. Si l'on avait trouvé autre chose, quel charivari ! Le trésor n'était donc plus là... Il était perdu, irrémédiablement perdu ! Au fait, pourquoi la veuve pleurait-elle ? Oui, pourquoi ? Ces pensées s'agitèrent confusément dans l'esprit de Huck qui, sous l'effet de la fatigue, ne tarda pas à s'assoupir.

« Allons... Il dort, le pauvre petit. Tom Sawyer, découvrir de l'alcool à la taverne ! En voilà une idée ! Ah ! Si seulement on pouvait retrouver ce malheureux Tom ! Mais, hélas ! Les gens n'ont plus beaucoup d'espoir, ni de forces, pour continuer à le chercher ».

## Chapitre XXXII

Revenons maintenant à Tom et à Becky que nous avons laissés à l'entrée de la grotte. Mêlés au reste de la bande joyeuse, ils visitèrent en détail les célèbres merveilles cachées au flanc de la falaise et pompeusement appelées « Le Grand Salon », « La Cathédrale », « Le Palais d'Aladin ». Bientôt, la partie de cache-cache commença. Tom et Becky s'y adonnèrent de toute leur âme jusqu'à ce que le jeu finît par les lasser.

Alors, tenant leur chandelle au-dessus de leur tête, déchiffrant les noms, les dates, les adresses et les devises écrites à la fumée contre les parois, ils s'engagèrent dans un couloir sinueux. Marchant et bavardant, ils remarquèrent à peine qu'ils se trouvaient désormais dans une partie de la grotte dont les murs ne portaient plus de graffitis. Ils tracèrent leurs propres noms sur une pierre en saillie et poursuivirent leur chemin. Ils arrivèrent à un endroit où un petit ruisseau, franchissant un

barrage, avait entraîné pendant des siècles et des siècles des sédiments calcaires et formé une chute du Niagara en miniature dont les eaux pétrifiées scintillaient lorsqu'elles recevaient de la lumière. Tom se glissa derrière la cascade et l'illumina, à la plus grande joie de sa compagne. Il s'aperçut que le barrage dissimulait une sorte d'escalier naturel à pente très raide, et aussitôt il conçut l'ambition de se muer en explorateur. Becky partagea son désir et, après avoir laissé une marque à l'entrée de l'escalier, ils se lancèrent dans l'inconnu. Ils se faufilèrent ainsi dans les profondeurs secrètes de la grotte et, laissant derrière eux un nouveau point de repère, ils poursuivirent leurs investigations.

Un étroit passage latéral les amena dans une large caverne dont la voûte s'ornait d'une multitude de stalactites scintillantes. Ils en firent le tour en admirant ces beautés et quittèrent la caverne par l'un des innombrables couloirs qui y débouchaient. Une seconde caverne, plus vaste que la première, s'offrit à leurs yeux émerveillés. Au centre jaillissait une source qu'entourait un bassin cristallin. De gigantesques stalactites et stalagmites, que le temps avait jointes, servaient de supports à la voûte. Sous celle-ci, des chauves-souris par centaines avaient élu domicile. La lumière des chandelles les arracha à leur quiétude et, poussant de petits cris, battant furieusement des ailes, elles fondirent sur les enfants. Tom n'ignorait pas les dangers d'une telle attaque. Il saisit Becky par la main et l'entraîna dans le premier couloir qui se présenta. Il était temps, car déjà une chauve-souris avait éteint d'un coup d'aile la chandelle de la petite.

Les chauves-souris pourchassèrent les fuyards pendant un certain temps et les obligèrent à accumuler les tours et les détours pour se soustraire à leur fureur. Bientôt Tom découvrit un lac souterrain dont les contours imprévus se perdaient dans l'obscurité environnante. Le jeune garçon voulut en explorer la rive mais il se ravisa et décida qu'il valait mieux s'asseoir un instant pour se reposer. Alors, pour la première fois, le profond silence de la grotte exerça son effet déprimant sur l'âme des deux enfants.

« Je n'ai pas fait très attention, dit Becky, mais il me semble que nous n'avons pas entendu les autres depuis bien longtemps.

– Nous nous sommes enfoncés dans la grotte et d'ici il est impossible de les entendre. D'ailleurs, j'ignore absolument dans quelle direction ils se trouvent maintenant ».

Becky commençait à s'inquiéter.

« Je me demande depuis combien de temps nous les avons quittés. Nous ferions mieux d'aller les retrouver.

– Oui, je crois que tu as raison.

– Tu reconnaîtras le chemin, Tom ?

– Certainement, mais il y a les chauves-souris. Si jamais elles éteignent nos chandelles, ce sera une catastrophe. Tâchons de découvrir un autre parcours pour les éviter.

– Oui, à condition de ne pas nous perdre. Ce serait épouvantable ! »

Et, à cette pensée, Becky ne put réprimer un frisson.

Le garçon et la fillette s'engagèrent dans un long couloir qu'ils suivirent en silence, examinant chaque crevasse, chaque allée latérale, pour voir s'ils ne la reconnaissaient pas.

Chaque fois, Becky guettait un signe d'encouragement sur le visage de Tom et, chaque fois, celui-ci déclarait d'un ton optimiste :

« Ça va, ça va. Ce n'est pas encore le bon couloir, mais nous n'en sommes pas loin ».

Cependant, à mesure qu'il avançait, Tom sentait le découragement s'emparer de lui. Les couloirs succédaient aux couloirs. Tom s'y engageait, rebroussait chemin et ne cessait de répéter : « Ça va, ça va » avec de moins en moins de conviction. Becky ne le quittait pas d'une semelle et s'efforçait en vain de refouler ses larmes.

« Oh ! Tom ! finit-elle par dire. Tant pis pour les chauves-souris. Revenons par la caverne, sans quoi nous allons nous perdre pour de bon ».

Tom s'arrêta.

« Écoute ! » fit-il.

Le silence était impressionnant, bouleversant. Tom lança un appel. L'écho lui répondit et alla se perdre au fond des couloirs obscurs en une cascade de ricanements moqueurs.

« Oh ! Ne recommence pas, Tom, supplia Becky. C'est horrible.

– Peut-être, Becky, mais ce serait un moyen d'attirer l'attention de nos camarades ».

Ce « serait » était encore plus terrible à entendre que l'écho fantôme. Il traduisait trop bien l'affaiblissement de leurs derniers espoirs.

Tom recommença. En dehors de l'écho, aucune voix ne lui répondit. Entraînant Becky, il revint sur ses pas et, au bout d'un moment, la petite, horrifiée, s'aperçut qu'il hésitait et allait tout simplement à l'aventure.

« Tom, Tom ! Mais tu n'as laissé aucune marque derrière nous ! »

– Becky, c'est de la folie ! J'aurais dû penser à cela. Maintenant, je ne peux plus retrouver mon chemin. Je ne sais plus où je suis.

– Tom, nous sommes perdus, perdus ! Nous ne pourrons jamais sortir de cette terrible grotte ! Oh ! Pourquoi avons-nous quitté les autres ? »

Becky s'allongea par terre et fut secouée de sanglots si violents que Tom, épouvanté, crut qu'elle allait mourir ou perdre la raison. Il s'assit à côté d'elle et la prit dans ses bras. Elle blottit sa tête dans le creux de son épaule, se cramponna à lui, confia tout haut ses erreurs et ses regrets inutiles, et l'écho répétait chacun de ses mots comme s'il avait voulu se moquer d'elle. Tom la supplia de reprendre espoir, mais elle déclara que tout était fini. Alors, il changea de tactique. Il s'accusa en

termes violents d'avoir entraîné Becky dans une telle situation. Cette méthode eut plus de succès. Becky promit de ne pas se laisser aller et de suivre Tom où il voudrait, à condition qu'il ne la traitât plus comme il venait de le faire.

Alors ils se remirent à errer à l'aventure, marchant, marchant, car c'était là tout ce qu'il leur restait à faire. Pendant un court instant, l'espoir parut renaître – sans raison, simplement parce que c'est dans sa nature de « se remettre en marche » quand le ressort n'en a pas été brisé par l'âge ou les échecs répétés.

Bientôt Tom souffla la chandelle de sa compagne. Ce geste était significatif et se passait de mots. Becky comprit, et son espoir retomba. Elle savait que Tom avait une chandelle entière, et deux ou trois morceaux dans ses poches. Pourtant il fallait économiser.

Puis la fatigue se fit sentir, mais les enfants ne voulaient pas s'arrêter, comme si la mort, qui rôdait eût guetté ce moment-là pour fondre sur eux.

Pourtant, les frêles jambes de Becky refusèrent de la porter davantage. La petite s'assit et Tom l'imita. Ils se mirent à parler de leurs maisons, de leurs amis, de lits confortables et surtout de la lumière. Becky pleurait et Tom s'efforçait de la consoler, mais tous les mots qu'il trouvait sonnaient à ses oreilles comme de sinistres railleries. Becky était si lasse qu'elle finit par s'endormir. Tom lui en fut reconnaissant. Il regarda son joli visage se détendre peu à peu sous l'effet d'un rêve agréable. Un sourire erra sur les lèvres de son amie. Il se sentit réconforté à cette vue. Ses pensées s'évadèrent alors vers le passé, un passé qui se perdait dans des souvenirs désormais vagues et indistincts.

Tandis qu'il était plongé dans sa rêverie, Becky s'éveilla avec un petit rire léger qui se figea vite sur ses lèvres et fut suivi d'un gémissement.

« Je m'en veux d'avoir pu dormir ! s'écria-t-elle. Et pourtant, j'aurais voulu ne jamais me réveiller.

– Ne dis pas cela, Becky. Il ne faut pas désespérer. Tu es reposée maintenant. Essayons de retrouver notre chemin.

– Je veux bien, Tom, mais j'ai vu un si beau pays dans mon rêve. C'est là que nous allons, n'est-ce pas ?

– Peut-être, Becky, peut-être. Allons, courage, il faut continuer ».

Ils se levèrent et, la main dans la main, se remirent en route. Ils avaient l'impression d'avoir passé des semaines et des semaines dans la grotte, et pourtant c'était impossible puisque leurs chandelles n'étaient pas toutes usées.

Longtemps après – mais ils avaient perdu la notion du temps –, Tom demanda à Becky de faire le moins de bruit possible en marchant, et d'écouter, elle aussi, afin de surprendre éventuellement le murmure d'une source. Quelques minutes plus tard, ils en trouvèrent effectivement une. Les deux enfants étaient morts de fatigue, mais Becky voulait avancer quand même. Elle fut très surprise

d'entendre Tom s'opposer à son désir. Tom l'obligea à s'asseoir et, avec une poignée d'argile, fixa sa chandelle contre la paroi rocheuse.

« Tom, j'ai si faim ! » dit Becky au bout d'un moment.

Tom sortit quelque chose de sa poche.

« Te rappelles-tu ceci ? demanda-t-il.

– Oui, c'est notre gâteau de mariage, répondit-elle avec un pauvre sourire.

– C'est exact et je regrette drôlement qu'il ne soit pas gros comme une barrique. C'est tout ce que nous avons à manger.

– Tu te rappelles, c'est moi qui te l'ai donné pendant le pique-nique. J'aurais tant aimé que nous le gardions comme souvenir. Toutes les grandes personnes qui se marient font cela. Mais, pour nous, ce gâteau sera... notre... notre... »

Becky ne continua pas sa phrase. Tom partagea le gâteau en deux. Becky y mordit à belles dents, Tom grignota sa moitié. Ensuite, les deux enfants se désaltèrent à la source. Un peu réconfortée, Becky voulut se remettre en route. Tom ne répondit rien tout d'abord, puis il demanda :

« Becky, j'ai quelque chose de très sérieux à te dire. Auras-tu le courage de m'écouter ? »

Becky pâlit mais pria Tom d'exprimer sa pensée.

« Eh bien, voilà, Becky. Il nous faut rester ici où nous avons de l'eau. Songe que nous n'avons plus que ce petit bout de chandelle pour nous éclairer ».

Becky éclata en sanglots.

« Tom ! murmura-t-elle d'un ton déchirant.

– Oui ?

– Nos amis vont se rendre compte que nous avons disparu et se mettre à notre recherche.

– Mais oui, sûrement.

– Ils doivent même être en train de nous chercher en ce moment.

– Probablement. En tout cas, je l'espère.

– Quand se seront-ils aperçus de notre absence, Tom ?

– En remontant sur le bateau, je pense.

– Mais, Tom, ils n'ont pas dû arriver au bateau avant la nuit et ils n'ont peut-être pas remarqué que nous n'étions pas là.

– Je n'en sais rien. N'importe comment, ta mère verra bien que tu n'es pas rentrée ».

L'expression terrifiée de Becky fit comprendre à Tom qu'il venait de commettre une sottise. Becky ne devait pas coucher chez elle ce soir-là ! M. et Mme Thatcher risquaient de ne s'apercevoir de l'absence de Becky que le dimanche après-midi quand ils sauraient que leur fille n'était pas chez Mme Harper. Les enfants se turent et regardèrent brûler la chandelle. Bientôt, la mèche grésilla, vacilla, fuma et s'éteignit, faute de suif. Alors régna l'obscurité totale dans toute son horreur.

Combien de temps Becky dormit-elle, pelotonnée dans les bras de Tom avant de se réveiller en larmes ? Les enfants eussent été incapables de le dire. Ils comprirent seulement qu'après un temps infini, ils s'éveillaient tous deux d'un sommeil hébété pour retrouver leur malheur inchangé. Tom essaya de faire parler Becky, mais elle était submergée par le chagrin et elle avait perdu tout espoir. Il lui dit que tout le monde devait être à leur recherche et qu'on allait les retrouver d'un moment à l'autre. Il se leva et, les mains en porte-voix, lança un appel rendu si lugubre par le silence et les ténèbres qu'il n'osa pas recommencer.

Becky était inconsolable. Les heures s'écoulaient avec une lenteur désespérante. Les enfants mouraient de faim. Tom n'avait mangé que la moitié de son gâteau. Il partagea le reste avec Becky, ce qui ne fit qu'augmenter leur fringale. Tout à coup, Tom saisit sa compagne par le bras.

« Chut ! murmura-t-il. Entends-tu ? »

Ils retinrent leur souffle et écoutèrent. Quelque part, dans l'obscurité, on distinguait de temps en temps un cri à peine perceptible. Tom, à son tour, cria de toutes ses forces, prit Becky par la main et l'entraîna à tâtons dans la direction d'où venait cet appel. Il s'arrêta pour écouter encore. Le cri monta, plus rapproché cette fois.

« Ils sont là ! Ils arrivent ! s'exclama Tom. Viens, Becky. Nous sommes sauvés ! »

La joie des captifs était presque trop forte pour eux. Ils auraient voulu courir mais ils n'y voyaient pas et le sol était semé d'embûches. Ils arrivèrent au bord d'une crevasse qui barrait le couloir. Était-elle profonde ? Pouvait-on la franchir d'une seule enjambée ? À plat ventre, Tom essaya d'atteindre le bord opposé de la faille. Impossible. Becky et lui étaient condamnés à attendre que les sauveteurs vinssent de leur côté. On entendait encore appeler, mais la voix se faisait de moins en moins distincte. Finalement, on n'entendit plus rien. Tom hurlait à pleins poumons. Rien ne lui répondit. Il s'arrêta, épuisé.

Les enfants, découragés, retournèrent auprès de la petite rivière. La fatigue aidant, ils s'endormirent. Quand ils se réveillèrent, la faim se mit à les tenailler cruellement. Ils n'avaient rien à manger. Tom estima que trois jours avaient passé depuis leur disparition.

Bientôt, une idée germa dans le cerveau du jeune garçon : un couloir s'ouvrait non loin de là ; il estima qu'il valait encore mieux voir où il menait que de rester inactif. Il sortit une pelote de ficelle de sa poche, l'attacha à une pierre en saillie et, tirant Becky par la main, il avança en déroulant sa corde. Après une vingtaine de mètres, le couloir se terminait brusquement dans le vide. Tom se remit à plat ventre et tâta le terrain autour de lui. Il eut l'impression que l'obstacle qui l'avait arrêté n'était pas infranchissable. Il s'avança avec précaution et contourna une roche. À ce moment, droit

en face de lui, au détour d'une autre galerie, apparut une main d'homme brandissant une chandelle. Tom poussa une sorte de rugissement et aussitôt le propriétaire de la main se montra tout entier. C'était Joe l'Indien ! Tom en resta littéralement paralysé. Un instant plus tard, le pseudo-« Espagnol » décampa et Tom, soulagé, bénit le Ciel que le bandit n'eût pas reconnu sa voix déformée par l'écho, sinon il n'eût pas manqué de le tuer pour avoir déposé contre lui au tribunal.

Lorsque Tom se fut un peu remis de ses frayeurs, il rejoignit Becky et, sans lui souffler mot de sa découverte par crainte de l'alarmer, lui dit qu'il avait crié à tout hasard. Mais à la longue la faim et l'accablement finirent par l'emporter sur la peur. Après une interminable attente, les enfants s'endormirent. Quand ils se réveillèrent, torturés par une faim atroce, Tom eut l'impression que Becky et lui étaient dans la grotte depuis près d'une semaine et qu'il leur fallait désormais renoncer à tout espoir d'être secourus. Dès lors, peu lui importait d'affronter Joe l'Indien et il proposa à sa compagne d'explorer un autre passage. Becky, épuisée, refusa. Elle avait sombré dans une sorte d'apathie dont rien ne pouvait la tirer. À l'entendre, la mort n'allait pas tarder et elle l'attendrait là où elle était. Elle dit à Tom de partir tout seul faire ses recherches, mais elle le supplia de revenir bavarder avec elle de temps en temps et lui fit promettre d'être auprès d'elle au moment fatal et de lui tenir la main jusqu'à ce que tout soit fini.

Tom l'embrassa, la gorge serrée par l'émotion et lui laissa croire qu'il avait l'espoir de trouver les sauveteurs ou du moins une issue. Alors, rongé par la faim et le pressentiment d'une mort prochaine, il prit sa pelote de ficelle et s'engagea sur les mains et sur les genoux dans un couloir qu'il n'avait pas encore exploré.

### Chapitre XXXIII

La journée du mardi passa. Le village de Saint-Petersburg continuait à être plongé dans l'affliction. On n'avait pas retrouvé les enfants. Malgré les prières publiques, aucune nouvelle réconfortante n'était parvenue de la grotte. La plupart des sauveteurs avaient abandonné leurs recherches et s'étaient remis au travail, persuadés que les enfants étaient perdus à jamais.

Mme Thatcher était très malade et délirait presque continuellement. Les gens disaient que c'était atroce de l'entendre parler de son enfant, de la voir se dresser sur son séant, guetter le moindre bruit et retomber inerte. Tante Polly se laissait miner par le chagrin et ses cheveux gris étaient devenus tout blancs. Le mardi soir, les villageois allèrent se coucher, tristes et mélancoliques.

Au beau milieu de la nuit, les cloches sonnèrent à toute volée et les rues s'emplirent de gens qui criaient à tue-tête : « Levez-vous ! Levez-vous ! On les a retrouvés ! » Des instruments de musique improvisés ajoutèrent au vacarme et, bientôt, la population entière s'en alla au-devant des enfants assis dans une carriole, tirée par une douzaine d'hommes hurlant de joie. On entoura l'attelage, on

lui fit escorte, on le ramena au village où il s'engagea dans la rue principale, au milieu des clameurs et des vociférations.

Saint-Petersburg était illuminé. Personne ne retourna se coucher. Jamais le village n'avait connu pareille nuit. Pendant plus d'une demi-heure, une véritable procession défila chez les Thatcher. Chacun voulait embrasser les rescapés, serrer la main de Mme Thatcher et dire une phrase gentille que l'émotion empêchait de passer.

Le bonheur de tante Polly était complet et celui de Mme Thatcher attendait pour l'être que le message envoyé de toute urgence à la grotte eût annoncé l'heureuse nouvelle à son mari.

Tom, allongé sur un sofa, racontait sa merveilleuse odyssee à un auditoire suspendu à ses lèvres et ne se faisait pas faute d'embellir son récit. Pour finir, il expliqua comment il avait quitté Becky afin de tenter une dernière exploration. Il avait suivi un couloir, puis un second et s'était risqué dans un troisième, bien qu'il fût au bout de sa pelote de ficelle. Il allait rebrousser chemin quand il avait aperçu une lueur qui ressemblait fort à la lumière du jour. Abandonnant sa corde, il s'était approché et, passant la tête et les épaules dans un étroit orifice, il avait fini par voir le Grand Mississippi rouler dans la vallée ! Si cela s'était passé la nuit, il n'aurait pas aperçu cette lueur et n'aurait pas continué son exploration. Il était aussitôt retourné auprès de Becky qui ne l'avait pas cru, persuadée qu'elle était que la mort allait répondre d'un moment à l'autre à son appel. À force d'insister, il avait réussi à la convaincre, et elle avait failli mourir de joie quand elle avait aperçu un pan de ciel bleu. Tom l'avait aidée à sortir du trou. Dehors, ils s'étaient assis et avaient sangloté de bonheur. Peu de temps après, ils avaient aperçu des hommes dans une barque et les avaient appelés. Les hommes les avaient pris à leur bord, mais s'étaient refusés à croire leur histoire fantastique parce qu'ils se trouvaient à une dizaine de kilomètres de l'endroit où s'ouvrait la grotte. Néanmoins, ils les avaient ramenés chez eux, leur avaient donné à manger, car ils mouraient de faim, et, après leur avoir fait prendre un peu de repos, les avaient reconduits au village, en pleine nuit. Au petit jour, le juge Thatcher et la poignée de sauveteurs qui étaient restés avec lui furent prévenus et hissés hors de la grotte à l'aide de cordes qu'ils avaient eu le soin de dérouler derrière eux.

Tom et Becky devaient s'apercevoir qu'on ne passe pas impunément trois jours et trois nuits comme ceux qu'ils avaient passés. Ils restèrent au lit le mercredi et le jeudi. Tom se leva un peu ce jour-là et sortit le samedi. Becky ne quitta sa chambre que le dimanche, et encore avec la mine de quelqu'un qui relève d'une grave maladie.

Tom apprit que Huck était très souffrant. Il alla le voir le vendredi, mais ne fut pas admis auprès de lui. Le samedi et le dimanche, il n'eut pas plus de succès. Le lundi et les jours qui suivirent, on le laissa s'asseoir au pied du lit de son ami, mais on lui défendit de raconter ses aventures et d'aborder des sujets susceptibles de fatiguer le malade. La veuve Douglas veilla elle-même à ce que la consigne fût observée. Tom apprit chez lui ce qui s'était passé sur la colline de Cardiff. Il apprit également qu'on avait retrouvé le corps de l'homme en haillons tout près de l'embarcadere où il avait dû se noyer en voulant échapper aux poursuites.

À une quinzaine de jours de là, Tom se rendit auprès de Huck, assez solide désormais pour aborder n'importe quel sujet de conversation. En chemin, il s'arrêta chez le juge Thatcher afin de voir Becky. Le juge et quelques-uns de ses amis firent bavarder le jeune garçon. L'une des personnes présentes demanda à Tom d'un ton ironique s'il avait envie de retourner à la grotte. Tom répondit que cela lui serait bien égal. Alors le juge déclara :

« Il y en a sûrement d'autres qui ont envie d'y retourner, Tom. Mais s'ils y vont, ils perdront leur temps. Nous avons pris nos précautions. Personne ne s'égarera plus jamais dans cette grotte.

– Pourquoi ?

– Parce que j'ai fait cadenasser et barricader l'énorme portail qui autrefois en interdisait l'entrée. Et j'ai les clefs sur moi », ajouta M. Thatcher avec un sourire.

Tom devint blanc comme un linge.

« Qu'y a-t-il, mon garçon ? Que quelqu'un aille vite lui chercher un verre d'eau ! »

Le verre d'eau fut apporté et le juge aspergea le visage de notre héros.

« Allons, ça va mieux maintenant ? Qu'est-ce que tu as bien pu avoir, Tom ?

– Oh ! Monsieur le juge, Joe l'Indien est dans la grotte ! »

## Chapitre XXXIV

En l'espace de cinq minutes, la nouvelle se répandit dans le village. Une douzaine de barques, chargées d'hommes, se détachèrent du rivage et furent bientôt suivies par le vieux bac rempli de passagers. Tom Sawyer avait pris place dans la même embarcation que le juge Thatcher. Dès que l'on eut ouvert la porte de la grotte, un triste spectacle s'offrit à la vue des gens réunis dans la demi-obscurité de l'entrée. Joe l'Indien gisait, mort, sur le sol, le visage tout près d'une fente de la porte comme s'il avait voulu regarder la lumière du jour jusqu'à son dernier souffle. Tom fut ému car il savait par expérience ce que le bandit avait dû souffrir ; néanmoins, il éprouva une telle impression de soulagement qu'il comprit soudain au milieu de quelles sourdes angoisses il avait vécu, depuis sa déposition à la barre des témoins.

On retrouva près du cadavre le couteau de Joe brisé en deux. Le grand madrier à la base du portail présentait des marques d'entailles multiples et laborieuses. Labeur bien inutile, car le roc où il s'appuyait formait un rebord sur lequel le couteau avait fini par se briser. Si la pierre n'avait pas fait obstacle, et si le madrier avait été retiré, cela n'eût rien changé car jamais Joe l'Indien n'aurait pu passer sous la porte, et il le savait. Il avait tailladé le bois pour faire quelque chose, pour passer le temps interminable, pour oublier sa torture. D'ordinaire, on découvrait toujours dans la grotte des quantités de bouts de chandelle laissés par les touristes. Cette fois, on n'en trouva aucun, car Joe

les avait mangés pour tromper sa faim. Il avait également mangé des chauves-souris dont il n'avait laissé que les griffes.

Non loin de là, une stalagmite s'élevait, lentement édifiée à travers les âges par l'eau qui coulait goutte à goutte d'une stalactite. Le prisonnier avait brisé la pointe de la stalagmite et y avait placé une pierre dans laquelle il avait creusé un trou pour recueillir la goutte précieuse qui tombait là toutes les trois minutes avec la régularité d'une clepsydre. Une cuillerée en vingt-quatre heures. Cette goutte tombait déjà lorsque les Pyramides furent construites, lorsque Troie succomba, lorsque l'Empire romain fut fondé, lorsque le Christ fut crucifié, lorsque Guillaume le Conquérant créa l'Empire britannique, lorsque Christophe Colomb mit à la voile, lorsqu'eut lieu le massacre de Lexington. Elle tombe encore. Elle continuera de tomber lorsque tout ce qui nous entoure aura sombré dans la nuit épaisse de l'oubli. Tout sur cette terre a-t-il un but, un rôle à jouer pour le futur ? Cette goutte n'est-elle tombée patiemment pendant cinq mille ans que pour étancher la soif d'un malheureux humain ? Aura-t-elle une autre mission à accomplir dans dix mille ans ? Peu importe. Bien des années se sont écoulées depuis que le malheureux métis a creusé la pierre pour capter les précieuses gouttes. Mais ce sont désormais cette pierre, cette goutte d'eau auxquelles s'attarde le plus le touriste, quand il vient voir les merveilles de la grotte MacDougal. La « Tasse de Joe l'Indien » a évincé le « Palais d'Aladin » lui-même.

Joe l'Indien fut enterré à proximité de la grotte. On vint pour l'occasion de plus de quinze kilomètres à la ronde. Les gens arrivèrent en charrettes, à pied, en bateau. Les parents amenèrent leurs enfants. On apporta des provisions, et les assistants reconnurent qu'ils avaient pris autant de bon temps aux obsèques du bandit qu'ils en eussent pris à son supplice.

Ceci eut au moins un avantage, celui de mettre fin à la demande de pétition adressée au gouverneur pour le recours en grâce du criminel. Cette pétition avait déjà réuni de nombreuses signatures et on avait formé un comité d'oies blanches chargées d'aller pleurnicher en grand deuil auprès du gouverneur, de l'implorer d'être un généreux imbécile et de fouler ainsi son devoir aux pieds. Joe l'Indien avait probablement le meurtre de cinq personnes sur la conscience. La belle affaire ! S'il avait été Satan lui-même, il y aurait encore eu assez de poules mouillées prêtes à griffonner une pétition de recours en grâce et à tirer une larme de leur fontaine toujours disposée à couler.

Le lendemain de l'enterrement, Tom emmena Huck dans un endroit désert afin d'avoir avec lui une importante conversation. Grâce à la veuve Douglas et au Gallois, Huck était au courant de tout ce qu'avait fait Tom pendant sa maladie, mais il restait certainement une chose qu'il ignorait et c'était d'elle que son ami voulait l'entretenir. La tristesse se peignit sur le visage de Huck.

« Tom, dit-il, je sais de quoi tu veux me parler. Tu es entré au numéro 2 et tu n'y as vu que du whisky. Je sais bien que c'est toi qui as découvert le pot aux roses et je sais bien aussi que tu n'as pas trouvé l'argent, sans quoi tu te serais arrangé pour me le faire savoir, même si tu n'avais rien dit aux autres. Tom, j'ai toujours eu l'impression que nous ne mettrions jamais la main sur ce magot.

– Tu es fou, Huck. Ce n'est pas moi qui ai dénoncé l'aubergiste. Tu sais très bien que la taverne avait l'air normale le jour où je suis allé au pique-nique. Tu ne te rappelles pas non plus que cette nuit-là tu devais monter la garde ?

– Oh ! Si. Il me semble qu'il y a des années de cela. C'est cette nuit-là que j'ai suivi Joe l'Indien jusque chez la veuve.

– Tu l'as suivi ?

– Oui, mais tu ne le diras à personne. Il se peut très bien que Joe ait encore des amis et je ne veux pas qu'on vienne me demander des comptes. Sans moi, il serait au Texas à l'heure qu'il est ».

Alors Huck raconta ses aventures à Tom qui n'avait entendu que la version du Gallois.

« Tu vois, fit Huck, revenu par ce détour au sujet qui les occupait, celui qui a découvert du whisky au numéro 2 a découvert aussi le trésor et l'a barboté... En tout cas, mon vieux Tom, je crois que nous pouvons en faire notre deuil.

– Huck, je vais te dire une chose : cet argent n'a jamais été au numéro 2 !

– Quoi ! Aurais-tu donc retrouvé la trace du trésor, Tom ?

– Huck, le coffre est dans la grotte ».

Les yeux de Huck brillèrent.

« Tu en es sûr ?

– Oui, absolument.

– Tom, c'est vrai ? Tu n'es pas en train de te payer ma tête ?

– Non, Huck. Je te le jure sur tout ce que j'ai de plus cher. Veux-tu aller à la grotte avec moi et m'aider à en sortir le coffre ?

– Tu penses ! J'y vais tout de suite. À une condition pourtant. C'est que tu me promettes que nous ne nous perdrons pas.

– Mais non, tu verras. Ce sera simple comme bonjour.

– Sapristi ! Mais qu'est-ce qui te fait dire que l'argent...

– Huck, attends que nous soyons là-bas. Si nous ne trouvons pas le coffre, je te jure que je te donne mon tambour et tout ce que je possède. Je le jure !

– Entendu... J'accepte. Quand y vas-tu ?

– Maintenant, si le cœur t'en dit. Te sens-tu assez fort ?

– Est-ce que c'est loin à l'intérieur de la grotte ? Je me suis levé il y a trois jours et j'ai encore des jambes de coton. Je ne pourrais pas faire plus d'un kilomètre ou deux.

– Il y a une dizaine de kilomètres en passant par où tout le monde passe. Mais moi, je connais un fameux raccourci. Je suis même le seul à le connaître. Tu verras. Je t’emmènerai et te ramènerai en bateau. Tu n’auras pratiquement rien à faire.

– Alors, partons tout de suite, Tom.

– Si tu veux. Il nous faut du pain, un peu de viande, nos pipes, un ou deux petits sacs, deux ou trois pelotes de ficelle à cerf-volant et une boîte de ces nouvelles allumettes qu’on vend chez l’épicier ».

Un peu après midi, les deux garçons « empruntèrent » la barque d’un brave villageois absent et se mirent en route. Lorsqu’ils furent à quelques kilomètres au-delà du « creux de la grotte », Tom dit à Huck :

« Tu vois la falaise en face. Il n’y a ni maison, ni bois, ni buisson, rien. Ça se ressemble pendant des kilomètres et des kilomètres. Mais regarde là-bas, cette tache blanche. Il y a eu là un éboulement de terrain. Ça me sert de point de repère. Nous allons aborder ».

C’est ce qu’ils firent.

« Maintenant, mon petit Huck, fit Tom, cherche-moi ce trou par lequel je suis sorti avec Becky. On va voir si tu y arrives ».

Au bout de quelques minutes, Huck s’avoua vaincu. Tom écarta fièrement une touffe de broussailles et découvrit une petite excavation.

« Nous y voilà ! s’écria-t-il. Regarde-moi ça, Huck ! C’est ce qu’il y a de plus beau dans le pays. Toute ma vie, j’ai rêvé d’être brigand, mais je savais que pour le devenir il me fallait dénicher un endroit comme celui-là. Nous l’avons maintenant et nous ne le dirons à personne, à moins que nous ne prenions Joe Harper et Ben Rogers avec nous. Bien entendu, il va falloir former une bande, sans quoi ça ne ressemblerait à rien. La bande de Tom Sawyer... Hein, avoue que ça sonne bien ! Avoue que ça a de l’allure, non ?

– Si, tout à fait. Et qui allons-nous dévaliser ?

– Oh ! Presque tout le monde. Tous ceux qui tomberont dans nos embuscades. C’est encore ce qu’il y a de mieux.

– Et nous les tuerons ?

– Non. Nous les garderons dans la grotte jusqu’à ce qu’ils paient une rançon.

– Qu’est-ce que c’est que ça, une rançon ?

– C’est de l’argent. Tu obliges les gens à demander à leurs amis tout ce qu’ils peuvent donner et, au bout d’un an, s’ils n’ont pas réuni une somme suffisante, tu les tues. En général, c’est comme cela que ça se passe. Seulement, on ne tue pas les femmes. On s’arrange pour les faire taire. C’est tout. Elles sont toujours belles et riches et elles ont une peur bleue des voleurs. On leur prend leur montre et leurs bijoux, mais toujours après avoir enlevé son chapeau et en leur parlant poliment. Il

n'y a pas plus poli que les voleurs. Tu verras ça dans n'importe quel livre. Alors, elles tombent amoureuses de toi et, après deux ou trois semaines dans la grotte, elles s'arrêtent de pleurer et ne veulent plus te quitter. Si tu les chasses, elles reviennent. Je t'assure que c'est comme ça dans tous les livres.

– Dis donc, Tom, mais c'est épatant cette vie-là. Je crois que ça vaut encore mieux que d'être pirate.

– Oui, ça vaut mieux dans un sens parce qu'on n'est pas loin de chez soi et qu'on peut aller au cirque ».

Sur ce, les deux camarades, ayant débarqué tout ce qu'il leur fallait, pénétrèrent dans le trou. Tom ouvrait la marche. Ils fixèrent solidement leur ficelle et, après avoir longé le couloir, arrivèrent au petit ruisseau. Tom ne put réprimer un frisson. Il montra à Huck les restes de sa dernière chandelle et lui expliqua comment Becky et lui avaient vu expirer la flamme. Oppressés par le silence et l'obscurité du lieu, les deux garçons reprirent leur marche sans mot dire et ne s'arrêtèrent qu'à l'endroit où Tom avait aperçu Joe l'Indien. À la lueur de leurs chandelles, ils constatèrent qu'ils étaient au bord d'une sorte de faille, profonde de dix mètres à peine.

« Huck, fit Tom à voix basse, je vais te montrer quelque chose. Tu vois là-bas ? Là, juste sur le gros rocher. C'est dessiné avec la fumée.

– Tom, mais c'est une croix !

– Et maintenant, où est ton numéro 2 ? Sous la croix, hein ? C'est exactement là que j'ai vu Joe brandir sa chandelle ».

Huck contempla un instant l'emblème sacré et finit par dire d'une voix tremblante :

« Tom, allons-nous-en !

– Quoi ! Tu veux laisser le trésor ?

– Oui, ça m'est égal. Le fantôme de Joe l'Indien rôde sûrement par ici.

– Mais non, Huck, mais non. Il rôde là où Joe est mort. C'est à l'entrée de la grotte, à une dizaine de kilomètres d'ici.

– Non, Tom, le fantôme n'est pas loin. Il doit tourner autour du trésor. Je m'y connais en fantômes, et toi aussi pourtant ».

Tom commença à redouter que son ami n'eût raison, mais soudain, une idée lui traversa l'esprit.

« Écoute, Huck, nous sommes des idiots, toi et moi. Le fantôme de Joe ne peut pas rôder là où il y a une croix ».

L'argument était de poids. Huck en fut tout ébranlé.

« J'avoue que je n'avais pas pensé à cela, Tom. Mais tu as raison. Nous avons finalement de la chance qu'il y ait cette croix. Allons, il faut essayer de descendre et de dénicher le coffre ».

À l'aide de son couteau, Tom se mit en devoir de tailler des marches grossières dans l'argile. Les deux garçons finirent par atteindre le fond de la faille. Quatre galeries s'ouvraient devant eux. Ils en examinèrent trois sans résultat. À l'entrée de la quatrième, tout contre le rocher marqué d'une croix, ils découvrirent un réduit qui leur avait échappé tout d'abord. Sur le sol était étendue une paillasse avec des couvertures. Une vieille paire de bretelles gisait dans un coin ainsi qu'une couenne de bacon et un certain nombre d'os de volaille à demi rongés. Mais nulle trace de coffre ! Tom et Huck eurent beau chercher, ils ne trouvèrent rien.

« Dis donc, Huck, fit notre héros, Joe avait dit : « sous la croix ». Or, nous ne pouvons pas être plus près de la croix que nous le sommes en ce moment. D'un autre côté, je ne pense pas que le trésor soit enfoui sous le rocher, parce que ça doit être impossible de creuser dans la pierre ».

Ils cherchèrent une fois de plus, puis s'assirent, découragés.

« Hé, Huck, fit Tom au bout d'un moment, il y a des empreintes de pied par ici et des taches de suif. Ça fait presque le tour du rocher mais ça s'arrête brusquement. Il doit bien y avoir une raison à cela. Moi, je parie que le coffre est enterré au pied du rocher. Je vais creuser l'argile. On verra bien.

– Ce n'est pas une mauvaise idée », fit Huck.

Tom sortit son couteau. À peine avait-il creusé quelques centimètres que la lame heurta un morceau de bois.

« Huck ! Tu as entendu ? »

Huck se mit à creuser à son tour. Les deux compères eurent tôt fait de découvrir et de déplacer les quelques planches qui formaient comme une trappe. Cette trappe, elle-même, dissimulait une excavation naturelle sous le rocher. Tom s'y faufila, tendit sa chandelle aussi loin qu'il put, mais sans apercevoir l'extrémité de la faille. Il voulut aller plus avant, passa sous le rocher ; l'étroit sentier descendait par degrés. Tom en suivit les contours, tantôt à droite, tantôt à gauche, Huck sur ses talons. Soudain, après un tournant très court, Tom s'exclama :

« Mon Dieu, Huck, regarde-moi ça ! »

C'était bien le coffre au trésor, niché dans un joli creux de roche. À côté, on pouvait voir un baril de poudre complètement vide, deux fusils dans leur étui de cuir, deux ou trois paires de mocassins, une ceinture et divers objets endommagés par l'humidité.

« Enfin, il est à nous ! s'écria Huck en se précipitant vers le coffre et en enfouissant les mains dans les dollars ternis. Nous sommes riches, mon vieux Tom !

– Huck, j'étais sûr que nous mettrions la main dessus. C'est presque trop beau pour être vrai, hein ? Dis donc, ne nous attardons pas ici. Essayons de soulever le coffre ».

Le coffre pesait bien vingt-cinq kilos. Tom réussit à le soulever, mais il fut incapable de le déplacer.

« Je m'en doutais, dit-il. J'ai bien vu que c'était lourd à la façon dont Joe et son complice l'ont emporté quand ils ont quitté la maison hantée. Je crois que j'ai eu raison d'emmener des sacs ».

L'argent fut transféré dans les sacs et déposé au pied du rocher marqué d'une croix.

« Maintenant, allons chercher les fusils et les autres affaires, suggéra Huck.

– Non, mon vieux. Nous en aurons besoin quand nous serons des brigands. Laissons-les où ils sont, puisque c'est là que nous ferons aussi nos orgies. C'est un joli coin pour faire des orgies !

– Qu'est-ce que c'est, des orgies ?

– Je ne sais pas, mais les brigands font toujours des orgies, et nous en ferons. Allez, viens, nous sommes restés ici assez longtemps. Il est tard, je crois. Et puis, je meurs de faim. Nous mangerons un morceau et nous fumerons une pipe dans la barque ».

Après avoir émergé des buissons de sumac et jeté un regard prudent alentour, ils trouvèrent le champ libre et regagnèrent la barque où ils se restaurèrent. Ils repartirent au coucher du soleil. Tom longea la côte pendant le long crépuscule, tout en devisant gaiement avec Huck. Ils accostèrent à la nuit tombée.

« Maintenant, dit Tom, nous irons cacher le magot dans le bûcher de la veuve. Demain matin, je monterai te retrouver. Nous compterons les dollars, nous les partagerons et nous dénicherons une cachette dans les bois où ils seront en sûreté. Pour le moment, reste ici à surveiller notre trésor. Moi, je vais filer et « emprunter » la charrette à bras de Benny Taylor. Je serai de retour dans une minute ».

En effet, Tom ne fut pas long. Il revint avec la charrette, y chargea les deux sacs, les dissimula sous de vieux chiffons et se mit en route en remorquant sa précieuse cargaison.

Comme ils passaient devant la ferme, le Gallois parut sur le pas de sa porte et interpella les deux compères.

« Hé ! Qui va là ?

– Huck et Tom Sawyer.

– Ah ! Tant mieux. Venez avec moi, les enfants. Tout le monde vous attend. Allons, plus vite ! Je vais vous aider à tirer votre voiture. Tiens, tiens, mais ce n'est pas aussi léger que ça en a l'air, ce qu'il y a dedans. Qu'est-ce que c'est ? Des briques ? De la ferraille ?

– De la ferraille, dit Tom.

– Je m'en doutais. Les gars du village se donnent plus de mal à trouver des bouts de fer qu'ils vendront dix sous, qu'ils ne s'en donneraient à travailler et à gagner le double. Mais quoi, la nature humaine est ainsi faite. Allons, plus vite que ça ! »

Les garçons auraient bien voulu savoir pourquoi le Gallois était si pressé.

« Vous verrez quand vous serez chez la veuve Douglas, leur déclara le vieil homme.

– Monsieur Jones, risqua Huck, un peu inquiet. Nous n’avons rien fait de mal ? »

Le Gallois éclata de rire.

« Je ne sais pas, mon petit Huck. Je ne peux pas te dire. En tout cas, la veuve Douglas et toi vous êtes bons amis, n’est-ce pas ?

– Oui, elle a été très gentille pour moi.

– Alors, ce n’est pas la peine d’avoir peur, pas vrai ? »

Huck n’avait pas encore répondu mentalement à cette question que Tom et lui étaient introduits dans le salon de Mme Douglas par M. Jones.

La pièce était brillamment éclairée et toutes les notabilités du village se trouvaient réunies. Il y avait là les Thatcher, les Harper, les Rogers, tante Polly, Sid, Mary, le pasteur, le directeur du journal local. Tous s’étaient mis sur leur trente et un. La veuve accueillit les deux garçons aussi aimablement qu’on peut accueillir deux individus couverts de terre glaise et de taches de suif. Tante Polly rougit de honte à la vue de son neveu et fronça les sourcils à son intention. Néanmoins, personne ne fut aussi gêné que les deux explorateurs eux-mêmes.

« Tom n’était pas encore rentré chez lui, déclara M. Jones, et j’avais renoncé à vous les ramener, quand je suis tombé par hasard sur Huck et sur lui. Ils passaient devant chez moi et je les ai obligés à se dépêcher.

– Vous avez joliment bien fait, fit la veuve. Venez avec moi, mes enfants ».

Elle les emmena dans une chambre à coucher et leur dit : « Maintenant, lavez-vous et habillez-vous proprement. Voilà deux complets, des chemises, des chaussettes, tout ce qu’il faut. C’est à Huck... Non, non, Huck. Pas de remerciements. C’est un cadeau que nous te faisons, M. Jones et moi. Oui, c’est à Huck, mais vous êtes à peu près de la même taille. Habillez-vous. Nous vous attendrons. Vous descendrez quand vous serez devenus élégants ».

Sur ce, Mme Douglas se retira.

## Chapitre XXXV

« Dis donc, Tom, fit Huck. La fenêtre n’est pas bien haute. Si on trouve une corde, on file. Tu es d’accord ?

– Chut ! Pourquoi veux-tu te sauver ?

– Moi, tu sais, je n’ai pas l’habitude du beau monde. Je ne veux pas descendre, il n’y a rien à faire.

– Oh ! Ne te frappe pas. Ce n'est rien du tout. Moi, je n'y pense même pas. Descends et je m'occuperai de toi ».

Sid apparut.

« Tom, dit-il. Tante t'a attendu tout l'après-midi. Mary a préparé tes habits du dimanche. Tout le monde était encore aux cent coups. Mais, ajouta-t-il, qu'est-ce que je vois là ? Ce sont bien des taches de suif et de glaise que vous avez sur vos vêtements tous les deux ?

– Mon cher, répondit Tom, tu es prié de te mêler de ce qui te regarde. En attendant, je voudrais bien savoir à quoi rime tout ce tralala.

– Tu sais bien que la veuve aime beaucoup recevoir. Cette fois-ci, elle donne une réception en l'honneur du Gallois et de ses fils. Mais je peux t'en dire davantage si tu y tiens.

– De quoi s'agit-il ?

– Voilà. Le vieux Jones veut réserver une surprise aux invités de la veuve. Il a confié son secret à tante Polly, et moi j'ai tout entendu. Mais je crois la mèche un peu éventée à l'heure qu'il est et que pas mal de gens savent déjà à quoi s'en tenir, à commencer par la veuve Douglas elle-même. Elle fera celle qui ne sait rien, évidemment, mais le petit effet du père Jones sera raté. Tu sais que le vieux cherchait Huck partout parce que sans lui sa grande surprise aurait manqué de sel.

– Mais enfin, qu'est-ce que c'est, cette surprise ?

– Eh bien, le Gallois dira à tout le monde que c'est Huck qui a découvert la trace des bandits.

– Et c'est toi qui as vendu la mèche ? demanda Tom, agacé par les ricanements de son frère.

– Qu'est-ce que ça peut bien te faire ? Quelqu'un a parlé, ça doit te suffire.

– Sid, il n'y a qu'une personne assez méchante dans le pays pour faire un coup comme ça. C'est toi. À la place de Huck, tu te serais sauvé comme un lapin et tu n'aurais jamais donné l'alarme. Tu n'as que de mauvaises idées en tête et tu ne peux pas supporter de voir féliciter les autres pour leurs bonnes actions. Tiens... et pas de remerciements, comme dit la veuve, fit Tom en giflant son frère et en le reconduisant à la porte à coups de pied. Maintenant, va te plaindre à tante Polly si tu en as le toupet et, demain, tu auras de mes nouvelles ».

Quelques minutes plus tard, les invités de Mme Douglas s'asseyaient à la grande table, tandis qu'une douzaine d'enfants prenaient place à une autre plus petite, dressée dans la même pièce selon les coutumes du pays. En temps voulu, M. Jones se leva pour prononcer un petit discours dans lequel il remercia la veuve de l'honneur qu'elle lui faisait, ainsi qu'à ses fils, et déclara qu'il y avait une autre personne dont la modestie, etc.

Avec un talent dramatique qu'il était seul à posséder, le vieux Gallois révéla le rôle joué par Huck au cours de cette nuit fertile en incidents. Malheureusement, la surprise que causèrent ses paroles sonna faux et n'engendra ni les clameurs ni les effusions qui n'eussent pas manqué de les

accompagner en des circonstances plus favorables. Néanmoins, la veuve manifesta un étonnement du meilleur aloi et abreuva Huck d'une telle quantité de compliments que le brave garçon en oublia presque la gêne que lui causaient ses vêtements neufs et le fait d'être la cible de tous les regards et de l'admiration générale.

Mme Douglas annonça qu'elle entendait désormais offrir un gîte au vagabond sous son propre toit et pourvoir à son éducation. Plus tard, quand elle aurait économisé un peu d'argent, elle lui achèterait un petit commerce.

C'était le bon moment pour Tom. Il se leva.

« Huck n'a pas besoin de tout ça, dit-il. Huck est riche ! »

Le sens des convenances empêcha les invités de répondre à cette plaisanterie. Ils se continrent tant bien que mal et un silence gêné pesa un instant sur l'assistance. Tom se chargea de le rompre.

« Huck a de l'argent, reprit-il. Vous ne me croyez peut-être pas, mais il en a des tas. Oh ! Inutile de sourire. Attendez un peu, je vais vous en donner la preuve ».

Tom sortit comme une flèche. Les gens se regardèrent et regardèrent Huck qui ne soufflait mot.

« Sid, qu'est-ce qui arrive à ton frère ? demanda tante Polly. On peut s'attendre à tout avec ce garçon. Jamais je... »

Tom rentra à ce moment, courbé par le poids des deux sacs. Tante Polly n'acheva pas sa phrase. Tom répandit les pièces d'or sur la table et dit :

« Hein ! Qu'en pensez-vous ? Dire que vous ne vouliez pas me croire ! La moitié appartient à Huck. L'autre moitié à moi-même ».

Muets de stupeur, le souffle coupé, les spectateurs contemplèrent un instant ce monceau d'or. Puis chacun voulut avoir des explications. Tom ne se fit pas prier longtemps. Son récit fut si palpitant que personne ne l'interrompit.

Lorsqu'il eut fini, M. Jones déclara :

« Moi qui avais cru vous faire une petite surprise, je m'aperçois que ce n'était pas grand-chose à côté de celle-ci ».

On compta l'argent. Il y en avait pour un peu plus de douze mille dollars. C'était plus qu'aucun des assistants n'avait jamais vu dans sa vie, même si certains d'entre eux possédaient bien plus que cela en terres et en immeubles.

## Chapitre XXXVI

Le lecteur devine sans peine quelle sensation produisit au village la bonne fortune de Tom et de son ami Huck. Il y avait quelque chose d'incroyable dans une somme aussi importante en espèces sonnantes et trébuchantes. Les langues allèrent leur train, les imaginations aussi et la raison de quelques habitants eut à pâtir de cette émotion malsaine. Toutes les maisons « hantées » de Saint-Petersburg et des villages environnants furent « disséquées » planche par planche, non pas par des enfants, comme on serait tenté de le croire, mais bel et bien par des hommes dont certains étaient pourtant, auparavant, de réputation aussi sérieuse que peu romanesque.

Partout où Tom et Huck se montraient, on les accablait de compliments, on les admirait, on ne les quittait pas des yeux. On notait et on répétait chacune de leurs paroles. Tout ce qu'ils faisaient passait pour remarquable. Ils avaient apparemment perdu la faculté de dire et de faire des choses banales. On fouilla leur passé et on y découvrit la trace d'une originalité manifeste. Le journal du pays publia une biographie des deux héros.

La veuve Douglas plaça l'argent de Huck à six pour cent et le juge Thatcher en fit autant pour celui de Tom à la requête de tante Polly. Chacun des deux compères jouissait désormais d'un revenu tout simplement considérable : un dollar pour chaque jour de la semaine et pour un dimanche sur deux. C'était exactement ce que touchait le pasteur, ou tout au moins ce que lui promettaient ses fidèles. Or, en ces temps lointains où la vie était simple, il suffisait d'un dollar et vingt-cinq *cents* par semaine pour entretenir un enfant, payer son école, lui acheter des vêtements et même du savon pour faire sa toilette.

Le juge Thatcher avait conçu une haute opinion de Tom. Il se plaisait à dire que n'importe quel garçon n'aurait pas réussi à faire sortir sa fille de la grotte. Lorsque Becky raconta à son père, sous le sceau du secret, la façon dont Tom s'était fait punir à sa place, le juge fut manifestement ému et déclara qu'un garçon aussi noble et généreux pouvait marcher fièrement dans la vie et figurer dans l'histoire à côté d'un George Washington. Becky trouva que son père n'avait jamais paru aussi grand et beau qu'en ponctuant cette déclaration d'un vigoureux coup de pied au plancher. La petite alla tout droit raconter cette scène à son ami Tom.

Le juge Thatcher caressait l'espoir de voir Tom devenir un jour un grand avocat ou un grand général. Il annonça qu'il s'arrangerait pour le faire entrer à l'Académie nationale militaire, puis dans la meilleure école de droit du pays, afin qu'il fût également préparé à embrasser soit une carrière, soit l'autre, soit même les deux.

La fortune de Huck et le fait qu'il était désormais le protégé de la veuve Douglas lui valurent d'être introduit dans la société de Saint-Petersburg. « Introduit » d'ailleurs n'est pas le mot. Il vaudrait mieux dire tiré, traîné, ce serait plus exact. Cette vie mondaine le mettait au supplice et il pouvait à peine la supporter.

Les bonnes de Mme Douglas veillaient à ce qu'il fût toujours propre et net comme un sou neuf. Elles le peignaient, elles le brossaient, elles le bordaient le soir dans un lit aux draps immaculés. Il lui fallait manger avec un couteau et une fourchette, se servir d'une serviette, d'une tasse et d'une assiette. Il lui fallait apprendre des leçons, aller à l'église, surveiller son langage au point que sa conversation perdait toute sa saveur. De quelque côté qu'il se tournât, il se heurtait aux barreaux de la civilisation.

Il supporta stoïquement ses maux pendant trois semaines, puis, un beau jour, il ne reparut plus. Durant quarante-huit heures, Mme Douglas, éplorée, le chercha dans tous les coins. Les gens du village étaient profondément peïnés de sa disparition et allèrent même jusqu'à draguer le lit du fleuve à la recherche de son corps. Le troisième jour au matin, Tom Sawyer eut l'astucieuse idée d'aller fureter dans une étable abandonnée derrière les anciens abattoirs et découvrit le fugitif. Huck avait couché là. Il venait d'achever son petit déjeuner composé des restes les plus divers qu'il avait dérobés à droite et à gauche. Il était allongé sur le dos et fumait sa pipe. Il était sale, ébouriffé et portait les guenilles qui le rendaient si pittoresque au temps où il était heureux et libre. Tom le fit sortir de son antre, lui dit que tout le monde était inquiet de son sort et l'incita vivement à retourner chez la veuve. La mélancolie se peignit sur les traits du brave Huck.

« Ne me demande pas ça, Tom, dit-il. J'ai essayé, il n'y a rien à faire. Rien à faire, Tom. Je ne pourrai jamais m'habituer à cette vie-là. La veuve est très bonne, très gentille pour moi, mais qu'est-ce que tu veux ? Elle me force à me lever tous les matins à la même heure et elle ne me permet pas de dormir dans les bûchers. Ses bonnes me lavent, me peignent, m'astiquent et me font enfiler de satanés vêtements dans lesquels j'étouffe parce que l'air ne passe pas. Mes habits sont si beaux, si chic, que je n'ose ni m'asseoir, ni m'allonger, ni me rouler par terre. Je ne suis pas entré dans une cave depuis... Oh ! Je n'ose pas calculer tellement ça me paraît loin. On me traîne à l'église et je transpire ! J'ai chaud ! Je déteste ces sermons prétentieux, pendant lesquels on ne peut même pas attraper une mouche. C'est effrayant. Je n'ai pas le droit de chiquer et je suis forcé de porter des souliers toute la sainte journée du dimanche. La veuve mange à la cloche, se couche et se lève à la cloche... Tout est réglé d'avance. Non, je t'assure, ça n'est plus tenable.

– Mais tout le monde en fait autant, Huck.

– Ça m'est égal, Tom. Moi, je ne suis pas tout le monde et je ne peux pas me faire à cette vie-là. C'est épouvantable d'être vissé comme ça. Et puis, c'est trop facile. Il y a toujours tout ce qu'il faut sur la table et ça ne devient même plus drôle de chaparder un morceau. Je dois demander la permission de pêcher à la ligne ou de me baigner dans la rivière... Quand on ne peut rien faire sans autorisation, c'est le commencement de la fin ! Il faut aussi que je surveille mes paroles. J'en suis malade, et si je n'étais pas monté tous les jours au grenier pour jurer un bon coup, j'en serais déjà mort. La veuve me défend de fumer. Elle me défend également de bâiller, de m'étirer ou de me gratter devant les gens... Je ne pouvais pas faire autrement, Tom, il fallait que je fiche le camp. N'oublie pas non plus que l'école va bientôt rouvrir et que je serai forcé d'y aller. Ça, mon vieux, je te garantis que je ne le supporterai pas ! Écoute, Tom, quand on est riche, ce n'est pas aussi drôle que ça devrait être. On n'a que des embêtements par-dessus la tête et on n'a qu'une idée, c'est de

casser sa pipe le plus tôt possible. Les guenilles que je porte maintenant me plaisent et je veux les garder. Je veux continuer à coucher dans cette étable. Je m'y trouve très bien. Tom, sans ce maudit argent, tous ces ennuis ne me seraient pas arrivés. Alors, tu vas prendre ma part et tu me donneras une petite pièce de temps en temps. Oh ! Pas trop souvent parce que je n'aime pas les choses qu'on obtient sans se donner de mal ! Je te charge d'aller expliquer tout ça à la veuve, mon vieux.

– Voyons, Huck, tu sais très bien que je ne peux pas faire ça. Ce ne serait pas juste. Je suis persuadé que si tu y mets de la bonne volonté, tu t'habitueras très vite à cette vie-là, et que tu finiras même par l'aimer.

– L'aimer ! L'aimer comme j'aimerais un poêle chauffé au rouge si j'étais forcé de m'asseoir dessus ! Non, non, Tom, je ne veux pas être riche, je ne veux pas vivre dans ces maudites maisons bourgeoises ! Moi, j'aime les bois, le fleuve et les étables où je couche. Je ne veux pas les quitter ! C'est bien là notre veine. Juste au moment où nous avons des fusils, une grotte et tout ce qu'il nous faut pour devenir des brigands, il y a ce maudit argent qui vient tout gâcher ! »

Tom saisit la balle au bond.

« Dis donc, Huck, ce n'est pas d'être riches qui va nous empêcher de devenir des brigands.

– Sans blague ! Oh ! Ça c'est chouette, mais tu n'es pas en train de te payer ma tête, mon vieux Tom ?

– Non, je te jure, seulement, Huck, nous ne pourrions pas t'accepter dans la bande si tu n'es pas un type respectable ».

Le visage de Huck s'assombrit.

« Comment ! Vous ne m'accepterez pas ? Vous m'avez bien accepté, Joe et toi, quand vous êtes devenus des pirates.

– C'est différent. En général, les brigands sont des gens bien plus distingués que les pirates. Dans la plupart des pays, ce sont tous des aristocrates, des ducs, des... enfin, des types dans ce goût-là.

– Voyons, Tom, tu resteras toujours mon ami, n'est-ce pas ? Tu ne vas pas me tourner le dos ? Tu ne peux pas faire une chose pareille, hein ?

– Que veux-tu, mon vieux, ça me serait très dur, mais que diraient les gens ? « La bande de Tom Sawyer ! Peuh ! Un joli ramassis ! » Et c'est à toi qu'ils feraient allusion, Huck. Tu ne voudrais pas de ça, hein ? Et moi non plus ».

Huck se tut et se mit à réfléchir.

« Allons, finit-il par dire, je veux bien faire un effort, Tom, à condition que tu me laisses entrer dans ta bande. Je retournerai passer un mois chez la veuve pour voir si je peux m'habituer à la vie qu'elle me fait.

– D'accord, mon vieux. C'est entendu. Suis-moi. Je demanderai à la veuve de te laisser un peu la bride sur le cou.

– Vraiment, Tom ! Tu vas faire ça ? C'est rudement chic. Tu comprends, si elle n'est pas tout le temps sur mon dos, je pourrai fumer, jurer dans mon coin et sortir un peu, sinon je vais éclater. Mais dis-moi, quand vas-tu former ta bande et commencer à faire le brigand ?

– Ça ne va pas tarder. Nous allons peut-être nous réunir ce soir et faire subir à tous les membres les épreuves de l'initiation.

– Hein ? Qu'est-ce que tu dis ? Qu'est-ce que c'est que ça, l'initiation ?

– Eh bien, voilà. On jure de ne jamais se quitter et de ne jamais révéler les secrets de la bande, même si l'on se fait couper en petits morceaux. On jure aussi de tuer tous ceux qui ont fait du mal à l'un des membres de la famille.

– Ça, par exemple, c'est génial, mon vieux.

– Je pense bien ! Et ce n'est pas tout. Il faut prêter serment à minuit dans l'endroit le plus désert et le plus effrayant qu'on puisse trouver. Une maison hantée de préférence ; mais, aujourd'hui, on les a toutes rasées.

– Oh ! Tu sais, Tom, du moment que ça se passe à minuit, ça doit marcher.

– Bien sûr. Et il faut jurer sur un cercueil et signer avec du sang.

– Ça, au moins, ça ressemble à quelque chose, parole d'homme ! C'est mille fois plus chouette que d'être pirate. Je vais retourner chez la veuve, Tom, et je resterai chez elle. Si je deviens un brigand célèbre, je parie qu'elle sera fière de m'avoir tiré de la misère ».

## Conclusion

Ainsi s'achève cette chronique. Elle ne pourrait guère aller plus loin car ce serait alors l'histoire d'un homme. Le romancier qui écrit une histoire d'adulte sait exactement où et comment s'arrêter, c'est le plus souvent par un mariage. Quand il s'agit d'un enfant, il s'arrête où il peut.

La plupart des personnages de ce livre vivent toujours. Ils sont prospères et heureux. Peut-être aura-t-on envie de reprendre un jour ce récit et de voir quel type d'hommes et de femmes sont devenus les enfants dont nous avons parlé. Il est donc plus sage à présent de ne rien révéler d'autre sur cette partie de leur vie.

## Les aventures de Huckleberry Finn

### I. Huck Finn se présente au lecteur

L'ami de Tom, c'est moi, Huckleberry Finn. Si vous n'avez pas lu les Aventures de Tom Sawyer, vous ne me connaissez pas. Cela ne fait rien : nous aurons vite lié connaissance. M. Mark Twain vous a raconté l'histoire de Tom, et il y a mis un peu du sien, même en parlant de moi. Cela ne fait rien non plus, puisqu'on m'assure qu'il n'a ennuyé personne. La tante Polly, Mary Sawyer et la veuve Douglas ne disaient jamais que la vérité, et elles n'étaient pas toujours amusantes. Je parle de la tante de Tom, de sa cousine, et de la veuve qui m'avait adopté.

Au fond, sauf quelques enjolivements, M. Mark Twain a rapporté les faits tels qu'ils se sont passés. Pour ma part, je n'ai pas assez d'esprit pour inventer, je raconterai donc simplement la suite de mes aventures.

Or voici comment finit le livre de M. Mark Twain :

Tom et moi, nous avons découvert un trésor caché dans une caverne, et nous étions devenus riches. Six mille dollars chacun – une jolie fortune pour des orphelins de douze à treize ans ! Tom avait sa tante qui ne le laissait manquer de rien, si elle le tarabustait un peu. J'étais moins orphelin et plus libre que lui. Mon père vivait encore ; mais il avait disparu depuis longtemps. Je ne tenais pas à le voir revenir, parce qu'il me battait quand il avait bu, c'est-à-dire tous les jours. J'aurais mieux aimé n'avoir qu'une tante.

Du reste, on se montrait bon pour moi, et je ne me rappelle pas avoir jamais eu trop faim. L'été, je dormais dans un tonneau vide ; l'hiver, je couchais dans une grange. Mon genre de vie me convenait. Personne ne s'occupait de moi, parce que j'étais pauvre. Je plaignais Tom, qui ne pouvait pas monter en bateau, se baigner ou pêcher à la ligne plus de deux ou trois fois par semaine. Par malheur, mon argent vint tout gêner, et je me trouvai dans le même cas. L'avocat Thatcher plaça mes six mille dollars à intérêt, de façon à leur faire rapporter un dollar par jour. La veuve Douglas, à qui j'avais rendu un grand service, m'adopta, comme je l'ai dit, et déclara qu'elle voulait essayer de me civiliser. J'étais habitué à vivre à ma guise et ça ne m'allait pas du tout de rester enfermé dans une maison, de me lever, de manger, de me coucher à heure fixe. Et puis, mes habits neufs me gênaient. À la fin, je n'y tins plus et je décampai, après avoir repris mes vieilles nippes. Pour la première fois depuis longtemps je me sentis à l'aise, libre et content. J'avais retrouvé le tonneau où je dormais sans me donner la peine de me déshabiller. Personne ne m'empêchait de flâner dans les

bois, de m'allonger sur l'herbe ou au bord de l'eau, et de dégringoler le long des berges. Je pouvais fumer sans avoir besoin de me cacher.

Une seule chose me tracassait. Les provisions dont mes poches étaient pleines ne dureraient pas toujours, et on remettrait le grappin sur moi, si je reparaisais dans les rues. Je n'eus pas le temps de m'inquiéter. Tom me relança au bout du second jour et me gronda plus fort que ne l'avait jamais fait la veuve.

– Tu as beau crier après moi, lui dis-je, j'aime mieux vivre comme autrefois, au lieu de me laisser civiliser.

– Vivre comme autrefois ? Allons donc ! Aujourd'hui personne ne te donnera à dîner en échange de ta pêche.

– Tu crois ?

– J'en suis sûr. Maintenant que tu es riche, tu ne dois pêcher à la ligne que pour t'amuser. Si tu te présentes avec un beau poisson, on l'acceptera et grand merci ! On te permettra peut-être de conduire les chevaux à l'abreuvoir ou de mener paître les vaches ; on n'aura pas l'idée de t'offrir une bouchée de pain. On te réclamera plutôt de l'argent, parce qu'on se figurera que cela t'ennuyait de te promener seul.

– Je ne suis pas fier ; je dirai simplement : j'ai faim.

– On te rira au nez et on te demandera ce que sont devenus tes six mille dollars.

– Un individu ne peut donc pas faire ce qu'il veut quand il est riche ?

– Non ; du moins, pas avant d'avoir vingt et un ans.

Comme je ne paraissais pas convaincu, Tom trouva un autre moyen pour me décider. Il me raconta que la bande de voleurs dans laquelle il avait promis de m'admettre serait bientôt organisée. Les autres m'avaient déjà accepté pour lieutenant ; mais ils ne voudraient plus de moi, si je m'obstinais à m'habiller aussi mal et à coucher dans un tonneau.

Je retournai donc chez Mme Douglas, qui me reçut à bras ouverts et ne m'adressa pas trop de reproches, de sorte que je fus fâché de lui avoir causé de la peine. Elle me fit endosser mes habits neufs. La vieille histoire recommença. La cloche sonnait pour annoncer le déjeuner, le dîner ou le souper. Que l'on eût faim ou non, on était tenu d'arriver à l'appel et de rester à table jusqu'à ce que le dernier plat eût été servi. Au bout de dix minutes, j'en avais toujours assez, et je ne demandais qu'à m'en aller. Ah ! bien oui. Chez les gens civilisés, les choses ne se passent pas ainsi. Pour peu que l'on mange vite, il faut regarder manger les autres, et sans bâiller encore ! J'eus beau me plaindre, la veuve tint bon.

– Mon pauvre Huck, me dit-elle, c'est là une affaire d'habitude ; tu apprendras bientôt à demeurer assis sans te sentir des fourmis dans les jambes.

Elle se trompait joliment ; les fourmis s'acharnaient contre moi avant que le repas fût à moitié fini. Alors la sœur de la veuve, miss Watson – une vieille fille qui n'était pas méchante au fond – se mettait de la partie. « Huck, ne pose pas les coudes sur la nappe ; Huck, tiens-toi droit ». Puis elle me faisait rire en imitant mes bâillements, et les fourmis décampaient pour le moment. Miss Watson avait été maîtresse d'école. C'est sans doute pour cela qu'elle me reprenait à tout propos. Avec elle pourtant, pas moyen de se fâcher.

Ma mère m'avait un peu appris à lire et à écrire ; mais, comme mon père refusa plus tard de me laisser aller à l'école, c'était presque à recommencer ; grâce à miss Watson, je me rattrapai vite. Les leçons s'allongeaient et ne m'ennuyaient plus autant.

– Est-ce que j'arriverai jamais à écrire aussi bien que Tom ? lui demandai-je un jour.

– D'ici à un mois tu écriras beaucoup mieux et tu feras moins de fautes d'orthographe que lui, si tu veux te donner un peu de peine. Je n'ai jamais eu un meilleur élève que toi, Huck.

Pour le coup je me sentis fier et je pensai moins au tonneau, que je regrettais cependant parfois. Un beau matin, Tom fut très étonné quand Jim, le nègre de miss Watson, lui remit une lettre où je l'engageais à venir dîner chez la veuve.

Même durant les vacances, la veuve me tint la bride serrée. J'étais bien plus heureux lorsqu'on ne songeait pas à me civiliser. S'il n'y avait eu que Mme Douglas et sa sœur, la vie que je menais ne m'aurait pas semblé trop dure, malgré les leçons. Avec elles je ne me sentais plus gêné ; mais elles invitaient souvent du monde à dîner, et elles se moquaient de moi, parce que je voulais aller manger dans la cuisine. Sans Tom, je me serais encore sauvé. Je le voyais une ou deux fois par semaine et nous prenions rendez-vous pour courir les bois le soir, lorsqu'on nous croyait couchés. L'hiver, un bon lit vaut peut-être mieux qu'un tonneau ; l'été, c'est une autre histoire !

Une nuit, je venais de gagner ma chambre. Je n'étais pas de bonne humeur, car il m'avait fallu demeurer depuis six heures en compagnie de gens que je ne connaissais pas et qui s'obstinaient à me faire causer – pas pendant le dîner, par exemple ; à table, ils étaient trop occupés pour penser à moi. Plus tard, dans le salon, ils ne m'avaient pas laissé aussi tranquille.

– Huck, maintenant que tes moyens te permettent de choisir une profession, n'as-tu pas envie de devenir médecin ? me demanda un vieux monsieur.

– Oh ! Non, répliquai-je. Mon père disait toujours que les médecins ne servent qu'à tuer plus vite un malade.

– Docteur, cela vous apprendra à interroger un gaillard bien portant, s'écria un jeune homme, qui ajouta, en s'adressant à moi : Vous préférez sans doute être avocat ? Votre père ne vous a pas prévenu contre les avocats ?

– Si. Ils vendraient leur langue au diable.

Alors le docteur salua le monsieur qui venait de me parler et, à mon grand étonnement, tout le monde se mit à rire.

- Il faudra pourtant que tu choisisses un état, Huck, dit la veuve.
- Tom et moi nous en avons déjà choisi un.
- Je parie que vous songez tous deux à redevenir pirates ?
- Plus tard, c'est possible, lorsque nous pourrons acheter un beau navire.
- Et en attendant ?
- C'est un secret.

Là-dessus, chacun se mit à m'accabler de questions, cherchant à me tirer les vers du nez. Les dames surtout se montraient curieuses. Je crus qu'elles ne s'en iraient jamais. Voilà pourquoi j'étais si tracassé. Après avoir mis ma chandelle sur la table, je m'assis près de la fenêtre et j'essayai en vain de penser à quelque chose de gai. Le souvenir d'une salière que j'avais renversée à dîner me trottait dans la tête. Cela n'annonçait rien de bon. Tandis que je me reprochais de n'avoir pas jeté une pincée de sel par-dessus mon épaule gauche, j'aperçus une petite araignée qui grimpait le long d'une de mes manches. J'eus la bêtise de lui donner une chiquenaude qui l'envoya au beau milieu de la flamme de la chandelle. Tuer une araignée du soir, fût-ce par hasard, porte malheur, tout le monde le sait. Je me levai et je tournai trois fois sur moi-même en faisant le signe de la croix, puis j'attachai une mèche de mes cheveux avec un bout de fil. Ces moyens-là servent à chasser le mauvais sort quand on perd un fer à cheval que l'on a eu la chance de ramasser ; mais suffisaient-ils dans le cas actuel ? J'en étais rien moins que sûr. Aussi fus-je presque tenté de descendre en tapinois à la cuisine afin de consulter le grand nègre de miss Watson.

Jim était plus à même que personne de me renseigner là-dessus. Tout à coup je me souvins que Tom Sawyer m'avait prévenu que notre bande de voleurs était presque organisée et qu'il fallait me tenir sur le qui-vive les derniers jours, ou plutôt les dernières nuits de la semaine. Or la semaine touchait à sa fin. J'oubliai aussitôt l'araignée, la salière, et j'allumai ma pipe. Rien ne bougeait dans la maison ; je ne risquais pas d'être surpris et grondé par la veuve. Ding, ding, ding ! L'horloge de l'église voisine sonna enfin douze coups, et tout retomba dans le silence.

Au bout de quelque temps, j'entendis comme un bruit de branches brisées au-dessous de la croisée. Je me tins coi et j'écoutai. Bientôt un mi...â...où discret résonna à peu de distance. C'était le signal convenu. Je répondis mi... â... où aussi doucement que possible. Je soufflai la lumière, je sortis par la fenêtre et, me laissant glisser le long du toit d'un hangar, j'eus bien vite rejoint Tom qui m'attendait sous les arbres.

## II. Jim – La bande de Tom Sawyer

Nous avançâmes sur la pointe des pieds le long d'une allée qui menait à une des sorties du jardin. Au moment où nous passions devant la cuisine, mon pied s'embarrassa dans une racine d'arbre, je tombai à la renverse et ma chute causa un léger bruit. Tom s'accroupit par terre et nous demeurâmes immobiles. Jim se tenait assis à la porte de la cuisine. Nous le voyions très bien, parce qu'il y avait une lumière derrière lui. Il se leva et avança la tête en prêtant l'oreille.

– Qui est là ? demanda-t-il au bout d'une minute.

Après avoir encore écouté un instant, il s'avança de notre côté et s'arrêta entre Tom et moi. Nous aurions presque pu le toucher ; mais nous nous gardions bien de bouger. Une de mes chevilles se mit à me démanger et je n'osai pas me gratter ; ensuite ce fut mon oreille gauche, puis mon dos, juste entre les deux épaules. Il me semblait que je mourrais, si je ne me grattais pas. J'ai souvent remarqué depuis que ces sortes de démangeaisons vous prennent toujours mal à propos, lorsque vous êtes à table, à l'école, ou quand vous essayez de vous endormir. Bientôt Jim dit :

– Ah çà ! Qui êtes-vous ? Où êtes-vous ? Pour sûr, j'ai entendu quelque chose... Bon, je sais ce que je vais faire. Je ne bougerai pas d'ici, et de cette façon je verrai bien si je me suis trompé.

Et le voilà qui s'assoit par terre, s'adosse à un arbre et allonge les jambes de mon côté.

Alors ce fut le nez qui commença à me démanger au point que les larmes me vinrent aux yeux. Cela dura six ou sept minutes ; mais le temps me parut beaucoup plus long – j'avais une peur atroce d'éternuer. Heureusement la respiration de Jim annonça qu'il s'endormait, et en effet il ne tarda pas à ronfler.

– Filons, Huck, dit Tom à voix basse.

Je le suivis en rampant. À peine nous fûmes-nous relevés, à une dizaine de pieds plus loin, que Tom me proposa de revenir en arrière et d'attacher Jim à l'arbre. Moi, je ne voulais pas risquer de réveiller le nègre ; il aurait donné l'alarme et on se serait aperçu que je manquais à l'appel.

– Tu as raison, dit Tom. Tant pis, car la farce était bonne. Seulement il faut revenir tout de même. J'ai laissé la bande au bas de la colline. Nous devons visiter notre caverne ce soir, et je n'ai pas assez de chandelles. Tu la connais, la caverne ; elle n'est pas gaie, et si elle ne se trouvait pas bien éclairée, surtout la première fois, on ne voudrait plus revenir. Puisque Jim dort, profitons-en pour nous glisser dans la cuisine et augmenter notre provision.

Je ne trouvai rien à répondre. Nous regagnâmes donc à pas de loup la cuisine, où Tom prit une demi-douzaine de chandelles, laissant cinq cents sur la table en guise de paiement. Dès que nous fûmes dehors, je voulus prendre mes jambes à mon cou ; mais Tom tenait à jouer un tour au nègre, et je dus l'attendre tandis qu'il rampait sur les genoux jusqu'à l'arbre.

Lorsqu'il m'eut rejoint, nous courûmes le long de l'allée. Arrivés au bout du jardin, la haie franchie, nous fîmes halte au haut d'une colline, derrière la maison de la veuve. Tom me raconta qu'il s'était contenté d'enlever le chapeau du nègre et de l'accrocher à une branche d'arbre, juste au-dessus de la tête du dormeur. Le lendemain, Jim affirma que les fées l'avaient plongé dans un profond sommeil pour le transporter aux quatre coins de la ville et l'avaient ensuite ramené en face de la cuisine, sous le gros chêne, à une branche duquel elles avaient suspendu son chapeau afin de montrer d'où venait le coup. Le surlendemain, Jim se rappela fort bien avoir passé au moins une heure à la Nouvelle-Orléans, et plus tard il se vanta d'avoir fait le tour du monde à cheval sur un manche à balai. Cette aventure, dont il n'entretenait que ses camarades, le rendit très fier. Les nègres, entre eux, ne se lassent jamais de parler des exploits des fées ou des sorcières, et Jim se montrait trop convaincu pour ne pas rencontrer beaucoup d'auditeurs crédules.

Du haut de la colline au sommet de laquelle Tom s'était arrêté pour reprendre haleine, nous dominions la petite ville de Saint-Pétersbourg (État de Mississipi), où quelques rares lumières brillaient encore çà et là, éclairant sans doute quelque chambre de malade. Au bas de la ville coulait le Mississipi, large d'au moins un mille, calme et resplendissant à la lueur des étoiles. Nous dégringolâmes le long de la pente, et dans la vieille tannerie abandonnée nous trouvâmes Joe Harper, Ben Rogers et plusieurs autres camarades qui s'étaient cachés sous le hangar. Quelques minutes plus tard, nous détachions un canot, et la bande montait à bord pour débarquer à deux milles plus bas, en face d'un point de la côte que Tom et moi connaissions fort bien.

Après avoir amarré le bateau et gagné la berge, on s'arrêta devant le buisson qui cachait une des entrées de la grotte où Tom avait failli périr de faim. Le capitaine – il n'était pas permis de lui donner un autre nom durant une expédition – fit jurer à chacun de garder le secret, ordonna d'allumer les chandelles et montra le chemin. Pour entrer, il fallut se traîner à quatre pattes. Peu à peu l'ouverture s'agrandit et forma un couloir où chacun pouvait marcher debout et voir plus clair. Il n'était que temps, car la moitié des recrues semblait déjà prête à désertir. Enfin, toujours guidé par Tom, on arriva, en se faufilant à travers une autre fente que personne n'avait remarquée, dans la grande cave où nous avons découvert le trésor.

– C'est ici le repaire où nous établirons notre quartier général, dit Tom.

La vue du repaire, dont les murs étaient humides et où les sièges manquaient, n'excita pas autant d'enthousiasme que je m'y attendais. Tom s'en aperçut sans doute, car il reprit aussitôt :

– On ne se réunira ici que dans les grandes occasions ; l'été, nous camperons dans le bois voisin.

– Tant mieux, dit Joe Harper ; la cachette est bonne ; mais il faut s'écorcher les genoux et les coudes pour y arriver. Mon pantalon est tout déchiré.

– Bah ! répliqua Tom, on croira que tu as grimpé à un arbre. Du reste, s'il y a des capons parmi nous, ils sont libres de s'en aller, puisqu'ils n'ont pas encore prêté serment. Que les capons lèvent la main.

Aucune main ne se leva.

– À la bonne heure ! s'écria Tom. Je vois que j'ai bien choisi mes hommes et que je puis compter sur eux. Maintenant, je vais vous lire le serment, et vous le signerez de votre sang.

Il tira de sa poche une feuille de papier sur laquelle il avait écrit le serment. Les membres de la bande juraient d'obéir aux ordres du capitaine et de se soutenir les uns les autres. Si quelqu'un révélait les secrets de la bande, on tirerait au sort pour savoir qui le tuerait, et le justicier désigné s'engageait à ne pas manger ou dormir jusqu'à ce qu'il eût plongé son poignard dans le cœur du coupable et tracé une croix sur sa poitrine. Cette croix était la marque de la bande de Tom Sawyer, qui, seule, avait le droit de s'en servir. Si un des affiliés se révoltait contre le capitaine, il passerait devant un conseil de guerre et on lui brûlerait la cervelle séance tenante. Il y en avait beaucoup plus long ; mais je ne me rappelle pas le reste.

Ben Rogers déclara que c'était un très beau serment et demanda si Tom l'avait inventé d'un bout à l'autre. Tom reconnut avoir presque tout copié dans des histoires de chefs de voleurs ou de pirates, qui savaient mieux que lui ce qu'il fallait faire jurer à leurs hommes.

Quelqu'un opina qu'il serait peut-être bon de tuer aussi les familles de ceux qui trahiraient les secrets de la bande. Tom, ayant approuvé cette idée, prit son crayon et griffonna une ligne sur le papier qu'il venait de lire.

– C'est fort bien, dit alors Ben Rogers ; mais voilà Huck Finn, qui n'a pas de famille.

– Est-ce qu'il n'a pas son père ? demanda Tom.

– Oui, un père que nous ne saurons jamais où trouver ; il y a plus d'un an qu'on ne l'a pas revu. Ça ne serait pas juste envers les autres, qui ont des familles à tuer.

Le cas était embarrassant ; mais, grâce à Tom, on finit par consentir à ne pas rayer mon nom de la liste. En somme, chacun de nous se piqua le doigt avec une épingle et signa le serment avec son sang.

– À présent, dit Tom, il est bien entendu que notre bande est une bande de voleurs de grand chemin, pas autre chose. Nous nous mettrons en embuscade pour arrêter les voitures ou les voyageurs.

– Et s'ils ne veulent pas s'arrêter ? demanda un sceptique.

– Oh ! Dans les livres ils ne manquent jamais de s'arrêter lorsque des gens masqués leur crient : « La bourse ou la vie ! » Les chevaliers du grand chemin portent toujours un masque – autrement ils ne pourraient pas aller dans le monde sans être reconnus.

– Nous n'avons pas de masques !

Tom paraissait avoir prévu l'objection. Il jeta à terre sa casquette, tira de sa poche un foulard de sa tante Polly – un beau foulard tout neuf dans lequel il avait taillé deux trous ronds à l'aide d'une paire de ciseaux, et dont il se coiffa en un clin d'œil.

– La bourse ou la vie ! cria-t-il... Que penses-tu de ce masque-là, Jack ?

– C'est vrai que ça doit effrayer les gens, dit Jack, qui venait de faire un bond en arrière.

– Rien de plus facile à fabriquer, reprit Tom en retirant son masque. Il n'y a qu'à bien marquer la place des yeux.

Très facile, en effet ! Ainsi que l'apprirent bientôt douze ou quinze ménagères de Saint-Pétersbourg, qui ne connurent que beaucoup plus tard l'utilité des mouchoirs troués. En attendant, le coup de théâtre imaginé par Tom lui valut un plein succès, et son plan de campagne fut adopté sans hésitation ni nouvelle discussion. Il fut nommé capitaine à l'unanimité des voix, et on m'accepta pour lieutenant. Lorsque je regagnai ma chambre, au point du jour, j'étais aussi heureux que fatigué.

Le lendemain, j'osai à peine descendre à l'heure du déjeuner, tant l'expédition de la veille avait bien arrangé mes habits. J'eus beau gratter les gouttes de suif avec mon canif et brosser, ils n'avaient plus l'air neufs, tant s'en faut. La veuve se douta bien de quelque chose ; mais elle ne me gronda pas. Au contraire, elle empêcha sa sœur de me gronder en lui disant doucement : « Laisse-le tranquille, nous finirons par l'appivoiser. » J'avais presque envie de lui tout raconter.

Pendant six semaines, la bande fut convoquée de loin en loin. Elle ne se trouvait presque jamais au grand complet, bien que Tom eût menacé de brûler la cervelle à quiconque s'absenterait deux fois de suite. Beaucoup de ses hommes n'étaient libres que le dimanche, et pour rien au monde ils n'auraient consenti à être des voleurs ce jour-là. Au fond ce n'était pas très amusant. Nous n'avions arrêté personne. Nous nous contentions de sortir à l'improviste du bois pour effrayer les gens qui apportaient des légumes ou conduisaient des porcs au marché. Tom appelait les cochons des lingots et les carottes des rubis. Je ne vois pas ce que nous y gagnions, excepté un coup de fouet de temps à autre. Ensuite nous courions nous cacher dans notre caverne, où le capitaine se vantait d'avoir remporté une nouvelle victoire. Un matin, il nous fit avertir par le second lieutenant, Joe Harper, qu'il venait d'apprendre par ses espions qu'une caravane de riches marchands espagnols et arabes devait passer le lendemain à peu de distance de la grotte avec deux cents éléphants, cinq cents mules et six cents chameaux chargés de diamants. L'escorte ne se composait que d'une centaine de soldats. Il s'agissait de nous mettre en embuscade pour tomber au bon moment sur la caravane, disperser l'escorte et emporter les diamants dans notre repaire. Il fallait donc fourbir nos armes et nous trouver au lieu du rendez-vous dès huit heures du matin. Le capitaine nous ordonnait sans cesse de tenir nos armes en bon état, parce que dans ses livres les bandits passaient la moitié de leur temps à fourbir leurs arquebuses. Il savait pourtant très bien que nous ne possédions que des sabres fabriqués avec des lattes et des fusils représentés par des manches à balai.

Je ne croyais pas du tout que nous pourrions effrayer un si grand tas d'Espagnols et d'Arabes ; mais je tenais trop à voir les éléphants et les dromadaires pour laisser échapper l'occasion. Les autres éprouvèrent sans doute la même curiosité, car Tom n'eut pas à se plaindre de leur manque d'exactitude.

Cachés derrière les arbres, nous attendîmes le signal convenu, et lorsque le capitaine cria : En avant ! Nous nous lançâmes le long de la colline. Je n'aperçus ni Espagnols, ni Arabes, ni chameaux, ni éléphants ; mais une classe de l'école du dimanche que l'on menait en pique-nique dans le bois – et une classe de petites filles encore ! Elles eurent joliment peur et se sauvèrent à la débandade. Notre butin ne fut pas lourd : quelques biscuits, un pot de confitures, un livre de cantiques et une poupée. La vieille sous-maîtresse nous fit tout lâcher ; elle tomba sur nous à coups de parapluie et nous n'en fûmes pas quittes à trop bon marché.

– Avec tout ça, dis-je à Tom, je n'ai pas vu un seul diamant.

– Il y en avait des masses, répliqua-t-il, et des Arabes et des dromadaires aussi.

– Pourquoi ne les avons-nous pas vus alors ?

– Si tu avais lu les Aventures de Don Quichotte, tu saurais pourquoi. C'est la faute des enchanteurs. Les soldats, les mules et le reste étaient là ; mais les magiciens ont transformé la caravane en école du dimanche, par pure méchanceté.

– Il fallait nous en prendre à eux, au lieu d'effrayer les filles.

– Allons donc ! me répondit Tom. Ils auraient appelé à leur aide des génies qui nous écrabouilleraient rien qu'en levant le doigt. Si nous avions pu faire venir d'autres génies pour rosser les premiers, je ne dis pas.

– Comment les magiciens les font-ils venir ? demandai-je.

– Dans les Mille et une Nuits, quand vous avez besoin d'un génie, vous frottez une vieille lampe d'étain ou une bague de fer. Alors le génie arrive au milieu d'un nuage de fumée, et se met à vos ordres. Si vous lui commandez de bâtir avec des diamants un palais de quarante milles de long, de le remplir de bonnes choses et d'y amener la fille de l'empereur de Chine, parce que vous voulez vous marier avec elle, il faut qu'il le fasse avant le coucher du soleil. Bien plus, il est obligé de transporter le palais d'un bout du pays à l'autre, si vous lui en donnez l'ordre.

– Eh bien, je le trouve bête de ne pas garder le palais pour lui. Je ne serais pas assez sot pour planter là ma besogne et courir après un individu, tout bonnement parce qu'il a frotté une vieille lampe ou un anneau de fer.

– Tu serais obligé de venir dès qu'il aurait assez frotté ; c'est dans le livre.

– Allons, ne te fâche pas. Je viendrais, puisqu'il n'y aurait pas moyen de faire autrement ; mais je te parie que l'individu serait écrabouillé avant d'entrer dans son palais.

– Il n'y a pas moyen de raisonner avec toi, Huck ; tu as la tête trop dure.

Je pensai à tout cela pendant deux ou trois jours ; puis je me décidai à en avoir le cœur net. Après m'être procuré une vieille lampe d'étain et un anneau de fer, je les frottai jusqu'à me casser presque les bras. Mon idée était de bâtir un beau palais que j'aurais donné à la veuve, à la condition

qu'elle renoncerait à me civiliser. Cela ne me servit à rien. Aucun génie ne se montra. Je restai persuadé que Tom croyait aux Arabes et aux éléphants, mais que sa caravane était bien une école du dimanche.

À la suite de cette mémorable aventure, la plupart des voleurs de grand chemin, honteux d'avoir été dispersés par une vieille dame armée d'un simple parapluie, donnèrent leur démission, et, en dépit des remontrances du capitaine, je suivis leur exemple.

### III. Le père de Huck

Deux ou trois mois s'écoulèrent. Dès la rentrée des classes, on m'avait envoyé à l'école et peu à peu je m'y étais habitué. Par degrés aussi, je m'accoutumais aux façons de la veuve. L'hiver, d'ailleurs, il me paraissait moins dur de vivre dans une maison et de coucher dans un lit.

Un matin – j'ai de bonnes raisons pour me rappeler ce matin-là – je fus encore assez malencontreux pour répandre sur la nappe tout le contenu de la salière. Je me dépêchai d'avancer la main afin de lancer une pincée de sel par-dessus mon épaule gauche. Miss Watson ne m'en laissa pas le temps ; elle ramassa le tout avec son couteau et me traita de maladroit. Lorsque je sortis après déjeuner, je me sentais donc fort inquiet, car je me demandais ce qui allait m'arriver de fâcheux.

Je descendis jusqu'au bout du jardin, qui s'étendait derrière la maison, et je sortis par la petite porte de service. Une légère couche de neige, tombée le matin même, couvrait le sol et je vis des traces de pas. Quelqu'un était monté par un sentier aboutissant à une carrière abandonnée. On s'était arrêté devant la porte, puis on avait longé la clôture. Pourquoi donc n'était-on pas entré ? Tom ne prenait jamais ce chemin-là, sans quoi je me serais figuré qu'il était venu en cachette me rappeler que, depuis longtemps, nous n'avions pas fait l'école buissonnière. Mais non ; son pied n'aurait pas laissé des empreintes aussi longues. Au lieu de suivre la piste, je me baissai pour l'examiner. La neige reproduisait très nettement la marque d'une croix tracée sous le talon gauche du promeneur à l'aide de gros clous. Cela me suffit. Je savais fort bien qui dessinait ainsi une croix sur sa chaussure.

En un clin d'œil, je me redressai et je descendis la colline au pas de course. Je ne m'arrêtai qu'en arrivant chez M. Thatcher, qui se tenait dans son bureau, où l'on me fit entrer.

– Tu viens à propos, Huck, me dit-il en riant. Te voilà tout essoufflé. Est-ce que tu as couru si vite parce que j'ai de l'argent à te remettre ?

– Comment ! De l'argent à me remettre ?

– Oui. J'ai touché hier le premier semestre de tes intérêts, plus de cent cinquante dollars. Seulement, il est convenu avec la veuve que nous placerons ces fonds avec le reste.

– Oui, oui, j'ai bien assez de ce qu'elle me donne. Gardez-les, et les six mille dollars aussi, comme s'ils étaient à vous.

M. Thatcher parut surpris.

– Hum ! dit-il ; il y a une anguille sous roche. Voyons, mon garçon, explique-toi.

– Ne me demandez pas d'explication, s'il vous plaît. Vous garderez tout, n'est-ce pas ?

– Sais-tu que tes airs mystérieux m'intriguent ? Tu me caches quelque chose.

– Je tiens à ce que vous gardiez l'argent, voilà tout, répliquai-je. Est-ce que je n'ai pas le droit de vous le donner ? Je suis venu exprès pour cela. Ne m'en demandez pas davantage.

– Oh ! oh ! dit-il après m'avoir regardé un instant, je crois deviner, et je vais tâcher de te tirer d'embarras... Non, tu n'as pas le droit de me donner ton bien à titre gratuit ; mais la loi te permet de me le vendre.

Il griffonna une ligne ou deux sur une feuille de papier, qu'il me fit signer, et, après m'avoir lu ce qu'il venait d'écrire, il ajouta :

– Vois-tu, c'est là un acte de vente. Un simple don ne serait pas valable. Voilà un dollar qui représente le prix d'achat. Mets-le dans ta poche. Maintenant, tu peux affirmer que tu as cédé les sommes placées en ton nom, que tu as reçu un équivalent en échange et que tu ne possèdes plus rien. Un homme de loi te répondrait que tu n'es pas majeur et que ta signature n'a aucune valeur ; mais tu n'as pas affaire à un homme de loi, hein ? Cela te suffira pour le moment, je pense ? Si quelqu'un cherche à mettre la main sur tes fonds, tu me l'enverras et nous verrons.

– Merci, monsieur Thatcher ; vous m'enlevez une grosse épine du pied. J'ai eu raison de m'adresser à vous.

– Eh bien, puisque tu as confiance en moi, pourquoi ces cachotteries ? Ton père est de retour ?

– Je n'en suis pas sûr ; mais il plante toujours des clous dans le talon de sa botte gauche, de façon à former une croix pour tenir le diable à distance, et j'ai vu sa marque sur la neige.

– Bah ! Ton père n'est certes pas le seul citoyen de Saint-Pétersbourg dont la botte gauche porte un ornement pareil. C'est égal, Huck, nous finirons par te civiliser. Tu es un malin.

Il était plus malin que moi, car il avait tout compris dès le premier mot. Cependant, pour peu qu'il eût continué son interrogatoire, je serais resté fort embarrassé. Je craignais mon père, dont je n'avais jamais eu à me louer, et, d'un autre côté, l'idée de travailler du matin au soir, comme les gens civilisés dont on me citait sans cesse l'exemple, ne me souriait guère. Bref, j'étais fort tracassé. La veuve, qui me trouva en train de broyer du noir, me fit causer, et elle crut me rassurer en me disant :

– Ne t'inquiète pas. Je ne t'abandonnerai pas, lors même que M. Thatcher garderait pour lui tes six mille dollars.

– Il ne les gardera pas pour lui, répliquai-je ; ce serait trop de chance. On ne me laissera jamais tranquille. J'avais raison de ne pas vouloir être riche.

– Tu changeras d'avis un de ces jours, me dit la veuve en riant.

– En tout cas, mon père ne gagnerait rien à devenir riche, et j'aimerais mieux donner l'argent à un autre – à M. Thatcher ou à vous, par exemple.

– Comment ! Tu ne veux pas que ton père profite de la fortune que tu dois au hasard ?

– Non. Avec de l'argent plein les poches, il ne travaillerait plus du tout, et alors...

– Ah ! C'est vrai, mon pauvre Huck, j'oubliais. Sans lui, tu ne serais pas le petit sauvage que nous avons tant de peine à apprivoiser. Enfin, il faut espérer que M. Thatcher a raison et que tu en seras quitte pour la peur.

Moi, je savais mieux qu'elle que M. Thatcher se trompait. Ce n'est pas pour rien qu'on renverse une salière. Lorsque je montai ce soir-là dans ma chambre, j'y trouvai mon père. Je m'étais retourné en entrant afin de fermer la porte, et à peine me fus-je retourné de nouveau, que je l'aperçus. Je ne m'attendais pas à le rencontrer si tôt et je me sentis d'abord effrayé.

Il avait près de cinquante ans et on les lui aurait donnés. Ses cheveux, longs, emmêlés, gras, retombaient autour de sa tête comme les rameaux d'un arbre à travers lesquels on voyait briller ses yeux. Ils étaient encore tout noirs, aussi noirs que sa barbe et ses favoris ébouriffés. Son visage, ou ce que l'on pouvait voir de son visage, n'avait pas de couleur ; il était blanc, mais d'un blanc à vous donner la chair de poule – le blanc d'un ventre de poisson. Quant à ses vêtements, c'étaient des loques, rien de plus. Il se tenait assis, le pied gauche appuyé sur le genou droit. La botte de ce pied était crevée et deux des doigts, qui passaient à travers la crevasse, remuaient de temps à autre. Son chapeau de feutre noir, un vieux chapeau à moitié défoncé, gisait par terre.

Je restai à le regarder, tandis qu'il me regardait de son côté, sa chaise un peu renversée en arrière, puis je posai la chandelle sur la table. Je vis que le châssis de la fenêtre était levé et je devinai qu'il avait dû entrer par là en se glissant le long du toit de l'appentis. Après m'avoir examiné des pieds à la tête, il dit enfin :

– Bien nippé, très bien nippé ! Tu te figures que c'est le beau plumage qui fait le bel oiseau ?

– Peut-être que oui, peut-être que non, répliquai-je.

– Oh ! Oh ! Tu n'as plus ta langue dans ta poche. Tu as pris de l'aplomb depuis mon départ. Je te descendrai de quelques crans avant d'en avoir fini avec toi. Tu es éduqué aussi, à ce qu'on m'a dit. Est-ce vrai que tu sais lire, et même écrire ? Je ne veux pas de ça ! Qui t'a permis de donner dans ces bêtises-là ?

– Mme Douglas.

– La veuve, hein ? Je lui apprendrai à se mêler de ce qui ne la regarde pas. Tu lâcheras cette école, entends-tu ? Élever un enfant pour qu'il rougisse de son père ! Tu crois peut-être que tu vauds mieux que moi, parce que je n'ai jamais mis le nez dans un livre ? Allons, laisse-moi t'entendre lire.

Je pris un livre sur la table et je lui lus une dizaine de lignes à propos du général Washington et de la guerre de l'Indépendance. Il m'écouta pendant deux ou trois minutes ; puis, d'un coup de poing, il envoya le livre à l'autre bout de la chambre.

– C'est vrai ! dit-il. Maintenant, écoute-moi bien. Tu vas cesser de faire jabot, mon garçon. Je te surveillerai. Si je t'attrape près de l'école, gare à ton dos !

Tout en parlant, il allongea le bras pour ramasser sur la table une petite image où il y avait trois vaches rouges et un bonhomme bleu.

– Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-il.

– Un bon point qu'on m'a donné parce que j'ai bien récité mes leçons.

Il déchira l'image en morceaux.

– Un bon point ! répéta-t-il. Une bonne raclée, voilà ce que je te donnerai, moi, si tu retournes là-bas.

Après avoir un peu grommelé et regardé autour de lui, il reprit :

– Un lit, et des couvertures, et une glace et un tapis, quand ton père a eu à dormir avec les porcs sous le hangar de la vieille tannerie ! Je n'ai jamais vu un fils pareil ! Tu rentreras dans ta coquille avant peu, je t'en réponds. Est-ce à l'école qu'on t'apprend à te donner ces airs-là ? Et on dit que tu es riche. Comment ça se fait-il, hein ?

– On a menti, voilà comment ça se fait.

– Prends garde, mon gaillard. Je te passe bien des choses, mais je perdrais patience à la fin. Depuis deux jours je n'entends parler que de ta chance. On en parlait aussi là-bas, de l'autre côté du Mississipi, et c'est pour ça que je suis revenu. Tu iras chercher ton argent demain et tu me le remettras ; j'en ai besoin.

– Je n'ai pas d'argent.

– Possible. C'est l'avocat Thatcher qui a tes fonds. Tu les lui reprendras ; j'en ai besoin.

– Je n'ai plus rien. Demandez à M. Thatcher, il vous dira la même chose.

– C'est bon. Je lui demanderai. Combien as-tu dans ta poche ?

– Je n'ai qu'un dollar et je ne voudrais pas...

– Peu m'importe ce que tu voudrais. Aboule et vivement !

Il parlait d'un ton si menaçant que je n'osai pas refuser. Il prit le dollar, le mordit pour voir si la pièce était bonne, se leva et déclara qu'il allait donner un coup de pied jusqu'à la taverne la plus proche, car il n'avait pas bu une goutte de whisky depuis la veille. Je crois qu'il ne mentait pas, sans cela il n'aurait guère manqué de me battre. Après s'être glissé sur le toit de l'appentis, il rentra la tête dans la chambre et me dit :

– Tu me laisses oublier mon casque... Je n'ai jamais vu un fils pareil !

Je lui apportai son chapeau, qui me rappelait celui dont je me coiffais autrefois. Il se l'enfonça sur la tête jusqu'aux oreilles et le voilà parti. Je le croyais déjà loin, quand il reparut de nouveau pour ajouter :

– Gare à toi si tu ne m'obéis pas ; je monterai la garde autour de l'école à dater de demain.

Le lendemain, grâce au dollar qu'il avait accaparé, il songeait à autre chose. Sa première visite fut pour M. Thatcher, qu'il voulait obliger « à rendre gorge », comme il disait. L'avocat refusa très carrément de se dessaisir des six mille dollars. Alors mon père éclata en injures, le traita d'escroc, de voleur, et menaça de lui intenter un procès. Il ne réussit qu'à se faire jeter à la porte.

M. Thatcher et la veuve prirent les devants. Ils s'adressèrent au juge de paix du district, afin qu'il leur confiât ma tutelle. Or, ce juge était un nouveau venu, qui ne connaissait pas mon père. Il déclara qu'à son avis on devait éviter de semer la division dans les familles. Enlever aux parents la garde de leurs enfants, c'était là une grave responsabilité. Le père s'enivrait ? Mais avait-on jamais essayé de le ramener dans les voies de la tempérance ? Tous les ivrognes ne sont pas incorrigibles.

– Sans me flatter d'être éloquent, ajouta-t-il, je puis me vanter d'en avoir guéri plus d'un. Je m'informerai... Nous verrons. En principe, je suis opposé à votre demande et je reviens rarement sur une première décision.

Ce résultat négatif enchantait mon père, et surtout l'homme de loi qui le conseillait. Il s'agissait de six mille dollars, et la cause eût-elle été plus mauvaise, les avocats ne lui auraient pas manqué, même à Saint-Pétersbourg. Il menaça de m'assommer si je ne lui procurais pas de l'argent. Je dus, bien à contrecœur, demander trois dollars à M. Thatcher, qui, sachant à quoi s'en tenir, me les prêta volontiers. Je ne fus pas battu ; mais mon emprunt forcé causa un fameux vacarme dans la ville à l'heure de la fermeture des cabarets, et on dut arrêter le tapageur qui s'obstinait à empêcher les gens de dormir en poussant des cris d'Indien sauvage, accompagnés de coups de tamtam sur une vieille casserole. Le lendemain, il se voyait condamné à passer en prison le reste de la semaine.

– Voilà où mène l'ivresse, lui dit le juge. Malgré mon respect pour les droits de la famille, votre présence sur ce banc ne m'engage pas à vous confier la tutelle de votre fils. Quand on a trop peu d'empire sur soi pour ne pas commettre des excès, le seul moyen de salut consiste à ne plus boire du tout.

– Faut mourir de soif alors ?

– Je me suis mal expliqué. Il faut se décider à ne boire que de l'eau. Auriez-vous ce courage ?

– À moins d’avoir les poches vides ou d’être coffré, je n’ai jamais essayé.

– Votre franchise parle en votre faveur et je vous aiderai à essayer.

En effet, le juge essaya. Récemment converti lui-même à la tempérance, il cherchait à ramener les ivrognes dans la bonne voie, et tout buveur qu’il se voyait obligé de condamner devenait l’objet de ses louables efforts. On se moquait un peu de son innocente manie, qui avait parfois produit de bons résultats, et c’eût été un véritable triomphe pour lui d’opérer la guérison du « vieux Finn ». Aussi, à peine mon père fut-il sorti de prison, que le digne philanthrope le fit venir, l’habilla des pieds à la tête et lui donna une place à sa table.

– Voyez-vous, lui dit-il, il n’y a que le premier pas qui coûte, et, pour éviter les rechutes, je vous engage à passer une semaine sous mon toit, où vous serez à l’abri des tentations. Lorsque vous vous sentirez assez fort, je vous trouverai un emploi régulier. Certaines personnes, dont je ne récuse pas la compétence, sont d’avis que l’on doit se déshabituer peu à peu de l’usage des liqueurs fortes ; mais l’expérience m’a démontré la nécessité de couper brusquement le mal dans sa racine.

Bref, le juge et sa femme parlèrent en termes si éloquents des avantages de la tempérance, que leur auditeur finit par s’attendrir. Il ne s’était jamais entendu traiter de frère, même par les cabaretiers dont il contribuait de son mieux à faire la fortune ; et d’ailleurs, il se trouvait dans un des cas où il ne pouvait boire que de l’eau, ses poches étant vides.

– Tenez, s’écria-t-il, je crois que, s’il y avait devant moi une bouteille de whisky, je n’y toucherais pas. Je veux être pendu si...

– N’allons pas si vite, interrompit le juge. Ne vous engagez à rien avant d’être sûr de vous.

Le nouveau converti était-il sincère ? Lui seul le sait. En tout cas, le juge eut de graves raisons pour en douter. Au milieu de la nuit, mon père eut très soif. L’eau ne manquait pas dans la chambre où ses hôtes l’avaient hébergé, mais cette boisson ne le tentait pas le moins du monde. Il descendit par la fenêtre, échangea son habit neuf contre une cruche de rhum, rentra au gîte et se donna du bon temps. Vers l’aube, bien que la cruche fût vide, il avait plus soif que jamais. Cette fois, il descendit si maladroitement qu’il se cassa le bras gauche en deux endroits et fut ramassé le lendemain matin à moitié mort de froid.

Lorsqu’on visita la chambre d’ami, on la trouva dans un tel état que la femme du juge conseilla à son mari de se montrer moins philanthrope à l’avenir. Quant à ce dernier, il déclara que l’on parviendrait peut-être à corriger son ex-protégé à coups de revolver, mais qu’il ne voyait pas d’autre moyen.

## IV. La fuite

Mon père, bien soigné à l'hôpital, se rétablit plus tôt qu'on ne pouvait s'y attendre. À peine debout, il poursuivit M. Thatcher devant les tribunaux afin de se faire remettre mes six mille dollars. Il me poursuivit d'une autre façon parce que je m'obstinais à me rendre à l'école. Deux fois il parvint à m'attraper, et je n'en fus pas quitte à bon marché. Cela ne m'empêcha pas de me montrer si assidu que le maître m'adressa des félicitations.

Le procès semblait devoir durer longtemps, ou plutôt il semblait ne devoir jamais commencer. Je soupçonne l'homme de loi de mon père de s'être entendu avec M. Thatcher pour laisser les choses traîner en longueur. En tout cas, son client se procurait d'une manière ou d'une autre assez d'argent pour se griser ; alors il troublait le repos de la ville ; on le réintérait dans la geôle et, à la sortie, personne n'offrait de le convertir.

Enfin, après avoir surveillé pendant un mois les abords de l'école sans parvenir à mettre la main sur moi, il commença à rôder autour de la maison de Mme Douglas. La veuve le prévint qu'elle le signalerait à l'attention de la police s'il continuait à l'inquiéter.

– Ah ! Ah ! s'écria-t-il ; vous voudriez me faire passer pour un malfaiteur. Il ne manquait plus que cela ! Je vous montrerai, à vous et à M. Thatcher, que je suis le tuteur naturel de mon fils. Mon avocat vous le prouvera aussi.

– C'est là une question qui regarde les tribunaux, répliqua la veuve.

– Je me moque de vos tribunaux. J'en ai assez ! J'ai un domicile légal ; je possède une maison à moi. Vous ne vous en doutiez pas, hein ? C'est vrai, tout de même. Eh bien, j'emmènerai Huck ; après, nous verrons.

On fut quelque temps sans le revoir et la veuve demeura convaincue qu'il avait parlé en l'air ou renoncé à son projet. Mais un beau jour, tandis que je revenais seul d'une partie de pêche, il tomba sur moi à l'improviste, m'entraîna malgré moi et me fit monter dans un canot qui aborda, à trois milles de distance environ, sur la rive opposée du Mississippi, c'est-à-dire sur la côte de l'Illinois. Sa maison – car il n'avait pas menti – était un log-house construit à l'entrée d'un bois où personne ne se serait avisé de chercher une habitation.

Mon père me surveilla de si près que je n'eus aucune occasion de m'enfuir. Le soir, il fermait à double tour la porte de la cabane et mettait la clef sous sa tête. Il avait un fusil et nous vivions du produit de notre chasse ou de notre pêche. De temps en temps, il m'enfermait pour aller à la ville vendre du gibier et du poisson. Il rapportait invariablement, entre autres provisions, une bonne quantité de whisky, et, quand il avait trop bu, il tapait dur. Mme Douglas finit par découvrir où j'étais et envoya un de ses domestiques pour tâcher de me reprendre. Mon père ne voulut pas

entendre parler de compromis ; il jura de loger une balle dans la tête de l'ambassadeur, si on cherchait à me délivrer.

Sauf les coups, je ne me trouvais pas à plaindre. Ce n'était pas amusant de rester prisonnier, même pendant une demi-journée ; mais il n'y avait pas de leçons à apprendre et les heures que je passais à dormir ou à fumer ne me paraissaient pas longues. Au bout de deux mois, mes habits n'étaient plus que des guenilles. Je me demandais comment j'avais pu me faire aux coutumes des gens de la ville. Le changement me plaisait. Lorsque Mme Douglas et sa sœur me tracassaient par trop, j'avais souvent pensé qu'il vaudrait mieux vivre seul au milieu d'un bois.

Par malheur, je n'étais pas seul, et mon père ne se contentait pas de m'adresser des reproches. Sans provocation aucune de ma part, il me rouait de coups. Ses absences, dont je me félicitais tout d'abord, devinrent de plus en plus fréquentes, de plus en plus longues. Une fois je demeurai enfermé pendant trois jours. Je ne risquais pas de mourir de faim, car il me restait un sac de biscuits. Néanmoins, j'eus peur. Si mon père s'était noyé en traversant le fleuve ? J'avais essayé, à bien des reprises, de sortir de la cabane, mais toujours en vain.

Les fenêtres et la cheminée n'auraient pas livré passage à un gros chat. La porte se composait d'épaisses planches de chêne, solidement ajustées. Mon père, avant de s'éloigner, ne manquait jamais d'enlever la hache et les autres outils qui m'auraient permis de m'échapper. J'avais fouillé partout inutilement une centaine de fois. Je n'avais rien à faire et cela m'aidait à passer le temps. Enfin, à force de chercher, je trouvai au fond d'un coffre à bois une vieille scie rouillée. Je la graissai et je me mis aussitôt à l'œuvre. Derrière la table, contre un des murs, on avait cloué un bout de tapis pour empêcher le vent d'éteindre la chandelle. Les bûches qui formaient les murs du log-house ne tenaient que trop bien ; mais on ne s'était pas donné la peine de boucher les interstices. Je me glissai sous la table, je relevai le tapis et je commençai à scier le bas d'un des plus gros troncs. La besogne ne marchait pas très vite ; mais elle était à moitié terminée lorsqu'un coup de fusil résonna au dehors. Je fis disparaître les traces de mon travail ; j'abaissai le tapis, je cachai la scie, et bientôt mon père entra.

– Allons, me dit-il, ils ont assez bien fait les choses aujourd'hui ; je rapporte un tas de provisions.

Il semblait pourtant de mauvaise humeur, ce qui ne le changeait guère. Il déclara que tout marchait de travers. M. Thatcher, un malin, savait s'y prendre pour éterniser un procès. Mon absence prolongée lui fournissait un excellent prétexte. Il demandait que l'affaire fût remise jusqu'à ce que l'on m'eût ramené chez la veuve.

– Pas si bête ! ajouta mon père. Mme Douglas t'empêcherait de bouger de la maison, et alors je n'obtiens plus rien ni d'elle ni de maître Thatcher. Non, non, je ne te lâche pas. S'ils essaient de te reprendre, je connais, à six ou sept milles d'ici, un endroit où ils ne te trouveront pas.

Comme je n'avais aucune envie d'être enfermé chez Mme Douglas ou ailleurs, cette menace m'inquiéta. Je ne tardai toutefois pas à me rassurer, car je me décidai à profiter de la première occasion pour m'enfuir.

Mon père, après avoir envoyé au diable son homme de loi, M. Thatcher, la veuve, les tribunaux, et tout le monde en général, éprouva le besoin de se désaltérer. Nous allâmes donc chercher les provisions qu'il s'était procurées à la ville. Il y avait une lourde charge de farine, du lard, du whisky et des munitions, y compris un vieux livre pour servir de bourre. Lorsque j'eus jeté le sac de farine dans un coin de la cabane, je m'assis afin de me reposer et je songeai à ce que j'avais de mieux à faire. Ma résolution fut bientôt arrêtée. Je prendrais le fusil, les munitions, les lignes à pêche, les biscuits, et je me sauverais dans les bois. Mon idée était de doubler les étapes la nuit, de ne pas m'arrêter longtemps au même endroit et de vivre de ma chasse ou de ma pêche. De cette façon, je comptais arriver vite assez loin pour ne plus craindre d'être repris. Il ne s'agissait que de sortir. Pour rien au monde, je n'aurais risqué de réveiller mon père en essayant de m'emparer de la clef qu'il aurait sans doute soin de retirer, selon son habitude. Mais je pensai que, grâce au whisky et à ma scie, je pouvais m'échapper le soir même et gagner ainsi une bonne avance. J'étais si plein de mon projet que j'oubliai que le temps s'écoulait.

– Ah ça ! Est-ce que tu dors ? me cria mon père. Voilà une heure que je t'attends.

Je courus le rejoindre, et il faisait déjà presque nuit quand les provisions furent rentrées. Tandis que je préparais le souper, mon père avala coup sur coup quelques gorgées d'eau-de-vie. Dès que le whisky lui montait à la tête, il me battait ou s'en prenait au gouvernement. Je fus enchanté de voir que, cette fois, il ne me donnait pas la préférence.

– Ça s'appelle un gouvernement ! dit-il. Eh bien, c'est du propre ! Enlever à un père son fils unique, qu'il a élevé sans demander un cent à personne, et cela juste au moment où ce fils se trouve à même d'aider son père ! Ce n'est pas tout non plus ; la loi a l'air de favoriser ce gremlin de Thatcher, qui veut me dépouiller de mon bien. La loi oblige un homme qui vaut six mille dollars et davantage à se cacher dans une bicoque comme celle-ci, à porter des habits comme ceux-ci ! Et ça s'appelle un gouvernement. Je lui ai dit, à ce Thatcher : « Regardez ce chapeau ; le fond ne tient seulement pas. Je n'ai qu'à tirer pour qu'il me tombe sous le menton. Est-ce là un chapeau pour un des citoyens les plus riches de la ville ? »

Tout en grommelant, il se promenait à grands pas, sans regarder devant lui. Mal lui en prit, car il tomba, la tête la première, par-dessus le tonneau où nous gardions le lard et s'écorcha les chevilles. Il n'en continua pas moins à adresser des injures au gouvernement. Je l'aidai à se relever, et il se mit à sautiller à travers la cabane, tantôt sur une jambe, tantôt sur l'autre, en se frottant les chevilles. Enfin, il lança un formidable coup de pied au tonneau et poussa un hurlement à faire dresser les cheveux sur la tête. Il avait oublié que sa botte gauche laissait passer deux de ses doigts qui venaient de donner en plein contre une douve. Après s'être roulé sur le sol, il se calma un peu et eut recours au whisky pour se consoler.

Le souper terminé, il se remit à boire et remplit si souvent la timbale, que je me figurai qu'en moins d'une heure il serait trop bien endormi pour se réveiller avant le jour. Mais ce ne fut pas lui qui vida la cruche ; elle se vida toute seule, car il la laissa tomber sur le sol, où elle se brisa en morceaux. Au lieu de s'en prendre à moi, selon son habitude, il se jeta sur la couverture étendue devant la porte et m'ordonna de souffler la chandelle. Je m'allongeai dans mon coin, sans me désoler de ce

contretemps. Je savais très bien que mon père ne tarderait pas à s'absenter de nouveau, puisqu'il n'avait plus de quoi boire. Une seule chose me préoccupait : oublierait-il d'emporter le fusil, comme cela lui arrivait souvent ? Ce fut en m'adressant cette question que je m'endormis.

Lorsque je me réveillai, il faisait déjà grand jour. Mon père, dont un rude coup de pied venait de me tirer de mon sommeil, se tenait à côté de moi, le fusil à la main, et d'abord je crus que c'était la suite de mon rêve.

– Debout, paresseux ! me dit-il. Auras-tu bientôt fini de te frotter les yeux ? C'est toi qui as rechargé le fusil, hein ?

– Non ; vous l'avez posé sur la table et je ne savais pas s'il était chargé ou non.

– Eh bien, une autre fois, tu passeras la baguette dans le canon et tu le mettras à ma portée. Faudra veiller. Une bande de voleurs travaille le long de la côte et assassine les gens.

– Je parie que c'est M. Thatcher qui vous a raconté des histoires pour vous effrayer. Les voleurs ne ramasseraient pas grand-chose ici.

– Possible ; mais, pas plus tard que la nuit dernière, ils ont tué un individu, rien que pour avoir son fusil... Allons, assez causé ; cours voir s'il y a du poisson sur les lignes pour notre déjeuner ; je te rejoindrai dans une minute.

Il ouvrit la porte et j'arrivai bientôt à l'endroit où notre barque était amarrée. L'eau commençait à monter, car je vis beaucoup d'épaves qui s'en allaient à la dérive. Je regrettai de ne pas me trouver à Saint-Pétersbourg. La crue du Mississippi faisait ma joie ; elle entraînait souvent des arbres entiers et des enfilades de bûches détachées d'un radeau. Il n'y avait qu'à les arrêter au passage et à les vendre au propriétaire d'un chantier ou d'une scierie. Je parle du bon temps où personne ne s'occupait de moi, où j'étais libre comme l'air, où Tom et ses camarades enviaient mon sort.

Voilà qu'au moment où je me baissais pour tirer une des lignes, je vois arriver un canot, un joli canot de treize à quatorze pieds de long et qui suivait le courant avec la légèreté d'un canard. Je piquai aussitôt une tête, tout habillé, et je nageai vers le canot. Je craignais de trouver quelqu'un au fond. C'est là un tour que l'on aime à jouer aux chercheurs d'épaves. Quand ils vont grimper dans une barque ou qu'ils l'ont presque amenée jusqu'à terre, le canotier se lève et se moque d'eux. Il n'en fut pas ainsi cette fois. La barque était vide. Je me hissai à bord et je revins vers la rive en pagayant.

– Elle vaut au moins dix dollars, me dis-je ; mon père sera content lorsqu'il verra ce que j'ai pêché.

Tandis que je gagnais une petite crique bordée de vignes et de saules, une autre pensée me vint. Je songeai que si je laissais le canot dans cette cachette, je pourrais descendre le fleuve à une distance de quarante ou cinquante milles, me mettre à l'abri de toute poursuite, et camper dans un bon endroit sans m'être fatigué par de longues marches.

La crique n'était pas très éloignée de la cabane et à chaque instant je crus m'entendre appeler. Après avoir fait glisser le canot sous le feuillage, je sautai à terre, je regardai à travers les branches et je me rassurai. Mon père n'avait rien vu. Quand il me rejoignit, il me trouva en train de lever les lignes et me traita de lambin. Comme il se serait bien aperçu à mes habits mouillés que j'avais pris un bain, je lui montrai du doigt la perche, puis je me secouai à la façon des barbets au sortir de l'eau. Cette explication lui suffit ; il se contenta de grommeler :

– Vaut mieux que ça t'arrive à toi qu'à moi. Si je tombais de là-haut tout habillé, je ne m'en tirerais pas. Seulement, tâche de ne pas recommencer et de prendre le sentier. Tu vauds six mille dollars.

Nous rapportâmes un gros poisson, qui nous fournit un bon déjeuner. Ensuite, je voulus me coucher sur l'herbe afin de me sécher au soleil.

– Bah ! dit mon père, tu te sécheras plus vite en ramant. Le fleuve monte et charrie de quoi remplir un chantier ; en moins d'une heure, nous raflerons assez de bois pour...

– Oui, assez de bois pour acheter du whisky à la ville, et je sais ce qui m'attend à votre retour.

Je venais de m'asseoir et d'allumer ma pipe ; mais il fallut s'exécuter. Au fond, je n'étais pas fâché de le voir si pressé. Plus tôt il s'en irait, plus tôt je serais libre.

Nous longeâmes d'abord le fleuve, car le courant ne portait pas de notre côté. Enfin, nous montâmes dans le canot. Le métier de ravageur n'est pas commode sur le Mississipi. À diverses reprises, nous faillîmes chavirer sans rien attraper. Au bout d'une demi-heure, la chance nous favorisa ; elle nous envoya une dizaine de troncs détachés d'un radeau et qui tenaient encore ensemble. Nous parvînmes à les conduire à terre, puis nous rentrâmes pour nous reposer en dînant. Ce bout de radeau promettait une bonne journée. Un autre que mon père ne s'en serait pas tenu là. Mais ce n'était pas son genre, surtout quand il avait soif. Il m'enferma donc vers trois heures et partit, son radeau à la remorque. Je me mis aussitôt à l'œuvre avec ma scie, et lorsque je sortis de ma prison, il n'était pas encore arrivé au bord opposé. Son canot ne formait plus qu'un point noir à peine visible sur l'eau.

Tout en ramant, j'avais songé à un moyen d'empêcher les gens de courir après moi. Je voulais faire croire que l'on m'avait jeté à l'eau. Les histoires de voleurs dont mon père s'était effrayé m'avaient donné cette idée.

Mon premier soin fut de courir au bûcher, où je trouvai la hache, et d'enfoncer la porte, démolissant le bois autour de la serrure. Alors je commençai à déménager. J'enlevai la farine, le lard, le café, la cafetière, le sucre, les biscuits, la gourde, le baquet, la scie, les couvertures, les tasses d'étain, les lignes à pêche, les allumettes, tout ce qui valait un cent. Je nettoyai la cabine. Il fallut plus d'un voyage pour transporter les provisions et le reste jusqu'au canot.

Je fis disparaître la sciure de bois, et pour combler le trou par lequel je m'étais échappé, je n'eus qu'à rajuster la bûche enlevée, que je calai avec des pierres, car elle se recourbait un peu en bas et ne touchait pas le sol. Je remis si bien les choses en ordre que vous ne vous seriez jamais douté que

quelqu'un avait passé par là. D'ailleurs, comme la porte était ouverte, on ne s'aviserait pas de chercher une autre issue.

Mes préparatifs terminés, je décrochai le fusil que mon père, dans sa hâte, avait oublié et je m'enfonçai sous les arbres. J'aperçus bientôt un jeune amateur de glands qui se régala et qui détala à mon approche. Les messieurs habillés de soie échappés des fermes voisines devenaient vite sauvages dans la forêt. J'abattis ce monsieur-là d'un coup de fusil et je le rapportai au camp, où je le posai à terre afin de le laisser saigner un peu. Je dis à terre, car c'était de la terre battue et non un parquet. Il s'agissait maintenant de faire disparaître maître habillé de soie. Je le mis dans un vieux sac que je traînai jusqu'à la porte, puis jusqu'au petit promontoire du haut duquel j'avais sauté le matin même et d'où il fit à son tour un beau plouf ! On n'aurait qu'à ouvrir l'œil pour reconnaître la route suivie par la victime. Ah ! Comme je souhaitais que Tom se fût trouvé là !

Je songeai alors à un autre moyen de dérouter les curieux. Je retournai à mon canot reprendre le sac de farine et la scie. Je remis le sac à la place qu'il occupait ordinairement ; j'ouvris un trou au fond de la toile à l'aide de la scie et je le portai entre mes bras à une centaine de yards de la cabane. Cette fois, je me dirigeai vers une espèce de lac, situé derrière la cabane, peu profond et plein de roseaux – de canards aussi, dans la bonne saison. À l'extrémité la plus éloignée de la hutte, à quelques milles de distance, s'ouvrait un petit canal qui s'en allait je ne sais où. Naturellement, le trou laissa échapper un peu de farine et forma une piste tout le long du chemin. Pour revenir, je retournai le sac, dont l'ouverture était bien ficelée. Autrefois, mon père allait chercher au bord du lac des brassées d'osier qu'il vendait aux fabricants de paniers, de sorte qu'il y avait un sentier tout tracé. Je piétinai et je renversai les roseaux à l'endroit où il aboutissait, afin de donner à croire que les voleurs avaient passé par là.

Il faisait presque nuit et je commençais à me sentir fatigué. Après avoir regagné le canot avec ma farine et ma scie, je le laissai filer le long de la côte, pas très loin. Je l'arrêtai sous des saules et je l'amarrai à une branche qui s'avançait au-dessus de l'eau. L'appétit aussi était venu. Je mangeai un morceau, puis je me couchai au fond de la barque pour fumer et arrêter un plan. Je me dis :

– Ils suivront la piste du sac de pierres jusqu'au bord de l'eau et ils dragueront le fleuve. Ils suivront ensuite la piste de la farine et iront jusqu'au petit canal qui conduit hors du lac pour tâcher de découvrir les voleurs. Comme ils ne trouveront rien, ils se lasseront bientôt et cesseront de chercher. On me croira mort et si mon père touche les six mille dollars, il n'en demandera pas davantage. Me voilà donc libre de camper où il me plaira. L'île Jackson me paraît un bon endroit pour le moment ; je la connais assez bien et personne n'y vient. Le gibier et le poisson n'y manquent pas ; et puis ce n'est pas trop loin de Saint-Pétersbourg. Avec mon canot, je pourrais traverser la nuit jusqu'à la ville, si j'ai besoin de quelque chose, et faire mi-a-ou sous la croisée de Tom. Ce sera une fière surprise pour lui ! Oui, l'île Jackson me va.

Je finis par m'endormir. Lorsque je me réveillai, je me demandai où j'étais. Je me redressai et regardai autour de moi, un peu effrayé. Au bout d'une minute, je me rappelai tout. Le fleuve me semblait avoir plusieurs milles de largeur. La lune répandait une telle clarté que j'aurais pu

compter, à des centaines de yards de distance, les troncs d'arbres que le courant emportait. Aucun bruit ne se faisait entendre et la fraîcheur de l'air annonçait qu'il était tard.

Je bâillai et m'étirai les bras. J'allais démarrer pour me mettre en route lorsque le silence fut troublé par un son qui m'arrivait comme en flottant sur l'eau. Je prêtai l'oreille ; il me sembla saisir le son sourd et régulier que produisent les avirons la nuit en grinçant contre les plats-bords. J'écartai les branches. C'était bien cela ; une barque se montrait au loin. La distance m'empêcha d'abord de distinguer le nombre des rameurs, car je pensais qu'il devait y en avoir plus d'un. Quand elle se rapprocha, je vis qu'elle ne portait qu'un seul homme. Avant d'être parvenue en face de ma cachette, elle quitta le milieu du fleuve pour longer la côte, où le courant est moins rapide. Elle passa si près de moi que j'aurais presque pu la toucher avec ma gaffe, et je reconnus mon père. Il n'avait pas trop entamé sa provision de whisky, à en juger par la façon dont il maniait les avirons. Je ne l'attendais pas si tôt et j'eus joliment peur.

Je ne perdis pas de temps. Cinq minutes plus tard, je filais rapidement à l'ombre des bords. Je fis ainsi deux milles et demi, puis je m'avançai vers le milieu du fleuve. Je ne voulais pas passer trop près de l'embarcadère du bac, d'où l'on aurait pu me voir et me héler. Je me recouchai au fond du canot et le laissai suivre le courant. C'est étonnant comme le ciel paraît profond quand on le contemple, étendu sur le dos, par un beau clair de lune. Et comme on entend de loin sur l'eau par une nuit pareille ! J'entendis très bien parler et rire sur l'embarcadère. Peu à peu le bruit des voix devint moins distinct. J'avais dépassé le bac. Lorsque je me relevai, je me trouvais à deux milles et demi de l'île Jackson, que Tom appelait toujours l'île des pirates depuis le séjour que nous y avons fait. Couverte d'arbres, elle se dressait presque au milieu du fleuve comme un grand steamer dont on aurait éteint les lumières. La plage de sable de la pointe était complètement submergée. Grâce à la force du courant, le trajet fut vite accompli. Je manœuvrai de façon à tourner l'île pour aborder sur la rive qui s'étend en face de la côte de l'Illinois. J'amarrai le canot dans une anse profonde que je connaissais bien et où il serait invisible, même en plein jour.

Je n'avais pas beaucoup ramé et pourtant je tombais de fatigue, ou plutôt de sommeil. J'entrai dans le bois ; je m'étendis sur l'herbe et je ne tardai pas à m'endormir, heureux d'avoir reconquis ma liberté.

## V. Un compagnon d'infortune

Quand je me réveillai, je jugeai à la hauteur du soleil qu'il devait déjà être plus de huit heures. Couché à l'ombre, au pied d'un chêne, je voyais le ciel à travers deux ou trois échappées du feuillage ; mais, plus loin, les arbres étaient touffus et rendaient l'endroit obscur. Il y avait des places où la lumière tamisée par les branches dansait sur le sol, et la danse des feuilles montrait qu'il y avait un peu de brise là-haut. Deux écureuils, installés juste au-dessus de moi, me regardaient d'un air amical, ce qui ne les empêcha pas de s'enfuir dès que je bougeai.

Je n'avais pas la moindre envie de me lever pour préparer mon déjeuner. Je commençais à m'endormir de nouveau, lorsque je crus entendre du côté du fleuve le son d'un boum, qui me tira le sable des yeux. Je m'accoude et je prête l'oreille. Bientôt le même son se reproduit. Pour le coup, me voilà bien réveillé. Je cours vers la pointe de l'île, j'écarte un peu les branches d'un buisson et je vois un nuage de fumée qui flotte sur l'eau, à la hauteur de l'embarcadère. Derrière le nuage, j'aperçois le petit steamer qui sert de bac entre la côte de l'Illinois et Saint-Pétersbourg ; le pont couvert de passagers, il descendait le courant. Boum ! Je savais ce que cela voulait dire. On tirait le canon afin de faire remonter mon cadavre sur l'eau.

J'avais faim ; mais ce n'était pas le moment d'allumer du feu ; la fumée m'aurait trahi. Je me tins donc coi, écoutant les détonations et regardant venir le steamer. Le Mississipi a un mille de largeur sur ce parcours et on ne se lasse pas de l'admirer par une matinée d'été. Aussi me serais-je joliment amusé à voir chercher mes restes, si j'avais eu un morceau à me mettre sous la dent. Je me rappelai qu'en pareille occasion les malins fourrent une goutte de vif-argent dans des pains qu'ils laissent flotter sur l'eau, parce que, selon eux, les pains ne manquent jamais de s'arrêter juste au-dessus du cadavre du noyé. S'il passe un pain près de mon île, pensai-je, le noyé lui dira deux mots. Je crus que j'aurais plus de chance sur l'autre bord, du côté de l'Illinois, à cause du courant. Je ne me trompais pas. Je vis arriver un pain, et, à l'aide d'une longue branche, je faillis l'amener à moi ; mais mon pied glissa et il m'échappa. Par bonheur, je ne perdis rien à attendre ; le courant m'apporta bientôt une nouvelle aubaine, et, cette fois, je ne tendis pas en vain ma perche. Après avoir enlevé la cheville qui servait de bouchon, je fis tomber la petite boule de vif-argent et je me régalai. C'était du bon pain de boulanger, qui me sembla d'autant meilleur qu'il y avait longtemps que je n'en avais mangé.

Installé derrière un buisson, je continuai, tout en grignotant, à surveiller la marche du steamer. J'espérais qu'il prendrait la même direction que le pain et que je pourrais reconnaître ceux qui le montaient. En effet, le vapeur fila si près de la côte que l'on aurait pu aborder en glissant la planche jusqu'à terre. Mon père, M. Thatcher, Tom Sawyer, sa vieille tante Polly, Joe Harper, étaient à bord, avec bien d'autres figures de connaissance. Tout le monde parlait du meurtre ; mais le capitaine interrompit les conversations en criant :

– Attention ! Le courant porte de ce côté ; le cadavre a pu être poussé parmi ces broussailles et s'y empêtrer.

Les passagers se pressèrent du côté de l'île, et, penchés sur la lisse d'appui, regardèrent de tous leurs yeux sans rien découvrir. Soudain, au moment où je m'y attendais le moins, le canon partit juste en face de moi, si bien que le bruit m'assourdit et que je fus presque aveuglé par la fumée. Si la charge eût contenu une balle ou deux, ils auraient trouvé le cadavre qu'ils cherchaient. Grâce au ciel, j'en fus quitte pour la peur. Le steamer disparut complètement derrière une langue de terre et continua sa route. J'entendais de temps à autre les détonations qui m'arrivaient de plus en plus lointaines. Au bout d'une heure, je n'entendis plus rien. L'île Jackson a trois milles de long. Je crus qu'ils étaient arrivés au pied de l'île et qu'ils abandonnaient la partie ; mais non ; ils ne se décourageaient pas encore. Ils voulurent explorer l'autre bord, du côté du Missouri. Les voilà donc

repartis, à toute vapeur, tirant de dix minutes en dix minutes un coup de canon. Arrivés à la tête de l'île, ils cessèrent leur feu et reprirent la direction de la ville.

Je n'avais plus rien à craindre maintenant. Personne ne viendrait me déranger. Je sortis mes provisions du canot et j'établis mon bivouac dans une des parties les plus épaisses du bois. Je formai une sorte de tente avec une de mes couvertures afin de mettre mes affaires à l'abri de la pluie. Un gros poisson ne tarda pas à gober mon hameçon, et, un peu avant le coucher du soleil, j'allumai mon feu de camp.

Mon souper fut vite expédié ; puis, je posai une ligne avec la certitude de la trouver bien garnie à ma prochaine visite.

La nuit venue, je m'allongeai près du feu et je bourrai ma pipe. Je me sentis d'abord fort satisfait ; mais peu à peu le silence qui régnait autour de moi me sembla lugubre. J'allai donc m'asseoir au bord du fleuve, où je m'amusai à écouter le clapotis de l'eau, à compter les radeaux qui passaient, ou à regarder les étoiles. Cela ne m'empêcha pas de continuer à broyer du noir.

– Décidément, me dis-je, j'aimerais mieux une île moins déserte... Bah ! Je m'y habituerai. Allons me coucher ; il n'y a pas de meilleur moyen de tuer le temps.

Je regagnai mon camp et je m'endormis. Le lendemain, quand j'ouvris les yeux, le soleil brillait, les oiseaux chantaient, les feuilles dansaient ; il n'en fallait pas tant pour mettre en fuite mes idées de la veille. Après avoir déjeuné, je me décidai à explorer mon domaine. Je le connaissais comme ma poche ; mais aujourd'hui qu'il m'appartenait, je m'y intéressais davantage. Je me dirigeai en flânant vers la pointe de l'île, mon fusil sur l'épaule ; je l'avais emporté pour me protéger plutôt qu'avec l'intention de chasser, car le gibier abondait dans le voisinage de mon camp. Chemin faisant, je vis beaucoup de fraises mûres ; il y avait un tas d'autres fruits qui, par malheur, étaient encore verts. Tout à coup, je faillis poser le pied sur un assez gros serpent qui fila en rampant dans l'herbe et me voilà parti après lui. Au moment où je m'apprêtais à tirer, je me trouvai en face d'un feu de camp qui fumait encore.

On n'est jamais content ! Évidemment, mon île était moins déserte que je ne l'avais cru, et, au lieu de sauter de joie, je bondis en arrière ; sans même regarder autour de moi, je détalai au plus vite. De temps à autre, je m'arrêtais une seconde dans un taillis et j'écoutais. Si une branche sèche se brisait sur mon passage, il me semblait que quelqu'un me coupait l'haleine en deux pour ne m'en laisser que la moitié – et la plus petite moitié encore ! À distance, les troncs d'arbres, les branches mortes avaient l'air d'hommes accroupis et de bras allongés pour m'empoigner.

Revenu à mon camp, je ne me sentais pas très alerte ; mais ce n'était pas le moment de se croiser les bras. Je me dépêchai de replacer tout mon bagage dans la barque afin de le mettre hors de vue ; j'éteignis le feu, dont j'éparpillai les cendres, et je grimpai dans un arbre. J'y restai longtemps – deux heures au moins, je crois – sans rien voir ni entendre de suspect. On s'ennuie à demeurer éternellement assis sur une fourche, même quand elle est tapissée de mousse. Je finis par descendre. Après avoir mangé ce qui restait de mon déjeuner, une nouvelle marche me dégourdit

les jambes. J'avais soin, bien entendu, d'éviter les clairières. Le seul résultat de ma promenade fut de me démontrer que celui que je guettais se promenait d'un autre côté.

La tombée de la nuit me ramena à mon canot. Avant le lever de la lune, j'étais à un quart de mille de mon premier bivouac, sur la côte de l'Illinois. Je venais de dire un dernier mot à un bon souper préparé dans le bois quand le bruit d'un galop lointain, bientôt suivi d'un bruit de voix, m'arriva. J'avais presque résolu de passer la nuit sur la lisière de la forêt. Cette alerte dérangerait mes projets. Les cavaliers ne devaient certes pas songer à moi ; mais mon fusil et ma couverture pourraient les tenter si par hasard la faible lueur de mon feu attirait leur attention. Je rapportai mon attirail dans le canot ; je poussai au large et j'attachai mon amarre à l'endroit d'où j'étais parti. Je comptais dormir à poings fermés dans ma barque ; mais chaque fois que je commençais à m'assoupir, je me réveillais en sursaut, convaincu que quelqu'un me saisisait par la gorge. Enfin, je me dis :

– Pas moyen de vivre ainsi. Il faut que je découvre qui est avec moi sur l'île.

J'empoignai ma pagaie, et, m'éloignant un peu de la rive, je laissai glisser le canot sans sortir de l'ombre, car la lune éclairait encore le milieu du fleuve. Au bout d'une heure, j'eus presque atteint l'extrémité nord de l'île, et une légère brise, qui commençait à rider la surface du fleuve, annonça que la nuit touchait à sa fin. D'un coup d'aviron, j'amenai la barque à terre et je m'assis sur l'herbe. La lune avait achevé sa faction et maintenant il faisait noir comme dans un four. Mais bientôt une pâle clarté grise se refléta sur l'eau : c'était l'aube. Après avoir attendu un peu, je pris mon fusil et je me dirigeai du côté où j'avais vu le feu de camp. J'espérais bien qu'on l'aurait ranimé. Quand on se croit seul dans un bois, on ne se donne guère la peine de changer de bivouac. Une lueur qui brillait à travers les arbres me prouva que je ne me trompais pas. Arrivé assez près pour jeter un coup d'œil sur la petite clairière, la première chose que je vis fut un homme couché à deux ou trois pas du feu. Il venait de se réveiller et se frottait les yeux. Il bâilla et se tira les bras. C'était Jim, le nègre de miss Watson ! Je ne songeai plus à me cacher, je vous en réponds.

– Holà, Jim ! m'écriai-je en courant à lui.

Il fut vite debout ; mais, au lieu de paraître heureux de me voir, il tomba à genoux et me contempla d'un air effaré.

– Ne me faites pas de mal, massa Huck, dit-il enfin. Je n'ai jamais fait de mal à personne, moi. Il fallait rester au fond de l'eau ; c'est la vraie place d'un noyé. Le vieux Jim a toujours été votre ami ; laissez-le tranquille.

J'eus assez de peine à le rassurer. Mes gambades auraient pourtant dû lui prouver qu'il ne se trouvait pas en face d'un noyé. Je lui racontai comment je m'étais échappé de la cabane. Je lui dis que la vue de son foyer m'avait joliment effrayé ; mais que l'idée de ne pas être seul sur l'île ne me faisait plus peur. Je ne craignais pas d'être trahi par lui. J'étais si ravi d'avoir quelqu'un avec qui causer que je jacassai comme une pie borgne. Jim, cependant, demeurait agenouillé ; il me regardait, bouche bée, sans répondre un mot.

– Dis donc, Jim, lui demandai-je, as-tu jamais vu manger un noyé ?

– Jamais, répliqua Jim.

– Eh bien, dépêche-toi de jeter une brassée de bois sur ton feu et tu me verras remuer les dents. Le jour arrive au grand galop, il s'agit de déjeuner.

– Vous ne vous moquez pas de moi ? demanda le nègre qui s'était levé. Le bois ne manque pas, mais le feu ne me sert qu'à m'empêcher de grelotter la nuit. On n'en a pas besoin pour faire la cuisine. Il n'y a que des fraises ici.

– Quoi ! Tu te nourris de fraises ?

– Je n'ai pas trouvé autre chose.

– Depuis combien de temps es-tu dans l'île ?

– Depuis le jour où vous avez été jeté à l'eau.

– Alors tu dois être affamé ?

– Je crois que je mangerais un cheval ! Et de quoi vous êtes-vous nourri, massa Huck ?... Ah ! Je vois que vous avez un fusil. Voilà qui est bon. Tâchez de tuer quelque chose.

– Viens avec moi, lui dis-je, et je te promets un déjeuner solide.

Je l'emmenai du côté où j'avais laissé le canot, et, tandis qu'il allumait le feu, j'allai chercher le lard, la farine, la poêle à frire, le café, la cafetière, les timbales, le sucre et tout le bataclan. Je rapportai aussi un brochet qu'il déclara être le meilleur poisson qu'il eût jamais mangé. Il dévora ensuite plusieurs tranches de lard et une bonne ration de biscuits. Enfin, lorsqu'il fut rassasié, nous nous allongeâmes sur l'herbe.

– Voyons, me dit Jim, qui donc a été tué dans cette cabane, si ce n'est pas vous ?

Je lui racontai l'histoire de ma fuite ; puis je lui demandai par quel hasard il se trouvait dans l'île. Il parut inquiet et hésitant.

– Je ferais peut-être mieux de ne pas le dire... Mais vous ne me trahirez pas, Huck ?

– Jamais de la vie !

– Eh bien, je me suis sauvé.

– Jim... je ne me serais pas attendu à ça de ta part.

– Oui ; mais vous avez promis de ne pas me dénoncer.

– Si l'on apprend que je t'ai gardé le secret, on me traitera de canaille d'abolitionniste et on me montrera au doigt. N'importe, j'ai promis, je tiendrai...

– Vous vous êtes sauvé aussi, massa Huck.

– Oh ! Ce n'est pas la même chose ; je n'appartiens à personne ; on ne m'a pas acheté.

– Et on ne peut pas vous vendre, non plus. Je n’aurais pas mieux demandé que de rester ; seulement, dans les derniers temps, les allées et venues d’un planteur de coton m’ont mis la puce à l’oreille. J’ai des raisons pour ne pas aimer les planteurs. Enfin, un soir, à force d’écouter aux portes, j’ai entendu miss Watson dire à la veuve qu’on lui offrait huit cents dollars de Jim ; que c’était une grosse somme ; que l’on voulait une réponse le lendemain même et qu’elle hésitait. Je n’attendis pas pour en savoir plus long et me voilà en route pour emprunter un canot un peu au-dessus de la ville, à distance des maisons. Pas de chance : il passait trop de monde. Alors, je me suis caché sous le vieux hangar du charpentier...

– L’endroit est bon ; j’y ai souvent dormi et personne ne m’a dérangé.

– Vous n’auriez pas beaucoup dormi ce soir-là, massa Huck ; mais pour sûr, personne ne voulait me déranger. C’était un incendie, un combat de coqs, une danse, un éboulement ou quelque chose de ce genre qui attirait les curieux. Je n’osais pas bouger. Bien avant six heures du matin, ce fut le tour des trains de bois. Vers huit ou neuf heures, toutes les barques étaient démarrées ; seulement, elles remontaient le courant au lieu de le descendre. Je n’y comprenais rien. Enfin, je sus à quoi m’en tenir. Des rameurs fatigués s’arrêtèrent en face du hangar, et j’ai des oreilles. Votre père venait de mettre la ville sens dessus dessous et on allait voir la cabane où vous aviez été assassiné.

– Et voilà pourquoi tu m’as pris pour un revenant ?

– Oui.

– Bêta ! Allons, finis ton histoire.

– Eh bien, je me suis glissé sous les copeaux. Il ne me restait plus rien des provisions que j’avais fourrées dans ma poche en passant par la cuisine ; mais je n’étais pas effrayé. Les vieilles devaient aller au grand jour à un camp meeting(1) pour ne rentrer que le soir. Le matin, elles me croiraient aux champs, et, à leur retour, j’espérais être déjà loin. Il n’y avait qu’un moyen de m’échapper. Si j’essayais de me sauver à travers bois, on mettrait les chiens à mes trousses. Si je prenais un canot pour traverser l’eau, on verrait d’où j’étais parti ; on n’aurait pas beaucoup de peine à trouver l’endroit où j’avais abordé et on me donnerait la chasse.

– Mais tu n’as pas pu arriver ici à la nage ? Tu te serais noyé dix fois.

– Et puis je voulais aller plus loin. La nuit venue, je m’embusque au bord du fleuve pour attendre un radeau. Les radeaux ne laissent pas de piste. Bientôt, je vois arriver une lumière. J’entre dans l’eau, je pousse un tronc d’arbre devant moi, je nage contre le courant, je m’accroche au train de bois et je grimpe à l’arrière. Les débardeurs se tenaient au milieu, autour de la lanterne. L’eau montait et le courant était rapide, de sorte que je comptais que, vers quatre heures du matin, je serais à vingt-cinq milles de la ville, et, qu’avant l’aube, je pourrais gagner les bois sur la côte de l’Illinois. Mais le diable s’en mêla. Nous n’avions pas encore dépassé la tête de l’île Jackson, quand un gaillard se dirige à l’arrière avec la lanterne. Je n’avais rien à lui dire, pas la peine de l’attendre. Je me laisse glisser dans l’eau et j’atteins l’île en un clin d’œil. Je croyais pouvoir aborder n’importe où. Pas du tout. La crue avait couvert la grève et la côte était trop escarpée. J’arrivai presque au pied de l’île

avant de trouver un bon endroit. Une fois à terre, je me traitai d'imbécile ; j'aurais dû me rappeler que, d'heure en heure, on promène ainsi la lanterne d'un bout à l'autre des radeaux. Par bonheur, ma pipe, mes allumettes et mon tabac, que j'avais dans mon chapeau, n'étaient pas mouillés. Je m'enfonçai sous les arbres ; j'allumai un feu de camp et je me séchai. Il ne me manquait qu'un bon souper.

– Pourquoi n'as-tu pas cherché des œufs de tortue ?

– Les œufs de tortue se trouvent dans le sable et le sable était sous l'eau ; avec ça qu'ils sont faciles à dénicher la nuit.

– C'est vrai. Et le jour, tu ne pouvais pas te risquer au bord de l'eau. Tu as entendu tirer le canon, hein ?

– Je crois bien. J'ai deviné tout de suite que c'était pour vous.

En ce moment, cinq ou six oiseaux arrivèrent près de nous ; ils volaient, ou plutôt ils voletaient en rasant le sol, s'arrêtant à de courts intervalles pour repartir presque aussitôt. Jim me dit que c'était là un signe de pluie. Quand les oisillons volent de cette façon, gare l'averse ! Je voulus en attraper un ; mais Jim m'arrêta.

– Ça nous porterait malheur, s'écria-t-il. Un jour que mon père était très malade, j'ai pris une grive qui voletait à ras de terre. Eh bien, ma grand-mère m'a déclaré qu'il mourrait, et il est mort le soir même.

Il me parla ensuite d'une foule d'autres choses qu'on doit éviter de faire, sous peine de s'attirer une mésaventure plus ou moins sérieuse. Il ne faut jamais secouer une nappe après le coucher du soleil. Quand on prépare un plat, il ne faut jamais compter ce qu'on met dedans – les œufs d'une omelette, par exemple. Si le propriétaire d'une ruche vient à trépasser, il faut avertir les abeilles dès l'aube, sans quoi elles cesseraient de travailler et crèveraient.

Les nègres sont très forts pour reconnaître les mauvais présages. Une fois lancé sur ce terrain-là, Jim eut l'air de ne plus pouvoir s'arrêter et la plupart de ses histoires n'avaient rien de neuf pour moi.

– Ah ça ! Jim, lui demandai-je enfin, est-ce qu'il n'y a pas de signes qui annoncent qu'on aura de la chance ?

– Pas beaucoup, Huck. À quoi serviraient-ils ? On n'a pas besoin de se garer contre la bonne chance. Pourtant, il y en a. Si vous avez les bras longs, c'est signe que vous deviendrez riche.

– Tu as les bras longs, hein, Jim ?

– Pourquoi me demandez-vous ça ? Vous avez des yeux.

– Eh bien, es-tu riche ?

– Je l’ai été et je le serai encore. Dans le temps, j’ai eu quatorze dollars à moi ; mais ils sont partis plus vite qu’ils n’étaient venus.

– Tu as joué ?

– Pas si bête. J’ai acheté une vache dix dollars, et elle est morte le lendemain.

– De sorte que tu as perdu ce qu’elle t’avait coûté ?

– Pas tout. J’ai vendu la peau et la graisse un dollar et dix cents.

– Il te restait cinq dollars et dix cents. Qu’en as-tu fait ?

– Vous connaissez le nègre à jambe de bois de massa Bradish ? Il avait ouvert une banque et promis quatre dollars à la fin de l’année à ceux qui mettraient un dollar dans l’affaire. Tous mes camarades lui ont apporté leur argent ; mais comme j’en avais plus qu’eux, j’ai demandé davantage. Alors, il a fini par offrir de me rembourser trente-cinq dollars au bout de l’année et il a empoché mes cinq dollars. Je ne les ai jamais revus et ils ne m’ont pas rapporté un liard. La jambe de bois était tout simplement un filou. J’ai eu beau le rosser, pas moyen de lui faire rendre gorge.

– Allons, Jim, ne t’arrache pas les cheveux. Puisque tu es sûr de redevenir riche tôt ou tard, tu as tort de te désoler.

– Oui, c’est vrai ; et, à présent que j’y pense, je suis déjà riche. Je suis mon maître et je vaux huit cents dollars. Si je les avais, je n’en demanderais pas davantage.

## **VI. La maison flottante – Les serpents à sonnettes**

Je voulais explorer un endroit que j’avais remarqué au beau milieu de mon île durant ma promenade de la veille. Jim se décida à me suivre, et nous fûmes bientôt arrivés, car l’île Jackson n’a que trois milles de long. L’endroit en question était une crête qui s’élevait à une hauteur de quarante pieds environ. Nous eûmes de la peine à grimper. La pente devenait de plus en plus raide à mesure que nous montions et les buissons épineux nous barraient parfois la route. Parvenus au sommet, nous nous trouvâmes en face d’une caverne creusée dans le roc et qui s’ouvrait du côté du Missouri. Elle n’était pas très grande ; mais Jim pouvait s’y tenir debout et on n’y avait pas trop chaud. Mon compagnon parut ravi de cette découverte. Il me proposa de repartir aussitôt pour emménager nos provisions et nous installer dans la grotte.

– Il n’y a qu’à amarrer le canot juste en face de l’endroit où nous sommes, me dit-il. D’ici, je verrai arriver les curieux de loin, s’il en vient, et nous serons sur la côte de l’Illinois avant qu’ils aient abordé. Et puis les oiseaux nous ont avertis qu’il va pleuvoir. Quand la pluie tombe dans cette saison, elle tombe bien ; les provisions seront perdues.

Je n'avais pas besoin de l'avis des oiseaux pour deviner que le temps allait changer, et je savais aussi que les gens qui se mettraient en quête de Jim partiraient de Saint-Pétersbourg, c'est-à-dire du côté du Missouri. Je me laissai donc convaincre. La barque, amenée jusqu'au milieu de l'île, fut cachée sous les saules. Jim se chargea de ce qu'elle contenait et regagna la caverne, où je ne tardai pas à le rejoindre avec deux poissons qui avaient mordu à nos lignes.

L'entrée de notre grotte était si large que nous ne manquions ni d'air ni de jour.

D'un côté de la porte – il n'y avait pas de porte, mais ça ne fait rien – un bout de rocher plat s'avancait au dehors, comme pour nous servir de cuisine. Jim alluma son feu sur cette dalle, que les buissons protégeaient contre le vent, et notre dîner fut vite préparé. Les provisions installées au fond de la caverne, nous avons étendu les couvertures à l'intérieur, près du foyer, car le sol semblait un peu humide. Nous mangeâmes d'aussi bon appétit que si nous avions été dans le plus beau salon de la veuve. Lorsqu'on a faim, on se passe fort bien de table. Une table nous aurait même gênés, attendu que les chaises manquaient.

Peu à peu, le ciel s'assombrit, puis ce furent des coups de tonnerre à vous assourdir, des éclairs à vous aveugler. Enfin, la pluie se mit à tomber à torrents. Les oiseaux ne s'étaient pas trompés. Je n'ai jamais entendu le vent souffler si fort. Tantôt, au-dessous de nous, les branches des arbres se courbaient sous l'averse ; tantôt une rafale les relevait et les tordait. Un moment on ne voyait presque rien ; le moment d'après, first ! Tout avait l'air de flamber et j'apercevais au loin les arbres qui agitaient leurs branches. Une seconde plus tard, c'était la bouteille à l'encre, même à vingt pas de la caverne. Alors le tonnerre recommençait à gronder ; on aurait dit un tas de barriques vides roulant du haut en bas d'un escalier.

– Eh bien, Jim, dis-je à mon compagnon, qui ne se montrait pas trop rassuré, est-ce que l'orage t'a coupé l'appétit ? Est-ce que tu ne te crois pas à l'abri ?

– Ah ! répliqua-t-il, vous ne seriez pas à l'abri sans Jim. Nous serions tous les deux dans le bois et à moitié noyés.

Après l'orage, le fleuve continua à monter pendant dix ou douze jours, et une bonne partie de l'île fut inondée. Je ne parle pas seulement des berges ; même à l'intérieur, la pluie avait laissé dans les bas-fonds une foule de petits lacs de trois ou quatre pieds de profondeur. Les rives de l'Illinois étaient complètement submergées, et, de ce côté, le Mississippi avait maintenant plusieurs milles de large ; mais la distance qui nous séparait du Missouri restait à peu près la même, parce que le terrain formait dans cette direction une sorte de mur qui empêchait l'eau de s'étendre.

Le jour, nous nous promenions en canot sur notre île. Il faisait très frais dans le bois, même lorsque le soleil desséchait les endroits découverts. Le canot se faufilait entre les arbres et quelquefois les lianes devenaient si pressées qu'il fallait reculer pour s'ouvrir un passage ailleurs. Sur les tertres ou sur les troncs d'arbres abattus qui sortaient de l'eau, on voyait des lapins et d'autres bêtes ; la faim les apprivoisait joliment, et je crois qu'ils ne demandaient qu'à se laisser prendre. Il y avait aussi des tortues ; mais elles glissaient dans l'eau à notre approche. Les serpents ne manquaient pas non plus ; nous en rencontrions jusque sur le plateau où se trouvait la caverne.

Un soir – nous évitions autant que possible de sortir du bois en plein jour – Jim poussa un cri de joie à la vue d'un radeau échoué sur la rive. Quand je dis un radeau, je me trompe ; ce n'était que la moitié d'un grand train de bois qui avait dû se détraquer pendant l'orage et qui venait sans doute d'une des grandes scieries établies au-dessus de Saint-Pétersbourg. En effet, il se composait de planches de sapin très unies et assez solidement attachées. Il mesurait bien douze pieds de large sur quinze ou seize de long, avec une petite plate-forme très commode pour ceux qui tenaient à rester les pieds secs.

– Il n'y a pas de quoi se frotter les mains, dis-je à Jim. Les planches ne se mangent pas. Elles rapporteraient gros dans un chantier ; par malheur, il faudrait aller loin pour les vendre.

– Justement, massa Huck ! J'espère que nous irons assez loin quand l'eau baissera un peu, et, sur le Mississipi, il vaut mieux voyager sur un bon radeau que dans une coquille de noix. Et puis, l'île Jackson est trop près de la ville. Je voudrais déjà être parti. Personne ne viendra vous chercher ici, parce qu'on vous croit mort ; moi, c'est une autre histoire.

– Pas du tout, Jim. Comme je ne suis pas mort, on nous prendrait du même coup et on me ramènerait là-bas. Sois tranquille, je ne tiens pas plus que toi à être pris. En attendant, ton idée n'est pas mauvaise ; fixons le radeau de façon à ce qu'il ne s'envole pas.

Le lendemain, vers l'aube, nous allâmes lever nos lignes. Devinez un peu ce que nous vîmes arriver le long de la côte de l'Illinois ? Une maison ! Ou du moins le haut d'une maison en bois qui suivait lentement le courant. Dieu sait comment elle avait été entraînée et comment elle se soutenait sur l'eau. Sans doute, elle s'appuyait sur des troncs d'arbres accrochés en route et qui ralentissaient sa marche. Elle était à deux étages et penchait en avant. Nous l'atteignîmes en pagayant, et, à défaut de porte, Jim entra par une croisée qu'il enfonça avec son aviron. Il ne faisait pas encore assez clair pour bien voir à l'intérieur ; nous attachâmes le canot à l'arrière de l'épave et nous nous assîmes. Le jour vint avant que nous eussions atteint la pointe de l'île. Alors, en regardant par la fenêtre, nous distinguâmes un lit, une table, des chaises renversées et une foule d'objets qu'on semblait avoir jetés au hasard sur le parquet. Quelque chose gisait dans le coin le plus éloigné de la croisée ; ça avait l'air d'un homme endormi.

– Holà ! Hé ! cria Jim.

Rien ne bougea. Je criai à mon tour ; puis Jim sauta dans la chambre.

– Il ne dort pas, me dit-il au bout d'un instant. Non, ma foi. Il a reçu une balle dans la poitrine et il doit être mort depuis deux ou trois jours. Je vais vous aider à grimper ; mais ne le regardez pas, Huck.

Il s'était dépêché de jeter un bout de tapis sur le corps ; il aurait pu s'en dispenser ; je n'éprouvais pas la moindre envie de regarder.

– Tiens, lui dis-je en lui montrant un masque de drap noir que je venais de ramasser, c'est la bande dont mon père a parlé qui a fait le coup.

– Tant pis, répliqua Jim ; ces gredins ne laissent derrière que ce qui ne vaut pas la peine d'être emporté.

Les gredins paraissaient avoir tout bousculé ; mais ils n'avaient pas tout emporté. Accrochés aux murs, il y avait des robes, des jupes et quelques habits d'homme à ma taille. Ils arrivaient à propos, car mes vêtements tombaient en loques. Nous ramassâmes aussi une hachette, des livres, un couteau de poche, un paquet de chandelles, un chandelier de cuivre, une gourde, deux tasses d'étain, un couvrepied rapiécé, un marteau, des clous, un collier de chien, une ligne à pêche aussi épaisse que mon petit doigt, un fer à cheval, une cruche à moitié pleine de whisky ; tout cela pouvait servir. Notre dernière trouvaille fut une jambe de bois ; elle était trop courte pour Jim, trop longue pour moi, et les courroies manquaient ; à part ce défaut, c'était une très belle jambe. J'eus beau chercher, je ne parvins pas à mettre la main sur l'autre.

Quand nous fûmes prêts à pousser au large, nous nous trouvions à un quart de mille du pied de l'île et il faisait déjà grand jour. J'obligeai Jim à se coucher au fond du canot, parce que, s'il était resté assis, on aurait reconnu un nègre d'assez loin. J'avais traversé le fleuve des centaines de fois et j'étais bon rameur ; sans quoi, je ne serais peut-être jamais parvenu à me rapprocher des côtes de l'Illinois. Je finis par regagner l'eau dormante au bord de l'île ; mais je me sentais joliment fatigué. Jim prit à son tour les avirons et nous arrivâmes sains et saufs à notre point de départ.

Après déjeuner, j'adressai une foule de questions à Jim au sujet du mort que le courant emportait au loin. Je cherchais à deviner si c'était un des voleurs ou s'il avait été tué par eux. Le nègre détourna la conversation.

Je me mis à examiner une espèce de houppelande qui semblait avoir été taillée dans une vieille couverture de laine. Après l'avoir décrochée avec d'autres vêtements pendus aux murs de la maison flottante, je l'avais jetée de côté ; mais Jim s'était obstiné à l'emporter. Je découvris, cousus dans la doublure du collet, huit dollars en argent.

– Eh bien, demandai-je au nègre, soutiendras-tu encore qu'il ne faut jamais toucher à une peau de serpent ? Je t'ai raconté avant-hier que j'ai trouvé une peau de serpent sur le plateau, à l'entrée de la caverne, et que je l'ai écrasée entre mes doigts. Tu as prétendu que rien ne portait malheur comme de manier ces machines-là. Tu vois que c'est tout le contraire.

– Attendez un peu, Huck, ça viendra ; rappelez-vous que je vous l'ai dit, ça viendra.

Il ne se trompait pas et je n'eus pas le temps d'oublier sa prédiction. Il me l'avait faite un mercredi. Le vendredi suivant, comme nous étions assis sur l'herbe à l'entrée de la grotte, je me levai pour aller chercher du tabac. La première chose que j'aperçus fut un serpent à sonnettes. C'était peut-être celui qui avait changé de peau quelques jours auparavant. En tout cas, il m'aurait certes porté malheur, si je ne l'avais pas tué. Je le plaçai à côté de la couverture de Jim. Roulée sur elle-même, sa tête plate en l'air, la vilaine bête paraissait prête à s'élancer, et je ne pus m'empêcher de rire d'avance de la peur qu'elle causerait au nègre.

Une heure après, je n'y songeai plus. Quand Jim se jeta sur sa couverture, il y avait là un second serpent qui le piqua. Jim se redressa en hurlant, et, dès que j'eus allumé la chandelle, je vis le crotale se tortiller autour de sa jambe, tout prêt à le mordre de nouveau. En un clin d'œil, je passai un bâton sous un des replis, un coup de couteau fit le reste. Jim empoigna la cruche de whisky et avala gorgée sur gorgée, ne s'arrêtant que lorsque la respiration allait lui manquer.

– Prends garde, Jim, lui dis-je. Tu n'es pas habitué à boire. Si tu continues, tu tomberas bientôt ivre mort.

– Tant mieux, répliqua-t-il, c'est le meilleur remède. Vous me roulerez dans ma couverture et vous me laisserez transpirer. En attendant, coupez un petit bout de la bête qui m'a mordu, ôtez la peau et faites-le rôtir. Je le mangerai, ça aidera aussi. Et puis vous enlèverez les crochets pour me les attacher autour du poignet.

Mon pauvre Jim avait toujours, à juste titre, passé pour un modèle de sobriété. Ce soir-là, tout en m'adressant ses recommandations, il s'interrompait sans cesse pour porter à ses lèvres le goulot de la cruche. Il s'arrêtait de temps à autre, se mettait à hurler et à danser, puis recommençait à boire. Il était nu-pieds et avait été mordu au talon. Heureusement, sa jambe n'était pas trop enflée, et je lui dis que c'était bon signe.

– Oui, murmura-t-il ; mais j'ai beau me brûler le gosier, la tête ne me tourne pas, et c'est mauvais signe.

Enfin le whisky finit par produire son effet habituel et j'enveloppai Jim dans sa couverture. Il demeura couché pendant trois jours, puis le gonflement disparut. Il attribua sa guérison au rôti que je lui avais servi ; mais je crois que le whisky y fut pour quelque chose.

Au bout d'une semaine, le fleuve rentra dans son lit. Nos provisions diminuaient ou se gâtaient ; cependant, le poisson et les œufs de tortue ne manquaient pas. Un matin, j'eus l'idée d'accrocher un morceau de lard rance à un des hameçons de notre grosse ligne. Nous prîmes un énorme poisson nommé chat marin, qui mesurait au moins six pieds de long et qui faisait des bonds à nous envoyer sur la côte de l'Illinois. Nous le regardâmes se débattre jusqu'à ce qu'il se fût noyé, et nous eûmes de la peine à l'amener à terre, tant il était lourd. Il aurait valu beaucoup d'argent à Saint-Pétersbourg, car sa chair, blanche comme la neige, fait de fameuses grillades.

Le lendemain, il n'y avait qu'un brochet sur nos lignes, et, le surlendemain, un second brochet. Le temps commençait à me paraître long. Je ne m'ennuyais guère davantage dans la cabane de mon père. Jim débitait sans cesse les mêmes histoires.

Je me félicitai d'avoir été à l'école ; sans les livres que nous avons emportés, je me serais démonté la mâchoire à force de bâiller. Ils étaient presque tous amusants, excepté un, où l'on racontait comment on a coupé la tête à Louis XVI, je ne sais pas pourquoi. Jim aimait mieux l'histoire de Robinson Crusoé.

– Et tout cela est vrai ? me demanda le nègre.

– Parbleu ! Puisque c'est imprimé.

– Alors Robinson a choisi un mauvais nom pour ce bon Vendredi.

– C'est vrai ; mais tu peux être sûr que Robinson n'a pas voulu lui porter malheur ; il l'aurait appelé Dimanche, s'il l'avait rencontré pour la première fois ce jour-là. Je parie aussi, qu'en dépit de ses chèvres et de son perroquet, il ne serait pas resté huit jours dans son île s'il avait eu un canot et s'il avait aperçu Saint-Pétersbourg du haut de sa caverne. Tom Sawyer non plus, je t'en réponds. Il aurait tenu à savoir ce qui se passe là-bas, et j'ai bien envie de traverser le fleuve un de ces soirs.

Jim désirait autant que moi savoir ce qui se passait de l'autre côté du Mississippi ; cependant l'idée ne parut guère lui sourire.

– On n'a pas eu le temps de vous oublier, me dit-il, et, pour découvrir quelque chose, il faudra parler aux gens.

– Tu penses bien que je ne m'adresserai pas au premier venu. D'ailleurs, j'ai de bonnes jambes ; il n'y a pas de canots au bas de la ville, et le nôtre sera là.

– Alors, il faudra que je vous attende au bas de la ville ?

– Pas du tout, répliquai-je. Tu m'attendras ici, et tu fileras sur le radeau, si je ne suis pas revenu avant qu'il fasse grand jour. Tu emporteras ce qui reste de provisions, les huit dollars, le fusil, et tu tâcheras de gagner les États libres.

– Oh ! Je sais conduire un radeau et je me tirerai bien d'affaire tout seul. C'est pour vous que je crains, massa Huck. Vous voilà presque aussi bien habillé que chez la veuve et ça ne vous change pas assez... Au fait, il y aurait un moyen... Si vous mettiez une des robes qui sont là ?

– Décidément, Jim, tu n'es pas bête, m'écriai-je, Tom Sawyer lui-même n'aurait pas trouvé mieux.

Jim, comme beaucoup de nègres, savait coudre. Il se mit aussitôt à l'œuvre et eut bientôt arrangé à ma taille une robe de calicot et un jupon ramassés dans la maison flottante. Je ramenai le bas de mon pantalon jusqu'aux genoux ; les vêtements de contrebande furent passés par-dessus ma tête et Jim agrafa la robe derrière mon dos.

Elle paraissait avoir été faite pour moi. Un grand chapeau de campagne, dont j'attachai les rubans sous mon menton, compléta mon costume. Jim déclara que personne ne me reconnaîtrait, même en plein jour ; seulement, il m'engagea à ne pas tenir les coudes en l'air et à sautiller un peu au lieu de faire de longues enjambées. Il me recommanda aussi de ne pas relever ma robe pour tirer mon couteau ou mon tabac de ma poche.

Cela n'est pas commode de marcher avec des jupes qui vous battent les mollets. Je me sentis d'abord très gêné ; mais, après m'être exercé pendant quelque temps en m'aidant des conseils de Jim, je m'y habituai si bien, qu'il me sembla que je pourrais regarder les gens en face sans trahir le moindre embarras.

Vers la tombée de la nuit, je partis dans le canot en longeant la côte de l'Illinois. Je traversai le fleuve un peu au-dessous de l'embarcadère du bac et le courant m'amena au bas de la ville. J'amarrai la barque dans une anse où j'avais souvent pêché, puis je gravis la berge. Une lumière brillait à la croisée d'une petite maison qui, lors de mon départ, se trouvait depuis longtemps sans locataire. Je m'approchai à pas de loup et, regardant par la fenêtre, j'aperçus une femme d'une quarantaine d'années qui tricotait à la lueur d'une chandelle. Je ne l'avais jamais rencontrée. C'était donc une étrangère, car je connaissais au moins de vue tous les habitants de Saint-Pétersbourg.

Le hasard me favorisait. En m'adressant à cette femme, je ne courais aucun risque, et, si court qu'eût été son séjour dans la petite ville elle pourrait sans doute m'apprendre ce que je voulais savoir. Aussi frappai-je sans hésiter à la porte, bien décidé à ne pas oublier que j'étais une fille.

## VII. Mademoiselle Williamson

– Entrez, cria la femme.

J'entrai, et, après m'avoir regardé un instant, elle me dit de prendre une chaise.

– Comment t'appelles-tu ? me demanda-t-elle.

– Sarah Williamson.

– Tu demeures dans la ville ?

– Non, madame. Je suis de Hookerdale, à sept milles plus bas. J'ai fait le chemin à pied et je tombe de fatigue.

– Et tu as faim, je parie ? Heureusement, le garde-manger n'est pas vide.

– Merci, madame ; ce n'est pas la peine de vous déranger. J'avais si faim que j'ai dû m'arrêter dans une ferme à deux milles d'ici. Voilà pourquoi j'arrive si tard. Ma mère est malade ; elle n'a plus d'argent, et je viens trouver mon oncle Abner Moore. Il demeure tout en haut de la ville, à ce qu'elle m'a dit. C'est la première fois que je lui rends visite. Vous devez le connaître ?

– Abner Moore ? Non. Il n'y a pas deux semaines qu'il a fallu quitter notre belle ferme de l'Ohio pour venir habiter cette bicoque, de sorte que je ne suis pas à même de te renseigner. Le plus simple, c'est de passer la nuit ici. Là, ôte ton chapeau.

– Non, non ; merci, madame. Laissez-moi seulement me reposer un instant.

– Eh bien, mon mari sera de retour dans une heure ou une heure et demie. Il en sait peut-être plus que moi, et il t'accompagnera un bout de chemin.

Cela lui laissait le temps de causer et je n'en demandais pas davantage. Elle se mit à parler de sa belle ferme, de son mari et de ses affaires, qui ne m'intéressaient pas le moins du monde. J'étais

très embarrassé, car je n'osais pas l'interroger, de peur de lui donner l'éveil. Enfin, au moment où je désespérais d'obtenir d'elle un renseignement quelconque, la voilà qui commence, je ne me souviens plus à propos de quoi, à me raconter – avec beaucoup d'enjolivements – ma propre histoire. J'appris que j'avais trouvé vingt mille dollars, que j'étais un mauvais garnement, et que mon père ne valait guère mieux. Lorsqu'elle arriva à l'assassinat, je lui dis :

– Là-bas, à Hookerdale, un colporteur nous a parlé de ça ; mais il ne savait pas qui a tué ce pauvre garçon.

– Je crois bien, personne ne le sait. Pas l'ombre d'une piste ! J'ai une voisine qui pense que c'est un nègre évadé du nom de Jim.

– Jim ! m'écriai-je.

J'allais protester. Je jugeai prudent de m'abstenir, et elle continua :

– Oui, un nègre nommé Jim, qui s'est sauvé la nuit même de l'assassinat. On l'a soupçonné tout d'abord. Bientôt, le vent a tourné et on le soupçonne moins, parce que la police a reconnu qu'il devait y avoir plusieurs complices.

– Et le père de Huck est revenu ?

– Certainement. C'est lui qui a mis la ville sens dessus dessous en annonçant le meurtre, comme je te l'ai dit ; mais il est reparti au bout de deux jours, après avoir extorqué de l'argent au tuteur de son fils. On s'étonne de ne pas le revoir, car il entend hériter, et le procès pourrait bien tourner en sa faveur. Quant à Jim, on finira par le prendre.

– On le cherche donc toujours ?

– Innocente, va ! Un nègre évadé ! On offre une récompense de trois cents dollars à qui le ramènera. Il y a des gens qui s'imaginent qu'il n'est pas loin, et j'en suis, quoique je garde mon opinion pour moi. L'autre jour, je causais avec une vieille qui me vend quelquefois du poisson et je lui ai parlé par hasard de l'île Jackson, une petite île que tu pourrais apercevoir d'ici, s'il faisait plus clair. Elle m'a dit que personne n'y demeurait. Je n'ai rien répondu ; mais ça m'a donné à penser. J'étais sûre d'avoir vu de la fumée s'élever au dessus des arbres un jour ou deux auparavant. L'idée m'est venue que le nègre se cache là-bas. Je n'ai pas vu de fumée depuis, et il a peut-être filé. Par malheur, mon mari se trouvait absent ; ce matin, à son retour, je l'ai prévenu et nous en aurons bientôt le cœur net.

Cette confidence me causa une telle inquiétude que je me sentis tout décontenancé. Je ne savais que faire de mes mains. Je pris une aiguille sur la table et je voulus l'enfiler. Mes doigts tremblaient trop ; je n'y parvins pas. Quand mon hôtesse cessa de parler, je levai les yeux et je vis qu'elle m'examinait curieusement, en souriant un peu. Je remis l'aiguille sur la table et je dis, d'un ton que je cherchai à rendre indifférent :

– Trois cents dollars, c'est une grosse somme. Je voudrais en rapporter autant à ma mère. Est-ce que votre mari partira ce soir ?

– Je l'espère bien. Il est allé à la ville, avec l'ami dont je t'ai parlé, pour louer un canot et tâcher d'emprunter un second fusil.

– S'ils attendaient le jour, ils verraient mieux.

– Oui, et le nègre verrait mieux aussi. Après minuit, il sera sans doute endormi ; dans l'obscurité, ils pourront se glisser à travers les arbres et découvrir son feu de camp sans lui donner l'éveil.

– C'est vrai ; je ne songeais pas à ça.

Elle continuait à me regarder d'un air intrigué, ce qui augmenta mon embarras. Tout à coup elle me demanda :

– Comment m'as-tu dit que tu t'appelles ?

– Mary Williamson.

– Mary ? Je croyais que tu avais dit Sarah quand tu es entrée ?

– Oui, madame. Sarah-Mary Williamson. Sarah est mon premier nom. Quelquefois on m'appelle Sarah, quelquefois Mary.

– Ah ! Très bien ; je comprends.

Sa réponse me remit à mon aise, mais je n'osai pas encore la regarder en face. J'aurais bien voulu m'en aller. Mon embarras fut de courte durée. L'instant d'après, elle me parla d'autre chose. Elle se plaignit de son mari, qui n'avait pourtant qu'un seul défaut : la passion du jeu. C'est pour cela qu'elle était réduite à habiter une maison où les rats semblaient se regarder comme chez eux. J'ignore si elle avait raison de blâmer son mari. Pour les rats, je ne pouvais pas lui donner tort. La chandelle n'éclairait pas assez pour leur faire peur et à chaque instant on les voyait se montrer à l'entrée de leurs trous.

– Une voisine m'a donné un beau chat, reprit mon hôtesse, et il s'est sauvé au bout d'une heure. Il aura eu peur d'être mangé. Je suis obligée d'avoir sans cesse sous la main quelque chose à leur lancer, sans quoi ils ne me laisseraient pas tranquille. Voilà ce que j'ai trouvé de mieux, ajouta-t-elle en me montrant une lame de plomb roulée en boule. Je vise assez bien, lorsque mon rhumatisme ne me gêne pas.

Là-dessus, elle attendit une occasion ; mais elle manqua le but et cria : ouche ! tant son bras lui faisait mal.

Je ne pus m'empêcher de rire.

– Essaie un peu, dit-elle ; tu verras que ça n'est pas trop facile, rhumatisme à part.

Je tenais à déguerpier avant que son mari revînt ; mais je n'osai pas refuser. Je pris le morceau de plomb, et le premier rat qui s'aventura hors de son trou serait rentré chez lui assez malade s'il avait attendu une seconde ou deux de plus.

– À la bonne heure, dit mon hôtesse, tu as mieux visé que moi. Ils n'en seront pas tous quittes pour la peur, je le parierais.

Là-dessus, elle va ramasser le morceau de plomb et rapporte en même temps un écheveau de fil qu'elle me prie de l'aider à dévider. Je tends les bras et elle se remet à causer de ses affaires, puis elle s'interrompt pour me dire :

– Attention aux rats !... Mais il faut avoir son arme sous la main.

Tout en parlant, elle laisse tomber le plomb sur mes genoux. Naturellement, je serre les jambes et elle continue à jacasser. Au bout d'une minute, elle s'arrête de nouveau, enlève l'écheveau, me regarde entre les deux yeux et me demande d'un ton amical :

– Voyons, quel est ton vrai nom ?

– Plaît-il, madame ?

– Oh ! Tu me comprends très bien. Quel est ton vrai nom ? T'appelles-tu Jacques, ou Pierre, ou Jean ?

Je me figure que je dus trembler un peu et je ne savais que répondre ; enfin, je dis en me levant :

– Ne vous moquez pas d'une pauvre fille, madame ; si je vous gêne, je...

– Non, tu ne t'en iras pas comme ça. Assois-toi et reste où tu es. Tu n'as rien à craindre de moi ; je garderai ton secret ; je te viendrai même en aide, et mon mari aussi, s'il peut t'être utile. Je vois bien que tu es un apprenti et que tu as pris la clef des champs. Tu as planté là ton maître, hein ? J'ai eu un fils qui aurait ton âge, s'il vivait encore, et il en a fait autant. Le mal n'est pas grand. On t'a maltraité et tu es parti sans dire au revoir ? Allons, raconte-moi tout ; ce n'est pas moi qui te dénoncerai.

Je n'étais plus embarrassé. L'histoire qu'elle venait de me suggérer arrivait fort à propos.

– Eh bien, je vais tout vous raconter, répliquai-je, car je suis sûr que vous me tiendrez parole et que vous ne me trahirez pas. Ma mère est morte, mon père a disparu, et on m'a mis en apprentissage chez un fermier, à une trentaine de milles d'ici. Cela m'ennuyait d'être battu et je n'y tenais plus. Il est parti pour un voyage de trois ou quatre jours ; j'ai profité de l'occasion pour prendre ces vieilles nippes que sa fille laissait traîner au fond d'une malle, et...

– Tu n'as jamais pu agraffer cette robe tout seul. Qui t'a aidé ?

– Un nègre qui m'a conseillé de me déguiser. Je crois que mon oncle Abner Moore me recevra volontiers chez lui. Il m'a reproché de n'être jamais venu le voir depuis qu'il habite Goschen.

– Goschen, mon pauvre garçon ? Tu es à Saint-Pétersbourg, à dix milles de Goschen. Qui donc t’a si mal renseigné ?

– Un homme que j’ai rencontré ce matin. Je ne craignais pas de me tromper de route, car je sais qu’il n’y a qu’à suivre le fleuve. Je lui ai seulement demandé si j’avais encore loin à aller et il m’a dit...

– Enfin, il s’est trompé ou bien il avait bu.

– Je crois plutôt que c’est moi qui ai mal compris. En tout cas, il faut me remettre en route ; mon oncle serait inquiet.

– Inquiet ? Il ne t’attend pas.

– Oh ! Si, madame ; du moins, je lui ai écrit avant de partir.

– Bien sûr ? Alors, tu peux me laisser son adresse ? Nous allons voir.

J’écrivis tant bien que mal l’adresse de mon oncle sur un bout de papier : Abner Moore, charron, à Goschen (Missouri). Cette épreuve ne suffit pas pour convaincre mon hôtesse.

Il doit y avoir des vaches sur la ferme d’où tu viens ? me demanda-t-elle brusquement.

– Certainement, madame ; des vaches, des moutons, des chevaux, des poules, des...

– Alors, réponds vite, sans prendre le temps de réfléchir. Lorsqu’une vache est couchée, comment se remet-elle debout ?

– Sur ses jambes de derrière, madame.

– Et un cheval ?

– Sur ses jambes de devant, parbleu !

– De quel côté des arbres pousse-t-il le plus de mousse ?

– Du côté du nord.

– Bon ; je vois que tu as vécu à la campagne. Je croyais que tu cherchais de nouveau à me tromper. Maintenant, dis-moi ton nom.

– Georges Peters.

– Tâche de ne pas l’oublier. Tu ne te tirerais plus d’affaire en soutenant que tu t’appelles Georges - Alexandre, lorsque je te surprendrai à mentir. Encore un conseil. Avant de vouloir passer pour une fille, apprend à enfiler une aiguille. Approche le fil de l’aiguille et non pas l’aiguille du fil. Et, quand tu viseras un rat ou autre chose, ne te contente pas de rejeter le bras en arrière et de jouer du coude et du poignet. Dresse-toi sur la pointe des pieds, lève la main au-dessus de la tête aussi maladroitement que possible, abaisse le bras tout d’une pièce, comme s’il tournait sur un pivot, et manque ton rat de cinq ou six pieds. Et rappelle-toi surtout que, quand une femme est assise, elle

n'a pas besoin de serrer les genoux pour retenir un bout de plomb qu'on jette sur sa jupe. Vois-tu, j'ai su à quoi m'en tenir dès que tu t'es mis à enfiler cette aiguille ; mais je tenais à être sûre de ne pas me tromper. À présent, Sarah-Mary Williamson, Georges-Alexandre Peters, tu peux profiter du clair de lune pour partir et rejoindre ton oncle. Je te souhaite un bon accueil. Si tu te retrouves dans l'embarras, envoie un mot à Mme Judith Loftus – c'est mon nom – et nous tâcherons de t'en tirer. En attendant, la faim vient vite à ton âge ; j'ai là des sandwiches toutes faites que tu vas emporter.

Je me sentais si honteux d'avoir débité tant d'histoires à cette brave dame, que je voulus refuser. Je n'avais vraiment pas faim. Mais elle me fourra le paquet de sandwiches dans la main et je me laissai faire, car je craignais de voir arriver son mari. Elle me retint encore quelques minutes afin de me renseigner d'une façon très précise sur la route à suivre pour arriver en droite ligne au but de mon voyage. Je ne pouvais pas lui dire que je connaissais le chemin beaucoup mieux qu'elle et que d'ailleurs j'avais l'intention d'en prendre un autre. Après l'avoir remerciée, je suivis la berge pendant une cinquantaine de yards, puis je revins sur mes pas jusqu'au canot, qui se trouvait à peu de distance de la maison, et je partis en toute hâte. Je ramai contre le courant assez loin pour qu'il me ramenât à la tête de l'île. Je jetai au loin mon chapeau – je n'avais pas besoin d'oculaires. Parvenu vers le milieu du fleuve, je crus entendre tinter une horloge et je m'arrêtai pour écouter... Un, deux, trois... Onze heures !... Il n'y avait pas de temps à perdre. Lorsque j'eus atteint la pointe de l'île, je ne m'attardai pas pour reprendre haleine, bien que je fusse presque essoufflé. Je poussai jusqu'à mon ancien camp, je me débarrassai en un clin d'œil de ma robe, et j'allumai un grand feu. Dès qu'il commença à flamber, je sautai dans la barque. L'endroit où nous avions amarré le traîneau était à un mille et demi plus bas. Il ne me fallut pas longtemps pour accomplir le trajet en pagayant le long de la rive. Là, je débarquai, je filai à travers les arbres et je grimpai la colline au pas de course. Jim, enveloppé dans sa couverture, dormait à poings fermés. Je le réveillai en criant :

– Debout, Jim ! J'ai bien fait d'aller là-bas. Il s'agit de déménager au plus vite. On est à nos trousses.

Jim ne m'adressa pas une seule question ; il ne dit pas un mot ; mais la façon dont il travailla durant la demi-heure qui suivit me prouva qu'il m'avait bien compris et qu'il ne voulait pas se laisser surprendre. Au bout de trois quarts d'heure tout ce que nous possédions se trouvait à bord de notre radeau, que nous avions mis à flot sous les saules, prêt à être lancé au bon moment. Mon premier soin avait été d'éteindre le feu à l'entrée de la grotte et l'on ne pouvait pas voir notre chandelle  
du  
dehors.

Je m'éloignai un peu de la côte dans le canot et je me tins aux aguets. Rien ne bougeait. Ma vue ne portait pas à une très grande distance à cause d'un léger brouillard qui commençait à se lever ; mais le brouillard n'empêche pas d'entendre. Du reste, je comptais bien que M. Loftus, s'il mettait son projet à exécution, ne s'amuserait pas à faire le tour de l'île. Il débarquerait certainement de l'autre côté, en face de Saint-Pétersbourg. La voie était donc libre. Jim détacha le traîneau et nous glissâmes à l'ombre des arbres, le canot à la remorque, sans prononcer une parole jusqu'à ce que nous eussions dépassé l'île.

## VIII. Le steamer naufragé

Il devait être près d'une heure du matin lorsque nous arrivâmes enfin au bas de l'île. Le radeau nous paraissait marcher très lentement. Il était convenu qu'en cas d'alerte nous sauterions dans le canot afin de gagner la côte de l'Illinois et nous cacher dans les bois. Aucune embarcation ne se montra – fort heureusement pour nous, car le fusil, les lignes, les provisions, les couvertures et le reste se trouvaient sur le radeau. On ne songe jamais à tout quand on se presse trop.

Ceux dont j'avais annoncé la visite à Jim mirent-ils le pied dans l'île ce soir-là ? Je ne l'ai jamais su. En somme, s'ils ont découvert mon feu de bivouac et passé une partie de la nuit à veiller en guettant le retour du nègre, ce n'est pas ma faute ; ils n'avaient qu'à rester chez eux. Je ne regrette qu'une seule chose – la déception que leur déconvenue aura causée à ma bonne hôtesse ; mais je suis sûr que si elle avait connu Jim, elle ne m'aurait pas gardé rancune.

Dès que le jour commença à paraître, nous amarrâmes notre radeau dans un petit renforcement de la côte de l'Illinois. Jim abattit avec la hache assez de branches de cotonniers pour en recouvrir le train de bois et les arrangea si bien qu'à vingt pas vous auriez juré que les arbres avaient été renversés par un éboulement. Des montagnes se dressaient sur la rive qui nous faisait face ; derrière nous s'étendait une forêt non exploitée ; les vapeurs filaient le long de la côte du Missouri, de sorte qu'aucune surprise ne semblait à craindre. Nous passâmes toute la matinée à regarder les radeaux et les steamers descendre ou remonter le Mississipi. Tandis que nous nous reposions, je racontai à Jim, avec plus de détails, les incidents de ma visite à Mme Loftus. Quant aux soupçons qui planaient peut-être encore sur lui, je jugeai inutile d'en parler, bien qu'ils fussent pour beaucoup dans la hâte que j'avais mise à l'éloigner de Saint-Pétersbourg. Lorsqu'on soupçonne un nègre, on commence souvent par le pendre, quitte à reconnaître plus tard que ceux qu'il a tués se portent à merveille.

– Vois-tu, dis-je en terminant, elle se croit très fine parce qu'elle a deviné qu'elle n'avait pas affaire à une fille ; mais sans l'histoire de l'aiguille elle ne se serait doutée de rien.

– Je n'en répondrai pas, Huck. C'est une fine mouche que cette femme-là. Si elle avait eu l'idée de venir elle-même me relancer dans l'île, elle n'aurait pas perdu son temps à monter la garde autour de votre feu de bivouac ; non, elle aurait emmené un chien.

– Alors, pourquoi n'a-t-elle pas conseillé à son mari d'en prendre un avec lui ? Elle ne m'a pas parlé de chien.

– Je parie qu'elle y a songé ensuite, lorsque son mari allait partir. Voilà ce qui a causé du retard ; autrement, au lieu d'être ici, à seize ou dix-sept milles de la ville, je me trouverais entre les mains du shérif et j'entendrais un fouet siffler sur mes épaules.

– Bah ! Je ne me soucie pas de savoir pourquoi ils sont arrivés trop tard. Nous sommes libres, c'est l'essentiel.

Quand il ne fit plus très clair, je sortis des buissons de cotonniers pour jeter un coup d'œil sur le fleuve. Aucune embarcation n'était en vue. Jim enleva à l'une des extrémités du radeau quelques planches à l'aide desquelles il dressa un petit wigwam assez commode, où nous pourrions braver la pluie. Nous avons un marteau, une scie, et les clous ne manquaient pas. Il établit un plancher à un peu plus d'un pied au-dessus du niveau du radeau, de manière à mettre nos couvertures et nos provisions à l'abri des vagues soulevées par les grands steamers. Au milieu, une couche de terre de cinq à six pouces de profondeur et maintenue par un cadre de bois devait nous permettre d'allumer du feu, car Jim trouvait les nuits fraîches et d'ailleurs il ne renonçait pas à faire la cuisine. Nous possédions deux de ces longs avirons que l'on emploie sur le Mississipi, en guise de gouvernail, pour diriger les radeaux, et nous en fabriquâmes un troisième, parce que les rames se brisent souvent contre un tronc d'arbre ou une autre épave. Nous fixâmes un bâton fourchu pour y accrocher notre lanterne quand nous verrions un vapeur descendre le courant.

Nous continuâmes ainsi notre voyage, nous reposant le jour pour nous remettre en route dès l'aube. Le radeau faisait au moins quatre milles à l'heure et cela pendant sept ou huit heures, sans que nous fussions obligés de ramer. Il suffisait que l'un de nous tînt l'aviron qui servait de gouvernail. Le poisson ne semblait demander qu'à se laisser prendre. Nous mangions, nous causions, et, de temps en temps, nous nagions un peu pour chasser le sommeil.

Chaque nuit, nous passions devant des villes dont quelques-unes s'étagaient sur des collines où l'on voyait étinceler des lumières sans distinguer une seule maison. La cinquième nuit, je devinai que nous avions atteint Saint-Louis. J'avais entendu dire que Saint-Louis comptait au moins trente mille habitants ; mais cela m'avait semblé incroyable. Je n'en doutai plus à la vue des innombrables lumières qui brillaient à une heure où tout le monde devait dormir.

Nous commençons à nous sentir plus rassurés. Quand l'occasion se présentait, je descendais à terre à l'entrée d'un village pour acheter du lard, des légumes ou des fruits. Naturellement on me demandait d'où je venais, où j'allais, qui j'étais, et cœtera. Je répondais que je venais de l'île Jackson, que je conduisais un train de bois au Caire, près de l'embouchure du Mississipi. Il va sans dire que Jim ne se montrait pas. De temps à autre, nous abattions une poule d'eau qui se levait un peu trop tôt ou se couchait un peu trop tard. Bref, nous vivions comme des coqs en pâte.

La sixième nuit, au-dessous de Saint-Louis, un orage éclata. Le tonnerre grondait, les éclairs se suivaient presque sans interruption et la pluie se mit à tomber à torrents. Réfugiés dans le wigwam, nous laissons le radeau obéir au courant, tout en surveillant sa marche. À chaque minute, un éclair illuminait l'horizon, nous montrant l'immense nappe du fleuve et les côtes rocheuses entre lesquelles il coule. Soudain je m'écriai :

– Regarde donc là-bas, Jim !

– Oh ! J'ai bien vu, répliqua-t-il.

C'était un steamer qui avait échoué sur un rocher vers lequel le radeau se dirigeait en droite ligne. Les éclairs nous montraient fort distinctement le vapeur qui avait une bonne moitié de sa quille hors de l'eau. Aux lueurs de l'orage vous auriez pu distinguer les cordages, et, à côté de la grosse cloche, une chaise au dos de laquelle restait accroché un caban de pilote.

– Décidément, nous avons de la chance, repris-je. Un navire abandonné ! Nous allons voir ce qu'il y a là-dedans. Abordons.

Jim, qui venait justement de saisir la gaffe afin d'éviter un abordage, refusa net.

– Non, non, dit-il. Nous nous en sommes bien tirés jusqu'ici ; à quoi bon courir des risques ? Il y a probablement un veilleur à bord.

– Bah ! Un veilleur ! Sur un steamer qui peut couler à fond d'une heure à l'autre ? Tu n'y songes pas.

Il n'y avait rien à répondre à cela ; aussi Jim s'abstint-il de répondre.

– Et puis, continuai-je, une épave abandonnée appartient à tout le monde. Nous trouverons peut-être dans la cabine quelque chose valant la peine d'être emporté. Mets une chandelle et des allumettes dans ta poche. Vois-tu, je ne dormirais pas tranquille si nous ne jetions pas un coup d'œil par là. Crois-tu que Tom Sawyer laisserait échapper une si belle occasion ? Quel dommage qu'il ne soit pas là !

Jim grommela un peu, mais il céda, à la condition que nous parlerions le moins possible et sans élever la voix. Un éclair nous montra de nouveau, juste à temps, le vapeur naufragé. Le radeau glissa à tribord, Jim l'amarra, et nous grimpâmes sans peine sur le pont qui penchait beaucoup. Nous suivîmes avec lenteur la pente dans la direction de l'entrée de la cabine, tâtant le terrain avec nos pieds, les mains étendues pour éviter les cordages.

Quelques pas de plus nous amenèrent en face de la porte qui était ouverte ; au loin, nous vîmes briller une lumière – une seconde après il m'arriva comme un bruit de voix.

– Vous ne voulez jamais m'écouter, Huck, me dit Jim à l'oreille. Il y a un veilleur, il y en a même plus d'un. Filons. Ils commenceraient par nous envoyer une balle, et alors il serait peut-être trop tard pour s'expliquer.

– Tu as raison, Jim, répliquai-je.

Au moment où je me disposais à le suivre, j'entendis une voix qui disait :

– Au nom du ciel, épargnez-moi ! Je jure de garder le secret. Une autre voix, beaucoup plus distincte, répondit :

– Ce n'est pas la première fois que tu agis de la sorte. Tu veux toujours plus que ta part du butin et tu l'as toujours eue, parce que tu menaçais de nous dénoncer. Cette fois nous te tenons.

Jim était déjà en route pour regagner le radeau, et la prudence m'ordonnait de faire comme lui ; mais la curiosité l'emporta.

– Non, pensai-je, Tom Sawyer ne se serait pas éloigné sans savoir à quoi s'en tenir. Jim ne me plantera pas là, et je veux apprendre ce qui se passe.

Je me glissai donc à quatre pattes dans le couloir des cabines et je rampai dans l'obscurité jusqu'à ce qu'il n'y eût plus qu'une chambre entre moi et le salon. Alors, au fond, je vis un homme étendu sur le parquet, pieds et poings liés. Près de lui se tenaient deux individus dont l'un avait une lanterne sourde à la main, tandis que l'autre appuyait le canon d'un pistolet sur le front du prisonnier.

– Si je lâchais la détente, dit l'homme au pistolet, tu n'aurais que ce que tu mérites.

– Non, je t'en supplie, Bill ! s'écria celui qu'on menaçait. Je ne vous trahirai pas.

L'homme à la lanterne se mit à ricaner et répliqua :

– Je te crois. Tu n'as jamais rien dit d'aussi vrai. Poltron, tu nous supplies maintenant, et tu nous aurais tués tous les deux, si nous n'avions pas été les plus forts. Et pourquoi ? Parce que nous insistions sur nos droits, tout bonnement. Tu ne trahiras plus personne... Allons, remets ton pistolet dans ta poche, Bill.

– Pas avant de m'en être servi, Jack. N'a-t-il pas essayé de nous tuer ?

– Oui, mais je ne tiens pas à le tuer, lui, et j'ai mes raisons.

– Merci de ces bonnes paroles, Jack, s'écria le malheureux que l'on venait de menacer. Je ne les oublierai pas, tant que je vivrai.

Cette promesse ne parut pas toucher Jack ; il se dirigea vers le couloir où je me tenais et fit signe à son compagnon de le suivre. Le steamer penchait au point qu'il n'y avait pas moyen de courir. Je m'éloignai en rampant et je gagnai une des petites cabines. J'avais à peine eu le temps d'y pénétrer, que j'entendis Jack dire à son ami :

– Entrons ici et causons.

Il entra, suivi de Bill. Je m'étais déjà glissé dans le cadre d'en haut, très fâché d'avoir cherché une aventure. Ils s'arrêtèrent à quelques pas de moi. J'avais beau ne pas les voir, une forte odeur de whisky m'annonçait leur voisinage. Je me félicitai de mon horreur de l'eau-de-vie ; après tout, cela ne m'aurait pas trahi, car je respirais à peine, j'avais tant peur.

– Il a juré de nous dénoncer, dit Bill, et il n'y manquera pas après la façon dont nous l'avons traité. Il en sait trop long sur notre compte. Nous devons nous débarrasser de lui. Voilà mon opinion.

– C'est aussi la mienne, répliqua Jack.

– Tant mieux ; je me charge de l'expédier.

– Attends un peu. Une balle ferait l'affaire ; mais à quoi bon le tuer quand il est si facile d'arriver au même résultat sans nous en mêler ?

– Facile ? Comment cela ?

– C'est simple comme bonjour. Après avoir fouillé les cabines que nous n'avons pas encore visitées, nous irons à terre avec notre butin. Dans une heure ou deux, le steamer sera emporté par le courant. Il y aura un noyé de plus dans le Mississippi, voilà tout. Viens.

Dès qu'ils se furent éloignés, je me glissai hors de ma cachette et je regagnai le pont, heureux d'en être quitte à si bon marché. J'appelai Jim à voix basse. Il était revenu à ma rencontre, ou bien il m'avait attendu, car il me répondit par une sorte de gémissement.

– Jim, murmurai-je à son oreille, il y a là deux chenapans qui vont arriver avec leur lanterne. Il ne faut pas qu'ils nous trouvent ici. Vite, au radeau.

– Le radeau ? Il n'y a plus de radeau, massa Huck.

## IX. Le sauvetage

L'haleine me manqua et je faillis me trouver mal. Emprisonné sur un navire qui, s'il ne se disloquait pas, coulerait dès que le courant l'entraînerait ! Ce n'était pas le moment de geindre. Il fallait nous emparer du canot de ces bandits et partir au plus vite. Nous longeâmes le steamer et il me sembla que j'avais mis une semaine à gagner la poupe.

– Pas l'ombre d'un canot, me dit Jim.

– Alors nous serions dans une mauvaise passe ; mais je sais qu'il y en a un, puisqu'on a parlé de retourner à terre. Il ne peut être que de ce côté ; cherchons encore.

Nous penchant au-dessus du bord, nous aperçûmes une petite barque dans laquelle je me laissai glisser et où Jim s'empressa de me rejoindre. Je pris mon couteau, je coupai l'amarre et en route. Quelques minutes après, sans avoir touché un aviron ni prononcé une parole, nous nagions à cent yards du navire échoué. Grâce au courant, nous étions déjà loin quand une lanterne brilla sur le pont. Jack et son ami s'apercevaient de la disparition de leur canot et se demandaient sans doute qui avait pu couper l'amarre.

Alors seulement je commençai à me préoccuper du sort de ceux que nous laissions derrière nous.

– Jim, dis-je au nègre, qui avait déjà saisi les rames, l'idée qu'ils vont se noyer par notre faute me tracasse. Dès que nous verrons une lumière sur la côte, nous aborderons à un endroit où tu pourras te cacher avec le canot, et j'irai donner l'alerte. J'inventerai une histoire pour envoyer quelqu'un à leur secours.

Jim ne voulait la mort de personne ; il approuva donc mon idée. Par malheur l'orage, qui s'était calmé un instant, éclata de nouveau et rien n'indiquait le voisinage d'une ville ou d'un village. Au bout d'un certain temps, la pluie cessa ; mais il y avait toujours des nuages et bientôt un éclair nous montra un point noir qui flottait devant nous.

C'était notre radeau et nous fûmes ravis de pouvoir nous y embarquer. À peine installés, nous vîmes une lumière à notre droite et Jim se dirigea aussitôt vers la rive. Le canot était plein d'objets que nos deux chenapans avaient pris à bord du vapeur. Nous entassâmes ce butin à bord du radeau ; puis je dis à Jim de suivre le courant, d'allumer sa lanterne quand il croirait avoir fait un mille ou deux, et de la laisser à l'arrière jusqu'à mon retour.

Ensuite je saisis les avirons et je ramai vers la côte. La lumière dont j'ai parlé provenait d'un fanal suspendu au mâtereau d'un grand bateau de passeur. Je montai à bord, cherchant le veilleur. Je le trouvai sur le pont, à moitié endormi. Je n'eus pas beaucoup de peine à le réveiller et alors je me mis à pleurer.

– Holà ! Qu'est-ce qu'il y a, petit ? me demanda-t-il en bâillant. Pourquoi pleures-tu ?

– Il y a bien de quoi, allez !... Papa, maman, et ma sœur...

Et je me remis à sangloter de plus belle.

– Voyons, ne te désole pas. Ils ne sont pas morts, hein ?

– Il ne s'en faut guère... Êtes-vous le veilleur du bac ?

– Oui, répliqua-t-il en se rengorgeant, je suis le capitaine, le propriétaire, le pilote et le veilleur. Trop souvent même je représente tous les passagers et tout le fret. Ah ! Je ne suis pas aussi riche que mon ami Tom Hornback, qui distribue des pièces de 5 dollars sans se gêner. N'empêche pas que je ne changerais pas de place avec Tom Hornback. D'abord il ne boit que de l'eau, et...

Je crus qu'il n'en finirait jamais et je l'interrompis en disant :

– Ce n'est pas le moment de causer. Mon père, ma mère, ma sœur... et miss Hooker sont là-bas et si on ne va pas à leur secours, ils seront perdus.

– Là-bas ? Où ça ?

– À bord du steamer naufragé.

– Je le croyais coulé depuis longtemps. Bonté du ciel, que font-ils là ?

– Ils y sont contre leur gré, je vous en réponds. Au commencement de la soirée, miss Hooker est partie de... je ne me rappelle pas le nom... un endroit qui se trouve de l'autre côté du fleuve, presque en face du rocher.

– Bon, elle est partie de Bosh-Landing – continue.

– Justement. Eh bien, le conducteur du bac a perdu sa rame, le bac est allé se cogner contre le steamer échoué. Tout le monde a été noyé, excepté miss Hooker, qui s'est sauvée en s'accrochant à un cordage. Une heure plus tard, nous avons descendu le courant à notre tour ; il nous a entraînés vers le rocher et notre radeau s'est effondré ; mais nous avons réussi à grimper à bord.

– C'est bien le cas de dire : À quelque chose malheur est bon. Sans le steamer aucun de vous n'aurait pu tenir debout sur ce rocher à pic.

– Le steamer ne s'y tient pas d'aplomb non plus, il penche joliment... Nous nous sommes d'abord mis à pleurer et à crier, comme si on pouvait nous entendre ! Mon père, qui ne pleurait pas, me dit : « Nous sommes perdus si personne ne vient à notre secours ; l'orage est presque passé, tu vas gagner la côte dans ce canot... »

– Comment, ils ont laissé un de leurs canots ?

– Oh ! Une petite barque où nous n'aurions pas pu monter tous. Alors je suis parti et me voilà. Votre bac est plus solide que mon canot et vous m'avez l'air d'un brave...

– Quant à ça, tu as raison. Le Mississippi ne m'a jamais fait peur.

– Et puis, vous n'y perdrez rien. Miss Hooker m'a dit que son oncle Hornback...

– Tonnerre ! C'est sa nièce ? Elle ne devait arriver que dans huit jours. Je serais déjà en route, si tu avais parlé plus tôt... Tu vois cette lumière, là-bas, à gauche ?

– Oui.

– Cours-y aussi vite que tes jambes te porteront. C'est la taverne, et elle est toujours pleine le soir. Raconte-leur ce qui arrive et prie-les de ma part d'aller prévenir le vieux Hornback... Qu'attends-tu ? Ah ! Bon ! Ton père et les autres, n'est-ce pas ? Sois tranquille, je les emmènerai par-dessus le marché, la place ne manque pas. Dépêche-toi. Il faut que j'aie réveillé mon chauffeur.

Je partis en courant dans la direction qu'il venait de m'indiquer ; mais, dès qu'il eut le dos tourné, je regagnai le canot, je longeai la côte et je me faufilai parmi les bateaux amarrés devant un chantier. Je tenais à assister au départ du bac. En somme, j'étais assez content de moi. Il y a beaucoup de gens qui ne se seraient pas donné autant de peine pour empêcher trois mauvais garnements de se noyer.

Enfin je vis le petit steamer filer à toute vapeur et je ne songeai plus qu'à rejoindre Jim. Je crus que sa lanterne ne se montrerait jamais. Lorsque je l'aperçus, il me sembla qu'elle se trouvait à cent lieues de moi. Quand j'atteignis le radeau, le ciel commençait déjà à blanchir. Jim tombait de sommeil et moi aussi ; aussi ne tardâmes-nous pas à nous endormir sous les arbres, dans une île où nous avions abordé.

## X. Une leçon d'histoire

Une fois debout, j'examinai ce que nous avions ramassé dans le canot. Il y avait des couvertures, des vêtements, une demi-douzaine de livres et une boîte de cigares – des cigares comme je n'en avais jamais fumé. Nous restâmes une bonne partie de la matinée couchés sur l'herbe et je racontai à Jim ce qui s'était passé à partir de mon entrée dans la cabine.

– Voilà ce qui s'appelle une aventure, lui dis-je, et je m'en suis bien tiré.

– Il n'y a pas de quoi se vanter, massa Huck, répliqua-t-il. Si toutes les aventures ressemblent à celle-là, j'espère que ce sera la dernière. Quand j'ai voulu descendre sur le radeau et que je ne l'ai plus trouvé, je n'aurais pas donné un cent de ma peau. Je me voyais perdu. Si personne ne venait à mon secours, je ne pouvais manquer d'être noyé. Si quelqu'un arrivait à temps pour nous sauver, on me ramènerait à terre pour me livrer au shérif et alors, pour sûr, miss Watson me vendrait au planteur. Autant valait être noyé. Ne me parlez pas de vos aventures, j'en ai assez.

Jim n'avait pas eu tort de s'effrayer. Noyé ou vendu, il n'y aurait guère eu d'autre alternative pour lui, si les choses avaient moins bien tourné.

Comme il se montrait encore préoccupé, je pris un des livres et, pour le distraire, je lui lus une histoire où il était question de rois, de ducs, de comtes, de gens à qui on ne disait pas « Monsieur », mais « Votre Majesté », « Votre Grâce », « Monseigneur », qui portaient des habits de velours et avaient au côté une épée qu'ils tiraient à tout propos.

Jim ouvrait de grands yeux et m'interrompait à chaque instant pour me demander des explications que je lui donnais de mon mieux.

– Je n'ai pas beaucoup entendu parler de rois, me dit-il, à moins de compter ceux qu'on voit sur les jeux de cartes. Combien gagne un roi ?

– Combien il gagne ? Rien du tout. Il prend ce qu'il veut – mille dollars par mois et même davantage, si cela ne lui suffit pas.

– Bah ! Il aurait de la peine à dépenser mille dollars par mois. Et qu'a-t-il à faire, massa Huck ?

– En voilà une question ! Est-ce que tu te figures qu'il est obligé de travailler ?

– C'est un métier qui m'irait assez.

– Tu n'es pas dégoûté. Seulement, en temps de guerre, il faut qu'il monte à cheval et se batte comme les autres. Quelquefois, il se dispute avec son parlement et coupe la tête des gens qui ne lui obéissent pas.

– Ça ne m'étonne pas. Le roi Salomon – celui-là, j'en ai entendu parler – a fait bien pis.

- Mais non, mais non, Jim. Il n’y a jamais eu un roi plus sage ; miss Watson me l’a dit.
- Elle peut dire ce qui lui plaira. Vous ne connaissez donc pas l’histoire du bébé qu’il voulait couper en deux ?
- Si, je la connais, et elle prouve justement combien Salomon était sage.
- Allons donc ! C’est comme si un juge déchirait un billet de banque en deux, parce que deux individus le réclament. Voilà comment le roi Salomon a agi. Je vous demande un peu à quoi sert une moitié d’enfant ? Je ne donnerais pas un liard d’un million d’enfants coupés en deux, ni vous non plus.
- Tu n’as rien compris à cette histoire, Jim.
- Qui ? Moi ? Je ne suis pas plus bête qu’un autre et je comprends qu’il n’y a pas l’ombre de bon sens dans l’affaire du roi Salomon. Personne ne demandait une moitié d’enfant. On voulait l’enfant tout entier, et un juge qui croit arranger la dispute en coupant l’enfant en deux n’en sait pas assez pour ouvrir son parapluie afin de se garer d’une averse.
- Je te répète que tu n’y as rien compris.
- J’eus beau chercher à lui expliquer que Salomon n’avait pas la moindre intention de tuer l’enfant et qu’il tenait seulement à découvrir la vraie mère, je n’y pus réussir. Lorsque Jim se fourrait une idée dans la tête, impossible de l’en faire démordre.
- Et vous, Huck, voudriez-vous être roi ? me demanda-t-il tout à coup.
- Non, ma foi. On me traiterait peut-être comme on a traité le roi Louis XVI. Je t’ai lu son histoire là-haut, dans la grotte de l’île Jackson.
- C’est vrai ; je me rappelle maintenant, et le métier me paraît moins bon. Et on a laissé mourir en prison le pauvre petit dauphin qui aurait dû être roi !
- Il y a des gens qui croient qu’il s’est sauvé en Amérique.
- Tant mieux ; mais nous n’avons pas de rois chez nous ; que veux-tu qu’il fasse ici ?
- Je n’en sais rien. Il doit être assez vieux aujourd’hui ; mais il pourra toujours apprendre aux Américains à parler français.
- Est-ce que les Français ne parlent pas comme nous ?
- Non, Jim, ni les Allemands non plus. Tu ne comprendrais pas un mot de ce qu’ils te diraient, pas un seul.
- Par exemple, voilà qui est fort.

– Oui, mais c'est comme ça. Moi, je connais un mot ou deux de leur baragouin, parce que miss Watson a voulu m'apprendre. Merci, c'est trop difficile ! Si un colporteur se campait devant toi et te disait : Sprechen sie Deutsch ? Que répondrais-tu ?

– Je ne lui répondrais pas ; je lui flanquerais un coup de poing. Je croirais qu'il se moque de moi.

– Nigaud ! Il te demanderait tout bonnement si tu parles allemand.

– Alors pourquoi ne le demande-t-il pas ?

– Mais il te le demande – c'est sa façon de le demander.

– C'est une bête de façon qui n'a pas le sens commun.

– Voyons, Jim, les chats parlent-ils comme nous ?

– Non, les chats ne parlent pas comme nous.

– Et les vaches ?

– Les vaches non plus.

– Est-ce qu'un chat parle comme une vache ou une vache comme un chat ?

– Non.

– Et tu trouves tout simple que les vaches et les chats parlent d'une manière différente, pas vrai ?

– Oui, pour sûr.

– Alors n'est-il pas tout simple que des hommes d'un autre pays parlent autrement que nous ? Réponds à ça.

– Un chat est-il un homme, Huck ?

– Non.

– Il n'y a donc pas de raison pour qu'il parle comme nous. Une vache est-elle un homme ? Une vache est-elle un chat ?

– Non, non, et non ! Elle n'est ni l'un ni l'autre.

– Eh bien, alors, elle ne doit parler ni comme l'un ni comme l'autre ; mais un Français est-il un homme ?

– Oui.

– Eh bien alors, pourquoi diantre ne parle-t-il pas comme un homme ? Répondez à ça.

Je vis que ce serait perdre mon temps que de vouloir discuter avec Jim. On ne peut pas apprendre à un nègre à raisonner.

## XI Perdue dans le brouillard

Jim pensait que trois ou quatre nuits de plus nous amèneraient au Caire, à l'embouchure de l'Ohio. C'est là que nous avons hâte d'arriver afin de vendre le radeau et de prendre passage sur un vapeur pour remonter jusqu'aux États libres.

La seconde nuit, notre voyage fut interrompu par un brouillard qui n'était pas encore assez épais pour nous empêcher de distinguer la côte, mais au milieu duquel il serait peut-être bientôt dangereux de poursuivre notre route. Je filai donc à bord du canot avec une amarre que j'enroulai autour d'un arbre. Par malheur le courant était fort ; le radeau fut entraîné avec tant de violence qu'il arracha l'arbre et le voilà parti, emportant Jim.

Je sautai dans la barque et je donnai un bon coup d'aviron. Elle ne bougea pas ; j'avais oublié qu'elle était attachée à un autre arbre. Au lieu de perdre du temps en retournant à terre, je coupai la corde qui la retenait, je saisis les rames et me mis à la poursuite du radeau. Cela marcha fort bien tant que j'entrevis la rive ; mais elle ne tarda pas à se perdre dans le brouillard.

– À quoi bon me fatiguer ? me dis-je. Ne vaut-il pas mieux suivre le courant ? De cette façon, je serais à peu près certain de prendre le même chemin que Jim.

Toutefois on ne reste pas volontiers les bras croisés dans un pareil moment. Je fis un porte-voix de mes mains, je lançai un cri d'appel et j'écoutai. Une sorte d'écho m'arriva de loin. Le courage me revint et j'empoignai de nouveau les avirons. On me répondit à diverses reprises, tantôt à droite, tantôt à gauche, sans que le bruit se rapprochât. Au fond, je n'étais sûr que d'une seule chose, c'est que l'on criait en avant de moi.

J'aurais joliment voulu que Jim songeât à tambouriner sur une casserole, sans s'arrêter. Il ne s'en avisa pas, et les intervalles de silence me déroutaient. Au bout de quelque temps, j'entendis crier derrière moi. Pour le coup, ça se compliquait. Était-ce Jim ou le conducteur d'une autre embarcation qui me répondait ? Je ne pouvais distinguer sa voix dans le brouillard, qui dénature tout, le son aussi bien que les objets.

Enfin le holà ! hé ! résonna de nouveau devant moi, à ma droite. Une minute après, je passai comme une flèche le long d'une berge où se dressaient de grands arbres. Tout s'expliquait. Cette berge était celle d'une île, et Jim avait passé de l'autre côté. L'île avait peut-être cinq ou six milles de long et un demi-mille de large. Le radeau avait marché plus lentement que le canot, voilà tout.

Je n'étais plus aussi inquiet et je laissai la barque suivre le courant. Elle allait bon train – quatre ou cinq milles à l'heure au moins – mais vous ne vous en seriez jamais douté. Non ; on croit flotter sur l'eau sans avancer, et si l'on entrevoit quelque chose qui disparaît en un clin d'œil, on ne se dit pas : « Faudrait enrayer » ; on retient son haleine et on se dit : « Comme cette épave ou cet arbre file

vite ! » Si vous vous figurez que c'est gai de naviguer ainsi tout seul en plein brouillard, essayez un peu et vous ne serez pas tenté de recommencer.

Pendant une demi-heure encore, je poussai de temps à autre un cri d'appel. Enfin une voix me répondit à une grande distance et j'essayai de ramer du côté d'où elle semblait venir. Autant aurait valu courir après un feu follet, car le son changeait constamment de direction.

Bientôt je jugeai que je me trouvais dans un nid d'îlots. J'apercevais par moments la terre de chaque côté, et deux ou trois fois je dus me servir de ma gaffe. Je cessai de crier, parce qu'aucune réponse ne m'arrivait. Ce silence, du reste, me laissait espérer que le radeau n'avait pas suivi le même chemin que moi. Il n'aurait pas manqué de s'accrocher, et alors Jim se serait dépêché de me donner de ses nouvelles. S'il se taisait, c'est qu'il était déjà loin. Je courais plus de risques que lui ; un canot se défonce là où un radeau tient bon.

Enfin, il me sembla que la route restait libre. J'étais tellement fatigué que je m'allongeai au fond de la barque sans autre intention que de me reposer un peu. Je ne tardai pas à m'endormir. Lorsque je me réveillai, les étoiles brillaient et le courant entraînait le canot au milieu d'une grande courbe du fleuve. D'abord je ne me rappelai plus où j'étais, et, quand la mémoire me revint, il me sembla que mes souvenirs dataient de la semaine passée.

À l'endroit où je me trouvais le Mississippi avait une largeur effrayante. Vus à la lueur des étoiles, les arbres qui le bordaient paraissaient former un mur impénétrable.

Droit devant moi, je distinguai sur l'eau un point noir vers lequel je me dirigeai à force de rames. C'était le radeau !

Jim, profondément endormi, se tenait assis, la tête sur les genoux, la main droite sur l'aviron qui servait de gouvernail. La seconde rame avait été brisée en deux. L'embarcation était semée de feuilles mortes, de branches pourries et d'autres débris qui montraient qu'elle avait passé de mauvais quarts d'heure.

J'amarrai, je me couchai sur le radeau sous le nez de Jim ; puis je me mis à bâiller et à m'étirer les bras de façon à donner un coup de coude dans les côtes du nègre.

– Ah ça, Jim, est-ce que j'ai dormi ? Pourquoi ne m'as-tu pas réveillé ? lui demandai-je, dès qu'il eut ouvert les yeux.

– Bonté du ciel ! s'écria-t-il. C'est bien vous ? Vous voilà revenu, mon vieux Huck ?

– Qu'est-ce qui te prend, Jim ? Tu as donc bu ?

– Bu ? Ai-je eu l'occasion de boire ?

– Alors pourquoi bats-tu la campagne ? Tu parles de mon retour comme si j'étais parti.

– Huck, Huck Finn, regardez-moi bien en face et répondez-moi. Est-ce que vous n'êtes pas parti ?

– Mais non ! Mais non !

– Vous plaisantez, massa Huck. Ne vous ai-je pas vu monter dans le canot pour amarrer le radeau à un arbre ?

– Moi !

– Et le radeau n'a-t-il pas filé tandis que vous restiez en arrière dans le brouillard ?

– Quel brouillard ?

– Eh ! Ce brouillard du diable qui a duré toute la nuit. N'avez-vous pas crié : « Ohé, Jim, ohé ! », et ne vous ai-je pas répondu ? N'ai-je pas manqué de me noyer vingt fois au milieu de ces îles ?

– Je n'y suis plus, Jim. Où vois-tu du brouillard ? Où vois-tu des îles ? Je suis resté ici à causer avec toi, tu as fini par t'endormir et j'en ai fait autant. Tu as rêvé. Nous causions encore il y a dix minutes.

– Je n'ai pas pu rêver tout ça en dix minutes.

– Mais si, puisque rien de tout ça n'est arrivé.

Jim se tut ; il cherchait à se débrouiller.

– Allons, dit-il enfin, je suppose que j'ai rêvé, Huck ; mais, je veux être pendu si j'ai jamais fait un rêve aussi fatigant.

– Oui, il y a des rêves qui vous cassent bras et jambes.

Alors, sur ma demande, Jim me raconta tout au long ce qui lui était arrivé et je ne m'étonnai pas qu'il se sentît fatigué. Ensuite il se mit martel en tête pour expliquer son rêve.

L'endroit où il avait cru me voir amarrer le radeau représentait un homme qui nous voulait du bien et le courant un ennemi qui nous donnerait peut-être du fil à retordre. Les cris d'appel étaient des avertissements qui nous arriveraient de loin en loin, et gare à nous si nous n'en tenions pas compte. Les îles et le brouillard annonçaient des ennuis que nous causeraient des gens querelleurs ; mais si nous nous mêlions de nos propres affaires au lieu de leur répondre, nous gagnerions les États libres, où il n'y aurait plus rien à craindre.

– Ton rêve me semble assez bien expliqué, dis-je à Jim. Seulement, tu n'es pas allé jusqu'au bout. Que signifient ces branches cassées, cette rame brisée, ces feuilles mortes, et toutes ces ordures ?

Jim regarda les débris épars autour de nous – on les voyait très clairement à présent – puis il me regarda et contempla de nouveau le radeau. L'idée du rêve lui était si bien entrée dans la tête, qu'il avait de la peine à rétablir les faits. Dès qu'il y fut parvenu, il fixa les yeux sur moi et répliqua d'une voix qui ne ressemblait pas à sa voix ordinaire :

– Je vais vous le dire, massa Huck. Tout à l'heure, quand je me suis endormi de fatigue, j'avais le cœur gros, parce que je vous croyais perdu. Je ne m'inquiétais plus de ce qui pourrait m'arriver, au radeau ou à moi. Lorsque je vous ai revu là, sans une égratignure, les larmes me sont montées aux

yeux. J'étais si content que j'avais envie de me jeter à vos pieds et de les embrasser. Vous, vous n'avez pensé qu'à vous moquer du vieux Jim et à lui faire honte de sa bêtise avec vos menteries. Oui, il y a un tas de saletés sur le radeau, et ces saletés, ce sont les gens qui font des avanies à leurs amis.

Là-dessus Jim me tourna le dos et se glissa dans le wigwam sans dire un mot de plus. Il en avait dit assez. Je me sentais si honteux que j'aurais presque pu me jeter à ses pieds pour lui demander pardon.

Ce ne fut qu'au bout d'un quart d'heure que je me décidai à m'humilier devant le nègre ; mais je le fis. Je ne le regrette pas et je n'en ai jamais rougi depuis. Je ne lui aurais certes pas joué ce tour-là si je m'étais douté qu'il prendrait la chose à cœur.

## XII. Remords

Après avoir dormi pendant presque toute la journée, nous nous remîmes en route vers la tombée de la nuit. Notre départ fut retardé par le passage d'un radeau qui n'en finissait pas et qui mit autant de temps qu'une procession à défiler. Quatre rameurs se tenaient à chaque bout et il devait porter au moins trente hommes. Les tentes d'abri ne manquaient pas. Au milieu, un feu de camp ; aux deux extrémités, un long mât à banderoles destiné à accrocher les lanternes. Ah ! On était fier de faire partie de l'équipe d'un pareil radeau.

Nous descendîmes au gré du courant une grande courbe du fleuve, qui était très large en cet endroit, avec des rives boisées où aucune lumière n'annonçait la présence d'un habitant. Jim se mit à parler du Caire et il me demanda si je reconnaîtrais l'endroit, une fois que nous y serions.

– Pour ça, non, répliquai-je, surtout la nuit. Il n'y a pas beaucoup de maisons au Caire, et si elles ne sont pas éclairées, nous ne devinerons même pas que nous passons devant une ville.

Jim dit que puisque deux fleuves se rejoignent là, nous saurions bien que nous n'étions plus loin des États libres.

– Oui, mais nous filerons peut-être dans l'Ohio sans nous douter que nous sommes sortis du Mississippi.

– Que faire alors, Huck ?

– J'irai à terre dans le canot dès qu'une lumière se montrera ; je raconterai que mon patron conduit un radeau au Caire et qu'il craint d'avoir dépassé la ville.

– L'idée me paraît bonne, répondit Jim. Il n'y a plus qu'à bourrer nos pipes et à veiller. Soyez tranquille, Huck, j'aurai l'œil ouvert.

En effet, il le tint si bien ouvert qu'il se levait à chaque minute en criant :

– Voilà le Caire ! Je serai bientôt libre !

Pas du tout. C'étaient des feux follets ou des vers luisants. Alors il se rasseyait et se remettait à veiller, ce qui ne l'empêchait pas de bavarder. L'idée d'être si près de la liberté lui donnait la fièvre. Je ne me sentais pas non plus à mon aise, parce que je commençais à m'imaginer qu'il était déjà libre. Et à qui pouvait-on s'en prendre ? À moi seul. Je n'y avais pas encore songé et cela me troublait. Mon père se serait dépêché d'arrêter un esclave fugitif, même sans l'espoir d'une récompense ; il aurait rougi de tendre la main à un noir. Je n'avais pas conseillé à Jim de s'évader ; mais sachant à quoi m'en tenir, n'aurais-je pas dû donner l'éveil ? Un nègre qui s'enfuit est un voleur, et je l'aidais à dépouiller cette pauvre miss Watson, qui ne me voulait que du bien.

Voilà ce que me disait ma conscience, et plus je l'écoutais, plus je me trouvais méprisable. C'est pour le coup que j'avais des fourmis dans les jambes ! Chaque fois que Jim gambadait autour de moi en s'écriant : « Voilà le Caire », j'aurais voulu être loin.

Il parlait tout haut tandis que je m'adressais tout bas des reproches. Bientôt il se mit à marcher à côté de moi en me racontant ce qu'il comptait faire une fois qu'il serait dans les États libres. Il travaillerait ferme et ne dépenserait pas un cent afin d'amasser de quoi racheter sa femme, qui se trouvait sur une ferme près de Saint-Pétersbourg. Ensuite, ils travailleraient ensemble pour affranchir leurs deux enfants, et si le maître refusait de les vendre, on demanderait à quelque abolitionniste de les enlever en cachette.

Sans le voisinage du Caire, Jim n'aurait jamais osé parler ainsi. À peine se croyait-il libre, qu'il brûlait de mettre les autres en liberté. Il me déclarait sans se gêner qu'il voulait voler ses enfants – ses enfants qui appartenaient à un homme dont je n'avais pas à me plaindre, que je ne connaissais même pas. On a pendu des nègres pour moins et des gueux d'abolitionnistes aussi.

J'avais meilleure opinion de lui ; mais c'était ma faute, en somme. Ma conscience se remit à me picoter si fort que je finis par lui dire : « Bon ! Tape sur moi. Il n'est pas encore trop tard. Dès que je verrai une lumière, j'irai à terre et je raconterai tout. » Aussitôt mes remords s'envolèrent et je me sentis léger comme une plume.

– Nous sommes sauvés, Huck ! s'écria tout à coup Jim. Voilà le Caire, j'en mettrais la main au feu. Sautez dans le canot.

– Soit, puisque tu le veux, répliquai-je ; mais tu te trompes peut-être. Il ne faut pas crier avant d'être sorti du bois.

Il courut au canot, défit l'amarre, ôta son habit pour l'étendre sur un banc afin que je fusse mieux assis et me passa les rames.

– Ah ! dit-il, au moment où je m'éloignais, je pourrai bientôt crier tout à mon aise, et je crierai que je suis un homme libre. C'est à vous que je le devrai, massa Huck. Sans vous, je serais encore esclave. Jim ne l'oubliera pas, Huck. Vous êtes le seul ami que Jim ait jamais eu.

Je parlais avec l'intention de calmer mes remords en le dénonçant. Il avait bien besoin de me remercier. Ma résolution parut s'évanouir ; je m'éloignai lentement et je me demandai si je ne ferais pas mieux de revenir en arrière. Au même instant, je vis arriver un esquif monté par deux hommes armés de fusils. Ils me hélèrent et je dus m'arrêter.

– D'où viens-tu ? me demanda l'un d'eux. Qu'as-tu laissé là-bas ?

– Un bout de radeau, répliquai-je.

– C'est toi qui le conduis ?

– Oui, monsieur.

– Il y a du monde à bord ?

– Un seul homme, monsieur.

– Bien sûr ? Cinq nègres se sont enfuis ce soir, à peu de distance d'ici. Ton homme est-il un blanc ou un noir ?

Je ne répondis pas tout de suite. Les paroles s'arrêtaient dans mon gosier.

– C'est un blanc, répliquai-je enfin.

– Pourquoi as-tu hésité ? Nous allons voir.

– Oui, venez, je vous en prie. C'est mon père qui est là, trop malade pour ramer, et vous m'aidez peut-être à remorquer le radeau.

– Diable ! Je suis pressé, mon garçon. N'importe, nous ne te laisserons pas en plan. Reprends ton aviron, nous te suivons.

Je me dépêchai d'obéir et ils ramèrent de leur côté. Tout en pagayant, je leur dis :

– Mon père vous sera joliment obligé, je vous en réponds. Personne n'a voulu m'aider et je ne suis pas assez fort pour remorquer le radeau.

– Alors, tu as eu affaire à de fiers pleutres... Dis donc, mon garçon, qu'est-ce qu'il a, ton père ?

– Oh ! Pas grand-chose. Il n'y a pas de quoi s'effrayer comme on le fait.

Nous n'étions plus très loin du radeau ; ils cessèrent d'avancer.

– Tu mens, s'écria celui qui m'avait parlé le premier. Dis-nous la vérité, tu n'y perdras rien.

– Eh bien, je vous la dirai. Il a la... Bah ! Ça ne s'attrape que quand on a peur... D'ailleurs, je vous jeterai l'amarre et vous n'aurez pas besoin d'approcher trop près.

– Nage à culer, John ! Et toi, passe au large, et tâche de te tenir sous le vent. Ton père a la petite vérole, et tu le sais fort bien. Pourquoi ne l'avoir pas dit tout de suite ?

– On m’a planté là lorsque je l’ai dit, répliquai-je en pleurnichant.

– Parbleu, on n’a pas envie d’attraper la petite vérole ! Il faudrait trouver un médecin. Descends le fleuve pendant une vingtaine de milles et tu arriveras à une ville. Il fera grand jour alors et tu la verras à ta gauche. Ne t’avise pas de laisser deviner quelle maladie tu apportes. Je te plains ; mais que veux-tu que nous y fassions ? Maintenant, file. Tu es pauvre, sans doute ? Tiens, je vais mettre une pièce d’or de vingt dollars sur cette planche – arrête-la au passage.

– Attends une minute, Parker, dit l’autre, voilà une autre pièce de vingt dollars. Adieu, mon garçon, et bonne chance.

Ils s’éloignèrent à la hâte, tandis que je me dirigeais sans me presser vers le radeau, étonné de me sentir aussi tranquille que si j’avais livré le nègre et rempli mon devoir d’homme blanc. Lorsque j’entrai dans le wigwam, je le trouvai vide. Jim ne se montrait nulle part.

– Jim ! Jim !

– Me voici, Huck, dit une voix qui venait je ne savais trop d’où. Sont-ils hors de vue ? Ne parlez pas si haut.

Il était dans l’eau, à l’arrière du radeau.

– Ne crains rien, répondis-je ; ils sont déjà loin.

Alors Jim remonta, se secoua et me dit :

– J’ai tout entendu ; la peur m’a pris et je me suis glissé dans l’eau. S’ils étaient venus à bord, j’aurais gagné la côte à la nage pour attendre leur départ. Mais comme vous les avez roulés ! Vous avez encore une fois sauvé le vieux Jim, et il s’en souviendra, Huck ! Et ils vous ont donné de l’argent par-dessus le marché.

– Oui, vingt dollars pour chacun de nous.

– Avec cela nous pourrons prendre passage sur un vapeur et il nous restera de quoi vivre jusqu’à ce que nous soyons dans les États libres. Je voudrais déjà y être.

Lorsque le jour se montra, nous gagnâmes la côte. Jim eut soin de bien cacher notre embarcation, puis il travailla à tout emballer, de façon à être prêt à quitter le radeau.

La nuit suivante, vers dix heures, à un endroit où le fleuve faisait un coude, nous aperçûmes un assez grand nombre de lumières qui annonçaient une ville. Je partis dans le canot pour aller aux informations. Bientôt je vis un bateau monté par un pêcheur qui posait ses filets.

– Maître, est-ce là le Caire ? lui demandai-je poliment.

– Le Caire ? Non.

– Quelle ville est-ce donc ?

– Puisque tu tiens à en savoir davantage, je te conseille de ne pas m’empêcher de jeter mes lignes ou gare à toi ! Va te renseigner là-bas, tu y trouveras assez de bavards.

Ce n’était pas le Caire, cela me suffisait. Je regagnai donc le radeau. Jim, ainsi que je le prévoyais, fut terriblement désappointé.

– Ne te désole pas, lui dis-je. Encore une étape et nous y serons.

Deux ou trois heures plus tard, nous passâmes devant une petite ville entourée de collines et je me disposai à aller à terre. Jim me retint. J’avais oublié qu’autour du Caire le pays est très plat. Bientôt l’approche du jour, jointe à la fatigue, nous engagea à faire une nouvelle halte, et nous nous arrê tâmes au bord d’un îlot, près de la rive gauche du fleuve. Je commençais à soupçonner quelque chose et Jim aussi se montrait inquiet.

– Nous avons peut-être dépassé le Caire et débouché dans l’Ohio au milieu du brouillard de l’autre soir, lui dis-je.

Quand le jour vint, la couleur de l’eau, claire sur les bords du fleuve et boueuse au milieu, me montra que mes craintes étaient fondées. Nous étions entrés dans l’Ohio, laissant derrière nous le Mississippi.

Nous tîmes conseil. Il ne fallait pas songer à débarquer ni à remonter le courant avec le radeau. Notre seule alternative était d’attendre le lever du soleil et de rebrousser chemin dans le canot. Nous nous reposâmes pendant toute la journée, car nous avons une rude besogne en perspective. Lorsque nous retournâmes au radeau vers la tombée de la nuit, le canot avait disparu.

– Allons, dis-je à Jim, il ne s’agit pas de se décourager. Ce que nous avons de mieux à faire, c’est de descendre le courant, puisqu’il n’y a plus moyen de le remonter. Le canot doit être loin ; mais l’occasion d’en acheter un autre se présentera, et alors nous rattraperons le temps perdu.

Ceux qui s’imaginent encore, après ce que je viens de raconter, que l’on peut manier impunément une peau de serpent, se rangeront à l’avis de Jim, s’ils ont la patience de lire ce chapitre jusqu’au bout.

Les propriétaires de chantiers et les conducteurs de radeaux refusent rarement de céder un de leurs canots, si on en offre un bon prix. Par malheur, il n’y avait ni chantiers ni radeaux le long des rives. Au bout de trois heures environ, le ciel s’obscurcit peu à peu et une buée grise cacha presque les étoiles. C’était une brume plutôt qu’un brouillard ; néanmoins on ne voyait pas très loin devant soi. Tout à coup, bouf, bouf ! broum, broum ! Un steamer remontait le fleuve. Il choisissait bien son moment !

Nous allumâmes notre lanterne, persuadés que les gens du bord la verraient, puisqu’une lueur rougeâtre nous annonçait leur approche. Nous entendions bien le vapeur ; mais nous ne le vîmes distinctement que lorsqu’il fut à peu de distance. Il marchait droit sur nous. D’abord cela ne m’effraya pas trop. Les pilotes s’amuse nt souvent à frôler une barque sans la faire chavirer. Parfois la roue enlève une rame ; alors ils se mettent à rire et se croient fort habiles. Je me figurai que

celui-là voulait seulement essayer de nous raser de près, car il devait savoir que nous ne pouvions rien pour l'éviter. Pas du tout. Il n'avait sans doute pas vu notre lanterne. Soudain, il arriva sur nous ; on aurait dit un gros nuage noir entouré d'une rangée de vers luisants. Un craquement, un tintement de cloche pour renverser la vapeur, un brouhaha de cris, de jurons, un sifflement à vous casser les oreilles ; puis, tandis que Jim sautait à l'eau d'un côté et moi de l'autre, le steamer passa par-dessus le radeau.

Je plongeai avec la meilleure envie du monde de toucher le fond. Les roues du steamer devaient mesurer trente pieds, et je tenais à leur laisser assez de place. J'ai toujours pu rester une minute sous l'eau. Cette fois, je crois que j'y restai une minute et demie ; ensuite, je remontai en toute hâte, car il me semblait que j'allais éclater, je sortis de l'eau jusqu'aux aisselles et soufflai comme après une longue course.

Naturellement, le steamer s'était remis en marche dix secondes après avoir renversé la vapeur. En général, on ne s'aventure pas sur un train de bois à moins d'être bon nageur, et s'il fallait s'arrêter à chaque accident de ce genre, cela n'en finirait pas. Le steamer était donc déjà hors de vue, bien que je l'entendisse encore.

J'appelai Jim une douzaine de fois, aucune réponse ne m'arriva. Je saisis une planche qui m'avait touché au moment où je remontais sur l'eau et je la poussai devant moi. Je changeai bientôt de direction pour suivre le courant qui portait vers la rive gauche. C'était un de ces courants obliques comme on en rencontre dans les grands fleuves. Grâce à la planche, je pus gagner la côte et je grimpai le long de la berge. Il faisait un peu plus clair ; mais la fatigue m'avait engourdi les jambes et je n'avançai que lentement sur un sol raboteux. Enfin, après avoir cheminé pendant un quart de mille environ, j'aperçus une grande maison, un log house tel qu'en construisent encore les fermiers de l'Arkansas.

Au même instant, trois ou quatre chiens se mirent à tourner autour de moi en aboyant, et je me gardai bien de faire un pas de plus.

### **XIII. Une ferme dans l'Arkansas**

Au bout d'une minute, qui me parut longue, on cria par la fenêtre, et les chiens cessèrent d'aboyer.

– Qui est là ? demanda une voix.

– C'est moi, Huck Finn, répondis-je.

– Connaissez-vous les Shepherdson ?

– Non, monsieur.

– Pourquoi rôdez-vous par ici à cette heure ?

– Je ne rôde pas ; ce sont vos chiens qui m'ont arrêté. Je ne suis qu'un gamin. Un steamer a coulé mon radeau et je viens de gagner la côte à la nage.

– Si vous dites la vérité, vous n'avez rien à craindre... Réveillez Thomas et Robert, vous autres.

J'entendis qu'on remuait dans la maison, puis je vis briller à une croisée ouverte une lumière qui ne tarda pas à disparaître.

– À quoi songez-vous, Brigitte ? reprit la voix qui m'avait interpellé. Posez la lampe par terre. Si nous avons affaire à un Shepherdson, vous lui auriez donné beau jeu... Vous êtes seul, Huck Finn ?

– Oui, monsieur.

– Allons, il ne sera pas dit que la crainte d'un guet-apens m'ait fait refuser l'hospitalité à un enfant. Si quelqu'un vous accompagne, il aura tort de se montrer, car nous voilà prêts à recevoir une douzaine de Shepherdson. On va vous ouvrir, vous pousserez vous-même la porte juste assez pour passer et sans trop vous presser.

Je ne me pressai pas trop. Je n'aurais pas pu, quand même j'en aurais eu envie. C'était à peine si j'osais poser un pied devant l'autre. Sans les chiens, je me serais sauvé. Ils demeuraient aussi silencieux que leurs maîtres ; mais ils me serraient de près. Je posai la main sur la porte et je la poussai tout doucement.

– C'est assez, cria une voix. Avancez la tête et ne bougez plus, jusqu'à nouvel ordre.

J'avançai la tête, et à ma mine, on dut me prendre pour un fier poltron. Dame, à ma place, vous ne vous seriez pas senti plus rassuré. Je ne pouvais pas reculer – les chiens m'auraient sauté à la gorge – et j'avais en face de moi trois grands gaillards qui me tenaient en joue. Le plus âgé avait une soixantaine d'années ; les deux autres ne dépassaient guère la trentaine. C'étaient de beaux hommes, solidement bâtis, et malgré les fusils qu'ils braquaient sur moi, je ne leur trouvai pas l'air méchant. Ils n'étaient pas seuls ; il y avait là une vieille dame qui paraissait bonne comme du bon pain, et, derrière elle, deux jeunes femmes que je ne voyais pas très bien.

– Là, tu peux entrer, me dit le vieux.

Dès que je fus entré, il referma la porte, l'assujettit à l'aide d'une barre de fer, tira les verrous et remit son fusil à un de ses fils. Ensuite, ils m'emmenèrent dans un salon très bien meublé et ils se réunirent dans un coin où il était impossible de les voir du dehors. On promena une chandelle autour de moi et chacun convint que je ne ressemblais en rien à un Shepherdson.

– Tu vois bien, Saül, que ce garçon n'a pas menti ; ses vêtements sont trempés, et il a peut-être faim, dit la vieille dame. Brigitte, ajouta-t-elle en s'adressant à une négresse qui venait de se montrer, préparez-lui vite de quoi manger, et que l'on appelle Georges pour qu'il... Bon, le voilà qui arrive à propos... Georges, emmène ce petit étranger et aide-le à changer d'habits, les tiens lui iront.

Georges semblait avoir mon âge – treize ou quatorze ans – bien qu’il fût un peu plus grand que moi. Il ne portait d’autre vêtement qu’une chemise et ses cheveux étaient tout ébouriffés. Il paraissait encore à moitié endormi, car il bâillait à se décrocher la mâchoire et il se frottait les yeux d’une main, tandis que de l’autre il traînait derrière lui un fusil.

– Il y a donc des Shepherdson qui rôdent autour de la maison ? demanda-t-il.

– Non, c’est une fausse alerte.

– Tant pis, j’en aurais peut-être abattu un.

On se mit à rire et l’un des grands frères dit au nouveau venu :

– Tu serais arrivé trop tard, Georges ; ils auraient eu le temps de nous scalper tous.

– À qui la faute ? On ne me prévient jamais assez tôt ; ce n’est pas bien.

– Ne te désole pas, répliqua le père ; les Shepherdson savent déjà qu’il faut compter avec toi et les occasions ne te manqueront pas. En attendant, obéis à ta mère.

Georges me conduisit dans sa chambre, au premier étage. Là, il m’eut bientôt trouvé une chemise, un pantalon et une jaquette. Pendant que je m’habillais, il me demanda comment je m’appelais ; mais, au lieu de me laisser le temps de répondre, il se mit à faire l’éloge d’un geai bleu qu’il avait attrapé la veille dans les bois ; puis, il me dit tout à coup :

– Où se trouvait Moïse quand il éteignit la chandelle ?

– Je connais l’histoire de Moïse ; mais on ne m’a jamais parlé de ça.

– Cherche un peu.

– Quelle chandelle ?

– N’importe laquelle... Tu ne devines pas ?

– Non.

– Eh bien, il se trouvait dans l’obscurité.

– Si tu avais ri plus tôt, j’aurais deviné.

– Tu crois ?... J’espère que tu vas demeurer avec nous... J’ai un fusil et des lignes à pêche. Je te les prêterai... Tu dois avoir eu peur de te noyer ? Moi, je nage comme un poisson, mais je n’aimerais pas tomber à l’eau la nuit... Tiens, passe cette jaquette ; on dirait qu’elle a été faite pour toi... Allons, te voilà prêt, descendons.

Tout en parlant, il s’était habillé de son côté, et je ne demandai pas mieux que de le suivre, car j’avais faim. Il me ramena dans le salon où je trouvai mon couvert mis en face d’un tas de bonnes choses. Je ne regrettais plus d’avoir été arrêté par les chiens.

Pendant que je soupais, Georges et les autres, excepté la vieille dame et les deux demoiselles, fumaient dans des pipes en bois. Les questions pleuvaient dru comme grêle. Ils m'interrogeaient tous à la fois, ce qui me permit de répondre à tort et à travers. On ne dut pas comprendre grand-chose à mon histoire, si ce n'est que je venais de loin, que ma mère était morte, que mon père avait disparu, et que j'avais failli me noyer. Bref, la vieille dame dit que je n'avais pas besoin de chercher un autre toit tant que je me conduirais bien, et on alla se coucher.

Georges, dont j'avais partagé le lit, me réveilla plus tôt que je n'aurais voulu. Il tenait à me montrer sa maison. C'était une très belle maison. Il n'y en avait pas de plus belle à Saint-Pétersbourg, ou du moins de plus grande ni de mieux meublée.

Sur la cheminée du salon on voyait une pendule que Georges n'aurait pas donnée pour tout l'argent du monde. Il me raconta que depuis qu'un horloger ambulante l'avait nettoyée et réglée, elle se mettait souvent à sonner cinquante fois de suite sans être fatiguée.

À droite et à gauche de la pendule s'étaient deux grands perroquets qui ne ressemblaient pas à des oiseaux ordinaires. Je crois qu'ils étaient en craie peinte. À côté d'un des perroquets il y avait un chat, et à côté de l'autre un chien en faïence ; quand on pressait la main dessus, ils miaulaient – le chien surtout. Seulement, ils n'ouvraient pas la bouche – ils miaulaient en dessous.

Sur la table du salon, recouverte d'une belle toile cirée, il y avait une superbe corbeille en faïence remplies de pommes, d'oranges, de pêches et de raisins plus rouges et plus verts que de vrais fruits. Aussi n'étaient-ils pas vrais, et on s'en apercevait tout de suite, parce que les couleurs s'étaient écaillées par endroits.

Les gravures accrochées aux murs ne me semblèrent pas très neuves, bien qu'on les eût mises sous verre pour les empêcher de jaunir. C'étaient, pour la plupart, des Washington, des La Fayette et des batailles, comme on en voit partout. Mais il y avait trois autres images que Georges admirait beaucoup plus et qu'il appelait des pastels. Une de ses sœurs, morte depuis longtemps, les avait dessinés elle-même quand elle n'avait pas encore quinze ans. Pour ma part, je me passerais bien de pastels, car ça manque de gaieté.

L'un d'eux représentait une femme en grand deuil qui se penchait sous un saule pleureur, à deux pas d'une pierre tombale, les bras ballants, un mouchoir bordé de noir dans une main et un joli sac à ouvrage dans l'autre. De grosses larmes lui roulaient le long des joues et au bas on lisait : JE NE TE VERRAI PLUS, HÉLAS !

Le second pastel représentait une dame qui contemplait un serin mort, et le troisième, une autre dame – c'était peut-être la même, je n'en suis pas sûr – qui levait en l'air une lettre cachetée de noir. C'étaient de très belles images ; seulement, cela me rendait triste de les regarder, surtout lorsque je songeais à ce pauvre Jim.

Si je possédais le talent d'Emmeline Grangerford, je ne me contenterais pas de ne dessiner que des pastels, où il y a toujours une femme qui pleure. Que voulez-vous ? C'était son genre et elle y réussissait trop bien pour en sortir. Elle travaillait à ce qu'on appelait son grand ouvrage lorsqu'elle

tomba malade. Elle ne demandait qu'à vivre assez longtemps pour l'achever ; mais cette consolation lui fut refusée.

Figurez-vous une dame emmitouflée dans un long peignoir blanc, debout sur le garde-fou d'un pont, prête à sauter dans l'eau, avec les cheveux qui lui tombent sur les épaules. Par exemple, je ne sais pas pourquoi celle-là versait des larmes, car elle regardait une pleine lune qui ressemblait à une orange. Elle avait deux bras croisés sur la poitrine, deux bras étendus droit devant elle et deux bras levés au ciel. Ça lui donnait un peu l'air d'une araignée ; mais Georges m'expliqua que l'idée d'Emmeline était de laisser la paire de bras qui produirait le meilleur effet, et d'effacer les autres. Par malheur, le choix était si difficile qu'elle mourut avant d'avoir pris une résolution. Son dernier ouvrage resta donc accroché, tel quel, au chevet de son lit, et à l'anniversaire de sa naissance on l'entourait de fleurs.

#### **XIV. Une vendetta américaine**

Le colonel Grangerford, le père de Georges, servait dans la milice et se tenait aussi raide que s'il marchait à la tête de son régiment. Grand et sec, il avait un teint basané, des lèvres et des narines très minces. Sous ses épais sourcils et son front bombé, ses yeux semblaient étinceler comme au fond d'une caverne. Ses cheveux, encore noirs, lui descendaient tout droit sur les épaules. Il se rasait tous les matins, ne laissant pas l'ombre d'une barbiche. Son costume – je ne l'ai jamais vu en uniforme – faisait mal aux yeux, tant il était blanc, et il le changeait chaque jour. Il élevait rarement la voix ; mais, des fois, quand il vous regardait d'un certain air, on aurait voulu être loin. Si, par hasard, quelque chose allait de travers, il fronçait les sourcils et tout rentrait dans l'ordre pour longtemps.

Le matin, lorsque M. et Mme Grangerford descendaient au salon, chacun se levait et personne ne reprenait son siège avant qu'ils fussent assis. Alors, Robert allait à un buffet où se trouvaient les carafes, préparait un verre de bitter et le présentait à son père. Le colonel tenait son verre à la main jusqu'à ce que les deux jeunes gens eussent rempli le leur ; alors ceux-ci saluaient en disant : « Monsieur, madame, nos respects. » Les vieillards répondaient par un léger signe de tête et un « merci », puis on buvait.

Robert et Thomas, les deux aînés, étaient de beaux garçons, aussi grands que leur père, plus larges d'épaules et beaucoup moins raides. Vêtus, comme le colonel, d'un costume de toile blanche et coiffés d'un panama, ils passaient leur temps à dompter les chevaux, à chasser et à surveiller les travailleurs, qui leur obéissaient au doigt et à l'œil.

Miss Charlotte, la moins jeune des deux filles, avait vingt-cinq ans. Très grande, très belle, très fière, elle se montrait aussi très bonne, pourvu qu'on ne la contrariât pas. Mais elle avait de qui tenir, et quand elle se fâchait, son regard rappelait celui du colonel.

Miss Sophie n'avait que vingt ans. Malgré sa taille moins imposante, elle était très belle aussi ; seulement elle n'avait pas l'air de s'en douter.

En comptant Georges, c'était tout ce qui restait de la famille. Elle avait été plus nombreuse ; mais trois des fils étaient morts, et j'ai déjà parlé d'Emmeline.

M. Grangerford possédait au moins une centaine d'esclaves. Nous avions tous un domestique à notre service. Mon négriillon et celui de Georges se donnaient du bon temps. Nous n'avions pas souvent besoin d'eux et ils s'aidaient à ne rien faire.

Le colonel et ses fils sortaient rarement le soir et ils ne s'aventuraient guère dehors sans être armés, même en plein jour. Ils avaient des parents qui venaient les voir de temps à autre, de dix à quinze milles à la ronde, et ceux-là avaient aussi un fusil sur l'épaule. Je devais bientôt apprendre pourquoi.

Il y avait dans nos environs plusieurs propriétaires du nom de Shepherdson, aussi fiers que les Grangerford, et les deux familles étaient à couteaux tirés.

Un jour que Georges et moi revenions d'une plantation, nous entendîmes derrière nous un bruit de galop. Nous traversions une route et mon compagnon me cria :

– Vite, regagne le bois.

Il fila devant moi sans me laisser le temps de l'interroger, et je me dépêchai de le suivre.

Une fois à l'abri sous les arbres, il écarta les branches et nous regardâmes du côté d'où venait le bruit. Bientôt un cavalier de fort bonne mine se montra sur la route. Il n'avait pas l'air de s'occuper de son cheval, qui pourtant ne paraissait pas commode, et il tenait son fusil en travers du pommeau de sa selle. Je l'avais déjà vu. C'était le jeune Harry Shepherdson. Le fusil de Georges partit à un pas de moi et une balle enleva le chapeau de Harry. Ce dernier saisit sa carabine et se dirigea sans hésiter vers l'endroit où nous étions cachés.

Nous ne l'attendîmes pas. Nous partîmes au pas de course. Le bois n'était pas trop épais, de sorte que je regardais par-dessus mon épaule afin d'éviter la balle. Deux fois je vis Harry viser Georges ; mais il ne tira pas et remonta la route par laquelle il était venu. Nous ne reprîmes haleine qu'en arrivant à la maison. Georges était tout essoufflé quand il raconta l'aventure à son père. Le vieux gentleman ne témoigna aucune surprise, aucun mécontentement ; au contraire, son visage s'éclaira pendant une seconde ou deux, puis il dit très doucement :

– Je n'aime pas que l'on s'embusque derrière une haie pour tirer. Pourquoi n'es-tu pas resté sur la route, mon garçon ?

– Les Shepherdson ne le font pas, père, répliqua Georges ; ils nous prennent toujours en traîtres et je me suis montré avant de tirer.

Miss Charlotte redressa la tête comme une reine tandis que Georges racontait l'histoire ; ses narines se dilataient et ses yeux lançaient des éclairs. Miss Sophie devint très pâle jusqu'à ce qu'elle eût appris que personne n'avait été blessé.

Dès que je me trouvai seul avec Georges, je lui demandai :

– Est-ce que tu voulais le tuer ?

– Parbleu !

– Qu'est-ce qu'il t'a fait ?

– Lui ? Il ne m'a jamais rien fait.

– Alors pourquoi as-tu tiré sur lui ?

– Parce que c'est un Shepherdson.

– Drôle de raison !

– Très bonne, au contraire. Les Shepherdson ont tué trois de mes frères ; ils nous tueraient tous, s'ils le pouvaient, et on leur rend la pareille. Où donc as-tu été élevé ? Tu ne sais pas ce que c'est qu'une guerre de faction ?

– Non, et je ne serais pas fâché de le savoir.

– Eh bien, répliqua Georges, ces guerres-là commencent toujours de la même manière. Un homme a une dispute avec un voisin et il le tue. Alors un oncle ou un frère du voisin le venge, puis les parents des deux morts se mettent de la partie. On s'arrête quand une des familles a disparu ; mais cela demande du temps.

– Et ton affaire à toi dure depuis longtemps ?

– Je crois bien. Depuis plus de vingt ans.

– À quel propos s'est-on disputé ?

– Il y a eu procès, je crois, et celui qui l'a gagné a reçu une balle.

– Et qui a tiré le premier ? Un Grangerford ou un Shepherdson ?

– Comment veux-tu que je le sache ? Je n'étais pas né.

– Et a-t-on tué beaucoup de monde ?

– Oui, il y a eu assez d'enterrements et assez de chances d'enterrements. Mon père, Thomas et Robert ont été blessés plusieurs fois – ils ne s'en portent pas plus mal. Cette année, les Shepherdson ont eu un mort et nous en avons eu un. Il y a trois mois, mon cousin Bud, qui avait quatorze ans à peine, traversait à cheval la forêt, de l'autre côté du fleuve. Il n'était pas armé – une fière bêtise de sa part. Arrivé dans un sentier, il entend derrière lui le pas d'un cheval et voit le

vieux Baldy Shepherdson lancé au galop, son fusil à la main, ses cheveux blancs flottant au vent. Au lieu de mettre pied à terre pour se réfugier dans le bois, Bud crut qu'il pourrait lutter de vitesse. La course dura pendant cinq milles et plus ; mais le vieux gagnait peu à peu du terrain. Enfin, Bud, dont la bête s'essoufflait, vit que ce n'était pas la peine de s'entêter. Il s'arrêta donc et fit volte-face – il ne voulait pas recevoir une balle dans le dos, tu comprends. Alors le vieux s'avança et le tua raide. Mais il n'eut guère le temps de se vanter de son exploit, car, huit jours plus tard, un des nôtres lui a mis du plomb dans la tête.

– À mon avis, ce vieux n'était qu'un lâche.

– Tu te trompes joliment ! Il n'y a pas de lâches parmi les Shepherdson – non, pas un seul, pas plus qu'il n'y en a chez les Grangerford. Un jour, ce vieux-là a tenu bon contre trois Grangerford pendant je ne sais combien de temps, et il a eu le dessus. Son cheval et lui rentrèrent clopin-clopat, la peau considérablement trouée ; mais il fallut porter tous les Grangerford chez eux. L'un était mort, l'autre mourut dans la nuit et le troisième boite encore. Non, ce n'était pas un lâche !

Le lendemain – c'était un dimanche – je partis avec la famille pour l'église, qui se trouvait à six milles environ de la maison. Les hommes emportèrent leurs fusils, qu'ils posèrent à côté d'eux en gagnant leur banc. Les Shepherdson en firent autant. Le sermon me parut long, peut-être parce qu'il était trop savant pour moi. Le colonel déclara pourtant que c'était un très beau sermon, et au retour on ne parla guère d'autre chose.

Le dimanche, on ne chasse pas et il n'y a pas de travailleurs à surveiller. Une heure après le dîner, on bâillait à qui mieux mieux dans le salon. Ceux qui ne s'étaient pas assoupis à force de bâiller finirent par disparaître un à un. Je m'esquivai à mon tour et me mis à la recherche de Georges. Je le trouvai endormi sur l'herbe en compagnie de son chien, qui savait probablement aussi que c'était dimanche. Alors je me décidai à rentrer pour dormir de mon côté en attendant l'heure du souper. En haut de l'escalier, je rencontrai miss Sophie qui se tenait sur le seuil de sa chambre où elle me fit entrer.

– Huck, me dit-elle, j'ai un petit service à te demander. Je viens de recevoir un billet de mon oncle, lequel, tu le sais, est pasteur du village que nous voyons là-bas, de l'autre côté de la rivière. Mon oncle me demande de venir causer avec lui, en secret, d'affaires importantes. Il s'agit, me dit sa lettre, de mon bonheur futur et d'une réconciliation possible de notre famille avec celle de nos ennemis, réconciliation que je souhaite depuis longtemps très fort.

– Comment puis-je vous être utile, miss ? demandai-je.

– En m'accompagnant jusqu'au bord de la rivière, en m'aidant à la traverser.

– N'est-ce que cela ? Vous êtes si bonne, miss Sophie, que je ferais beaucoup plus, si je le pouvais, pour vous obliger.

– Tu feras plus que tu n'imagines, Huck, en me secondant, et voici pourquoi. C'est près du village dont mon oncle est pasteur qu'habitent les Shepherdson. Or, si l'un des miens me voit me diriger

de ce côté, ou il voudra s'opposer à mon départ, ou il insistera pour m'accompagner, ce qui pourrait amener d'affreux malheurs.

– Mais que dirons-nous, si l'un d'eux nous rencontre ? S'il nous voit nous embarquer ?

– Ils font tous leur sieste, Huck, et ce contretemps est peu à craindre.

Nous voilà en route, feignant de nous promener. Nous descendons jusqu'à l'endroit où la rivière décrit une courbe sans avoir rencontré âme qui vive. Miss Sophie saute dans un canot, je saisis les rames et le bateau file si vite que bientôt nous approchons de la rive qu'il s'agit d'atteindre.

– Je ne vois personne, me dit miss Sophie ; nous pouvons aborder, et j'en suis heureuse.

– Redoutez-vous donc quelque chose ? lui demandai-je.

– Pour moi, rien, mon brave garçon ; mais j'étais un peu inquiète pour toi. Tu es presque de la famille maintenant, et si un Shepherdson t'apercevait, peut-être serait-il tenté de te saluer d'une des balles de sa carabine.

Je secoue la tête ; il me semble entendre siffler à mes oreilles la balle dont parle miss Sophie.

– Mais vous ? lui dis-je en cessant de ramer.

– Moi ? Je n'ai rien à craindre. Si implacable que soit la haine qui sépare les deux familles, les femmes sont respectées.

Je me remets à ramer, avec plus de lenteur néanmoins, et j'examine avec soin le point où je compte aborder et qui me paraît désert. Tout à coup, je vois, près d'un buisson, un homme armé d'un fusil et je le désigne à miss Sophie. Elle part d'un petit éclat de rire.

– L'homme qui te fait peur, dit-elle, est un paisible pêcheur, et son fusil une simple ligne au bout de laquelle frétille un poisson.

Miss Sophie a raison. Je reconnais, une fois de plus, que la frayeur dénature facilement les objets. Nous abordons, et miss Sophie saute sur le rivage.

– Dois-je vous attendre, miss ?

– Non, Huck, ne t'inquiète plus de moi ; mon oncle me ramènera. Tu peux retourner à la maison.

Je me hâte de gagner le large, car un cavalier vient de paraître dans la plaine, et j'aborde avec soulagement la rive d'où je suis parti. Mon canot est à peine amarré, que je suis accosté par mon négriillon.

– Ah ! me dit-il d'un air mystérieux, il y a longtemps que je vous cherche, massa.

– Que me veux-tu ?

Mon interlocuteur regarde autour de lui avec méfiance, puis reprend à mi-voix :

– Massa, si vous voulez venir du côté du marais, je vous montrerai une belle gerbe de souliers de Notre-Dame.

– Laisse-moi tranquille, répliquai-je ; les souliers de Notre-Dame ne sont pas assez rares pour qu'on s'amuse à courir après.

– Tout de même, il y en a un que vous ne serez pas fâché de voir.

Je me rappelai que, la veille, il avait déjà proposé de m'emmener du côté du marais ; son air mystérieux m'intriguait.

– Eh bien, montre-moi le chemin, lui dis-je.

Je le suivis à travers bois pendant un demi-mille, puis il s'engagea dans un marais où l'on enfonçait jusqu'aux chevilles. De temps à autre il se retournait pour cligner de l'œil. Évidemment, cela signifiait : la route n'est pas bonne, mais ce que vous verrez vaut la peine d'être vu. Enfin, nous arrivâmes en face d'une petite butte où le terrain desséché était couvert d'arbres, de buissons et de vignes.

– Voilà l'endroit, massa. Vous n'avez plus besoin de moi.

Sur ce, il me tourna le dos. Je m'avançai dans le fourré, et, au fond d'un bosquet, j'aperçus un homme endormi. C'était mon vieux Jim.

Je le réveillai, comptant que ce serait une fière surprise pour lui de me revoir. Je me trompais joliment. Il pleura presque de joie, mais ne parut pas surpris. Il me raconta que le soir où le vapeur nous avait coulés, il s'était mis à nager derrière moi. Il entendait très bien mes cris d'appel ; seulement il n'osait pas me répondre, parce qu'il ne voulait pas être repêché et ramené à Saint-Pétersbourg.

– J'étais un peu meurtri, continua-t-il, de sorte que je suis resté en arrière. Je pensais qu'une fois à terre, je n'aurais pas de peine à vous rattraper ; mais quand les chiens ont commencé à aboyer, je n'ai plus eu envie de me presser. Lorsqu'ils ont cessé, j'ai deviné qu'on vous avait ouvert la porte et j'ai filé pour attendre le jour dans les bois. Le lendemain, de grand matin, des nègres qui allaient aux champs m'ont conduit dans cet endroit, où les chiens perdraient ma piste ; tous les soirs ils m'ont apporté des vivres et donné de vos nouvelles. Jack venait même quelquefois en plein jour.

– Pourquoi ne m'as-tu pas fait prévenir plus tôt ?

– Cela n'aurait servi à rien, massa Huck. Nous ne pouvions pas songer à repartir. Aujourd'hui, c'est différent. Chaque fois que l'occasion se présentait, j'ai acheté des provisions, des couvertures, tout ce qui nous manquait, et j'ai passé des nuits à rafistoler le radeau...

– Quel radeau, Jim ?

– Notre vieux radeau, parbleu !

– Quoi, il n'a pas été mis en miettes ?

– Non, il a été pas mal endommagé, mais il n’y a pas eu grand mal, en somme. Si la nuit avait été moins noire, nous aurions vu le radeau remonter sur l’eau. Ça n’en vaut que mieux peut-être, car le voilà remis à neuf et bien ravitaillé.

– Où donc l’as-tu repêché, Jim ?

– Comment voulez-vous que je le repêche ? J’étais obligé de me tenir caché. Les nègres l’ont trouvé accroché près d’ici, à l’endroit où le fleuve fait un coude, et ils l’ont amarré dans une crique. Votre Jack m’a raconté qu’ils se chamaillaient pour savoir à qui il appartenait. Alors j’ai mis le holà en disant que le radeau n’était à aucun d’eux, mais à vous, et qu’on leur tannerait le cuir s’ils osaient vendre la propriété d’un blanc. J’ai donné dix cents à chacun et tout le monde a été satisfait. Jack n’a rien voulu accepter.

– Oh ! Jack est un malin. Il ne m’a jamais dit que tu étais ici et m’a emmené sous prétexte de me montrer des souliers de Notre-Dame. Si l’on découvre quelque chose, il pourra jurer qu’il ne nous a pas vus ensemble.

Je quittai Jim et je retournai vers la maison où régnait un silence inusité. Je me mis à rôder à l’aventure, avec l’espoir de rencontrer Georges. Près de l’écurie, j’aperçus Jack.

– On dirait que la maison est vide ? lui criai-je.

Il leva les bras vers le ciel et me regarda d’un air effrayé.

– Quoi, massa, vous ne savez pas ce qui est arrivé ?

– Qu’est-il arrivé ? Parle !

– Les Shepherdson sont en campagne. Ils se sont emparés de miss Sophie. On croit qu’ils l’ont tuée et tout le monde est à cheval pour la venger. Nous allons entendre le bruit de la bataille, massa Huck, et elle sera terrible.

Les paroles de Jack me serrent le cœur, les oreilles me tintent, j’ai des larmes plein les yeux. Hélas, miss Sophie, si bonne – morte, noyée ! Et c’est moi qui, pour lui obéir, l’ai livrée à ses bourreaux ! Une détonation retentit. Je m’élançai vers la rivière. Pour le coup, moi aussi, je voudrais frapper un Shepherdson. Je rencontre Georges. Il est écarlate et semble hors de lui.

– Comment, tu n’as pas de fusil ! me dit-il. Tu ignores donc ce qui se passe ? Les Shepherdson ont emmené Sophie.

– Qui dit cela ? m’écriai-je.

– Un pêcheur qui est aussitôt venu prévenir mon père.

Ah ! Ce pêcheur, j’avais raison de me méfier de lui. Il appartenait à cette race de gens qui racontent de travers tout ce qu’ils voient. Je crois bon d’instruire Georges de la vérité ; mais il m’écoute avec impatience, car il voit un de ses frères prêt à échanger une balle avec un Shepherdson. Il m’écoute jusqu’au bout cependant et m’entraîne vers son père. Je raconte de nouveau que c’est moi qui, sur

sa demande, ai conduit miss Sophie de l'autre côté de la rivière, qu'elle se rendait volontairement chez son oncle, lequel l'avait appelée. Comme pour confirmer mon assertion, on voit paraître au loin le pasteur. À sa droite marche miss Sophie – ce qui fait pousser des cris de joie aux Grangerford – et à sa gauche se tient Harry Shepherdson, ce qui les fait rugir. Que va-t-il se passer ? Je suis tenté d'aller rejoindre Jim et de m'enfuir sur l'heure avec lui.

Le pasteur s'embarque à bord d'un canot avec les deux jeunes gens dont il est escorté, et les voilà sur le rivage. Le pasteur s'avance, tandis que le jeune Harry lève les bras pour montrer qu'il n'est pas armé. Les deux frères causent longtemps ensemble avec animation. Le pasteur fait alors un signe et miss Sophie s'approche avec son compagnon, dont le colonel serre la main. Je n'y comprends rien ; mais bientôt tout s'explique. Grangerford et Shepherdson se dirigent vers la maison, conduits par le vieux pasteur, radieux de son œuvre de paix. Oui, la paix était faite et j'y avais un peu contribué, sans m'en douter. Miss Sophie et Harry Shepherdson s'aimaient depuis longtemps. Le digne pasteur, qu'ils avaient pris pour confident, venait de mettre fin à la vendetta en unissant les deux jeunes gens(1).

On gagnait l'habitation et je demeurais immobile à la place où je me trouvais.

– Ne viens-tu pas ? me demanda Georges au passage.

– Oui, répondis-je, je te suis.

Au lieu de le suivre, je restai à réfléchir. Je songeais à partir ; cependant j'aurais voulu, sans révéler mon dessein, prendre au moins congé de ceux qui m'avaient si cordialement accueilli. Mais parler de la présence de Jim, me poser en abolitionniste, je ne pouvais pas y songer. Il fallait, profitant du désordre causé par la réconciliation, me mettre au plus vite en route. Je me dirigeai donc en droite ligne vers le marais. Jim n'était pas dans son gîte. Je me dépêchai de gagner la crique où le radeau se trouvait amarré la veille. Il n'était plus là. Je me mis à appeler le nègre. Une voix me répondit.

Je courus le long de la berge, je sautai à bord et Jim me serra dans ses bras. Il était enchanté de quitter son marais et déclara que nulle part on ne respire aussi librement qu'à bord d'un radeau. Le fait est qu'on n'y étouffe pas comme dans les maisons et on s'y sentirait plus à l'aise qu'ailleurs sans la crainte d'être coulé par un vapeur.

## **XV. Le duc de Bridgewater et Louis XVII**

Deux ou trois jours, deux ou trois nuits s'écoulèrent. La vieille histoire recommençait. La nuit, nous descendions le fleuve qui, dans ces parages, atteignait parfois une largeur d'un mille et demi. Dès l'aube, le radeau, amarré dans une anse, disparaissait sous des branches de cotonnier. Après avoir posé nos lignes, nous nagions pour nous dégourdir, puis nous nous allongions sur le sable afin d'attendre la venue du jour. Sans le coassement des grenouilles, on aurait cru le monde endormi. La première chose que l'on apercevait, en regardant de l'autre côté du fleuve, était une ligne

sombre qui annonçait la lisière d'un bois dont les arbres demeuraient encore invisibles. Peu à peu l'horizon s'éclairait ; au loin la surface de l'eau prenait une teinte grise, on voyait des points noirs – sans doute des bateaux marchands – et de longues raies noires qui ne pouvaient être que des radeaux. Parfois on entendait le clapotement d'une rame ou un bruit de voix confus. Au milieu d'un silence aussi profond, les sons nous arrivaient de très loin. Par degrés la brume disparaissait comme en s'enroulant sur elle-même et on distinguait vaguement sur la rive opposée un village ou un chantier.

Enfin il fait jour, tout sourit au soleil, et les oiseaux s'en donnent à cœur joie. Il est encore de trop bonne heure pour qu'un peu de fumée attire l'attention. Nous relevons nos lignes et Jim prépare un bon déjeuner.

Le repas terminé, nous regardions couler l'eau. Comme ce spectacle manquait de nouveauté, nos yeux se fermaient bientôt, mais ils ne tardaient guère à se rouvrir et nous apercevions un vapeur qui s'éloignait en toussant. Puis il n'y avait rien à voir, rien à entendre. Au bout d'une heure peut-être un radeau se montrait. Une hache brillait en l'air et s'abattait, car ils sont presque toujours en train de fendre du bois sur les radeaux. Aucun bruit. La hache se levait de nouveau, et quand elle était au-dessus de la tête du bûcheron, nous entendions un tcheunk ! Il avait fallu tout ce temps pour que le son du premier coup parvînt jusqu'à nous.

Un matin, par un épais brouillard, chaque radeau qui passait nous donnait un véritable charivari ; on battait la grosse caisse sur des casseroles pour prévenir les steamers. Une embarcation arriva si près de nous que nous entendions rire des gens que nous ne voyions pas.

Dès que la nuit venait, nous passions au large et, arrivés au milieu du fleuve, nous laissons le radeau suivre le courant. Nos pipes allumées, les jambes dans l'eau, nous causions. Nous restions à peu près nus, quand les moustiques ne nous tourmentaient pas. Les habits que la famille de Georges, m'avait fait faire étaient encore trop neufs pour ne pas me gêner et rien ne m'empêchait de me mettre à mon aise.

À minuit, tout le monde était couché le long de la côte ; les faibles lueurs qui trahissaient la présence d'une cabane s'éteignaient. Ces lueurs nous servaient d'horloge ; dès qu'elles reparaissaient, elles nous annonçaient qu'il ferait bientôt jour et qu'il fallait chercher un endroit pour cacher le radeau.

Un matin, vers l'aube, je partis à bord d'un canot que nous avions arrêté au passage et je remontai, en pagayant, une crique boisée où j'espérais récolter du fruit. Après m'être avancé d'un mille environ, j'arrivai en face d'une sorte de sentier de vaches, et j'aperçus deux hommes qui couraient de mon côté. Lorsque je voyais quelqu'un jouer des jambes, je m'imaginai toujours que l'on courait après moi ou après Jim. Ma première idée fut donc de déguerpir au plus vite ; mais avant que j'eusse dégagé mon aviron, empêtré dans les roseaux, ils étaient déjà à portée de voix. Ils me crièrent que des gens à cheval les poursuivaient avec une meute de chiens et ils me suppliaient de leur sauver la vie. Arrivés au bout du sentier, ils voulurent sauter dans le canot.

– Pas de ça, s'il vous plaît, dis-je en donnant un coup de rame. Rien ne presse – les chiens et les chevaux m'ont l'air d'être encore loin. Filez à travers les buissons et quand je serai sûr qu'on est à vos trousses, je vous laisserai monter de façon à ne pas risquer de chavirer. En marchant dans l'eau, vous dépiستerez la meute.

Ils ne se le firent pas dire deux fois, et me voilà en route de mon côté. Ils n'avaient pas menti. Une dizaine de minutes plus tard j'entendis aboyer au loin ; un quart d'heure après, les fugitifs respiraient à l'aise dans un bois de cotonniers où Jim avait établi sa cuisine.

Le plus âgé des deux ne devait guère avoir moins de soixante et dix ans. Il était chauve ; en revanche, il avait une barbe blanche qui lui donnait un air respectable. Un chapeau mou, une chemise de laine bleue, un pantalon de toile dont le bas disparaissait dans la tige de ses bottes et des bretelles en tricot composaient son costume – non, pas des bretelles, car il lui en manquait une. Il portait sur le bras un habit de drap noir un peu râpé, mais dont les boutons de cuivre semblaient tout neufs. De même que son compagnon, il tenait à la main un vieux sac de voyage bien rembourré. Ledit compagnon avait trente ans environ et n'était pas beaucoup mieux mis.

Ils s'assirent pour déjeuner avec nous, comme si c'eût été une affaire entendue, et se mirent à causer. J'appris bien vite qu'ils ne se connaissaient pas.

– Pourquoi vous êtes-vous sauvé, vous ? demanda la tête chauve à l'autre.

– J'ai inventé une poudre qui enlève le tartre des dents et j'en ai vendu pas mal là-bas. Seulement ma poudre enlève aussi l'émail au bout d'un certain temps, et je suis resté dans la ville un jour de trop. C'est pour cela que je m'en allais sans avertir mes clients lorsque je vous ai rencontré. Vous m'avez dit que l'on croyait avoir à se plaindre de vous et vous m'avez prié de vous aider à filer. Comme je me trouvais dans le même cas, j'ai offert de vous tenir compagnie. Voilà mon histoire – à votre tour.

– Moi, j'avais entrepris là-bas une petite campagne contre l'ivrognerie. Cela marchait très bien. Pendant huit jours, j'ai été la coqueluche de toutes les femmes de la ville, jeunes ou vieilles, car je tombais à bras raccourci sur ces gredins qui empoisonnent les gens avec leurs boissons frelatées. Chaque conférence me rapportait jusqu'à cinq ou six dollars. Mais le bruit s'est répandu que je ne prêchais pas d'exemple et que je buvais en cachette autre chose que de l'eau. Un bon nègre m'a averti ce matin que les mécontents organisaient une chasse à mon intention, qu'ils rassemblaient leurs chiens et qu'ils me donneraient une demi-heure d'avance. Je n'ai pas attendu l'heure du déjeuner – je n'avais pas faim.

– Vous m'avez l'air d'un vieux malin, dit le jeune homme. Il me semble que nous pourrions nous atteler à la même voiture.

– Je ne demande pas mieux. Quelle est votre spécialité, sans indiscrétion ?

– Typographe, par état ; phrénologue, artiste dramatique, dentiste, magnétiseur, conférencier, maître de danse ou de géographie, débitant de médecines plus ou moins brevetées, selon l'occasion. Il n'y a pas de sot métier, pourvu qu'il n'exige pas trop de travail. Et vous ?

– J’ai fait un peu de tout cela dans mon temps. La bonne aventure et le magnétisme étaient mon fort, quand je trouvais un compère habile. Aujourd’hui, je m’en tiens aux conférences sur l’abus des liqueurs fortes. Si les ivrognes – on en rencontre partout – ne se dérangent guère pour venir m’entendre, leurs femmes accourent et d’assez grosses recettes récompensent mes faibles efforts.

Il y eut un moment de silence ; enfin, le jeune poussa un profond soupir et s’écria :

– Hélas ! Hélas !

– Qu’est-ce qui vous prend ? demanda le vieux.

– Ah ! Lorsque je songe que je suis réduit à voyager sur un radeau, en compagnie de gens dont...

Il s’arrêta pour tirer un mouchoir de sa poche et s’essuya le coin de l’œil.

– Dites donc, riposta la tête chauve d’un ton revêché, notre société en vaut bien une autre !

– Certes, et je ne vous adresse aucun reproche. Loin de là. Ce n’est pas vous qui m’avez tout enlevé : nom, honneurs, fortune, famille. Par bonheur, il est une chose que le monde ne peut m’enlever : la tombe où mon pauvre cœur brisé goûtera enfin le repos éternel !

Et il porta de nouveau son mouchoir à ses yeux.

– Le diable emporte votre pauvre cœur brisé ! s’écria le vieux monsieur. Pourquoi nous le jetez-vous à la tête ? Nous n’y sommes pour rien.

– Je le sais. Encore une fois, je ne vous adresse aucun reproche. Je ne maudis que ceux qui m’ont fait tomber de si haut.

– Tomber de si haut ? De quel étage êtes-vous tombé ?

– Ah ! Vous ne me croiriez pas... Pleurez, pleurez, mes yeux, et fondez-vous en larmes... Que vous importe, d’ailleurs, le secret de ma naissance ?... Cependant, je vous le confierai, ce secret, et vous joindrez vos larmes aux miennes... Vous avez devant vous un duc dont on a méconnu les droits.

Les yeux de Jim s’écarquillèrent et les miens aussi. Nous savions, pour l’avoir entendu dire à Tom Sawyer, qu’il y a en Angleterre des ducs qui se regardent comme de si grands personnages qu’ils ne donneraient pas une poignée de main au président de notre république. Le vieux parut un peu surpris ; mais il se contenta de répondre :

– Ah bah ?

– Oui. Mon grand-père, fils aîné du duc de Bridgewater, s’est enfui en Amérique à la fin du siècle dernier afin de respirer l’air pur de la liberté. Il s’y est marié et il y est mort, laissant un fils. La même année, son propre père mourut. Le second fils du duc s’empara du titre et des propriétés. Le véritable héritier réclama en vain ses droits. Je suis le descendant légitime de cet héritier. Je suis le vrai duc de Bridgewater, réduit à errer sans escorte sur la terre étrangère, pauvre, méprisé, alors que chacun devrait s’incliner devant lui. Triste, triste, ô triste !

– Voyons, massa, dit Jim, ça ne sert à rien de se désoler.

Le duc comprit à notre mine que nous le plaignions.

– Braves cœurs, reprit-il, vous voudriez me consoler ? Eh bien, vous n'avez qu'à me traiter avec les égards dus à mon rang. Il faut me saluer en m'adressant la parole et m'appeler « Votre Grâce » ou « Votre Seigneurie ». Vous pouvez même m'appeler Bridgewater tout court, car ce nom est à lui seul un titre de noblesse. Quant aux repas, je ne demande pas à faire table à part ; seulement, je vous rappellerai qu'un duc...

– Soyez tranquille, répondis-je. Jim a servi chez des gens civilisés et il vous soignera.

En effet, durant le dîner, le nègre se tint derrière Bridgewater, auquel il passa les meilleurs morceaux. On voyait que ces attentions faisaient grand plaisir au duc ; mais le vieux, tout en s'empiffrant, sembla fort contrarié. Il n'ouvrit guère la bouche que pour manger. Je crus d'abord qu'il était fâché de n'avoir que de l'eau à boire. Son appétit satisfait, il alla se promener à l'écart. Au bout d'une demi-heure, il revint vers nous et dit :

– Bridgewater, vous n'êtes pas le seul qui ayez à vous plaindre de l'injustice des hommes.

– Non ?

– Non. D'autres sont tombés de plus haut.

– De plus haut ? Hélas ! Ça me paraît difficile.

– D'autres pourraient attendrir le monde en révélant le secret de leur naissance...

Et le vieux se mit à pleurer à son tour.

– Hein ? Qu'entendez-vous par là ?

– Mon cher duc, continua le vieux en sanglotant, je puis me fier à vous ?

– À la vie, à la mort ! répliqua le duc en serrant la main qu'on lui tendait. Le secret de votre naissance – parlez !

– Eh bien, Bridgewater, je suis feu le Dauphin !

Pour le coup, Jim ouvrit de grands yeux.

– Feu qui ? demanda le duc.

– Mes amis, ce n'est que trop vrai. Vous contemplez l'infortuné Dauphin Louis XVII, fils de Louis XVI et de Marie-Antoinette.

– Vous ? À votre âge ? Feu Charlemagne, je ne dis pas.

– Le chagrin a tout fait, Bridgewater. Le chagrin a blanchi cette barbe avant l'heure et causé cette calvitie précoce. Vous avez dû beaucoup souffrir ; mais que sont vos souffrances à côté des miennes ? Si vous connaissiez l'histoire du malheureux Dauphin...

– Je la connais, dis-je, et Jim aussi – du moins, je lui ai lu un livre où on parle de vous et qui fait un joli éloge de votre geôlier Simon.

– Simon ? répéta le vieux d'un air étonné... Oui, je lui dois beaucoup à mon brave geôlier.

– Comment ! Ce gueux de savetier qui vous donnait des coups d'étrivières et vous appelait Capet ?

– Oh ! On s'est trompé sur son compte, comme on s'est trompé en croyant à ma mort. Devant le monde, il feignait de me maltraiter ; mais dès que nous étions seuls il se jetait à mes genoux, et... C'est grâce à lui que j'ai pu gagner l'Amérique... Pauvre Simon, on a refusé de reconnaître ton maître et on te calomnie... Bridgewater, convenez que le roi de France a aussi le droit de dire : « Coulez, coulez, mes pleurs ! »

De grosses larmes mouillaient ses joues. Aussi ce bon Jim le plaignait-il encore plus qu'il n'avait plaint le duc. Pour ma part, je me reprochais d'avoir traité de gueux le fidèle Simon, et en même temps j'étais fier de voyager avec un Dauphin. Nous essayâmes donc de le consoler, comme nous avions cherché à consoler l'autre.

– Merci, dit-il. Le duc a raison, vous êtes de braves cœurs. Vous voudriez me voir oublier mes chagrins ? Eh bien, appelez-moi « Votre Majesté » ou « Votre Altesse », et servez-moi toujours le premier. Je ne vous demande pas de vous tenir tête découverte devant moi, parce que ce serait vous exposer à attraper un coup de soleil ; seulement sachez qu'on ne s'assoit pas en présence du roi sans qu'il vous y ait invité... C'est là un privilège qui n'appartient qu'aux princes et aux ducs, ajouta-t-il en se tournant vers Bridgewater qui semblait sur le point de se rebiffer.

Après avoir ainsi établi ses droits, sa majesté retrouva sa bonne humeur, bien que Jim s'obstinât à l'appeler massa ; mais le duc devint fort grincheux. Cependant le roi lui parla très amicalement ; il déclara qu'il se souvenait que son père estimait beaucoup les Bridgewater et les invitait à dîner deux ou trois fois par semaine. Le duc, toutefois, conservait son air grognon. Enfin, un matin, j'entendis le roi qui lui disait :

– Voyons, Bridgewater, il est probable que nous serons obligés de passer quelque temps sur ce radeau. À quoi bon vous faire de la bile ? Ce n'est pas ma faute si je ne suis pas né duc et ce n'est pas la vôtre si vous n'êtes pas né roi. Il faut prendre les choses comme elles viennent, en attendant mieux. Voilà ma devise. Nous aurions pu tomber plus mal. Les vivres ne manquent pas et nous n'avons qu'à nous croiser les bras. Nous ne gagnerions rien à nous quereller. Allons, votre main, duc, et soyons amis.

À ma grande joie, le duc y consentit ; je dis à ma grande joie, parce que des fois ils se regardaient d'un air si méchant que Jim avait peur de les voir se jeter l'un sur l'autre.

Il ne me fallut pas beaucoup de temps pour deviner que ces deux fourbes se gaussaient de nous, qu'ils n'étaient pas plus duc ou dauphin que Jim. Mais je gardai mon opinion pour moi ; Jim se serait fâché et nous n'aurions peut-être pas été les plus forts. Si je n'ai pas appris grand-chose de mon père, j'ai tout de même appris de lui que le meilleur moyen de se tirer d'affaire avec des gens de cette espèce, c'est d'avoir l'air de les croire jusqu'à ce que l'on trouve l'occasion de leur brûler la politesse.

## XVI. Un pirate converti

Bridgewater se mit bientôt à m'adresser une foule de questions. Pourquoi ne voyagions-nous que la nuit ? Jim était-il un esclave fugitif ?

– Allons donc ! lui dis-je. Un nègre ne serait pas assez bête pour se sauver du côté du sud.

– C'est vrai, répliqua-t-il, et vous ne seriez pas assez bête pour l'aider... à moins qu'il n'y ait une récompense à toucher. Alors pourquoi vous cacher ?

– Ah ! Voilà ! Mes parents sont morts de la fièvre dans le Missouri, où ils avaient des dettes. Tout payé, il m'est resté 16 dollars et notre Jim, que je ne voulais pas vendre. On me conseilla d'aller chez mon oncle, qui a une ferme au-dessous de la Nouvelle-Orléans. Une distance de 1400 milles avec 16 dollars en poche ! Cela ne nous aurait pas menés loin à bord d'un steamer. Par bonheur la chance s'en est mêlée. Dans la dernière crue, j'ai mis le grappin sur ce radeau. Seulement nous rencontrions des gens qui refusaient de croire que Jim est à moi. Il y a plus de danger peut-être à voyager la nuit ; mais au moins on ne nous tracasse pas.

– Je comprends, dit le duc. Une centaine ou deux de dollars à empocher, cela tente toujours. Laissez-moi faire. Je trouverai un moyen qui nous permettra de naviguer sans craindre les curieux. Pour le moment, inutile de se creuser la cervelle. Il serait malsain de nous montrer aujourd'hui dans le voisinage de cette ville.

L'après-midi était déjà avancé lorsque les feuilles commencèrent à frissonner et des éclairs de chaleur partirent de tous les côtés. On n'avait pas de peine à deviner que le temps ne tarderait pas à se gâter. Le duc et le roi allèrent inspecter le wigwam pour voir à quoi nos lits ressemblaient. Le mien se composait d'un matelas acheté à mon intention par Jim, qui se contentait d'un tas de paille. On ne dort jamais très bien sur la paille – elle vous pique et vous réveille, avec son froufrou de feuilles mortes, quand on se retourne. Le duc déclara qu'il prendrait le matelas. Le roi n'entendait pas de cette oreille-là.

– Il me semble, dit-il d'un ton grincheux, que la différence des rangs aurait dû vous suggérer que le choix m'appartient. Un tas de paille n'est pas un lit convenable pour moi. Votre Grâce voudra bien me laisser le matelas.

Je craignis un instant une nouvelle dispute ; aussi fus-je enchanté lorsque le duc répondit sans se fâcher :

– Hélas ! Les deux lits se valent. Pourvu que je sois à l’abri, je n’en demande pas davantage.

Nous attendîmes, pour partir, le coucher du soleil. Le roi et le duc s’étaient glissés dans le wigwam, après m’avoir recommandé de n’allumer notre lanterne que quand le radeau se trouverait assez loin de la ville.

Ce ne fut que vers dix heures que l’orage éclata. Non, je n’ai jamais entendu le vent hurler de la sorte ; à chaque minute partait un éclair qui embrasait tout le ciel et montrait les crêtes blanches des vagues à un demi-mille de distance. À travers la pluie on voyait la côte comme à travers un nuage de poussière. Les arbres semblaient se tordre sous l’effort de la rafale ; puis venait un h-wack – broum, broum, boum... broum, qui s’éloignait en grondant, suivi d’un autre éclair et d’un autre coup de tonnerre. Lors même que le wigwam eût été vide, je n’aurais pas songé à me coucher. On ne voit pas tous les jours un orage comme celui-là.

Plus d’une fois les vagues faillirent m’enlever. Peu m’importait. Je ne serais guère remonté à bord plus mouillé que je ne l’étais déjà.

Peu à peu l’orage se calma. Jim pouvait se passer de moi maintenant, et je me dirigeai vers le wigwam ; mais pour y entrer il aurait fallu marcher sur les jambes du roi ou sur celles du duc. Je m’allongeai donc en plein air. Il ne pleuvait presque plus et je me moquais de la pluie, parce qu’elle n’était pas froide. Jim finit par me réveiller ; je pris sa place et il ne tarda pas à ronfler.

Au point du jour, je le réveillai à son tour et, selon notre coutume, nous remisâmes le radeau dans une bonne cachette.

Nos voyageurs avaient-ils bien dormi ? Je n’en sais rien. En tout cas, ils ne nous remercièrent seulement pas d’avoir veillé pour eux.

Après déjeuner, le roi tira de sa poche un paquet de cartes et proposa au duc une partie de seven-up, à 5 cents la partie, pour passer le temps. Ils en eurent bientôt assez.

– Bah ! dit le duc en riant, nous jouerions jusqu’à demain sans nous faire de mal – nous sommes de même force, et au besoin cela nous servira peut-être. En attendant, arrangeons un plan de campagne. J’ai plus d’une corde à mon arc.

Là-dessus il fouilla dans son sac de voyage, où il prit plusieurs liasses de prospectus imprimés qu’il lut à haute voix. Un de ces imprimés disait : « Le célèbre phrénologue, le docteur Armand de Montalban, de Paris, donnera demain une conférence sur l’art de reconnaître le caractère des gens à la conformation de leur crâne. Il fournira à ceux qui lui en feront la demande un diplôme signé où seront énumérés leurs défauts et leurs qualités. Prix d’entrée, 10 cents. Prix du diplôme, 25 cents. »

Un second prospectus annonçait l’arrivée de l’incomparable tragédien Garrick jeune, des théâtres royaux de Londres et de Paris. Dans d’autres il changeait de nom et promettait des choses

merveilleuses. Il se vantait, par exemple, de posséder la fameuse baguette magique à l'aide de laquelle on découvre les sources d'eau ou les trésors cachés.

– Tout cela m'a souvent réussi, dit-il en serrant ses papiers. Il ne s'agit que de sonder le terrain. J'avoue cependant que j'ai un faible pour le théâtre. Êtes-vous jamais monté sur les planches, Royauté ?

– Non, jamais.

– Eh bien, d'ici à peu, vous chausserez le cothurne, grandeur déchue. À la première occasion, nous louerons une salle où nous représenterons le combat de Richard III et la scène du balcon dans Roméo et Juliette. Que pensez-vous de mon idée ?

– Pour tout ce qui promet de rapporter quelques dollars, je suis votre homme, Bridgewater. Croyez-vous pouvoir m'apprendre à jouer la comédie ?

– Avez-vous une bonne mémoire ?

– Oui.

– Bon, je me charge du reste. Commençons tout de suite, cela nous aidera à tuer le temps.

Alors il raconta l'histoire de Roméo et Juliette. Il termina en disant qu'il avait l'habitude de remplir le rôle de Roméo et que le roi remplirait celui de Juliette.

– Mais Juliette est une jeune fille, répliqua le roi.

– Ne vous inquiétez pas. Grâce au costume, on ne verra pas votre tête chauve. D'ailleurs la scène sera faiblement éclairée. Juliette est perchée sur son balcon, où elle vient soupirer au clair de la lune avant de se coucher. Elle a déjà mis son peignoir et son bonnet de nuit. Je vais vous montrer sa toilette.

Il prit dans sa valise plusieurs vêtements de toile peinte qu'il dit être les armures moyen âge de Richard III et de Gloster, un long peignoir de coton blanc et une coiffe de la même étoffe garnie de ruches. Comme le roi ne paraissait qu'à moitié satisfait, le duc lui expliqua que l'on doit tenir compte de l'illusion scénique. Il ouvrit ensuite un livre où il lut les rôles en levant tour à tour chaque bras, en roulant les yeux et en piaffant.

– Cela suffit pour la première leçon, dit-il enfin ; nous répéterons quand vous saurez votre rôle par cœur.

Il y avait une petite ville à 3 milles environ de l'endroit où nous nous étions arrêtés. Après dîner, le duc annonça qu'il avait trouvé le moyen de voyager en plein jour sans danger pour Jim et qu'il désirait se rendre à la ville afin de réaliser son projet. Le roi offrit de l'accompagner. Naturellement, ils comptaient sur moi pour manier les rames, et le canot fut vite lancé.

Dans la ville, personne ne bougeait. Les rues restaient presque désertes, comme un dimanche. Nous rencontrâmes enfin, se chauffant au soleil dans une cour, un nègre malade. Tout le monde,

sauf les infirmes, était parti pour une prédication en plein air qui se tenait dans un bois, à 2 milles environ de la ville. Le roi se renseigna sur le chemin à suivre ; il déclara qu'il avait rarement assisté sans profit à un camp-meeting et qu'il assisterait à celui-là.

Quant au duc, il cherchait une imprimerie. Nous ne tardâmes pas à découvrir un atelier établi au-dessus d'une boutique de menuisier. Typographes et menuisiers avaient disparu, laissant les clefs aux portes. L'atelier était en même temps un bureau de journal, et je ne me rappelle pas avoir vu un endroit aussi sale. On y marchait sur une litière de paperasses et de poussière – des murs barbouillés de taches d'encre ou couverts d'affiches maculées dont quelques-unes donnaient le portrait d'un cheval volé ou d'un nègre fugitif. Bridgewater, après avoir fureté partout, ôta son habit.

– Là, dit-il, je me sens chez moi ; j'ai ce qu'il me faut pour composer une petite affiche dans l'intérêt de Jim et de l'équipe du radeau. Je n'ai pas besoin de vous.

Moi et le roi nous nous mîmes donc en route pour le camp-meeting. Nous y arrivâmes au bout d'une demi-heure, tout en nage, car il faisait joliment chaud. Le bois était rempli de chevaux et de charrettes. La prédication en plein vent avait attiré au moins un millier de personnes. Les chevaux frappaient du pied pour chasser les mouches et mangeaient dans les augets fixés derrière les voitures. Ça et là, sous des hangars construits à l'aide de perches et de branches d'arbres, on vendait de la limonade, du pain d'épice, des melons d'eau et d'autres provisions.

Les missionnaires se tenaient sous des hangars du même genre, mais plus grands. Deux ou trois rangées de bancs (des troncs d'arbres à peu près équarris où l'on avait percé des trous pour enfoncer les bâtons qui servaient de pieds) se trouvaient au fond du hangar, en face de la plate-forme réservée aux prédicateurs.

Les femmes, assez pauvrement mises du reste, étaient coiffées de robinsons qui les garantissaient contre les coups de soleil. Les vieilles tricotaient, les jeunes ne se gênaient guère pour rire. Bon nombre de jeunes gens étaient nu-pieds et quelques-uns des enfants ne portaient qu'une chemise de grosse toile.

Sous le premier berceau que nous rencontrâmes, celui qui occupait la plate-forme lisait un cantique. Il entonnait deux vers, puis les auditeurs les chantaient en chœur.

Ensuite le missionnaire commença à prêcher. Il se promenait le long de l'estrade, s'arrêtant parfois pour se pencher en avant ; tantôt il levait au-dessus de sa tête la Bible qu'il avait à la main, tantôt il la tenait à bras tendu, comme pour nous l'offrir, en criant de toute la force de ses poumons :

– Contemplez ce livre et vivez ! Abreuvez-vous à la source de la vérité. Frappez, et la porte vous sera ouverte. Venez, pécheurs endurcis ! Venez, âmes contristées et brisées ! Venez vous asseoir sur le banc du repentir...

Et ainsi de suite. On n'entendait presque plus ce qu'il disait, à cause des sanglots, des *amens* et des *alleluias* qui partaient de tous les côtés. Des gens se levaient, les yeux pleins de larmes et gagnaient, à travers la foule, les bancs placés près de l'estrade.

Eh bien, le roi s'était d'abord tenu si tranquille que je ne faisais pas attention à lui. Jugez de ma surprise lorsque je le vis arriver, tout essoufflé, au pied de l'estrade, où le prédicateur le fit bientôt monter. Il y eut entre eux une sorte de discussion qui ne dura pas longtemps.

– Non, non, s'écria le nouveau venu ; je conviens avec vous que l'on ne doit pas cacher sa lumière sous le boisseau ; mais je ne suis pas habitué à parler en public.

Le calme s'était rétabli peu à peu, car il n'en avait pas fallu davantage pour exciter une vive curiosité.

– Si, si, parlez !

Alors le roi ne se fit plus prier. Il se campa au milieu de la plateforme. Il raconta que, pendant trente ans, il avait exercé le métier de pirate dans l'océan Indien et commis ou fait commettre des atrocités dont il se repentait maintenant. Au printemps dernier, plus d'une moitié de son équipage avait péri dans un combat, et il était revenu aux États-Unis pour trouver des recrues. Grâce au ciel, la veille même, il avait été dépouillé de tout ce qu'il possédait et les voleurs l'avaient jeté sur la côte sans un cent. Oui, grâce au ciel ! Grâce au hasard providentiel qui avait dirigé ses pas, car il avait de son côté dépouillé le vieil homme et il se sentait heureux pour la première fois de sa vie. Si pauvre qu'il fût, il était décidé à se remettre en route, à regagner l'océan Indien et à racheter son passé en s'efforçant de ramener les pirates dans la voie du salut. Ah ! Il ne connaissait que trop bien ces flibustiers, et si quelqu'un pouvait les convertir, c'était lui. Certes, sans argent, il lui faudrait beaucoup de temps pour les rejoindre ; mais sa résolution était prise. Chaque fois qu'il aurait la joie de convertir un pirate, il lui dirait : « Ne me remerciez pas – tout le mérite revient à ces braves gens du camp-meeting de Pokeville et à l'éloquent prédicateur dont la parole... »

Il fondit en larmes et s'arrêta. Alors quelqu'un cria : « Faisons une quête pour lui ! » et aussitôt une demi-douzaine d'individus se mirent en avant. Mais un autre dit : « Non, qu'il passe le chapeau lui-même. »

Le roi traversa donc la foule, son chapeau à la main, en s'essuyant les yeux et en remerciant les gens qui se montraient si bons pour les pauvres pirates. On l'engagea à passer au moins une semaine à Pokeville. Tout le monde voulait l'avoir. Mais il dit qu'il avait hâte de regagner l'océan Indien afin de se mettre à l'œuvre.

Quand nous remontâmes à bord du radeau, il s'empressa de compter le produit de sa collecte et reconnut qu'il avait empoché 87 dollars et 75 cents. En outre il rapportait une cruche pleine de whisky, qu'il avait trouvée sous une voiture en traversant le bois.

Le duc, qui s'était flatté d'avoir fait une bonne journée, avoua que le roi lui damait le pion. Il avait composé, à la demande d'un fermier dont on venait de voler les chevaux, deux petites affiches – bénéfice net, 4 dollars. Il avait reçu 4 dollars d'annonces à insérer dans le journal, en réduisant le prix de moitié, à la condition qu'il le toucherait d'avance. L'abonnement coûtait 2 dollars par an ; mais il avait donné quittance, contre un demi-dollar en espèces, à trois abonnés qui offraient, selon

leur habitude, de payer en bois de chauffage ou en légumes. Il venait d'acheter le journal, leur dit-il, et renonçait à l'ancien système.

Enfin il nous montra une autre feuille volante dont il avait tiré gratis un seul exemplaire, à notre intention. On y voyait, comme en-tête, l'image d'un nègre qui se sauvait à toutes jambes, portant sur l'épaule un paquet attaché à un bâton. Sous l'image on lisait en grosses lettres : 200 DOLLARS DE RÉCOMPENSE. Quant au texte, il concernait Jim, dont il donnait un portrait bien plus ressemblant que le vieux cliché trouvé dans l'imprimerie. À la suite du signalement on lisait : « Ledit Jim s'est évadé de la plantation de Saint-Jacques, à 40 milles au-dessous de la Nouvelle-Orléans. Quiconque le ramènera recevra la récompense promise. »

– Là, dit le duc, l'affaire est dans le sac. Les curieux peuvent venir ; nous les verrons arriver de loin et ils trouveront Jim couché pieds et poings liés dans le wigwam. Nous montrerons cet avis et nous dirons que nous avons attrapé le fugitif au bord du fleuve. Comme nous ne sommes pas riches, nous avons acheté ce bout de radeau pour aller toucher la récompense. Des menottes feraient bon effet, mais elles contrediraient l'histoire de notre pauvreté. Les chaînes ressembleraient trop à de la bijouterie, il faut nous contenter de cordes.

Le roi adressa des compliments au duc et je fus obligé de convenir que nous n'aurions plus besoin de nous arrêter à cause de Jim. Toutefois ce jour-là on jugea prudent de ne pas se montrer en plein jour, parce que l'affaire de l'imprimerie ne manquerait pas de causer un beau tapage.

Nous nous tîmes cois jusqu'à la tombée de la nuit ; alors nous filâmes et la lanterne ne fut hissée qu'à une bonne distance de la ville. Le lendemain matin, lorsque Jim me réveilla vers quatre heures, il me demanda :

– Massa Huck, pensez-vous que nous tomberons sur beaucoup de rois pendant ce voyage ?

– Non, je ne crois pas, Jim.

– Tant mieux, un passe encore ; mais c'est assez. Celui-là est presque ivre mort, et le duc ne vaut guère mieux.

## **XVII. Le caméléopard**

Le soleil était levé et nous ne songions plus à nous cacher. Le roi et le duc vinrent nous rejoindre. Ils avaient l'air assez engourdis, mais un bain les tira de leur torpeur. Après déjeuner, le roi ôta ses bottes, releva son pantalon et s'assit au bord du radeau afin d'apprendre par cœur son Roméo et Juliette. Ce fut vite fait. Ensuite le duc, après lui avoir montré vingt fois comment il devait dire chaque phrase, en lui indiquant les endroits où il fallait soupirer ou poser la main sur son cœur, se déclara satisfait.

– Rappelez-vous, dit-il, que Juliette est une jeune fille douce et langoureuse ; elle ne doit pas mugir comme un taureau, ou braire comme un âne ; elle doit roucouler le nom de Ro...o...méo d'une voix de tourterelle.

Le même jour, ils s'armèrent de deux épées, que le duc avait fabriquées avec des lattes, et répétèrent la scène du combat, qui me parut bien plus amusante que celle du balcon. Le duc s'appelait Richard III, et le roi Richmond. Ils n'y allaient pas de main morte ; la façon dont ils s'escrimaient et s'injuriaient vous coupait la respiration. Sa Majesté finit par faire un pas de trop en arrière et tomba dans l'eau ; puis ils se reposèrent en causant de leurs aventures dans ces parages.

– Capet, dit le duc après dîner, nous donnerons une représentation de premier ordre dès qu'une bonne occasion s'offrira. Seulement, il me semble nécessaire d'allonger un peu la sauce. Vous récitez le fameux monologue d'Hamlet...

– Le fameux quoi ?

– Comment, le fameux quoi ? Shakespeare n'a rien écrit de plus sublime. Un acteur est sûr d'être applaudi à tout rompre dans ce morceau-là, pourvu qu'il sache lever les yeux au ciel, froncer les sourcils, porter la main à son front, se croiser les bras, grincer des dents et prendre des airs de saule pleureur au moment convenable. Quant au costume, on le trouve partout. Il n'y a qu'à emprunter un manteau de deuil et un panache noir à l'entrepreneur des pompes funèbres.

– J'aime mieux ce costume de croque-mort que celui de Juliette.

– Eh bien, apprenez le discours par cœur. Vous vous en tirerez à merveille.

On ne s'ennuyait pas sur le radeau. Ce n'étaient que combats et répétitions. On s'arrêtait parfois pour acheter des provisions dans les petites villes que nous apercevions le long de la côte. J'emmenai le duc dans le canot ; mais il revenait en s'écriant : « Rien à faire ! » Cependant il ne s'était pas dérangé en pure perte, il avait fait imprimer son programme afin d'être prêt à tout événement.

Enfin la chance le favorisa. Nous arrivâmes, au bout de deux ou trois jours, en face d'un bourg assez peuplé. Le radeau fut amarré un demi-mille plus loin, dans une crique que les cyprès transformaient en une sorte de tunnel, et, sauf Jim, nous montâmes tous à bord du canot.

Un cirque ambulante devait donner une représentation dans l'après-midi et repartir le soir même. Or, les cirques attirent toujours beaucoup de monde, de sorte que nous tombions bien. Le duc loua la salle des réunions publiques et nous allâmes coller notre affiche dont voici la copie :

RENAISSANCE SHAKESPEARIENNE !!!

---

GRANDE ATTRACTION !!

POUR UN SOIR SEULEMENT !!

L'ILLUSTRE TRAGÉDIEN

**DAVID GARRICK JEUNE**

Du théâtre royal de Drury-Lane (Londres)

ET

**EDMOND KEAN L'AÎNÉ**

Du théâtre royal de Haymarket

ET DE TOUS LES THÉÂTRES IMPÉRIAUX DU CONTINENT

PARAÎTRONT DANS LEUR SUBLIME

SPECTACLE SHAKESPEARIEN INTITULÉ

**LA SCÈNE DU BALCON**

DE

**ROMÉO ET JULIETTE**

ROMÉO..... M. GARRICK.

JULIETTE..... M. KEAN.

Nouveaux décors, nouveaux costumes, nouveaux accessoires.

SUIVIE

DE L'ÉMOUVANT ET TRAGIQUE COMBAT

**DE RICHARD III**

RICHARD III..... M. GARRICK.

RICHEMOND..... M. KEAN.

LE SPECTACLE

*(À la demande générale)*

SE TERMINERA PAR L'IMMORTEL MONOLOGUE DE

HAMLET !!!

OÙ L'ILLUSTRE KEAN

S'EST FAIT APPLAUDIR PENDANT 300 NUITS CONSÉCUTIVES

À PARIS

*D'impérieux engagements européens rendent impossible une seconde représentation.*

ENTRÉE : 25 CENTS

Les affiches posées, nous nous mîmes à flâner à travers la ville. Presque toutes les maisons étaient entourées de petits jardins où il ne poussait que de mauvaises herbes, des tessons de bouteille, des souliers éculés, des chiffons et des boîtes de fer-blanc défoncées. Les clôtures formées de planches disparates, les unes couvertes de mousse, les autres fraîchement rabotées, se penchaient en avant ou en arrière. Plusieurs de ces clôtures semblaient avoir été blanchies à la chaux à une époque quelconque – du temps de Christophe Colomb, disait le duc. Dans la plupart des jardins on voyait des porcs et des gens qui cherchaient à les chasser.

Les boutiques s'ouvraient sur la grande rue, avec des auvents soutenus par des poteaux auxquels les visiteurs attachaient leurs chevaux. Le long des murs, des caisses d'emballage, des tonneaux vides où un tas de lambins se tenaient perchés, fumant, bâillant, déchiquetant leur siège avec un couteau de poche. Ils portaient tous des chapeaux de paille aussi larges qu'un parapluie ; mais les habits et les gilets étaient rares.

Dans toutes les rues on enfonçait dans une boue noire qui nulle part n'avait moins de deux ou trois pouces de profondeur. De temps en temps une truie arrivait avec sa famille ; elle se vautrait au beau milieu de la chaussée, fermait les yeux, agitait les oreilles, se laissait traire, et avait l'air aussi heureux que si le gouvernement la payait pour ça. Tout à coup quelqu'un se mettait à crier : « Chou-là, chou-là, Turc ! » et la truie détalait en grognant avec ses petits et avec un chien ou deux à chaque oreille. Alors les badauds se levaient et restaient debout jusqu'à ce qu'elle eût disparu ; mais, pour les réveiller complètement, il aurait fallu un combat de chiens.

Plus l'heure s'avavançait, plus il arrivait de monde. Lorsqu'on commença à se diriger du côté du cirque, dressé sur la grande place, je fis comme les autres. Je profitai du moment où celui qui montait la garde venait de s'éloigner pour me glisser sous la toile. J'avais toujours ma pièce d'or de 20 dollars et quelque menue monnaie ; mais à quoi bon gaspiller son argent sans nécessité, surtout lorsqu'on ne sait pas ce qu'on recevra en échange ?

Eh bien, vrai, je n'aurais pas regretté le prix de ma place quand je vis entrer les écuyers et les écuyères qui arrivaient deux à deux, un monsieur à côté d'une dame. Il y en avait au moins vingt. Les dames étaient très belles, avec un teint plus rose et plus blanc que celui d'un enfant qu'on vient de débarbouiller. Leurs costumes devaient avoir coûté des millions de dollars, car ils paraissaient couverts de diamants. Ceux des hommes valaient beaucoup moins, je crois ; mais ils avaient l'air si fier que personne n'aurait osé le leur demander. C'était magnifique.

Après avoir fait une ou deux fois le tour de la piste, les voilà qui se lèvent et se tiennent debout sur leurs selles. Le maître du cirque – un monsieur très raide – tournait autour du poteau qui soutenait le milieu de la tente en faisant claquer sa chambrière et en criant houp ! houp ! Le clown marchait sur ses talons et imitait ses gestes. Bientôt les brides furent lâchées ; les dames se posèrent les poings sur les hanches ; les messieurs se croisèrent les bras et les chevaux partirent à fond de train. Enfin la musique endiablée cessa et le galop s'arrêta brusquement. Hommes et femmes sautèrent

l'un après l'autre dans l'arène, firent les plus jolis saluts qu'il soit possible de voir et disparurent au pas de course au milieu des bravos.

Et ce n'était que le commencement. Mais vous m'accuseriez de mentir si je vous racontais tous les merveilleux tours de force que ces gens-là accomplirent quand ils revinrent un à un dans des costumes différents. Le clown, qui essayait de les imiter, finissait presque toujours par tomber à plat ventre, le nez dans la sciure de bois. Cela n'empêchait pas les imbéciles de l'applaudir tout comme s'il avait réussi. Par exemple, il avait la langue bien pendue. Le maître du cirque ne pouvait pas lui dire un mot sans s'attirer une riposte des plus drôles. Je ne sais pas où le clown allait chercher ces réponses-là ; il m'aurait fallu au moins un an pour en trouver la moitié. À un moment, un gros lourdaud, que ses voisins s'efforçaient de retenir, enjamba la balustrade et sauta, ou plutôt roula dans l'arène, en déclarant qu'il voulait monter à cheval. On voyait bien qu'il était ivre, car il trébuchait à chaque pas. Les gens du cirque essayèrent en vain de raisonner avec lui et de le ramener à sa place. Il n'écoutait personne, de sorte que la représentation fut interrompue. Les spectateurs commençaient à se fâcher, quand le maître du cirque intervint.

– Messieurs, pas de tapage, je vous en prie, dit-il. Puisque cet homme veut absolument nous amuser, laissons-le faire. Je crois qu'il en aura bientôt assez, quoique le cheval qu'on vient d'amener ne soit pas trop méchant.

Tout le monde battit des mains. On aida donc le gros paysan à monter en selle. Dès qu'il y fut, le cheval, qui n'était pas habitué à se sentir deux bras autour du cou, se mit à lancer des ruades et à se cabrer. Le clown, qui tenait la bride, dut la lâcher. Alors le cheval partit au grand galop, avec cet individu couché sur son dos et menaçant à chaque minute de tomber à droite ou à gauche, la tête en avant. On avait beau rire, ça ne me paraissait pas drôle, à cause du danger. Au bout du premier tour, il réussit à saisir la bride et à se mettre à califourchon, chancelant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Tout à coup il lâcha la bride, sauta d'un bond sur la selle et s'y tint debout, aussi à l'aise que s'il n'avait jamais été ivre, bien que son cheval allât bon train, je vous le garantis. Puis il commença à ôter ses habits et à les lancer au milieu du cirque. Les vestes, les pantalons, les cravates, les perruques pleuvaient ; il y en avait de toutes les couleurs et on ne voyait presque plus clair. Il se déshabilla si vite que l'on eut à peine le temps d'admirer ses dix-huit déguisements. Enfin il resta dans son vrai costume, un superbe costume collant qui resplendissait de paillettes d'or ou d'argent. Il ne ressemblait plus au lourdaud qu'on avait voulu mettre à la porte. Il cingla son cheval avec sa cravache, fit encore une fois le tour de la piste, sauta à terre, salua, et courut en sautillant du côté de l'écurie, tandis qu'on poussait des cris de surprise.

L'individu qu'on avait pris pour un ivrogne était tout bonnement le meilleur écuyer de la troupe, qui avait imaginé cette frime sans prévenir personne. Le directeur paraissait furieux, et je n'aurais pas voulu être dans la peau de celui qui venait de lui jouer ce tour – non, pas pour 1000 dollars. Mes voisins soutenaient que la chose avait été arrangée d'avance et qu'il savait à quoi s'en tenir ; mais je n'en crois rien. En tout cas, ce cirque-là aura ma pratique chaque fois que je le rencontrerai.

Notre représentation à nous n'obtint pas le même succès, tant s'en faut. Elle n'attira qu'une trentaine de spectateurs. Ils pouffèrent de rire tout le temps et n'attendirent pas la fin du spectacle. Leur bonne humeur semblait avoir exaspéré le duc.

– Pas l'ombre d'un applaudissement ! s'écria-t-il. Bah ! Avec ces gens-là, Garrick et Kean eux-mêmes auraient raté les plus beaux effets. Ils sont incapables d'apprécier Shakespeare. Il leur faut des farces de bateleur et je leur en servirai une.

Le lendemain matin, il se procura quelques feuilles de papier d'emballage, une bouteille d'encre, un pinceau et composa ce nouveau programme, dont plusieurs exemplaires furent vite collés sur les murs de la ville :

### **SALLE DES RÉUNIONS PUBLIQUES**

—————  
TROIS REPRÉSENTATIONS SEULEMENT !

LE CÉLÈBRE TRAGEDIEN

EDMOND KEAN L'AÎNÉ

DE TOUS LES THÉÂTRES ROYAUX DU CONTINENT

JOUERA SEUL

Sous la direction du fameux

DAVID GARRICK JEUNE

L'INIMITABLE INTERMÈDE DU

**CAMÉLÉOPARD**

OU

L'HOMME À QUATRE PATTES !!!

ENTRÉE : 50 CENTS

Puis au bas de l'affiche, en très grosses lettres, on lisait :

**LES FEMMES ET LES ENFANTS NE SERONT PAS ADMIS**

– Là, dit le duc, si cette dernière ligne ne les amène pas, c'est que je ne connais pas les gens de l'Arkansas.

On avait déjà presque entièrement démoli notre estrade. Nous passâmes une bonne partie de la journée à la remonter, à disposer un rideau et à couper des chandelles pour éclairer la rampe. Ce soir-là, la salle fut remplie en un clin d'œil. Quand il n'y eut plus de place, le duc, qui avait veillé lui-même à l'entrée de la salle, fila par une porte de derrière, monta sur les tréteaux et passa devant le

rideau. Après avoir distribué trois beaux saluts, à droite, à gauche, au milieu, il prononça un petit discours. L'intermède auquel on allait assister était le spectacle le plus merveilleux que l'on eût jamais vu. Le célèbre Edmond Kean s'y montrait sous un jour nouveau. Sans l'aide des journalistes – car il dédaignait les éloges payés – il y avait obtenu des succès qui dépassaient toutes ses espérances, etc., etc. Enfin, comme le public s'impatientait, le duc se glissa derrière la toile, qui ne tarda pas à se lever.

Alors le roi arriva à quatre pattes en imitant un cheval qui se cabre. En fait de costume, il ne portait qu'un bout de caleçon ; mais sa peau, tatouée et rayée, brillait de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Il n'y a pas à dire, c'était très drôle. On crevait de rire. Quand il fut fatigué de caracoler, de grimacer, d'aboyer, de miauler, il tourna le dos et disparut en sautillant dans la coulisse. On le rappela, il dut recommencer jusqu'à trois fois et on n'en avait pas encore assez.

À la fin, le duc fit baisser le rideau et s'avança en posant la main sur son cœur. Il annonça qu'à son vif regret la tragédie du Caméléopard ne serait jouée que deux fois encore, parce qu'un engagement le rappelait à Londres, où toutes les places étaient retenues d'avance au Théâtre royal de Drury-Lane. Puis il salua et ajouta que, flatté d'avoir réussi à charmer un public aussi intelligent, il espérait que ces messieurs engageraient leurs amis à assister aux deux dernières représentations.

– Comment, c'est déjà fini ? s'écria-t-on.

– Oui, messieurs, répondit le duc. L'affiche ne promet qu'un intermède, et, vous ne devez pas l'ignorer, un intermède ne dure jamais longtemps.

Alors il y eut un beau vacarme.

– C'est une attrape ! On nous a mis dedans !

Tout le monde s'était levé ; on allait escalader la scène et empoigner ces tragédiens lorsqu'un grand monsieur, très bien habillé, sauta sur un banc et cria :

– Un moment, messieurs. Je n'ai qu'un mot à dire.

On s'arrêta pour l'écouter et il reprit :

– Nous sommes atrocement floués, j'en conviens ; mais vous ne tenez pas à devenir la risée de nos concitoyens, je pense ? Si la chose s'ébruite trop tôt, nous n'en entendrons jamais la fin, tant que nous vivrons. Donc, ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de sortir d'ici tranquillement et de porter le spectacle aux nues. De cette façon le reste de la ville se laissera mettre dedans et n'aura pas le droit de se moquer de nous.

– Oui, oui, cria-t-on. Le juge a raison.

– Eh bien, c'est convenu. Pas de tapage – pas un mot qui puisse donner l'éveil. Rentrez chez vous et conseillez à ceux qui n'ont pas donné dans le panneau de venir voir cet intermède.

Le jour suivant toute la ville parlait de ce curieux spectacle, si bien que le soir la salle fut encore comble. Le public vit que le juge et les autres s'étaient moqués de lui ; mais il ne se fâcha pas trop. Cela ne parut pas étonner le duc.

Nous avons apporté un tas de provisions à bord, et quand nous eûmes soupé, le duc dit à Jim de démarrer. On s'arrêta à 2 milles environ au-dessous de la ville et on établit le radeau dans un endroit où il aurait fallu de bons yeux pour le découvrir.

La troisième représentation attira encore plus de monde que les deux premières. Cette fois, ce n'étaient pas des nouveaux venus. Je remarquai que chaque spectateur arrivait les poches gonflées ou chargé d'un paquet bien enveloppé qu'il cherchait à cacher. Je devinai vite que ces paquets ne sortaient pas d'une boutique de parfumeur. Ils sentaient les œufs malades et les légumes pourris. Si je sais distinguer un chat mort à son odeur – et je m'y connais – j'en comptai soixante-quatre qui passèrent sans payer leur place. Je me faufilai un instant dans la salle ; mais je n'y restai pas longtemps. Je rejoignis le duc qui touchait lui-même le prix d'entrée.

– On étouffe, il n'y a plus de place, lui dis-je.

– Arrivez donc, me cria-t-il de façon à être entendu. Le spectacle commence dans dix minutes, et on a besoin de vous là-haut.

Je le suivis ; seulement je n'avais pas la moindre envie de monter sur la scène – je n'aime pas les œufs pourris. Il s'éloigna sans se presser ; mais il ne m'invita pas à monter. Dès qu'il eut tourné le coin, il allongea le pas et me dit :

– Maintenant, il s'agit de courir comme si le diable était à nos trousses. Au radeau !

Nous sautâmes à bord en même temps, aussi essoufflés l'un que l'autre, et deux secondes plus tard nous filions au milieu du fleuve, sans lanterne et sans avoir échangé une parole avec Jim qui se tenait prêt à partir. Je pensais au pauvre vieux roi, et je me demandais comment il parviendrait à se tirer d'embaras. J'aurais pu me dispenser de le plaindre, car il ne tarda pas à se glisser hors du wigwam.

– Eh bien, duc, demanda-t-il, avons-nous fait une bonne recette ?

Il n'avait pas mis le pied dans la ville ce jour-là !

Nous n'allumâmes notre lanterne qu'à deux ou trois milles plus loin. Durant le souper, les tragédiens se montrèrent très gais.

– Les imbéciles ! dit le duc. Je savais bien que notre premier public ne se vanterait pas d'avoir donné dans le panneau et qu'il nous enverrait les autres gobe-mouches de la ville. Je savais aussi qu'ils voudraient tous prendre leur revanche à la troisième représentation. En effet, c'était leur tour, et j'espère qu'ils ont profité de l'occasion pour se régaler. Les provisions ne leur manquaient pas. Les trois séances avaient rapporté 465 dollars à ces deux fourbes, et on rirait à moins.

## XVIII. Un deuil de famille

Le jour commençait à baisser lorsque nous amarrâmes notre radeau au bord d'une île située presque au milieu du fleuve. De chaque côté on voyait une petite ville où Bridgewater pensa qu'il y avait peut-être quelque chose à tenter. Sa première idée fut de donner de nouvelles représentations du Caméléopard ; mais le roi déclara qu'il ne serait pas prudent de recommencer trop tôt.

– Avez-vous un meilleur projet en tête ? demanda le duc.

– À quoi bon former un projet sans avoir sondé le terrain ? Pour le moment, il s'agit de souper et de dormir. Demain, j'irai jeter un coup d'œil là-bas et nous verrons si cela vaut la peine de nous arrêter.

J'ai oublié de dire qu'ils s'étaient habillés à neuf aux dépens des spectateurs dont ils avaient empoché l'argent. Je ne me serais jamais figuré à quel point les habits changent un homme. Vous les auriez pris pour de vrais gentlemen. Le roi surtout paraissait si respectable, si bon, si doux, que personne ne l'aurait soupçonné d'avoir rempli le rôle d'un caméléopard. Son costume noir lui donnait l'air d'un clergyman ; mais je ne m'y fiais pas et j'avais encore plus peur de lui que du duc.

Le lendemain, le roi, après avoir déjeuné d'un aussi bon appétit que s'il n'avait pas soupé comme un ogre, m'ordonna de préparer le canot, puis continua à causer avec son ami ; quand je revins, j'entendis la fin de leur conversation.

– C'est entendu, Bridgewater ; si je ne lève pas un lièvre, vous vous mettrez en chasse du côté de l'Arkansas.

– Pourquoi choisissez-vous la rive la plus éloignée ?

– Vous voyez ce vapeur à l'ancre, qui prend du fret un peu au-dessus de la ville que je veux explorer ? Je monterai à bord et on croira, en me voyant descendre, que j'arrive de Saint-Louis, de Cincinnati, ou d'une autre grande cité. Cela inspirera plus de confiance... Tout est prêt, Huck ? En route et nage vers le steamer.

Il n'eut pas besoin de me le dire deux fois. Quelle chance ! Une promenade à bord d'un steamer ! Je me rapprochai de la rive, puis je filai le long de la côte, où le courant n'était pas fort. Bientôt nous aperçûmes, assis au bord de l'eau, entre deux valises, un jeune homme qui n'avait pas l'air d'avoir inventé la poudre et qui nous regardait en s'épongeant le front.

– Aborde là, Huck, me dit le roi, qui ajouta, en s'adressant au jeune homme : Pouvez-vous m'apprendre le nom de cette ville que nous venons de dépasser ?

– Parbleu, puisque j'y suis né. C'est Nantuck.

– Et où allez-vous, mon ami ?

– Au steamer, monsieur, et je voudrais déjà y être, car je suis si fatigué que j'ai dû m'arrêter pour me reposer.

– Je m'en doutais. Montez dans le canot alors. Là, ne vous occupez pas de vos valises, mon domestique s'en chargera... Adolphe, sautez à terre et aidez ce gentleman.

Adolphe, c'était moi, je le vis bien, et je sautai à terre. Quelques minutes après, nous nous remettions tous les trois en route. Le jeune homme se montra très reconnaissant de la corvée qu'on lui évitait.

– Quand je vous ai vu, dit-il au roi, après nous avoir remerciés, j'ai d'abord pensé : « C'est peut-être M. Wilks, et je suis fâché qu'il arrive trop tard. » J'ai vite reconnu que je me trompais, parce que vous remontiez le fleuve au lieu de descendre à Nantuck.

– En effet, je ne suis pas M. Wilks. Je m'appelle Blodjet, le révérend Alexandre Blodjet. N'importe, je n'en suis pas moins fâché que M. Wilks ne soit pas arrivé à temps.

– Oh ! Il n'y perdra pas grand-chose en somme, attendu que l'héritage lui revient ; mais le vieux Pierre Wilks aurait donné jusqu'à sa tannerie pour voir ses frères avant de mourir.

Au mot d'héritage le roi avait dressé l'oreille, et il fit causer le jeune homme. Il apprit ainsi que feu Pierre Wilks avait en Angleterre deux frères qui n'étaient jamais venus aux États-Unis. Harvey Wilks était le plus vieux de la famille ; William n'avait que trente ou trente-cinq ans. Le quatrième frère, John, était mort l'année précédente à Nantuck, laissant trois orphelines sans ressources, car ses affaires à lui n'avaient pas prospéré.

– Mais elles hériteront aussi, je suppose, dit le roi.

– On ne sait pas. Pierre Wilks a tout légué à Harvey et à William dans une lettre où il leur recommande ses nièces.

– Pauvre homme, c'est triste de penser qu'il n'a pas vécu assez longtemps pour revoir ses frères. Les avait-on prévenus de sa maladie ?

– Oui, et comme on n'a pas reçu de réponse, cela prouve peut-être qu'ils sont en route.

– Où demeurent-ils ?

– À Sheffield, en Angleterre.

– Que font-ils ?

– William ne fait rien, parce qu'il est sourd-muet. Le vieux Harvey Wilks est pasteur d'une église presbytérienne.

– Est-ce que vous allez loin à bord du steamer ?

– Jusqu'à la Nouvelle-Orléans. Mais ce n'est là qu'une partie du voyage. Je dois m'embarquer mercredi prochain sur un navire à voiles, et je ne m'arrêterai qu'à Rio-Janeiro.

– Un joli voyage ; je vous envierais, si j'étais plus jeune... Comment se nomment les trois filles de John Wilks ? Quel âge ont-elles ?

– Marie-Jeanne, la rousse, a dix-neuf ans, Susanne quinze et Joana quatorze. Joana a un bec-de-lièvre, ce qui ne l'empêche pas d'être aussi bonne que ses sœurs.

– Pauvres enfants, les voilà seules au monde !

– Soyez tranquille, elles ne sont pas trop à plaindre. Les amis de leur oncle sont là, et il n'en manquait pas. Il y a M. Hobson, le prédicateur baptiste ; et le diacre Lot Hovey, et Ben Racker, et Abner Shackelford, et Levi Bell, l'avocat ; et le docteur Robinson, et leurs femmes, et la veuve Bartley et... Il y en a d'autres ; mais, ce sont là les principaux.

Le roi ne cessa d'adresser des questions au bavard que lorsqu'il l'eut complètement vidé. Il finit par connaître Nantuck et les affaires des Wilks comme s'il avait été de la ville. Enfin il lui demanda :

– Pourquoi n'avez-vous pas attendu le steamer au passage, au lieu de faire une longue course à pied par une chaleur pareille ?

– Parce que les bateaux ne se donnent guère la peine de ramasser un voyageur isolé. Les steamers de Cincinnati s'arrêtent quelquefois ; mais celui-là vient de Saint-Louis.

– Et Pierre Wilks était à son aise ?

– À son aise ? Je crois bien : des terres, des maisons, des esclaves, sans compter la tannerie qui, à elle seule, vaut au moins dix mille dollars.

– Quand est-il mort ?

– Hier au soir.

– Alors l'enterrement aura sans doute lieu demain ?

– Oui, vers le milieu de la journée.

Lorsque nous arrivâmes au vapeur, il avait presque fini de charger et ne tarda pas à lever l'ancre. Le roi ne parlait plus de monter à bord, de sorte que je perdis ma promenade. Dès que le steamer se fut éloigné, il me fit remonter le courant en pagayant, puis il débarqua à un mille plus haut et se coucha sur l'herbe.

– Maintenant, me dit-il, repars bien vite et amène-moi le duc avec les sacs de voyage neufs. Préviens-le de ma part que le caméléopard est enfoncé, que nous sommes attendus à Nantuck, et que je lui recommande de se mettre en grande tenue.

Je commençais à deviner de quoi il retournait ; mais je me gardai de dire un mot, naturellement. Quand je revins avec le duc, nous cachâmes le canot. Le roi s'assit sur un tronc d'arbre à côté de

son associé et lui répéta tout ce que notre jeune passager lui avait raconté. En parlant il cherchait à imiter l'accent anglais et Bridgewater lui dit qu'il s'en tirait assez bien.

– Et vous, demanda le roi, saurez-vous faire le sourd-muet ?

– J'ai vu causer des sourds-muets, répliqua Bridgewater, et je serai moins embarrassé que vous. Il faut que je vous donne une leçon pour que nous paraissions habitués à parler par signes. L'essentiel, c'est d'aller très vite, comme si on avait l'alphabet au bout des doigts.

La leçon dura une demi-heure tout au plus. Il ne s'agissait plus que d'attendre le passage d'un steamer. Nous en vîmes défiler trois ; mais le duc eut beau les héler, ils firent la sourde oreille. Enfin il en parut un quatrième qui nous envoya sa yole. Nous grimpâmes à bord et nous apprîmes qu'il venait de Cincinnati. Quand le capitaine sut que nous voulions descendre à Nantuck, c'est-à-dire à une distance de quelques milles, il se mit à jurer et déclara qu'il ne se dérangerait pas pour nous mettre à terre. Le roi conserva son calme.

– Voyons, dit-il, si des gentlemen sont disposés à déboursier chacun un dollar par mille, un steamer peut bien s'arrêter un instant pour les débarquer, je pense.

Le capitaine cessa alors de tempêter, et quand nous eûmes atteint Nantuck, il nous envoya à terre dans la yole. Une douzaine d'individus descendirent sur la berge en voyant arriver un canot. Le roi fut le premier à s'approcher du groupe.

– Mes amis, quelqu'un de vous serait-il assez bon pour m'indiquer la demeure de M. Pierre Wilks ? demanda-t-il.

Aussitôt les flâneurs échangèrent des regards et des clignements d'yeux qui signifiaient clairement : « Là, je vous l'avais bien dit », tandis que l'un d'eux répliquait d'un ton compatissant :

– J'en suis très fâché, monsieur ; mais nous pouvons seulement vous indiquer la maison où il vivait hier au soir.

Alors le vieux parut sur le point de se trouver mal. Le menton appuyé sur l'épaule de l'individu qui venait de répondre, il lui inonda le dos de ses larmes.

– Hélas ! Hélas ! s'écria-t-il, notre pauvre frère... Nous espérions tant le revoir... Je me résigne ; mais c'est dur, c'est trop dur !

Au bout d'une minute ou deux, il se redressa, se retourna, s'essuya les yeux et fit des signes au duc avec ses doigts. Le diable n'y aurait rien compris. Le duc lâcha le sac de voyage qu'il tenait à la main et se mit à pleurer à son tour. On se groupa autour d'eux, leur prodiguant des paroles de sympathie. Ce fut à qui porterait leurs valises. Chemin faisant, on donna au nouveau venu une foule de détails sur les derniers moments de son frère. Le roi s'arrêtait, la larme à l'œil, pour les communiquer au sourd-muet dont la mine désolée vous aurait touché.

Il va sans dire que, pour ma part, je ne les plaignais ni l'un ni l'autre ; sans la frayeur qu'ils m'inspiraient, je les aurais dénoncés.

## XIX. Un bon placement

En moins de deux minutes la grande nouvelle s'était répandue. Les curieux arrivaient de tous les côtés. Beaucoup étaient si pressés, qu'ils n'avaient pas pris le temps de passer leur habit et ils l'endossaient en courant. Bientôt nous fûmes entourés d'une foule qui allait grossissant. Le bruit des pas ressemblait à celui d'un régiment en marche. Du monde à toutes les portes, à toutes les fenêtres. À chaque instant un visage se montrait au-dessus d'une palissade et une voix demandait :

– Ce sont eux ?

– Vous pouvez le parier ! répondait sans s'arrêter un de ceux qui suivaient les voyageurs.

Quand nous arrivâmes à la maison du défunt, il fallut jouer du coude pour y entrer. Les trois nièces avaient déjà été prévenues et elles se tenaient à la porte de la chambre mortuaire.

– Ah ! Marie-Jeanne, s'écria le vieux caméléopard, je t'aurais reconnue entre mille, rien qu'au portrait que mon pauvre Pierre a fait de toi dans ses lettres !

Il la reconnaissait tout bonnement à la couleur de ses cheveux, Marie-Jeanne en effet était rousse, ce qui ne l'empêchait pas d'être une très jolie fille. Ses yeux brillaient, son visage rayonnait, tant l'arrivée de ses oncles la rendait heureuse. Le roi ouvrit les bras et elle s'y jeta, tandis que le bec-de-lièvre tombait dans ceux du duc. Tout le monde se retenait pour ne pas pleurer, et les femmes ne se retinrent pas longtemps.

Enfin, comme par hasard, le roi donna un coup de coude au duc. Ils regardèrent autour d'eux et virent un cercueil posé sur des chaises, dans un coin de la chambre. Alors les deux frères... je veux dire les deux gredins, dont l'un avait passé le bras autour du cou de l'autre, se dirigèrent de ce côté, le visage caché dans leur mouchoir. On s'écarta pour leur laisser le passage libre et toute conversation cessa ; vous auriez entendu tomber une épingle.

Une fois agenouillés près du cercueil, ils firent semblant de sangloter. Non, je n'ai jamais vu des gens fondre en eau aussi facilement. Cela ne dura que deux ou trois minutes, heureusement pour eux, car ils commençaient à me dégoûter. Si Jim avait été là, je crois qu'ils seraient restés à genoux moins longtemps et le roi n'aurait pas eu l'occasion de faire le petit discours qu'il débita en pleurnichant dès qu'il se fut relevé.

Il répéta que c'était une cruelle épreuve pour lui et pour son frère William. Sans l'affreuse tempête pendant laquelle leur navire avait failli périr, ils seraient arrivés à temps... Mais l'épreuve était adoucie par toutes ces démonstrations de sympathie, par ces larmes versées en commun, par la vue de ces jeunes orphelines dont sa présence contribuerait à alléger le chagrin. Elles ne manquaient pas d'amis, il le voyait, et ces amis, il les remerciait du fond du cœur, en son nom et au nom de son frère William, à qui la Providence avait refusé le don de la parole.

Ah ! Je lui aurais volontiers coupé la parole, à lui, quitte à me faire écharper par les sottises qui pleuraient en l'écoulant.

Enfin, après avoir marmotté une demi-douzaine de phrases qui avaient l'air d'une prière, il leva les yeux au plafond et lança un Amen ! Aussitôt quelqu'un dans la foule entonna le premier vers d'un cantique et on se mit à chanter. On se serait cru à l'église. La musique a du bon, elle me fit presque oublier les pleurnicheries de ce vieil imposteur. Mais il n'était pas encore au bout de son rouleau. Lorsqu'on fut arrivé à la fin du cantique, il s'avança de nouveau et dit d'un ton beaucoup moins larmoyant :

– Nous serons très heureux, mes nièces, mon frère et moi, si les principaux amis de la famille veulent bien souper ici et nous tenir compagnie durant cette triste veillée. Si le défunt pouvait parler, je sais qui il nommerait, car il y a des noms qui lui étaient chers et il les citait souvent dans ses lettres. Si je ne me les rappelle pas tous, vous me pardonnerez mon défaut de mémoire. Ceux dont les noms revenaient le plus fréquemment sont le révérend Hobson, le diacre Lot Hovey, Ben Rucker, Abner Shakelford, l'avocat Levi Bell, le docteur Robinson, leurs femmes, et la veuve Bartley.

Le révérend Hobson et le docteur venaient d'être appelés par le même malade ; l'avocat était allé à Louisville pour affaires ; mais les autres se trouvaient là ; ils s'approchèrent pour remercier le roi, lui serrer la main et causer avec lui. Ils serrèrent aussi la main du duc sans rien dire ; ils se contentaient de hocher la tête en souriant bêtement, tandis que le faux sourd-muet faisait des signes sur ses doigts et poussait des gou, gou, gou, comme un baby qui ne peut pas parler.

Le roi ne garda pas sa langue dans sa poche et ne se boucha pas les oreilles non plus. Tout en s'arrangeant de façon à se renseigner sur les gens qui l'entouraient, il rappelait une foule de petits incidents arrivés dans la famille Wilks ou dans la ville. Il mettait à profit les renseignements qu'il tenait du jeune imbécile que nous avons piloté jusqu'au steamer, se gardant bien de faire la moindre allusion à cette rencontre. Tout semblait donc marcher sur des roulettes.

Enfin Marie-Jeanne apporta une lettre adressée à Harvey Wilks. Le roi s'empressa de l'ouvrir et après y avoir jeté un coup d'œil, il la lut à haute voix. Pierre laissait la maison d'habitation et 3000 dollars à ses nièces. La tannerie, les autres immeubles et les esclaves, plus une somme de 3000 dollars, revenaient à ses deux frères qui le remplaceraient comme tuteurs auprès des orphelines. La lettre indiquait l'endroit où ils trouveraient les 6000 dollars qui étaient cachés dans une cave.

– Sans être un homme d'affaires, dit le vieux caméléopard, je sais que cette lettre vaut un testament, malgré l'absence de témoins, car elle est écrite d'un bout à l'autre de la main de Pierre. Toutefois je ne m'explique pas qu'il ait jugé à propos de cacher cet argent.

– Il n'y a pas trop de quoi s'étonner, interrompit la veuve Bartley. Depuis la faillite d'une maison où il avait placé des fonds, il se défiait des banquiers, et il traitait ses nièces de gamines. D'ailleurs, dans ces derniers temps, il ne pensait qu'à amasser pour agrandir la tannerie qui lui rapportait gros.

Le sourd-muet paraissait n'avoir rien entendu ; le roi feignit de causer avec lui par signes, puis il dit :

– William convient avec moi qu'en notre qualité de tuteurs, nous devons visiter sans retard la cave. La cachette est connue et demain la maison restera vide pendant une partie de la journée. L'argent est là, nous n'aurons pas de peine à le trouver et nous le compterons devant vous. Il faut que les choses se passent ouvertement. Ce ne sera pas long. Prenez une chandelle, Adolphe, et éclairez-nous.

Les pauvres orphelines auraient volontiers attendu jusqu'au lendemain ; mais les curieux leur donnèrent tort.

Nous descendîmes dans la cave dont le duc referma la porte derrière nous. En effet, l'argent était là, dans un sac, à l'endroit indiqué. Les deux oncles ne tardèrent pas à le découvrir. Après avoir fait ruisseler les écus entre leurs doigts, ils se mirent à les compter. Les yeux du duc brillaient ; mais bientôt son visage cessa de rayonner.

– Il manque 415 dollars, dit-il.

– Peu nous importe, répliqua le roi. Je sais déjà ce que vaut notre part, et elle est assez belle pour nous permettre de sacrifier 415 dollars.

– Vous oubliez une chose, riposta le duc. Le compte n'y est pas et cela paraîtra louche. Mauvais début.

– Eh bien, comblons le déficit.

– Vous avez une bonne tête, mon vieux caméléopard, et votre idée m'en suggère une autre qui vaut encore mieux. Nous allons compléter la somme et donner le tout à nos chères nièces.

– Laissez-moi vous embrasser, Bridgewater, s'écria le roi. Si l'on se méfie de nous après cette preuve de désintéressement !...

Ils tirèrent tous deux de l'argent de leurs poches et complétèrent la somme.

– Nous voilà presque à sec, dit le duc ; mais c'est de l'argent bien placé.

– Oui, certes, répliqua le roi, d'autant plus que nous trouverons peut-être l'occasion de le reprendre avant de quitter le pays.

Lorsque nous remontâmes, les curieux se pressèrent autour de la table sur laquelle le roi versa les 6000 dollars, dont il forma vingt jolis petits tas qu'il remit l'un après l'autre dans le sac.

– Mes amis, dit-il alors, mon frère s'est montré généreux envers les seuls parents qu'il laisse dans cette vallée de larmes. Oui, et il se serait montré plus généreux envers ces trois orphelines, n'était une promesse qui date de loin. Eh bien – c'est entendu entre William et moi – nous le remplacerons. En attendant, nous cédon à ces pauvres petites notre part des 6000 dollars. Marie-Jeanne, Susanne, Joana, prenez cet argent, prenez le tout. Ne nous remerciez pas – c'est un don de celui qui n'est plus.

Malgré cette recommandation, Marie-Jeanne lui sauta au cou, tandis que Susanne et Joana tombaient sur le duc, puis chacun voulut serrer la main des deux oncles.

Enfin on se remit à causer du défunt. Le roi, qui aimait à s'entendre parler, ne tarissait pas. Au bout de quelque temps un vieux monsieur, très bien mis, se faufila parmi les auditeurs, regardant et écoutant sans ouvrir la bouche. On ne lui disait rien non plus, parce qu'on ne s'occupait que des deux frères. Je crois que le roi jouait mal son rôle, car le nouveau venu, qui s'était approché en se caressant la mâchoire, finit par l'interrompre au milieu d'une belle phrase en lui riant au nez.

– Docteur, docteur ! s'écria Abner Shakelford, à quoi songez-vous donc ? Vous ne savez donc pas la nouvelle ? C'est Harvey Wilks.

– Ah ! dit le roi avec un sourire des plus aimables et en allongeant la patte, je m'étonnais de n'avoir pas encore vu le docteur Robinson, le meilleur ami de mon pauvre frère.

– Vous, le frère de Pierre Wilks ! dit le docteur en écartant du geste la main qu'on lui tendait. Allons donc ! Voilà cinq minutes que je vous écoute ; votre accent et votre langage suffisent pour me convaincre que vous n'êtes pas plus Anglais que moi. Vous êtes un imposteur !

Le roi parut interloqué ; mais il retrouva bientôt son sang-froid.

– Monsieur, dit-il sans se fâcher, vous oubliez que vous vous adressez à un homme à qui sa profession ordonne l'oubli des injures. Il y a ici des gens qui me jugent d'après mes actes, cela me suffit, à moi.

– Eh bien, ces gens-là sont des niais. Je...

Les niais entourèrent le docteur et cherchèrent à le calmer en lui démontrant que l'identité de Harvey était bien constatée. Est-ce qu'un étranger connaîtrait les principaux habitants de la ville, l'âge exact des trois orphelines et jusqu'aux noms des chiens de la maison ? On eut beau raisonner avec lui, rien n'y fit.

– J'étais l'ami de votre père, dit-il à Marie-Jeanne, qui s'accrochait à son oncle, et je suis le vôtre, un ami désintéressé qui voudrait vous protéger. C'est pour cela que je vous engage à mettre ces deux individus à la porte. Ils ont obtenu, je ne sais où, quelques renseignements dont ils se servent pour vous jeter de la poudre aux yeux. Écoutez-moi, Marie-Jeanne, et mettez-les à la porte, ou vous regretterez de n'avoir pas suivi mon conseil. Si Lévi Bell était ici, il aurait commencé par demander leurs papiers... En vérité, il faut être bien niais pour...

– Voici ma réponse, répliqua fièrement Marie-Jeanne, qui se dirigea vers la table, saisit le sac aux écus et le remit entre les mains du roi en ajoutant : Prenez ces 6000 dollars, mon oncle, et placez-les comme vous l'entendrez à mon nom et à celui de ma sœur.

Puis elle embrassa le roi sur une joue, tandis que Susanne et Joana l'embrassaient sur l'autre. Tous les niais applaudirent.

– Fort bien, dit le docteur, je m’en lave les mains ; mais le jour viendra où vous vous sentirez un peu malades en songeant aux paroles de votre vieil ami.

Et il s’éloigna sans prononcer un mot de plus.

– Fort bien, répéta le roi d’un ton patelin ; je vous pardonne vos soupçons injurieux. Si elles tombent malades, je les déciderai à vous envoyer chercher.

## XX. Les trois sœurs

Quand tout le monde fut parti, le roi demanda à Marie-Jeanne si on pouvait le loger. Elle lui dit qu’il y avait une chambre d’ami dont l’oncle William se contenterait peut-être et qu’elle céderait sa propre chambre, qui était un peu plus grande, à l’oncle Harvey. Elle coucherait avec une de ses sœurs, de sorte que cela ne la gênerait en rien. Il y avait aussi dans le grenier un petit cabinet qui ferait mon affaire.

Là-dessus elle nous emmena en haut pour nous montrer les chambres qui étaient assez bien meublées et très propres. Elle voulut enlever ses robes et un tas d’autres objets, parce qu’elle craignait que l’oncle Harvey se sentît moins chez lui si elle les laissait là ; mais l’oncle Harvey déclara qu’il se sentirait bien plus à l’aise si on ne dérangeait rien à cause de lui. Les robes étaient accrochées le long du mur, protégées contre la poussière par un rideau de calicot qui retombait jusqu’au plancher. Il y avait une vieille malle dans un coin, une boîte à guitare dans un autre, et une masse de ces bibelots dont les femmes aiment à s’encombrer. La chambre du duc était moins grande, mais assez confortable en somme. Quant à mon cabinet, le roi affirma que j’y serais très bien et ne demanda pas mon avis.

Cette nuit, nous eûmes un grand souper. Je me tins tout le temps derrière le roi et le duc. Les autres invités avaient des nègres pour les servir. Les plats disparurent en un clin d’œil, car chacun semblait avoir réservé son appétit pour le repas du soir. Marie-Jeanne et Susanne occupaient un des bouts de la table, en face de leurs oncles. Lorsqu’on eut fini, j’allai souper dans la cuisine avec Joana, tandis que les nègres lavaient la vaisselle. Le bec-de-lièvre se mit à me questionner à propos de l’Angleterre, et à plusieurs reprises je me trouvai embarrassé.

– Avez-vous jamais vu le roi d’Angleterre ? me demanda-t-elle.

– Je crois bien ! Il venait tous les dimanches à notre église.

– Je me figurais qu’il demeurait à Londres.

– Certainement. Où voulez-vous qu’il demeure ?

– Alors, comment avez-vous pu le voir, puisque vous habitiez Sheffield ?

Je me mis à tousser, comme si j'avais avalé de travers, afin de me donner le temps de réfléchir, puis je répliquai :

– Le roi ne reste pas toujours à Londres ; il vient chaque été à Sheffield prendre des bains de mer.

– Des bains de mer à Sheffield ! Sheffield n'est pas un port de mer.

– Qui vous dit le contraire ?

– Vous.

– Moi ? J'ai seulement dit que le roi vient là pour prendre des bains de mer... Est-ce qu'on est obligé d'aller à la Jamaïque pour avoir du rhum ?

– Non.

– Eh bien, le roi n'a pas besoin d'aller si loin non plus. Il se fait envoyer son eau dans des barriques. Il n'aime pas les bains froids et dans le palais de Sheffield il y a des chaudières aussi grandes que cette cuisine. Au bord de la mer on ne trouve pas ce qu'il faut pour chauffer assez d'eau.

– Bon, je comprends ; vous auriez pu m'expliquer cela tout de suite.

Je me crus hors du bois et je me sentis plus à l'aise ; mais elle revint bientôt à la charge.

– Vous alliez donc aussi à l'église ? Où vous mettiez-vous ?

– Sur le banc de votre oncle, parbleu.

– Ici, le pasteur, à moins d'avoir une nombreuse famille, ne se réserve pas un banc, attendu qu'il est en chaire tout le temps.

Je venais de commettre une nouvelle bévue, oubliant que Harvey Wilks était pasteur et célibataire. Je m'en tirai pourtant, non sans tousser un peu.

– Oh ! Il ne monte pas en chaire chaque semaine. Dans notre église il y a dix-sept prédicateurs, parce que le roi s'ennuierait d'entendre toujours le même.

– Hum ! Et traite-t-on bien les domestiques chez vous ? Leur donne-t-on congé, comme ici, le jour de Noël, le jour de l'an et à la fête du 4 juillet ?

– On voit bien que vous ne connaissez pas l'Angleterre. Ils ont à peine une heure de congé d'un bout de l'année à l'autre.

– Pas même le dimanche ?

– Pas même le dimanche.

– Alors comment trouviez-vous le temps de vous rendre à l'église ?

– J'étais forcé de trouver le temps bon gré, mal gré. Je n'appelle pas ça un congé. Tous les Anglais sont obligés de se montrer à l'église, le dimanche. C'est la loi.

Joana ne semblait pas convaincue.

– Je vois bien, me dit-elle, que vous vous êtes amusé à me débiter des histoires. Ce n'est pas bien de mentir, même pour s'amuser. Mon oncle se fâcherait, s'il le savait.

– Vous pouvez tout lui répéter, il ne se fâchera pas.

– Je suis sûre du contraire et je ne veux pas vous faire gronder. Une moitié de ce que vous m'avez dit peut être vraie ; mais je ne crois pas un mot du reste.

– Qu'est-ce que tu ne veux pas croire, Joana ? demanda Marie-Jeanne qui venait d'arriver avec Susanne. Ce qui n'est pas bien, c'est de parler ainsi à un étranger qui se trouve si loin de sa famille et de ses amis.

– Je te reconnais là, Marie-Jeanne. Toujours prête à panser les gens avant qu'ils soient blessés. Il m'a raconté des bourdes, et je lui disais que je ne pouvais pas les avaler, rien de plus.

– C'est déjà trop. À sa place tu te serais sentie froissée ; il est sous notre toit et personne n'a le droit de froisser son hôte.

– Mais il m'a dit que...

– Peu m'importe ce qu'il a dit. Notre devoir est de faire oublier à ce pauvre garçon qu'il n'est plus parmi les siens. Tu vois, il a l'air tout triste.

Je ne sais pas si j'avais l'air triste, je sais seulement que je me disais : Et voilà la fille dont le vieux caméléopard veut empocher l'argent !

Alors Susanne se mit de la partie, si bien que je fus tenté de prendre la défense de Joana, et je me dis : Voilà une bonne fille dont Tom Sawyer ne laisserait pas voler l'argent, s'il pouvait l'empêcher.

Ensuite Marie-Jeanne recommença ; elle parla très doucement, comme la première fois ; mais quand elle eut fini, la pauvre Joana avait des larmes dans les yeux.

– Puisque tu reconnais tes torts, reprit Susanne, demande-lui pardon.

Eh bien, elle me demanda pardon si gentiment, que je ne sus que répondre, et je me dis : Et voilà une de celles dont tu voulais laisser voler l'argent !

Elles crurent que j'étais fâché d'avoir été accusé de mensonge et elles s'efforcèrent de me mettre à mon aise. Mais je me sentis encore plus honteux, sachant que je ne méritais pas d'être traité en ami par ces pauvres orphelines. Cela ne dura pas longtemps. Ma résolution fut vite prise. J'étais décidé à leur rendre les 6000 dollars.

Mon souper achevé, je demandai à aller me coucher, sous prétexte que j'étais fatigué. Dès que je fus seul, je me creusai la cervelle. Irais-je trouver le docteur pour le mettre au courant ? Non. Ce moyen ne valait rien. Les deux fourbes se douteraient que je les avais dénoncés, et j'avais peur d'eux. Irais-je avertir Marie-Jeanne ? Non. Elle aurait beau se taire, son visage parlerait, ses oncles

partiraient avec l'argent, et leurs soupçons tomberaient encore sur moi. Le plus simple, puisque je voulais seulement les empêcher d'être volées, était de prendre moi-même le sac, de le cacher et d'écrire plus tard à Marie-Jeanne où elle le trouverait.

Le moment me parut bon pour exécuter mon projet. J'avais laissé tout le monde au rez-de-chaussée et personne n'aurait pu remonter sans me donner l'éveil. Je descendis donc de mon grenier et je me dirigeai vers la chambre du roi, qui n'était pas homme à confier l'argent à son associé. J'avais à peine eu le temps de regarder autour de moi lorsque j'entendis un bruit de pas sur l'escalier. Je soufflai ma chandelle et je me glissai sous le rideau de calicot, derrière les robes de Marie-Jeanne.

Le roi et le duc entrèrent.

– Si j'ai compris vos signes, dit le premier, vous avez quelque chose à me proposer ?

– Oui, répliqua l'autre. Je ne suis pas tranquille. Ce docteur m'inquiète. Contentons-nous des 6000 dollars, réveillons Huck, sautons dans un canot et regagnons le radeau.

– Vous n'y songez pas ! Nous contenter de 6000 dollars quand dans un jour ou deux nous pourrions en toucher 12 000 ou 15 000 ! Ce serait par trop bête.

– Il me semble encore plus bête de nous exposer à perdre ce que nous tenons. Et puis, j'ai des scrupules – enlever tout ce qu'elles possèdent à ces orphelines, qui m'ont embrassé de si bon cœur !

– Avouez que vous avez peur, répondit le roi ; je ne crois pas à vos scrupules. D'ailleurs les orphelines ne perdront que 3 000 dollars. La maison leur appartient, et elles ne seront pas trop à plaindre. Ce sont ceux qui achèteront la tannerie et le reste qui y perdront le plus. Dès qu'on saura que nous ne sommes pas les vrais héritiers, la vente sera annulée ; mais nous serons loin avant qu'on le sache.

– Le docteur pourrait bien mettre des bâtons dans les roues.

– Je me moque du docteur. Nous avons pour nous tous les niais de la ville et dans n'importe quelle ville les niais représentent une assez jolie majorité.

– Allons, soit ; mais je maintiens que c'est jouer un jeu dangereux. En attendant, l'argent me paraît mal caché. Marie-Jeanne et ses sœurs sont en deuil, et les nègres recevront bientôt l'ordre de serrer ces robes dans une malle ou ailleurs.

– Oui, et quand un nègre rencontre un sac d'écus, il ne se gêne guère pour l'alléger. Vous avez raison ; cachons-le dans ma paillasse.

Il se mit aussitôt à fouiller sous le rideau, à deux ou trois pieds de l'endroit où je me tenais. Je me collai contre le mur, me demandant ce que je pourrais bien lui dire s'il me découvrait. Il rencontra ce qu'il cherchait avant que j'eusse eu le temps de trouver la moitié de ma réponse et ne se douta pas que j'étais là.

Enfin, après avoir soulevé le lit de plume, ils enfouirent le sac dans la paille.

– Les nègres ne retourneront que le lit de plume, dit le roi ; ils sont trop paresseux pour se donner la peine de remuer la paille plus d'une ou deux fois par an. Voilà notre argent à l'abri des voleurs.

J'aurais pu lui apprendre qu'il se trompait. Il n'était pas encore au bas de l'escalier, que j'avais déjà mis la main sur le sac. Je remontai dans mon grenier et je fourrai l'argent dans ma paille à moi. Mon intention était de le cacher en dehors de la maison, parce que je pensais que l'on frapperait dans toutes les chambres à la première alerte. En attendant, je me couchai sans me déshabiller ; mais je n'aurais pu dormir lors même que j'eusse essayé, tant j'étais tracassé. Au bout de deux ou trois heures – je ne sais pas au juste – j'entendis le roi et le duc qui remontaient. Je me glissai à bas de mon lit et, le menton appuyé sur le haut de l'échelle qui conduisait au grenier, j'écoutai jusqu'à ce que tout bruit eût cessé, puis je descendis après avoir eu soin de retirer mes souliers.

## **XXI. 6000 dollars escamotés**

Je m'approchai à pas de loup de leurs chambres et je prêtai l'oreille. Ils ronflaient. J'arrivai sans encombre au bas de l'escalier. Au rez-de-chaussée rien ne bougeait. Je regardai à travers une fente de la porte de la salle à manger et j'aperçus tous les veilleurs endormis sur leurs chaises. Le salon, où se trouvait le cercueil, était faiblement éclairé ; mais je n'y vis personne. Je pus donc gagner l'entrée de la maison sans avoir rencontré une âme. Par malheur, la grille était fermée à double tour et on avait retiré la clef. Au même instant, j'entendis quelqu'un qui descendait l'escalier, juste derrière moi. Je courus me réfugier dans le salon et, après avoir jeté autour de moi un rapide coup d'œil, je ne vis d'autre endroit que le cercueil pour cacher mon sac. Le couvercle avait été repoussé en arrière, de façon à laisser à découvert le visage du mort. Je soulevai ledit couvercle et je glissai le sac dans le cercueil, puis je me faufilai derrière la porte.

La personne qui venait de descendre était Marie-Jeanne. Elle se dirigea tout droit vers la bière, s'agenouilla, et comme elle me tournait le dos, je pus m'éloigner sans être forcé de lui expliquer le motif de ma présence.

Je regagnai mon grenier, assez mécontent du résultat de mon expédition. Après tout, me dis-je, si par hasard on découvre le sac, on n'y comprendra rien, et je ne serai pas compromis. Dans le cas contraire, j'écrirai au docteur quand nous serons à une bonne distance de Nantuck et il rendra l'argent aux orphelines. Je m'endormis en songeant à la joie qu'il éprouverait, ce qui ne m'empêcha pas de rêver que le duc m'étranglait.

Lorsque je descendis, au grand jour, le salon était fermé et les veilleurs avaient disparu. Il ne restait dans la maison que les gens de la famille et Mme Bartley. Je devinai, à l'expression des visages, que je n'avais aucune raison pour m'alarmer ; évidemment on n'avait rien découvert.

L'enterrement eut lieu vers onze heures et il ne s'y passa rien d'extraordinaire. Tous les enterrements se ressemblant, je n'ai donc pas besoin de parler de celui-là. Dans l'après-midi, les Wilks reçurent beaucoup de visites durant lesquelles on vida un bon nombre de bouteilles. Le roi se montra plus mielleux que jamais. Comme on l'engageait à s'établir à Nantuck, il déclara que le climat des États-Unis ne lui convenait pas – son médecin le lui avait dit – et d'ailleurs son troupeau aurait de la peine à se passer de lui. Il le regrettait, mais il lui faudrait régler ses affaires temporelles au plus vite et abréger autant que possible son séjour. Naturellement, son frère et lui désiraient ramener leurs chères nièces à Sheffield, où elles se retrouveraient au milieu de leur famille. Cette idée plut surtout aux nièces, au point qu'elles en oublièrent leur chagrin. Elles engagèrent même le vieux caméléopard à tout vendre sans perdre de temps. Elles semblaient si heureuses que cela me serrait le cœur de les voir se laisser duper ainsi ; mais comment les mettre sur leurs gardes sans m'exposer à être étranglé ?

Le roi était si pressé qu'il fit poser dès le lendemain des affiches annonçant la vente aux enchères de la maison, des nègres, de la tannerie et du reste de l'héritage. Cette vente devait avoir lieu deux jours après l'enterrement ; mais on se réservait le droit de traiter à l'amiable s'il se présentait des acheteurs.

Il s'en présenta, et le roi céda à un prix très raisonnable les trois esclaves du défunt. Cela porta un premier coup à la joie des orphelines, qui se désolèrent en apprenant que leur ancienne servante allait partir pour Memphis, tandis que ses deux fils s'en iraient à la Nouvelle-Orléans. L'idée ne leur était pas venue que ces gens qu'elles aimaient pussent être ainsi séparés. Le roi s'excusa de son mieux.

– Soyez sans inquiétude, dit-il à ses nièces ; je les ai donnés plutôt que je ne les ai vendus, et j'ai mis pour condition qu'ils seraient bien traités.

Cela ne parut pas consoler Marie-Jeanne.

Le lendemain, il faisait à peine jour lorsque les deux oncles vinrent me réveiller dans mon grenier et je vis à leur mine que quelque chose allait de travers.

– Êtes-vous entré dans ma chambre ? me demanda le roi à brûle-pourpoint.

– Oui, Votre Majesté, répondis-je en me frottant les yeux.

Je lui donnais toujours son titre lorsqu'il n'y avait aucun étranger présent.

– Ah ! Ah ! Quand y êtes-vous entré ?

– Mais vous le savez bien – le jour où miss Marie-Jeanne vous l'a montrée. Vous n'avez pas eu besoin de moi depuis.

– Là, vous voyez ! dit le duc, qui, après avoir regardé son compagnon en haussant les épaules, me demanda à son tour : Y avez-vous vu entrer quelqu'un ?

– Non, Votre Grâce ; mais j'en ai vu sortir les deux nègres.

– Tous les deux ? Ensemble ?

– Oui.

– Quel jour ?

– Le jour de l'enterrement.

– Vous ont-ils parlé ?

– Non ; ils ne m'ont pas même vu ; j'étais en haut de l'échelle.

– Avaient-ils l'air content ?

– Je ne me suis pas trop occupé d'eux ; j'ai pensé qu'ils venaient de faire votre chambre.

– Ils n'auraient pas eu besoin de se mettre deux pour la faire.

– C'est vrai, je n'y songeais pas... Ce sont de bons nègres, allez ! Vous ne les auriez pas entendus marcher. Ils avaient ôté leurs souliers, parce qu'ils savaient que l'on n'aime pas le bruit dans une maison où il y a un mort.

– Voilà qui me paraît assez clair, s'écria le roi.

– Oui, ce n'est que trop clair, dit le duc. Et ces bons nègres qui semblaient prêts à s'arracher les cheveux, tant ils regrettaient de quitter le pays ! Nous avons donné dans le panneau comme les autres. Et on prétend qu'un nègre n'apprendra jamais à jouer la comédie ! Ces mauricauds-là sont des acteurs de premier ordre. Si j'avais un bailleur de fonds, je louerais une salle, je les engagerais, et ma fortune serait faite. Et vous les avez vendus pour quelques centaines de dollars que nous ne tenons pas encore ! Où sont les billets à trois jours qu'on vous a remis ?

– Dans mon portefeuille – nous toucherons les fonds demain.

– À la bonne heure ! Mais je voudrais les avoir déjà touchés.

Je crus qu'ils allaient se mordre.

– Est-ce que vous êtes fâchés que les nègres soient partis ? demandai-je d'un air innocent. Est-ce qu'ils vous ont pris quelque chose ?

– Mêlé-toi de ce qui te regarde, me dit le duc d'un ton rageur. Si tu ouvres trop la bouche pendant que nous serons dans cette ville, gare à toi.

– Oh ! reprit le roi d'une voix douce qui m'effraya presque autant que la menace du duc, il nous connaît et on peut compter sur sa discrétion. Quant à nous, ajouta-t-il en s'adressant à son associé, comme nous ne savons pas au juste quel chemin ont suivi nos nègres, le mieux est de nous taire et de réaliser au plus vite.

– Si vous m’aviez écouté, riposta le duc, nous aurions déjà réalisé une jolie somme, les nègres seraient encore ici et nous n’y serions plus. Enfin, puisque le mal est fait, je ne tiens pas à partir les poches vides. Naturellement, vous n’avez jamais songé à emmener ces trois filles ?

– Parbleu ! Nous les laisserons derrière nous à la première étape. La proposition a produit un bon effet, c’est tout ce que je voulais.

– À la bonne heure ! Mais il s’agit de nous entendre et d’arrêter nos plans.

Là-dessus, ils s’éloignèrent sans plus s’occuper de moi que si je n’existais pas.

## XXII. Les quatre frères

Deux ou trois heures plus tard, je sentis que le moment du déjeuner approchait et je descendis. En passant, devant la chambre des orphelines je vis la porte ouverte. Marie-Jeanne se tenait assise près d’une vieille malle où elle venait de ranger des effets ; elle s’était arrêtée au milieu de son emballage et elle pleurait. Mon premier mouvement fut d’entrer pour essayer de la consoler.

Je me figurais qu’elle se désolait encore de la mort de son oncle. Pas du tout ; elle ne pensait qu’aux nègres et à leur mère.

– Ah ! Comment ne pas pleurer en songeant à ces pauvres gens qui ne se reverront plus ! dit-elle.

Je fus sur le point de m’écrier que les nègres reviendraient bientôt, comme s’ils n’avaient jamais été vendus. Mais alors il aurait fallu lui tout raconter. Marie-Jeanne, pour me remercier du service que je lui rendais, me ferait peut-être écharper. Elle ameuterait toute la ville. À force de réfléchir, j’avais compris que maintenant je courais deux dangers au lieu d’un. On m’avait vu arriver avec ces faux oncles et on croirait que j’appartenais à la bande. Mon intention était donc d’emprunter un canot à la tombée de la nuit et de rejoindre Jim sur le radeau. Quant au reste, rien ne pressait. Le roi et son ami ne voulaient pas partir les poches vides et ils ne toucheraient le prix de la vente que le lendemain au plus tôt. Je comptais laisser pour le docteur une lettre où je lui dirais : « Écrivez au juge de Bricksville : Nous tenons le caméléopard et son associé. Vous verrez bientôt arriver des témoins qui vous donneront des renseignements sur M. Harvey et son frère. En attendant, faites-les coffrer. » De cette façon, je ne risquerais pas d’être étranglé par le duc ou écharpé par les gens de la ville. Aussi jugeai-je prudent de ne pas consoler trop tôt Marie-Jeanne et me contentai-je de lui dire :

– J’ai rêvé hier au soir que vous n’iriez pas en Angleterre et que vous reverriez vos nègres.

La vente eut lieu sur la place publique, assez tard dans l’après-midi. Le commissaire-priseur avait en vain conseillé aux héritiers de ne pas tant se hâter ; le révérend Harvey Wilks était trop pressé. Il aimait mieux, disait-il, sacrifier quelques centaines de livres sterling que de retarder son départ pour Sheffield, où sa chaire restait vide.

Enfin, tout fut vendu, sauf un champ situé près du cimetière, et on se dirigea de ce côté. À peine y fut-on, que la moitié de la bande – il y avait là plus de badauds que d'enchérisseurs – retourna sur ses pas. Un steamer qui s'était arrêté en face de la ville attirait les curieux. Au bout de cinq à six minutes nous les vîmes revenir, accompagnés de beaucoup d'autres, riant, gesticulant, poussant des cris confus. À mesure qu'ils se rapprochaient, on distinguait ce qu'ils disaient.

– Vive la concurrence !... Voilà un autre révérend Harvey Wilks et un autre sourd-muet !... Les paris sont ouverts, faites votre choix !

Tout en criant, ils entraînaient, sans trop les bousculer, un vieux monsieur que l'on aurait plutôt pris pour un riche fermier que pour un clergyman, et un jeune homme, également bien mis, qui portait un bras en écharpe. Ils paraissaient ahuris, mais j'aurais parié pour eux et je n'avais pas envie de rire, car leur arrivée dérangeait mon plan. À voir le duc, vous auriez juré qu'il n'avait rien entendu. Quant au roi, il ne perdit pas non plus son sang-froid. Il contemplait les vrais héritiers d'un air attristé. Son visage disait clairement : « Se peut-il qu'il y ait au monde de tels fourbes ! » Ah ! Il jouait bien son rôle. Les gens qu'il avait réussi à enjôler se groupèrent autour de lui pour montrer qu'ils prenaient son parti. Le vieux gentleman ne sembla pas s'inquiéter de cette démonstration.

– Messieurs, dit-il – et je vis tout de suite qu'il ne parlait pas comme un Yankee – j'étais loin de m'attendre à un pareil accueil. Je ne vous ai pas trompés, et je le prouverai demain ou après-demain, dès que j'aurai reçu mes bagages qui ont été mis à terre par erreur à quelques milles de Nantuck. D'ici là, il est inutile de discuter. Mon frère William, qui s'est cassé le bras durant ce triste voyage, et moi, qui ai été fort secoué, nous avons grand besoin de repos. Veuillez nous indiquer un hôtel où vous nous garderez à vue, si cela vous plaît.

Ils partirent avec une escorte qui ne savait trop que penser de la mine hébétée du second sourd-muet, mais que l'allure pleine de franchise du second Harvey Wilks semblait disposer en sa faveur. Tandis qu'ils s'éloignaient, le roi, qui aurait bien voulu s'éloigner aussi – sans escorte – se mit à ricaner.

– Un clergyman qui consent à se laisser garder à vue, qui ne pleure même pas la mort de son frère !... Et ils ont perdu leurs bagages !... C'est très commode et très ingénieux...

Il se tut en apercevant le docteur, qui venait d'arriver et qui l'écoutait tout en causant avec deux autres messieurs que je voyais pour la première fois.

– Quand êtes-vous débarqué à Nantuck ? demanda un de ces derniers au roi.

– Le jour de l'enterrement, monsieur.

– Je le sais ; mais à quelle heure ?

– Dans la soirée – une heure ou deux avant le coucher du soleil.

– Comment êtes-vous arrivé ici ? Par quelle voie ?

– À bord du Franklin qui venait de Cincinnati.

– Alors comment vous trouviez-vous à la pointe le matin, dans un canot ?

– Je n'étais pas à la pointe. Vous vous trompez.

– Oh ! J'ai de bons yeux. C'est bien vous que j'ai vu passer dans un canot avec Tim Collins et un gamin.

– Reconnaissez-vous ce gamin, Hines ? demanda le docteur.

– Je crois que oui... Justement le voilà !

C'est moi qu'il désignait.

– Mes amis, dit le docteur, il se peut que les derniers venus soient les vrais héritiers ; mais si ces deux gaillards-là ne sont pas des fourbes, je consens à passer pour un idiot. Il est de notre devoir de les empêcher de s'échapper. Emmenons-les à l'hôtel. Une confrontation suffira peut-être pour tout éclaircir.

La révélation de M. Hines avait produit son effet ; les amis du roi commençaient à penser que l'on n'avait pas eu trop tort de les traiter de niais. On ne se contenta pas de garder à vue les deux frères, on les saisit au collet. Le jour baissait et maintenant que j'étais à peu près sûr qu'ils seraient coffrés, je n'aurais pas mieux demandé que de leur fausser compagnie afin de mettre mon projet à exécution. Pas moyen. Le docteur me tenait par la main et il ne me lâcha pas. Tout le monde entra pêle-mêle dans le grand salon de l'hôtel. On alluma des chandelles et l'on fit venir les nouveaux prétendants à l'héritage.

– Je dois songer avant tout, dit le docteur, aux intérêts de ces orphelines que je connais depuis leur enfance. Si cet homme (il désignait du geste le roi) n'est pas un fourbe, il ne refusera pas de remettre en mains sûres les 6000 dollars qu'on lui a confiés.

– Hélas ! répliqua le roi d'un ton vraiment navré, je regrette plus que personne que mes nièces n'aient pas gardé cet argent dont mon frère et moi leur avions cédé notre part. Cet argent, je ne l'ai plus – il a disparu.

– Disparu ? Allons donc !

– Oui ; je l'avais caché dans ma paillasse, jugeant inutile de le déposer dans une banque pendant les quelques jours que nous avions à rester ici. On nous l'a volé.

– Qui donc l'a volé ?

– Les nègres.

– Quels nègres ?

– Ceux que j'ai vendus. Je ne me suis aperçu du vol que le lendemain de leur départ. Mon domestique est là, vous pouvez l'interroger.

Le docteur haussa les épaules.

– Vous avez vu les nègres emporter cet argent ? me demanda-t-il.

– Non, répliquai-je. J'ai seulement dit à M. Harvey qu'ils sont sortis de sa chambre en ayant l'air de se cacher. Je n'en sais pas davantage.

– Et vous, reprit le docteur en s'adressant au roi, vous n'avez pas songé tout d'abord à prévenir vos nièces, à porter plainte contre ceux que vous soupçonniez ?

– Si, j'y ai si bien songé que j'ai écrit au shérif ; mais vous n'ignorez sans doute pas qu'il est absent. À quoi bon, du reste ? Ceux qui ont acheté les nègres devaient déjà être loin, chacun de leur côté, et mon intention était de dédommager amplement mes nièces.

On avait beau lui adresser question sur question, il trouvait réponse à tout. Quant à l'autre Harvey Wilks, il prenait la chose très tranquillement. Il déclara qu'il ne refuserait pas de répondre à un magistrat, mais qu'il regardait comme au-dessous de sa dignité de subir un interrogatoire extra-judiciaire – d'autant plus que l'on pourrait se dispenser de l'interroger ; dès que le messenger auquel il avait donné des instructions reviendrait avec ses bagages tout s'éclaircirait.

– Soit, dit le docteur ; mon opinion est déjà à peu près faite, et nous en serons quittes pour patienter jusqu'à... Ah ! Mon cher Bell, vous voilà enfin ! Pourquoi nous avez-vous plantés là ? Nous avons grand besoin de vous.

– Et moi, j'avais faim, répliqua M. Levi Bell, qui avait l'air plus éveillé qu'une potée de souris.

Le roi se rappelait ce nom-là ; aussi recommença-t-il le manège qui lui avait réussi tout d'abord.

– Quoi ! Vous êtes M. Levi Bell, l'éminent avocat dont mon pauvre frère se plaisait, dans ses lettres, à vanter l'éloquence et qu'il regrettait de ne pas voir siéger sur les bancs du Sénat ? Permettez-moi de vous serrer la main.

L'avocat parut flatté et pressa avec effusion la main qu'on lui tendait.

– Bell, s'écria le docteur, je vous croyais assez de bon sens pour ne pas vous laisser prendre à ces flagorneries ! Ce vieil intrigant a appris par Tim Collins les noms et les professions de la moitié des gens de la ville.

– C'est possible, répliqua M. Levi Bell ; mais il n'a pu apprendre de Tim que Pierre Wilks me reprochait d'être trop modeste pour me lancer dans la politique.

Là-dessus il se mit à causer à voix basse et d'un ton amical avec le roi.

– Oui, dit-il enfin, tout le monde admettra que la façon généreuse dont vous avez agi prouve que vous n'aviez aucun intérêt à faire disparaître les 6000 dollars. Néanmoins, en votre qualité d'exécuteur testamentaire, vous auriez dû... Il faut retrouver ces nègres, et je me flatte que ce ne sera pas long, si je m'en mêle. M'autorisez-vous à prendre les mesures nécessaires ?

– Très volontiers, répliqua le roi, enchanté de trouver un défenseur.

– Eh bien, asseyez-vous là et donnez-moi une autorisation écrite qui me permettra au besoin de réclamer...

– Vos honoraires ? Oh ! Rien de plus juste !

Et il s'empessa de tracer quelques lignes que lui dicta M. Bell.

– Vous voyez, reprit l'avocat, que cela ne vous engage à rien. Veuillez prier votre frère d'ajouter simplement : « Approuvé l'écriture ci-dessus », et de signer.

Le duc, qui avait tout entendu, ne semblait pas trop à son aise, mais il n'osa pas feindre de ne pas comprendre les signes de son frère. M. Bell s'empara de la feuille de papier, puis il dit, en s'adressant au second Harvey Wilks :

– Maintenant, je voudrais une ligne ou deux de votre écriture. Peut-être n'en faudra-t-il pas davantage pour nous éclairer.

– Donnez ! répondit d'un ton impatient le vieux gentleman, qui prit la plume à son tour.

– Allons, c'est la bouteille à l'encre, s'écria l'avocat après avoir examiné des lettres qu'il venait de tirer de sa poche. Ces lettres portent le timbre de Sheffield, et tout le monde reconnaîtra au premier coup d'œil qu'elles ne viennent pas de ces messieurs-là (il désignait le roi et le duc qui, je vous en réponde, étaient dans leurs petits souliers). Je m'y attendais et j'espérais que le troisième autographe donnerait raison au nouveau venu ; mais non, son griffonnage illisible ne ressemble en rien à l'écriture de Harvey Wilks.

– L'explication est des plus simples, dit le vieux gentleman. Personne ne peut lire mon écriture, excepté mon frère William, et c'est lui qui a copié mes lettres.

– Voyons un peu, fit l'avocat. J'ai là des lettres de William Wilks. Priez donc votre frère d'écrire quelques lignes et nous verrons bien.

– Il ne peut pas écrire avec sa main gauche ; mais vous n'avez qu'à comparer ses lettres avec les miennes, l'écriture est la même.

– Le fait est qu'il y a une grande ressemblance, répliqua M. Bell après un court examen. N'importe, je ne tiens pas encore ma solution. Une seule chose est prouvée. Ceux qui m'ont remis cette autorisation sont des faussaires, et je leur conseille de ne pas chercher à s'évader, car ils n'en seraient pas quittes pour être logés pendant une année ou deux aux frais de l'État.

Le duc devint blême ; mais le roi fit bonne contenance.

– Ah ! Monsieur, dit-il en levant les yeux au plafond, voilà des paroles que vous regretterez d'avoir prononcées. Puisse le ciel vous les pardonner comme je vous les pardonne !

– C'est trop d'hypocrisie ! s'écria le vieux gentleman qui se leva tout à coup. Vous auriez dû comprendre que, par charité, je voulais vous laisser l'occasion de vous repentir ailleurs qu'en prison. Ma patience est à bout... Y a-t-il ici quelqu'un qui ait aidé à ensevelir mon frère ?

– Oui, répliqua un ouvrier de la tannerie, il y a Ab Turner et moi. Alors le vieux monsieur se tourna vers le roi et lui dit :

– Puisque vous êtes le frère aîné de Pierre Wilks, vous savez sans doute quel genre de tatouage il portait sur la poitrine ?

Si vous vous figurez que le roi s'avoua battu, c'est que vous ne le connaissez pas. Je crois qu'il voulait simplement gagner du temps afin de profiter de la première éclaircie pour prendre ses jambes à son cou. Toujours est-il qu'après avoir pâli un peu, il ébaucha un sourire et répliqua effrontément :

– Oui, monsieur, je le sais. Mon frère, avant son départ pour l'Amérique, s'était tatoué une petite flèche sur la poitrine.

– Vous entendez ? dit le vieux gentleman à Ab Turner. Avez-vous vu cette flèche ?

Ab Turner et son camarade secouèrent la tête.

– Non, n'est-ce pas ? Mais vous avez dû voir les initiales de son nom, un P et un W ?

Les deux témoins déclarèrent qu'ils n'avaient pas remarqué la moindre initiale sur la poitrine du défunt. On commençait à se fâcher et à crier : « Ce sont tous des voleurs ! Ils ne valent pas mieux les uns que les autres ! Jetons-les à l'eau », lorsque l'avocat sauta sur la table.

– Messieurs, messieurs, dit-il de façon à se faire entendre au-dessus du vacarme, veuillez m'écouter un instant, s'il vous plaît. Il y a un moyen fort simple de tirer la chose au clair. Au cimetière !

– C'est cela ! Hourra ! En avant !

– Pas si vite, mes amis, dit le docteur. Emmenons ces hommes.

– Oui, oui, et nous lyncherons toute la bande, s'il n'y a pas de tatouage.

– En attendant, contentez-vous de les surveiller de près, sans les maltraiter. Je me charge du gamin.

On se dirigea tout droit vers le cimetière, qui se trouvait à un mille de l'hôtel. Il était neuf heures du soir et le temps tournait à l'orage, ce qui n'empêcha pas la foule de grossir à mesure que nous avançons. Je tremblais dans ma peau. Évidemment, on verrait que le roi avait menti et je passerais pour son complice. Je n'aimais pas à songer à ces tatouages et pourtant je ne pouvais penser qu'à cela. Le ciel s'assombrissait, c'eût été un bon moment pour m'éclipser, si le docteur ne m'avait pas tenu par le poignet.

Arrivée dans le cimetière, la foule cessa un peu de crier. Quand on eut atteint la tombe de Pierre Wilks, on s'aperçut que l'on avait plus de pelles qu'il n'en fallait ; mais personne ne s'était avisé d'apporter une lanterne. Cependant on voyait assez clair pour creuser et on se mit à l'œuvre, tandis que Ab Turner courait chercher un falot.

Les fossoyeurs improvisés n’y allèrent point de main morte, car avant son retour ils avaient tiré le cercueil de la fosse, autour de laquelle les curieux se pressaient. Le docteur, craignant peut-être de me perdre dans la foule, restait un peu à l’écart, de sorte que, sans les exclamations que j’entendais, je n’aurais pas su ce qui se passait.

– Il nous faudrait un tournevis, dit quelqu’un.

– Bah ! répliqua un autre, un levier suffira et nous avons des pioches.

Un léger craquement m’apprit que l’on faisait sauter le couvercle du cercueil. Au même instant un formidable éclair illumina le ciel et l’avocat, dont je reconnus la voix, s’écria :

– En voici bien d’une autre ! On a enterré son sac d’or avec lui !

Alors ce fut une bousculade comme vous n’en avez jamais vu. Le docteur poussa à son tour un cri de surprise, me lâcha le poignet, et pendant qu’il cherchait à percer la foule, je profitai de l’occasion pour lui fausser compagnie. Deux minutes plus tard, j’étais hors du cimetière et je descendais au galop la colline qui conduisait à la ville. Il pleuvait maintenant et les éclairs se suivaient à de courts intervalles. Je ne m’en plaignis pas, car les rues étaient désertes. Je pus donc gagner sans encombre un canot que j’avais choisi d’avance, parce qu’il n’était retenu que par une corde, et aussi parce qu’il se trouvait juste en face de l’île où Jim devait fièrement s’ennuyer. Seulement les propriétaires de la barque avaient enlevé les rames, ils oubliaient qu’il y a souvent des gens pressés et leur oubli me fit perdre un bon quart d’heure. Lorsque j’arrivai enfin au radeau, Jim accourut vers moi, les bras ouverts.

– Pas maintenant, Jim, pas maintenant. Garde les embrassades pour demain. Nous sommes débarrassés du vieux caméléopard et de son ami ; mais si on me rattrapait, on serait capable de me traiter comme eux. Filons !

Bon gré, malgré, je dus donner quelques explications au nègre avant de sortir le radeau de la petite anse où nous l’avions caché. Lorsque tout fut prêt pour le départ, j’entendis un bruit qui me coupa la respiration. Je prêtai l’oreille. Oui, c’était bien un bruit de rames. Le prochain éclair me montra le roi et le duc qui avaient aussi emprunté un canot, plus léger que le mien, et qui maniaient leurs avirons comme s’ils n’avaient jamais fait autre chose de leur vie.

### **XXIII. Une querelle**

Les deux amis montèrent à bord. Le roi, qui était de très mauvaise humeur, s’en prit à moi ; il me saisit par le collet et me secoua rudement.

– Tu voulais partir sans nous ? s’écria-t-il. Notre société te déplaît, hein ?

– Non, non, Votre Majesté... Ne m’étranglez pas !

– Alors, pourquoi ces préparatifs ? Réponds sans hésiter ou je te tordrai le cou.

– Eh bien, laissez-moi au moins parler et vous saurez tout... Le monsieur qui me tenait par la main...

– Le docteur ? Ah ! Si nous le tenions, lui !

– Il m'a dit qu'il a perdu l'année dernière un fils de mon âge et qu'il regrettait de me voir dans une si vilaine passe. Quand quelqu'un a crié qu'il y avait de l'or dans le cercueil et qu'on a couru pour voir, il m'a soufflé à l'oreille : « Sauve-toi, ou pour sûr on te pendra. » Dame, je n'ai pas eu envie de rester pour être pendu. Alors j'ai couru jusqu'à l'endroit où sont les canots, et en arrivant ici j'ai dit à Jim de se dépêcher, parce qu'on me prenait pour un voleur. Il a été joliment fâché d'apprendre que je vous croyais déjà pendu, et il a été aussi content que moi quand nous vous avons vu arriver. Demandez-lui.

– Oh ! Je n'en doute pas, répliqua le roi, qui me secoua de nouveau et menaça de me jeter à l'eau.

– Lâchez donc ce garçon, vieil idiot, dit le duc. Auriez-vous agi autrement, vous ? Vous êtes-vous inquiété de ce qu'il était devenu avant de décamper ?

Le roi me lâcha ; puis il se mit à cribler d'injures la ville de Nantuck et tous ceux qui l'habitaient. Le duc l'interrompit encore.

– Il serait plus juste de vous adresser tous ces compliments à vous-même, dit-il. Vous n'avez rien fait, dès le début, qui ait le sens commun, sauf dans l'affaire du tatouage. Si vous n'aviez pas répondu sans hésiter, nous étions coffrés jusqu'à l'arrivée des bagages de maître Harvey, et alors, un an ou dix-huit mois de détention ! J'ai admiré votre crânerie ; mais, en somme, ce n'est pas là ce qui nous a sauvés. Si les badauds avaient été moins pressés de voir nos 6000 dollars, nous porterions ce soir une cravate économique qui nous aurait dispensés d'en jamais acheter une autre.

– Hum ! dit le vieux, après une minute ou deux de réflexion. Et nous avons cru que les nègres avaient volé cet argent.

Pour le coup, j'eus peur.

– Oui, nous l'avons cru, répéta le duc d'un ton railleur.

– Ou plutôt j'ai été assez bête pour le croire, répliqua le roi sur le même ton.

– Au contraire, c'est moi qui ai donné dans le panneau.

– Bridgewater, à quoi bon nous disputer ? Vous m'avez joué là un vilain tour ; mais...

– Comment, vous osez m'accuser ?

– J'ai tort, n'est-ce pas ? Vous êtes peut-être somnambule et vous aurez mis le sac dans le cercueil sans vous douter de ce que vous faisiez.

– Je vous conseille de ne pas me pousser à bout. Me prenez-vous pour un imbécile ? Est-ce que je ne sais pas qui a caché les 6000 dollars ?

- Oui, parbleu, vous devez le savoir, puisque c'est vous !
- Moi ? Voilà qui est trop fort ! s'écria le duc qui saisit son associé par la gorge.
- Vous m'étouffez... Lâchez donc !
- Pas avant que vous vous soyez rétracté.
- Je me rétracte... Ouf !
- Cela ne suffit pas. Avouez que vous avez caché le sac avec l'intention de me planter là après l'avoir déterré.
- Franchement, je pensais que c'était vous. Si je me suis trompé, dites-le et n'en parlons plus.
- Non, ce n'est pas moi, et vous le savez mieux que personne !
- Je vous crois, là ! Ne me serrez pas tant, et répondez à une autre question, sans vous fâcher. N'avez-vous pas songé à empocher cet argent ?
- Que j'y aie songé ou non, peu importe. Vous y avez non seulement songé, vous avez soustrait le magot.
- Je veux être pendu si j'y ai touché depuis le soir où nous l'avons fourré dans ma paillasse. L'idée m'est venue de tirer la couverture à moi, j'en conviens ; mais vous... je veux dire que quelqu'un m'a devancé.
- Vous mentez ! s'écria Bridgewater qui empoigna de nouveau son associé par la gorge. Avouez que vous vouliez me voler ou bien...
- Assez, assez ! dit le roi d'une voix haletante. J'avoue !

Cet aveu me mit à mon aise, car j'avais craint de me trouver mêlé à la dispute. Le duc, quoique sa colère ne fût pas encore calmée, laissa respirer le roi.

- Pleurnichez tant que vous voudrez, dit-il ; mais ne vous avisez plus de nier, ou je vous enverrai jouer la comédie dans l'autre monde. Quand je pense que je m'y suis laissé prendre, lorsque vous avez feint de soupçonner les pauvres nègres ! Je vois maintenant pourquoi vous teniez tant à combler le déficit et pourquoi vous m'avez proposé de tout donner à nos chères nièces.
- Pardon, pardon, répliqua le roi, ce n'est pas moi qui ai eu l'idée de leur céder notre part des 6000 dollars, c'est vous.
- Et je ne vous ai peut-être pas conseillé de filer avec, hein ? Mais non ; vous étiez trop goulu ! Vous voyez ce que cela nous rapporte. Ces petites bécasses empochent leur argent et le nôtre par-dessus le marché, car il nous reste à peine quelques dollars. Allez vous coucher et ne me parlez plus de déficit tant que vous vivrez.

Le roi, qui reconnaissait trop tard ses torts, n'osa pas souffler mot ; il se glissa dans le wigwam où il chercha des consolations dans une cruche de whisky. Le duc ne tarda pas à suivre ce bon exemple. Au bout d'une heure, ils étaient redevenus les meilleurs amis du monde et s'entendaient comme larrons en foire. J'espérais qu'ils finiraient par s'endormir à force de se consoler et alors j'aurais essayé de décider Jim à les déposer doucement dans l'île. Par malheur, il n'en fut rien, de sorte que nous dûmes nous remettre en route avec eux.

#### XXIV. Jim vendu

Pendant quelques jours, comme les deux associés n'osaient pas se montrer trop près de Nantuck, nous filâmes le long du fleuve. Lorsqu'ils se crurent hors de danger, ils visitèrent plusieurs petites villes. Ils m'emmenaient avec eux, parce que les gens qui se font suivre d'un domestique inspirent toujours de la confiance. Ce n'était là qu'un prétexte, je crois. Ils devinaient sans doute que je n'aurais rien de plus pressé que de disparaître avec le radeau dès que le champ serait libre.

En dépit de leur air respectable, rien ne leur réussit. Un beau sermon sur la tempérance ne leur rapporta pas de quoi se griser tous les deux. Une conférence sur la phrénologie n'attira qu'une dizaine d'auditeurs. Le roi offrit en vain sa poudre dentifrice, le duc ne trouva aucun chaland pour ses pilules brevetées, et nos provisions s'épuisaient. Le poisson abondait ; seulement Jim s'arrangeait de façon à n'en jamais découvrir au bout de nos lignes.

– Lorsqu'il n'y aura plus rien à manger ici, me dit-il, ils déguerpiront, et bon débarras !

En effet, ils paraissaient déjà découragés. Après avoir rôdé inutilement dans une demi-douzaine de petites villes, ils passèrent leur temps à rêvasser et à regarder couler l'eau, sans échanger une parole. Mais ils n'étaient pas au bout de leur rouleau. Un jour, le roi, qui se tenait assis à l'entrée du wigwam, finit par se lever pour aller rejoindre son associé, et ils se mirent à causer à voix basse. Cela m'inquiéta un peu, parce qu'ils ne se gênaient guère en général pour s'expliquer devant moi. J'eus beau prêter l'oreille, je n'entendis pas un mot de leur entretien.

Le lendemain matin, nous étions à environ deux milles d'une petite ville nommée Pikesburgh, quand le roi m'ordonna de gagner la côte et d'amarrer le radeau.

– Je vais débarquer seul, me dit-il au moment où je m'apprêtais à sauter à terre. Si je ne suis pas de retour à midi, Bridgewater doit venir me rejoindre et vous l'accompagnez.

Je restai donc sur le radeau. À midi, le roi ne s'était pas montré et le duc m'emmena, laissant Jim dans le wigwam. Je n'osai pas refuser de partir avec lui ; mais cette fois j'étais décidé à retirer mon épingle du jeu et à battre en retraite dès qu'on n'aurait plus l'œil sur moi. À mi-chemin, nous rencontrâmes des gens qui venaient de la ville et avec lesquels mon compagnon, contre son habitude, évita de lier conversation.

Arrivés à Pikesburgh, nous cherchâmes en vain le roi. Nous finîmes par le trouver dans une buvette, entouré d'une foule de badauds qui se moquaient de lui. Il était trop ivre pour tenir sur ses jambes et ses menaces ne servaient qu'à mettre les rieurs en verve. Le duc, bouffi de rage, éclata en injures et son associé lui lança à la figure un paquet de cartes. Quand la querelle fut bien engagée, je gagnai la porte sans me presser et une fois dehors je partis comme un trait. Bien que je fusse tout essoufflé, je criai d'une voix joyeuse en sautant à bord du radeau :

– Ohé, Jim, nous sommes sauvés !

Pas de réponse. Le wigwam était vide. Je parcourus le petit bois en face duquel nous étions amarrés, pensant que Jim, pour un motif ou un autre, avait jugé bon de s'y cacher. J'eus beau lancer de nouveaux cris d'appel, mon vieux Jim avait disparu. Alors je m'assis sur l'herbe et je pleurai. Je me relevai bientôt, ne sachant que penser de cette disparition ni à quoi me résoudre. Je venais de déboucher sur la route, quand je vis arriver un garçon de mon âge qui s'avavançait les mains dans les poches. Je lui demandai s'il n'avait pas rencontré un nègre habillé de telle et telle façon.

Mon père disait toujours qu'il ne faut pas avoir l'air trop pressé quand on a besoin d'un renseignement, parce qu'on vous le fera payer. Il avait raison, car on répondit à ma question par cette autre question : « Pouvez-vous me donner de quoi bourrer ma pipe ? » et ce ne fut qu'après avoir empoché une poignée de tabac que mon interlocuteur reprit :

– Le nègre évadé ? Oui, je l'ai vu. On l'emmenait chez Silas Phelps, à 2 milles plus bas. Bonne affaire ! 200 dollars de récompense, ça ne se trouve pas tous les jours.

– Et c'est moi qui l'ai vu le premier ! Qui donc l'a fait empoigner ?

– Il paraît que c'est un vieux monsieur à barbe blanche. Il n'avait pas le temps d'aller à la Nouvelle-Orléans et il a vendu sa chance 40 dollars. À sa place, moi, j'aurais trouvé le temps d'aller toucher la récompense entière.

– Peut-être sa chance ne vaut-elle pas un cent, puisqu'il l'a cédée pour si peu.

– Allons donc ! J'ai lu l'affiche. C'est imprimé en lettres longues comme ça. Récompense de 200 dollars, avec le signalement du nègre, le nom de la plantation et le reste.

Il s'éloigna en sifflant. Je regagnai le radeau et je me glissai dans le wigwam afin de réfléchir. Mes réflexions ne furent pas gaies. Non, je n'aurais pas cru ces deux gredins capables de nous jouer un pareil tour après tout ce que nous avons fait pour eux. Je pouvais me vanter d'avoir rendu un mauvais service à ce pauvre Jim. S'il devait rester esclave, il aurait été cent fois plus heureux à Saint-Pétersbourg, où personne ne le maltraitait. Ma première idée fut d'écrire à miss Watson afin qu'elle le réclamât. Deux raisons me retinrent. Elle ignorait pourquoi il s'était sauvé ; elle lui reprocherait son ingratitude et serait plus disposée que jamais à le vendre. Et puis, je songeai à moi. On saurait que Huck Finn avait aidé un nègre à prendre la clef des champs, et si, un jour ou l'autre, je regagnais ma ville natale, je n'oserais plus regarder les gens en face. Tom Sawyer lui-même refuserait de me serrer la main.

Plus j'y songeais, plus ma conscience m'adressait des reproches et plus je me sentais coupable. D'un autre côté, je pensai à ce long voyage durant lequel Jim avait si souvent tenu le gouvernail à ma place plutôt que de me réveiller. Je le voyais sautant de joie le matin où nous avions failli nous perdre dans le brouillard. Je me rappelai le soir où mes remords m'avaient presque décidé à le livrer et où je l'avais sauvé en empêchant les deux poltrons qui craignaient la petite vérole de visiter le radeau. Je ne pouvais pas oublier qu'il m'avait dit que j'étais le seul ami qu'il eût au monde.

Je me sentais toujours honteux d'être l'ami d'un nègre – néanmoins je résolus de ne pas abandonner Jim. Je savais qu'on l'avait emmené chez M. Silas Phelps, à 2 milles plus bas. Dès que le jour commença à baisser, je détachai mon radeau et je gagnai une île boisée où je passai la nuit. Je me levai de grand matin ; puis, après avoir déjeuné, je mis mes meilleurs habits, je fis un paquet de mes vieux vêtements, je sautai dans le canot et je suivis le courant, m'arrêtant à un quart de mille d'un endroit où j'avais aperçu une petite scierie à vapeur. Alors je cachai ma barque et je remontai la côte à pied. Je n'avais pas fait fausse route et je ne regrettai pas la poignée de tabac qui m'avait mis sur la bonne voie. En passant devant l'usine dont j'ai parlé, je vis une enseigne qui m'apprit que c'était la SCIERIE DE SILAS PHELPS. Rien n'y bougeait et on ne pouvait la prendre pour une maison d'habitation. À deux ou trois cents yards plus loin, je rencontrai une espèce de ferme ; mais personne ne se montrait, bien qu'il fût déjà jour. Je me dirigeai donc vers la ville afin de sonder un peu le terrain. Cette ferme n'appartenait peut-être pas au propriétaire de la scierie et je ne voulais pas être surpris rôdant autour des bâtiments.

Eh bien, devinez sur qui je tombai en tournant le premier coin de rue ? Sur le duc ! Il était en train de coller une affiche qui annonçait au public que le célèbre Kean donnerait le soir même et les deux soirs suivants une représentation du CAMÉLÉOPARD ! Il sembla d'abord très étonné, puis très satisfait de me retrouver.

– Je te croyais déjà loin, dit-il. Où est le radeau ? L'as-tu caché dans un bon endroit ?

– C'est justement ce que j'allais vous demander, répliquai-je d'un ton de mauvaise humeur.

Alors il sembla moins content.

– À moi ! s'écria-t-il.

– À qui voulez-vous que je le demande ? Hier, lorsque j'ai vu le roi dans ce cabaret, je me suis dit : Le duc ne pourra pas l'emmener de sitôt. Alors, pour passer le temps, je me suis mis à flâner. Un homme m'a offert 40 cents pour l'aider à emballer du coton. Naturellement, j'ai accepté. Après, je suis allé me reposer dans le petit bois en vous attendant. Jim devait m'appeler à votre retour. Le sommeil m'a pris et quand je me suis réveillé, plus de Jim, plus de radeau ! Qu'est devenu Jim ? Qu'est devenu le radeau ?

– Je n'en sais rien, du moins pour ce qui concerne le radeau. Ce vieil ivrogne a fait là-haut un marché qui a rapporté 40 dollars, et à mon arrivée, il les avait déjà reperdus au jeu. Lorsque j'ai pu le reconduire jusqu'à l'endroit où devait se trouver le radeau, nous nous sommes dit : Ce petit drôle nous l'a volé et nous a plantés là.

– Est-ce que j’aurais planté là mon nègre, le seul nègre que je possède au monde ?

– En somme, tu n’y as rien perdu ; sans papiers, tu ne serais jamais parvenu à le vendre. Le fait est que nous avons fini par le regarder comme notre propriété. Me voilà bien récompensé de la peine que je me suis donnée pour lui... Bah ! Il y a des badauds partout et le caméléopard les attirera encore. N’importe, je n’aurais pas été fâché d’avoir le radeau à ma disposition. Ton nègre pourrait jaser.

– Comment voulez-vous qu’il jase ? Il ne s’est donc pas sauvé ?

Je me doutais bien qu’il s’était entendu avec le roi pour vendre Jim ; mais je tenais à le mettre au pied du mur. Si je l’amenaiss à m’avouer que Jim était sous clef dans la ville où il comptait passer trois jours, ma présence le gênerait beaucoup plus que celle du nègre et il se résignerait peut-être à donner ses représentations ailleurs.

– Eh ! Non, il ne s’est pas sauvé, répliqua-t-il. Je croyais que tu avais tout compris. Nous l’avons cédé, ou plutôt nous avons cédé pour 40 dollars nos droits à la récompense. Tu aurais eu ta part, si...

– Vous l’avez cédé ! m’écriai-je. Mais Jim était à moi ! Où est-il ? Et je me mis à sangloter. Ainsi que j’y comptais, le duc parut très ennuyé. Les regards qu’il lançait à droite et à gauche me rassuraient. C’est lui maintenant qui désirait me lâcher. Il n’avait plus besoin de moi – il croyait mes poches vides, le radeau disparu, et j’en savais trop sur son compte.

– Je veux mon nègre ! Où est-il ? répétais-je en frappant du pied.

– Mille tonnerres ! Prends garde à toi, ou je...

Mais, après avoir froncé les sourcils et levé son pinceau à colle d’un air menaçant, il se décida à me prendre par la douceur.

– Mon pauvre garçon, reprit-il au bout d’une minute, je suis aussi fâché que toi de la façon dont la chose a tourné. Tout ce que je puis te dire, c’est que Jim a été emmené par un planteur du nom de Foster... Abraham G. Foster... dont la ferme se trouve à une trentaine de milles plus haut sur la route de La Fayette, celle que tu as dû suivre pour venir ici. Je ne vois pas ce que tu gagneras à courir après lui. Dans trois jours nous serons à flot et tu ferais mieux de ne pas nous quitter.

– Non, je veux mon Jim !

– Allons, je n’ai pas le droit de t’obliger à rester ; je n’y tiens pas non plus : il me faudrait te surveiller pour t’empêcher de bavarder. À présent que tu sais ce que tu voulais savoir, file sans perdre de temps. Ils ont de l’avance sur toi ; mais tu as de bonnes jambes et tu les rejoindras sans doute avant d’arriver à La Fayette.

Oui, j’en savais assez. Il cherchait à m’éloigner de la ville, parce que Jim y était et que M. Silas Phelps aurait pu apprendre trop tôt à qui il avait eu affaire.

– Bon, dis-je, je partirai dans une heure ou deux, après avoir déjeuné.

– Tu partiras tout de suite, et je vais te montrer le chemin, répliqua-t-il en contenant sa colère, mais d'un ton qui me rappela le jour où il avait menacé de m'étrangler.

Cela m'amusait de lui donner du tintouin tout en le forçant de faire ce que je voulais ; mais il avait dans le regard quelque chose qui me conseillait de ne pas aller trop loin. Aussi me décidai-je à l'accompagner et je vis qu'il avait déjà posé un certain nombre d'affiches. Il n'en fallut pas davantage pour me convaincre qu'il ne serait pas disposé à me céder la place.

– Tu étais bien pressé tout à l'heure de courir après Jim. Pourquoi as-tu changé d'avis ? me demanda-t-il, tandis que nous gagnions la grande route. Encore une fois, tu ferais mieux de rester avec nous.

– Merci, je préfère m'en aller. Je n'ai pas envie d'être pendu.

– Bon voyage ! dit-il. Je t'engage – dans ton propre intérêt, tu entends ? – à garder ta langue dans ta poche au sujet de l'affaire de Nantuck, et surtout au sujet du caméléopard. Tu me le promets ?

– Je le jure, si vous voulez ; je n'ai pas non plus envie d'être étranglé.

– Bien, ta parole me suffit, puisque tu sais qu'une indiscretion te coûterait cher. Un dernier conseil. Retourne chez toi. J'ai bien deviné que tu fais l'école buissonnière et que tu as aidé Jim à s'évader. Tu joues là un jeu dangereux qui ne te rapportera rien.

– C'est possible ; mais Jim est mon ami et je l'aiderai si je le puis.

– Allons, bonne chance ! Tu es un brave garçon, donne-moi la main et adieu.

– Jamais de la vie ! répliquai-je.

Me voilà donc parti. Je ne regardai pas en arrière ; mais je sentais que le duc me suivait des yeux. Comme je ne songeais nullement à me mettre à la recherche de M. Abraham G. Foster, je m'arrêtai à la première pierre milliaire, puis je retournai sur mes pas à travers bois pour regagner la ferme de Silas Phelps.

## **XXV. Tante Sally**

Quand j'arrivai à la ferme, tout semblait encore aussi tranquille que si c'eût été un dimanche. La chaleur retenait sans doute les maîtres chez eux et les travailleurs devaient être aux champs.

La propriété qui avoisinait la scierie de Silas Phelps était une de ces petites plantations de coton comme on en rencontre tant dans le pays. Les bâtiments n'occupaient qu'une partie d'une cour de deux arpents, fermée par une palissade et plaquée par endroits de touffes d'herbe ; pour les blancs, une vaste maison construite avec des bûches équarries à coups de hache et blanchies à la chaux ;

une cuisine en forme de rotonde communiquant avec la maison par un large passage couvert ; derrière la cuisine, une buanderie ; des cabanes alignées servant d'habitation aux nègres ; une petite hutte isolée au fond de la cour ; sur un banc, à l'entrée de la cuisine, un chien qui faisait la sieste ; d'autres chiens endormis çà et là au soleil ; dans un coin, trois ou quatre arbres et quelques groseilliers le long de la palissade ; en dehors de la clôture, le jardin et les champs de cotonniers, puis venaient les bois.

J'entrai dans l'enclos en escaladant la barrière qui donnait sur le jardin et je me dirigeai en droite ligne vers la cuisine. Pour commencer, je voulais m'assurer si j'étais bien chez M. Silas Phelps.

J'avais eu tort d'oublier que les chiens ne dorment que d'un œil. À mon approche, ils se levèrent l'un après l'autre et vinrent à ma rencontre. Naturellement, je m'arrêtai et je me tins coi. Ah ! Quel vacarme ! En un quart de minute, je ressemblais au moyeu d'une roue dont une quinzaine de chiens représentaient les rayons. Ils aboyaient à qui mieux mieux, allongeant le cou et le museau. Et il en arrivait d'autres !

Par bonheur, une négresse sortit à temps de la cuisine, un rouleau de pâtissier à la main.

– Veux-tu te taire, Tige ! Veux-tu te sauver, Spot !

Aussitôt toute la meute détala. Une minute après, elle revint, remuant la queue et prête à me lécher les mains. Au même instant, une dame de quarante à quarante-cinq ans se montra sur le seuil de la maison, suivie de deux enfants qui se cachaient derrière ses jupes et me regardaient d'un air intimidé.

– Que signifie ce tapage ? demanda la dame.

Mais, dès qu'elle me vit, son visage s'épanouit et elle accourut en s'écriant :

– C'est donc toi, enfin !

– Oui, madame, c'est moi, répliquai-je machinalement.

Alors la voilà qui me prend dans ses bras et me serre à m'étouffer. Quand elle eut fini de m'embrasser, elle me lâcha et s'éloigna un peu pour me mieux regarder.

– Tu ne ressembles pas trop à ta mère, dit-elle après m'avoir dévisagé. N'importe, je suis bien heureuse de te revoir. Mes enfants, c'est votre cousin Tom, dites-lui bonjour.

Les enfants, au lieu de me souhaiter la bienvenue, se fourrèrent un doigt dans la bouche et se firent un rempart de la robe de leur maman.

– Lise, continua celle-ci, dépêchez-vous de lui apprêter un déjeuner chaud. Il doit avoir faim, s'il n'a pas déjeuné à bord.

– Ce n'est pas la peine, dis-je, j'ai déjeuné.

Là-dessus, elle m'emmena dans la maison, tandis que les enfants s'accrochaient à ses jupes. Lorsque nous fûmes dans le parloir, elle m'installa sur un fauteuil et s'assit en face de moi sur un tabouret, me tenant par les deux mains.

– Là, que je te regarde à mon aise ! Je crois que je te mangerais, tant je suis heureuse de te revoir. Nous t'attendons depuis trois jours. Qu'est-ce qui t'a retardé ? Le steamer a donc échoué ?

– Oui, madame.

– Ne m'appelle pas madame ; appelle-moi tante Sally. Où a-t-il échoué ?

Je ne savais que répondre, parce que je ne pouvais pas deviner si mon steamer descendait ou remontait le fleuve ; mais il me vint une bonne idée.

– Ce n'est pas l'échouage qui nous aurait beaucoup retardés, si le cylindre n'avait pas éclaté.

– Bonté du ciel ! Pas de blessés, j'espère ?

– Non ; il y a seulement eu un nègre tué.

– C'est heureux, car ces accidents-là estropient souvent beaucoup de monde. L'année dernière, ton oncle Silas revenait de la Nouvelle-Orléans ; une chaudière, un cylindre, ou quelque chose, a sauté et on n'en a pas été quitte à si bon compte. À propos, ton oncle est parti pour la ville, il n'y a pas une heure, espérant te ramener, et il ne peut tarder à rentrer. Tu as dû le croiser en route.

– Je n'ai rencontré personne, tante Sally. Il faisait à peine jour quand j'ai débarqué. On m'a indiqué mon chemin ; mais, comme tout le monde avait l'air de dormir par ici, j'ai un peu flâné.

– À qui as-tu remis tes bagages ?

– Mes bagages ?... Oh ! Je sais où les retrouver, et, d'ailleurs, il n'y aura pas grand-chose de perdu.

– Comment as-tu fait pour déjeuner de si bonne heure à bord ?

– Il me restait des provisions.

Je devenais si inquiet que j'écoutais à peine Mme Phelps. Les enfants étaient toujours là. Ils commençaient à s'habituer à moi, et, si j'avais pu les prendre à part, j'aurais bien vite découvert qui j'étais. Mais ma tante n'en finissait pas. J'eus froid dans le dos lorsqu'elle s'écria :

– Voyons, c'est à ton tour de parler. Tu vas me donner des nouvelles de tout le monde. Comment vont-ils ? Que font-ils ? Quelles commissions t'a-t-on données pour la tante Sally ? Tâche de ne rien oublier.

Pour le coup, j'étais embourbé jusqu'au menton. Je ne voyais aucun moyen de me tirer d'affaire sans lui avouer qu'elle se trompait. Ce fut tante Sally elle-même qui me ferma la bouche.

– Voilà ton oncle qui revient, dit-elle en me poussant dans un coin. Reste derrière ce fauteuil et ne bouge pas. Nous allons lui faire une surprise... Vous, mes enfants, n'ouvrez pas la bouche.

Tout en me demandant ce que je gagnerais à me cacher, j'obéis. Avant de disparaître, j'entrevis la tête d'un vieux monsieur qui s'avançait en maugréant.

– Ouf ! Encore une course que j'aurais pu m'épargner, dit-il.

– Il n'est pas arrivé ? demanda Mme Phelps.

– Non, puisque je ne le ramène pas. J'avoue que cela commence à m'inquiéter.

– Quelque chose me dit qu'il est arrivé. Tu es bien sûr ?

– Je suis sûr que personne n'a débarqué depuis hier.

– Et il y a tant d'accidents ! Que dira ma sœur ? Je n'ose pas y penser... Mais regarde donc, Silas, là-bas, au tournant de la route. C'est peut-être lui.

M. Phelps se pencha en dehors de la croisée, ce qui permit à mon hôtesse de préparer sa surprise. Elle me tira de ma cachette, et, lorsque son mari se retourna, elle se tenait à côté de moi, le visage rayonnant. L'oncle Silas n'était pas fort, car il ne comprit pas tout de suite qu'on lui jouait un tour.

– Tiens ! D'où sort ce garçon-là ? demanda-t-il.

– Tu ne devines pas ? C'est lui ; c'est Tom Sawyer !

Je crus que le parquet allait s'écrouler sous mes pieds ; mais je ne tardai pas à me remettre. Le vieux monsieur me prodigua des poignées de main et des paroles affectueuses ; puis il fallut répondre à une véritable averse de questions à propos de tante Polly, de Marie, de Sid et de toute la tribu des Sawyer.

Si mes hôtes se réjouissaient de me voir, je ne me réjouissais pas moins d'avoir enfin appris qui j'étais. Je leur eus bientôt fourni sur ma famille – c'est-à-dire sur la famille de Tom – beaucoup plus de renseignements que tous les Sawyer du monde n'auraient pu leur en donner. Cela marchait comme sur des roulettes. Rien de plus facile que de remplir le rôle que l'on m'assignait. Aussi me sentis-je à mon aise jusqu'au moment où j'entendis le bruit d'un vapeur qui descendait le fleuve en toussant. Si ce steamer avait déposé au débarcadère de la ville celui qu'on attendait ? Si Tom allait se montrer et me nommer ? Cela gênerait tout. D'un autre côté, quel prétexte employer pour me poster sur la route afin d'arrêter Tom au passage ?

M. Phelps me vint de nouveau en aide.

– Encore un vapeur, dit-il. Heureusement, je n'ai plus besoin de remonter dans ma carriole, je vais la faire dételer.

Je saisis la balle au bond.

– Puisqu'elle est encore attelée, laissez-moi m'en servir pour aller chercher mes effets à la ville. Le paquet n'est pas lourd, mais je suis un peu las.

Il voulut m'accompagner.

– Non, non, lui dis-je, vous vous êtes déjà trop dérangé pour moi. Soyez tranquille, je sais conduire.

## **XXVI. Tom rentre en scène**

Je partis donc dans la carriole de M. Phelps. Arrivé à mi-chemin de la ville, je me félicitai d'avoir si bien pris mes précautions. Clic, clac ! J'entendis venir une voiture de louage conduite par un nègre, et à côté du cocher, j'aperçus Tom Sawyer. Je m'arrêtai jusqu'à ce qu'ils m'eussent rejoint, puis je criai :

– Halte-là !

Le nègre retint son attelage et Tom demeura bouche bée.

– Pas possible ! C'est toi, Huck ? Les bras m'en tombent !

– Tu vois bien que c'est moi.

– Ah ! Tu peux te vanter de m'avoir fait peur. On te croyait mort. Tu n'as donc pas été noyé ? Comment te trouves-tu ici ?

– Je t'expliquerai ça plus tard. Pour le quart d'heure, nous avons d'autres chats à fouetter. Si j'avais quelqu'un pour tenir mes rênes, je serais déjà près de toi. Dis à ton cocher de t'attendre une minute et grimpe dans ma carriole.

Dès qu'il fut monté, dès que nous eûmes échangé une cordiale poignée de main, je m'éloignai un peu de l'autre voiture, et sans lui donner le temps de m'interroger, je lui racontai l'erreur de tante Sally.

– La bonne histoire ! s'écria-t-il. Je l'aime mieux que celle de ta noyade. Comment as-tu pu nous laisser croire à ta mort ?

– Pour le moment il ne s'agit pas de ma noyade, répliquai-je. Allons au plus pressé. Pour ma part, je ne trouve pas ma position si drôle ; ton arrivée me met dans un fier embarras.

– Bah ! Lorsque tante Sally apprendra que tu es mon ami, elle t'ouvrira encore les bras.

– Je n'en suis pas trop sûr. Elle se fâchera quand elle verra un second Tom lui tomber des nues.

– Eh bien, non, dit Tom, après avoir réfléchi. J'ai une idée ; elle ne se fâchera pas. Sois sans inquiétude. Prends mon sac de voyage dans ta voiture et retourne à la ferme sans te presser, de façon à paraître revenir de la ville. J'arriverai un quart d'heure ou une demi-heure après toi et je me charge du reste. Ce sera drôle, tu verras. Seulement, il ne faudra pas avoir l'air de me connaître tout d'abord.

– Bon, je m'en rapporte à toi... Attends un peu, j'ai un secret à te confier. Il y a là-bas un nègre que je cherche à faire évader – Jim, le nègre de miss Watson.

– Jim ? répéta Tom. Tu n'as pas besoin de t'occuper de lui. Il a eu plus de chance qu'il n'en mérite ; sa maîtresse...

– Je devine ce que tu vas me dire, et je me le suis déjà dit, interrompis-je. Un blanc devrait rougir d'être l'ami d'un nègre ; mais moi, je n'en rougis pas. Jim est prisonnier chez ton oncle – je ne sais pas encore où, par exemple – et je veux le délivrer. Tu me garderas le secret ?

– Certainement, je te garderai le secret, et je t'aiderai par-dessus le marché.

Je tombai de mon haut.

– Tu plaisantes, lui dis-je. Tu passeras aussi pour un abolitionniste.

– Peu importe. On ne trouve pas tous les jours un prisonnier à délivrer.

Tom mit son sac dans ma carriole et avança au pas, tandis que je me dirigeais vers la ferme. J'étais si content que j'oubliai de lambiner en route, de sorte que j'arrivai à la maison plus tôt qu'il n'aurait fallu. Justement M. Phelps se tenait sur le pas de la porte ; il se frotta les yeux en m'apercevant.

– C'est étonnant ! s'écria-t-il. Qui aurait jamais cru cette jument capable de faire le trajet en si peu de temps ? Et pas un poil mouillé. Oui, c'est étonnant. Je ne la donnerais pas pour 100 dollars, et hier je l'aurais volontiers cédée pour la moitié de cette somme.

Au bout d'une demi-heure, la voiture de Tom s'arrêta devant la palissade, à une cinquantaine de yards de la maison. Tante Sally, qui l'entendit arriver, regarda par la fenêtre.

– Une visite ? dit-elle. Qui donc cela peut-il être ? Un étranger... Johnny, va dire à Lise de mettre un couvert de plus.

Les étrangers étaient rares dans ces parages : aussi tout le monde courut-il à la porte d'entrée. Tom avait déjà dépassé la barrière de l'enclos ; il s'avavançait à pas comptés, et sa voiture s'éloignait au grand trot. Il semblait assez fier de ses habits neufs et portait le nez au vent. Arrivé à quelques pas de nous, il souleva son chapeau comme si c'eût été le couvercle d'une boîte contenant des papillons dont il ne voulait pas troubler le sommeil.

– Monsieur Archibald Nichols, je présume ? dit-il.

– Non, mon garçon, répliqua M. Phelps. Votre cocher s'est trompé. Nichols demeure à trois milles plus bas. Mais entrez vous reposer.

Tom regarda par-dessus son épaule.

– Trop tard, dit-il : la voiture est hors de vue.

– Raison de plus pour entrer. Vous dînez avec nous et je me charge de vous conduire chez Nichols.

– Oh ! Je serais désolé de vous donner tant de peine. J’achèverai bien la route à pied.

– Nous ne le souffrirons pas ; la vieille hospitalité du Sud s’y oppose.

– Entrez, répéta tante Sally. Vous ne pouvez pas refuser, car votre couvert est déjà mis.

Tom la remercia par un beau salut et se laissa persuader. Une fois dans le parloir, il se campa dans le meilleur fauteuil avant qu’on l’eût invité à s’asseoir ; puis il raconta, sans attendre qu’on l’interrogât, qu’il s’appelait William Thompson et qu’il venait d’une grande ville dont j’oublie le nom, mais sur laquelle il débita un tas d’histoires. Il allait, il allait, et je commençais à me demander si c’était avec ces histoires-là qu’il espérait me tirer d’affaire. Tout à coup, il se pencha vers tante Sally, qui s’était assise à côté de lui, l’embrassa sur les deux joues, se rejeta tranquillement au fond de son fauteuil et se remit à jacasser.

– Où avez-vous appris ces manières-là ? s’écria tante Sally, d’un ton indigné.

– Comment, je vous ai fâchée ? Ah ! Si c’est là votre vieille hospitalité du Sud, je m’en vais, répliqua Tom.

– En vérité, je crois que ce gamin est toqué, dit Mme Phelps.

– Non, je ne suis pas toqué, riposta Tom d’un air froissé. Soyez tranquille, je ne recommencerai pas... du moins jusqu’à ce que vous me l’ayez demandé. Je vous ai embrassée de bon cœur, parce qu’on m’avait dit là-bas : Embrasse-la bien fort, ça lui fera plaisir.

– Quel est le sot qui vous a dit ça ?

– Tout le monde me l’a dit, et il me semble que tout le monde l’aurait cru, répondit Tom. Voyons, ajouta-t-il en s’adressant à M. Phelps, est-ce que vous ne pensiez pas qu’elle serait enchantée de voir Sid ?

– Sid ! s’écria tante Sally. Ah ! Mauvais garnement ! Est-il permis de se moquer ainsi du monde !

Et elle s’avançait pour l’embrasser, quand Tom la repoussa.

– Non, dit-il, je ne vous embrasserai pas avant que vous me l’ayez demandé.

Elle l’embrassa tout de même, puis elle le passa à M. Phelps, qui ne ménagea pas les poignées de main. La première surprise passée, elle entama le chapitre des explications.

– Nous n’attendions que Tom, dit-elle ; ma sœur n’a pas soufflé mot de ta visite.

– C’est que Tom seul devait venir ; mais au dernier moment je l’ai tant priée qu’elle m’a laissé partir avec lui. Ce matin, pendant que nous descendions le fleuve, Tom a pensé que ce serait une bonne plaisanterie d’arriver tout seul et de feindre de ne pas me connaître. Nous avons eu tort, car vous ne recevez pas trop bien les étrangers, tante Sally.

– Pas quand ils se donnent des airs comme tu le faisais tout à l’heure, Sid. Vrai, là, j’avais envie de te souffleter. N’importe, je te pardonne ; embrasse-moi encore.

Nous dînâmes dans le grand passage couvert, entre la maison et la cuisine. On se nourrit bien dans le Sud. Il y avait sur la table de quoi rassasier sept familles – un tas de bons plats chauds, auxquels Tom et moi fîmes honneur, je vous en réponds. Ce fut l'oncle Silas qui récita le bénédicité ; mais rien n'eut le temps de se refroidir, ainsi que cela arrivait souvent chez la veuve Douglas.

Je me sentais à mon aise et l'après-midi se passa fort gaiement. Nous ouvrîmes en vain l'oreille ; il ne fut pas question de Jim et nous n'osions pas essayer d'amener la conversation sur ce terrain. Dans ma joie de retrouver Tom, j'avais presque oublié le caméléopard. Vers la fin du souper, un de nos petits cousins, avec qui nous avions vite lié connaissance, se chargea de me le rappeler.

– Papa, demanda-t-il, ne me laisseras-tu pas aller voir, avec Tom et Sid, le spectacle dont tout le monde parle ?

– Non, répondit M. Phelps d'un ton qui n'admettait pas de réplique.

C'est un attrape-nigaud et je suis tenté de plaindre ceux qui l'ont organisé, car on menace de les jeter à l'eau. Burton les a reconnus et, pour peu que la moitié de ce qu'il a raconté soit vraie, ils n'auront que ce qu'ils méritent, si on se contente de les chasser de la ville à coups de trique.

Ma conscience ne m'adressait aucun reproche. J'avais tenu ma promesse de ne pas les dénoncer. Toutefois, j'étais trop curieux pour ne pas désirer savoir comment ils s'en tireraient. Aussi, dès que le souper fut terminé, me déclarai-je très fatigué, afin que tante Sally m'engageât à aller me reposer. Tom et moi, nous devions coucher dans la même chambre. Au lieu de me déshabiller, je mis Tom au courant et nous sortîmes par la croisée, en nous glissant le long du conducteur du paratonnerre. Tandis que nous gagnions la ville, je racontai à Tom les dangers que j'avais courus pendant mon voyage. Loin de me plaindre, il répétait sans cesse : « Ah ! Comme je regrette de n'avoir pas été de la partie ! »

Il était près de huit heures et demie lorsque nous atteignîmes l'entrée de la ville. À peine avions-nous dépassé les premières rues que nous vîmes arriver une foule de gens, dont la plupart brandissaient des torches et faisaient un vacarme à réveiller les morts. On hurlait, on chantait, on grognait, on soufflait dans des cornets à bouquin, on battait le rappel sur des casseroles. Quel charivari ! Nous dûmes nous jeter de côté, pour ne pas être renversés par cette avalanche. Pendant le défilé, je vis que la bande emportait le roi et le duc, qui, tant bien que mal, se tenaient à califourchon sur une barre de bois. Du moins, je devinai que c'étaient eux que l'on escortait ainsi, car ils ressemblaient plutôt à de monstrueux panaches de corbillard qu'à des êtres humains. On leur avait barbouillé le corps d'une couche de goudron à laquelle adhérait le contenu d'un lit de plume.

Certes, si la punition était rude, les deux associés ne l'avaient pas volée ; cependant, je ne pus m'empêcher de la trouver cruelle. J'interrogeai un traînard, qui nous raconta comment les choses s'étaient passées. Les spectateurs n'avaient pas laissé au duc le temps d'annoncer une seconde représentation du fameux intermède. Au moment où le caméléopard commençait ses gambades, M. Burton avait donné le signal, et... vous savez le reste.

– On va les jeter à l'eau, dis-je à Tom.

– Pas de danger, répliqua-t-il. Où as-tu vu habiller ainsi des gens que l'on songe à pendre ou à noyer ? Ce serait du luxe. On ignore que ce sont des voleurs ; on croit n'avoir affaire qu'à des vagabonds auxquels cette promenade ôtera l'envie de revenir. Pour ma part, je ne leur en veux pas, puisqu'ils nous laissent un prisonnier à délivrer. C'est là ce qui m'intéresse le plus.

## XXVII. Jim prisonnier

Tout le long du chemin, nous ne parlions plus que de Jim, nous demandant où on avait pu l'enfermer. Enfin, Tom s'écria :

– Que nous sommes bêtes de n'avoir pas deviné plus tôt ! Je parie que je sais où il est.

– Vrai ? Où est-il ?

– Dans cette hutte isolée qui se trouve au fond de la cour. Pendant que nous dînions, n'as-tu pas vu un nègre y entrer avec des provisions ?

– Oui ; les chiens ont aboyé, et j'ai pensé qu'il leur apportait à manger.

– Je l'ai cru aussi ; mais les provisions n'étaient pas destinées aux chiens.

– Comment le sais-tu ?

– Parce que je me rappelle maintenant qu'il y avait là une grosse tranche de melon d'eau. Est-ce que les chiens aiment le melon ? En outre, le nègre a remis une clef à mon oncle au moment où nous sortions de table. La tranche de melon indique un homme, la clef indique un prisonnier. Jim est là.

Ah ! Ce Tom, quelle tête, pour un garçon de son âge ! Si j'avais la tête de Tom Sawyer, je ne la troquerais pas contre celle d'un duc, ni même contre celle d'un clown ou d'un membre du Congrès.

– À présent, reprit Tom, il y a trente-six moyens de faire évader un captif ; il s'agit de choisir le meilleur.

– Il n'y a pas besoin de tant chercher. J'ai mon idée.

– Voyons-la.

– Demain, nous commencerons par monter à bord de mon canot pour amener le radeau de l'île et nous le cacherons dans un bon endroit. Après, nous prendrons la clef dans la poche de l'oncle Silas, pendant qu'il dormira ; nous ouvrirons la porte, puis...

– Peuh ! fit Tom, le premier venu aurait trouvé ça. Oui, la chose marcherait comme sur des roulettes, mais elle ne ressemblerait guère à une aventure. À quoi bon un plan qui ne donnerait pas

plus de peine et n'étonnerait personne ? Une évasion où l'on s'en va sans courir le moindre danger n'est pas une véritable évasion.

Je ne cherchai pas à défendre mon idée ; je devinai que le programme de Tom serait supérieur au mien.

– Que comptes-tu faire ? lui demandai-je.

– Je n'en sais rien encore, répondit-il. J'ai plus d'une idée en tête, moi.

Il voulut bien entrer dans quelques détails, dont je me dispense de parler, car il se réservait d'agir selon les circonstances, et il n'y manqua pas. Je reconnus volontiers qu'il se montrait cent fois plus inventif que moi, tout en restant convaincu que Jim aurait trouvé mon projet plus pratique.

Une chose semblait certaine. Tom était fermement décidé à m'aider dans mon entreprise et à partir avec le fugitif. Je n'en revenais pas. Voilà un garçon bien élevé, ayant une réputation à perdre, dont la famille avait toujours manifesté un profond mépris pour les abolitionnistes et qui n'hésitait pas à se couvrir de honte, lui et les siens, en protégeant un nègre évadé ! Non, je n'y comprenais rien. Moi, c'était différent. Jim était mon ami, je tenais à le sauver et je me moquais du qu'en dira-t-on. N'était-il pas de mon devoir d'engager Tom à me laisser agir seul, à se borner à me garder le secret ? Au premier mot que je lui en touchai, il me demanda d'un ton froissé :

– Est-ce que Tom Sawyer ne passe pas pour savoir ce qu'il fait, en général ?

– D'accord.

– Et ne t'a-t-il pas dit qu'il t'aiderait à délivrer Jim ?

– Oui.

– Eh bien alors ?

Ce fut tout. Je jugeai inutile d'insister. Quand Tom avait déclaré qu'il ferait une chose, il n'écoutait pas ceux qui voulaient l'en empêcher. À notre retour, aucune lumière ne brillait aux fenêtres et tout le monde dormait, sauf les chiens, qui nous connaissaient déjà assez pour ne pas donner l'alarme. Nous pûmes donc avancer jusqu'à la petite hutte isolée et l'examiner de près à la lueur des étoiles.

– J'aurais préféré des pierres ou des briques, dit Tom. On ne parle de murs en bois dans aucun des livres que j'ai lus. C'est égal, ces bûches sont solides et je ne serais pas étonné si cette porte était doublée en fer.

– Peu nous importe, puisque la clef nous permettra de l'ouvrir.

– Laisse-moi donc tranquille avec ta clef ! Tu veux tout simplifier.

– Eh bien, même sans la clef, ce sera plus facile que tu ne crois. Regarde les planches que l'on a clouées là-haut, sans doute pour boucher une lucarne ; il suffirait de grimper sur une échelle pour les enlever.

– C'est possible, répondit Tom, et on a eu joliment raison de boucher la lucarne ; car un cachot ne doit jamais être éclairé. En tout cas, quand même elle serait assez grande pour livrer passage à dix captifs, je me garderais d'arracher les planches. J'espère bien trouver un moyen plus compliqué.

– Nous pourrions scier quelques-unes de ces bûches et les remettre ensuite en place, comme je l'ai fait la dernière fois que mon père m'a enfermé.

– Oui, ce serait plus mystérieux ; mais on ne scie que des barreaux de fer dans les histoires que je connais.

– Et puis, nous n'avons pas de scie.

– Bah ! On en fabrique avec un ressort de montre. Ton idée me plaît assez, quoique tu ne l'aies pas empruntée à un livre.

Derrière la hutte et tout contre la palissade, se dressait un appentis en planches qui n'avait pas plus de six pieds de large. Nous n'eûmes qu'à pousser la porte pour entrer. Tom tira des allumettes de sa poche et nous vîmes quelques pioches rouillées, quelques pelles et une vieille charrue hors d'usage. Cette espèce de hangar ne communiquait pas avec la hutte que Tom appelait un cachot.

– Nous voilà bien avancés, lui dis-je. Le mur est tout aussi solide de ce côté.

– Je me moque pas mal du mur, répliqua-t-il. Nous creuserons un tunnel de façon à arriver juste sous le lit de Jim. C'est une affaire de huit jours tout au plus.

– Sais-tu seulement où est le lit de Jim ?

– Si je ne le sais pas, je le saurai bientôt. Ce qui m'embarrasse, c'est que ce sont les prisonniers eux-mêmes qui doivent percer les murs ou creuser le tunnel.

Notre inspection terminée, nous retournâmes à la maison, où j'entrai par la porte de derrière, dont je n'eus qu'à soulever le loquet. Cette façon de gagner son lit n'était pas assez romanesque pour Tom, qui préféra remonter dans notre chambre à l'aide du paratonnerre. Il aurait mieux fait de suivre mon exemple, car il ne me rejoignit qu'après être tombé deux fois. Avant de s'endormir, il me raconta l'histoire de plusieurs prisonniers qui avaient réussi à s'échapper en creusant une galerie sous une des dalles de leur cachot.

– Par bonheur, nous serons moins embarrassés qu'eux, lui dis-je. Nous n'aurons pas à faire disparaître la terre à mesure que nous l'enlèverons ; j'ai déjà choisi ma pioche.

– Ah çà ! Te figures-tu que nous allons employer les outils que nous venons de voir ? Ce serait par trop commode de se servir de ce qu'on a sous la main. Sois tranquille, je trouverai mieux.

Il ne trouva pas tout de suite ; car, au moment où le sommeil s'empara de moi, il m'expliquait comment on s'y prend pour prévenir un captif que des amis veillent sur lui.

Le lendemain, nous fûmes debout au point du jour. Tom voulait lier connaissance avec le nègre chargé de nourrir Jim. Les travailleurs avaient déjà achevé de déjeuner et partaient pour les champs. Celui que nous cherchions était en train d'empiler des provisions dans un panier, et, tandis que les autres s'éloignaient, on lui apporta une clef. Il paraissait encore moins intelligent que ses camarades. Ses cheveux crépus étaient attachés çà et là en petites mèches laineuses avec des bouts de fil. Tom et moi, nous savions fort bien que les noirs emploient ce moyen-là pour se garantir contre les sorcières, auxquelles la plupart d'entre eux ont la niaiserie de croire.

– Ah ! Ah ! Sambo ! lui dit Tom, c'est toi qui donnes à manger aux chiens, je crois ?

– Un drôle de chien et qui a bon appétit, massa Sid ! Voulez-vous le voir ?

– Oui, montre-nous le.

Je lui donnai un coup de coude.

– En plein jour ? Tu n'y songes pas ! lui dis-je à l'oreille, ça ne rentre pas dans ton plan.

– Mon plan est changé, répliqua-t-il. Viens et ne crains rien.

J'avoue que je ne me sentais pas rassuré ; toutefois la curiosité l'emporta. Je me rappelai d'ailleurs que la hutte – ou le cachot, pour parler comme Tom – manquait de fenêtre. Mais les yeux du prisonnier étaient habitués aux ténèbres, et, dès que nous eûmes franchi le seuil, il s'écria :

– Vous voilà, Huck ! Je ne comptais plus vous revoir... et, bonté du ciel ! Est-ce bien vous, massa Tom ?

Je savais ce qu'il en serait, je m'y attendais.

– Il vous connaît ! s'écria Sambo, qui était entré derrière nous.

Tom fit aussitôt volte-face et lui demanda d'un ton surpris :

– Qui est-ce qui nous connaît ?

– Parbleu, le nègre évadé.

– Lui ? En voilà une idée !

– Ne vient-il pas de crier qu'il vous connaît ?

– Par exemple, c'est curieux ! répliqua Tom d'un air intrigué. Qui donc a crié ? Quand a-t-on crié ? Qu'a-t-on crié ?... As-tu entendu quelque chose ? ajouta-t-il en s'adressant à moi.

Naturellement, je répondis :

– Non, je n'ai rien entendu.

Alors Tom se tourna vers Jim, le contempla comme s'il ne l'avait jamais vu de sa vie et lui demanda :

– As-tu crié, toi ?

– Moi, massa ? Non, je n'ai pas dit un mot.

– Pas un mot ?

– Non, massa, pas un seul.

– Nous connais-tu ?

– Non, massa ; pas plus que vous ne connaissez le vieux Jim. Là-dessus Tom regarda d'un air sévère le vieux Sambo, qui semblait ahuri.

– Qu'est-ce que cela signifie ? dit-il. As-tu vraiment supposé que quelqu'un avait crié ?

– Pour sûr, j'ai entendu dire : « Bonté du ciel ! Est-ce vous, massa Tom ? »

– Tu vois bien que personne n'a ouvert la bouche. Tu as cru entendre, cela arrive à tout le monde.

– Non, cela n'arrive qu'à moi. C'est un tour des sorcières.

– Comment, Sambo, tu donnes dans ces bêtises ? Si je t'offrais un demi-dollar, croirais-tu qu'on t'a jeté un sort ?

– Non, répliqua le nègre dont les yeux brillèrent, ou, du moins, je trouverais qu'on ne m'a pas jeté un mauvais sort.

– Eh bien, voilà de quoi acheter du fil pour t'attacher les cheveux. Puis, tandis que Sambo se dirigeait vers la porte et mordait la pièce qu'il venait de recevoir, afin de s'assurer si elle était bonne, Tom se pencha sur Jim et lui dit :

– Rappelle-toi que tu ne nous connais pas. Si tu entends un bruit de pioches, ne t'inquiète pas. Nous sommes là pour te délivrer.

Jim n'eut que le temps de me serrer la main, et nous nous éloignâmes après avoir engagé Sambo à ne pas parler de ce qu'il avait cru entendre, parce qu'on se moquerait de lui.

## **XXVIII. Préparatifs d'évasion**

Bien que l'heure de notre déjeuner fût encore assez éloignée, je voulus rentrer ; mais Tom m'emmena bon gré, mal gré, dans le bois voisin. Il déclara que nous aurions besoin de lumière dans l'appentis pour creuser notre tunnel et qu'une lanterne en donnerait trop. Ce qu'il fallait, c'était un tas de ces bouts de bois pourris qui émettent une faible lueur. Nous finîmes par en ramasser

quelques brassées que nous cachâmes dans un buisson, puis nous nous assîmes sur l'herbe pour nous reposer. Tom paraissait mécontent.

– Qu'as-tu donc ? lui demandai-je.

– J'ai qu'on nous fait la partie trop belle, répliqua-t-il. Il nous a suffi de vouloir pour pénétrer dans le cachot. Au lieu d'un porte-clefs farouche, nous sommes tombés sur ce Sambo. Est-ce là un vrai geôlier ? Pas même un chien de garde à endormir en lui jetant une boulette empoisonnée ! Et puis Jim n'est enchaîné que par une seule jambe. Il suffirait de soulever un des pieds de son lit pour le débloquent. Il se serait sans doute évadé par la fenêtre dès le premier jour, s'il n'avait pas compris qu'on ne va pas loin en traînant une chaîne. L'oncle Silas ne prend aucune précaution. Il nous oblige à inventer toutes les difficultés... Enfin, ce n'est pas notre faute. Ce qui me console, c'est qu'il y a du mérite à créer des obstacles et des dangers quand ceux qui devraient se mettre en travers vous mâchent la besogne. Vois un peu cette affaire de la lanterne, par exemple. Nous pourrions allumer cent torches dans l'appentis sans courir grand risque ; mais nous sommes forcés de feindre d'avoir peur d'être dérangés. Maintenant, il va falloir trouver quelque chose pour fabriquer une scie.

– Pourquoi faire ?

– Pour scier le pied du lit de Jim.

– Tu viens de dire qu'il n'y avait qu'à soulever le lit.

– Je te reconnais bien là, Huck ! Tu n'as donc rien lu ? Si tu connaissais l'histoire du baron Trenck, de Benvenuto Cellini, de Latude et d'une foule d'autres héros, tu saurais qu'on ne s'y prend pas de cette façon. Soulever un pied de lit, la belle malice ! As-tu jamais vu un prisonnier se tirer d'embarras en soulevant son lit ? Non ; il doit scier le bois en deux, avaler la sciure de bois, remplir la fente avec de la graisse ou n'importe quoi, et tout arranger de manière à tromper le geôlier le plus vigilant. Alors, la nuit où tu es prêt à partir, tu donnes un coup de poing, le pied tombe ; tu décroches la chaîne, et te voilà libre. Il ne reste plus qu'à attacher ton échelle de corde aux créneaux, à descendre, et à te casser une jambe ou un bras dans le fossé, parce que la corde est trop courte de 19 pieds. Ton cheval et tes fidèles serviteurs sont en bas qui t'attendent ; ton écuyer te ramasse, t'aide à te mettre en selle et tu pars au galop. Ça vaut la peine d'être prisonnier pour avoir de ces histoires-là ! Je suis fâché que notre cachot ne soit pas entouré d'un fossé. Si nous avons le temps, le soir de notre évasion, nous en creuserons un.

– À quoi bon un fossé, puisque Jim sortira par l'appentis ?

Tom ne m'écoutait pas ; il ne songeait plus au tunnel et réfléchissait, le menton dans la main ; bientôt il soupira et secoua la tête.

– Non, dit-il, sans s'occuper de moi ; il n'y a pas de précédent. Dans les livres, c'est le prisonnier qui agit en pareil cas, et nous serions obligés de la scier nous-mêmes.

– Qu'est-ce que nous serions obligés de scier ?

– La jambe de Jim.

– Hein !

– Il y a eu des gens qui, ne pouvant briser leur chaîne, se sont décidés à se couper le poignet. Une jambe vaudrait mieux ; seulement, Jim ne consentirait pas à observer les règles. Il faut y renoncer.

– J’y renonce très volontiers.

Tom haussa les épaules.

– Ça ne m’étonne pas de ta part. Tu renoncerais sans doute aussi à lui fournir une corde à nœuds ? Heureusement, je suis là. Nous n’aurons pas de peine à lui en fabriquer une avec un de nos draps de lit.

– Jim peut se passer d’une échelle.

– Avoue, Huck, que tu ne sais rien de rien. Est-ce que tous les prisonniers n’ont pas une corde à nœuds ? En général, ils ont assez de loisir pour la fabriquer eux-mêmes, et quelquefois on la leur envoie dans un pâté ou dans...

– Mais puisque Jim n’aura pas l’occasion de s’en servir ?

– Tu m’impatientes avec tes puisque. Mettons qu’il ne s’en serve pas, il pourra la cacher dans son lit, comme font les autres prisonniers. Tu cherches sans cesse à inventer des nouveautés ; moi, je tiens à ce qu’un prisonnier se conduise en prisonnier.

– Ne te fâche pas, répliquai-je ; si le règlement veut qu’il ait une échelle, je ne m’y oppose pas. Je respecte les règlements. Mais, pour sûr, si nos draps de lit manquent à l’appel, nous aurons du grabuge avec la tante Sally. J’ai notre affaire. Je vais te montrer des arbres avec l’écorce desquels mon père m’a appris à tresser des amarres. Ça vaut du chanvre ; ça sera plus solide que nos vieux chiffons de toile ; ça prendra moins de place dans le lit et les matériaux ne nous coûteront rien. Quant à Jim, il n’y regardera pas de si près.

– Huck, si j’étais aussi ignorant que toi, je garderais ma langue dans ma poche. Où as-tu jamais vu un prisonnier d’État s’évader avec une corde de cette espèce ? Est-ce qu’un prisonnier trouve des arbres dans son cachot ?

– Eh bien, Tom, arrange la chose comme tu l’entendras. Tout de même, si tu m’écoutais, tu me laisserais emprunter un des draps de lit qui sont en train de sécher là-bas derrière la buanderie.

– À la bonne heure, c’est une idée ; et il m’en vient une autre : tu prendras en même temps une des chemises de mon oncle.

– Il n’y en a qu’une.

– Alors tu prendras celle-là.

– À quoi nous servira-t-elle, Tom ?

- Elle servira à Jim pour écrire ses impressions.
- Mais Jim ne sait pas écrire !
- Je ne te demande pas s’il sait écrire ou non. Il en sait assez pour tracer des marques sur la chemise, n’est-ce pas ? Nous lui fabriquerons une plume avec une cuiller d’étain ou un bout de fer.
- Laisse donc ! Les oies ne manquent pas ici et j’ai un canif.
- On croirait vraiment, à t’entendre, que les prisonniers n’ont qu’à allonger le bras pour empoigner une oie et lui arracher une plume ! Nigaud ! Ceux qui ont le plus de chance écrivent avec un clou ; mais, des fois, ils ne parviennent à se procurer qu’un vieux morceau de cuivre qu’il faut frotter contre le mur pendant des semaines pour le rendre assez pointu. Ils ne ramasseraient pas une plume, s’ils en voyaient une sous leur main, ce ne serait pas régulier.
- Et où trouvent-ils de l’encre ?
- On en fait tant qu’on veut avec de la rouille et des larmes ; mais c’est là l’encre des prisonniers ordinaires et des femmes. Les meilleures autorités écrivent avec leur propre sang ; tu prêteras ton canif à Jim et il se piquera avec. Quand il voudra apprendre à ses amis où il est enfermé, il n’aura qu’à griffonner avec sa fourchette sur un plat d’étain qu’il jettera par la fenêtre. Le Masque de fer a employé ce moyen, et ses plats étaient en argent.
- On ne donne pas de fourchette à Jim et je n’ai pas vu l’ombre d’une assiette, même en étain, dans le panier.
- Bah ! Il y en a assez dans les cabanes des nègres.
- Oui, mais Jim aura beau les couvrir de marques, on n’y comprendra rien.
- Tu sors de la question, Huck. Tout ce qu’on réclame de lui, c’est de gratter les assiettes et de les jeter dehors. La moitié du temps on ne peut pas lire ce qu’un prisonnier a griffonné.
- Alors, pourquoi gaspille-t-il ses assiettes ?
- Ça lui est bien égal ; elles ne sont pas à lui.
- Elles sont à quelqu’un, je suppose ?
- Voyons, te figures-tu que le Masque de fer s’inquiétait de savoir à qui appartenaient les plats d’argent qu’il jetait par la fenêtre ?

Notre entretien fut interrompu par un négrillon qui annonçait l’heure du déjeuner en soufflant dans un cornet à bouquin et nous courûmes nous mettre à table. Ce matin-là, j’empruntai le drap de lit et la chemise dont nous avons besoin. Tom les fourra dans un vieux sac avec les débris de bois phosphorescents qui devaient remplacer la lanterne.

J’appelai cela emprunter, parce que mon père se servait de ce mot ; mais Tom me dit que nous aurions bel et bien commis un vol, si nous n’avions pas représenté des prisonniers. Il est permis à

un prisonnier de prendre ce qu'il faut pour s'évader. Nous avons donc le droit de tout rafler, puisque nous agissions pour le compte de Jim. Cela n'empêcha pourtant pas Tom de me gronder deux ou trois jours plus tard, parce que j'avais pris un melon dans le jardin d'un nègre et que je m'en étais régalé.

– Il est convenu que nous pouvons prendre ce dont nous avons besoin, lui dis-je, et j'avais besoin du melon.

– Tu n'en avais pas besoin pour sortir de prison, répliqua-t-il, et cela change la thèse. S'il nous avait fallu un melon afin d'y cacher un poignard et de le faire parvenir à Jim pour tuer son geôlier, personne n'y trouverait à redire.

– Eh bien, je ne vois pas ce qu'on gagne à représenter un prisonnier, si on ne peut seulement pas manger une tranche de melon à sa place.

La dispute ne dura guère et ce ne fut pas moi qui eus le dernier mot.

Ce jour-là, nous commençâmes nos préparatifs d'évasion. Tom profita d'un moment où la cour était déserte pour porter le sac dans l'appentis, pendant que je montais la garde. Il ne tarda pas à me rejoindre, puis nous allâmes nous asseoir sous les arbres pour causer à notre aise.

– Tout a bien marché jusqu'à présent, me dit Tom ; il ne nous reste plus qu'à trouver des outils convenables.

– Il me semble qu'il y a là-bas plus de pioches qu'il n'en faut. Pourquoi ne pas s'en servir ?

Tom me regarda d'un air de pitié.

– Huck Finn, me demanda-t-il, depuis quand fournit-on des pelles et des pioches à un prisonnier ? Autant vaudrait lui remettre tout de suite la clef de son cachot ! Quel mérite aurait-il à s'évader, alors ? Non, non, ce sont là des outils qu'on ne fournirait pas même à un roi.

– Si tu ne veux pas des pioches, que te faut-il ?

– Deux couteaux de table.

– Pour creuser un trou sous la hutte ? C'est bête.

– Non, ce n'est pas bête, c'est le vrai moyen, le moyen le plus usité ; il n'y en a guère d'autre, du moins dans les histoires que je connais. Les prisonniers creusent toujours avec un couteau, et pas dans la terre encore ! En général, ils ont à percer un mur de pierre et je te laisse à penser si c'est facile. Sais-tu combien le fameux prisonnier du château d'If, dans le port de Marseille, a mis de temps à creuser une galerie dans le roc ? Devine un peu.

– Un mois ? Deux mois ?

– Trente-sept ans, Huck ! Je voudrais que Jim fût enfermé dans une forteresse comme celle-là !

– Moi, pas. Jim est trop vieux... pense donc ! Il ne durera pas trente-sept ans !

– Jim durera assez. Nous serons obligés d’aller plus vite que je ne voudrais. Pour bien faire, nous devrions y mettre au moins deux ans ; mais il n’y a pas moyen. L’oncle Silas a écrit à la Nouvelle-Orléans ; il ne tardera pas à apprendre que l’offre de 200 dollars est une attrape, et alors il lâchera Jim, ou fera une annonce dans les journaux. Nous n’avons donc qu’à creuser le tunnel le plus tôt possible et à délivrer notre prisonnier à la première alerte. Rien ne nous empêchera ensuite de supposer qu’il a passé trente-sept ans dans son cachot.

– À la bonne heure, Tom ! Nous voilà d’accord. Nous supposerons tout ce que tu voudras. Pour peu que tu y tiennes, je supposerai qu’il y est resté cent ans. Maintenant, tu peux compter sur moi pour escamoter les deux couteaux.

– Prends-en trois, pendant que tu y seras. Il m’en faut un pour faire une scie.

– C’est inutile, répliquai-je. Tu oublies donc qu’on a laissé dans notre chambre une petite scie toute faite ?

Tom haussa de nouveau les épaules d’un air découragé.

– Une scie toute faite ? répéta-t-il. Pour un prisonnier ? C’est perdre son temps que d’essayer de t’apprendre quelque chose... Enfin, va toujours emprunter les couteaux – trois couteaux, entends-tu ?

## XXIX. Le tunnel

Ce soir-là, lorsque tout le monde fut endormi, nous descendîmes dans la cour en prenant encore pour escalier le conducteur du paratonnerre. Cinq minutes plus tard, enfermés dans l’appentis, nous nous mettions à l’œuvre à la faible lueur du bois phosphorescent que nous avions tiré du sac. Notre premier soin fut de déblayer un espace de cinq à six pieds vers le milieu du mur de bûches.

– En creusant là, me dit Tom, nous arriverons juste sous le lit de Jim, et personne ne se doutera que le cachot est miné ; la couverture du prisonnier traîne à terre et j’espère qu’on ne s’avisera pas de la soulever.

– Quand même il n’y aurait pas de couverture, répliquai-je, on ne verrait pas le trou ; il fait trop noir dans la hutte.

– S’il n’y avait aucun risque à courir, je ne m’en mêlerais pas, riposta Tom en frappant du pied. Tu m’impatientes, à la fin !

Comme je ne voulais pas l’impatier, je me tus. Nous travaillâmes jusqu’à près de minuit. Il n’y a rien de fatigant comme de creuser la terre avec un couteau ; les paumes de nos mains étaient semées d’ampoules et le tunnel n’avançait guère.

– Ce n'est pas une besogne de trente-sept ans, Tom, dis-je enfin. À ce train-là, il nous en faudra bien trente-huit.

Il cessa à son tour de creuser.

– Tu as raison, Huck, répliqua-t-il au bout d'un instant, après avoir poussé un gros soupir. Nous n'en viendrons jamais à bout de cette façon. J'ai oublié une chose. Un prisonnier a toujours assez de temps devant lui ; il creuse avec n'importe quoi sans s'abîmer les doigts, parce qu'il se repose toutes les dix minutes. Par malheur, nous sommes trop pressés ; si nous creusions deux heures de plus avec ces outils-là, nous serions forcés d'attendre huit jours avant de pouvoir recommencer. Regarde un peu mes mains.

– Et les miennes donc ! Que proposes-tu alors ?

– Je vais te le dire. Ce n'est pas correct, c'est sauter à pieds joints par-dessus toutes les règles ; mais, que veux-tu ? Prenons une pioche et faisons semblant de croire que c'est un couteau. Dans un cas comme le nôtre, l'emploi d'une pioche est excusable... Allons, passe-moi un couteau.

Il en avait déjà un, ce qui ne m'empêcha pas de lui offrir le mien. Il le jeta au loin et répéta :

– Passe-moi un couteau !

Cette fois, je compris. Je ramassai une pioche dans le tas, je la lui donnai et il se remit aussitôt à la besogne sans ajouter un mot. Moi, je m'armai d'une bêche et nous fîmes voler la terre. Au bout d'une demi-heure, nous en avons assez, bien que nos couteaux de rechange fussent beaucoup plus faciles à manier ; mais, au moins, nous avons creusé un trou assez profond.

Lorsque j'eus regagné notre chambre à coucher en prenant le chemin le plus court – c'est-à-dire l'escalier – je regardai par la fenêtre et je vis Tom qui s'efforçait de grimper le long du paratonnerre. Il avait trop mal aux mains et il dut y renoncer.

– Remonte donc par l'escalier, lui dis-je ; tu t'imagineras que tu es rentré par la fenêtre.

C'est ce qu'il fit.

Le lendemain, Tom emprunta dans la maison une cuiller d'étain et un chandelier de cuivre afin de fabriquer des plumes pour Jim. Il escamota aussi une demi-douzaine de chandelles. De mon côté, je rôdai autour des cabanes des nègres et je finis par mettre la main sur trois assiettes d'étain. Tom trouva que ce n'était pas assez.

– Bah ! lui dis-je, personne ne les verra. Elles tomberont dans les hautes herbes quand Jim les glissera entre les planches qui bouchent la lucarne. Nous n'aurons qu'à les ramasser et à les lui rendre.

– Soit, répliqua Tom d'un ton peu satisfait. À présent, il s'agit de chercher comment nous ferons parvenir au prisonnier la corde à nœuds, les plumes et le reste.

– Il n'y a pas besoin de chercher, Tom ; nous lui remettrons tout lorsque le tunnel sera fini.

– Non, par exemple ! s'écria Tom, qui me regarda d'un air dédaigneux. Jamais de la vie ! Nous avons le choix d'une foule d'autres moyens plus ingénieux. Tu verras. Mais il faut d'abord que Jim soit prévenu.

Cette nuit-là, nous descendîmes par le conducteur du paratonnerre un peu après dix heures. Tom avait emporté une des chandelles. En arrivant en face du cachot, il grimpa sur mes épaules, juste au-dessous de la lucarne, et laissa tomber sa chandelle dans la hutte. Puis nous nous remîmes au travail dans l'appentis avec tant d'ardeur, qu'au bout de deux heures la besogne était terminée. Nous nous glissâmes dans le cachot en passant sous le lit du prisonnier. À force de chercher à tâtons, nous retrouvâmes la chandelle, qui fut vite allumée. Jim ronflait ; mais nous n'eûmes pas de peine à le réveiller. Bien qu'il n'eût rien entendu, notre visite ne sembla pas trop l'étonner. Du reste, nous avons eu soin de le réveiller assez doucement pour ne pas l'effrayer. Ce fut en pleurant presque de joie qu'il s'écria :

– Je savais bien, Huck ; je savais bien, massa Tom, que vous me tiendriez parole. Vous venez me délivrer, pas vrai ? Cette chaîne n'est pas très épaisse. Où est votre lime ?

Tom répondit qu'il ne donnerait pas un rat mort pour délivrer un prisonnier à l'aide d'un procédé aussi commode ; puis il s'assit au bord du lit et expliqua nos plans à Jim.

– Ce sera plus long, ajouta-t-il ; mais tu n'as pas à t'inquiéter. À la première alerte, nous brusquerons l'aventure, et en route !

Jim ne se résigna qu'à contrecœur, tout en reconnaissant que nous savions mieux que lui comment on doit s'y prendre. Il avoua d'ailleurs qu'il n'était pas à plaindre, parce que l'oncle Silas et la tante Sally venaient tous les deux jours s'assurer qu'il ne manquait de rien.

– J'ai trouvé mon joint ! s'écria Tom. C'est par eux que nous t'enverrons une partie des objets dont un prisonnier a besoin.

– Tu bats la campagne, Tom, lui dis-je ; autant vaudrait leur montrer tout de suite notre tunnel.

Selon sa coutume, il ne tint aucun compte de mon objection et continua :

– Lorsqu'ils te rendront visite, empoigne ce que tu trouveras dans les poches de mon oncle ou attaché aux cordons du tablier de ma tante. Il te faudra une chemise blanche, une corde à nœuds et d'autres choses qui tiennent trop de place pour que nous en chargions un geôlier sans qu'il s'en aperçoive. Nous te les ferons passer dans un pain ou dans un pâté, ainsi que ça se pratique généralement. Tu auras soin de ne pas te mettre à manger avant que Sambo ait emporté le panier.

Le prisonnier ouvrait de grands yeux. Quand Tom lui eut expliqué comment il devait tracer des gribouillages sur la chemise avec son sang, cacher l'échelle de corde sous sa couverture, et cœtera, il parut encore plus étonné. Néanmoins, après avoir répété dix fois qu'il ne voyait pas à quoi tout cela servait, il promit de faire ce qu'on lui demandait.

Nous sortîmes à quatre pattes par le tunnel et nous regagnâmes notre lit. Bien que nos mains fussent dans un piteux état, Tom jubilait. Il déclara que rien n'était aussi amusant que de s'échapper d'une forteresse.

– Je ne regrette qu'une chose, me dit-il. Quel dommage de ne pas pouvoir garder le prisonnier dans son cachot pendant les trente-sept ans ! Il s'y habituerait si bien qu'il ne voudrait plus s'en aller et son histoire nous rendrait tous fameux.

Il s'endormit en parlant de son Masque de fer, de Latude et de je ne sais qui encore. Le lendemain, il ne songeait plus qu'à Jim. Son premier soin fut de se rendre au bûcher, où il brisa à coups de hache le chandelier dont il mit les morceaux dans sa poche avec la cuiller. Ensuite nous allâmes du côté des cabanes des nègres, et, tandis que je détournais l'attention de Sambo, Tom fourra un des fragments du chandelier dans un pain destiné au prisonnier.

Nous accompagnâmes Sambo jusqu'au cachot afin d'assister au déballage du panier. Eh bien, les livres ont beau conseiller ce moyen-là, il n'est pas toujours bon, même quand le prisonnier est prévenu, surtout s'il a trop faim. Du moins, il ne réussit pas dans le cas de Jim, qui, oubliant les recommandations de la veille, mordit dans le pain juste au mauvais endroit et faillit se casser plusieurs dents.

C'était sa faute, et Tom le lui fit avouer plus tard en l'engageant à ne plus rien manger désormais sans avoir sondé ses provisions de bouche à coups de canif. Par bonheur, il n'eut pas le temps de se plaindre. Au même instant deux chiens débouchèrent de dessous le lit du prisonnier, bientôt suivis de neuf autres. Nous avions oublié de fermer l'entrée du tunnel ! Les intrus gambadaient autour de Sambo, qui ne comprenait pas d'où ils venaient. Le pauvre nègre cria : « Encore ces sorcières ! » et se roula sur le sol au milieu de ses amis que la peur et l'obscurité l'empêchaient de reconnaître. Tom ne perdit pas la tête. Il se dépêcha de pousser la porte, sortit et lança au loin un morceau de viande qui attira dehors toute la meute. Il me rejoignit au bout d'une minute ou deux et je devinai que les chiens ne rentreraient pas par le tunnel, quoiqu'il ne se donnât pas la peine de me rassurer sur ce point. Il ne s'occupa que du geôlier.

– Sambo, dit-il d'un ton de reproche, en voilà assez de ces histoires. Est-ce que tu te figures encore avoir entendu parler ?

Sambo se releva et regarda autour de lui d'un air effrayé.

– Massa Sid, répliqua-t-il, non seulement j'ai cru entendre aboyer un million de chiens, mais ils m'ont léché la figure ; je les ai sentis, massa Sid... Ah ! Je voudrais mettre la main sur ces sorcières, rien qu'une minute ! Elles y regarderaient à deux fois, après, avant de me tourmenter.

– Eh bien, je vais te dire ce que j'en pense. Pourquoi arrivent-elles ici juste à l'heure du déjeuner de Jim ? Parce qu'elles ont faim. Pour qu'elles te laissent tranquille, il faudrait leur préparer un de ces pâtés qu'elles aiment.

– Me voilà bien avancé, massa Sid ! Est-ce que je sais préparer un plat pour les sorcières ?

– Non, parbleu ! Ce n'est pas une cuisine de nègre. Je le préparerai moi-même. Seulement, je te conseille de tourner le dos quand nous mettrons quelque chose dans ton panier et surtout quand Jim le débarrera. Ne touche à rien ; ça pourrait rompre le charme et te porter malheur.

– Je m'en garderai bien, massa Sid ; je n'y toucherais pas du bout du doigt – non, pas pour 1000 dollars.

### XXX. Les trouvailles de Tom

Cette affaire ayant été arrangée à la grande satisfaction de Tom et de Sambo, nous sortîmes du cachot pour opérer des fouilles dans un coin de la cour où l'on jetait les vieilles chaussures, les bouteilles cassées, les chiffons et d'autres non-valeurs. Tom finit par découvrir ce qu'il cherchait, une vieille casserole, dont nous bouchâmes tant bien que mal les trous afin d'y cuire notre pâté, ou plutôt la croûte du pâté qui devait contenir la corde à nœuds. Une demi-heure après, nous avons emprunté dans l'office plus de farine qu'il ne nous en fallait. Tom ramassa aussi deux gros clous.

– C'est très commode pour graver son nom sur les murs d'un cachot et pour leur confier le secret de ses chagrins. Il y a des prisonniers qui auraient payé cher ces machines-là ; nous les enverrons à Jim aujourd'hui même.

Il en déposa un dans la poche d'un tablier que tante Sally avait accroché au dos d'une chaise, et fourra l'autre sous le galon du chapeau de son oncle. Il savait par les enfants que Jim recevrait une visite cet après-midi. Lorsque le cornet à bouquin sonna l'heure du déjeuner, nous étions déjà dans la salle à manger. Tante Sally se fit un peu attendre et Tom profita de l'occasion pour glisser la cuiller dans une des poches de son oncle. La maîtresse de la maison arriva en proie à un accès de mauvaise humeur qu'elle eut de la peine à contenir, jusqu'à ce que son mari eût récité le bénédicité. Alors, tout en versant le café, elle laissa éclater sa colère.

– C'est inconcevable ! s'écria-t-elle. Les chiens font trop bonne garde pour qu'un étranger ait pu s'introduire dans le séchoir, et pourtant ta chemise de toile a disparu. Je l'ai cherchée partout. Envolée !

Je ne savais quelle contenance garder et Tom ne devait pas se sentir à l'aise non plus. Si tante Sally nous avait regardés en ce moment, elle aurait soupçonné que les voleurs n'étaient pas loin. Elle songea d'autant moins à nous, que son mari jugea à propos de se disculper.

– Je t'assure, Sally, que je n'y ai pas touché, dit-il.

– Oh ! Je ne t'accuse pas. Tu es assez distrait pour te laisser prendre la chemise que tu as sur le dos, mais pas assez pour te dévaliser toi-même. D'ailleurs, ce n'est pas tout.

– Comment ! Il manque encore quelque chose ?

– Oui ; il manque six chandelles et une cuiller. Les rats ont peut-être avalé les chandelles ; pour sûr, ils n'ont pas avalé la cuiller. Je m'étonne qu'ils n'emportent pas la maison ; ils se nicheraient dans tes cheveux que tu ne t'en apercevrais seulement pas. Voilà six mois que tu promets de boucher leurs trous.

– Ne te fâche pas ; je les boucherai demain.

– Ne te presse pas. Attends jusqu'à l'année prochaine... Eh bien ! Mathilde !

Mathilde reçut un bon coup de dé sur la tête et retira ses doigts du sucrier sans se faire prier. Au même instant, Lise se montra à la porte.

– Je viens de ramasser le linge sur les cordes, dit-elle, et il me manque un drap de lit ; il ne m'en reste que trois.

– Un drap de lit ? répéta tante Sally. C'est trop fort !

– Je boucherai les trous aujourd'hui même, dit l'oncle Silas.

– Tais-toi donc ; les rats ne sont pas en cause... Une chemise, six chandelles, un drap de lit et une cuiller.

– Massa Silas, dit un négrillon dont la tête apparut derrière la jupe de sa mère, Sambo ne retrouve pas le chandelier que vous lui aviez donné à nettoyer.

– Emmène-le vite, Lise, s'écria tante Sally, ou je serai tentée de lui casser la tête... En voilà assez pour aujourd'hui !

Elle était à bout de patience, et vous conviendrez qu'il y avait de quoi.

– Tu as raison, répliqua l'oncle Silas, qui, comme nous, achevait tranquillement son déjeuner. À chaque jour suffit sa peine. Ce qu'on croyait perdu se retrouve souvent à l'heure où l'on y songe le moins.

Tout en parlant, il mit la main dans sa poche, où il cherchait sans doute son mouchoir, et il en tira la cuiller destinée au prisonnier. Tante Sally, les mains levées, demeura bouche bée. Tom se mit à tousser afin de cacher son envie de rire. Pour ma part, j'aurais voulu être à Jéricho ou plus loin. Mon inquiétude ne dura guère.

– Avec toi, il ne faut jamais s'étonner de rien, dit tante Sally. Tu l'avais dans ta poche tout le temps !

– J'ignore comment elle est venue là, répondit le coupable d'un air penaud. Ce matin, j'ai marqué dans mon Nouveau Testament le chapitre que je voulais lire au nègre évadé. Cette cuiller me sera tombée sous la main et je l'aurai mise dans ma poche au lieu du livre. Si le livre est toujours dans ma chambre, cela prouvera que...

– Au nom du ciel, laisse-moi un peu de repos ! Allez-vous-en tous !

L'oncle Silas s'empressa d'obéir et nous suivîmes son exemple. Comme nous traversions le parloir, il prit son chapeau sur la table et le clou tomba par terre. Il le ramassa, le posa sur la cheminée et sortit comme s'il eût été habitué à trouver tous les jours des clous dans son chapeau.

– Tu vois, me dit Tom, on ne peut seulement pas compter sur lui pour remettre un simple clou à un prisonnier. C'est égal, l'histoire de la cuiller a bien tourné. Il nous a tirés d'un mauvais pas sans s'en douter, et il mérite que nous fassions quelque chose pour lui. Nous lui éviterons la peine de boucher les trous de rat.

Les trous ne manquaient pas dans le cellier. Il nous fallut près d'une heure pour calfeutrer toutes les issues ; mais la besogne fut bien faite. À peine étions-nous remontés, que l'oncle Silas arriva, une chandelle dans une main, un petit baquet dans l'autre. J'allais le prévenir, quand Tom me saisit par le bras et me dit tout bas :

– Il ne nous a pas vus. Laissons-lui le plaisir de la surprise ; il ne nous en remerciera que davantage.

L'oncle Silas ne nous remercia pas du tout. Il remonta au bout d'une dizaine de minutes, et, cette fois, il nous aperçut en atteignant le haut de l'escalier.

– D'où venez-vous, mes enfants ? nous demanda-t-il. Je vous ai cherchés partout ; mais je n'ai plus besoin de vous. Les trous sont bouchés. Par exemple, je ne me rappelle pas quel jour je suis descendu dans le cellier.

Et il s'éloigna en grommelant.

Tom aussi était de mauvaise humeur. Il regrettait sa cuiller, dont il prétendait ne pouvoir se passer. Après avoir réfléchi, il m'expliqua comment il voulait réparer la bétise de l'oncle Silas. Son plan me parut trop compliqué.

– À quoi bon ces manigances ? lui demandai-je. Il serait beaucoup plus simple de...

– De faire comme tout le monde, n'est-ce pas ? Tu oublies qu'un prisonnier ne peut pas faire comme tout le monde.

– Il me semble pourtant que tu t'es contenté de prendre la cuiller dans le panier, et tu vas recommencer.

– Cette fois, ce ne sera pas la même chose, puisque nous risquons d'être découverts. Viens donc !

Nous allâmes rejoindre tante Sally dans la salle à manger, où elle était en train de ranger la vaisselle dans le buffet. Lorsqu'elle se retourna, j'avais déjà glissé une des cuillers dans ma manche et Tom étalait les autres sur la table.

– C'est drôle, ma tante, dit-il, je croyais que l'on avait retrouvé cette cuiller, et il n'y en a que neuf.

– Ne me tracassez pas ; je l'ai mise moi-même dans le panier et il doit y en avoir dix.

– Nous les avons comptées et il en manque toujours une.

Naturellement, tante Sally se fâcha ; mais elle se mit à compter à son tour, comme vous l'auriez fait à sa place.

– C'est vrai, s'écria-t-elle, il n'y en a que neuf... Je suis cependant bien sûre... Elle n'est pas tombée sous la table ?

Non ; elle n'était point tombée sous la table, mais dans la poche de son tablier, d'où Jim la retira une heure plus tard, en même temps que le clou. Tante Sally, après avoir secoué le panier, avoua tout bonnement qu'elle avait pu se tromper et nous pria de déguerpir, menaçant de nous froter les oreilles si nous reparaissons avant l'heure du dîner.

Tom ne se montra pas satisfait de ce dénouement. Selon lui, la seconde disparition de la cuiller n'avait pas causé assez de surprise. Il parla même, afin de se rattraper, de remettre le drap de lit en place et d'en choisir un plus beau dans l'armoire au linge.

– Sais-tu où est l'armoire au linge ? me demanda-t-il.

– Non, répliquai-je.

– Oh ! Tu ne sais jamais rien, toi. Alors, occupons-nous du pâté qui doit contenir l'échelle de Jim.

Ce pâté-là nous donna beaucoup de peine. Nous allâmes le préparer dans le bois. Le beurre et la farine ne manquaient pas ; mais il ne fut pas fini ce jour-là. Nous gaspillâmes trois casseroles de farine sans obtenir un bon résultat. Nous n'avions besoin que d'une croûte, et, comme il n'y avait rien dessous, le haut s'effondrait toujours. Ce ne fut qu'après nous être brûlé les doigts et avoir été presque aveuglés par la fumée, que nous songeâmes au vrai moyen, c'est-à-dire à placer la corde à nœuds dans la casserole, avant de faire cuire la pâte. Or, l'échelle n'était pas encore prête. Vers dix heures, nous portâmes le drap de lit dans le cachot, où Jim nous aida à le déchirer en petites bandes et à fabriquer une belle corde à nœuds, assez longue pour pendre dix nègres. Il fut convenu entre nous que nous y avions travaillé pendant plus de neuf mois.

Le lendemain, nous nous aperçûmes que la corde ne tiendrait pas dans la casserole ; il y en avait de quoi remplir cent pâtés. Par bonheur, l'oncle Silas possédait une superbe bassinoire, à laquelle il attachait un grand prix, attendu qu'elle avait été apportée d'Angleterre par un de ses ancêtres. Il ne s'en servait jamais ; elle faisait justement notre affaire, parce que la longueur du manche permettait de la retirer du feu sans se rôtir les mains. Après l'avoir garnie à l'intérieur, nous la remplîmes avec la corde, ou plutôt avec un quart de la corde, dont Tom se résigna, à son grand regret, à jeter le reste dans un buisson, en disant :

– C'est dommage qu'elle ne soit pas plus longue ; mais on verra bien à quoi elle devait servir.

Ce sacrifice accompli, l'échelle fut recouverte d'une double couche de pâte, la bassinoire fermée et entourée de braise. Au bout d'une quinzaine de minutes, le plat était cuit à point.

Sambo tourna le dos tandis que nous placions au fond du panier le produit de notre cuisine et trois assiettes d'étain. Jim était prévenu. Dès qu'il se trouva seul, il brisa la croûte, fourra la corde dans son traversin et cacha les assiettes.

### XXXI. Coulevres et araignées

À notre prochaine entrevue, pendant que Jim et moi aiguisions nos plumes sur un morceau de brique, Tom renouvela ses instructions. Lorsqu'il eut expliqué au nègre qu'un prisonnier doit se désennuyer en couvrant d'inscriptions les murs de son cachot, Jim se rebéqua. Il déclara qu'il aimait mieux dormir. C'était très facile de gribouiller des ronds ou des croix sur la chemise et sur les assiettes ; mais il ne voulait pas passer ses jours à gratter des bûches.

Tom insista.

– Voyons, dit-il, tu ne peux pas sortir d'ici sans laisser la moindre trace de ton passage ; ça ne serait pas dans les règles. Je connais une masse de très belles inscriptions. Je vais tâcher de me souvenir de quelques-unes, qui suffiront pour commencer.

Il prit son crayon, griffonna sur un bout de papier, puis il lut :

1° Ici, une victime de l'injustice des hommes a poussé son dernier soupir.

2° Dans ce sombre donjon, un infortuné captif, abandonné par tous ses amis, a terminé sa misérable existence.

3° Ici, après une lente agonie, qui a duré trente-sept ans, le visage caché sous un masque de fer, a péri le fils de Louis XIV.

La voix de Tom tremblait comme s'il eût été sur le point de pleurer ; mais Jim s'attendrit d'autant moins qu'il n'y comprenait rien. Il s'insurgea de nouveau et je plaidai sa cause.

– Il a raison, dis-je. Il n'a jamais appris à écrire.

– Je le sais bien, répliqua Tom. Ce n'est pas là ce qui m'embarrasse, car je pourrais tracer les lettres moi-même et il n'aurait qu'à suivre les lignes. Mais, en général, les murs d'un cachot ne sont pas en bois. Il nous faudrait un rocher.

Jim opina que la pierre, étant plus dure que le bois, exigerait beaucoup plus de temps et qu'il ne sortirait jamais de la hutte.

– Au contraire, riposta Tom, nous n'aurions pas besoin de tant creuser et nous irions plus vite.

– Pas avec ces outils-là, massa Tom.

– Que veux-tu, Jim ? Un prisonnier n'a pas le droit d'employer des outils ordinaires ; sans cela, nous en aurions emprunté ou acheté.

Le nègre ne trouva rien à répondre et Jim se mit à examiner ce qu'il appelait « nos plumes ». Nous avions beau frotter la cuiller et le chandelier sur la brique, nous n'arrivions pas à les affiler.

– C'est la faute de la brique, reprit Tom au bout d'un instant. J'ai lu quelque part que Latude, ou un autre, avait remplacé une lime par une brique ; mais celle-là me semble trop molle. Je me souviens maintenant qu'il y a, près de la scierie abandonnée, une vieille meule. Je tiens mon rocher ! Nous l'amènerons ici et nous ferons d'une pierre trois coups – elle nous servira à aiguiser nos plumes, à transformer en scie un de nos couteaux, et il nous sera facile d'y graver nos inscriptions.

Il n'était pas encore minuit et nous partîmes à la recherche de notre rocher. Quoique la meule ne demandât qu'à rouler, elle nous donna assez de mal. Nous nous tenions de chaque côté pour l'empêcher de tomber ; mais elle menaça plusieurs fois de nous écraser en inclinant trop à droite ou à gauche. Elle courait souvent plus vite que nous n'aurions voulu et, lorsque le terrain montait, il fallait un rude coup d'épaule pour la remettre en marche. À mi-chemin – plouf ! – elle s'évala par terre. Nous n'en pouvions plus de fatigue et l'aide du prisonnier devenait indispensable. Tom lui-même finit par en convenir.

Nous n'eûmes qu'à soulever le pied du lit pour dégager la chaîne, que nous enroulâmes autour du cou du captif, puis nous sortîmes, en rampant, par le tunnel. Jim releva la meule en un clin d'œil. Nous nous y attelâmes tous les trois et elle roula bon train jusqu'à l'appentis.

La galerie souterraine n'était ni assez large ni assez élevée pour livrer passage à notre rocher ; mais le nègre vint encore à notre secours ; il saisit une des pioches et nous tira vite d'embaras. Sans lui, je crois que la meule ne serait jamais arrivée dans la hutte.

Cette besogne accomplie, Tom, au lieu de se reposer, se mit aussitôt à l'œuvre et traça légèrement la plus belle de ses inscriptions sur ce qu'il appelait « le mur du cachot ».

– Maintenant, dit-il au nègre, passe-moi ton clou pour que je te montre de quelle façon tu dois t'y prendre pour bien graver les lettres. Tu vois, ce clou fait un excellent ciseau, et cette petite barre de fer que j'ai ramassée dans l'appentis, te servira de marteau. Tu travailleras à ta première inscription tant que ta chandelle durera ; ensuite tu pourras te coucher, après avoir caché la meule sous ta paille. Demain, nous t'apporterons d'autres chandelles. Bonne nuit, et dors bien.

Au moment où nous allions nous glisser sous le lit, il s'arrêta et demanda :

– As-tu des araignées ici, Jim ?

– Non, massa Tom, je ne crois pas.

– Un cachot sans araignées ! J'ai bien fait d'y penser. Nous t'en apporterons.

– Je n'ai pas besoin d'araignées, massa Tom. Je ne peux pas les souffrir. Autant vaudrait m'apporter un serpent à sonnettes. Tom réfléchit un instant.

– C'est une fameuse idée ! dit-il. Je parie que plus d'un prisonnier a eu un serpent à sonnettes pour compagnon d'infortune, bien que les livres n'en parlent pas. Où le garderais-tu ?

– Où garderais-je quoi, massa Tom ?

– Ton serpent à sonnettes.

– Miséricorde ! Huck vous dira que je suis payé pour ne pas aimer ces bêtes-là.

– Je connais l'histoire. Ici, ce ne serait pas la même chose ; tu aurais le temps de les apprivoiser.

– Les apprivoiser !

– Oui, et c'est très facile. Tous les animaux sont reconnaissants, lorsqu'on est bon pour eux et qu'on les dorlote. Ils ne font jamais de mal aux gens qui les traitent bien. Essaie – je ne te demande que ça – essaie, et bientôt les serpents ne voudront plus te quitter. Ils dormiront entortillés autour de ton bras ou de ta jambe et te laisseront mettre leur tête dans ta bouche.

– Brrr... Essayez vous-même, massa Tom. Moi, j'aurais trop peur.

– Tu es plus obstiné qu'une mule, Jim. Les prisonniers sont toujours enchantés d'avoir une bête à apprivoiser, et ils rencontrent rarement un serpent à sonnettes. Tu serais peut-être le premier, et tu peux être sûr qu'on parlerait de toi. Huck et moi, nous finirions bien par t'en trouver un.

– Vous le garderez pour vous, alors ; je n'en veux pas.

– Puisque tu es aussi têtu, j'y renonce. Nous t'apporterons des couleuvres. Nous leur coudrons des boutons à la queue et nous croirons que ce sont des crotales. Là, es-tu satisfait ?

– Eh bien, non, massa Tom. Je puis supporter les couleuvres ; mais je m'en passerais volontiers. Je m'en passais très bien avant votre arrivée.

– Tu avais tort, parce que tu dois avoir l'air d'un vrai prisonnier, si tu veux que nous te délivrions. Y a-t-il des rats ici ?

– Je n'en ai pas vu un seul.

– Sois tranquille, nous t'en procurerons.

– Je n'ai pas besoin de rats non plus, massa Tom. Ils me grignoteraient les pieds et m'empêcheraient de dormir. C'est bien assez des couleuvres.

– Allons donc ! Dans un cachot, les rats sont encore plus nécessaires que les serpents. Si Huck n'était pas à moitié endormi, il te l'aurait déjà dit. Tu ne peux pas t'en passer. Presque tous les prisonniers en ont – du moins ceux dont l'histoire vaut la peine d'être lue. Tu les nourriras, tu leur apprendras des tours et ils s'attacheront à toi. Il n'y a rien d'aussi facile à dresser que les serpents et les rats, excepté les chevaux. Par exemple, il faudrait... As-tu quelque chose pour leur faire de la musique ?

– Je n'ai que ma guimbarde ; ça ne les amuserait pas.

– Tu te trompes joliment. Tous les animaux aiment la musique – dans un cachot, ils en raffolent, quand elle n'est pas trop gaie. La guimbarde est justement ce qui leur convient. Tu n'auras qu'à leur jouer un air un peu triste, le soir avant de t'endormir ou le matin de bonne heure ; au bout de cinq minutes, les araignées, les couleuvres, les rats commenceront à s'inquiéter ; ils croiront que tu es malade et fourmilleront autour de toi pour avoir de tes nouvelles.

– Et si je ne joue pas de la guimbarde ?

– Dame, il y a gros à parier que tu ne les apprivoiseras pas, et ce sera dommage, car alors on ne parlera jamais de toi dans un livre... Bon ! J'allais oublier une chose importante. Crois-tu qu'une plante prendrait racine ici et donnerait des fleurs ?

– Pas probable, massa Tom.

– Tu pourras toujours essayer. D'autres prisonniers ont fait pousser une plante entre deux pavés, ce qui me semble bien plus difficile.

– Un bouillon-blanc viendrait peut-être ici, mais il ne vaudrait pas l'eau qu'il boirait.

– Tu ne sais pas ce que tu dis, Jim. Nous t'en apporterons un pied ; tu le planteras dans ce coin et tu le soigneras comme la prunelle de tes yeux. Nous ne l'appellerons pas bouillon-blanc mais Picciola – c'est là le vrai nom d'une fleur dans une prison. Tu l'arroseras...

– Oh ! Ce n'est pas l'eau qui me manquera, j'ai ma cruche.

– Laisse-moi tranquille avec ta cruche. Tu arroses le bouillon-blanc avec tes larmes, autrement, nous ne pourrions pas l'appeler Picciola.

– Alors, le bouillon-blanc mourra de soif, massa Tom. Demandez à Huck s'il m'a jamais vu pleurer.

Tom parut un moment embarrassé ; mais il tenait à son idée et n'y renonça pas pour si peu.

– Eh bien, dit-il, nous nous en tirerons tout de même. Je mettrai une botte d'oignons dans le panier de Sambo et tu les couperas quand Picciola aura besoin d'être arrosée. Te voilà content, j'espère ?

Jim répondit qu'il aimerait mieux du tabac ; puis il envoya aux cinq cents diables Picciola, les araignées, les inscriptions et le reste. Cette fois, Tom perdit patience.

– Quoi ! s'écria-t-il, on te fournit les meilleures occasions qu'un prisonnier ait jamais eues de devenir célèbre, et c'est ainsi que tu nous remercies ? Tu ne mérites pas que l'on se donne tant de peine pour toi. Est-ce que nous ne savons pas mieux qu'un nègre comment il faut sortir d'un cachot ? Tiens, je suis presque tenté de boucher notre tunnel avant d'aller me coucher.

Bref, il se fâcha si bien, que Jim eut peur de se voir abandonné et promit de ne plus se plaindre.

## XXXII. Coups de fusil

Le lendemain, à peine réveillé, Tom s'habilla à la hâte et courut à la ville où il acheta une grande ratière. Cette trappe-là valait l'argent qu'elle lui coûtait. À son retour, j'avais déjà débouché les meilleurs trous du cellier et une heure après nous tenions quinze ou seize beaux rats que nous comptions porter chez Jim dans l'après-midi. En attendant, nous les cachâmes sous le lit de tante Sally. L'endroit était mal choisi. Pendant que nous cherchions des araignées dans le grenier, le petit Franklin Jefferson Phelps aperçut par hasard la cage et l'ouvrit pour voir si les rats sortiraient. Ils ne demandaient qu'à déménager – un bébé d'un an aurait dû le deviner rien qu'à la façon dont ils grignotaient les barreaux de leur prison. Lorsque nous revînmes, tante Sally était perchée sur une chaise, criant comme si on l'écorchait et effrayant les pauvres bêtes, qui se sauvaient de tous les côtés, excepté du côté de la cage. Il nous fallut au moins deux heures pour les remplacer, et, pour l'entrain ou la vivacité, les nouveaux venus ne méritaient pas d'être comparés aux premiers. Tante Sally s'en prit à nous, au lieu de graisser les épaules du nigaud qui venait d'effaroucher la fleur du troupeau !

Quant aux chenilles et aux araignées, notre collection ne laissait rien à désirer, Tom aurait voulu y ajouter un nid de guêpes ; mais la famille faisait bonne garde, et nous dûmes lever le siège après avoir reçu des piquûres qui nous ôtèrent l'envie de les apprivoiser. En fait de serpents, il n'y avait guère que des couleuvres dans le bois voisin. Nous en fourrâmes deux douzaines dans un sac que je portai dans notre chambre. L'heure du souper avait sonné et nous avions assez travaillé pour nous sentir en appétit.

Eh bien, lorsque nous remontâmes, nos serpents s'étaient éclipsés. Tom avait bien ficelé l'ouverture du sac, la ficelle tenait toujours, et pourtant le sac se trouvait vide. Comment les couleuvres avaient-elles fait pour sortir sans dénouer la corde ? Si je le savais, je vous le dirais. Après tout, elles avaient beau se cacher, elles ne pouvaient être bien loin, et nous espérions les rattraper sans avoir à battre les buissons. En effet, si elles ne se montrèrent pas ce soir-là, elles se promenèrent du haut en bas de la maison le lendemain et les jours suivants. Elles étaient très jolies et pas plus méchantes qu'une mouche ; mais tante Sally ne les aimait pas, qu'elles fussent vertes, jaunes ou grises, rayées ou mouchetées. Elle ne les aurait pas touchées avec des pincettes.

À la vue d'une seule de ces petites bêtes, elle se sauvait en criant comme si le feu avait pris à ses jupes. Même lorsque la dernière couleuvre eut disparu – il ne nous en manquait que deux ou trois – il n'y avait qu'à chatouiller la nuque de tante Sally avec un brin de duvet pour la faire sauter jusqu'au plafond. C'était très curieux ; mais Tom me dit que toutes les femmes sont comme ça. Heureusement Sambo affirma qu'il suffit qu'un serpent se faufile dans une maison pour en attirer des centaines, de sorte que nous ne fûmes pas mis en cause.

Jim eut bientôt assez de compagnons de captivité pour contenter le prisonnier le plus exigeant, ce qui ne l'empêcha pas de bougonner. Du reste, il ne se plaignait pas des serpents ou des araignées,

qui le laissaient tranquille ; mais il trouvait que les rats s'apprivoisaient trop, et plus ils s'habituait à lui, moins il s'habituaient à eux.

Au bout de trois semaines, tout était prêt ou peu s'en fallait. La chemise avait été expédiée par l'entremise du geôlier, dans un second pâté. Chaque fois qu'un rat mordait Jim, il se levait et traçait des gribouillages sur la toile pendant que son encre rouge était fraîche. La meule était presque couverte d'inscriptions. Le pied du lit fut scié en deux, et nous avalâmes la sciure qui nous donna des coliques atroces. Tom déclara qu'aucun prisonnier ne pouvait se vanter d'avoir rien avalé d'aussi indigeste et que j'avais grand tort de faire la grimace.

Enfin, ainsi que je l'ai dit, nos préparatifs étaient presque terminés et nous eûmes lieu de nous féliciter de n'avoir pas trop lambiné. M. Phelps avait adressé deux lettres à la plantation dont le nom figurait sur la fausse affiche imprimée par le duc. Naturellement, les lettres restèrent sans réponse. Il parla alors de mettre une annonce dans les journaux de Saint-Louis et de la Nouvelle-Orléans pour engager le propriétaire à venir chercher Jim et à payer les 200 dollars de récompense. Nous n'avions plus de temps à perdre.

– Jim commence à en avoir assez, me dit Tom, et, en somme, il a fait à peu près tout ce que doit faire un prisonnier. Le moment est venu de frapper le grand coup. En avant les lettres anonymes !

– Qu'est-ce que c'est que ça ? demandai-je.

– Un avis pour prévenir le gouverneur du château qu'il se trame quelque chose et le mettre sur ses gardes.

– Ce n'est pas à nous de mettre ton oncle sur ses gardes.

– Oui, je sais bien. Il vaudrait mieux être dénoncé par un traître déguisé en femme ; mais nous sommes forcés de nous dénoncer nous-mêmes. À moins d'être prévenu, mon oncle demeurerait les bras croisés, et après toute la peine que nous nous sommes donnée, nous pourrions gagner le canot sans être poursuivis.

– J'aimerais autant ne pas être poursuivi.

– Ça ne ressemblerait plus à une évasion... Maintenant que j'y songe, nous aurons notre traître. Tu te déguiseras en femme pour glisser la première lettre sous la porte d'entrée.

– Je la glisserai aussi bien sans être déguisé.

– Est-ce que tu aurais l'air d'un traître dans tes habits de tous les jours ?

– La nuit, personne ne saura de quoi j'ai l'air.

– Ça n'a rien à y voir, Huck. Un traître doit toujours être déguisé et trembler d'être reconnu. D'ailleurs, il nous faut la robe pour autre chose. En général, c'est la mère du prisonnier qui l'aide à s'échapper – elle lui prête sa robe et il part à sa place. Le geôlier ne manque jamais de s'y laisser prendre.

– Qui sera la mère de Jim ?

– C'est moi qui suis sa mère.

– Alors tu seras forcé de rester dans la hutte pendant que Jim et moi filerons ?

– Pas si bête ! Je bourrerai de paille les habits de Jim pour faire croire que quelqu'un est couché sur le lit, et nous partirons tous ensemble.

Avant dîner j'avais emprunté la robe demandée, et, le soir, déguisé en traître, je glissai cet avis sous la grande porte :

*Veillez au grain. Un orage vous menace. Ne dormez que d'un œil.*

Il ne produisit pas beaucoup d'effet, ou du moins on s'abstint d'en parler devant nous. Tom pensa qu'il n'avait peut-être servi qu'à allumer la pipe d'un des nègres. La nuit suivante, nous collâmes un second avis sur la porte de derrière de la maison. C'était tout bonnement une tête de mort entre ces deux inscriptions tracées en lettres de sang :

PAR ORDRE DES RAVAGEURS.

|

COMMANDEZ VOTRE CERCUEIL.

Tom me dit que personne ne rirait de ce message-là, parce qu'on respectait les sociétés secrètes. En effet, tante Sally se montra un peu effrayée quand Sambo lui apporta le dessin ; mais l'oncle Silas, moins facile à intimider, se moqua d'elle.

– Sois tranquille, me dit Tom. Au troisième avis, qui sera la vraie lettre anonyme, il finira par se décroiser les bras.

Le soir même la lettre était prête ; elle disait :

*C'est pour ce soir. Les Ravageurs veulent vous voler le nègre évadé. Ils ont essayé de vous effrayer pour avoir le champ libre. Je suis de la bande, mais je les dénonce parce que j'ai à me venger d'eux. Ils viendront juste à minuit. Ils ont une fausse clef pour ouvrir le cachot. Laissez-les entrer dans le cachot, et pendant qu'ils limeront la chaîne, vous les tuerez à votre loisir.*

UN AMI INCONNU.

À souper, l'oncle Silas, afin de rassurer sa femme, avait promis de mettre un nègre armé en faction à chaque porte, de sorte que nous étions embarrassés pour envoyer le dernier message à son adresse. Tom descendit en glissant le long du paratonnerre, trouva la sentinelle endormie et épingla la lettre au chapeau du dormeur.

– Pour le coup, dis-je, lorsqu'il m'eut rejoint, nous voilà obligés de déguerpir.

– Oui, et on n'aura aucun reproche à nous faire ; nous aurons rempli notre devoir.

- Et en prenant une bonne avance... Si nous partions ce soir ?
- Vingt-quatre heures d'avance ! Ça ne serait pas loyal, et puis nous avons à nous occuper du radeau.
- Pourquoi n'y as-tu pas pensé plus tôt ?
- J'y ai pensé, Huck. Tu sais bien que j'ai demandé campo pour demain, sous prétexte d'une partie de pêche. Nous profiterons de l'occasion pour inspecter le radeau. Notre canot est assez grand et en bon état ; mais c'est plus amusant de voyager à bord d'un radeau. Je voudrais déjà être installé sous ton wigwam.

En attendant, il se coucha sans se déshabiller et je suivis son exemple. Le lendemain, dès l'aube, nous partîmes avec le déjeuner et le goûter que tante Sally avait préparés la veille. On allait souper lorsque nous revînmes de notre expédition à l'île des Saules. Tom était enchanté du radeau. On ne nous dit pas un mot de la lettre des Ravageurs, qui devait pourtant être arrivée à bon port, car l'oncle Silas lui-même semblait inquiet.

Le souper terminé, tante Sally nous envoya nous coucher. Avant d'obéir, nous courûmes à l'office, où nous remplîmes de provisions un panier que nous emportâmes dans notre chambre. Il était près de dix heures. Tom commença par endosser la robe de la mère de Jim, puis il attacha une corde à l'anse du panier.

- J'ai bien fait de songer aux vivres, me dit-il ; nous avons de quoi en acheter ; mais il ne faut pas s'embarquer sans biscuits, et surtout sans chandelles, lorsqu'on a une lanterne à éclairer. Ah çà ! Où as-tu mis les chandelles ?

– Si elles ne sont pas dans le panier, c'est que nous les avons laissées en bas.

– Nous ne pouvons pas nous en passer ; je n'ai pas envie de voir couler le radeau faute d'une chandelle. Va les chercher ; c'est l'affaire de quelques minutes et nous avons deux heures devant nous. Je partirai le premier pour habiller Jim et arranger le mannequin de paille ; nous gagnerons le canot dès que tu nous auras rejoints.

Tout en parlant, il avait déroulé la corde jusqu'à terre et enjambé la balustrade. Ce fut bien à contrecœur que je retournai à l'office, où j'arrivai sans encombre. Je glissai les chandelles dans ma poche et je réparai, par la même occasion, un oubli de Tom, en emportant une petite motte de beurre qu'il avait posée sur une galette de maïs. Je soufflai ma lumière, me gaudissant de pouvoir montrer à Tom que je n'étais pas seul en faute. Au même instant, tante Sally sortit de la salle à manger, une lampe à la main. J'eus à peine le temps de fourrer la galette et le beurre sous mon chapeau.

- Qu'es-tu allé faire dans l'office ? me demanda-t-elle.

– Rien, ma tante.

En général, elle se contentait de ces réponses-là ; mais, depuis trois jours, la moindre chose la mettait sens dessus dessous.

– Rien ? répéta-t-elle. C'est pour rien que tu te promènes à une pareille heure ? J'en aurai le cœur net ; entre là et attends-moi.

Elle ouvrit une porte et me poussa dans le parloir. Je vis alors que la lettre de Tom avait produit son effet. Une quinzaine de fermiers, dont chacun était armé d'un fusil, attendaient aussi quelqu'un. Ils ne paraissaient pas trop à leur aise. À chaque instant, ils ôtaient et remettaient leur chapeau, se grattaient la tête, ou tiraillaient un des boutons de leur habit, en essayant de se donner un air crâne. Ils me connaissaient tous et continuèrent à causer à voix basse sans s'occuper de moi. Je m'affaissai sur la première chaise qui se trouva derrière moi ; mais, en dépit de mon inquiétude, je me gardai bien de retirer mon chapeau.

Tante Sally revint au bout d'une minute ou deux et m'adressa un tas de questions. La peur m'empêcha de répondre comme il aurait fallu, car je tremblais pour Tom. Les fermiers discutaient de leur côté et parlaient d'aller se mettre en embuscade dans la hutte au lieu d'attendre l'arrivée des Ravageurs. Il commençait à faire joliment chaud dans ce parloir, ou peut-être était-ce moi seul qui avais trop chaud ; en tout cas, le beurre se mit à fondre et à me couler le long des joues.

– Bonté du ciel ! Qu'a donc cet enfant ? s'écria tante Sally, qui devint toute pâle. Quelle maladie est-ce là ? Je ne l'ai jamais vu transpirer comme ça – on dirait de l'huile.

Elle enleva mon chapeau, me laissant coiffé de la galette et de ce qui restait de beurre. Alors, tandis que les autres riaient, elle me sauta au cou.

– Quelle peur tu m'as faite, mauvais garnement ! dit-elle. J'aurais dû deviner ce qui t'amenait à l'office. Va te coucher et que je ne t'y reprenne plus !

En un clin d'œil, je remontai l'escalier ; je redescendis à l'aide du paratonnerre et je gagnai l'appentis. Lorsque je fis mon apparition dans le cachot, j'étais si essoufflé que je pouvais à peine parler.

– Voilà comment tu te dépêches, me dit Tom. As-tu les chandelles ?

– Il s'agit bien de chandelles ! Pas une minute à perdre. Je voudrais déjà être loin. La maison est pleine de gens armés de fusils !

– Vrai ! s'écria Tom, dont les yeux flamboyèrent.

– Il y en a au moins vingt.

– Peuh ! Si c'était à recommencer, j'en ameuterais deux cents.

– Pas une minute à perdre, Tom, répétai-je. Ils veulent s'embusquer dans le cachot et autour du cachot.

– Les lâches ! Ils n'ont pas le droit de venir avant minuit. Heureusement, le prisonnier est habillé ; j'ai eu soin de laisser le panier dans l'appentis ; la palissade n'est qu'à dix pas et, une fois de l'autre côté, nous aurons bientôt gagné le canot.

– Jim ne pourra pas courir avec sa chaîne.

– Oh ! Il y a quatre jours, j'ai pris sur moi d'acheter une lime. Que veux-tu ? Quand on est pressé... Là, éteignons les lumières et filons.

Nous filâmes par le tunnel. Tom, qui avait insisté pour passer le dernier, prit alors les devants et écouta à la porte de l'appentis.

– Rien ne bouge, dit-il à voix basse. C'est égal, prenons nos précautions, comme si nous courions les plus grands dangers. Nous allons ramper à la queue leu leu jusqu'à la palissade. Tu ouvriras la marche pour montrer le chemin au prisonnier et je formerai l'arrière-garde.

Tom et moi, nous escaladâmes la barrière sans avoir fait plus de bruit qu'une araignée ; mais le pantalon de Jim s'accrocha à la traverse d'en haut et ne se décrocha qu'en brisant un éclat de bois. Il n'en fallut pas davantage pour nous prouver que l'on était déjà en embuscade, car une voix cria :

– Qui va là ? Répondez, ou je tire.

Personne ne répondit, et sauve qui peut ! Pan ! Paf ! Pan ! Trois coups de feu retentirent. Décidément, les sentinelles y allaient bon jeu, bon argent.

– Les voilà ! Nous les tenons ! Lâchez les chiens !

Ils ne nous tenaient pas encore. Nous les entendions, parce qu'ils avaient des bottes et criaient à tue-tête ; mais nous avons retiré nos chaussures et nous nous gardions bien de souffler mot. Nous suivions le sentier qui menait à la scierie et, quand le bruit se rapprocha, nous nous blottîmes derrière un buisson pour les laisser passer. Les chiens, que l'on avait enfermés afin de mieux surprendre les Ravageurs, arrivèrent en aboyant. Les deux ou trois premiers s'arrêtèrent à peine – le temps de nous donner le bonjour – et la meute reprit sa course pour rejoindre les braillards.

– Bon, dis-je à Tom, ils ont dépassé la scierie ; ils sont sur une fausse piste. Au canot ! Coupons à travers bois avant qu'ils reviennent.

Tom s'était assis sur l'herbe.

– Jim, demanda-t-il au nègre, pourrais-tu me porter sur tes épaules jusqu'au canot ? C'est une course de dix minutes. Huck te guidera.

– Je vous porterais pendant une journée, massa Tom, et Huck par-dessus le marché.

– Eh bien, laisse-moi grimper sur ton dos.

– Comment ! Tu es déjà fatigué ? demandai-je à mon tour.

– Ne t'inquiète pas de moi. En route, Jim !

Un quart d'heure après, nous étions à bord de mon canot, que nous avions caché dans une petite crique, un peu au-dessus de la scierie, juste en face de l'île des Saules. Pendant que Jim ramait, je tenais le gouvernail, et il nous fallut près d'une demi-heure pour atteindre le radeau.

– Hourra ! Jim ! Te voilà libre ! m'écriai-je.

– Oui, grâce à vous, Huck, et à massa Tom. Je ne l'oublierai pas, allez.

Il dansait de joie. Tom était encore plus content que nous, parce qu'il avait une balle dans le mollet. Nous dûmes le porter dans le wigwam, où j'allumai une chandelle.

– Quelle chance, hein ? dit-il, tandis que nous détachions le mouchoir qu'il avait roulé autour de sa jambe. Une évasion sans coups de fusil ne vaudrait pas deux cents.

Je n'avais plus envie de chanter victoire et Jim n'était plus disposé à danser. Il courut chercher de l'eau pour laver la blessure et déchira une des chemises du duc pour faire un bandage.

– Donne-moi les chiffons, dit Tom. Ne vous occupez pas de moi ; éclairez la lanterne et démarrez ! Ça ne sera rien. Je n'ai senti que comme un coup de fouet.

– Je connais ces coups de fouet là, massa Tom. Ils ne font pas trop de mal d'abord, quand il n'y a pas d'os cassé et que le trou a beaucoup saigné ; après, c'est autre chose. Il faut un médecin pour dénicher la balle.

– Éclairez la lanterne et démarrez la barque ! Je suis le capitaine.

– Huck, ne l'écoutez pas, dit Jim ; il commence à avoir la fièvre. Si un de nous avait été blessé, massa Tom aurait-il voulu partir tout de même ? Non, pour sûr. Tant pis si on me reprend ; je ne bouge pas d'ici.

Je savais bien que mon vieux Jim était blanc en dedans.

– Tu as raison, répliquai-je. Dès qu'il fera un peu jour, je retournerai là-bas et je ramènerai le docteur Thompson.

Tom se mit en colère et déclara que nous allions gâter l'aventure ; mais, lorsqu'il reconnut qu'il ne pouvait pas se lever, il finit par céder.

– Soit, dit-il, puisqu'il n'y a pas moyen de t'en empêcher. Tu lui mettras un bandeau sur les yeux ; tu le conduiras jusqu'au canot par de longs détours et tu le ramèneras de la même façon. C'est le moyen que l'on emploie en général pour ne pas être dénoncé.

### XXXIII. Tout s'explique

M. Thompson était un jeune homme, très jeune pour un docteur. Tante Sally prétendait qu'il portait des lunettes pour se donner l'air plus vieux, mais qu'on aurait de la peine à trouver un meilleur médecin. Le fait est qu'il guérissait vite les piqûres de guêpes. Tom et moi, nous en savions quelque chose. Il ne me fit guère attendre et vint m'ouvrir lui-même, malgré l'heure matinale.

– As-tu encore mis le nez dans un nid de guêpes, maître Tom ? demanda-t-il en me faisant entrer dans sa pharmacie.

– Non, monsieur Thompson.

– Alors quelqu'un est malade chez toi ?

– Personne n'est malade ; seulement Sid a une balle dans le mollet.

– Une balle ! On serait malade à moins. Dépêchons-nous... Là, j'ai ma trousse. Tu me raconteras en route comment l'accident est arrivé. Partons.

– C'est que Sid n'est pas à la maison.

– Où donc est-il ?

– Vous connaissez l'île des Saules ? Eh bien, hier, nous sommes allés dans l'île... nous avons un canot... à minuit, le fusil de Sid est parti par hasard, et...

– Ah ! Vous chassiez à minuit ? dit le docteur, qui releva ses lunettes et me regarda en face... Ces coups de feu que j'ai entendus en rentrant... Je comprends. Vous avez inventé, à vous deux, cette absurde histoire des Ravageurs, et je crains que la plaisanterie n'ait été poussée trop loin.

– Sid dit que ce ne sera rien.

– Nous verrons. Pas de temps à perdre. Tu n'as pas laissé ton frère seul, je suppose ? Le nègre est évadé avec lui, hein ?

– J'avais promis de ne pas le dire ; mais, puisque vous devinez tout, ce n'est pas ma faute.

Lorsque j'eus fini de lui raconter l'aventure de la veille, nous étions arrivés à l'endroit où se trouvait mon canot.

– Ton Jim est un brave nègre, dit le docteur en sautant à bord, sans cela, il ne t'aurait pas donné un si bon conseil, au risque d'être repris. Je tâcherai de le tirer d'affaire quand il m'aura aidé à extraire la balle... Sur le radeau, ton frère ne sera pas trop secoué... Allons, je n'ai pas besoin de toi, tu me gênerais. Détache l'amarre et cours prévenir ta tante.

– Oh ! On doit nous croire dans notre lit, et plus tard on croira que nous sommes encore partis pour pêcher. J'aime mieux attendre votre retour.

– En effet, il est inutile d'effrayer ta tante d'avance, et je ne serais guère revenu avant midi. Tu es tout pâle ; va te reposer chez moi.

J'avais mon idée. À la façon dont il maniait les rames, j'espérais bien le voir arriver avant l'heure du goûter. Je me couchai donc sous les arbres, décidé à monter à mon tour dans le canot, dès que je saurais que la jambe de Tom était arrangée, et à laisser à M. Thompson le soin de rassurer tout le monde. De cette manière, nous pourrions filer avec le radeau, et, en somme, il n'y aurait qu'une demi-journée de perdue. Comme je venais de passer une nuit blanche, ou peu s'en faut, je ne tardai pas à m'endormir. Lorsque je rouvris les yeux, je reconnus qu'il était plus de midi. Je me levai aussitôt et je courus chez le docteur. Il n'était pas rentré. La faim me talonnait ; mais je ne songeais qu'à Tom, et me voilà reparti. En tournant le coin d'une rue, je faillis renverser l'oncle Silas.

– Ah ça ! Où cours-tu ainsi ? D'où viens-tu, méchant gamin ?

– Je me promène.

– Jolie façon de se promener ! Tu m'as coupé la respiration.

– Je ne l'ai pas fait exprès.

– Il n'aurait plus manqué que cela, dit l'oncle Silas en frottant le bas de son gilet à l'endroit où j'avais donné tête baissée. Pourquoi ne vous a-t-on vus ni à déjeuner ni à goûter ? Où est Sid ? Est-il allé à la poste, comme sa tante le lui avait commandé hier au soir ?

– Je vais aller le chercher.

– Nous irons ensemble. Je ne te lâche pas, car ta tante s'inquiète ; toutes ces histoires l'ont bouleversée.

À la poste, l'oncle Silas ne trouva qu'une lettre à l'adresse de Mme Phelps, et il m'emmena bon gré, mal gré. Tante Sally ne paraissait pas trop penser à Tom ou à moi en ce moment. J'étais beaucoup plus tourmenté qu'elle, ce qui ne m'empêcha pas de me mettre à table. La salle à manger était remplie d'un tas de vieilles bavardes qui jacassaient sans perdre un coup de dent. Ah ! Cela aurait fait du bien à Tom de les entendre. Elles avaient toutes visité le cachot. La meule, les couteaux ébréchés, le bout de corde à nœuds, le mannequin, le pied de lit scié en deux, le tunnel, leur fournissaient du fil à retordre. Une des vieilles dames dit qu'elle donnerait 2 dollars pour déchiffrer les signes mystérieux tracés sur la chemise. C'était sans doute une écriture africaine, quoique Sambo assurât que les nègres n'avaient pas d'écriture.

Quant aux inscriptions qui nous avaient coûté tant de travail, Tom aurait été joliment vexé d'entendre affirmer qu'un nègre seul y comprendrait quelque chose. Cependant, il se serait un peu consolé lorsque tout le monde convint, qu'à moins d'avoir eu une douzaine de complices, Jim aurait mis un an à faire tout ce qu'il avait fait.

– Il a fallu six hommes rien que pour porter cette meule jusqu'à la hutte, dit M. Phelps.

– Je crois bien qu'il a eu des complices, s'écria tante Sally. Ce sont eux qui me dévalisent depuis quinze jours. Ils ont raflé un drap de lit, de la farine, un chandelier, des couteaux, ma robe neuve, une bassinoire, et je ne sais quoi encore ; les bras m'en tombent ! Comme je vous le disais tout à l'heure, mon mari et moi, Sid et Tom, nous étions sans cesse sur le qui-vive. Eh bien ! Nous n'avons pas vu l'ombre d'un des voleurs.

Cela n'en finissait pas. Il y avait longtemps que je n'avais plus faim. Par malheur, l'oncle Silas se trouvait entre moi et la porte. Impossible de m'échapper. Enfin, les visiteuses s'éloignèrent et j'espérais que l'occasion de filer se présenterait.

– Ce nègre t'aura coûté plus de 40 dollars, Silas, car tu peux courir après la récompense, dit Mme Phelps. Pour la première fois que tu t'avisés de spéculer, tu n'as pas la main heureuse.

– C'est toi qui as envoyé Sid à la poste ? demanda l'oncle Silas, désireux de changer le cours de la conversation.

– Tu sais bien qu'il y va ou fait semblant d'y aller tous les jours, parce que je m'étonne que sœur Polly ne m'ait pas répondu. Il reviendra encore les mains vides.

Je saisis la balle au bond. Je sentais qu'on ne tarderait pas à m'interroger au sujet de Tom et je voulais opérer une diversion qui me fournirait peut-être l'occasion que je cherchais.

– Mais vous avez rapporté une lettre, mon oncle, dis-je.

– C'est vrai, je n'y songeais plus, répliqua-t-il en fouillant dans ses poches dont il tira la lettre. Justement, elle porte le timbre de Saint-Pétersbourg.

Je reconnus que je venais de commettre une bévue ; je me rappelai trop tard que Tom escamotait les réponses. Je n'eus pas le temps de me reprocher mon oubli. Tante Sally laissa tomber la lettre sans l'ouvrir et courut dehors. Elle avait vu quelque chose par la fenêtre ouverte. Moi aussi j'avais vu et je la suivis de près. C'était Tom étendu sur un brancard improvisé avec des branches d'arbres. C'était Jim affublé de la robe de Mme Phelps, les mains attachées derrière le dos, escorté par une dizaine de planteurs qui paraissaient disposés à l'écharper. C'était le docteur qui, au lieu de revenir seul après avoir retiré la balle, ramenait le blessé. Tom avait bien raison de se défier des médecins. Celui-là nous avait trahis.

Tante Sally se jeta sur le brancard en s'écriant :

– Il est mort !

– Rassurez-vous, madame, dit le docteur, je vous garantis qu'il n'y a pas de quoi s'alarmer. Il a reçu une chevrotine dans la jambe ; mais la blessure n'a rien de dangereux.

Au même instant Tom ouvrit les yeux et prononça deux ou trois phrases décousues qui montraient qu'il n'avait pas la tête à lui.

– Il est vivant, grâce au ciel ! dit tante Sally qui embrassa le blessé. Sid, Sid, quelle douleur tu m'as causée. Comment cela a-t-il pu arriver ? Réponds-moi donc !

Ce fut le docteur qui répondit :

– La fièvre lui donne un peu de délire. Vous l'interrogerez plus tard. En attendant, il sera mieux dans son lit que sur ce brancard.

– Vous avez raison ; moi aussi, je perds la tête... Mon pauvre Sid !

Elle embrassa de nouveau Tom et regagna la maison, où l'on eut bientôt installé un lit dans le parloir. Pendant qu'elle donnait des ordres à droite et à gauche, M. Phelps demanda :

– Et vous, docteur, ne pouvez-vous nous renseigner sur la cause de cet accident ?... Ah ! Je parie que je devine, continua-t-il en apercevant le groupe que dominait la tête de Jim. Il aura découvert la retraite du fugitif ! Je vais livrer ce gredin au shérif qui le pendra.

– Je vous engage plutôt à commencer par l'enfermer de nouveau, quand ce ne serait que pour empêcher vos amis de le maltraiter. Répétez-leur de ma part que ce nègre-là ne ferait pas de mal à une mouche. Sans lui, je ne serais jamais parvenu à extraire la balle ; bien plus, sachant quel risque il courait, il m'a ensuite aidé à ramener le radeau de l'île des Saules.

– L'île des Saules ! Le radeau ! Expliquez-moi...

– Je ne puis vous expliquer qu'une chose : j'ai promis de protéger ce nègre et c'est à vous de tenir ma promesse. Il faut que je voie si mon malade est bien installé, car je ne reviendrai que demain – ce qui doit achever de vous rassurer sur son compte, ajouta-t-il en me regardant.

Je n'osai pas remercier le docteur, qui m'évitait un interrogatoire dont j'aurais eu de la peine à me tirer. L'oncle Silas rejoignit les gens qui entouraient Jim et menaçaient aussi de le pendre s'il s'obstinait à ne pas dénoncer ses complices, « ces gueux d'abolitionnistes ». Jim ne dénonça personne. Il n'eut pas même l'air de me connaître. L'oncle Silas réussit à calmer les planteurs en les autorisant à monter la garde autour de la hutte et à pendre eux-mêmes le nègre à la première tentative d'évasion. Jim fut donc réintégré dans le cachot, dont on avait comblé le tunnel, et je pus dormir tranquille. Comme il n'était venu à l'esprit de personne que Tom et moi avions préparé l'évasion, on ne m'adressa aucune question gênante. Du reste, tante Sally ne quittait guère le parloir, où elle m'avait défendu d'entrer jusqu'à nouvel ordre. M. Phelps passait son temps à écrire des lettres et à rédiger des annonces, parce qu'il ne songeait qu'à se débarrasser de Jim.

Au bout de deux jours, j'appris que Tom allait de mieux en mieux. Il avait dormi toute la nuit ; le médecin déclarait que la fièvre avait presque disparu, et on me permit de voir le malade. Il dormait encore quand je me glissai dans le parloir. Tante Sally était là ; elle me fit signe de m'asseoir et posa un doigt sur ses lèvres.

– Vous devriez vous reposer, tante Sally, lui dis-je à voix basse ; je ne le réveillerai pas.

Au même instant Tom se réveilla tout seul.

– Est-ce que je rêve ? demanda-t-il en regardant autour de lui d'un air surpris. Non, me voilà à la maison. Comment cela se fait-il ? Où est le radeau ? Où est Jim ?

– Sois tranquille, il est en sûreté, répliquai-je.

– À la bonne heure ! Tu as tout raconté à tante Sally ?

– Tout quoi ? demanda tante Sally.

– Mais l'histoire de l'évasion de Jim. C'est nous qui l'avons délivré.

– Vous ? Voilà sa tête qui déménage encore !

– Non, tante Sally, elle ne déménage pas. C'est nous qui avons eu l'idée de mettre le prisonnier en liberté. L'affaire a été bien menée. Ça nous a coûté de la besogne, des semaines de besogne. Tu n'as pas idée du travail qu'il a fallu pour graver ces inscriptions, creuser le tunnel et fabriquer avec ton drap de lit la corde à nœuds, que Jim a reçue dans un pâté. Il ne voulait ni des rats, ni des araignées, ni des serpents à sonnettes ; mais j'ai insisté, parce qu'il y en a toujours dans les livres.

Tante Sally n'y comprenait rien ; elle écoutait, les yeux écarquillés, convaincue que le malade délirait ; mais son inquiétude fit place à la colère lorsque Tom, après avoir fourni d'autres explications qui n'étaient claires que pour moi, continua :

– Sans mes lettres anonymes, il n'y aurait pas eu de coups de fusil. C'est un peu votre faute, ma tante, s'ils sont partis trop tôt. Vous avez fait perdre près d'une heure le soir de l'évasion, et quand nous avons emmené Jim par le tunnel, nous n'avions plus assez d'avance.

– Comment, c'est vous qui... ? Non, cela n'est pas possible ! Vous étiez couchés là-haut, et on avait fermé les portes.

– Le paratonnerre nous servait d'escalier. Nous allions voir Jim tous les soirs pendant que vous dormiez. Oui, l'affaire a été bien menée !

– Je te conseille de t'en vanter. Dès que tu seras debout, je t'apprendrai à mettre la maison sens dessus dessous. Quant à toi, ajouta-t-elle en me saisissant par l'oreille, j'ai bien envie de t'enfermer avec le nègre.

– Hein ! est-ce que Jim n'est pas parti avec le radeau ? demanda Tom.

– Parti ! répliqua tante Sally. Il est sous clef, et cette fois il ne sortira de la hutte que pour être vendu aux enchères, si on ne vient pas le réclamer.

Tom se redressa dans son lit et me cria :

– Voilà ce que tu appelles être en sûreté ? Cours le délivrer. Personne n'a le droit de le vendre ou de le réclamer ! Jim n'est pas plus esclave que moi !

– Allons donc, répliqua tante Sally. Tout le monde sait qu'il s'est évadé de la Nouvelle-Orléans.

– Non ; il s'est évadé de Saint-Pétersbourg ; mais sa maîtresse, la vieille miss Watson, est morte il y a deux mois, et dans son testament elle l'a affranchi.

– Vous le connaissiez donc tous les deux ?

– Parbleu !

– Alors pourquoi ne l'as-tu pas averti tout de suite, puisque tu savais qu'il était affranchi ?

– Parce qu'il n'y aurait plus eu d'aventure. Jim serait sorti tranquillement de son cachot, et on ne trouve pas souvent un prisonnier à faire évader... TANTE POLLY !

Oui, c'était tante Polly qui venait d'ouvrir la porte. Sa sœur commença par lui sauter au cou et, avant qu'elle eût eu le temps de se retourner, j'étais sous le lit. Les embrassades ne durèrent pas longtemps, car bientôt j'entendis une voix qui disait :

– Ah ! Tu n'oses pas me regarder en face, Tom, et cela ne m'étonne pas. J'en ai appris de belles sur ton compte !

– Mais c'est Sid, s'écria Mme Phelps. Tom était là il y a un instant. Où donc a-t-il passé ?

– Tu veux dire Huck Finn, répliqua tante Polly. Je n'ai pas élevé un mauvais garnement comme mon Tom pour ne pas le reconnaître... Sors de là, Huck !

C'est ce que je fis au moment où M. Phelps apparaissait à son tour et on finit par se débrouiller un peu. Tom eut beau prendre ma défense – comme il avait eu la chance d'être blessé, ce fut moi qui fus le plus malmené.

– Voyons, dit-il, Huck ne vous a pas trompée, tante Sally. Il voulait seulement délivrer Jim, et c'est vous qui l'avez pris pour moi. Sans mon arrivée au bon moment, il n'y aurait pas eu d'aventure.

– Non, ajoutai-je, et si j'avais su que Jim était libre, il n'y aurait pas eu de coups de fusil non plus, madame Phelps.

– Là, tu peux continuer à m'appeler tante Sally, répondit Mme Phelps, j'y suis habituée.

Puis elle voulut en avoir le cœur net à propos du testament de miss Watson.

– Ah ! par exemple, dit Tom, je n'ai pas inventé ça.

Alors seulement je cessai de m'étonner qu'un garçon aussi bien élevé que Tom Sawyer eût consenti sans hésiter à se mêler de l'évasion. C'est parce qu'il savait que Jim était libre qu'il m'avait aidé à le délivrer. Mais il y avait un autre mystère qui intriguait tante Polly.

– Je t'ai écrit trois fois, dit-elle à sa sœur, pour savoir ce que tu voulais dire en m'annonçant que Sid était arrivé à bon port. Pourquoi ne m'as-tu pas répondu ?

– Je n’ai reçu aucune lettre de toi, et pourtant Tom allait tous les jours à la poste, répliqua Mme Phelps.

– Tom, où sont ces lettres ? demanda tante Polly.

– Elles sont là-haut dans notre chambre ; je ne les ai pas ouvertes. J’ai pensé que cela ne pressait pas.

– Tu mériterais d’être écorché vif, Tom !

– Eh bien, tante Polly, j’ai été écorché. Si tu veux voir ma jambe...

Alors, au lieu de continuer à le gronder, tante Polly l’embrassa.

## Conclusion

– Dis donc, demandai-je à Tom le premier jour où il put sortir, quelle était ton idée si nous avions réussi à partir avec Jim ?

– Oh ! J’avais mon plan, Huck. Je voulais l’emmener sur le radeau jusqu’à l’embouchure du fleuve pour avoir toutes sortes d’aventures comme toi. Ensuite, nous lui aurions annoncé qu’il était libre et nous l’aurions reconduit à Saint-Pétersbourg à bord d’un steamer. Je me serais arrangé pour prévenir le monde de son retour et pour arriver la nuit. Tous les nègres seraient venus au-devant de nous, musique en tête, avec des torches ; ils nous auraient portés en triomphe...

– Tu crois ?

– J’en suis sûr, répondit Tom en poussant un gros soupir. Le coup est manqué. On a mis le grappin sur notre radeau et on a tant gâté Jim qu’il refuserait de bouger.

Il va sans dire que Jim n’était pas resté longtemps dans son cachot. Lorsque tante Polly avait appris qu’il s’était dévoué par amitié pour Tom, elle l’avait rhabillé à neuf et offert de le prendre à son service. En attendant notre départ, il vivait comme un coq en pâte et ne se plaignait nullement de n’avoir pas de rats à apprivoiser. Tom lui avait donné 40 dollars, non en récompense de son dévouement, mais pour avoir si bien rempli son rôle de prisonnier.

– Là, massa Huck, s’écria le nègre en faisant sauter les dollars dans sa main, ne vous avais-je pas dit que je redeviendrais riche un jour, parce que j’ai les bras longs ? C’est un signe qui ne rate jamais. Avec cet argent et celui que je gagnerai je finirai par avoir de quoi racheter ma femme.

– Eh bien, répliqua Tom, j’irai causer avec M. Thatcher à notre retour là-bas et tu finiras par avoir de quoi plus tôt que tu ne penses.

– Oui, ajoutai-je, et si Mme Douglas tient toujours à me civiliser, je tâcherai de me laisser faire, pourvu qu’elle vienne en aide à Jim.

– Tu auras raison, me dit Tom, car elle t’a joliment regretté. Ce n’est pas elle qui nous empêchera de nous amuser. Elle a presque promis de demander à notre tuteur, M. Thatcher, de m’acheter un fusil aux vacances prochaines, et j’espère que tu en auras un aussi.

– Un fusil ! Quelle chance !... Mais non... Tu oublies que M. Thatcher ne doit plus avoir d’argent à moi. On me croyait mort et mon père n’aura pas manqué de réclamer ma part.

– Tu te trompes. Tes 6000 dollars sont toujours là, avec les intérêts. Ton père ne s’est pas remontré.

– Il ne reviendra jamais, dit le nègre.

– Comment le sais-tu ?

– N’importe comment je le sais ; il ne reviendra pas.

Pressé de questions, Jim finit par répondre :

– Eh bien, c’est lui qui était dans la maison flottante où nous sommes entrés avant de quitter l’île Jackson. Voilà pourquoi il ne reviendra pas.

Mes aventures sont finies, car tante Polly nous a ramenés à Saint-Pétersbourg, où je suis en train de me civiliser. Mon vieux Jim possède une petite ferme que sa femme et ses deux enfants l’aident à cultiver. Si Tom boite encore un peu de temps à autre, c’est qu’il le fait exprès ; il est bien aise qu’on lui demande à voir la balle qui l’a blessé et qui figure parmi les breloques attachées à sa chaîne de montre.

FIN